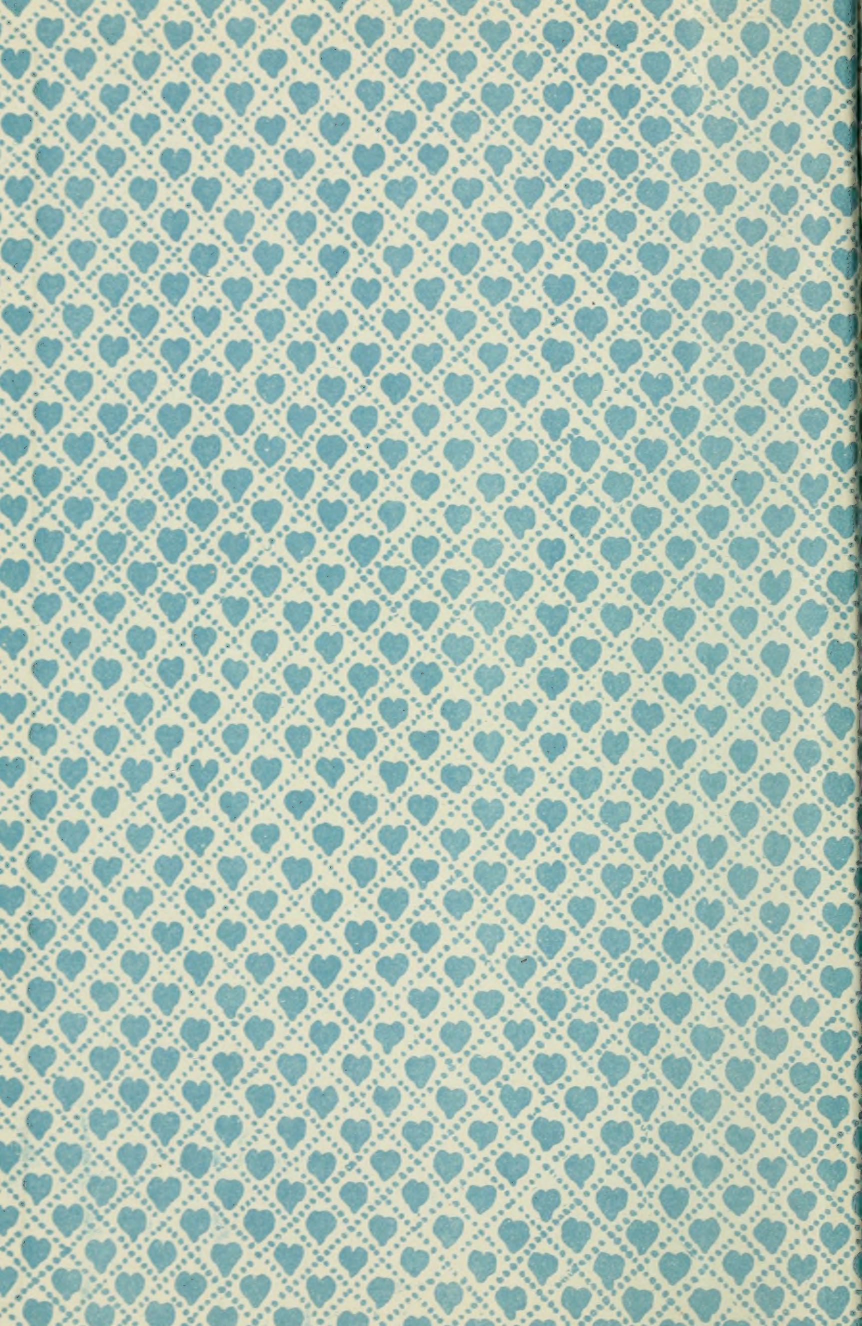
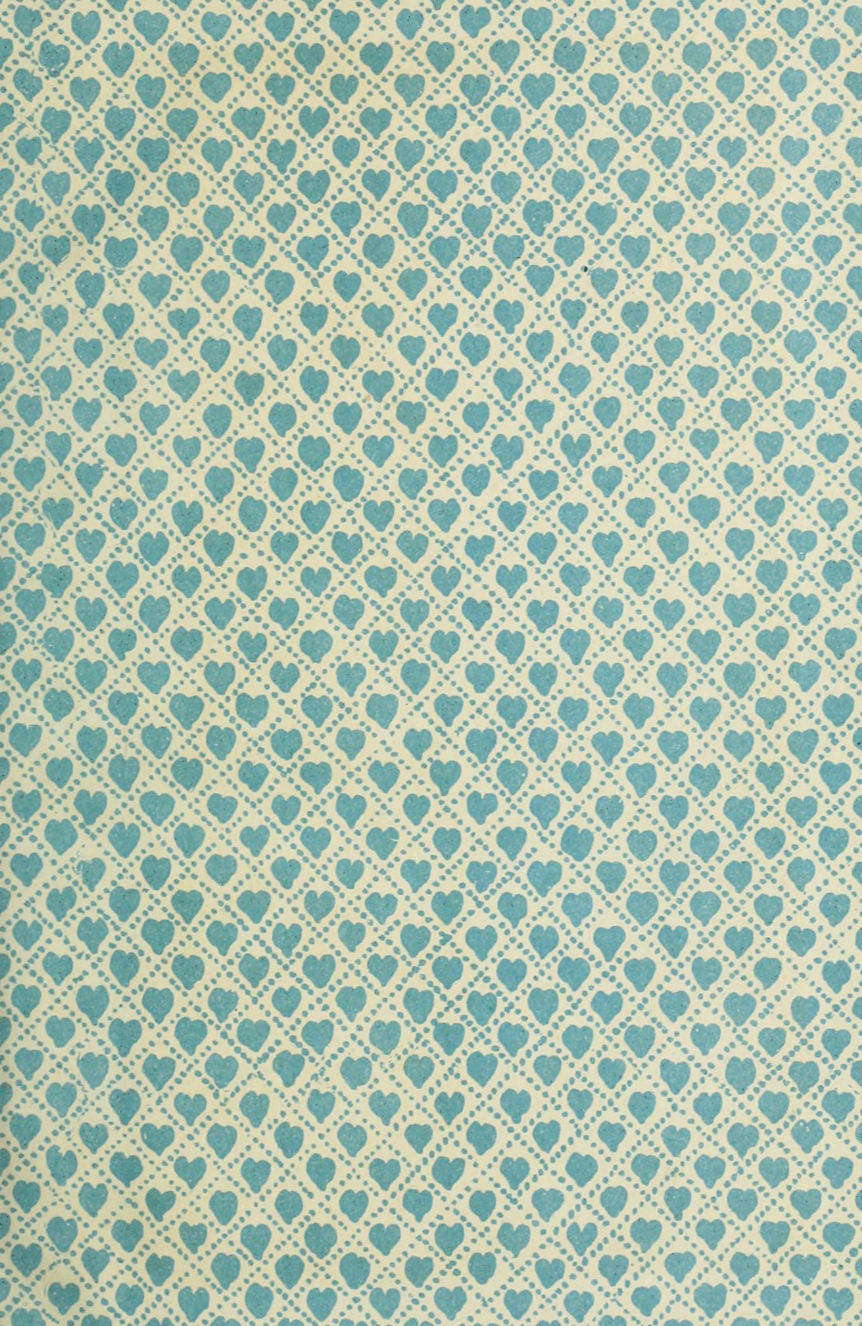
VICTOR HUGO

ŒUVRES CHOISIES

Poésie







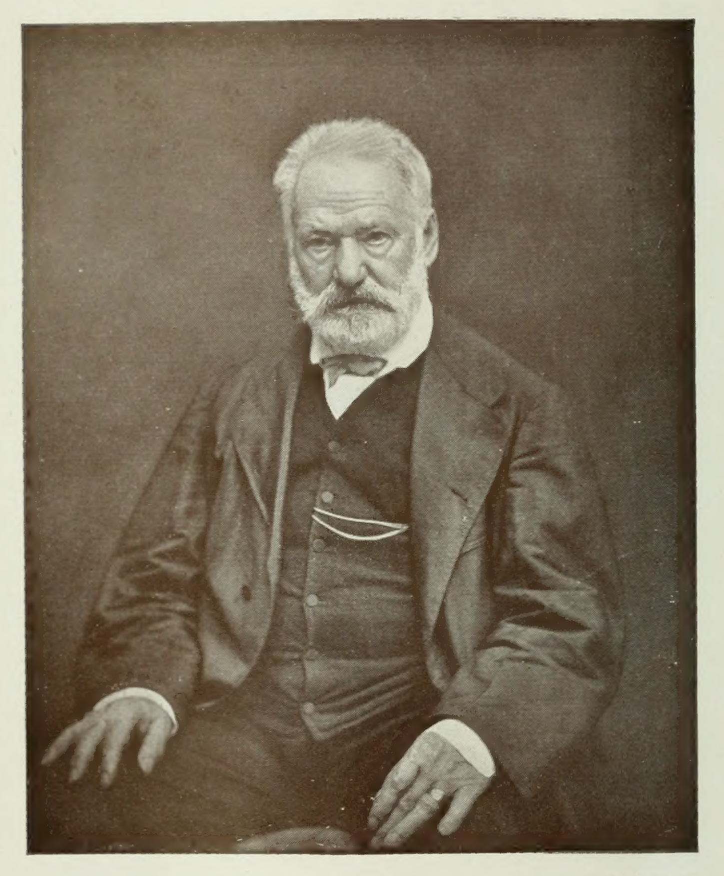
VICTOR HUGO

Œuvres choisies illustrées

POÉSIE

Trente-quatrième mille

VICTOR HUGO EN 1880



Phot. Carjat.

Victor Hugo

VICTOR HUGO

Œuvres choisies illustrées

par LÉOPOLD-LACOUR
Agrégé de l'Université.

Préface de Gustave SIMON



Poésies et Drames en vers

36 gravures dont 24 hors texte.



Bibliothèque Larousse
Paris — 13-21, rue Montparnasse

A MONSIEUR LÉOPOLD-LACOUR.

Mon cher Confrère et Ami,

Vous *avez été chargé d'une tâche lourde, délicate et périlleuse. Vous aviez à choisir dans toute l'œuvre de Victor Hugo les plus beaux fragments.*

Je me figure que vous avez dû opérer une première sélection, puis que vous avez été un peu effrayé du nombre de poésies que vous aviez mises en réserve. Car c'était la matière de plusieurs volumes. Vous avez donc été condamné à faire un choix dans vos choix. C'est là où votre conscience de lettré a dû être mise à une cruelle épreuve, et être alarmée des sacrifices auxquels elle se résignait.

Vous avez d'abord pris les poésies les plus célèbres; mais c'était là un mérite dont vous ne vous seriez pas contenté. Votre objectif n'était pas de mettre seulement sous les yeux des lecteurs les poèmes consacrés, ceux qu'on introduit dans les livres scolaires, ceux qu'on lit dans les conférences, ou qu'on récite dans les lieux de réunion ou sur les théâtres. Votre ambition était plus haute. Vous

vouliez répandre les œuvres moins familières au public. Ici, vous avez dû faire appel à votre jugement et à votre clairvoyance, qui ne vous ont pas trahi.

Vous poursuiviez encore un autre but, c'était de nous montrer Victor Hugo sous ses aspects les plus divers : le poète lyrique, épique, satirique, le romancier, l'auteur dramatique, l'historien, le philosophe, l'orateur, et aussi l'homme politique.

Le cadre était bien restreint. C'est alors que vous avez dû mettre à contribution votre ingéniosité, votre habileté : ne pouvant donner tout ce qui vous avait attiré et séduit, vous avez coupé dans cette forêt de poèmes les plus belles branches, vous avez pris dans les drames de grandes scènes, dans les romans de touchants et poignants récits, dans les volumes de philosophie et d'histoire les pages les plus profondes.

Ayant fait votre moisson, vous avez lié les gerbes à l'aide de notes claires, précises, savoureuses, qui rendent cette lecture plus vivante et plus saisissante.

Ceux qui connaissent ou croient connaître l'œuvre de Victor Hugo retrouveront là les morceaux qui les ont charmés et conquis, et aussi des morceaux qu'ils ignorent. Ceux qui ne l'ont pas lue ou qui l'ont lue incomplètement admireront, en une mo-

saïque fort adroitement présentée, toutes les formes de son génie.

Il appartenait aux Éditeurs de la Librairie Larousse de populariser l'œuvre du poète dans ses manifestations les plus variées, et de l'offrir au public avec le soin, le goût, l'intelligence dont ils ont donné tant de preuves.

Ils ont pleinement réussi, et ils ont été bien inspirés en vous confiant une mission à laquelle vous désignaient votre expérience, vos connaissances, votre jugement avisé.

Ceux qui liront cette « Anthologie » y verront un hommage éclatant rendu au grand poète qui a illuminé le XIXe siècle de son génie et de sa gloire.

GUSTAVE SIMON.

LETTRE DE M. GUSTAVE SIMON,
EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE
DE VICTOR HUGO.



Aquarelle de Legenisel, 1819.

VICTOR HUGO A L'AGE DE 17 ANS.



VICTOR HUGO (1802-1885)

L'Homme et l'Œuvre.

Les notices historiques et littéraires qu'on trouvera dans cette *Anthologie* nous permettent de nous borner, ici, à une simple biographie. Cette biographie se trouvera d'ailleurs complétée, en maints endroits de l'*Anthologie*, par Victor Hugo lui-même : car, en prose et en vers, directement ou sous le nom d'un personnage de roman (par exemple sous le nom de Marius, dans *les Misérables*), il s'est plu à se raconter.

La première de ses *Feuilles d'automne* a rendu célèbre la date de sa naissance : 1802. C'est le 26 février de cette année-là qu'il naquit, à Besançon, d'un « père lorrain », le chef de bataillon et futur général Hugo, et d'une « mère vendéenne », Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes. Ses parents, mariés en 1796, avaient eu avant lui deux fils : Abel en 1798, Eugène en 1800. Il a souvent parlé de ces deux frères, dont l'aîné fonda avec lui, en 1819, une revue bimensuelle, le *Conservateur littéraire*. Le second, qui avait donné des espérances comme poète, devint fou en 1822, et mourut en 1837. Abel mourut, lui, en 1855, laissant des ouvrages de littérature et d'histoire dont les titres mêmes sont oubliés depuis longtemps.

Presque autant que la date de sa naissance, Victor Hugo a rendu célèbre son enfance; cette « belle enfance de fils de soldat », comme a dit J.-J. Weiss[1], « la plus heureuse qu'on puisse

1. *Revue politique et littéraire*, 2 décembre 1882. — Voir le livre de M. Gustave Simon : *l'Enfance de Victor Hugo*.

rêver, la plus féconde pour un poète », puisqu'elle l'a « promené » jusqu'à sa dixième année « à travers la France, l'Italie et l'Espagne, parmi les gestes grandioses de l'épopée impériale ». Et J.-J. Weiss oublie les deux séjours de l'enfant avec sa mère, à Paris, dans cet ancien couvent des Feuillantines dont le grand jardin à demi sauvage a inspiré de si beaux vers à l'auteur des *Rayons et les Ombres*. Le premier séjour (1808-1811) suivit les pérégrinations de la famille en Italie, le second (1812-1813) le voyage en Espagne... En 1815 Victor Hugo est mis, avec son frère Eugène, à la pension Cordier, afin de se préparer à l'École polytechnique; mais, bien qu'il ne manquât pas d'aptitudes pour les sciences, il se passionne pour les lettres ; et, en 1818, il quitte la pension avec un véritable bagage littéraire : odes, satires, épîtres, élégies, idylles et pièces de théâtre (notamment un drame, *Iñez de Castro*). Du reste il avait déjà obtenu une mention de l'Académie pour une pièce de vers sur *les Avantages de l'étude* (1817). En 1819, deux odes ardemment royalistes lui valent, chacune, un prix aux Jeux floraux (Toulouse); et, en 1820, il est élu « maître ès jeux floraux » à cause de son *Moïse sur le Nil*. En même temps, et jusqu'en mars 1821, mois où le *Conservateur littéraire* disparut, il publie dans cette revue non seulement des vers et un conte, *Bug-Jargal*, dont il fit, un peu plus tard, un roman, mais — sous son nom et sous divers pseudonymes — de nombreux et souvent remarquables articles.

En 1822, il donne son premier volume d'*Odes*, reçoit de Louis XVIII une pension de 1.000 francs, et se marie. Il épousait une jeune fille qu'il aimait depuis plusieurs années, Mlle Adèle Foucher, dont il eut deux fils, Charles (1826) et François-Victor (1828), et deux filles, Léopoldine (1824) et Adèle (1830), — sans compter un premier-né qui vécut deux mois (1823). — En 1823, année où Louis XVIII lui accorde une nouvelle pension, de 2.000 francs, il donne son premier roman, le sombre et bizarre *Han d'Islande*; et, en 1824, un second volume d'*Odes*. En 1825, Charles X le nomme chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que Lamartine. En 1826 paraissent *Bug-Jargal* et un troisième volume d'*Odes* avec des *Ballades*. En 1827, c'est le drame de *Cromwell*, dont la Préface fut le manifeste du romantisme ; en 1828, l'édition définitive des *Odes et Ballades*; en 1829, ce sont *les Orientales* et un roman à tendances sociales : *le Dernier jour d'un condamné*. En 1830, c'est la représentation d'*Hernani*, suivie de celle de *Marion de Lorme* en 1831, — année mémorable où Victor

Hugo commence par publier son premier grand roman, *Notre-Dame de Paris,* et donne, après *Marion,* ses *Feuilles d'automne.* — L'année suivante, nouveau drame en vers, *le Roi s'amuse.* En 1833, *Lucrèce Borgia,* le premier et le meilleur de ses drames en prose ; les deux autres sont *Marie Tudor* (1833 aussi) et *Angelo* (1835). En 1834 avaient paru un recueil d'articles, *Littérature et Philosophie mêlées,* et une sorte de conte social, *Claude Gueux.* En 1835, après *Angelo,* ce sont *les Chants du crépuscule,* recueil de poésies suivi d'un autre, *les Voix intérieures,* en 1837, et, en 1840, du dernier que Victor Hugo ait donné avant son exil : *les Rayons et les Ombres.* En 1838, il était revenu au théâtre avec un drame en vers, *Ruy Blas.* En 1841, il est élu membre de l'Académie française. En 1842, il publie *le Rhin,* son premier récit de voyages; et, en 1843, c'est l'échec des *Burgraves,* le dernier drame qu'il ait fait représenter. Cet échec, puis, quelques mois après, la mort tragique de sa fille Léopoldine qui se noya dans la Seine avec son mari Charles Vacquerie, enfin et surtout le désir qui lui était venu de jouer un rôle politique, interrompirent alors sa vie littéraire. Il n'était pas encore républicain, mais il était profondément libéral. Louis-Philippe le nomma pair de France en 1845, et à la Chambre des pairs il prononça trois ou quatre beaux discours; mais ce n'est qu'après la révolution de 1848, et à partir du moment où il combattit pour les idées républicaines (fin 1849), qu'il



Victor Hugo à 27 ans.

(*D'après un dessin de Devéria, 1829.*)

réussit à se faire dans les luttes des partis (il était député) une place à peu près digne de sa renommée.

Le coup d'État du 2 décembre 1851, qui le remplit d'une juste indignation, ou plutôt d'une de ces fureurs vengeresses qu'on rencontre de loin en loin dans l'histoire littéraire, l'exila ; mais « désastre pour son ambition », a fort bien dit M. Fernand Gregh, « ce fut un coup de fortune pour son génie [1] ». Il se fût peut-être usé dans la politique. « Il fut haussé tout à coup sur un piédestal, qui le grandissait même à ses propres yeux, cloué sur un rocher comme Prométhée, confiné dans une île comme Napoléon... [2] » Après un séjour de quelques mois à Bruxelles, c'est, en effet, à Jersey, puis à Guernesey, qu'il passa les dix-huit années d'un exil devenu volontaire après l'amnistie impériale de 1859 ; années qui nous valurent d'ailleurs une suite d'incomparables œuvres : *les Châtiments* (1853), recueil lyrique, qu'avait précédé le pamphlet de *Napoléon le Petit*; *les Contemplations* (1856), autre recueil lyrique et le plus considérable, comme le plus émouvant, de tous ceux qu'avait donnés Victor Hugo ; la première partie de *la Légende des siècles* (1859), recueil épique, sans égal dans notre littérature ; le vaste et merveilleux roman social et humanitaire *les Misérables* (1862) ; *William Shakspeare*, étude littéraire (1864) ; les *Chansons des rues et des bois* (1865), spirituellement appelées par Louis Veuillot « le plus bel animal



Victor Hugo en 1855, à Jersey.

1. *Victor Hugo*, dans la *Revue de Paris*, 15 mars 1902.
2. *Ibidem*.

qui existe en langue française »; et, encore, deux romans : *les Travailleurs de la mer* (1866) et *l'Homme qui rit* (1869). — Rentré en France le 5 septembre 1870, Victor Hugo reste à Paris pendant le siège. Il publie, en 1872, un recueil de vers inférieur aux *Châtiments*, mais qui les rappelle, *l'Année terrible*, puis un dernier roman, *Quatrevingt-treize* (1873); les premiers volumes d'*Actes et Paroles* (1875); la deuxième série de *la Légende des siècles* (1877), que suivra la dernière en 1883; l'*Histoire d'un crime* (1877 aussi), — ce crime est le coup d'Etat de 1851; — et divers poèmes ou recueils de vers : *l'Art d'être grand-père* (1877 encore), *le Pape* (1878), *la Pitié suprême* (1879), *l'Ane* (1880), *Religions et Religion* (1880 aussi), *les Quatre vents de l'esprit* (1881) et le drame de *Torquemada* (1882).



Victor Hugo en 1860.

Député de la Seine à l'Assemblée nationale de 1871-1875, laquelle siégea d'abord à Bordeaux, il y avait donné sa démission dès mars 1871, pour protester contre les insultes adressées par la droite, monarchiste et cléricale, à Garibaldi, qu'avaient élu quatre départements. Il fut nommé sénateur en 1876; mais il ne pouvait plus aspirer à être effectivement un des chefs du parti républicain : il en était la gloire, et en fut, dans certaines solennités, la grande voix choisie. On peut dire que, depuis une dizaine d'années, il assistait vivant à son apothéose, lorsqu'il mourut, après une agonie de huit jours, le 22 mai 1885, à Paris, dans son hôtel de l'avenue d'Eylau (aujourd'hui avenue Victor-Hugo). Jamais « surhomme », comme on dit à présent, n'eut d'aussi grandioses funérailles. Son corps, gardé par douze poètes, demeura toute la nuit du 31 mai au 1er juin sous l'Arc de triomphe. Et,

comme si la mort même n'avait pu arrêter ni seulement ralentir l'activité créatrice d'un génie miraculeux à tous égards, ce fut, jusqu'à la fin du siècle, et au delà, une prodigieuse publication d'œuvres inédites : *le Théâtre en liberté* (1886), *la Fin de Satan*, poème (1886 également), *Choses vues*, première série (1887), *Toute la lyre*, énorme recueil de vers (1888), *Alpes et Pyrénées*, voyages (1890), *Dieu*, poème (1891), *France et Belgique*, autres voyages (1892), *les Années funestes*, poésies (1898), *Choses vues*, deuxième série (1899), *Lettres à la Fiancée* (1900), *Postcriptum de ma vie*, ouvrage en prose (1901), la *Dernière gerbe* (1902).

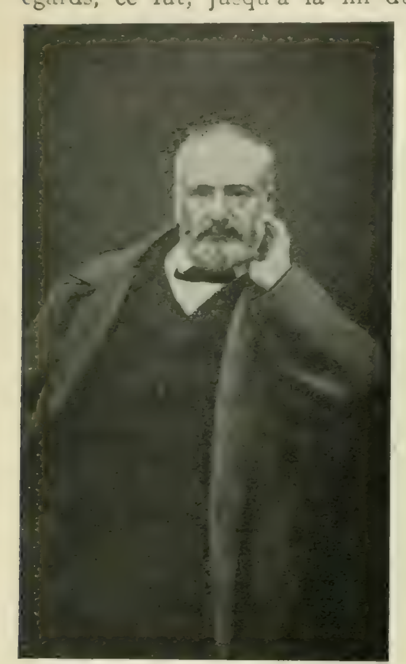


Photo. Pierre Petit.

Victor Hugo en 1861.

Et nous n'avons mentionné ni la *Correspondance*, ni les derniers volumes d'*Actes et Paroles*, — ni les très nombreux et précieux « inédits » qu'a publiés et que publiera dans l'édition[1] de l'Imprimerie nationale M. Gustave Simon, exécuteur testamentaire de Victor Hugo depuis la mort de Paul Meurice (1905).

LÉOPOLD-LACOUR.

---

1. Cette édition, que fait paraître la librairie Ollendorff, aura quarante et un volumes. Paul Meurice en avait donné quatre, enrichis de fragments, variantes, plans, ébauches, etc. : *Notre-Dame de Paris*, *les Contemplations*, un recueil de pièces de théâtre (*Marie Tudor*, *Angelo*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*), et *le Rhin*. M. Gustave Simon, continuant, avec une activité et un soin dignes de la reconnaissance des Lettres françaises, la tâche commencée, a déjà publié, lui, dix-huit volumes, encore plus riches de variantes, fragments, ébauches, etc., que les précédents, et renfermant, tous, des notices, des notes, du plus vif intérêt documentaire et littéraire.

VICTOR HUGO ET SON ŒUVRE

Jugements.

Voici quelques-uns des plus remarquables jugements portés sur Victor Hugo et son œuvre, soit de son vivant, soit depuis sa mort :

VICTOR HUGO JUGÉ PAR BAUDELAIRE. (*Réflexions sur quelques contemporains*, dans le volume intitulé *l'Art romantique*, pp. 311-330); 1862.

« ... Victor Hugo était, dès le principe l'homme le mieux doué, le plus visiblement élu pour exprimer par la poésie ce que j'appellerais *le mystère de la vie*... Aucun artiste n'est plus universel que lui, plus apte à se mettre en contact avec les forces de la vie universelle, plus disposé à prendre sans cesse un bain de nature. Non seulement il exprime nettement, il traduit littéralement la lettre nette et claire ; mais il exprime, avec *l'obscurité indispensable*, ce qui est obscur et confusément révélé... C'est un génie sans frontières. Nous sommes éblouis, enchantés et enveloppés par la vie elle-même... L'excessif, l'immense, sont le domaine naturel de Victor Hugo : il s'y meut comme dans son atmosphère natale. Le génie qu'il a de tout temps déployé dans la peinture de *toute la monstruosité* qui enveloppe l'homme est vraiment prodigieux... »

o o o

VICTOR HUGO JUGÉ PAR RENAN (dans le *Figaro* du 23 mai 1885).

« ... Il est hautement idéaliste. L'idée pour lui pénètre la matière, et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers... C'est l'abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée dans la puissante obsession d'un infini vivant, qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer... » — Et plus loin : « A mesure qu'il avançait dans la vie, le grand idéalisme qui l'avait toujours rempli s'élargissait, s'épurait. Il était de plus en plus pris de pitié pour les millions d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand. Eternel honneur de notre race ! Partis des deux pôles opposés, Hugo et Voltaire se rencontrent dans l'amour de la justice et de l'humanité... »

o o o

VICTOR HUGO JUGÉ PAR LECONTE DE LISLE (Discours de réception à l'Académie française où l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* succédait à l'auteur de *la Légende des siècles* ; 31 mars 1887).

« ...Bien qu'il se soit mêlé ardemment aux luttes politiques et aux revendications sociales, Victor Hugo est avant tout et surtout un grand et sublime poète... Sa vie entière a été un chant multiple et sonore où toutes les passions, toutes les tendresses, toutes les sensations, toutes les colères généreuses qui ont agité, ému, traversé l'âme humaine dans le cours de ce siècle ont trouvé une expression souveraine. Il est de la race, désormais éteinte sans doute, des génies universels, de ceux qui n'ont point de mesure, parce qu'ils voient tout plus grand que nature ; de ceux qui, se dégageant de haute lutte et par bonds des entraves communes, embrassent de jour en jour une plus large sphère... ; de ceux qui cessent parfois d'être aisément compréhensibles, parce que l'envolée de leur imagination les emporte jusqu'à l'inconnaissable... » — Et plus loin : « Le vers plein de force et d'éclat du plus grand des lyriques s'empreint, quand il le veut, d'une grâce et d'un charme irrésistibles. Non seulement il vivifie ce qu'il conçoit, ce qu'il voit, ce qu'il entend, mais il excelle à rendre saisissant ce qui est obscur dans l'âme, et vague dans la nature. L'herbe, l'arbre, la source, le vent, la mer chantent, parlent, souffrent, pleurent et rêvent ; le sens mystérieux des bruits universels nous est révélé... »

o o o

VICTOR HUGO JUGÉ PAR M. MAURICE BARRÈS (dans les *Déracinés*, pp. 442-450 ; 1897).

« ...Le voilà son titre, sa force, c'est d'être le maître des mots français : leur ensemble forme tout le trésor et toute l'âme de la race. » Mais, pour les masses que M. Barrès nous peint ici dans sa pathétique description des « fêtes funéraires de Victor Hugo », il est, et « fort justement... ceci : la plus haute magistrature nationale. Elles le remercient de l'appui magnifique qu'il a donné aux formes successives de l'idéal français dans ce siècle. Oui, c'est le chef mystique, le voyant moderne, non pas le romantique élégiaque et dramaturge, que ces grandes foules assistent ». — Et plus loin, appelant Victor Hugo un contemplateur : « Ce contemplateur nous enseigne qu'il n'y a pas que le clair, le certain, le fixe, l'isolé : il nous restitue le mystère, le changement, la solidarité de tous les êtres et de toutes choses... On a raison d'écouter sa voix comme une voix primitive. Les mots, tels que savait les disposer son prodigieux génie verbal, rendent sensibles d'innombrables fils secrets qui relient chacun de nous avec la nature entière... Par l'agencement et la force de son verbe, Hugo dilate en nous la faculté de sentir les secrets du passé et les énigmes du futur ; il jette des lueurs sur

les étapes de nos origines, et sur la direction de l'avenir... Plusieurs de ses paroles nous ont vraiment menés sur les bords de ce double abîme dont il parlait volontiers : gouffre d'ombre sous nos pieds, gouffre de lumière sur nos têtes...

o o o

VICTOR HUGO JUGÉ PAR BRUNETIÈRE (dans la préface et la conclusion du livre intitulé *Victor Hugo. Leçons faites à l'Ecole normale supérieure par les élèves de deuxième année* [*Lettres*]; 1900-1901).

« ... Qu'aucun de nos lyriques, en aucun temps, n'ait égalé ou même approché Victor Hugo pour l'abondance de l'invention verbale, pour la richesse de l'orchestration poétique et pour l'ampleur du souffle oratoire ; — que l'expansion ou le débordement de sa puissante personnalité, s'il nous intéresse en soi, dans son théâtre, nous empêche pourtant de prendre à *Ruy Blas* ou aux *Burgraves* le même genre de plaisir qu'au drame « impersonnel » de Shakespeare ou qu'à la tragédie « objective de Racine ».... — et que sa dernière ou plutôt son avant-dernière manière, celle de *la Légende des siècles* et des *Misérables*, nous donne la sensation de ce qu'il y a certainement de plus épique en notre langue, voilà dès à présent des vérités acquises... » — « D'autres l'ont précédé dans la plupart de ses voies. Les *Méditations* sont antérieures aux *Odes et Ballades*, *l'Allemagne* à la Préface de *Cromwell*, les romans de Walter Scott à *Notre-Dame de Paris*, et *le Juif errant* aux *Misérables*. Mais c'est ce qui n'importe guère !... En littérature comme en art les idées n'appartiennent pas à celui qui les a « trouvées » ou « inventées », mais à celui qui en a fixé l'expression décisive, adéquate et définitive. Tel est le cas de Victor Hugo. Et puisque, d'ailleurs, l'évolution des idées littéraires au XIXe siècle n'apparaît nulle part plus évidemment que dans son œuvre, et ne s'y dessine avec plus de clarté, puisque ces idées n'ont pas rencontré d'interprète plus éloquent ou plus inspiré, puisque la manière dont il a su se les approprier a comme anéanti jusqu'au souvenir de ceux qui peut-être les avaient jetées les premiers dans la circulation, c'est donc à lui désormais qu'en appartiendra la gloire.

« Et s'il n'en reste qu'un, ce sera celui-là. »

o o o



BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS PRINCIPALES

Les divers ouvrages de Victor Hugo ont été l'objet d'innombrables éditions. La bibliographie complète et détaillée des éditions originales, des réimpressions partielles et des éditions collectives a été dressée par M. Georges Vicaire dans son *Manuel de l'amateur de livres* (Paris, Rouquette, 1893, in-8°). Nous nous bornons donc ici à mentionner par ordre chronologique les éditions principales des œuvres complètes :

Œuvres complètes de Victor Hugo (Renduel et Delloye, 1832-1842, 27 vol. in-8° ; — Furne, 1840-1846, 13 vol. in-8° ; — Furne, 1841-1845, 12 vol. in-8° ; — Charpentier, 1841, 15 vol. in-12 ; — Lecou, 1853-1855, 10 vol. in-12).

Œuvres complètes de Victor Hugo, édition ornée d'un portrait de l'auteur et de 100 vignettes d'après Johannot, Gavarni, Raffet, A. Beaucé, etc. (Houssiaux, 1856-1857, 18 vol. in-8°).

Œuvres complètes de Victor Hugo (Hachette, 1856-1857, 20 vol. in-12 ; — Hetzel et Cie, 1872-1873, 29 vol. in-12).

Œuvres poétiques de Victor Hugo, avec portrait (Lemerre, 1875, 10 vol. in-16).

Œuvres complètes (ne varietur), édition d'après les manuscrits originaux Quantin, Hetzel et Cie, 1880-1885, 48 vol. in-8°).

Œuvres complètes, édition nationale (Lemonnyer et Cie), Testard, 1884-1900, 43 vol. in-4°). Cette édition est illustrée de 2.500 gravures exécutées d'après les dessins des artistes français les plus connus : Gervex, Besnard, Benjamin Constant, Flameng, Dalou, Français, Duez, Dagnan-Bouveret, Brouillet, Raphaël Collin, Tony Robert-Fleury, J.-P. Laurens, Antonin Mercié, Ribot, Cormon, Jules Lefebvre, Mme Madeleine Lemaire, etc. Les planches hors texte ont été gravées à l'eau-forte par Besnard, Léopold Flameng, Champollion, Le Rat, Courtry, Le Couteux, Lalauze, Bracquemond, Laguillermie, Massard, E. Buland, etc.

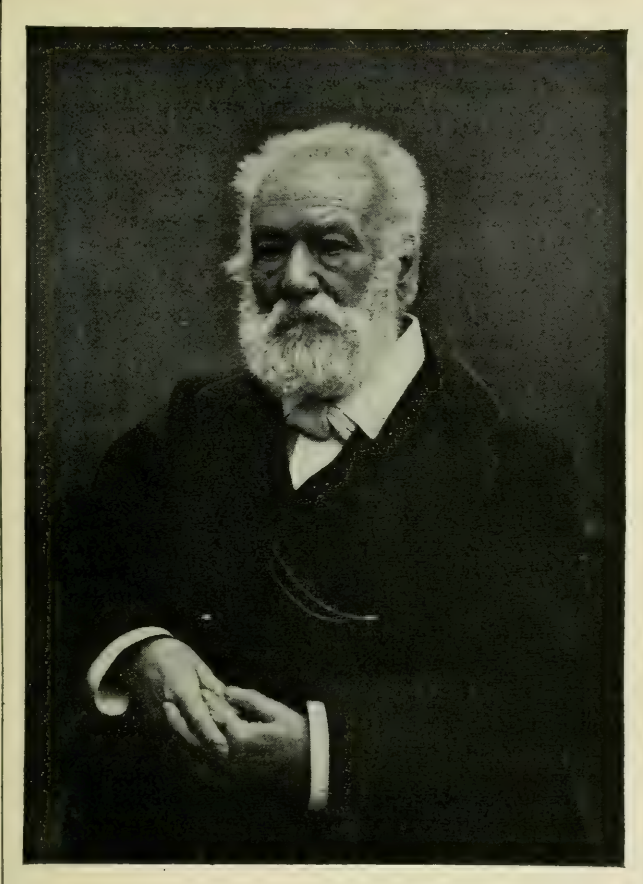
Œuvres inédites de Victor Hugo (Quantin, Hetzel et Cie, 1886-1890, 7 vol. in-8°).

Œuvres inédites de Victor Hugo (Charpentier, 1888-1890, 7 vol. in-12).

Quant à l'édition commencée de l'Imprimerie nationale (Librairie Ollendorff), nous en avons suffisamment parlé à la fin de l'Introduction et dans la note qui complète cette fin.

OUVRAGES RELATIFS A VICTOR HUGO : L'HOMME

I. Écrits personnels. — *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* [Mme [Victor Hugo] (1863, 2 vol. in-8°).



Phot. Ch. Gallot, 12 avril 1885.

DERNIER PORTRAIT DE VICTOR HUGO.

Ce travail, dans lequel on peut relever de nombreuses inexactitudes de détail, s'arrête à l'élection du poète à l'Académie française (1841). La suite annoncée n'a pas paru. Bien que Victor Hugo se soit toujours défendu d'avoir lu le manuscrit de ce livre, on doit considérer celui-ci comme un document autobiographique d'une haute importance.

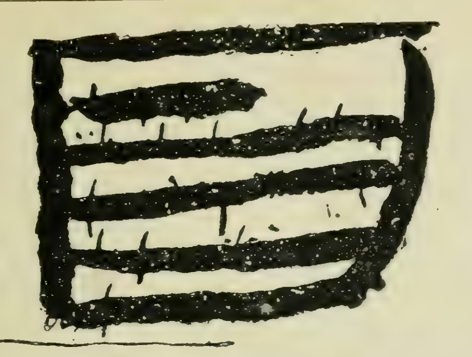
Hugo (Victor), *Actes et Paroles* (1875-1876, puis 1889) ; *Choses vues*, première série (1887, in-8°), nouvelle série (1899), œuvre posthume, ainsi que les suivantes : *En voyage. Alpes et Pyrénées* (1890, in-8°) ; *En voyage. France et Belgique* (1892, in-8°) ; *Lettres aux Bertin, 1827-1877* (1890, in-8° carré ; tiré à 100 exemplaires) ; *Correspondance, 1815-1882* (1896-1898, 2 vol. in-8°); *Lettres à la Fiancée* (1900, in-8°) ; *Post-scriptum de ma vie* (1902, in-8°) ; Hugo (V.) et P. Meurice, Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice (1909, in-18).

II. **Études générales.** — Barbou (Alfred), *Victor Hugo, sa vie, ses œuvres* (1880, in-12) ; *Victor Hugo et son temps* (1881, grand in-8° illustré). — Biré (Edmond), *Victor Hugo et la Restauration* (Paris et Nantes, 1869, in-12 ; tiré à 300 exemplaires).

Réfutation, phrase par phrase, du chapitre des *Misérables* intitulé *l'Année 1817*, et accessoirement d'autres erreurs commises par l'auteur. En partie refondue et réimprimée dans l'ouvrage suivant.

Victor Hugo avant 1830 (Paris, 1883, in-12), suivi lui-même de deux parties complémentaires : *Victor Hugo après 1830* (1891, 2 vol. in-12), et *Victor Hugo après 1852* (1894, in-12). — Bondois (Paul), *Victor Hugo, sa vie, ses œuvres* (1886, in-8°). — Claretie (Jules), *Victor Hugo* (1882, in-12) [*Célébrités contemporaines*]. — Courmeaux (Eugène), *Victor Hugo* (Châlons-sur-Marne, 1886, in-8°, 39 pages). — Courtat (Titus), *Discours de M. Nemo, successeur de M. Victor Hugo, prononcé à l'Académie française le jour de sa réception* (1876, in-4° ; 2e édition, augmentée, 1877, in-8°). — Deschamps (Gaston), *Victor Hugo* (*Histoire de la langue et de la littérature française*, publiée sous la direction de Petit de Julleville ; tome VII). — Dupuy (Ernest). *Victor Hugo, l'homme et le poète* (1887, in-18) ; *Victor Hugo, son œuvre poétique* (1887, in-8°) — Hamel (Ernest), *Victor Hugo* (1860, in-8°). — Leffondrey (Jules), *Victor Hugo le Petit* (1883, in-8°). — Loménie (Louis de), *Galerie des contemporains*, par Un homme de rien (tome Ier, 1840, 12e livraison). — Mabilleau (Léopold), *Victor Hugo* (1893, in-18), de la série des *Grands écrivains français*. — Parodi (D.-A.), *Vittore Hugo, ricordi et note* (Milan, 1885) in-12). — Pelletan (Camille), *Victor Hugo homme politique* (1907). — Renouvier (Charles), *Victor Hugo, le poète* (1893, in-12) ; *Victor Hugo, le philosophe* (1900, in-18). — Reynaud (Jacques) [comtesse Dash], *Victor Hugo* (1862, in-4°). — Saint-Victor (Paul de), *Victor Hugo* (1884, in-8°, et 1902, in-18), recueil posthume d'articles parus à différentes dates. — Swinburne (Algernon-Charles), *a Study of Victor Hugo* (London, 1886, petit in-8°). — Troubat (Jules), *Victor Hugo* (Compiègne, 1885, in-8°). — Ulbach (Louis), *nos Contemporains* (1871, grand in-8°, et 1883, in-18) ; *la Vie de Victor Hugo* (1886, in-4°), prime distribuée aux souscripteurs de l'Édition nationale ; *Almanach de Victor Hugo* (1885, in-8°). — Veuillot (Louis), *Études sur Victor Hugo. Introduction, notes et appendices*, par Eugène Veuillot (1886, in-12), recueil posthume d'articles écrits à diverses dates.

III. **Particularités biographiques.** — Lebon (Dr), *Victor Hugo est-il*



« Toute la lyre », fin du manuscrit autographe.

véritablement né place Saint-Quentin ? (Besançon, 1883, in-8°). — L. Laurent-Pichat, *Victor Hugo à quatre sous* (*Revue de l'Ain*, juin 1853). Article où, à propos d'une édition populaire, se trouvent reproduites des lettres du général Hugo et de Mme Hugo sur la naissance de leur fils Victor. — Pingaud (Léonce), *Victor Hugo et la Franche-Comté* (Besançon, 1886, in-8°, 19 pages).— Gaudot (E.-C.), *un Franc-Comtois malgré lui, Victor Hugo*. Extrait des *Annales franc-comtoises* (Besançon, 1894, in-8°). — Legay (Tristan), *les Amours de Victor Hugo* (1901, in-12). Analyse des *Lettres à la Fiancée*. — Souriau (Maurice), *Victor Hugo rédacteur du* Conservateur littéraire (Caen, 1887, deux parties in-8°. Extrait des *Annales de la Faculté des Lettres*). — Garsou (J.), *l'Evolution napoléonienne de Victor Hugo sous la Restauration* (1900, in-8°, 14 p.). — Jullien (Ad.), *le Romantisme et l'éditeur Renduel* (1897, in-12). — Lemaître (E.), *le Livre d'amour. Sainte-Beuve et Victor Hugo* (Reims, 1896, in-8°). — Chevalier (Elisa), *la Vérité sur M. Victor Hugo* Nevers, 1850, placard in-folio). — Forneret (Xavier), *Lettre à M. Victor Hugo* (Dijon, 1851, in-8°). A propos du procès de Ch. Hugo, rédacteur de l'*Evénement*. — Cuvillier-Fleury, *Portraits politiques et révolutionnaires* (1851, in-18). — Loudun (Eug.), *les Derniers orateurs* [1848-1852] (Rennes 1855, in-12). — Vacquerie (Auguste), *Profils et grimaces* (1826, in-12 ; 2e éd. modifiée et remaniée, 1864, in-8°) ; *les Miettes de l'histoire* (1863, in-8°). — Hugo (Charles), *les Hommes de l'exil* (1874, in-18). — Lecanu (A.), *chez Victor Hugo*, par Un passant (1863, in-8° ; eaux-fortes de Max. Lalanne). — Toulzanne (L.-H.), *une Semaine à Guernesey* (1870, in-18). — Houssaye (Henry), *de Marine-Terrace à Hauteville-House* (*Journal des Débats*, 15 et 18 septembre 1885). — Uzanne (Octave), *une Curiosité littéraire. Excursion à travers un manuscrit inédit de Victor Hugo, les Propos de table du poète en exil* (1892, in-8°). Brochure détruite à l'exception de trois ou quatre exemplaires. — Larroumet (Gustave), *la Maison de Victor Hugo, impressions de Guernesey* (1895, in-8°). — Hugo (Charles), *Victor Hugo en Zélande* (1868, in-18). Relation d'une excursion faite par le poète en compagnie de ses deux fils. — Heylli (Georges d'), *Victor Hugo et la Commune* (1871, in-18). — Rivet (Gustave), *Victor Hugo chez lui* (1878, in-18 ; eau-forte de Fréd. Régamey). — Fontaine (Jean), *Victor Hugo vengé des indignités des gredins et des réactionnaires* (1871, in-12). — Bouvenne (Aglaüs), *Victor Hugo, ses portraits et ses charges* (1879, in-12). — Hoche (Jules), *les Parisiens chez eux* (1883, in-18). — Augier (Emile), *Funérailles de Victor Hugo. Discours prononcé le 1er juin 1885* (1885, in-4°). — Guillaume (Eug.), *Institut de France. Discours prononcé aux funérailles de M. Victor Hugo au nom de la Société des Artistes français* (1885, in-4°). — Madier de Montjau, *Funérailles de Victor Hugo. Discours prononcé au nom des proscrits de décembre 1851* (1885, in-8°). — Vidieu (l'abbé), *Victor Hugo et le Panthéon* (1885, in-12). — *Victor Hugo devant l'opinion : Presse française. Presse étrangère* (1885, in-18). Réunion des principaux articles publiés au lendemain de la mort du poète, et de ses solennelles funérailles. — *Théâtre des Nations... Musée Victor Hugo. Catalogue rédigé par* Emile Max et Fernand Bournon (1885, in-8°). Portraits, éditions diverses, objets usuels, quelques dessins et autographes. — Lesclide (Richard), *Propos de table de Victor Hugo* (1885, in-8°). — Asseline (Alfred), *Victor Hugo intime, mémoires, correspondances, documents inédits* (1885, in-12). — Renan (Ernest), *1802. Dialogue des morts* (1886, in-8°). A-propos représenté à la Comédie française. — Lefranc (F.) *1802. Victor Hugo à M. Renan* (1886, in-8°). — Arnaud



Hauteville-House, à Guernesey.

(Simone), *1802. A-propos en vers représenté sur le théâtre national de l'Odéon* (1886, in-12). — Leconte de Lisle et Dumas fils, *Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française... le jeudi 31 mars 1887* (1887, in 4°). — Bertal (Georges), *l'Apothéose de Victor Hugo. A-propos en un acte et en vers* (1890, in-8°); *Victor Hugo raconté par Alexandre Dumas* (*Revue Encyclopédique*, 1892, col. 557); *Victor Hugo spirite* (*Revue Encyclopédique*, 1899, p. 626). — Simon (Gustave), *Visite à la Maison de Victor Hugo* (1904, in-8° ill.); *Victor Hugo* (*Revue Encyclopédique*, 1902, pp. 73-128); *le Centenaire de Victor Hugo* (Relation des fêtes, Paris, province, étranger) (1902, in-8° ill.); *Victor Hugo en images* (1902, album in-8°). — Bérenger (H.), *la Politique de Victor Hugo* (1902, in-8°). — Alexandre (A.), *la Maison de Victor Hugo* (1903, in-8° ill.). — Simon (G.), *l'Enfance de Victor Hugo*, avec une analyse complète et des fragments d'*Irtamène* et de ses premières poésies inédites (1904, in-16); *Victor Hugo. Années d'enfance* (1904, in-8° ill.) — Séché (Léon), *les Amies de Sainte-Beuve. Madame Victor Hugo* (1904). — Dupuy (Ernest), *l'Amitié de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny* (1904). — Dufay (P. *Victor Hugo à vingt ans. Glanes romantiques* (1909, in-18). — Vauthier (G.) *l'Opéra sous la Restauration*, d'après les papiers de la Maison du Roi. Victor Hugo et la Maison du Roi [1820-1822] (1910, in-8°).

L'ÉCRIVAIN

I. **Études générales.** — Baudelaire (Ch.), *l'Art romantique* (1868, in-18). Etude écrite en 1862 à l'occasion des *Misérables*. — Bérenger (H.), *l'Héritage*

de Victor Hugo et la renaissance française (1902, in-8°). — Blanchard, *le Théâtre de Victor Hugo et la parodie* (Amiens, 1894, in-8°). Extrait des *Mémoires* de l'Académie d'Amiens). — Brunetière, *les Epoques du théâtre français* (1893, in-18 ; nouv. éd. augm., 1895, in-18°); *Victor Hugo*. Leçons faites à l'Ecole normale supérieure par les élèves de deuxième année (Lettres) sous la direction de M. Brunetière (1902, 2 vol. in-16). — Cabat (A.), *les Porteurs du flambeau. D'Homère à Victor Hugo* (1911, in-15). — Degenhardt (E.), *die Metapher in den Dramen Victor Hugo's* (Wiesbaden, 1900, in-4°). — Dufai (Alex.), *Agnès de Méranie* (de Ponsard) *et les drames de M. Hugo étudiés et comparés* (1847, in-8°). — Duval (Georges), *Dictionnaire des métaphores de Victor Hugo* (1888, in-12). — Faguet (Emile), *Etudes littéraires sur le XIXe siècle* (1887, in-18). — Gas (Ferdinand), *Victor Hugo chansonnier* (Marseille, 1865, in-8°). — Gautier (Léon), *Portraits littéraires* (1868, in-12). — Gautier (Th.), *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans, 1837-1852* (1858-1859, 6 vol. in-18); *Histoire du romantisme* (1874, in-18). Livre posthume et inachevé. — Glachant (P. et V.), *un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*. Les drames en vers de l'époque et de la formule romantiques [1827-1839] (1902, in-16) ; *un Laboratoire dramaturgique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*. Les drames en prose, les drames épiques, les comédies lyriques [1822-1886] (1903, in-16). — Gregh (Fernand), *Victor Hugo* (1902). — Grillet (C.), *la Bible dans Victor Hugo d'après de nombreux tableaux de concordance* (1910, in-8°). — Guiard (A.), *la Fonction du poète, étude sur Victor Hugo* (1910, in-8°); *Virgile et Victor Hugo* (1910, in-8°). — Houssaye (Henri), *les Hommes et les idées : Victor Hugo et la critique* (1886, in-18). — Huguet (Edmond), *Notes sur le néologisme chez Victor Hugo* (1899, in-8°); *les Métaphores et les comparaisons dans l'œuvre de Victor Hugo ; le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo* (1904, in-8°). — Janin (Jules) *Histoire de la littérature dramatique* (1853-1858, 6 vol. in-18). — Lasserre (P.), *le Romantisme français*. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées, au XIXe siècle (1907, in-8°). — Laumonier (Paul), *Victor Hugo poète national et international* (Poitiers, 1895, in-8°). — Lovenjoul (Vte Ch. de Spoelberch de), *les Lundis d'un chercheur* (1894, in-12); *Alfred de Musset, et ses prétendues attaques contre Victor Hugo en 1831; Sainte-Beuve inconnu* (1901, in-18) ; *le Prospectus* [de Sainte-Beuve] *pour les œuvres complètes de Victor Hugo* (1829). — Maigron (L.), *le Roman historique à l'époque romantique* (1898, in-8°). — Pavie (André), *la Tradition classique dans le théâtre de Victor Hugo* (Angers, 1900, in-8°). — Planche (Gustave), *Portraits littéraires* (1853, in-18), tome Ier : *Victor Hugo*; tome II : *les Royautés littéraires, lettre à M. Victor Hugo* ; *Nouveaux portraits littéraires* (1854, 2 vol. in-18), tome Ier: *Victor Hugo*. — Raoul (L.-V.), *l'Anti-Hugo* (Bruxelles, 1844, in-8°). Critique générale de toutes les œuvres parues à cette date. — Rigal (Eug.), *Victor Hugo poète épique* (1900, in-18). — Rochette (A.), *l'Alexandrin chez Victor Hugo* (Lyon, 1899, in-8°; Paris, 1911). — Rosières (Raoul), *Recherche sur la poésie contemporaine* (1896, in-12); *Victor Hugo depuis sa mort. Affaire Biré contre Hugo. La genèse d'*Hernani. — Sainte-Beuve (C.-A.), *Premiers lundis* (1874-1875, 3 vol. in-18), tome Ier: *Odes et Ballades*; tome II: *de l'Audience accordée par S. M. Charles X à M. Victor Hugo* [à propos de l'interdiction de *Marion de Lorme*]. Articles du *Globe* et de la *Revue de Paris* (1829); *Portraits contemporains* (1870), tome Ier: *Victor*



CHEMINÉE MONUMENTALE EXÉCUTÉE PAR VICTOR HUGO.

(Hauteville-House.)

Hugo en 1831 [Esquisse biographique]. *les Feuilles d'automne* (1831), *Romans* (1832), *les Chants du crépuscule* (1835); tome II : *Mémoires sur Mirabeau*, précédés d'une *Etude* par Victor Hugo. Articles de la *Revue des Deux Mondes* apostillés de nombreuses notes et de précieux appendices. Voyez aussi la *Table des Causeries du lundi*, rédigée par Ch. Pierrot. — Stapfer (Paul), *les Causeries guernesiaises* (1869, in-8°) ; *les Artistes juges et parties* (1872, in-18) ; *Racine et Victor Hugo* (1887, in-12) ; *Victor Hugo à Guernesey, souvenirs personnels* (1904). — Theys (l'abbé), *la Métrique de Victor Hugo* (Liége, 1986, in-8°). — Zola (Emile), *nos Auteurs dramatiques* (1881, in-18) ; *Documents littéraires* (1881, in-18).

II. Études particulières. — Odes et Ballades (1826).— Lagarde (de). *Notice sur les* Odes et Ballades (Londres, 1837, n-8°).

Les Orientales (1828). — Chételat (E.-J.), *les Occidentales ou Lettres critiques sur les* Orientales *de M. Victor Hugo* (1829, in-8°). — Chompre, *une Pichenette ou les Fantômes, orientale de M. Victor Hugo, avec un commentaire en faveur des Français qui n'entendent pas leur langue maternelle*, par Un jeune bachelier ès lettres (1829, in-8°). — Paris (Gaston), *Poèmes et légendes du moyen âge* (1900, in-8°) : *la « Romance mauresque » des* Orientales.

Cromwell (1828). — Souriau (Maurice), *la* Préface *de* Cromwell. *Introduction, texte et notes* (1897, in-12).

Hernani (1830). — *Lettre trouvée par* Benjamin Sacrobille, *chiffonnier... touchant la première représentation de la pièce de comédie ayant pour titre* Hernani (1830, in-8°). — *Réflexions d'un infirmier de l'hospice de la Pitié sur le drame d'*Hernani *de M. Victor Hugo* (1830, in-8°). — Weill (Alex.), *la Méprise d'*Hernani *ou un peuple d'histrions* (1867, in-4°, 4 pages).

Notre-Dame de Paris (1831). — Huguet (Edmond), *Quelques sources de* Notre-Dame de Paris (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1901; 3 articles).

Marion de Lorme (1831). — Milliet (Paul), *Notes romantiques à propos de* Marion de Lorme (1873, in-12). — Racot (Adolphe), *le Richelieu de* Marion de Lorme. *Monologue dit par* Coquelin cadet (1877, in-18).

Le Roi s'amuse (1832). — Hepp (Alex.) et Clément Clamant, *Histoire du* Roi s'amuse (1879, in-18). — Valter (Jehan), *la Première de* le Roi s'amuse [23 nov. 1832] (1882, in-18).

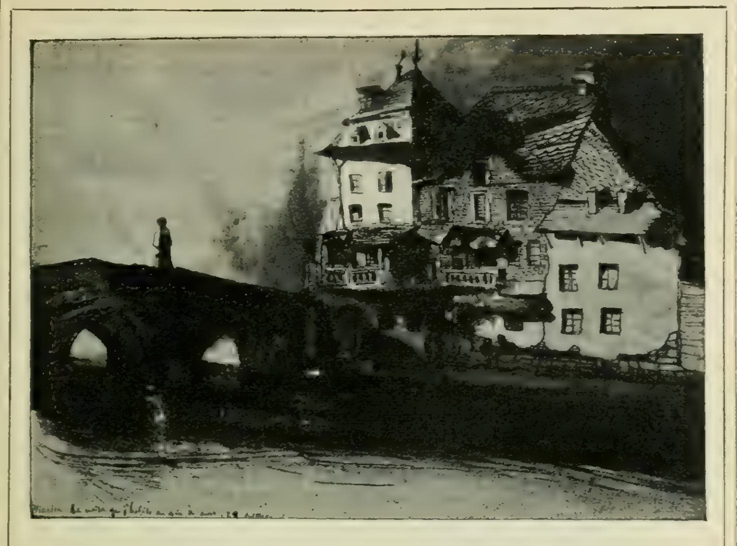
Lucrèce Borgia (1833). — *Justification de* Lucrèce Borgia *et de Victor Hugo* (Lyon, 1833, in-8°).

Marie Tudor (1833). — *Marie Tudor de M. Victor Hugo et Marie Tudor d'après Voltaire et les autres historiens* (1843, in-12).

Les Voix intérieures (1837). — Saint-Rieul-Dupouy. *Quelques mots sur Victor Hugo à propos des* Voix intérieures (Bordeaux, 1837, in-8°).

Ruy Blas (1838). — *Réponse à l'article de M. Granier de Cassagnac sur* Ruy Blas (1839, in-8°). — Hepp (Alex.) et Clément Clamant, *Histoire de* Ruy Blas (1872, in-12). — Morel-Fatio (Alfred), *Etudes sur l'Espagne* [1re série] (1895, in-8°) ; *l'Histoire dans* Ruy Blas.

Les Burgraves (1843). — Adam (Sylvius), *les* Burgraves *devant arbitre ou les Suites d'une trilogie* (1843, in-4°). — Ledru (Pierre) [Devère], *Réflexions*



« Vianden, la maison que j'habite au coin du pont, 28 juillet, 1871. »

DESSIN, AU LAVIS, DE VICTOR HUGO.

[Le poète passa quelque temps à Vianden (dans le grand-duché de Luxembourg), après avoir été expulsé par le gouvernement belge à la fin de mai 1871. Aux yeux de ce gouvernement, il était coupable d'avoir accueilli dans sa maison de Bruxelles certains « communards » fugitifs, après la victoire de l'armée de Versailles. L'arrêté d'expulsion était ainsi conçu :

« Il est enjoint au sieur Victor Hugo, homme de lettres, âgé de soixante-neuf ans, né à Besançon, résidant à Bruxelles, de quitter immédiatement le royaume, avec défense d'y rentrer à l'avenir, sous les peines comminées par l'article 6 de la loi du 6 juillet 1865. »]

d'un antitrilogiste sur les Burgraves (1843, in-8°). — Boyer (Philoxène), *le* Rhin *et les* Burgraves *: Lettre à M. Victor Hugo* (Grenoble, 1849, in-8°). — *Une Représentation des* Burgraves *racontée par un spectateur non privilégié* (1866, in-8°).

Les Chatiments (1853). — Germain, *Résumé de critiques sur les* Châtiments *de Victor Hugo et les petites satires de l'époque, avec commentaires* (Clermont-Ferrand, 1872, in-18). Remarques grammaticales parfois plus que singulières.

Les Contemplations (1856). — Gervais (Eug.), *les* Contemplations *de Victor Hugo : Réponse à M. Barbé Dorvilly* [*sic*] (1856, in-8°).

La Légende des siècles (1859). — Bernier (E.), *du Caractère de l'épopée dans la* Légende des siècles (1886, in-12). Voyez aussi ci-dessus Rigal (E.), *Victor Hugo poète épique.* — Berret (Paul), *le Moyen Age dans la* Légende des siècles *et les sources de Victor Hugo* (1910, in-8°) ; *la Philosophie de Victor Hugo* (1854-1859) *et deux autres mythes de la* Légende des siècles : Le Satyre. Pleine mer — Plein ciel.

Les Misérables (1862). — Barbey d'Aurevilly (S.), *les* Misérables *de M. Victor Hugo* (1862, in-12). — Courtat (T.), *Etude sur les* Misérables *de M. Victor Hugo* (1862, in-8°). — Frédérix (Gustave), *Souvenir du banquet offert à M. Victor Hugo par MM. Lacroix, Verboeckhoven et Cie* (Bruxelles, 1862, in-12). — Joffrin (Ch.), *Victor Hugo à l'Ecole de droit. Le cas de Jean Valjean au point de vue historique, légal et philosophique* (1862, in-8°). — Lamy (Ferdinand), *les* Misérables. *Première partie. Lettre à M. Victor Hugo* (Rouen, 1862, in-8°). — Larousse (Pierre), *le Mot de Cambronne* (1862, in-8°). — Lavedan (Léon), *Victor Hugo devant Napoléon* (1862, in-8°), [Anonyme]. — Lérisse (Eug.), *Attaques contre Victor Hugo par la raison dont ce brave homme n'usait pas* (1863, placard in-4°). — Mirecourt (Eugène de), *les vrais* Misérables (1862, 2 vol. in-12). — Perrot de Chezelles (Ernest), *Examen du livre des* Misérables (1863, in-8°). Extrait de la *Revue critique de législation et de jurisprudence.* — Proth (Mario), *le Mouvement à propos des* Misérables (1862, in-8°). — Stebano, *les* Misérables. *Réponse à M. Victor Hugo* (1862, in-8°). — Vapereau (G.), *Appréciation générale des* Misérables. Extrait de la *Revue de l'Instruction publique* (1862, in-18). Conclusion d'une étude réimpr. en entier dans l'*Année littéraire* (t. V ; 1863). — Voituron (Paul), *Etudes philosophiques et littéraires sur les* Misérables *de M. Victor Hugo* (1862, in-8°).

William Shakspeare (1864). — Dabas (T.-Ch.), *A propos de Shakspeare ou le nouveau livre de M. Victor Hugo* (Bordeaux, 1864, in-8°). — Desoer (C.-A.), *Shakspeare par Victor Hugo* (Liége, 1864, in-8°, 8 p.), [Anonyme]. — Gondry (G.-P.), *la Critique et le livre de M. Victor Hugo* William Shakspeare (Bordeaux, 1864, in-8°). — Sand (George), *Lectures et impressions de printemps* (*Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1864).

Chansons des rues et des bois (1865). — Sand (George), *Nouvelles lettres d'un voyageur* (1877, in-18) : *les* Chansons des rues et des bois (1865). Article paru dans l'*Avenir national.*

Les Travailleurs de la mer (1866). — Crosse (H.), *un Mollusque bien maltraité ou comment M. Victor Hugo comprend l'organisation du poulpe* (1866, in-8°).

L'Année terrible (1872). — *Guide du lecteur de l'*Année terrible, *petit*



Phot. Nadar.

VICTOR HUGO SUR SON LIT DE MORT.

vocabulaire Hugo-français, indispensable pour l'intelligence des textes (1872, in 12).

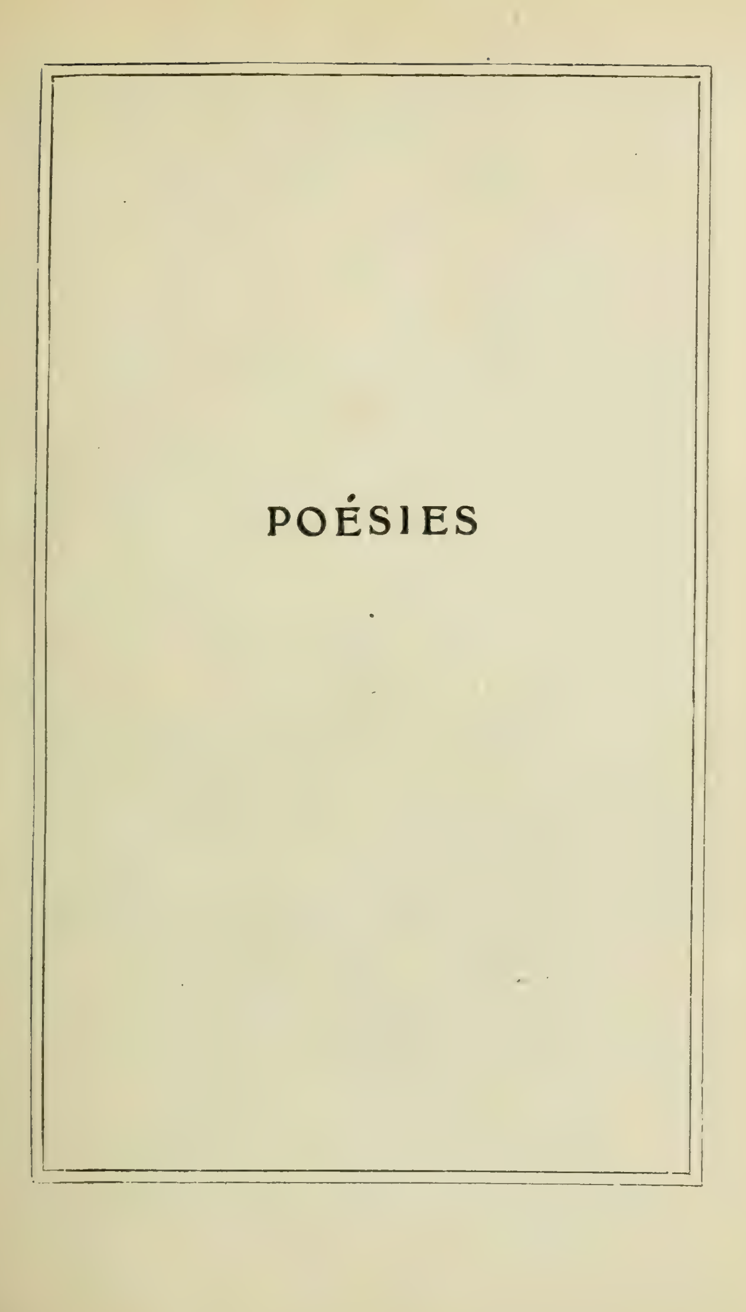
QUATREVINGT-TREIZE (1873). — *Danton et Victor Hugo. Aux 100.000 lecteurs de* Quatrevingt-treize, *par* Un vieux cordelier (1877, in-12).

EN VOYAGE. FRANCE ET BELGIQUE (1890). — Beauchesne (comte de), *Victor Hugo et le bas Maine* (le Mans, 1893, in-8°, 10 p.). Extrait de l'*Union historique et littéraire du Maine.*

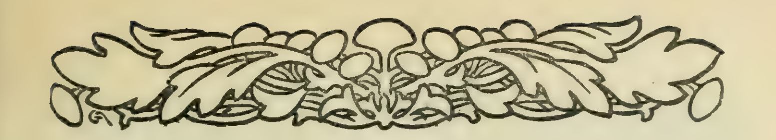
DESSINS ET MANUSCRITS. — Burty (Ph.), *Maîtres et petits-maîtres* (1877, in-18). — Galerie G. Petit. *Exposition de dessins et manuscrits de Victor Hugo, au bénéfice de la souscription pour sa statue* (1888, in-12). — Clouard (Maurice). *Notes sur les dessins de Victor Hugo, accompagnées de lettres inédites et d'un dessin* (1898, in-8°; extrait à 60 ex. de la *Revue d'histoire littéraire de la France*). — Glachant (Paul et Victor), *Papiers d'autrefois* (1899, in-18) : *les Manuscrits de Victor Hugo* (les Orientales, les Châtiments, la Légende des siècles) *à la Bibliothèque nationale. Dessins de V. H. conservés dans ses manuscrits. Deux lettres inédites*; les mêmes écrivains ont publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1900, pp. 517-545) une étude sur le manuscrit d'*Hernani* déposé par M. Paul Meurice aux archives de la Comédie française.



CARTOUCHE ORNANT LA FAÇADE DE LA MAISON OÙ EST NÉ VICTOR HUGO, A BESANÇON.



POÉSIES



I

ŒUVRES DE LA JEUNESSE

1822-1830

ODES ET POÉSIES DIVERSES

1822

Les vingt-quatre pièces de vers qui formaient ce recueil furent dispersées six ans plus tard dans l'édition définitive des *Odes et Ballades* (1828). Le volume de 1822 est presque introuvable.

C'était l'œuvre d'un poète déjà étonnamment habile, et d'un ardent royaliste. On lisait dans la courte préface : « L'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et religieuses ». Cependant, les pièces les plus royalistes : *les Vierges de Verdun, le Rétablissement de la statue de Henri IV, la Vendée, la Mort du duc de Berri, Quiberon*, etc., n'ont plus aux yeux de la critique moderne qu'un intérêt documentaire. Nous leur préférons de beaucoup les délicates, les tendres élégies intitulées *Au vallon de Chérizy, A toi*, et ce *Moïse sur le Nil* justement resté célèbre :

MOÏSE SUR LE NIL

« MES SŒURS, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du [jour,
Venez ; le moissonneur repose en son séjour ;
La rive est solitaire encore ;
Memphis[1] élève à peine un murmure confus ;
Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
N'ont d'autre témoin que l'aurore.

1. Ville de l'ancienne Egypte dont elle fut la capitale.

« Au palais de mon père on voit briller les arts ;
Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
Le souffle embaumé du zéphire !

« Venez ; l'onde est si calme et le ciel est si pur !
Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
De vos ceintures transparentes ;
Détachez ma couronne et ces voiles jaloux ;
Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
Au sein des vagues murmurantes.

« Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin
Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain...
Ne craignez rien, filles timides !
C'est, sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
Vient visiter les Pyramides.

« Que dis-je ? si j'en crois mes regards indécis,
C'est la barque d'Hermès [1] ou la conque d'Isis,
Que pousse une brise légère.
Mais non ; c'est un esquif où, dans un doux repos,
J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
Comme on dort au sein de sa mère !

« Il sommeille ; et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe.
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe !

« Il s'éveille ; accourez, ô vierges de Memphis !
Il crie... Ah ! quelle mère a pu livrer son fils
Au caprice des flots mobiles ?
Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
Hélas ! contre la mort il n'a d'autre rempart
Qu'un berceau de roseaux fragiles.

1. Bien entendu il ne s'agit pas ici du dieu grec de ce nom, appelé Mercure par les Romains ; il s'agit du dieu égyptien Toth (dieu lunaire), appelé par les Grecs Hermès Trismégiste (trois fois grand).



Phot. Neurdein.

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX

Musée du Louvre.

PAR NICOLAS POUSSIN

« Sauvons-le... C'est peut-être un enfant d'Israël.
Mon père les proscrit ; mon père est bien cruel
De proscrire ainsi l'innocence !
Faible enfant ! ses malheurs ont ému mon amour,
Je veux être sa mère ; il me devra le jour,
S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif ! Fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien ; en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère.

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles :

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil ;
Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil,

Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
Le jour enfin approche où vers les champs promis
Gessen[1] verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
Les tribus si longtemps captives.

« Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
C'est l'élu du Sina[2], c'est le roi des fléaux,
Qu'une vierge sauve de l'onde.
Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
Fléchissez ; un berceau va sauver Israël,
Un berceau doit sauver le monde ! »

Février 1820.

NOUVELLES ODES

1824

Ces *Nouvelles Odes* furent, elles aussi, dispersées, en 1828, dans l'édition définitive des *Odes et Ballades*. Elles étaient au nombre de vingt-huit.

L'auteur s'y montrait toujours royaliste et catholique, mais il n'accordait cette fois à l'expression de ses opinions religieuso-politiques qu'une place modeste. La principale appartenait à l'antiquité grecque et romaine, au moyen âge, — et au poète lui-même, racontant son enfance, ou chantant son bonheur de jeune époux.

MON ENFANCE

I

J'AI DES RÊVES DE GUERRE en mon âme inquiète ;
J'aurais été soldat, si je n'étais poète.
Ne vous étonnez point que j'aime les guerriers !
Souvent, pleurant sur eux, dans ma douleur muette,
J'ai trouvé leur cyprès plus beau que nos lauriers.

---

1. Gessen (Terre de), contrée de la basse Egypte, qui fut le séjour des immigrants juifs jusqu'à l'exode.

2. « Sina » pour Sinaï, comme dans l'*Athalie* de Racine, où Abner dit à Joad qu'il vient célébrer avec lui :

... la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.

Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée.
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée.
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau,
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée
Fit les langes de mon berceau.

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes,
Une muse des camps m'emporta sous les tentes ;
Je dormis sur l'affût des canons meurtriers ;
J'aimai les fiers coursiers, aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étriers.

J'aimai les forts tonnants, aux abords difficiles ;
Le glaive nu des chefs guidant les rangs dociles ;
La vedette, perdue en un bois isolé,
Et les vieux bataillons qui passaient dans les villes
Avec un drapeau mutilé.

Mon envie admirait et le hussard rapide
Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
Et le panache blanc des agiles lanciers,
Et les dragons, mêlant sur leur casque gépide
Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers.

Et j'accusais mon âge : — Ah ! dans une ombre obscure,
Grandir, vivre ! laisser refroidir sans murmure
Tout ce sang jeune et pur, bouillant chez mes pareils,
Qui dans un noir combat, sur l'acier d'une armure,
Coulerait à flots si vermeils !

Et j'invoquais la guerre, aux scènes effrayantes,
Je voyais en espoir, dans les plaines bruyantes,
Avec mille rumeurs d'hommes et de chevaux,
Secouant à la fois leurs ailes foudroyantes,
L'un sur l'autre à grands cris fondre deux camps rivaux.

J'entendais le son clair des tremblantes cymbales,
Le roulement des chars, le sifflement des balles ;
Et, de monceaux de morts semant leurs pas sanglants,
Je voyais se heurter au loin, par intervalles,
Les escadrons étincelants !

II

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie
J'errai, je parcourus la terre avant la vie ;
Et, tout enfant encor, les vieillards recueillis
M'écoutaient racontant, d'une bouche ravie,
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis !

Chez dix peuples vaincus je passai sans défense,
Et leur respect craintif étonnait mon enfance ;
Dans l'âge où l'on est plaint, je semblais protéger.
Quand je balbutiais le nom chéri de France,
Je faisais pâlir l'étranger.

Je visitai cette île, en noirs débris féconde,
Plus tard premier degré d'une chute profonde.
Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,
Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,
Ses vieux glaçons crier sous mes pas enfantins.

Vers l'Adige et l'Arno je vins des bords du Rhône.
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone,
Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux.

Puis Turin, puis Florence aux plaisirs toujours prête,
Naple, aux bords embaumés, où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant.

L'Espagne m'accueillit, livrée à la conquête.
Je franchis le Bergare, où mugit la tempête ;
De loin, pour un tombeau je pris l'Escurial ;
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial.

Là, je voyais les feux des haltes militaires
Noircir les murs croulants des villes solitaires ;
La tente de l'église, envahissait le seuil ;
Les rires des soldats, dans les saints monastères,
Par l'écho répétés, semblaient des cris de deuil.

III

Je revins, rapportant de mes courses lointaines
Comme un vague faisceau de lueurs incertaines.
Je rêvais, comme si j'avais, durant mes jours,
Rencontré sur mes pas les magiques fontaines
Dont l'onde enivre pour toujours.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles ;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles ;
Irun, ses toits de bois ; Vittoria, ses tours ;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée ;
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant : — C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas !

1823.

ENCORE A TOI [1]

A TOI ! TOUJOURS A TOI ! — Que chanterait ma lyre ? —
A toi l'hymne d'amour ! à toi l'hymne d'hymen !
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire ?
Ai-je appris d'autres chants ? sais-je un autre chemin ?

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre ;
Toi, dont l'image luit dans mon sommeil joyeux ;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux !

Mon destin est gardé par ta douce prière ;
Elle veille sur moi quand mon ange s'endort ;
Lorsque mon cœur entend ta voix modeste et fière,
Au combat de la vie il provoque le sort.

---

1. Le jeune poète avait épousé en octobre 1822 une jeune fille qu'il aimait passionnément : Mlle Adèle Foucher.

N'est-il pas dans le ciel de voix qui te réclame ?
N'es-tu pas une fleur étrangère à nos champs ?
Sœur des vierges du ciel, ton âme est pour mon âme
Le reflet de leurs feux et l'écho de leurs chants !

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple,
Je dis comme Tobie : — Un ange est dans ma nuit ! —

Lorsque de mes douleurs tu chassas le nuage,
Je compris qu'à ton sort mon sort devait s'unir,
Pareil au saint pasteur, lassé d'un long voyage,
Qui vit vers la fontaine une vierge venir !

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyants discours,
Comme une sœur craintive à mes maux asservie,
Comme un dernier enfant qu'on a dans ses vieux jours.

Hélas ! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure ;
Je pleure, car la vie est si pleine de maux !
Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs ses rameaux.

Mon Dieu ! mettez la paix et la joie auprès d'elle.
Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur !
Vous devez la bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur.

1823.



PORTRAIT D'ADÈLE HUGO

Musée Victor-Hugo — PAR LOUIS BOULANGER

ODES ET BALLADES
1826-1828

Il faut bien distinguer entre les *Odes et Ballades* de 1826 et l'édition définitive de 1828. Les *Odes et Ballades* de 1826 étaient un recueil en un volume comme ceux de 1822 et de 1824 ; il se composait de treize odes et de six ballades. L'édition de 1828 — en deux tomes — comprenait : 1° toutes les pièces des trois recueils précédents, rangées dans un ordre nouveau et d'ailleurs très rationnel ; 2° dix pièces nouvelles, sans compter l'*Ode à la Colonne de la place Vendôme*, publiée pour la première fois en 1827.

L'édition de 1826, avec des poésies comme *un Chant de fête de Néron*, *le Voyage*, *Promenade*, avec une ballade comme *la Fiancée du timbalier*, témoignait d'un notable progrès du poète, devenu romantique, ou qui le devenait ; et c'est bien un poète nouveau qu'achevait d'annoncer l'édition définitive, — postérieure, ne l'oublions pas, à la Préface de *Cromwell* (1827). — Inspirées, pour le fond, par le goût, encore superficiel, il est vrai, et extérieur, des choses du moyen âge, les *Ballades* l'étaient, pour la forme, par la recherche curieuse des rythmes de la Pléiade. C'est *le Pas d'armes du roi Jean*, avec ses vers de trois syllabes :

Çà, qu'on selle,
Ecuyer,
Mon fidèle
Destrier.
Mon cœur ploie
Sous la joie,
Quand je broie
L'étrier...

C'est *la Chasse du Burgrave*, rimée en écho :

Daigne protéger notre chasse,
Châsse
De Monseigneur saint Godefroi,
Roi !...

D'autre part, l'*Ode à la Colonne de la place Vendôme* prouve que Victor Hugo, à vingt-cinq ans, n'était plus royaliste que par une sorte de fidélité volontaire aux enthousiasmes de sa première jeunesse, et par un juste sentiment de reconnaissance envers ces Bourbons qui avaient si favorablement accueilli ses premiers essais.

UN CHANT DE FÊTE DE NÉRON

AMIS, L'ENNUI NOUS TUE, et le sage l'évite !
Venez tous admirer la fête où vous invite

Néron, césar, consul pour la troisième fois ;
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante, en s'accompagnant de la lyre à dix voix !

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble !
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble,
Chez Pallas l'affranchi, chez le Grec Agénor ;
Ni dans ces gais festins d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or ;

Ni lorsque sur le Tibre, Aglaé, de Phalère,
Demi-nue, avec nous voguait dans sa galère,
Sous des tentes d'Asie aux brillantes couleurs ;
Ni quand, au son des luths, le préfet des Bataves
Jetait aux lions vingt esclaves,
Dont on avait caché les chaînes sous des fleurs !

Venez Rome à vos yeux va brûler, — Rome entière ! —
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière,
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.
Que sont les vains combats des tigres et de l'homme ?
Les sept monts aujourd'hui sont un grand cirque, où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire !
Il doit lancer parfois la foudre, comme un dieu !
Mais venez, la nuit tombe et la fête commence.
Déjà l'incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu.

Voyez-vous ? voyez-vous ? sur sa proie enflammée
Il déroule en courant ses replis de fumée ;
Il semble caresser ces murs qui vont périr ;
Dans ses embrassements les palais s'évaporent...
— Oh ! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir !

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errant comme des ombres,
Ce silence de mort par degrés renaissant !...

Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent !
Des fleuves de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant !

Tout périt ! jaspe, marbre, et porphyre, et statues
Malgré leurs noms divins dans la cendre abattues.
Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux,
Il va tout envahir dans sa course agrandie,
Et l'aquilon joyeux tourmente l'incendie,
Comme une tempête de feux.

Fier Capitole, adieu ! — Dans les feux qu'on excite,
L'aqueduc de Sylla semble un pont du Cocyte. [1]
Néron le veut ; ces tours, ces dômes tomberont.
Bien ! sur Rome, à la fois, partout la flamme gronde !
— Rends-lui grâces, reine du monde ;
Vois quel beau diadème il attache à ton front !

Enfant, on me disait que les voix sibyllines
Promettaient l'avenir aux murs des sept collines,
Qu'aux pieds de Rome, enfin, mourrait le temps dompté,
Que son astre immortel n'était qu'à son aurore... —
Mes amis ! dites-moi combien d'heures encore
Peut durer son éternité ?

Qu'un incendie est beau, lorsque la nuit est noire !
Erostrate lui-même eût envié ma gloire.
D'un peuple à mes plaisirs qu'importent les douleurs ?
Il fuit ; de toutes parts le brasier l'environne... —
Otez de mon front la couronne,
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs.

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète ;
L'aspect du sang n'est doux qu'au regard des méchants.
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes.
Malheur à qui se plaît au cri de ses victimes ! —
Il faut l'étouffer dans des chants.

Je punis cette Rome, et je me venge d'elle !
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle
Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux ?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple !
Je veux avoir aussi mon temple,
Puisque ces vils Romains n'ont point assez de dieux !

1. Fleuve des Enfers, qui environnait le Tartare.

J'ai détruit Rome, afin de la fonder plus belle.
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle !
Plus de chrétiens ! allez, exterminez-les tous !
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes ;
Exterminez !... — Esclave ! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux !

Mars 1825.

LE VOYAGE

I

LE CHEVAL fait sonner son harnois qu'il secoue,
Et l'éclair du pavé va jaillir sous la roue ;
Il faut partir, adieu ! De ton cœur inquiet
Chasse la crainte amère ; adieu ! point de faiblesse ! [1]
Mais quoi ! le char s'ébranle et m'emporte, et te laisse...
Hélas ! j'ai cru qu'il t'oubliait !

Oh ! suis-le bien longtemps d'une oreille attentive !
Ne t'en va pas avant d'avoir, triste et pensive,
Ecouté des coursiers s'évanouir le bruit !
L'un à l'autre déjà l'espace nous dérobe ;
Je ne vois plus de loin flotter ta blanche robe,
Et toi, tu n'entends plus rouler le char qui fuit...

Quoi ! plus même un vain bruit ! plus même une vaine ombre !
L'absence a sur mon âme étendu sa nuit sombre ;
C'en est fait, chaque pas m'y plonge plus avant ;
Et dans cet autre enfer, plein de douleurs amères,
De tourments insensés, d'angoisses, de chimères,
Me voilà descendu vivant !

II

Que faire maintenant de toutes mes pensées,
De mon front, qui dormait dans tes mains enlacées,
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois ?
Que faire de mes maux sans toi pleins d'amertume,
De mes yeux dont la flamme à tes regards s'allume,
De ma voix qui ne sait parler qu'après ta voix ?

---

1. C'est à sa femme que le poète s'adresse. Elle était restée à Blois, chez le général Hugo, tandis que son mari se rendait à Reims pour le sacre de Charles X, auquel il avait été invité (1825).

Et mon œil, tour à tour distrait, suit dans l'espace
Chaque arbre du chemin, qui paraît et qui passe,
Les bois verts, les flots d'or de la jaune moisson,
Et les monts, et du soir l'étincelante étoile,
Et les clochers aigus, et les villes que voile
Un dais de brume à l'horizon !

Qu'importent les bois verts, la moisson, la colline,
Et l'astre qui se lève et l'astre qui décline,
Et la plaine et les monts, si tu ne les vois pas ?
Que me font ces châteaux, ruines féodales,
Si leur donjon moussu n'entend point sur ses dalles
Tes pas légers courir à côté de mes pas ?

Ainsi donc aujourd'hui, demain, après encore,
Il faudra voir sans toi naître et mourir l'aurore,
Sans toi ! sans ton sourire et ton regard joyeux !
Sans t'entendre marcher près de moi quand je rêve ;
Sans que ta douce main, quand mon front se soulève,
Se pose en jouant sur mes yeux !

Pourtant, il faut encore, à tant d'ennuis en proie,
Dans mes lettres du soir t'envoyer quelque joie,
Dire : « Console-toi, le calme m'est rendu » ;
Quand je crains chaque instant qui loin de toi s'écoule,
Et qu'inventant des maux qui t'assiègent en foule,
Chaque heure est sur ma tête un glaive suspendu !

III

Que fais-tu maintenant ? Près du foyer sans doute
La carte est déployée, et ton œil suit ma route ;
Tu dis : Où peut-il être ? Ah ! qu'il trouve en tous lieux
De tendres soins, un cœur qui l'estime et qui l'aime,
Et quelque bonne hôtesse, ayant, comme moi-même,
Un être cher sous d'autres cieux !

« Comme il s'éloigne vite, hélas ! J'en suis certaine,
Il a déjà franchi cette ville lointaine,
Ces forêts, ce vieux pont d'un grand exploit témoin ;
Peut-être en ce moment il roule en ces vallées,
Par une croix sinistre aux passants signalées,
Où l'an dernier... Pourvu qu'il soit déjà plus loin ! »

Et mon père, essuyant une larme qui brille,
T'invite en souriant à sourire à ta fille :[1]
« Rassurez-vous ! bientôt nous le reverrons tous.
Il rit, il est tranquille, il visite à cette heure
De quelque vieux héros la tombe ou la demeure ;
Il prie à quelque autel pour vous.

« Car, vous le savez bien, ma fille, il aime encore
Ces créneaux, ces portails qu'un art naïf décore ;
Il nous a dit souvent, assis à vos côtés,
L'ogive chez les Goths, de l'Orient venue,
Et la flèche romane aiguisant dans la nue
Ses huit angles de pierre en écailles sculptés !

IV

Et puis le vétéran, à ta douleur trompée,
Conte sa vie errante, et nos grands coups d'épée,
Et quelque ancien combat du Tage ou du Tésin,
Et l'Empereur, du siècle imposante merveille,
Tout en baissant sa voix, de peur qu'elle n'éveille
Ton enfant qui dort sur ton sein.

1825.

PROMENADE[2]

CEINS LE VOILE DE GAZE aux pudiques couleurs,
Où ta féconde aiguille a semé tant de fleurs !
Viens respirer sous les platanes ;
Couvre-toi du tissu, trésor de Cachemir,
Qui peut-être a caché le poignard d'un émir,
Ou le sein jaloux des sultanes.

Aux lueurs du couchant, vois fumer les hameaux.
La vapeur monte et passe ; ainsi s'en vont nos maux,
Gloire, ambition, renommée !
Nous brillons tour à tour, jouets d'un fol espoir ;
Tel ce dernier rayon, ce dernier vent du soir
Dore et berce un peu de fumée.

1. Léopoldine, née en 1824.
2. C'est encore à Mme Victor Hugo que le poète s'adresse dans cette pièce de vers.

A l'heure où le jour meurt à l'horizon lointain,
Qu'il m'est doux, près d'un cœur qui bat pour mon destin,
D'égarer mes pas dans la plaine !
Qu'il m'est doux près de toi d'errer libre d'ennuis,
Quand tu mêles, pensive, à la brise des nuits
Le parfum de ta douce haleine !

C'est pour un tel bonheur, dès l'enfance rêvé,
Que j'ai longtemps souffert et que j'ai tout bravé.
Dans nos temps de fureurs civiles,
Je te dois une paix que rien ne peut troubler.
Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler
Tous les déserts, même les villes !

Chaque étoile à son tour vient apparaître au ciel.
Tels, quand un grand festin d'ambroisie et de miel
Embaume une riche demeure,
Souvent, sur le velours et le damas soyeux,
On voit les plus hâtifs des convives joyeux
S'asseoir au banquet avant l'heure.

Vois, — c'est un météore ! il éclate et s'éteint.
Plus d'un grand homme aussi, d'un mal secret atteint,
Rayonne et descend dans la tombe.
Le vulgaire l'ignore et suit le tourbillon ;
Au laboureur courbé le soir sur le sillon
Qu'importe l'étoile qui tombe ?

Ah ! tu n'es point ainsi, toi dont les nobles pleurs
De toute âme sublime honorent les malheurs !
Toi qui gémis sur le poète !
Toi qui plains la victime et surtout les bourreaux !
Qui visites souvent la tombe des héros,
Silencieuse, et non muette !

Si quelque ancien château, devant tes pas distraits,
Lève son donjon noir sur les noires forêts,
Bien loin de la ville importune,
Tu t'arrêtes soudain ; et ton œil tour à tour
Cherche et perd à travers les créneaux de la tour
Le pâle croissant de la lune.

C'est moi qui t'inspirai d'aimer ces vieux piliers,
Ces temples où jadis les jeunes chevaliers

Priaient, armés par leur marraine ;
Ces palais où parfois le poète endormi
A senti sur sa bouche entr'ouverte à demi
Tomber le baiser d'une reine.

Mais rentrons ; vois le ciel d'ombres s'environner ;
Déjà le frêle esquif qui nous doit ramener
Sur les eaux du lac étincelle ;
Cette barque ressemble à nos jours inconstants
Qui flottent dans la nuit sur l'abîme des temps :
Le gouffre porte la nacelle !

La vie à chaque instant fuit vers l'éternité ;
Et le corps, sur la terre où l'âme l'a quitté,
Reste comme un fardeau frivole.
Ainsi quand meurt la rose, aux royales couleurs,
Sa feuille, que l'aurore en vain baigne de pleurs,
Tombe, et son doux parfum s'envole !

Octobre 1825.

LA FIANCÉE DU TIMBALIER

« MONSEIGNEUR LE DUC de Bretagne
A, pour les combats meurtriers,
Convoqué de Nante à Mortagne,
Dans la plaine et sur la montagne,
L'arrière-ban de ses guerriers.

« Ce sont des barons dont les armes
Ornent des forts ceints d'un fossé ;
Des preux vieillis dans les alarmes,
Des écuyers, des hommes d'armes
L'un d'entre eux est mon fiancé.

« Il est parti pour l'Aquitaine
Comme timbalier, et pourtant
On le prend pour un capitaine,
Rien qu'à voir sa mine hautaine,
Et son pourpoint, d'or éclatant !

« Depuis ce jour, l'effroi m'agite.
J'ai dit, joignant son sort au mien :

— Ma patronne, sainte Brigitte,
Pour que jamais il ne le quitte,
Surveillez son ange gardien ! —

« J'ai dit à notre abbé : — Messire,
Priez bien pour tous nos soldats ! —
Et, comme on sait qu'il le désire,
J'ai brûlé trois cierges de cire
Sur la châsse de saint Gildas.

« A Notre-Dame de Lorette
J'ai promis, dans mon noir chagrin,
D'attacher sur ma gorgerette,
Fermée à la vue indiscrète,
Les coquilles du pèlerin.

« Il n'a pu, par d'amoureux gages,
Absent, consoler mon foyer ;
Pour porter les tendres messages,
La vassale n'a point de pages,
Le vassal n'a point d'écuyers.

« Il doit aujourd'hui de la guerre
Revenir, avec monseigneur ;
Ce n'est plus un amant vulgaire ;
Je lève un front baissé naguère,
Et mon orgueil est du bonheur !

« Le duc triomphant nous rapporte
Son drapeau dans les camps froissé ;
Venez tous sous la vieille porte
Voir passer la brillante escorte,
Et le prince, et mon fiancé !

« Venez voir pour ce jour de fête
Son cheval caparaçonné,
Qui sous son poids hennit, s'arrête,
Et marche en secouant la tête,
De plumes rouges couronné !

« Mes sœurs, à vous parer si lentes,
Venez voir près de mon vainqueur
Ces timbales étincelantes
Qui, sous sa main toujours tremblantes,
Sonnent et font bondir le cœur !

« Venez surtout le voir lui-même
Sous le manteau que j'ai brodé.
Qu'il sera beau ! c'est lui que j'aime !
Il porte comme un diadème
Son casque de crins inondé !

« L'Égyptienne sacrilège,
M'attirant derrière un pilier,
M'a dit hier (Dieu nous protège !)
Qu'à la fanfare du cortège
Il manquerait un timbalier.

« Mais j'ai tant prié, que j'espère !
Quoique, me montrant de la main
Un sépulcre, son noir repaire,
La vieille au regard de vipère
M'ait dit : — Je t'attends là demain! —

« Volons ! plus de noires pensées !
Ce sont les tambours que j'entends.
Voici les dames entassées,
Les tentes de pourpre dressées,
Les fleurs et les drapeaux flottants.

« Sur deux rangs le cortège ondoie.
D'abord les piquiers aux pas lourds ;
Puis, sous l'étendard qu'on déploie,
Les barons, en robe de soie,
Avec leurs toques de velours.

« Voici les chasubles des prêtres ;
Les hérauts sur un blanc coursier.
Tous, en souvenir des ancêtres,
Portent l'écusson de leurs maîtres,
Peint sur leur corselet d'acier.

« Admirez l'armure persane
Des Templiers, craints de l'enfer ;
Et, sous la longue pertuisane,
Les archers venus de Lausanne,
Vêtus de buffle, armés de fer.

« Le duc n'est pas loin ; ses bannières
Flottent parmi les chevaliers ;

Quelques enseignes prisonnières,
Honteuses, passent les dernières..
Mes sœurs ! voici les timbaliers !... »

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas ! dans les rangs pressés ; —
Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba froide et mourante...
Les timbaliers étaient passés.

Octobre 1825.

LES ORIENTALES
1829

Le succès des *Orientales* dépassa celui des *Odes et Ballades*. Plusieurs éditions, coup sur coup, ne l'épuisèrent pas. C'est que le poète n'avait encore rien donné d'aussi nouveau par la forme et le fond ; et c'est que l'Orient décrit ou évoqué dans ces poésies éclatantes était celui dont s'occupait l'Europe entière depuis le commencement de l'insurrection grecque (1821). La guerre sortie de cette insurrection et qui affranchit la Grèce n'était pas encore terminée lorsque parurent *les Orientales*. Aux pièces inspirées par cette guerre : *Canaris, Navarin, la Bataille perdue, l'Enfant*, etc., s'ajoutaient d'ailleurs un morceau biblique, *le Feu du ciel* ; des fantaisies orientales ou espagnoles, *la Captive, Sara la baigneuse, Grenade*, etc. (Le poète disait dans sa préface: « L'Espagne, c'est encore l'Orient ») ; un poème fantastique, *les Djinns*, d'un rythme aussi amusant que savant dans sa variété ; une ode enthousiaste à Napoléon, *Lui* ; un poème lyrique d'un mouvement prodigieux, *Mazeppa* ; *Fantômes*, enfin, et *Novembre*, vraies « feuilles d'automne » avant *les Feuilles d'automne*. Reconnaissons, néanmoins, que dans ce livre éblouissant Victor Hugo est plus habile à dessiner des formes qu'à exprimer des sentiments.

ENTHOUSIASME

EN GRÈCE ! EN GRÈCE ! Adieu, vous tous ! Il faut partir !
Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,
Le sang vil des bourreaux ruisselle !
En Grèce, ô mes amis ! vengeance ! liberté !
Ce turban sur mon front ! ce sabre à mon côté !
Allons ! ce cheval, qu'on le selle !

Quand partons-nous ? Ce soir ! demain serait trop long.
Des armes ! des chevaux ! un navire à Toulon !

Un navire, ou plutôt des ailes !
Menons quelques débris de nos vieux régiments,
Et nous verrons soudain ces tigres ottomans
Fuir avec des pieds de gazelles !

Commande-nous, Fabvier[1], comme un prince invoqué !
Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué,
Chef des hordes disciplinées,
Parmi les grecs nouveaux ombre d'un vieux romain,
Simple et brave soldat, qui dans ta rude main
D'un peuple a pris les destinées !

De votre long sommeil, éveillez-vous là-bas,
Fusils français ! et vous, musique des combats,
Bombes, canons, grêles cymbales !
Éveillez-vous, chevaux au pied retentissant,
Sabres auxquels il manque une trempe de sang,
Longs pistolets gorgés de balles !

Je veux voir des combats, toujours au premier rang !
Voir comment les spahis s'épanchent en torrent
Sur l'infanterie inquiète ;
Voir comment leur damas, qu'emporte leur coursier,
Coupe une tête au fil de son croissant d'acier !
Allons !... — Mais quoi, pauvre poète,

Où m'emporte moi-même un accès belliqueux ?
Les vieillards, les enfants m'admettent avec eux.
Que suis-je ? — Esprit qu'un souffle enlève,
Comme une feuille morte, échappée aux bouleaux,
Qui sur une onde en pente erre de flots en flots,
Mes jours s'en vont de rêve en rêve.

Tout me fait songer, l'air, les prés, les monts, les bois.
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,
D'un bruit de feuilles remuées ;
Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune, ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor

1. Général français, né à Pont-à-Mousson en 1782, et qui se signala dans la guerre de l'Indépendance hellénique. Il mourut en 1855.

Blanche au bord d'un nuage sombre ;
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui, la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
Font aboyer les chiens dans l'ombre.

1827.

CLAIR DE LUNE

LA LUNE ÉTAIT SEREINE et jouait sur les flots. —
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,
La sultane regarde, et la mer qui se brise,
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.
Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos.
Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos,
Battant l'archipel grec de sa rame tartare ?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour,
Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile ?
Est-ce un djinn[1] qui là-haut siffle d'une voix grêle,
Et jette dans la mer les créneaux de la tour ?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des femmes ? —
Ni le noir cormoran, sur la vague bercé,
Ni les pierres du mur, ni le bruit cadencé
D'un lourd vaisseau rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots.
On verrait, en sondant la mer qui les promène,
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine. —
La lune était sereine et jouait sur les flots.

Septembre 1828.

L'ENFANT

LES TURCS ONT PASSÉ LA. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

1. Etre surnaturel, chez les Arabes. — Il y a des djinns bienfaisants et des djinns malfaisants.

Tout est désert. Mais non ; seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui,
Dans le grand ravage oubliée.

— Ah ! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux,
Hélas ! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu ?... Bel enfant, que te faut-il donner,
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux, qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule ?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux ?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre ?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
Cent ans à sortir de son ombre ?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales ?...
Que veux-tu ? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux ?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles. —

Juin 1828.

FANTÔMES

I

HÉLAS ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.

Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles,
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées ;
Il faut que l'éclair brille et brille peu d'instants,
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siège une foule avide ;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II

Que j'en ai vu mourir ! — L'une était rose et blanche ;
L'autre semblait ouïr de célestes accords ;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient ;
Une s'évanouit comme un chant sur la lyre ;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées !
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants !
Colombes que le ciel au monde avait données !
Qui, de grâce et d'enfance et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps !

Quoi, mortes ! quoi, déjà, sous la pierre couchées !
Quoi ! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix !
Tant de flambeaux éteints ! tant de fleurs arrachées !...
Oh ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois !

Doux fantômes ! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.

Un jour douteux me montre et me cache leur nombre.
A travers les rameaux et le feuillage sombre
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.
Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles vivantes comme moi !

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois ! je les vois ! Elles me disent : — Viens ! —
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées ;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées.
Alors je songe et me souviens...

III

Une surtout. — Un ange, une jeune Espagnole !
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
Qui couronne un front de quinze ans !

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte ; pour elle,
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats ;
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle ;
Quand tous en la voyant s'écriaient : — Qu'elle est belle ! —
Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant ! le bal délicieux !...
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand, dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait,
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles !
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets ;

Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles ;
Des fleurs, à payer un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts,
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille !
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur ;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille,
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant ! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs ;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie,
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds !

Mais, hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !
Adieu parure, et danse, et rires enfantins !
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

IV

Elle est morte. — A quinze ans, belle, heureuse, adorée.
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil.
Morte, hélas ! et des bras d'une mère égarée
La Mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encore prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau !
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

V

Sa pauvre mère ! — hélas ! de son sort ignorante, —
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et si longtemps veillé son enfance souffrante,
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante,
Toute petite en son berceau !

A quoi bon ? — Maintenant la jeune trépassée,
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,
Dort ; et si, dans la tombe où nous l'avons laissée,
Quelque fête des morts la réveille glacée,
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre au rire affreux, à sa morne toilette
Préside au lieu de mère, et lui dit : — Il est temps ! —
Et, glaçant d'un baiser sa lèvre violette,
Passe les doigts noueux de sa main de squelette
Sous ses cheveux longs et flottants.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant ;
Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent.

VI

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,

Jeunes filles ! Joyeuse, et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisir, jeunesse, amour !

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs.
Mais qu'elle a passé vite, hélas ! l'infortunée !
Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

Avril 1828.

MAZEPPA[1]

I

AINSI, QUAND MAZEPPA, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
Tous ses membres liés
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,
Qui fume et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds ;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

Un cri part ; et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents !

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu ;
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

1. Gentihomme polonais, né en 1644, et qui devint hetman, c'est-à-dire chef des Cosaques de l'Ukraine, à la suite de l'aventure dont s'est inspiré Victor Hugo. Longtemps allié du tsar Pierre le Grand, il prit contre lui le parti du roi de Suède Charles XII, et, après la bataille de Poltava, où Charles XII fut vaincu, il s'empoisonna (1709).

Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,
Ils se plongent tous deux.
Leur course comme un vol les emporte, et grands chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,
Se débat, le cheval, qui devance la brise,
D'un bond plus effrayé
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable,
Comme un manteau rayé.

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues ;
Il voit courir les bois, courir les larges nues,
Le vieux donjon détruit,
Les monts dont un rayon baigne les intervalles ;
Il voit ; et des troupeaux de fumantes cavales
Le suivent à grand bruit.

Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent
Des nuages encor,
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or.

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,
Sa tête pend ; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux ;
Sur ses membres gonflés la corde se replie
Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux ;
Hélas ! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux !

Les corbeaux, le grand-duc à l'œil rond, qui s'effraie,
L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,



MAZEPPA

Lithographie de Villain. PAR GÉRICAULT ET EUG. LAMI

Monstre au jour inconnu,
Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve
Qui fouille au flanc des morts, où son col rouge et chauve
Plonge comme un bras nu !

Tous viennent élargir la funèbre volée ;
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée
Et les nids du manoir.
Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande en les voyant : — Qui donc là-haut déploie
Ce grand éventail noir ? —

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée.
L'essaim s'acharne, et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant.
Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre,
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre
Voler confusément.

Enfin, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie.
Et son ongle de fer, sur la pierre qu'il broie,
Eteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête ;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien ! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.
Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui ;

Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui.

II

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel, dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier !

Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et, par delà les nues,
De sombres régions ;
Et mille impurs esprits que ta course réveille
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions.

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme ;
Boit au fleuve éternel ;
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel[1], l'anneau du vieux Saturne,
Le pôle arrondissant une aurore nocturne
Sur son front boréal,
Il voit tout ; et pour lui ton vol, que rien ne lasse,
De ce monde sans borne à chaque instant déplace
L'horizon idéal.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront,
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas ! et dans la nuit combien de froides ailes
Viendront battre son front ?

1. Victor Hugo dit « six lunes » en pensant aux quatre satellites de la planète Uranus, découverte par W. Herschel en 1781, et à deux des huit satellites de Saturne, Mimas et Encelade, lesquels furent découverts par le même grand astronome en 1789.

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi ;
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi !

Mai 1828.

NOVEMBRE

QUAND L'AUTOMNE, abrégeant les jours qu'elle dévore,
Eteint leurs soirs de flamme et glace leur aurore,
Quand novembre de brume inonde le ciel bleu,
Que le bois tourbillonne et qu'il neige des feuilles,
O ma muse ! en mon âme alors tu te recueilles,
Comme un enfant transi qui s'approche du feu.

Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,
Ton soleil d'Orient s'éclipse et t'abandonne,
Ton beau rêve d'Asie avorte, et tu ne vois
Sous tes yeux que la rue au bruit accoutumée,
Brouillard à ta fenêtre, et longs flots de fumée
Qui baignent en fuyant l'angle noirci des toits.

Alors s'en vont en foule et sultans et sultanes,
Pyramides, palmiers, galères capitanes,
Et le tigre vorace et le chameau frugal,
Djinns au vol furieux, danses des bayadères,
L'Arabe qui se penche au cou des dromadaires,
Et la fauve girafe au galop inégal.

Alors éléphants blancs chargés de femmes brunes,
Cités aux dômes d'or où les mois sont des lunes,
Imams[1] de Mahomet, mages, prêtres de Bel,[2]
Tout fuit, tout disparaît. Plus de minaret maure,
Plus de sérail fleuri, plus d'ardente Gomorrhe
Qui jette un reflet rouge au front noir de Babel !

C'est Paris, c'est l'hiver. — A ta chanson confuse
Odalisques, émirs, pachas, tout se refuse.

---

1. Les imams ou imans sont des prêtres musulmans.
2. Dieu suprême des Assyriens.

Dans ce vaste Paris, le Klephte [1] est à l'étroit ;
Le Nil déborderait ; les roses du Bengale
Frissonnent dans ces champs où se tait la cigale ;
A ce soleil brumeux les péris [2] auraient froid.

Pleurant ton Orient, alors, muse ingénue,
Tu viens à moi, honteuse, et seule, et presque nue.
— N'as-tu pas, me dis-tu, dans ton cœur jeune encor
Quelque chose à chanter, ami ? car je m'ennuie
A voir ta blanche vitre où ruisselle la pluie,
Moi qui, dans mes vitraux, avais un soleil d'or ! —

Puis tu prends mes deux mains dans tes mains diaphanes,
Et nous nous asseyons, et, loin des yeux profanes,
Entre mes souvenirs je t'offre les plus doux,
Mon jeune âge, et ses jeux, et l'école mutine,
Et les serments sans fin de la vierge enfantine,
Aujourd'hui mère heureuse aux bras d'un autre époux.

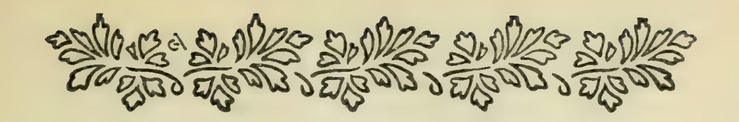
Je te raconte aussi comment, aux Feuillantines,
Jadis tintaient pour moi les cloches argentines ;
Comment, jeune et sauvage, errait ma liberté,
Et qu'à dix ans, parfois, resté seul à la brune,
Rêveur, mes yeux cherchaient les deux yeux de la lune,
Comme la fleur qui s'ouvre aux tièdes nuits d'été.

Puis tu me vois du pied pressant l'escarpolette
Qui d'un vieux marronnier fait crier le squelette,
Et vole, de ma mère éternelle terreur !
Puis je te dis les noms de mes amis d'Espagne,
Madrid et son collège où l'ennui t'accompagne,
Et nos combats d'enfants pour le grand empereur.

Puis encor mon bon père, ou quelque jeune fille
Morte à quinze ans, à l'âge où l'œil s'allume et brille.
Mais surtout tu te plais aux premières amours,
Frais papillons dont l'aile, en fuyant rajeunie
Sous le doigt qui la fixe est si vite ternie,
Essaim doré qui n'a qu'un jour dans tous nos jours.

Novembre 1828.

1. Klephtes ou Armatoles, tribus guerrières et pillardes du nord de la Grèce, qui ont joué un grand rôle durant la guerre de l'Indépendance.
2. Génies bienfaisants, mâles ou femelles, chez les Orientaux.



II

ŒUVRES DE L'ÂGE VIRIL

1831-1840

LES FEUILLES D'AUTOMNE

1831

Poésies intimes, composées presque toutes avant la révolution de 1830. On lit dans la préface : « Ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée ; des vers de l'intérieur de l'âme ». Cependant, la troisième pièce de l'admirable recueil, *Rêverie d'un passant*, a été manifestement inspirée par la déplorable politique réactionnaire de Charles X. Et la dernière, et non la moins belle, écrite en novembre 1831, mois où parurent ces *Feuilles d'automne*, est un long cri d'indignation et, à la fois, de pitié politiques — ou plutôt historiques.

CE SIÈCLE AVAIT DEUX ANS

CE SIÈCLE avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte.
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,

Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas !

Oh ! l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et, quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,

Le livre de mon cœur à toute page écrit!
Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées ;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur ;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix ;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux,
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore!

D'ailleurs, j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme,
Sans en altérer l'onde a remué mon âme.
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur!

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne!

Juin 1830.

A Monsieur LOUIS B...[1]

LOUIS, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
Toulouse la romaine où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,

---

1. Louis Boulanger, peintre de l'école romantique (1806-1867).

Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues ;
Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang ; [1]
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une Gorgone ;
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami, car, tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église ou la Loire et ses voiles au vent,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers,
C'est là. — Regardez bien. C'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé !

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
Ne reverra jamais son vieux père endormi ! [2]

---

1. Allusion à l'assassinat d'Henri de Guise, par ordre d'Henri III (1588).
2. Le général comte Hugo mourut en 1828.

« Hélas ! il a perdu cette sainte défense
Qui protège la vie encore après l'enfance,
Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
Prête une expérience au jeune matelot !
Plus de père pour lui ! plus rien qu'une mémoire !
Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire
Plus de récits guerriers ! plus de beaux cheveux blancs
A faire caresser par les petits enfants !
Hélas ! il a perdu la moitié de sa vie,
L'orgueil de faire voir à la foule ravie
Son père, un vétéran, un général ancien !
Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
Et le seuil paternel qui tressaille de joie
Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie !

« Le grand arbre est tombé ! resté seul au vallon,
L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
Se rallie inquiet autour du père seul,
Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
De travailler pour tous, d'agir, et de mourir !

. . . .

« Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
Un air de bienvenue et d'hospitalité !

« Un sépulcre à Paris ! de pierre ou de porphyre,
Qu'importe ? Les tombeaux des aigles de l'empire
Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
Morts un jour de victoire en antiques héros,
Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
Il puisse converser avec ses frères d'armes.
Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,

Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
Parler de guerre ; au loin, dans l'ombre, ils peuvent voir
Flotter de l'ennemi les enseignes rivales ;
Et l'Empereur au fond passe par intervalles.

« Une maison à Blois ! riante, quoique en deuil,
Elégante et petite, avec un lierre au seuil,
Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
Comme un charmant asile à reposer sa vie,
Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs !

« Maison ! sépulcre ! hélas ! pour retrouver quelque ombre
De ce père parti sur le navire sombre,
Où faut-il que le fils aille égarer ses pas ?
Maison, tu ne l'as plus ! tombeau, tu ne l'as pas ! »

Juin 1830.

QUE T'IMPORTENT, MON CŒUR, CES NAISSANCES DE ROIS...

QUE T'IMPORTENT, mon cœur, ces naissances de rois,
Ces victoires, qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil,
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées ?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté.
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité.
La gloire fuit à tire-d'aile ;
Couronnes, mitres d'or brillent, mais durent peu.
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle !

Hélas ! plus de grandeur contient plus de néant.
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface !...
Mystérieux abîme où l'esprit se confond !
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface !

Juin 1830.

A UN VOYAGEUR

AMI, VOUS REVENEZ d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant ;

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon,
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison.

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes !
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses inféondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfants dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère !
— Où donc ton père ? où donc ton fils ? où donc ta mère ?
— Ils voyagent aussi !

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune ;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes,
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais [1]. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor.

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor ;
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit ; puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons ! —

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
— Laquelle dort le mieux ? —

---

1. La mère du poète mourut en 1821, et le premier enfant de Victor Hugo, Léopold, naquit et mourut en 1823. Quant à la date de la mort de son père, nous l'avons donnée page 68.

Venez; muets tous deux, et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon!

Combien vivent joyeux qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères!
Pouvoir des ans vainqueurs!
Les morts durent bien peu. Laissons-les sous la pierre!
Hélas! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs!...

Voyageur! voyageur! Quelle est notre folie!
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux?

Juillet 1829.

O MES LETTRES D'AMOUR!...[1]

O MES LETTRES d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans; j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté!

1. Celles qu'on a publiées en 1900 sous ce titre : *Lettres à la Fiancée.*

A présent j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant!
Oh ! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant !

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite, et vous être éloignées,
Me croyant satisfait ?
Hélas ! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Oh ! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache,
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères,
Qui vous restent aux mains !

Oublions ! oublions ! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous ; notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur !

Mai 1831.

LORSQUE L'ENFANT PARAIT...

LORSQUE L'ENFANT paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube, et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine,
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même

Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Mai 1830.

DANS L'ALCOVE SOMBRE

DANS L'ALCOVE sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants ;
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante !
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor ;
Des lys et des roses
Plein le corridor ;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or.

Enfant, rêve encore !
Dors, ô mes amours !
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe ?
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours !

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin ;
Et l'inquiétude,
A la roide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : « Demain! »

Il dort, innocence !
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : — Gabriel ! —
Mais l'ange le touche,
Et, berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser.
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.

A MES AMIS L. B... ET S.-B...[1]

AMIS ! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer ;

C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous enlève !
Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
D'aller voir Saint-Ouen à moitié démoli,
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins, et surtout la vague inquiétude
Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe.
De projets en projets et d'espace en espace
Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,
Nous disons : — Il est temps. Exécutons ! c'est l'heure. —
Alors nous retournons les yeux : — la mort est là !

Ainsi de mes projets. — Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin !

Qui sait ? Jamais, peut-être. — Et quand m'abriterai-je
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros,
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte,
N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux ?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine ombre,
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre,
Je vis. J'ai trois enfants en cercle à mon foyer ;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte,
Elle me crie : — Ami ! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer ! —

1. Louis Boulanger (le peintre dont nous avons déjà parlé) et Sainte-Beuve

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir, je le rêve si beau !
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau !

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
De noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour !

Et je rêve ! Et jamais villes impériales
N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales.
Gardons l'illusion ; elle fuit assez tôt.
Chaque homme dans son cœur crée à sa fantaisie
Tout un monde enchanté d'art et de poésie.
C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre ?
Que ferons-nous après ? où descendre ? où courir ?
Plus de but à chercher ! plus d'espoir qui séduise !
De la terre donnée à la terre promise
Nul retour ! et Moïse a bien fait de mourir !

Restons loin des objets dont la vue est charmée.
L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée.
L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
L'âme en songes de gloire ou d'amour se consume.
Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel.

Frêle bulle d'azur au roseau suspendue,
Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue !
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit !
Folle création qu'un zéphyr inquiète !
Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite !
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit !

Rêver, c'est le bonheur ; attendre, c'est la vie.
Courses, pays lointains, voyages, folle envie !

C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme ? Où va l'homme sur terre ?
Seigneur ! Seigneur ! où va la terre dans le ciel ?

Le saurons-nous jamais ? — Lui percera vos voiles,
Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles ?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder ?
Où donc est la science ? Où donc est l'origine ?
Chercher au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'âme reste à sonder !

Que faire et que penser ? — Nier, douter ou croire ?
Carrefour ténébreux ! triple route ! nuit noire !
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : — J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère, et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain.

Mai 1830.

SOUVENIR D'ENFANCE

DANS UNE GRANDE FÊTE, un jour, au Panthéon
— J'avais sept ans, — je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure illustre et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle ;
Car il tenait déjà mon esprit inquiet.
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait
En m'entendant parler guerre, assauts et bataille,
Craignait pour moi la foule, à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur,
Quand au front du cortège apparut l'Empereur,
Tandis que les enfants demandaient à leurs mères
Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères,
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit,
Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème,
Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence ;

Non, tandis qu'à genoux la ville tout en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : « Veillons au salut de l'empire ! »
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur la route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer, muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain.

Et le soir, curieux, je le dis à mon père,
Pendant qu'il défaisait son vêtement de guerre,
Et que je me jouais sur son dos indulgent,
De l'épaulette d'or aux étoiles d'argent.

Mon père secoua la tête sans réponse.

Mais souvent une idée en notre esprit s'enfonce ;
Ce qui nous a frappés nous revient par moments,
Et l'enfance naïve a ses étonnements.

Le lendemain, pour voir le soleil qui s'incline,
J'avais suivi mon père au haut de la colline
Qui domine Paris du côté du levant,
Et nous allions tous deux, lui pensant, moi rêvant.
Cet homme en mon esprit restait comme un prodige,
Et, parlant à mon père : « O mon père, lui dis-je,
Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile? »
Mon père dans ses mains prit ma tête débile,
Et, me montrant au loin l'horizon spacieux :
« Vois, mon fils ! cette terre, immobile à tes yeux,
Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme, est émue,
Car le germe de tout dans son ventre remue.
Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des sèves toujours prêtes,
Et fouille et boit sans cesse avec ses mille têtes.
Mainte flamme y ruisselle, et tantôt lentement
Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt, dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,

Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.
Toujours l'intérieur de la terre travaille.
Son flanc universel incessamment tressaille.
Goutte à goutte, et sans bruit qui réponde à son bruit,
La source de tout fleuve y filtre dans la nuit.
Elle porte à la fois, sur sa face où nous sommes,
Les blés et les cités, les forêts et les hommes.
Vois, tout est vert au loin, tout rit, tout est vivant.
Elle livre le chêne et le brin d'herbe au vent.
Les fruits et les épis la couvrent à cette heure.
Eh bien ! déjà, tandis que ton regard l'effleure,
Dans son sein que n'épuise aucun enfantement,
Les futures moissons tremblent confusément.

« Ainsi travaille, enfant, l'âme active et féconde
Du poète qui crée et du soldat qui fonde.
Mais ils n'en font rien voir. De la flamme à pleins bords
Qui les brûle au dedans, rien ne luit au dehors.
Ainsi Napoléon, que l'éclat environne
Et qui fit tant de bruit en forgeant sa couronne,
Ce chef que tout célèbre et que pourtant tu vois,
Immobile et muet, passer sur le pavois,
Quand le peuple l'étreint, sent en lui ses pensées,
Qui l'étreignent aussi, se mouvoir plus pressées.
Déjà peut-être en lui mille choses se font,
Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.
Déjà dans sa pensée, immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante,
Berlin, Vienne, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an,
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre,
La terre à chaque instant sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous leurs débris sort pour le genre humain
Un autre Charlemagne, un autre globe en main !
Et, dans le même esprit où ce grand dessein roule,
Des bataillons futurs déjà marchent en foule;
Le conscrit résigné, sous un avis fréquent,
Se dresse, le tambour résonne au front du camp,
D'ouvriers et d'outils Cherbourg couvre sa grève,
Le vaisseau colossal sur le chantier s'élève,
L'obusier rouge encor sort du fourneau qui bout,
Une marine flotte, une armée est debout !

Car la guerre toujours l'illumine et l'enflamme,
Et peut-être déjà, dans la nuit de cette âme,
Sous ce crâne, où le monde en silence est couvé,
D'un second Austerlitz le soleil s'est levé ! »

Plus tard, une autre fois, je vis passer cet homme,
Plus grand dans son Paris que César dans sa Rome.
Des discours de mon père alors je me souvins.
On l'entourait encor d'honneurs presque divins,
Et je lui retrouvai, rêveur à son passage,
Et la même pensée et le même visage.
Il méditait toujours son projet surhumain.
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
Ses régiments marchaient, enseignes déployées ;
Ses lourds canons, baissant leurs bouches essuyées,
Couraient, et, traversant la foule aux pas confus,
Avec un bruit d'airain sautaient sur leurs affûts.
Mais bientôt, au soleil, cette tête admirée
Disparut dans un flot de poussière dorée,
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté ;
Son cortège emplissait de tumulte les rues ;
Et, par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux.

Novembre 1830.

POUR LES PAUVRES

DANS VOS FÊTES D'HIVER, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens !
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient.
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

. . . .

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout roïdi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : — Il a pitié de nous !... —
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Janvier 1830.

SOLEILS COUCHANTS

J'AIME LES SOIRS SEREINS et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages,
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu,
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues ;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor ;
Tantôt fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière ;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons ;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées ;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir ;
Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais. Puis l'air tremble, et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées ;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures.

Tout s'en va ! Le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots, que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées.

. . . .

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées,
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées,
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux !

Avril 1829.

UN JOUR VIENT...

UN JOUR VIENT OÙ SOUDAIN l'artiste généreux
A leur poids sur son front sent les ans plus nombreux.
Un matin il s'éveille avec cette pensée :
— Jeunesse aux jours dorés, je t'ai donc dépensée !
Oh ! qu'il m'en reste peu ! Je vois le fond du sort,
Comme un prodigue en pleurs le fond du coffre-fort. —
Il sent, sous le soleil qui plus ardent s'épanche,
Comme à midi les fleurs, sa tête qui se penche ;
Si d'aventure il trouve, en suivant son destin,
Le gazon sous ses pas mouillé comme au matin,
Il dit, car il sait bien que son aube est passée :
— C'est de la pluie, hélas ! et non de la rosée ! —

C'en est fait. Son génie est plus mûr désormais.
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets ;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume ;
Son astre haut monté soulève moins de brume ;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos ;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années !

Oh ! rien ne rend cela ! — Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte
Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute ;
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés au gazon de satin,
Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté
— Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passants ne sont, le soir, sur les quais sombres,
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres ; —
Toujours au fond de tout, toujours dans son esprit,
Même quand l'art le tient, l'enivre et lui sourit,
Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regret morne et froid
Du passé disparu, du passé, quel qu'il soit !

Novembre 1831.

PAN

SI L'ON VOUS DIT QUE L'ART et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule, attachés à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh ! ne le croyez pas !

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez, et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons.

Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille.
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons !

. . . .

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine,
Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait !

Enivrez-vous du soir ! à cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé ;
Quand le mont, dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé !

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentiments, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse !
Mêlez toute votre âme à la création !

Car, ô poètes saints ! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait dévier,
Redit par un écho dans toute créature,
Que sous vos doigts puissants exhale la nature,
Cet immense clavier !

Novembre 1831.

AMIS, UN DERNIER MOT !

AMIS, un dernier mot ! — et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.

. . . .

Je suis fils de ce siècle ! Une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,

Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier ;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois ;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel[1] sur sa tête ;
Lorsqu'Albani[2] gouverne au pays de Caton ;
Que Naples mange et dort ; lorsqu'avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise ;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc ;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc ;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique ;
Quand Vienne tient Milan ; quand le lion Belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon ;
Quand un Cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et, souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre !
Je sens que le poète est leur juge ! je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

Novembre 1831.

1. Miguel s'empara du trône de Portugal en 1828.
2. Le cardinal Joseph Albani, commissaire apostolique dans les Légations pendant les troubles de 1831, se fit remarquer par des actes d'une extrême rigueur.

LES CHANTS DU CRÉPUSCULE

1835

Le titre de ce recueil est expliqué dans la préface et dans le premier chant intitulé *Prélude*. « Tout, aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses dans la société comme dans l'individu, est à l'état de crépuscule », dit la préface. Et le *Prélude* :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs.
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Malgré l'éloquence lyrique des célèbres odes bonapartistes : *A la Colonne*, *Napoléon II*, on peut trouver excessive la place occupée dans ce livre par la politique. Il n'est pas, du reste, inférieur aux *Feuilles d'automne* là où il les rappelle, c'est-à-dire dans les poésies intimes.

DICTÉ APRÈS JUILLET 1830

FRÈRES ! Et vous aussi vous avez vos journées !
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards, troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz !

Soyez fiers ! vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier, conquis par tant de guerres
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,
Trois de ces beaux soleils qui brûlent les bastilles ;
Vos pères n'en ont eu qu'un seul !

Vous êtes bien leurs fils ! c'est leur sang, c'est leur âme
Qui fait vos bras d'airain et vos regards de flamme.
Ils ont tout commencé. Vous avez votre tour.
Votre mère, c'est bien cette France féconde
Qui fait, quand il lui plaît, pour l'exemple du monde,
Tenir un siècle dans un jour!

L'Angleterre jalouse et la Grèce homérique,
Toute l'Europe admire, et la jeune Amérique
Se lève et bat des mains du bord des océans.
Trois jours vous ont suffi pour briser vos entraves.
Vous êtes les aînés d'une race de braves,
Vous êtes les fils des géants !

. . . .

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise
Tout ce peuple en feu bouillonna,
Crevant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
En vain dix légions nouvelles
Vinrent s'abattre à grand bruit d'ailes
Dans le formidable foyer ;
Chevaux, fantassins et cohortes
Fondaient comme des branches mortes
Qui se tordent dans le brasier!

Comment donc as-tu fait pour calmer ta colère,
Souveraine cité qui vainquis en trois jours ?
Comment donc as-tu fait, ô fleuve populaire,
Pour rentrer dans ton lit et reprendre ton cours?
O terre qui tremblais! ô tempête! ô tourmente!
Vengeance de la foule au sourire effrayant!
Comment donc as-tu fait pour être intelligente
Et pour choisir en foudroyant?

C'est qu'il est plus d'un cœur stoïque
Parmi vous, fils de la cité ;
C'est qu'une jeunesse héroïque
Combattait à votre côté.
Désormais, dans toute fortune,
Vous avez une âme commune
Qui dans tous vos exploits a lui.
Honneur au grand jour qui s'écoule !
Hier vous n'étiez qu'une foule ;
Vous êtes un peuple aujourd'hui !...

Mais Victor Hugo ne pouvait pas oublier que, peu d'années auparavant, il était encore royaliste au sens légitimiste du mot ; il s'écriait :

Oh ! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,

Vent fatal qui trois fois déjà les enleva !
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va!

Je ne leur dirai point le mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre !
Pas d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents !
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai pas la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs!

Après cette déclaration, le poète était libre de s'abandonner à sa foi libérale, récente mais ardente :

Oh ! l'avenir est magnifique !
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis.
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible Liberté !

Vos pères, hauts de cent coudées,
Ont été forts et généreux.
Les nations intimidées
Se faisaient adopter par eux.
Ils ont fait une telle guerre
Que tous les peuples de la terre
De la France prenaient le nom,
Quittaient leur passé qui s'écroule,
Et venaient s'abriter en foule
A l'ombre de Napoléon !

Vous n'avez pas l'âme embrasée
D'une moins haute ambition !
Faites libre toute pensée.
Et reine toute nation ;
Montrez la liberté dans l'ombre,
A ceux qui sont dans la nuit sombre!

Allez, éclairez le chemin,
Guidez notre marche unanime,
Et faites, vers le but sublime,
Doubler le pas au genre humain!

10 août 1830.

A LA COLONNE

OH! QUAND IL BATISSAIT, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms ;
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille,
Glanant tous leurs canons.

Et puis il revenait avec la Grande Armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée,
Son Louvre de granit,
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis.
Le moule en était fait d'une de ses pensées.
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis!

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.
Il dépouillait encore à travers la mitraille
Maints affûts dispersés ;
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :
— En avez-vous assez ? —

C'était son œuvre à lui. — Les feux du polygone,
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne,
Furent ses premiers jeux.
Général, pour hochets il prit les Pyramides ;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne ! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux,
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux.

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade [1],
Du trône universel essaya l'escalade ;
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa !...

Mais c'est en vain que des pétitionnaires, dès octobre 1830, ont demandé à la Chambre d'intervenir pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la Colonne ; « trois cents avocats » passèrent à l'ordre du jour. Le poète s'en indigne. Ils ont eu peur !... « peur d'avoir l'Empereur sur leur tête... » Ce qui n'empêchera pas le retour des cendres un jour :

Dors, nous t'irons chercher ! ce jour viendra peut-être !
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître !
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles !
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles ;

1. Le plus célèbre des Titans qui se révoltèrent contre Jupiter. Celui-ci le foudroya, et l'ensevelit sous l'Etna.

Nous en ombragerons ton cercueil respecté !
Nous y convierons tout, Europe, Afrique, Asie !
Et nous t'amènerons la jeune Poésie
Chantant la jeune Liberté !

Tu seras bien chez nous ! — couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel, tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
Où roulent les canons, où les légions passent ; —
Le peuple est une mer aussi.

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
Il a pour le tombeau, profond et centenaire
(La seule majesté dont il soit courtisan),
Un long gémissement, infini, doux et sombre,
Qui ne laissera pas regretter à ton ombre
Le murmure de l'océan !

Octobre 1830.

HYMNE

CEUX QUI PIEUSEMENT sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons ;
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire, et redore leurs noms !

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

Juillet 1831.

NAPOLÉON II

I

MIL HUIT CENT ONZE ! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître !
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,



Phot. Neurdein.

L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE ET LE ROI DE ROME

Musée de Versailles.

PAR LE BARON GÉRARD

Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides!
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! —

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,

O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace.
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance, —
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon.

. . . .

V

Tous deux sont morts. — Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,

Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire ;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre :
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom...

Août 1832.

HIER, LA NUIT D'ÉTÉ...

HIER, la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles,
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles !
Tant son calme était frais ! tant son souffle était doux !
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées !
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous !

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme.
J'admirais la beauté dont ton front se revêt.
Et, sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait !

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie ;
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux !

Oh ! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde !
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde !
Lui qui charme mon cœur ! lui qui ravit mes yeux !
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère !
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux !

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour !

Laisse-toi donc aimer ! — Oh ! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne :
Laisse-toi couronner !

Ce qui remplit une âme, hélas! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats ;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas;

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur!

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour.

Mai 1833.

OH ! POUR REMPLIR DE MOI TA RÊVEUSE PENSÉE...

OH ! pour remplir de moi ta rêveuse pensée,
Tandis que tu m'attends, par la marche lassée,
Sous l'arbre au bord du lac, loin des yeux importuns,
Tandis que sous tes pieds l'odorante vallée,
Toute pleine de brume au soleil envolée,
Fume comme un beau vase où brûlent des parfums ;

Que tout ce que tu vois, les coteaux et les plaines,
Les doux buissons de fleurs aux charmantes haleines,
La vitre au vif éclair,
Le pré vert, le sentier qui se noue aux villages,
Et le ravin profond débordant de feuillages
Comme d'ondes la mer;

Que le bois, le jardin, la maison, la nuée,
Dont midi ronge au loin l'ombre diminuée,
Que tous les points confus qu'on voit là-bas trembler,
Que la branche aux fruits mûrs, que la feuille séchée,
Que l'automne, déjà par septembre ébauchée,
Que tout ce qu'on entend ramper, marcher, voler;

Que ce réseau d'objets qui t'entoure et te presse,
Et dont l'arbre amoureux qui sur ton front se dresse
Est le premier chaînon;
Herbe et feuille, onde et terre, ombre, lumière et flamme,
Que tout prenne une voix, que tout devienne une âme,
Et te dise mon nom !

Enghien, septembre 1834.

PUISQUE J'AI MIS MA LÈVRE...

PUISQUE j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir ;
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

1er janvier 1835, minuit et demi.

LA PAUVRE FLEUR DISAIT...

LA PAUVRE FLEUR disait au papillon céleste :
— Ne fuis pas !
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas !

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes,
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux !

Mais hélas ! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne,
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel !

Mais non, tu vas trop loin ! Parmi les fleurs sans nombre
Vous fuyez,
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds.

Tu fuis, puis tu reviens; puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs !

Oh ! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi!
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi.

Septembre 1834.

PUISQUE MAI TOUT EN FLEUR...

PUISQUE MAI tout en fleur dans les prés nous réclame,
Viens ! ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux !
Viens ! et que le regard des pudiques étoiles,
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil, et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur !

Mai 1835.

TOI, SOIS BÉNIE A JAMAIS ! [1]

TOI, sois bénie à jamais !
Ève qu'aucun fruit ne tente !
Qui de la vertu contente
Habites les purs sommets !
Ame sans tache et sans rides,
Baignant tes ailes candides,
A l'ombre et bien loin des yeux,
Dans un flot mystérieux,
Moiré de reflets splendides !

Sais-tu ce qu'en te voyant
L'indigent dit quand tu passes ?
— Voici le front plein de grâces
Qui sourit au suppliant !
Notre infortune la touche.
Elle incline à notre couche

1. C'est à sa femme que Victor Hugo s'adresse, dans cette espèce de cantique d'admiration tendre, reconnaissante.

Un visage radieux ;
Et les mots mélodieux
Sortent charmants de sa bouche ! —

Sais-tu, les yeux vers le ciel,
Ce que dit la pauvre veuve ?
— Un ange au fiel qui m'abreuve
Est venu mêler son miel.
Comme à l'herbe la rosée,
Sur ma misère épuisée,
Ses bienfaits sont descendus.
Nos cœurs se sont entendus,
Elle heureuse, et moi brisée !

« J'ai senti que rien d'impur
Dans sa gaîté ne se noie,
Et que son front a la joie
Comme le ciel a l'azur.
Son œil de même a su lire
Que le deuil qui me déchire
N'a que de saintes douleurs.
Comme elle a compris mes pleurs,
Moi, j'ai compris son sourire. —

Pour parler des orphelins,
Quand, près du foyer qui tremble,
Dans mes genoux je rassemble
Tes enfants de ton cœur pleins ;
Quand je leur dis l'hiver sombre,
La faim, et les maux sans nombre
Des petits abandonnés,
Et qu'à peine sont-ils nés
Qu'ils s'en vont pieds nus dans l'ombre ;

Tandis que, silencieux,
Le groupe écoute et soupire,
Sais-tu ce que semblent dire
Leurs yeux pareils à tes yeux ?
— Vous qui n'avez rien sur terre,
Venez chez nous ! pour vous plaire
Nous nous empresserons tous ;
Et vous aurez comme nous
Votre part de notre mère ! —

Sais-tu ce que dit mon cœur ?
— Elle est indulgente et douce,
Et sa lèvre ne repousse
Aucune amère liqueur.
Mère pareille à sa fille,
Elle luit dans ma famille
Sur mon front que l'ombre atteint.
Le front se ride et s'éteint,
La couronne toujours brille. —

Au-dessus des passions,
Au-dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.
Quand jusqu'à nous tu te penches,
C'est ainsi que tu t'épanches
Sur nos cœurs que tu soumets.
D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches !

Octobre 1835.

DATE LILIA[1]

OH ! SI VOUS RENCONTREZ quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit ;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard, vous mène à la cité des morts,

1. « Donnez les lis à pleines mains » : *Manibus date lilia plenis* (Virgile, *Énéide*, VI, 883). — La femme célébrée dans cette poésie, c'est encore Mme Victor Hugo.

Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase ;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré ;
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encore choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici...

. . . .

Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle ! la vertu sur ma tête penchée ;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours ;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême ;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur ;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
A qui j'ai dit : « Toujours ! » et qui m'a dit : « Partout ! »
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

Octobre 1834.

LES VOIX INTÉRIEURES
1837

L'auteur disait avec raison, dans sa préface : « Ce volume, avec quelques nuances nouvelles peut-être, ne fait que continuer ceux qui l'ont précédé ». On y trouve deux pièces d'inspiration philosophico-politique ou plutôt historique : *Sunt lacrymæ rerum*[1], noble méditation sur la mort de Charles X ; *A l'Arc de Triomphe*, où le poète nous représente ce glorieux monument d'héroïsme survivant seul un jour, à Paris, — avec la Colonne de la place Vendôme... et Notre-Dame. — Quant à la note amoureuse, elle est moins vive dans ces *Voix intérieures* que dans les *Chants du crépuscule* ; et, en général, la poésie de Victor Hugo a ici un caractère assez nouveau de sérénité. — Le recueil est dédié à « Joseph-Léopold-Sigisbert comte Hugo, lieutenant général des armées du roi », par « son fils respectueux ».

A VIRGILE

O VIRGILE ! O POÈTE ! ô mon maître divin !
Viens, quittons cette ville au cri sinistre et vain
Qui, géante, et jamais ne fermant la paupière,
Presse un flot écumant entre ses flancs de pierre,
Lutèce, si petite au temps de tes césars,
Et qui jette aujourd'hui, cité pleine de chars,
Sous le nom éclatant dont le monde la nomme,
Plus de clarté qu'Athène et plus de bruit que Rome.

Pour toi, qui dans les bois fais, comme l'eau des cieux,
Tomber de feuille en feuille un vers mystérieux,
Pour toi dont la pensée emplit ma rêverie,
J'ai trouvé, dans une ombre où rit l'herbe fleurie,
Entre Buc et Meudon, dans un profond oubli,
— Et quand je dis Meudon, suppose Tivoli ! —
J'ai trouvé, mon poète, une chaste vallée
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée,
Retraite favorable à des amants cachés,
Faite de flots dormants et de rameaux penchés,
Où midi baigne en vain de ses rayons sans nombre !
La grotte et la forêt, frais asiles de l'ombre.

Pour toi je l'ai cherchée, un matin, fier, joyeux,
Avec l'amour au cœur et l'aube dans les yeux ;

1. « Il y a des larmes pour nos malheurs » (VIRGILE, *Enéide*, I, 462).



Phot. Alinari.

LE PARNASSE (fragment)

En haut à gauche, Virgile est représenté, montrant du doigt les Muses.

FRESQUE DE RAPHAËL
CHAMBRES DU VATICAN

Pour toi je l'ai cherchée, accompagné de celle
Qui sait tous les secrets que mon âme recèle,
Et qui, seule avec moi sous les bois chevelus,
Serait ma Lycoris si j'étais ton Gallus [1].

Car elle a dans le cœur cette fleur large et pure,
L'amour mystérieux de l'antique nature!
Elle aime comme nous, maître, ces douces voix,
Ce bruit de nids joyeux qui sort des sombres bois,
Et, le soir, tout au fond de la vallée étroite,
Les coteaux renversés dans le lac qui miroite,
Et, quand le couchant morne a perdu sa rougeur,
Les marais irrités des pas du voyageur,
Et l'humble chaume, et l'antre obstrué d'herbe verte,
Et qui semble une bouche avec terreur ouverte,
Les eaux, les prés, les monts, les refuges charmants,
Et les grands horizons pleins de rayonnements !

Maître ! puisque voici la saison des pervenches,
Si tu veux, chaque nuit, en écartant les branches,
Sans éveiller d'échos à nos pas hasardeux,
Nous irons tous les trois, c'est-à-dire tous deux,
Dans ce vallon sauvage, et, de la solitude,
Rêveurs, nous surprendrons la secrète attitude.
Dans la brune clairière où l'arbre au tronc noueux
Prend le soir un profil humain et monstrueux,
Nous laisserons fumer, à côté d'un cytise,
Quelque feu qui s'éteint sans pâtre qui l'attise,
Et, l'oreille tendue à leurs vagues chansons,
Dans l'ombre, au clair de lune, à travers les buissons,
Avides, nous pourrons voir à la dérobée
Les satyres dansants qu'imite Alphésibée [2].

Mars 1837.

VENEZ QUE JE VOUS PARLE...

VENEZ que je vous parle, ô jeune enchanteresse;
Dante vous eût faite ange, et Virgile déesse.

---

1. Voir la 10e bucolique de Virgile, intitulée *Gallus*.
2. Personnage féminin dans la 8e bucolique de Virgile, qui chante son amour pour Daphnis.

Vous avez le front haut, le pied vif et charmant,
Une bouche qu'entr'ouvre un bel air d'enjouement,
Et vous pourriez porter, fière entre les plus fières,
La cuirasse d'azur des antiques guerrières.
Tout essaim de beautés, gynécée ou sérail,
Madame, admirerait vos lèvres de corail.
Cellini sourirait à votre grâce pure,
Et, dans un vase grec sculptant votre figure,
Il vous ferait sortir d'un beau calice d'or,
D'un lys qui devient femme en restant lys encor,
Ou d'un de ces lotus qui lui doivent la vie,
Étranges fleurs de l'art que la nature envie !...

Venez que je vous parle, ô belle aux yeux divins !
Pour la première fois quand près de vous je vins,
Ce fut un jour doré. Ce souvenir, madame,
A-t-il comme en mon cœur son rayon dans votre âme ?
Vous souriez. Mettez votre main dans ma main,
Venez. Le printemps rit, l'ombre est sur le chemin,
L'air est tiède, et là-bas, dans les forêts prochaines,
La mousse épaisse et verte abonde au pied des chênes.

Avril 1837.

A ALBERT DŨRER [1]

DANS LES VIEILLES FORÊTS où la sève à grands flots
Court du fût noir de l'aulne au tronc blanc des bouleaux,
Bien des fois, n'est-ce pas ? à travers la clairière,
Pâle, effaré, n'osant regarder en arrière,
Tu t'es hâté, tremblant et d'un pas convulsif,
O mon maître Albert Düre, ô vieux peintre pensif !
On devine, devant tes tableaux qu'on vénère,
Que dans les noirs taillis ton œil visionnaire
Voyait distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts,
Pan, qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

Une forêt pour toi, c'est un monde hideux.
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.

---

1. Le grand peintre et graveur allemand Albert Dürer naquit à Nuremberg en 1471. Il mourut en 1528.

Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes,
Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes,
Et dans ce groupe sombre agité par le vent,
Rien n'est tout à fait mort ni tout à fait vivant.
Le cresson boit ; l'eau court ; les frênes sur les pentes,
Sous la broussaille horrible et les ronces grimpantes,
Contractent lentement leurs pieds noueux et noirs.
Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs ;
Et, sur vous qui passez et l'avez réveillée,
Mainte chimère étrange à la gorge écaillée,
D'un arbre entre ses doigts serrant les larges nœuds,
Du fond d'un antre obscur fixe un œil lumineux.
O végétation ! esprit ! matière ! force !
Couverte de peau rude ou de vivante écorce !

Aux bois, ainsi que toi, je n'ai jamais erré,
Maître, sans qu'en mon cœur l'horreur n'ait pénétré,
Sans voir tressaillir l'herbe, et, par le vent bercées,
Pendre à tous les rameaux de confuses pensées.
Dieu seul, ce grand témoin des faits mystérieux,
Dieu seul le sait, souvent en de sauvages lieux,
J'ai senti, moi qu'échauffe une secrète flamme,
Comme moi palpiter et vivre avec une âme,
Et rire, et se parler dans l'ombre à demi-voix,
Les chênes monstrueux qui remplissent les bois.

Avril 1837.

LA VACHE

DEVANT LA BLANCHE FERME où parfois vers midi
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là, tout à l'heure arrêtée.
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en broussailles,
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,

Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante,
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisant frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature ! abri de toute créature !
O mère universelle ! indulgente nature !
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poètes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle !
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu !

Mai 1837.

PASSÉ

C'ÉTAIT UN GRAND CHATEAU du temps de Louis Treize.
Le couchant rougissait ce palais oublié.
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise.
Le toit disparaissait, dans les rayons noyé.

Sous nos yeux s'étendait, gloire antique abattue,
Un de ces parcs dont l'herbe inonde le chemin,
Où dans un coin, de lierre à demi revêtue,
Sur un piédestal gris, l'Hiver, morne statue,
Se chauffe avec un feu de marbre sous sa main.

O deuil ! le grand bassin dormait, lac solitaire.
Un Neptune verdâtre y moisissait dans l'eau.
Les roseaux cachaient l'onde, et l'eau rongeait la terre.
Et les arbres mêlaient leur vieux branchage austère,
D'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau.

On voyait par moments errer dans la futaie
De beaux cerfs qui semblaient regretter les chasseurs ;
Et, pauvres marbres blancs qu'un vieux tronc d'arbre étaie,
Seules, sous la charmille, hélas ! changée en haie,
Soupirer Gabrielle [1] et Vénus, ces deux sœurs !

Les manteaux relevés par la longue rapière,
Hélas ! ne passaient plus dans ce jardin sans voix.
Les tritons avaient l'air de fermer la paupière.
Et, dans l'ombre, entr'ouvrant ses mâchoires de pierre,
Un vieux antre ennuyé bâillait au fond du bois.

Et je vous dis alors : — Ce château dans son ombre
A contenu l'amour, frais comme en votre cœur,
Et la gloire, et le rire, et les fêtes sans nombre;
Et toute cette joie aujourd'hui le rend sombre,
Comme un vase noircit rouillé par sa liqueur.

Dans cet antre, où la mousse a recouvert la dalle,
Venait, les yeux baissés et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade ou la jeune Candale,
Qui, d'un royal amant conquête féodale,
En entrant disait Sire, et Louis en sortant.

Alors comme aujourd'hui, pour Candale ou Caussade,
La nuée au ciel bleu mêlait son blond duvet,
Un doux rayon dorait le toit grave et maussade,
Les vitres flamboyaient sur toute la façade,
Le soleil souriait, la nature rêvait!

Alors comme aujourd'hui, deux cœurs unis, deux âmes
Erraient sous ce feuillage où tant d'amour a lui.
Il nommait sa duchesse un ange entre les femmes,
Et l'œil plein de rayons et l'œil rempli de flammes
S'éblouissaient l'un l'autre, alors comme aujourd'hui.

Au loin dans le bois vague on entendait des rires.
C'étaient d'autres amants, dans leur bonheur plongés.
Par moments un silence arrêtait leurs délires.
Tendre, il lui demandait : « D'où vient que tu soupires ? »
Douce, elle répondait : « D'où vient que vous songez ? »

1. Gabrielle d'Estrées, favorite d'Henri IV qui se préparait à l'épouser, lorsqu'une mort foudroyante la lui enleva (1573-1599).

Tous deux, l'ange et le roi, les mains entrelacées,
Ils marchaient fiers, joyeux, foulant le vert gazon,
Ils mêlaient leurs regards, leur souffle, leurs pensées...
O temps évanouis ! ô splendeurs éclipsées !
O soleils descendus derrière l'horizon! —

Avril 1835.

A UN RICHE

JEUNE HOMME! je te plains; et cependant j'admire
Ton grand parc enchanté qui semble nous sourire,
Qui fait, vu de ton seuil, le tour de l'horizon,
Grave ou joyeux suivant le jour et la saison,
Coupé d'herbe et d'eau vive, et remplissant huit lieues
De ses vagues massifs et de ses ombres bleues.

J'admire ton domaine, et pourtant je te plains.
Car dans ces bois touffus de tant de grandeurs pleins,
Où le printemps épanche un faste sans mesure,
Quelle plus misérable et plus pauvre masure
Qu'un homme usé, flétri, mort pour l'illusion,
Riche et sans volupté, jeune et sans passion,
Dont le cœur délabré, dans ses recoins livides,
N'a plus qu'un triste amas d'anciennes coupes vides,
Vases brisés qui n'ont rien gardé que l'ennui.
Et d'où l'amour, la joie et la candeur ont fui !

. . . .

Dis-moi, crois-tu, vraiment, posséder ce royaume
D'ombre et de fleurs, où l'arbre arrondi comme un dôme,
L'étang, lame d'argent que le couchant fait d'or,
L'allée entrant au bois comme un noir corridor,
Et là, sur la forêt, ce mont qu'une tour garde,
Font un groupe si beau pour l'âme qui regarde ?
Lieu sacré pour qui sait dans l'immense univers,
Dans les prés, dans les eaux et dans les vallons verts
Retrouver les profils de la face éternelle
Dont le visage humain n'est qu'une ombre charnelle !

Que fais-tu donc ici ? Jamais on ne te voit,
Quand le matin blanchit l'angle ardoisé du toit,
Sortir, songer, cueillir la fleur, coupe irisée
Que la plante à l'oiseau tend pleine de rosée,

Et parfois t'arrêter, laissant pendre à ta main
Un livre interrompu, debout sur le chemin,
Quand le bruit du vent coupe en strophes incertaines
Cette longue chanson qui coule des fontaines.

Jamais tu n'as suivi de sommets en sommets
La ligne des coteaux qui fait rêver ; jamais
Tu n'as joui de voir, sur l'eau qui le reflète,
Quelque saule noueux tordu comme un athlète.
Jamais, sévère esprit au mystère attaché,
Tu n'as questionné le vieux orme penché
Qui regarde à ses pieds toute la plaine vivre,
Comme un sage qui rêve attentif à son livre.

L'été, lorsque le jour est par midi frappé,
Lorsque la lassitude a tout enveloppé,
A l'heure où l'Andalouse et l'oiseau font la sieste,
Jamais le faon peureux, tapi dans l'antre agreste,
Ne te voit, à pas lents, loin de l'homme importun,
Grave, et comme ayant peur de réveiller quelqu'un,
Errer dans les forêts ténébreuses et douces
Où le silence dort sur le velours des mousses.

Que te fait tout cela ? Les nuages des cieux,
La verdure et l'azur sont l'ennui de tes yeux.
Tu n'es pas de ces fous qui vont, et qui s'en vantent,
Tendant partout l'oreille aux voix qui partout chantent,
Rendant grâce au Seigneur d'avoir fait le printemps ;
Qui ramassent un nid, ou contemplent longtemps
Quelque noir champignon, monstre étrange de l'herbe.
Toi, comme un sac d'argent, tu vois passer la gerbe.
Ta futaie, en avril, sous ses bras plus nombreux,
A l'air de réclamer bien des pas amoureux,
Bien des cœurs soupirants, bien des têtes pensives;
Toi qui jouis aussi sous les branches massives,
Tu songes, calculant le taillis qui s'accroît,
Que Paris, ce vieillard qui, l'hiver, a si froid,
Attend, sous ses vieux quais percés de rampes neuves,
Ces longs serpents de bois qui descendent les fleuves.
Ton regard voit, tandis que notre œil flotte au loin,
Les blés d'or en farine et la prairie en foin...

. . . .

Au crépuscule, après un long jour monotone,
Tu t'enfermes chez toi. Les tièdes nuits d'automne

Versent leur chaste haleine aux coteaux veloutés.
Tu n'en sais rien. D'ailleurs, qu'importe ? A tes côtés,
Belles, leurs bruns cheveux appliqués sur les tempes,
Fronts roses empourprés par le reflet des lampes,
Des femmes aux yeux purs sont assises, formant
Un cercle frais qui brode et cause doucement,
Toutes, dans leur discours où rien n'ose apparaître,
Cachant leurs vœux, leur âme et leur cœur que peut-être
Embaume un vague amour, fleur qu'on ne cueille pas,
Parfum qu'on sentirait en se baissant tout bas.
Tu n'en sais rien. Tu fais, parmi ces élégies,
Tomber ton froid sourire, ou, sous quatre bougies,
D'autres hommes et toi, dans un coin attablés
Autour d'un tapis vert, bruyants, vous querellez
Les caprices du whist, du brelan ou de l'hombre.
La fenêtre est pourtant pleine de lune et d'ombre !

O risible insensé ! vraiment, je te le dis,
Cette terre, ces prés, ces vallons arrondis,
Nids de feuilles et d'herbe où jasent les villages,
Ces blés où les moineaux ont leurs joyeux pillages,
Ces champs qui, l'hiver même, ont d'austères appas,
Ne t'appartiennent point : tu ne les comprends pas !

Vois-tu, tous les passants, les enfants, les poètes,
Sur qui ton bois répand ses ombres inquiètes,
Le pauvre jeune peintre épris de ciel et d'air,
L'amant plein d'un seul nom, le sage au cœur amer,
Qui viennent rafraîchir dans cette solitude,
Hélas ! l'un son amour et l'autre son étude,
Tous ceux qui, savourant la beauté de ce lieu
Aiment, en quittant l'homme, à s'approcher de Dieu,
Et qui, laissant ici le bruit vague et morose
Des troubles de leur âme, y prennent quelque chose
De l'immense repos de la création,
Tous ces hommes, sans or et sans ambition,
Et dont le pied poudreux ou tout mouillé par l'herbe
Te fait rire emporté par ton landau superbe,
Sont dans ce parc touffu, que tu crois sous ta loi,
Plus riches, plus chez eux, plus les maîtres que toi,
Quoique de leur forêt que ta main grille et mure,
Tu puisses couper l'ombre et vendre le murmure !

Pour eux rien n'est stérile en ces asiles frais.
Pour qui les sait cueillir tout a des dons secrets.

De partout sort un flot de sagesse abondante.
L'esprit qu'a déserté la passion grondante
Médite à l'arbre mort, aux débris du vieux pont.
Tout objet dont le bois se compose répond
A quelque objet pareil dans la forêt de l'âme.
Un feu de pâtre éteint parle à l'amour en flamme.

. . . .

L'arbre sur ses rameaux, comme à travers ses branches
Leur montre l'astre d'or et les colombes blanches,
Choses douces aux cœurs par le malheur ployés,
Car l'oiseau dit : — Aimez ! — et l'étoile : — Croyez ! —

Voilà ce que chez toi verse aux âmes souffrantes
La chaste obscurité des branches murmurantes !
Mais toi, qu'en fais-tu ? dis. — Tous les ans, en flots d'or,
Ce murmure, cette ombre, ineffable trésor,
Ces bruits de vent qui joue et d'arbre qui tressaille,
Vont s'enfouir au fond de ton coffre qui bâille ;
Et tu changes ces bois où l'amour s'enivra,
Toute cette nature, en loge à l'Opéra !

Encor si la musique arrivait à ton âme !
Mais entre l'art et toi l'or met son mur infâme.
L'esprit qui comprend l'art comprend le reste aussi.
Tu vas donc dormir là ! sans te douter qu'ainsi
Que tous ces verts trésors que dévore ta bourse,
Gluck est une forêt et Mozart une source !

Tu dors ; et quand parfois la mode, en souriant,
Te dit : — Admire, riche ! — alors, joyeux, criant,
Tu surgis, demandant comment l'auteur se nomme,
Pourvu toutefois que la muse soit un homme,
Car tu te roidiras dans ton étrange orgueil
Si l'on t'apporte, un soir, quelque musique en deuil,
Urne que la pensée a chauffée à sa flamme,
Beau vase où s'est versé tout le cœur d'une femme.

O seigneur malvenu de ce superbe lieu,
Caillou vil incrusté dans ces rubis en feu !
Maître pour qui ces champs sont pleins de sourdes haines !
Gui parasite enflé de la sève des chênes !
Pauvre riche ! — Vis donc, puisque cela pour toi
C'est vivre. Vis sans cœur, sans pensée et sans foi.
Vis pour l'or, chose vile, et l'orgueil, chose vaine.
Végète, toi qui n'as que du sang dans la veine,

Toi qui ne sens pas Dieu frémir dans le roseau,
Regarder dans l'aurore et chanter dans l'oiseau !

Mai 1837.

REGARDEZ : LES ENFANTS SE SONT ASSIS EN ROND

REGARDEZ : les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
Qu'on prend pour une sœur aînée [1] ;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs,
Et sa lumière est si choisie,
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
Se transfigure en poésie!

Toujours elle les suit, veillant et regardant,
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent
Leur joie aux plaisirs occupée ;
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau
D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque passant près d'eux un indigent
Contemple avec envie un beau hochet d'argent
Que sa faim dévorante admire,
La mère est là ; pour faire, au nom du Dieu vivant,
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,
Il ne lui faut qu'un doux sourire.

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,
Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux
Comme des oiseaux sur les grèves,
Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement,
Couvercle soulevé par un flot écumant,
S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

Juin 1834.

---

1. Mme Victor Hugo.

A QUOI JE SONGE ?

A QUOI je songe ? — Hélas ! loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe à vous ! à vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur !
Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encore tout éblouies !
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles,
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles !
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flot baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive !

Seul et triste au milieu des chants des matelots,
Le soir sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe ! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,
A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul [1] si doux !
Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux,
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté.
Et cette grande mer est petite à côté !

15 juillet 1837. Fécamp.

TENTANDA VIA EST [2]

NE VOUS EFFRAYEZ PAS, douce mère inquiète
Dont la bonté partout dans la maison s'émiette,

1. Cet aïeul était M. Foucher, père de Mme Victor Hugo.
2. « Il faut tenter la voie » (Virgile, *Géorgiques*, III 8).

De le voir si petit, si grave et si pensif.
Comme un pauvre oiseau blanc qui, seul sur un récif,
Voit l'océan vers lui monter du fond de l'ombre,
Il regarde déjà la vie immense et sombre,
Il rêve de la voir s'avancer pas à pas.
O mère au cœur divin, ne vous effrayez pas,
Vous en qui — tant votre âme est un charmant mélange! —
L'ange voit un enfant, et l'enfant voit un ange.

Allons, mère, sans trouble et d'un air triomphant
Baisez-moi le grand front de ce petit enfant.
Ce n'est pas un savant, ce n'est pas un prodige,
C'est un songeur ; tant mieux. Soyez fière, vous dis-je
La méditation du génie est la sœur,
Mère, et l'enfant songeur fait un homme penseur,
Et la pensée est tout, et la pensée ardente
Donne à Milton le ciel, donne l'enfer à Dante !

Un jour il sera grand. L'avenir glorieux
Attend, n'en doutez pas, l'enfant mystérieux
Qui veut savoir comment chaque chose se nomme,
Et questionne tout, un mur autant qu'un homme.
Qui sait si, ramassant à terre sans effort
Le ciseau colossal de Michel-Ange mort,
Il ne doit pas, livrant au granit des batailles,
Faire au marbre étonné de superbes entailles ?
Ou, comme Bonaparte ou bien François premier,
Prendre, joueur d'échecs, l'Europe pour damier ?
Qui sait s'il n'ira point, voguant à toute voile,
Ajoutant à son œil, que l'ombre humaine voile,
L'œil du long télescope au regard effrayant,
Ou l'œil de la pensée encor plus clairvoyant,
Saisir, dans l'azur vaste ou dans la mer profonde,
Un astre comme Herschell, comme Colomb un monde ?

Qui sait ? Laissez grandir ce petit sérieux.
Il ne voit même pas nos regards curieux.
Peut-être que déjà ce pauvre enfant fragile
Rêve, comme rêvait l'enfant qui fut Virgile,
Au combat que poursuit le poète éclatant ;
Et qu'il veut, aussi lui, tenter, vaincre, et sortant
Par un chemin nouveau de la sphère où nous sommes,
Voltiger, nom ailé, sur les bouches des hommes.

Juin 1837.

LA TOMBE DIT A LA ROSE...

LA TOMBE dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours ? —
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ? —

La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel. —
La tombe dit : — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive,
Je fais un ange du ciel. —

Juin 1837.

LES RAYONS ET LES OMBRES
1840

« On trouvera dans ce volume, à quelques nuances près, la même manière de voir les faits et les hommes, que dans les trois volumes de poésies qui le précèdent immédiatement », disait la préface. Tout compte fait, du reste, le nouveau recueil n'était supérieur à aucun de ces trois volumes. Il apportait cependant quelques-unes des plus belles pièces de vers qu'eût encore données Victor Hugo, et même la plus belle : *Tristesse d'Olympio*. D'éminents critiques, dont Brunetière, ont préféré cette méditation magnifique, non seulement au *Souvenir* d'Alfred de Musset — qui ne saurait, en vérité, lui être comparé, — mais au *Lac* de Lamartine. Et ils n'ont pas eu tort. Notons aussi que déjà, dans *les Rayons et les Ombres*, le poète tendait à se présenter comme « le rêveur sacré », chargé parmi les hommes d'une mission de guide et de prophète. Voici les strophes essentielles de la pièce qui ouvre le recueil sous ce titre :

FONCTION DU POÈTE

. . . .

DIEU LE VEUT, dans les temps contraires,
Chacun travaille et chacun sert.
Malheur à qui dit à ses frères :
— Je retourne dans le désert ! —

Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile,
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !

Le poète, en des jours impies
Vient préparer des jours meilleurs.
Il est l'homme des utopies,
Les pieds ici, les yeux ailleurs.
C'est lui qui sur toutes les têtes,
En tout temps, pareil aux prophètes,
Dans sa main, où tout peut tenir,
Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,
Comme une torche qu'il secoue,
Faire flamboyer l'avenir !

Il voit, quand les peuples végètent !
Ses rêves, toujours pleins d'amour,
Sont faits des ombres que lui jettent
Les choses qui seront un jour.
On le raille. Qu'importe ! Il pense.
Plus d'une âme inscrit en silence
Ce que la foule n'entend pas.
Il plaint ses contempteurs frivoles,
Et maint faux sage à ses paroles
Rit tout haut et songe tout bas !

. . . .

Peuples ! écoutez le poète !
Écoutez le rêveur sacré !
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.
Homme, il est doux comme une femme.
Dieu parle à voix basse à son âme
Comme aux forêts et comme aux flots.

. . . .

Il rayonne ! il jette sa flamme
Sur l'éternelle vérité !

Il la fait resplendir pour l'âme,
D'une merveilleuse clarté.
Il inonde de sa lumière
Ville et désert, Louvre et chaumière,
Et les plaines et les hauteurs ;
A tous d'en haut il la dévoile ;
Car la poésie est l'étoile
Qui mène à Dieu rois et pasteurs !

25 mars-1er avril 1839.

REGARD JETÉ DANS UNE MANSARDE

L'ÉGLISE EST VASTE et haute. A ses clochers superbes
L'ogive en fleurs suspend ses trèfles et ses gerbes ;
Son portail resplendit, de sa rose pourvu ;
Le soir fait fourmiller sous la voussure énorme
Anges, vierges, le ciel, l'enfer sombre et difforme,
Tout un monde effrayant comme un rêve entrevu.

Mais ce n'est pas l'église et ses voûtes sublimes,
Ses porches, ses vitraux, ses lueurs, ses abîmes,
Sa façade et ses tours, qui fascinent mes yeux ;
Non ; c'est, tout près, dans l'ombre où l'âme aime à descendre,
Cette chambre d'où sort un chant sonore et tendre,
Posée au bord d'un toit comme un oiseau joyeux.

Oui, l'édifice est beau, mais cette chambre est douce !
J'aime le chêne altier moins que le nid de mousse ;
J'aime le vent des prés plus que l'âpre ouragan ;
Mon cœur, quand il se perd sur les vagues béantes,
Préfère l'algue obscure aux falaises géantes,
Et l'heureuse hirondelle au splendide océan.

Frais réduit ! à travers une claire feuillée,
Sa fenêtre petite et comme émerveillée
S'épanouit auprès du gothique portail.
Sa verte jalousie à trois clous accrochée,
Par un bout s'échappant, par l'autre rattachée,
S'ouvre coquettement comme un grand éventail.

Au dehors, un beau lys, qu'un prestige environne,
Emplit de sa racine, et de sa fleur couronne

— Tout près de la gouttière où dort un chat sournois —
Un vase à forme étrange en porcelaine bleue
Où brille, avec des paons ouvrant leur large queue,
Ce beau pays d'azur que rêvent les Chinois.

Et dans l'intérieur, par moments, luit et passe
Une ombre, une figure, une fée, une grâce,
Jeune fille du peuple, au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois a l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.

On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde.
De ce cœur sans limon nul vent n'a troublé l'onde.
Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur.
L'aile du papillon a toute sa poussière.
L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière.
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

Dans un coin obscur de la chambre, près de la cheminée, quatre épingles tiennent attaché au mur un portrait de Napoléon, et, près de ce portrait, brille une croix d'honneur, « orgueil de la pauvre orpheline », — la croix de son père, en effet !

Le matin, elle chante, et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,
Cousant, taillant, brodant quelques dessins choisis ;
Et, tandis que, songeant à Dieu, simple et sans crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Ainsi, Seigneur, vos mains couvrent cette demeure.
Dans cet asile obscur, qu'aucun souci n'effleure,
Rien qui ne soit sacré, rien qui ne soit charmant !
Cette âme, en vous priant pour ceux dont la nef sombre,
Peut monter chaque soir vers vous sans faire d'ombre
Dans la sérénité de votre firmament.

Nul danger ! nul écueil!... — Si! l'aspic est dans l'herbe [1],
Hélas ! hélas ! le ver est dans le fruit superbe.
Pour troubler une vie il suffit d'un regard.
Le mal peut se montrer, même aux clartés d'un cierge.

1. Ce danger, cet « aspic », c'est la lecture d'un trop fameux poème de Voltaire.

La curiosité qu'a l'esprit de la vierge
Fait une plaie au cœur de la femme plus tard.

Oh ! la croix de ton père est là qui te regarde !
La croix du vieux soldat mort dans la vieille garde !
Laisse-toi conseiller par elle, ange tenté !
Laisse-toi conseiller, guider, sauver peut-être
Par ce lys fraternel, penché sur ta fenêtre,
Qui mêle son parfum à ta virginité !

Par toute ombre qui passe en baissant la paupière !
Par les vieux saints rangés sous le portail de pierre!
Par la blanche colombe aux rapides adieux !
Par l'orgue ardent dont l'hymne en longs sanglots se brise
Laisse-toi conseiller par la pensive église !
Laisse-toi conseiller par le ciel radieux !

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : Travaille! — Oh! crois-la! Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu, qui fait la gaîté douce,
Et la gaîté, qui rend charmante la vertu !

Entends ces mille voix, d'amour accentuées,
Qui passent dans le vent, qui tombent des nuées,
Qui montent vaguement des seuils silencieux,
Que la rosée apporte avec ses chastes gouttes,
Que le chant des oiseaux te répète, et qui toutes
Te disent à la fois : — Sois pure sous les cieux !

Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

Sois calme. Le repos va du cœur au visage ;
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit dans l'austérité ;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;
La joie est la chaleur que jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme Vérité.

La joie est pour l'esprit une riche ceinture.
La joie adoucit tout dans l'immense nature.
Dieu sur les vieilles tours pose le nid charmant
Et la broussaille en fleur qui luit dans l'herbe épaisse,
Car la ruine même autour de sa tristesse
A besoin de jeunesse et de rayonnement!

Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures augustes.
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi, tu resteras, comme un lys, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe.
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits !

24-29 juin 1839.

COMME DANS LES ÉTANGS...

COMME dans les étangs assoupis sous les bois,
Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois,
Le ciel, qui teint les eaux à peine remuées,
Avec tous ses rayons et toutes ses nuées,
Et la vase, — fond morne, affreux, sombre et dormant,
Où des reptiles noirs fourmillent vaguement.

Mai 1839.

DANS LE CIMETIÈRE DE...

LA FOULE DES VIVANTS rit et suit sa folie,
Tantôt pour son plaisir, tantôt pour son tourment ;
Mais par les morts muets, par les morts qu'on oublie,
Moi, rêveur, je me sens regardé fixement.

Ils savent que je suis l'homme des solitudes,
Le promeneur pensif sous les arbres épais,

L'esprit qui trouve, ayant ses douleurs pour études,
Au seuil de tout le trouble, au fond de tout la paix !

Ils savent l'attitude attentive et penchée
Que j'ai parmi les buis, les fosses et les croix ;
Ils m'entendent marcher sur la feuille séchée,
Ils m'ont vu contempler des ombres dans les bois.

Ils comprennent ma voix, sur le monde épanchée,
Mieux que vous, ô vivants, bruyants et querelleurs !
Les hymnes de la lyre en mon âme cachée,
Pour vous ce sont des chants, pour eux ce sont des pleurs.

Oubliés des vivants, la nature leur reste.
Dans le jardin des morts où nous dormirons tous,
L'aube jette un regard plus calme et plus céleste,
Le lys semble plus pur, l'oiseau semble plus doux.

Moi, c'est là que je vis ! — Cueillant les roses blanches
Consolant les tombeaux délaissés trop longtemps,
Je passe et je reviens, je dérange les branches,
Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.

Là je rêve ! et, rôdant dans le champ léthargique,
Je vois, avec des yeux dans ma pensée ouverts,
Se transformer mon âme en un monde magique,
Miroir mystérieux du visible univers.

Regardant sans les voir de vagues scarabées,
Des rameaux indistincts, des formes, des couleurs,
Là, j'ai dans l'ombre, assis sur des pierres tombées,
Des éblouissements de rayons et de fleurs.

Là, le songe idéal qui remplit ma paupière
Flotte, lumineux voile, entre la terre et nous ;
Là, mes doutes ingrats se fondent en prière ;
Je commence debout, et j'achève à genoux.

Comme au creux du rocher vole l'humble colombe,
Cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour,
Mon esprit altéré, dans l'ombre de la tombe,
Va boire un peu de foi, d'espérance et d'amour !

Mars 1840.

CE QUI SE PASSAIT AUX FEUILLANTINES VERS 1813

. . . .

J'EUS, dans ma blonde enfance, hélas! trop éphémère,
Trois maîtres : — un jardin, un vieux prêtre, et ma mère.

Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres,
Plein de bourdonnements et de confuses voix ;
Au milieu, presque un champ, dans le fond, presque un bois.
Le prêtre, tout nourri de Tacite et d'Homère,
Était un doux vieillard. Ma mère — était ma mère !

Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.

Un jour... — Oh ! si Gautier [1] me prêtait son crayon,
Je vous dessinerais d'un trait une figure [2]
Qui chez ma mère un soir entra, fâcheux augure !
Un docteur au front chauve, au maintien solennel,
Et je verrais éclore à vos bouches sans fiel,
Portes de votre cœur qu'aucun souci ne mine,
Ce rire éblouissant qui parfois m'illumine! —

Lorsque cet homme entra, je jouais au jardin,
Et rien qu'en le voyant je m'arrêtai soudain.

C'était le principal d'un collège quelconque.

Les tritons que Coypel [3] groupe autour d'une conque,
Les faunes que Watteau [4] dans les bois fourvoya,
Les sorciers de Rembrandt [5], les gnomes de Goya [6],
Les diables variés, vrais cauchemars de moine,
Dont Callot [7] en riant taquine saint Antoine,
Sont laids, mais sont charmants ; difformes, mais remplis
D'un feu qui de leur face anime tous les plis,
Et parfois dans leurs yeux jette un éclair rapide.
— Notre homme était fort laid, mais il était stupide.

---

1. Théophile Gautier.
2. Le poète s'adresse à des enfants.
3. Peintre français, né à Paris, brillant coloriste (1628-1707).
4. Ce peintre exquis, né à Valenciennes en 1684, mourut en 1721.
5. L'illustre peintre hollandais, né à Leyde en 1606, mourut en 1669.
6. Ce peintre espagnol, hardi, original, vécut de 1746 à 1828.
7. Le célèbre graveur et peintre lorrain, né en 1539, mourut en 1635.

Pardon, j'en parle encor comme un franc écolier.
C'est mal. Ce que j'ai dit, tâchez de l'oublier ;
Car de votre âge heureux, qu'un pédant embarrasse,
J'ai gardé la colère et j'ai perdu la grâce.

Cet homme chauve et noir, très effrayant pour moi,
Et dont ma mère aussi d'abord eut quelque effroi,
Tout en multipliant les humbles attitudes.
Apportait des avis et des sollicitudes.
— Que l'enfant n'était pas dirigé ; — que parfois
Il emportait son livre en rêvant dans les bois ;
Qu'il croissait au hasard dans cette solitude ;
Qu'on devait y songer ; que la sévère étude
Etait fille de l'ombre et des cloîtres profonds ;
Qu'une lampe pendue à de sombres plafonds,
Qui de cent écoliers guide la plume agile,
Eclairait mieux Horace, et Catulle, et Virgile,
Et versait à l'esprit des rayons bien meilleurs
Que le soleil qui joue à travers l'arbre en fleurs.
Et qu'enfin il fallait aux enfants, — loin des mères, —
Le joug, le dur travail et les larmes amères. —
Là-dessus, le collège, aimable et triomphant,
Avec un doux sourire offrait au jeune enfant
Ivre de liberté, d'air, de joie et de roses,
Ses bancs de chêne noirs, ses longs dortoirs moroses,
Ses salles qu'on verrouille et qu'à tous les piliers
Sculpte avec un vieux clou l'ennui des écoliers,
Ses magisters qui font, parmi les paperasses,
Manger l'heure du jeu par les pensums voraces,
Et, sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs,
Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

L'homme congédié, de ses discours frappée,
Ma mère demeura triste et préoccupée.
Que faire ? que vouloir ? qui donc avait raison,
Ou le morne collège, ou l'heureuse maison ?
Qui sait mieux de la vie accomplir l'œuvre austère;
L'écolier turbulent, ou l'enfant solitaire ?
Problèmes ! questions ! elle hésitait beaucoup.
L'affaire était bien grave. Humble femme après tout,
Ame par le destin, non par les livres faite,
De quel front repousser ce tragique prophète,
Au ton si magistral, aux gestes si certains,
Qui lui parlait au nom des Grecs et des Latins ?...

. . . .

Elle songeait ainsi sans sommeil et sans trêve.
C'était l'été : vers l'heure où la lune se lève,
Par un de ces beaux soirs qui ressemblent au jour
Avec moins de clarté, mais avec plus d'amour,
Dans son parc, où jouaient le rayon et la brise,
Elle errait, toujours triste et toujours indécise,
Questionnant tout bas l'eau, le ciel, la forêt,
Écoutant au hasard les voix qu'elle entendrait.

C'est dans ces moments-là que le jardin paisible,
La broussaille où remue un insecte invisible,
Le scarabée ami des feuilles, le lézard
Courant au clair de lune au fond du vieux puisard,
La faïence à fleur bleue où vit la plante grasse,
Le dôme oriental du sombre Val-de-Grâce,
Le cloître du couvent, brisé, mais doux encor,
Les marronniers, la verte allée aux boutons-d'or,
La statue où sans bruit se meut l'ombre des branches,
Les pâles liserons, les pâquerettes blanches,
Les cent fleurs du buisson, de l'arbre, du roseau,
Qui rendent en parfums ses chansons à l'oiseau,
Se mirent dans la mare, ou se cachent dans l'herbe,
Ou qui, de l'ébénier chargeant le front superbe,
Au bord des clairs étangs se mêlant au bouleau,
Tremblent en grappes d'or dans les moires de l'eau,
Et le ciel scintillant derrière les ramées,
Et les toits répandant de charmantes fumées, —
C'est dans ces moments-là, comme je vous le dis,
Que tout ce beau jardin, radieux paradis,
Tous ces vieux murs croulants, toutes ces jeunes roses,
Tous ces objets pensifs, toutes ces douces choses,
Parlèrent à ma mère avec l'onde et le vent,
Et lui dirent tout bas : « Laisse-nous cet enfant !...

« Laisse-nous cet enfant, pauvre mère troublée !
Cette prunelle ardente, ingénue, étoilée,
Cette tête au front pur qu'aucun deuil ne voila,
Cette âme neuve encor, mère, laisse-nous-la !
Ne va pas la jeter au hasard dans la foule.
La foule est un torrent qui brise ce qu'il roule.
Ainsi que les oiseaux, les enfants ont leurs peurs.
Laisse à notre air limpide, à nos moites vapeurs,

A nos soupirs, légers comme l'aile d'un songe,
Cette bouche où jamais n'a passé le mensonge,
Ce sourire naïf que sa candeur défend !
O mère au cœur profond, laisse-nous cet enfant !
Nous ne lui donnerons que de bonnes pensées ;
Nous changerons en jour ses lueurs commencées ;
Dieu deviendra visible à ses yeux enchantés ;
Car nous sommes les fleurs, les rameaux, les clartés,
Nous sommes la nature et la source éternelle
Où toute soif s'épanche, où se lave toute aile ;
Et les bois et les champs, du sage seul compris,
Font l'éducation de tous les grands esprits !
Laisse croître l'enfant parmi nos bruits sublimes.
Nous le pénétrerons de ces parfums intimes,
Nés du souffle céleste épars dans tout beau lieu,
Qui font sortir de l'homme et monter jusqu'à Dieu,
Comme le chant d'un luth, comme l'encens d'un vase,
L'espérance, l'amour, la prière et l'extase !
Nous pencherons ses yeux vers l'ombre d'ici-bas,
Vers le secret de tout entr'ouvert sous ses pas.
D'enfant nous le ferons homme, et d'homme poète.
Pour former de ses sens la corolle inquiète,
C'est nous qu'il faut choisir ; et nous lui montrerons
Comment, de l'aube au soir, du chêne aux moucherons,
Emplissant tout, reflets, couleurs, brumes, haleines,
La vie aux mille aspects rit dans les vertes plaines.
Nous te le rendrons simple et des cieux ébloui ;
Et nous ferons germer de toutes parts en lui
Pour l'homme, triste effet perdu sous tant de causes,
Cette pitié qui naît du spectacle des choses !
Laisse-nous cet enfant ! nous lui ferons un cœur
Qui comprendra la femme ; un esprit non moqueur,
Où naîtront aisément le songe et la chimère,
Qui prendra Dieu pour livre et les champs pour grammaire ;
Une âme, pur foyer de secrètes faveurs,
Qui luira doucement sur tous les fronts rêveurs,
Et, comme le soleil dans les fleurs fécondées,
Jettera des rayons sur toutes les idées. »

Ainsi parlaient, à l'heure où la ville se tait,
L'astre, la plante et l'arbre, — et ma mère écoutait.

Enfants ! ont-ils tenu leur promesse sacrée ?
Je ne sais. Mais je sais que ma mère adorée

Les crut, et, m'épargnant d'ennuyeuses prisons,
Confia ma jeune âme à leurs douces leçons.
Dès lors, en attendant la nuit, heure où l'étude
Rappelait ma pensée à sa grave attitude,
Tout le jour, libre, heureux, seul sous le firmament,
Je pus errer à l'aise en ce jardin charmant,
Contemplant les fruits d'or, l'eau rapide ou stagnante,
L'étoile épanouie et la fleur rayonnante,
Et les prés et les bois, que mon esprit le soir
Revoyait dans Virgile ainsi qu'en un miroir.

Enfants ! aimez les champs, les vallons, les fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix lointaines,
Et l'onde et le sillon, flanc jamais assoupi
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main et marchez dans les herbes ;
Regardez ceux qui vont liant les blondes gerbes ;
Epelez dans le ciel plein de lettres de feu,
Et, quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu.
La vie avec le choc des passions contraires
Vous attend ; soyez bons, soyez vrais, soyez frères ;
Unis contre le monde où l'esprit se corrompt,
Lisez au même livre en vous touchant du front,
Et n'oubliez jamais que l'âme humble et choisie,
Faite pour la lumière et pour la poésie,
Que les cœurs où Dieu met des échos sérieux
Pour tous les bruits qu'anime un sens mystérieux,
Dans un cri, dans un son, dans un vague murmure,
Entendent les conseils de toute la nature !

Mai 1839.

TRISTESSE D'OLYMPIO

LES CHAMPS n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas [mornes,
Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
Sur la terre étendu,
L'air était plein d'encens et les prés de verdures
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son cœur s'est répandu !

L'automne souriait ; les coteaux vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
Le ciel était doré ;

Et les oiseaux tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
La masure où l'aumône avait vidé leur bourse,
Le vieux frêne plié,
Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,
Les vergers en talus.
Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus !

. . . .

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
Il rêva jusqu'au soir ;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir !

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
Regardant, sans entrer, par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe ;
Alors il s'écria :

« O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

« Nos chambres de feuillage en halliers sont changées!
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

« Un mur clôt la fontaine où, par l'heure échauffée,
Folâtre, elle buvait en descendant des bois ;
Elle prenait de l'eau dans sa main, douce fée,
Et laissait retomber des perles de ses doigts !

« On a pavé la route âpre et mal aplanie,
Où, dans le sable pur se dessinant si bien,
Et de sa petitesse étalant l'ironie,
Son pied charmant semblait rire à côté du mien !

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'entendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

« La forêt ici manque, et là s'est agrandie.
De tout ce qui fut nous presque rien n'est vivant ;
Et, comme un tas de cendre éteinte et refroidie,
L'amas des souvenirs se disperse à tout vent!

« N'existons-nous donc plus ? Avons-nous eu notre heure ?
Rien ne la rendra-t-il à nos cris superflus ?
L'air joue avec la branche au moment où je pleure ;
Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

« D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

« Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;
Les pires des humains sont comme les meilleurs.
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

« Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité !

« D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites.
Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus!

« Quoi donc ! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
L'impassible nature a déjà tout repris.

« Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

« Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvraient si bien à votre voix !
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

« Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

« Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

« Est-ce que, nous sentant errer dans vos retraites,
Fantômes reconnus par vos monts et vos bois,
Vous ne nous direz pas de ces choses secrètes
Qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois ?

« Est-ce que vous pourriez, sans tristesse et sans plainte,
Voir nos ombres flotter où marchèrent nos pas,
Et la voir m'entraîner, dans une morne étreinte,
Vers quelque source en pleurs qui sanglote tout bas ?

« Et s'il est quelque part, dans l'ombre où rien ne veille,
Deux amants sous vos fleurs abritant leurs transports,
Ne leur irez-vous pas murmurer à l'oreille :
— Vous qui vivez, donnez une pensée aux morts. —

« Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours ;

« Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons ;
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'éffacer notre trace et d'oublier nos noms.

« Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

« Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré, nous tenant par la main !

« Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

« Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes,
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes ;
Jeune homme on te maudit, on t'adore vieillard. —

Octobre 1837.

PALESTRINA ET LES ENFANCES SUBLIMES [1]

PUISSANT PALESTRINA, vieux maître, vieux génie,
Je vous salue ici, père de l'harmonie,
Car, ainsi qu'un grand fleuve où boivent les humains,
Toute cette musique a coulé de vos mains !

1. Nous intitulons ainsi un fragment de la longue et belle poésie ayant pour titre : *Que la musique date du seizième siècle*. L'illustre réformateur de la musique religieuse, Giovanni Pierluigi *dit* Palestrina, du nom de la ville italienne où il était né en 1524, mourut en 1594.

Car Gluck et Beethoven, rameaux sous qui l'on rêve,
Sont nés de votre souche et faits de votre sève !
Car Mozart, votre fils, a pris sur vos autels
Cette nouvelle lyre inconnue aux mortels,
Plus tremblante que l'herbe au souffle des aurores,
Née au seizième siècle entre vos doigts sonores !
Car, maître ! c'est à vous que tous nos soupirs vont,
Sitôt qu'une voix chante et qu'une âme répond !

. . . .

O mystère profond des enfances sublimes !
Qui fait naître la fleur au penchant des abîmes,
Et le poète au bord des sombres passions ?
Quel dieu lui trouble l'œil d'étranges visions ?
Quel dieu lui montre l'astre au milieu des ténèbres,
Et, comme sous un crêpe aux plis noirs et funèbres
On voit d'une beauté le sourire enivrant,
L'idéal à travers le réel transparent ?

Qui donc prend par la main un enfant dès l'aurore,
Pour lui dire : — En ton âme il n'est pas jour encore,
Enfant de l'homme ! Avant que de son feu vainqueur
Le midi de la vie ait desséché ton cœur,
Viens, je vais t'entr'ouvrir des profondeurs sans nombre !
Viens, je vais de clarté remplir tes yeux pleins d'ombre !
Viens ! écoute avec moi ce qu'on explique ailleurs,
Le bégaiement confus des sphères et des fleurs ;
Car, enfant, astre au ciel ou rose dans la haie,
Toute chose innocente ainsi que toi bégaie !
Tu seras le poète, un homme qui voit Dieu !
Ne crains pas la science, âpre sentier de feu,
Route austère, il est vrai, mais des grands cœurs choisie,
Que la religion et que la poésie
Bordent des deux côtés de leur buisson fleuri.
Quand tu peux en chemin, ô bel enfant chéri,
Cueillir l'épine blanche et les clochettes bleues,
Ton petit pas se joue avec les grandes lieues.
Ne crains donc pas l'ennui, ni la fatigue... Viens !
Ecoute la nature aux vagues entretiens.
Entends sous chaque objet sourdre la parabole.
Sous l'être universel vois l'éternel symbole,
Et l'homme et le destin, et l'arbre et la forêt,
Les noirs tombeaux, sillons où germe le regret,
Et, comme à nos douleurs des branches attachées,
Les consolations sur notre front penchées,

Et, pareil à l'esprit du juste radieux,
Le soleil, cette gloire épanouie aux cieux !



Dieu ! que Palestrina, dans l'homme et dans les choses,
Dut entendre de voix joyeuses et moroses !
Comme on sent qu'à cet âge où notre cœur sourit,
Où lui déjà pensait, il a dans son esprit
Emporté comme un fleuve à l'onde fugitive
Tout ce que lui jetait la nuée ou la rive !
Comme il s'est promené, tout enfant, tout pensif,
Dans les champs, et, dès l'aube, au fond du bois massif,
Et près du précipice, épouvante des mères !
Tour à tour noyé d'ombre, ébloui de chimères,
Comme il ouvrait son âme alors que le printemps
Trempe la berge en fleur dans l'eau des clairs étangs,
Que le lierre remonte aux branches favorites,
Que l'herbe aux boutons-d'or mêle les marguerites !

A cette heure indécise où le jour va mourir,
Où tout s'endort, le cœur oubliant de souffrir,
Les oiseaux de chanter et les troupeaux de paître,
Que de fois sous ses yeux un chariot champêtre,
Groupe vivant de bruit, de chevaux et de voix,
A gravi sur le flanc du coteau dans les bois
Quelque route creusée entre les ocres jaunes,
Tandis que, près d'une eau qui fuyait sous les aulnes,
Il écoutait gémir dans les brumes du soir
Une cloche enrouée au fond d'un vallon noir !

Que de fois, épiant la rumeur des chaumières,
Le brin d'herbe moqueur qui siffle entre deux pierres,
Le cri plaintif du soc gémissant et traîné,
Le nid qui jase au fond du cloître ruiné
D'où l'ombre se répand sur les tombes des moines,
Le champ doré par l'aube où causent les avoines
Qui pour nous voir passer, ainsi qu'un peuple heureux,
Se penchent en tumulte au bord du chemin creux,
L'abeille qui gaîment chante et parle à la rose,
Parmi tous ces objets dont l'être se compose,
Que de fois il rêva, scrutateur ténébreux,
Cherchant à s'expliquer ce qu'ils disaient entre eux !

Et chaque soir, après ses longues promenades,
Laissant sous les balcons rire les sérénades,
Quand il s'en revenait content, grave et muet,
Quelque chose de plus dans son cœur remuait.
Mouche, il avait son miel ; arbuste, sa rosée.
Il en vint par degrés à ce qu'en sa pensée
Tout vécut. — Saint travail que les poètes font ! —
Dans sa tête, pareille à l'univers profond,
L'air courait, les oiseaux chantaient, la flamme et l'onde
Se courbaient, la moisson dorait la terre blonde,
Et les toits et les monts et l'ombre qui descend
Se mêlaient, et le soir venait, sombre et chassant
La brute vers son antre et l'homme vers son gîte,
Et les hautes forêts, qu'un vent du ciel agite,
Joyeuses de renaître au départ des hivers,
Secouaient follement leurs grands panaches verts !

C'est ainsi qu'esprit, forme, ombre, lumière et flamme,
L'urne du monde entier s'épancha dans son âme !

. . . .

29 mars 1837.

J'EUS TOUJOURS DE L'AMOUR POUR LES CHOSES AILÉES

J'EUS TOUJOURS de l'amour pour les choses ailées.
Lorsque j'étais enfant, j'allais sous les feuillées,
J'y prenais dans les nids de tout petits oiseaux.
D'abord je leur faisais des cages de roseaux
Où je les élevais parmi des mousses vertes.
Plus tard je leur laissais les fenêtres ouvertes,
Ils ne s'envolaient point ; ou, s'ils fuyaient aux bois,
Quand je les rappelais ils venaient à ma voix.
Une colombe et moi, longtemps nous nous aimâmes.
Maintenant je sais l'art d'apprivoiser les âmes.

12 avril 1840.

OCEANO NOX [1]

OH ! COMBIEN DE MARINS, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

1. « Nuit sur l'océan. »

Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague, en passant, d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goémons verts !

On demande : — Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque, et l'autre sa charrue ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots, que vous avez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Juillet 1836.

NUITS DE JUIN

L'ÉTÉ, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entr'ouverte,
On ne sort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus plurs, l'ombre paraît meilleure ;
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

28 septembre 1837.

POURQUOI DEVANT MES YEUX ?...[1]

POURQUOI devant mes yeux revenez-vous sans cesse,
O jours de mon enfance et de mon allégresse ?
Qui donc toujours vous rouvre en nos cœurs presque éteints,
O lumineuse fleur des souvenirs lointains ?

Oh ! que j'étais heureux ! oh ! que j'étais candide !
En classe, un banc de chêne, usé, lustré, splendide,
Une table, un pupitre, un lourd encrier noir,
Une lampe, humble sœur de l'étoile du soir,
M'accueillaient gravement et doucement. Mon maître,
Comme je vous l'ai dit souvent, était un prêtre
A l'accent calme et bon, au regard réchauffant,
Naïf comme un savant, malin comme un enfant,
Qui m'embrassait, disant, car un éloge excite :
— Quoiqu'il n'ait que neuf ans, il explique Tacite. —

1. Fragment de la longue pièce intitulée *Sagesse*.

Puis, près d'Eugène, esprit qu'hélas ! Dieu submergea,
Je travaillais dans l'ombre, et je songeais déjà.
Tandis que j'écrivais — sans peur, mais sans système,
Versant le barbarisme à grands flots sur le thème,
Inventant aux auteurs des sens inattendus,
Le dos courbé, le front touchant presque au Gradus [1], —
Je croyais, car toujours l'esprit de l'enfant veille,
Ouïr confusément, tout près de mon oreille,
Les mots grecs et latins, bavards et familiers,
Barbouillés d'encre, et gais comme des écoliers,
Chuchoter, comme font les oiseaux dans une aire,
Entre les noirs feuillets du lourd dictionnaire.
Bruits plus doux que le bruit d'un essaim qui s'enfuit,
Souffles plus étouffés qu'un soupir de la nuit,
Qui faisaient par instants, sous les fermoirs de cuivre,
Frissonner vaguement les pages du vieux livre!

Le devoir fait, légers comme de jeunes daims,
Nous fuyions à travers les immenses jardins,
Eclatant à la fois en cent propos contraires.
Moi, d'un pas inégal je suivais mes grands frères ;
Et les astres sereins s'allumaient dans les cieux,
Et les mouches volaient dans l'air silencieux,
Et le doux rossignol, chantant dans l'ombre obscure,
Enseignait la musique à toute la nature,
Tandis qu'enfant jaseur aux gestes étourdis,
Jetant partout mes yeux ingénus et hardis
D'où jaillissait la joie en vives étincelles,
Je portais sous mon bras, noués par trois ficelles,
Horace et les festins, Virgile et les forêts,
Tout l'Olympe, Thésée, Hercule, et toi, Cérès,
La cruelle Junon, Lerne et l'hydre enflammée,
Et le vaste lion de la roche Némée.

Mais, lorsque j'arrivais chez ma mère, souvent,
Grâce au hasard taquin qui joue avec l'enfant,
J'avais de grands chagrins et de grandes colères.
Je ne retrouvais plus, près des ifs séculaires,
Le beau petit jardin par moi-même arrangé.
Un gros chien en passant avait tout ravagé,
Ou quelqu'un dans ma chambre avait ouvert mes cages,
Et mes oiseaux étaient partis pour les bocages,

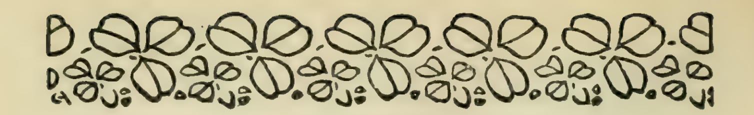
1. Dictionnaire de prosodie, pour aider à faire des vers latins.

Et, joyeux, s'en étaient allés de fleur en fleur
Chercher la liberté bien loin, — ou l'oiseleur...
Ciel ! alors j'accourais, rouge, éperdu, rapide,
Maudissant le grand chien, le jardinier stupide,
Et l'infâme oiseleur et son hideux lacet,
Furieux ! — D'un regard ma mère m'apaisait.

***

Aujourd'hui, ce n'est plus pour une cage vide,
Pour des oiseaux jetés à l'oiseleur avide,
Pour un dogue aboyant lâché parmi des fleurs,
Que mon courroux s'émeut. Non, les petits malheurs
Exaspèrent l'enfant ; mais, comme en une église.
Dans les grandes douleurs l'homme se tranquillise.
Après l'ardent chagrin, au jour brûlant pareil,
Le repos vient au cœur comme aux yeux le sommeil.
De nos maux, chiffres noirs, la sagesse est la somme.
En l'éprouvant toujours, Dieu semble dire à l'homme :
— Fais passer ton esprit à travers le malheur ;
Comme le grain du crible, il sortira meilleur. —
J'ai vécu, j'ai souffert, je juge et je m'apaise.
Ou si parfois encor la colère mauvaise
Fait pencher dans mon âme avec son doigt vainqueur
La balance où je pèse et le monde et mon cœur ;
Si, n'ouvrant qu'un seul œil, je condamne et je blâme,
Avec quelques mots purs, vous, sainte et noble femme,
Vous ramenez ma voix qui s'irrite et s'aigrit
Au calme sur lequel j'ai posé mon esprit ;
Je sens sous vos rayons mes tempêtes se taire ;
Et vous faites pour l'homme incliné, triste, austère,
Ce que faisait jadis pour l'enfant doux et beau
Ma mère, ce grand cœur qui dort dans le tombeau !...

5 avril 1840.



III

ŒUVRES DE L'EXIL
1853-1865

LES CHATIMENTS
1853

Deux éditions de ce prodigieux recueil lyrico ou épico-satirique, presque tout entier dirigé contre Napoléon III et ses complices du coup d'Etat, parurent en même temps : l'une expurgée, avec la mention : « Bruxelles »; l'autre complète, avec la mention : « Genève-New-York ». Mais c'est à Jersey que Victor Hugo, proscrit, avait composé tout ou presque tout l'ouvrage. — Il s'était établi dans cette île comme « sur un piédestal », a-t-on dit — piédestal de justicier ! — en août 1852. — Jamais le démon de l'indignation, de la haine politique et patriotique n'avait inspiré d'œuvre littérairement comparable à ces *Châtiments* où elles prennent tous les tons, revêtent toutes les formes, — de la satire proprement dite à la chanson, de celle-ci à l'ode, ou à une espèce d'épopée comme *l'Expiation*...

Toi qu'aimait Juvénal gonflé de lave ardente,
Toi dont la clarté luit dans l'œil fixe de Dante,
Muse Indignation, viens, dressons maintenant,
Dressons sur cet empire heureux et rayonnant,
Et sur cette victoire au tonnerre échappée,
Assez de piloris pour faire une épopée.

Ces six vers, qui terminent la furieuse et splendide poésie *Nox*, pourraient servir d'épigraphe au volume.

Parfois, d'ailleurs, d'admirables accents de pitié interrompent les invectives, les malédictions, ou s'y mêlent ; et à la fin, dans *Lux*, c'est « le rêveur sacré », devenu ardemment démocrate, c'est le prophète de la « République

universelle », qu'on entend. — Après nos premières défaites de 1870, le 31 août, le poète composa la pièce intitulée *Au moment de rentrer en France*, qu'il mit en tête d'une nouvelle et définitive édition.

AU MOMENT DE RENTRER EN FRANCE

QUI PEUT, EN CET INSTANT où Dieu peut-être échoue,
Deviner
Si c'est du côté sombre ou joyeux que la roue
Va tourner?

Qu'est-ce qui va sortir de ta main qui se voile,
O destin?
Sera-ce l'ombre infâme et sinistre, ou l'étoile
Du matin?

Je vois en même temps le meilleur et le pire ;
Noir tableau !
Car la France mérite Austerlitz, et l'empire
Waterloo.

J'irai, je rentrerai dans ta muraille sainte,
O Paris !
Je te rapporterai l'âme jamais éteinte
Des proscrits.

Puisque c'est l'heure où tous doivent se mettre à l'œuvre
Fiers, ardents,
Écraser au dehors le tigre, et la couleuvre
Au dedans ;

Puisque l'idéal pur, n'ayant pu nous convaincre,
S'engloutit ;
Puisque nul n'est trop grand pour mourir, ni pour vaincre
Trop petit ;

Puisqu'on voit dans les cieux poindre l'aurore noire
Du plus fort ;
Puisque tout devant nous maintenant est la gloire
Ou la mort ;

Puisqu'en ce jour le sang ruisselle, les toits brûlent,
Jour sacré !
Puisque c'est le moment où les lâches reculent,
J'accourrai.

Et mon ambition, quand vient sur la frontière
L'étranger,
La voici : Part aucune au pouvoir, part entière
Au danger.

Puisque ces ennemis, hier encor nos hôtes,
Sont chez nous,
J'irai, je me mettrai, France, devant tes fautes,
A genoux !

J'insulterai leurs chants, leurs aigles noirs, leurs serres,
Leurs défis ;
Je te demanderai ma part de tes misères,
Moi ton fils.

Farouche, vénérant, sous leurs affronts infâmes,
Tes malheurs,
Je baiserai tes pieds, France, l'œil plein de flammes
Et de pleurs.

France, tu verras bien qu'humble tête éclipsée
J'avais foi,
Et que je n'eus jamais dans l'âme une pensée
Que pour toi.

Tu me permettras d'être en sortant des ténèbres
Ton enfant ;
Et tandis que rira ce tas d'hommes funèbres
Triomphant,

Tu ne trouveras pas mauvais que je t'adore,
En priant,
Ébloui par ton front invincible, que dore
L'orient.

Naguère, aux jours d'orgie où l'homme joyeux brille,
Et croit peu,
Pareil aux durs sarments desséchés où pétille
Un grand feu,

Quand, ivre de splendeur, de triomphe et de songes,
Tu dansais
Et tu chantais, en proie aux éclatants mensonges
Du succès,

Alors qu'on entendait ta fanfare de fête
Retentir,
O Paris, je t'ai fui comme le noir prophète
Fuyait Tyr.

Quand l'empire en Gomorrhe avait changé Lutèce,
Morne, amer,
Je me suis envolé dans la grande tristesse
De la mer.

Là, tragique, écoutant ta chanson, ton délire,
Bruits confus,
J'opposais à ton luxe, à ton rêve, à ton rire,
Un refus.

Mais aujourd'hui qu'arrive avec sa sombre foule
Attila,
Aujourd'hui que le monde autour de toi s'écroule,
Me voilà.

France, être sur ta claie à l'heure où l'on te traîne
Aux cheveux,
O ma mère, et porter mon anneau de ta chaîne,
Je le veux !

J'accours, puisque sur toi la bombe et la mitraille
Ont craché.
Tu me regarderas debout sur ta muraille,
Ou couché.

Et peut-être, en ta terre où brille l'espérance,
Pur flambeau,
Pour prix de mon exil, tu m'accorderas, France,
Un tombeau.

Bruxelles, 31 août 1870.

NOX[1]

TOI QUI BATS DE TON FLUX fidèle
La roche où j'ai ployé mon aile,
Vaincu, mais non pas abattu,

1. *Nox*, « la Nuit.

Gouffre où l'air joue, où l'esquif sombre,
Pourquoi me parles-tu dans l'ombre?
O sombre mer, que me veux-tu?

Tu n'y peux rien ! Ronge tes digues,
Epands l'onde que tu prodigues,
Laisse-moi souffrir et rêver ;
Toutes les eaux de ton abîme,
Hélas ! passeraient sur ce crime [1],
O vaste mer, sans le laver !

Je comprends, tu veux m'en distraire ;
Tu me dis : — Calme-toi, mon frère,
Calme-toi, penseur orageux ! —
Mais toi-même alors, mer profonde,
Calme ton flot puissant qui gronde,
Toujours amer, jamais fangeux !

Tu crois en ton pouvoir suprême,
Toi qu'on admire, toi qu'on aime,
Toi qui ressembles au destin,
Toi que les cieux ont azurée,
Toi qui dans ton onde sacrée
Laves l'étoile du matin !

Tu me dis : — Viens, contemple, oublie ! —
Tu me montres le mât qui plie,
Les blocs verdis, les caps croulants,
L'écume au loin dans les décombres
S'abattant sur les rochers sombres
Comme une troupe d'oiseaux blancs,

La pêcheuse aux pieds nus qui chante,
L'eau bleue où fuit la nef penchante,
Le marin, rude laboureur,
Les hautes vagues en démence ;
Tu me montres ta grâce immense
Mêlée à ton immense horreur ;

Tu me dis : — Donne-moi ton âme;
Proscrit, éteins en moi ta flamme ;
Marcheur, jette aux flots ton bâton;

1. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

Tourne vers moi ta vue ingrate. —
Tu me dis : — J'endormais Socrate ! —
Tu me dis : — J'ai calmé Caton ! —

Non ! respecte l'âpre pensée,
L'âme du juste courroucée,
L'esprit qui songe aux noirs forfaits !
Parle aux vieux rochers, tes conquêtes,
Et laisse en repos mes tempêtes !
D'ailleurs, mer sombre, je te hais !

O mer ! n'est-ce pas toi, servante,
Qui traînes sur ton eau mouvante,
Parmi les vents et les écueils,
Vers Cayenne aux fosses profondes,
Ces noirs pontons qui sur tes ondes
Passent comme de grands cercueils !

N'est-ce pas toi qui les emportes
Vers le sépulcre ouvrant ses portes,
Tous nos martyrs au front serein,
Dans la cale où manque la paille,
Où les canons pleins de mitraille,
Béants, passent leur cou d'airain !

Et s'ils pleurent, si les tortures
Font fléchir ces hautes natures,
N'est-ce pas toi, gouffre exécré,
Qui te mêles à leur supplice,
Et qui, de ta rumeur complice,
Couvres leur cri désespéré !

Jersey, 16-22 novembre 1852.

SOUVENIR DE LA NUIT DU QUATRE [1]

L'ENFANT avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête :
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand'mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;

1. Du 4 décembre 1851, à Paris, où il y eut quelques essais de résistance au coup d'Etat. — C'est le 3 décembre que fut tué, sur une barricade, le représentant du peuple Baudin.

Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : — Comme il est blanc ! approchez donc la lampe.
Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! —
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre ; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
— Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres. —
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
— Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre!
Cria-t-elle ; monsieur, il n'avait pas huit ans !
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
A tuer les enfants maintenant? Ah ! mon Dieu !
On est donc des brigands! Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! —
Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant.
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
— Que vais-je devenir à présent, toute seule?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué ? je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République. —

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas...

Jersey, 2 décembre 1852.

« SOUVENIR DE LA NUIT DU QUATRE »



L'ENFANT AVAIT REÇU DEUX BALLES DANS LA TÊTE

Monument de Victor Hugo, place Victor-Hugo, à Paris. BAS-RELIEF DE BARRIAS

PUISQUE LE JUSTE EST DANS L'ABIME...

PUISQUE LE JUSTE est dans l'abîme,
Puisqu'on donne le sceptre au crime,
Puisque tous les droits sont trahis,
Puisque les plus fiers restent mornes,
Puisqu'on affiche au coin des bornes
Le déshonneur de mon pays ;

O République de nos pères,
Grand Panthéon plein de lumières,
Dôme d'or dans le libre azur,
Temple des ombres immortelles,
Puisqu'on vient avec des échelles
Coller l'empire sur ton mur ;

Puisque toute âme est affaiblie,
Puisqu'on rampe, puisqu'on oublie
Le vrai, le pur, le grand, le beau,
Les yeux indignés de l'histoire,
L'honneur, la loi, le droit, la gloire,
Et ceux qui sont dans le tombeau ;

Je t'aime, exil ! douleur, je t'aime !
Tristesse, sois mon diadème !
Je t'aime, altière pauvreté !
J'aime ma porte aux vents battue.
J'aime le deuil, grave statue
Qui vient s'asseoir à mon côté.

J'aime le malheur qui m'éprouve,
Et cette ombre où je vous retrouve,
O vous à qui mon cœur sourit,
Dignité, foi, vertu voilée,
Toi, liberté, fière exilée,
Et toi, dévouement, grand proscrit !

J'aime cette île solitaire,
Jersey, que la libre Angleterre
Couvre de son vieux pavillon,
L'eau noire, par moments accrue,
Le navire, errante charrue,
Le flot, mystérieux sillon.

J'aime ta mouette, ô mer profonde,
Qui secoue en perles ton onde
Sur son aile aux fauves couleurs,
Plonge dans les lames géantes,
Et sort de ces gueules béantes
Comme l'âme sort des douleurs.

J'aime la roche solennelle
D'où j'entends la plainte éternelle,
Sans trêve comme le remords,
Toujours renaissant dans les ombres,
Des vagues sur les écueils sombres,
Des mères sur leurs enfants morts.

Jersey, 10 décembre.

O SOLDATS DE L'AN DEUX ! O GUERRES ! ÉPOPÉES ! [1]

O SOLDATS DE L'AN DEUX ! ô guerres ! épopées !
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
Prussiens, Autrichiens,
Contre toutes les Tyrs et toutes les Sodomes,
Contre le czar du nord, contre ce chasseur d'hommes
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers !

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres
Ainsi que des démons !

La Liberté sublime emplissait leurs pensées.
Flottes prises d'assaut, frontières effacées
Sous leur pas souverain,

---

1. Commencement de la pièce intitulée *A l'obéissance passive.*

O France, tous les jours, c'était quelque prodige,
Chocs, rencontres, combats ; et Joubert sur l'Adige,
Et Marceau sur le Rhin !

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre ;
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait ! en avant !
Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent !

Oh ! que vous étiez grands au milieu des mêlées,
Soldats ! L'œil plein d'éclairs, faces échevelées,
Dans le noir tourbillon,
Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête ;
Et comme les lions aspirent la tempête
Quand souffle l'aquilon,

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber !

La Révolution leur criait : — Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères ! —
Contents, ils disaient oui.
— Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes ! —
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui !

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues,
Si ces audacieux,
En retournant les yeux dans leur course olympique,
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux !

Jersey, 7-13 janvier 1853.

L'HOMME A RI

— « M. Victor Hugo vient de publier à Bruxelles un livre qui a pour titre: *Napoléon le Petit*, et qui renferme les calomnies les plus odieuses contre le prince-président.

« On raconte qu'un des jours de la semaine dernière un fonctionnaire apporta ce libelle à Saint-Cloud. Lorsque Louis-Napoléon le vit, il le prit, l'examina un instant avec le sourire du mépris sur les lèvres, puis, s'adressant aux personnes qui l'entouraient, il dit, en leur montrant le pamphlet : — Voyez, messieurs, voici *Napoléon le Petit*, par Victor Hugo le Grand. »

(*Journaux élyséens*, août 1852.) —

AH ! TU FINIRAS BIEN PAR HURLER, misérable !
Encor tout haletant de ton crime exécrable,
Dans ton triomphe abject, si lugubre et si prompt,
Je t'ai saisi. J'ai mis l'écriteau sur ton front ;
Et maintenant la foule accourt, et te bafoue.
Toi, tandis qu'au poteau le châtiment te cloue,
Que le carcan te force à lever le menton,
Tandis que, de ta veste arrachant le bouton,
L'Histoire à mes côtés met à nu ton épaule,
Tu dis : — Je ne sens rien ! — et tu nous railles, drôle !
Ton rire sur mon nom gaîment vient écumer ;
Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.

Jersey, 30 octobre 1852.

LES COMMISSIONS MIXTES [1]

ILS SONT ASSIS DANS L'OMBRE et disent : « Nous ju- [geons. »
Ils peuplent d'innocents les geôles, les donjons,
Et les pontons, nefs abhorrées,
Qui flottent au soleil, sombres comme le soir,
Tandis que le reflet des mers sur leur flanc noir
Frissonne en écailles dorées.

Pour avoir sous son chaume abrité des proscrits,
Ce vieillard est au bagne, et l'on entend ses cris.
A Cayenne, à Bône, aux galères,
Quiconque a combattu cet escroc du scrutin,
Qui, traître, après avoir crocheté le destin,
Filouta les droits populaires !

---

1. Tribunaux composés de civils et de militaires, qui furent arbitrairement créés en 1851 pour juger les adversaires du coup d'Etat.

Ils ont frappé l'ami des lois ; ils ont flétri
La femme qui portait du pain à son mari,
Le fils qui défendait son père;
Le droit? on l'a banni ; l'honneur? on l'exila.
Cette justice-là sort de ces juges-là
Comme des tombeaux la vipère.

Jersey, 7 mai.

CEUX QUI VIVENT, CE SONT CEUX QUI LUTTENT

CEUX QUI VIVENT, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche,
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur ! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.
Ils s'appellent *vulgus, plebs,* la tourbe, la foule.
Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,
Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,
N'a jamais de figure et n'a jamais de nom ;
Troupeau qui va, revient, juge, absout, délibère,
Détruit, prêt à Marat comme prêt à Tibère,
Foule triste, joyeuse, habits dorés, bras nus,
Pêle-mêle, et poussée aux gouffres inconnus.
Ils sont les passants froids, sans but, sans nom, sans âge;
Le bas du genre humain qui s'écroule en nuage ;
Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne compte pas,
Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas.
L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule ;
Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule,
Car, jetant au hasard les cris, les voix, le bruit,
Ils errent près du bord sinistre de la nuit.

Quoi ! ne point aimer ! suivre une morne carrière
Sans un songe en avant, sans un deuil en arrière,

Quoi ! marcher devant soi sans savoir où l'on va,
Rire de Jupiter sans croire à Jéhova,
Regarder sans respect l'astre, la fleur, la femme,
Toujours vouloir le corps, ne jamais chercher l'âme,
Pour de vains résultats faire de vains efforts,
N'attendre rien d'en haut ! Ciel ! oublier les morts !
Oh ! non, je ne suis point de ceux-là ! grands, prospères,
Fiers, puissants, ou cachés dans d'immondes repaires,
Je les fuis, et je crains leurs sentiers détestés ;
Et j'aimerais mieux être, ô fourmis des cités,
Tourbe, foule, hommes faux, cœurs morts, races déchues,
Un arbre dans les bois qu'une âme en vos cohues !

31 décembre 1848, minuit.

LE MANTEAU IMPÉRIAL

OH ! VOUS dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !

Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme !
Dites-lui : « Pour qui nous prends-tu ?

« Maudit ! Nous sommes les abeilles !
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton ;

Nous volons, dans l'azur écloses,
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.

« Ce qui sort de la fange y rentre.
Va trouver Tibère en son antre,
Et Charles Neuf sur son balcon [1].
Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
Non les abeilles de l'Hymette [2],
Mais l'essaim noir de Montfaucon [3] ! »

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !

L'EXPIATION

I

IL NEIGEAIT. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours ! l'Empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,

---

1. Le balcon du Louvre, d'où l'on prétend que le roi Charles IX assista au massacre des protestants (la Saint-Barthélemy) dans la nuit du 23 août 1572.
2. Montagne de l'Attique, renommée pour son miel.
3. Localité située jadis hors de l'enceinte de Paris, entre la Villette et les Buttes-Chaumont, et où s'élevait un gibet fameux construit au XIIIe siècle.

Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre :
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul.
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?
Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila !
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui-vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'Empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.



Phot. Petiton.

ÉPISODE DE LA RETRAITE DE RUSSIE

Musée de Rouen. PAR BOISSARD DE BOISDENIER

Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'Empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
— Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées? —
Alors il s'entendit appeler par son nom,
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : « Non! »

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : — Grouchy ! — C'était Blücher.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient nos drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments comme des pans de murs
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme, inquiet,
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.

Derrière un mamelon la garde était massée.
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il. —
Et, lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : — Vive l'Empereur ! —
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps,
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : — Sauve qui peut ! —
Sauve qui peut! — affront! horreur! — toutes les bouches
Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient!... En un clin [d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la Grande Armée,
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !

Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et, dans l'épreuve
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : « Mes soldats morts,
Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère? »
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

A Sainte-Hélène même, lorsque, près de mourir, il apercevra Hudson Lowe « guettant par la porte entr'ouverte », et s'écriera : « La mesure est comble ? », la voix répondra : « Pas encore ! » Il ne sera châtié vraiment que par le Deux-Décembre, par l'avènement de « Napoléon le Petit », aboutissement horrible et grotesque de l'épopée qu'inaugura le crime du Dix-huit Brumaire. C'est ce que proclame la voix devenue « âpre, amère, stridente », — et qui dit au césar réveillé, debout et tremblant dans son tombeau des Invalides : « Je suis ton crime ! »

— *L'Expiation* est datée de Jersey, avec cette double date : 25-30 novembre 1852.

FLORÉAL [1]

AU RETOUR DES BEAUX JOURS, dans ce vert floréal
Où meurent les Danton trahis par les Réal [2].
Quand l'étable s'agite au fond des métairies,
Quand l'eau vive au soleil se change en pierreries,
Quand la grisette assise, une aiguille à la main,
Soupire, et, de côté regardant le chemin,
Voudrait aller cueillir des fleurs au lieu de coudre,
Quand les nids font l'amour, quand le pommier se poudre
Pour le printemps ainsi qu'un marquis pour le bal,
Quand, par mai réveillés, Charles Douze, Annibal,
Disent : C'est l'heure ! et font vers les sanglants tumultes
Rouler, l'un des canons, l'autre les catapultes ;
Moi, je crie : ô soleil ! salut ! parmi les fleurs
J'entends les gais pinsons et les merles siffleurs ;

1. Huitième mois de l'année dans le calendrier républicain établi en 1793. Floréal comprenait une partie d'avril, et une plus grande partie de mai.
2. Réal, membre de la Convention nationale, comme Danton dans la chute de qui il fut entraîné.

L'arbre chante ; j'accours ; ô printemps ! on vit double ;
Gallus entraîne au bois Lycoris qui se trouble ;
Tout rayonne ; et le ciel, couvant l'homme enchanté,
N'est plus qu'un grand regard plein de sérénité !
Alors l'herbe m'invite et le pré me convie ;
Alors j'absous le sort, je pardonne à la vie,
Et je dis : Pourquoi faire autre chose qu'aimer ?
Je sens, comme au dehors, tout en moi s'animer,
Et je dis aux oiseaux : « Petits oiseaux, vous n'êtes
Que des chardonnerets et des bergeronnettes,
Vous ne me connaissez pas même, vous allez
Au hasard dans les champs, dans les bois, dans les blés,
Pêle-mêle, pluviers, grimpereaux, hochequeues,
Dressant vos huppes d'or, lissant vos plumes bleues ;
Vous êtes, quoique beaux, très bêtes ; votre loi,
C'est d'errer ; vous chantez en l'air sans savoir quoi ;
Eh bien ! vous m'inondez d'émotions sacrées !
Et quand je vous entends sur les branches dorées
Oiseaux, mon aile s'ouvre, et mon cœur rajeuni
Boit à l'amour sans fond, et s'emplit d'infini ! »
Et je me laisse aller aux longues rêveries.
O feuilles d'arbre ! oubli ! bœufs mugissants ! prairies !...
Mais dans ces moments-là, tu le sais, Juvénal,
Qu'il sorte par hasard de ma poche un journal,
Et que mon œil distrait, qui vers les cieux remonte,
Heurte l'un de ces noms qui veulent dire honte,
Alors toute l'horreur revient ; dans les bois verts
Némésis [1] m'apparaît et me montre à travers
Les rameaux et les fleurs sa gorge de furie.

C'est que tu veux tout l'homme, ô devoir ! ô patrie !
C'est que lorsque ton flanc saigne, ô France, tu veux
Que l'angoisse nous tienne et dresse nos cheveux,
Que nous ne regardions plus autre chose au monde,
Et que notre œil, noyé dans la pitié profonde,
Cesse de voir les cieux pour ne voir que ton sang !

Et je me lève, et tout s'efface, et, frémissant,
Je n'ai plus sous les yeux qu'un peuple à la torture.
Crimes sans châtiment, griefs sans sépulture,
Les géants garrottés livrés aux avortons,
Femmes dans les cachots, enfants dans les pontons,

1. Déesse de la vengeance, dans la mythologie.

Bagnes, sénats, proscrits, cadavres, gémonies ;
Alors, foulant aux pieds toutes les fleurs ternies,
Je m'enfuis, et je dis à ce soleil si doux :
Je veux l'ombre ! et je crie aux oiseaux : Taisez-vous !

Jersey, mai 1853.

STELLA [1]

JE M'ÉTAIS ENDORMI la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait ;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle ;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche ;
Le navire était noir, mais la voile était blanche ;
Des goélands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle.
L'océan, qui ressemble au peuple, allait vers elle,
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids ; une fleur
Qui s'éveillait me dit : C'est l'étoile ma sœur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait : — Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina [2], j'ai lui sur le Taygète [3];
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.

---

1. « L'étoile. »
2. Voir note 2 de la page 36.
3. Montagne du Péloponèse, près de Sparte.

O nations ! je suis la poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
Le lion océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi !
Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles!
Paupières, ouvrez-vous; allumez-vous, prunelles,
Terre, émeus le sillon, vie, éveille le bruit,
Debout, vous qui dormez ! — car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière !

Jersey, août 1853.

SONNEZ, SONNEZ TOUJOURS, CLAIRONS DE LA PENSÉE

SONNEZ, sonnez toujours, clairons de la pensée.

Quand Josué rêveur, la tête aux cieux dressée,
Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
Sonnait de la trompette autour de la cité [1],
Au premier tour qu'il fit, le roi se mit à rire ;
Au second tour, riant toujours, il lui fit dire :
« Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent? »
A la troisième fois l'arche allait en avant,
Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche,
Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon ;
Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron,
Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
Les femmes s'asseyaient en filant leur quenouille,
Et se moquaient, jetant des pierres aux hébreux ;
A la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,
Aveugles et boiteux vinrent, et leurs huées
Raillaient le noir clairon sonnant sous les nuées ;
A la sixième fois, sur sa tour de granit
Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant à gorge déployée,
Et cria : « Ces hébreux sont bons musiciens ! »
Autour du roi joyeux, riaient tous les anciens
Qui le soir sont assis au temple, et délibèrent...

A la septième fois, les murailles tombèrent.

1. La ville de Jéricho, en Palestine.

PATRIA

(Musique de Beethoven.)

LA-HAUT, qui sourit?
Est-ce un esprit?
Est-ce une femme?
Quel front sombre et doux !
Peuple, à genoux !
Est-ce notre âme
Qui vient à nous?

Cette figure en deuil
Paraît sur notre seuil,
Et notre antique orgueil
Sort du cercueil.
Ses fiers regards vainqueurs
Réveillent tous les cœurs,
Les nids dans les buissons,
Et les chansons.

C'est l'ange du jour ;
L'espoir, l'amour
Du cœur qui pense ;
Du monde enchanté
C'est la clarté.
Son nom est France
Ou Vérité.

Bel ange, à ton miroir
Quand s'offre un vil pouvoir,
Tu viens, terrible à voir,
Sous le ciel noir.
Tu dis au monde : Allons !
Formez vos bataillons !
Et le monde ébloui
Te répond : Oui.

C'est l'ange de nuit.
Rois, il vous suit,
Marquant d'avance
Le fatal moment
Au firmament.
Son nom est France
Ou Châtiment.

Ainsi que nous voyons
En mai les alcyons,
Voguez, ô nations,
Dans ses rayons !
Son bras aux cieux dressé
Ferme le noir passé
Et les portes de fer
Du sombre enfer

C'est l'ange de Dieu.
Dans le ciel bleu
Son aile immense
Couvre avec fierté
L'humanité.
Son nom est France
Ou Liberté !

Jersey, septembre 1853.

ULTIMA VERBA[1]

. . . .

QUAND MÊME grandirait l'abjection publique
A ce point d'adorer l'exécrable trompeur ;
Quand même l'Angleterre et même l'Amérique
Diraient à l'exilé : — Va-t'en! nous avons peur !

Quand même nous serions comme la feuille morte ;
Quand, pour plaire à César, on nous renîrait tous ;
Quand le proscrit devrait s'enfuir de porte en porte,
Aux hommes déchiré comme un haillon aux clous ;

Quand le désert, où Dieu contre l'homme proteste,
Bannirait les bannis, chasserait les chassés ;
Quand même, infâme aussi, lâche comme le reste,
Le tombeau jetterait dehors les trépassés ;

1. « Dernières paroles. »



VICTOR HUGO, A JERSEY

Musée Victor-Hugo.

EAU-FORTE D'AGLAÜS BOUVENNE, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE DE CHARLES HUGO

Je ne fléchirai pas ! Sans plainte dans la bouche,
Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau,
Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
Patrie, ô mon autel ! Liberté, mon drapeau !

Mes nobles compagnons, je garde votre culte ;
Bannis, la République est là qui nous unit.
J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte ;
Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit !

Je serai, sous le sac de cendre qui me couvre,
La voix qui dit : malheur ! la bouche qui dit : non !
Tandis que tes valets te montreront ton Louvre,
Moi, je te montrerai, césar, ton cabanon.

Devant les trahisons et les têtes courbées,
Je croiserai les bras, indigné, mais serein.
Sombre fidélité pour les choses tombées,
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain !

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !

Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France ! hors le devoir, hélas ! j'oublîrai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente.
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Jersey, 2 décembre 1852.

LUX [1]

I

TEMPS FUTURS ! vision sublime !
Les peuples sont hors de l'abîme.
Le désert morne est traversé.
Après les sables, la pelouse ;
Et la terre est comme une épouse,
Et l'homme est comme un fiancé !

Dès à présent l'œil qui s'élève
Voit distinctement ce beau rêve
Qui sera le réel un jour ;
Car Dieu dénoûra toute chaîne,
Car le passé s'appelle haine
Et l'avenir se nomme amour !

. . . .

Au fond des cieux un point scintille.
Regardez, il grandit, il brille,
Il approche, énorme et vermeil.
O République universelle,
Tu n'es encor que l'étincelle,
Demain tu seras le soleil !

II

Fêtes dans les cités, fêtes dans les campagnes !
Les cieux n'ont plus d'enfers, les lois n'ont plus de bagnes.
. . . .

Tout l'univers n'est plus qu'une famille unie.
Le saint labeur de tous se fond en harmonie ;
Et la société, qui d'hymnes retentit,
Accueille avec transport l'effort du plus petit ;
L'ouvrage du plus humble au fond de sa chaumière
Emeut l'immense peuple heureux dans la lumière ;
Toute l'humanité, dans sa splendide ampleur,
Sent le don que lui fait le moindre travailleur ;
Ainsi les verts sapins, vainqueurs des avalanches,
Les grands chênes, remplis de feuilles et de branches,

Les vieux cèdres touffus, plus durs que le granit,
Quand la fauvette en mai vient y faire son nid,
Tressaillent dans leur force et leur hauteur superbe,
Tout joyeux qu'un oiseau leur apporte un brin d'herbe.

Radieux avenir ! essor universel !
Epanouissement de l'homme sous le ciel !

. . . .

Les tyrans s'éteindront comme des météores.
Et, comme s'il naissait de la nuit deux aurores
Dans le même ciel bleu,
Nous vous verrons sortir de ce gouffre où nous sommes,
Mêlant vos deux rayons, fraternité des hommes,
Paternité de Dieu !

Oui, je vous le déclare, oui, je vous le répète,
Car le clairon redit ce que dit la trompette,
Tout sera paix et jour !
Liberté ! plus de serf et plus de prolétaire !
O sourire d'en haut ! ô du ciel pour la terre
Majestueux amour !

L'arbre saint du Progrès, autrefois chimérique,
Croîtra, couvrant l'Europe et couvrant l'Amérique,
Sur le passé détruit,
Et, laissant l'éther pur luire à travers ses branches,
Le jour, apparaîtra plein de colombes blanches,
Plein d'étoiles, la nuit.

Et nous qui serons morts, morts dans l'exil peut-être,
Martyrs saignants, pendant que les hommes, sans maître,
Vivront, plus fiers, plus beaux,
Sous ce grand arbre, amour des cieux qu'il avoisine,
Nous nous réveillerons pour baiser sa racine,
Au fond de nos tombeaux !

Jersey, 16-20 décembre 1853.

LES CONTEMPLATIONS
1856

Les Contemplations furent publiées à Paris, en deux volumes, intitulés l'un : *Autrefois*, l'autre : *Aujourd'hui*.— *Autrefois*, ce sont les pièces écrites par le poète avant la mort de sa fille Léopoldine qui, le 4 septembre 1843, se noya dans la Seine, à Villequier, avec son mari Charles Vacquerie, frère d'Auguste Vacquerie. *Aujourd'hui*, ce sont les pièces écrites de 1843 au commencement de 1856.— Les deux volumes réunis constituent le chef-d'œuvre lyrique de Victor Hugo, et, on peut le dire, de la poésie française. Les poésies consacrées à la mémoire de Léopoldine forment, en effet, le plus beau poème de douleur puis de résignation paternelles que possède notre littérature ; et, si l'on a pu railler, au nom du bon sens, le lyrisme apocalyptique de certaines pièces, *Ibo, les Mages, Ce que dit la bouche d'ombre*, inspirées au proscrit par sa solitude et ses rêves de « penseur », de visionnaire, en face de l'océan, elles n'en demeurent pas moins quelque chose de grandiose. C'est même en elles qu'éclatait l'essentielle nouveauté de l'ouvrage.

AUTREFOIS.

A MA FILLE

O MON ENFANT, tu vois, je me soumets.
Fais comme moi : vis du monde éloignée ;
Heureuse ? non ; triomphante ? jamais ;
— Résignée !

Sois bonne et douce, et lève un front pieux.
Comme le jour dans les cieux met sa flamme,
Toi, mon enfant, dans l'azur de tes yeux
Mets ton âme !

Nul n'est heureux et nul n'est triomphant.
L'heure est pour tous une chose incomplète ;
L'heure est une ombre, et notre vie, enfant,
En est faite.

Oui, de leur sort tous les hommes sont las.
Pour être heureux, à tous — destin morose ! —
Tout a manqué. Tout, c'est-à-dire, hélas !
Peu de chose.

Ce peu de chose est ce que, pour sa part,
Dans l'univers chacun cherche et désire :
Un mot, un nom, un peu d'or, un regard,
Un sourire !

La gaîté manque au grand roi sans amours ;
La goutte d'eau manque au désert immense.
L'homme est un puits où le vide toujours
Recommence.

Vois ces penseurs que nous divinisons,
Vois ces héros dont les fronts nous dominent,
Noms dont toujours nos sombres horizons
S'illuminent !

Après avoir, comme fait un flambeau,
Ebloui tout de leurs rayons sans nombre,
Ils sont allés chercher dans le tombeau
Un peu d'ombre.

Le ciel, qui sait nos maux et nos douleurs,
Prend en pitié nos jours vains et sonores.
Chaque matin, il baigne de ses pleurs
Nos aurores.

Dieu nous éclaire, à chacun de nos pas,
Sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes ;
Une loi sort des choses d'ici-bas,
Et des hommes.

Cette loi sainte, il faut s'y conformer,
Et la voici, toute âme y peut atteindre :
Ne rien haïr, mon enfant; tout aimer,
Ou tout plaindre !

Paris, octobre 1842.

LE POÈTE S'EN VA DANS LES CHAMPS

LE POÈTE s'en va dans les champs ; il admire,
Il adore; il écoute en lui-même une lyre ;
Et le voyant venir, les fleurs, toutes les fleurs,
Celles qui des rubis font pâlir les couleurs,
Celles qui des paons même éclipseraient les queues,
Les petites fleurs d'or, les petites fleurs bleues,
Prennent, pour l'accueillir agitant leurs bouquets,
De petits airs penchés ou de grands airs coquets,
Et, familièrement, car cela sied aux belles :
— Tiens ! c'est notre amoureux qui passe ! disent-elles.

Et, pleins de jour et d'ombre et de confuses voix,
Les grands arbres profonds qui vivent dans les bois,
Tous ces vieillards, les ifs, les tilleuls, les érables,
Les saules tout ridés, les chênes vénérables,
L'orme au branchage noir, de mousse appesanti,
Comme les ulémas [1] quand paraît le muphti [2]
Lui font de grands saluts et courbent jusqu'à terre
Leurs têtes de feuillée et leurs barbes de lierre,
Contemplent de son front la sereine lueur,
Et murmurent tout bas : — C'est lui ! c'est le rêveur !...

Les Roches, juin 1831.

LA VIE AUX CHAMPS

LE SOIR, A LA CAMPAGNE, on sort, on se promène,
Le pauvre dans son champ, le riche en son domaine ;
Moi, je vais devant moi ; le poète en tout lieu
Se sent chez lui, sentant qu'il est partout chez Dieu.
Je vais volontiers seul. Je médite ou j'écoute.
Pourtant, si quelqu'un veut m'accompagner en route,
J'accepte. Chacun a quelque chose en l'esprit,
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit.
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis.

Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai congé,
Je sors. J'entre en passant chez des amis que j'ai.
On prend le frais, au fond du jardin, en famille.
Le serein mouille un peu les bancs sous la charmille ;
N'importe ! je m'assieds, et je ne sais pourquoi
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons,
Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime ;
Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,

1. Théologiens chez les musulmans.
2. Membre du clergé musulman, chargé du maintien de la loi religieuse.

Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste ;
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses en carton, des dessins à la plume ;
Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit,
Et qu'enfin je suis doux, pas fier, et fort instruit.

Aussi, dès qu'on m'a vu : — Le voilà ! — tous accourent.
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel,
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !
Les petits — quand on est petit on est très brave —
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave.
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout ; — j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs,
Qui montre en même temps des âmes et des perles. —

J'admire les crayons, l'album, les nids de merles,
Et quelquefois on dit, quand j'ai bien admiré :
— Il est du même avis que monsieur le curé. —
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés sur mes genoux,
Un silence, et cela veut dire : « Parle-nous ».

Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment
Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment
Tout ce que je leur dis. Je leur montre du doigt
Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre qu'on y voit.
Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute. Je dis comme
Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme,
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.
Je dis : Donnez l'aumône au pauvre humble et penché.
Recevez doucement la leçon ou le blâme.
Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme ! —
Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,

Et que dans nos bonheurs, et que dans nos délires,
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires ;
Qu'être bon, c'est bien vivre; et que l'adversité
Peut tout chasser d'une âme, excepté la bonté ;
Et qu'ainsi les méchants, dans leur haine profonde,
Ont tort d'accuser Dieu. Grand Dieu ! nul homme au monde
N'a droit, en choisissant sa route, en y marchant,
De dire que c'est toi qui l'as rendu méchant ;
Car le méchant, Seigneur, ne t'est pas nécessaire.

Je leur raconte aussi l'histoire ; la misère
Du peuple juif, maudit qu'il faut enfin bénir ;
La Grèce, rayonnant jusque dans l'avenir ;
Rome; l'antique Egypte et ses plaines sans ombre,
Et tout ce qu'on y voit de sinistre et de sombre.
Lieux effrayants ! Tout meurt; le bruit humain finit.
Tous ces démons taillés dans le bloc de granit,
Olympe monstrueux des époques obscures,
Les sphinx, les Anubis [1], les Ammons [2], les Mercures,
Sont assis au désert depuis quatre mille ans.
Autour d'eux le vent souffle, et les sables brûlants
Montent comme une mer d'où sort leur tête énorme ;
La pierre mutilée a gardé quelque forme
De statue ou de spectre, et rappelle d'abord
Les plis que fait un drap sur la face d'un mort ;
On y distingue encor le front, le nez, la bouche,
Les yeux, je ne sais quoi d'horrible et de farouche
Qui regarde et qui vit, masque vague et hideux.
Le voyageur de nuit, qui passe à côté d'eux,
S'épouvante, et croit voir, aux lueurs des étoiles,
Des géants enchaînés et muets sous des voiles.

La Terrasse, août 1840.

LISE

J'AVAIS DOUZE ANS ; elle en avait bien seize.
Elle était grande, et, moi, j'étais petit.
Pour lui parler le soir plus à mon aise,
Moi j'attendais que sa mère sortît ;

---

1. Anubis, dieu de l'ancienne Égypte, qui avait le corps d'un homme et la tête d'un chacal.
2. Ammon, dieu égyptien aussi.

Puis je venais m'asseoir près de sa chaise
Pour lui parler le soir plus à mon aise.

Que de printemps passés avec leurs fleurs !
Que de feux morts, et que de tombes closes !
Se souvient-on qu'il fut jadis des cœurs?
Se souvient-on qu'il fut jadis des roses ?
Elle m'aimait. Je l'aimais. Nous étions
Deux purs enfants, deux parfums, deux rayons.

Dieu l'avait faite ange, fée et princesse.
Comme elle était bien plus grande que moi,
Je lui faisais des questions sans cesse
Pour le plaisir de lui dire : Pourquoi?
Et par moments elle évitait, craintive,
Mon œil rêveur qui la rendait pensive.

Puis j'étalais mon savoir enfantin,
Mes jeux, la balle et la toupie agile ;
J'étais tout fier d'apprendre le latin ;
Je lui montrais mon Phèdre et mon Virgile ;
Je bravais tout ; rien ne me faisait mal ;
Je lui disais : Mon père est général.

Quoiqu'on soit femme, il faut parfois qu'on lise
Dans le latin, qu'on épelle en rêvant ;
Pour lui traduire un verset, à l'église,
Je me penchais sur son livre souvent.
Un ange ouvrait sur nous son aile blanche,
Quand nous étions à vêpres le dimanche.

Elle disait de moi : C'est un enfant !
Je l'appelais mademoiselle Lise.
Pour lui traduire un psaume, bien souvent
Je me penchais sur son livre à l'église ;
Si bien qu'un jour, vous le vîtes, mon Dieu !
Sa joue en fleur toucha ma lèvre en feu.

Jeunes amours, si vite épanouies,
Vous êtes l'aube et le matin du cœur.
Charmez l'enfant, extases inouïes !
Et, quand le soir vient avec la douleur,
Charmez encor nos âmes éblouies,
Jeunes amours, si vite évanouies !

Mai 1843.

ELLE ÉTAIT DÉCHAUSSÉE

ELLE était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive;
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive...
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans ses yeux, et riant au travers.

Mont-l'Am., juin 183..

IL FAUT QUE LE POÈTE...

IL FAUT que le poète, épris d'ombre et d'azur,
Esprit doux et splendide, au rayonnement pur,
Qui marche devant tous, éclairant ceux qui doutent,
Chanteur mystérieux qu'en tressaillant écoutent
Les femmes, les songeurs, les sages, les amants,
Devienne formidable à de certains moments.
Parfois lorsqu'on se met à rêver sur son livre,
Où tout berce, éblouit, calme, caresse, enivre,
Où l'âme à chaque pas trouve à faire son miel,
Où les coins les plus noirs ont des lueurs du ciel,
Au milieu de cette humble et haute poésie,
Dans cette paix sacrée où croît la fleur choisie,
Où l'on entend couler les sources et les pleurs,
Où les strophes, oiseaux peints de mille couleurs,
Volent chantant l'amour, l'espérance et la joie,
Il faut que par instants on frissonne, et qu'on voie

Tout à coup, sombre, grave et terrible au passant
Un vers fauve sortir de l'ombre en rugissant!
Il faut que le poète aux semences fécondes
Soit comme ces forêts vertes, fraîches, profondes,
Pleines de chants, amour du vent et du rayon,
Charmantes, où soudain l'on rencontre un lion.

Paris, mai 1842.

LE CHEVAL MARTYR [1]

. . . .
LE PESANT CHARIOT porte une énorme pierre ;
Le limonier, suant du mors à la croupière,
Tire, et le roulier fouette, et le pavé glissant
Monte, et le cheval triste a le poitrail en sang.
Il tire, traîne, geint, tire encore et s'arrête.
Le fouet noir tourbillonne au-dessus de sa tête ;
C'est lundi ; l'homme hier buvait aux Porcherons [2]
Un vin plein de fureur, de cris et de jurons ;
Oh ! quelle est donc la loi formidable qui livre
L'être à l'être, et la bête effarée à l'homme ivre?
L'animal éperdu ne peut plus faire un pas ;
Il sent l'ombre sur lui peser ; il ne sait pas,
Sous le bloc qui l'écrase et le fouet qui l'assomme,
Ce que lui veut la pierre et ce que lui veut l'homme;
Et le roulier n'est plus qu'un orage de coups
Tombant sur ce forçat qui traîne les licous,
Qui souffre, et ne connaît ni repos ni dimanche.
Si la corde se casse, il frappe avec le manche,
Et si le fouet se casse, il frappe avec le pied ;
Et le cheval, tremblant, hagard, estropié,
Baisse son cou lugubre et sa tête égarée ;
On entend, sous les coups de la botte ferrée,
Sonner le ventre nu du pauvre être muet;
Il râle ; tout à l'heure encore il remuait,
Mais il ne bouge plus et sa force est finie.
Et les coups furieux pleuvent ; son agonie
Tente un dernier effort ; son pied fait un écart,
Il tombe, et le voilà brisé sous le brancard ;

1. Nous intitulons ainsi un fragment de la pièce de vers qui a pour titre : *Melancholia*, mot latin, d'origine grecque, signifiant : « Bile, Humeur noire ».
2. Ancien hameau, situé au N.-O. de Paris, et qui se composait surtout de cabarets.

Et, dans l'ombre, pendant que son bourreau redouble,
Il regarde Quelqu'un de sa prunelle trouble ;
Et l'on voit lentement s'éteindre, humble et terni,
Son œil plein des stupeurs sombres de l'infini,
Où luit vaguement l'âme effrayante des choses...

Juillet 1838.

LE REVENANT

MÈRES EN DEUIL, vos cris là-haut sont entendus.
Dieu, qui tient dans sa main tous les oiseaux perdus,
Parfois au même nid rend la même colombe.
O mères, le berceau communique à la tombe.
L'éternité contient plus d'un divin secret.

La mère dont je vais vous parler demeurait
A Blois ; je l'ai connue en un temps plus prospère ;
Et sa maison touchait à celle de mon père.
Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet.
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait.
Elle eut un fils ; ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial ; et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre,
Pauvre mère, et ses yeux resplendissaient dans l'ombre
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.
Dès l'aube, elle chantait, ravie et toute fière.

Elle se renversait sur sa chaise en arrière,
Son fichu laissant voir son sein gonflé de lait,
Et souriait au faible enfant, et l'appelait
Ange, trésor, amour ; et mille folles choses.
Oh ! comme elle baisait ces beaux petits pieds roses ;
Comme elle leur parlait ! L'enfant, charmant et nu,
Riait, et, par ses mains sous les bras soutenu,
Joyeux, de ses genoux montait jusqu'à sa bouche.

Tremblant comme le daim qu'une feuille effarouche,
Il grandit. Pour l'enfant, grandir, c'est chanceler.
Il se mit à marcher, il se mit à parler.

Il eut trois ans ; doux âge, où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.
Et la mère disait : Mon fils ! — et reprenait :
— Voyez comme il est grand ! Il apprend ; il connaît
Ses lettres. C'est un diable ! Il veut que je l'habille
En homme ; il ne veut plus de ses robes de fille.
C'est déjà très méchant, ces petits hommes-là !
C'est égal, il lit bien ; il ira loin ; il a
De l'esprit ; je lui fais épeler l'Évangile. —
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et, mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour — nous avons tous de ces dates funèbres ! —
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge. O noire maladie !
De l'air par qui l'on vit sinistre perfidie !
Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants !
Ils luttent ; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange
Et si mystérieux qu'il semble qu'on entend,
Dans leur poitrine, où meurt le souffle haletant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La Mort entra comme un voleur
Et le prit. — Une mère, un père, la douleur,
Le noir cercueil, le front qui se heurte aux murailles,
Les lugubres sanglots qui sortent des entrailles,
Oh ! la parole expire où commence le cri ;
Silence aux mots humains !

La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Elle ne mangeait pas, sa vie était sa fièvre ;
Elle ne répondait à personne ; sa lèvre
Tremblait ; on l'entendait, avec un morne effroi,
Qui disait à voix basse à quelqu'un : — Rends-le moi ! —
Et le médecin dit au père : — Il faut distraire

Ce cœur triste, et donner à l'enfant mort un frère. —
Le temps passa ; les jours, les semaines, les mois.

Elle se sentit mère une seconde fois.

Devant le berceau froid de son ange éphémère,
Se rappelant l'accent dont il disait : « Ma mère »,
Elle songeait, muette, assise sur son lit.
Le jour où, tout à coup, dans son flanc tressaillit
L'être inconnu promis à notre aube mortelle,
Elle pâlit. — Quel est cet étranger? dit-elle.
Puis, elle cria, sombre et tombant à genoux :
— Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux !
O mon doux endormi, toi que la terre glace,
Tu dirais : On m'oublie ; un autre a pris ma place ;
Ma mère l'aime, et rit ; elle le trouve beau,
Elle l'embrasse, et, moi, je suis dans mon tombeau !
Non ! non ! —

Ainsi pleurait cette douleur profonde.

Le jour vint, elle mit un autre enfant au monde,
Et le père joyeux cria : C'est un garçon !
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère restait morne, et la pâle accouchée,
Sur l'ancien souvenir tout entière penchée,
Rêvait ; on lui porta l'enfant sur un coussin ;
Elle se laissa faire et lui donna le sein ;
Et tout à coup, pendant que, farouche, accablée,
Pensant au fils nouveau moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul ! »
— O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue ! —
Elle entendit, avec une voix bien connue,
Le nouveau-né parler dans l'ombre entre ses bras,
Et tout bas murmurer : C'est moi. Ne le dis pas.

Août 1843.

AUX ARBRES

ARBRES DE LA FORÊT, vous connaissez mon âme!
Au gré des envieux, la foule loue et blâme ;
Vous me connaissez, vous ! — Vous m'avez vu souvent,
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant.

Vous le savez, la pierre où court un scarabée,
Une humble goutte d'eau de fleur en fleur tombée,
Un nuage, un oiseau, m'occupent tout un jour.
La contemplation m'emplit le cœur d'amour.
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure,
Avec ces mots que dit l'esprit à la nature,
Questionner tout bas vos rameaux palpitants,
Et du même regard poursuivre en même temps,
Pensif, le front baissé, l'œil dans l'herbe profonde,
L'étude d'un atome et l'étude du monde.
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,
Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme, et chercher Dieu!
Feuilles qui tressaillez à la pointe des branches,
Nids dont le vent au loin sème les plumes blanches,
Clairières, vallons verts, déserts sombres et doux,
Vous savez que je suis calme et pur comme vous.
Comme au ciel vos parfums, mon culte à Dieu s'élance,
Et je suis plein d'oubli comme vous de silence !
La haine sur mon nom répand en vain son fiel ;
Toujours, — je vous atteste, ô bois aimés du ciel ! —
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère !

Arbres de ces grands bois qui frissonnez toujours,
Je vous aime, et vous, lierre au seuil des antres sourds,
Ravins où l'on entend filtrer les sources vives,
Buissons que les oiseaux pillent, joyeux convives !
Quand je suis parmi vous, arbres de ces grands bois,
Dans tout ce qui m'entoure et me cache à la fois,
Dans votre solitude où je rentre en moi-même,
Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime !

Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêt,
Forêt ! c'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.

Juin 1843

L'ENFANT, VOYANT L'AÏEULE...

L'ENFANT, voyant l'aïeule à filer occupée,
Veut faire une quenouille à sa grande poupée.
L'aïeule s'assoupit un peu ; c'est le moment.
L'enfant vient par derrière, et tire doucement
Un brin de la quenouille où le fuseau tournoie,
Puis s'enfuit triomphante, emportant avec joie
La belle laine d'or que le safran jaunit,
Autant qu'en pourrait prendre un oiseau pour son nid.

Cauterets, 25 août 1843.

AUJOURD'HUI.

OH ! JE FUS COMME FOU DANS LE PREMIER MOMENT

OH ! je fus comme fou dans le premier moment,
Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé?
Je voulais me briser le front sur le pavé ;
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : « Non !
— Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom
Qui font que dans le cœur le désespoir se lève? »
Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte,
Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !
Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
Attendez ! elle vient ! Laissez-moi, que j'écoute !
Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852.

QUAND NOUS HABITIONS TOUS ENSEMBLE...

QUAND nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche aux bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.
Oh ! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts !

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait : Mon père,
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main.
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh ! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant !
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh ! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin !

C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin !

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine !
Comme nous courions dans les bois !

Puis, vers la lumière isolée
Etoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur ;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant... —
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent !

Villequier, 4 septembre 1844.

O SOUVENIRS ! PRINTEMPS ! AURORE !

O SOUVENIRS ! printemps ! aurore!
Doux rayon triste et réchauffant !
— Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant... —

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu,
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu?

C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant ! —
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller ;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler.

Ses frères riaient... — Aube pure !
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux !

Je toussais, on devenait brave.
Elle montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave :
— J'ai laissé les enfants en bas.

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée,
Et le doux astre de mes yeux !

Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants ! chers entretiens !
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : — Père, viens !

« Nous allons t'apporter ta chaise,
Conte-nous une histoire, dis ! —
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond.

Toujours, ces quatre douces têtes
Riaient comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste et l'Homère
D'un poème éclos d'un seul jet ;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre
J'entrevoyais un coin des cieux !

Villequier, 4 septembre 1846.

ON VIT, ON PARLE...

ON VIT, on parle, on a le ciel et les nuages
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement
En voiture publique à quelque endroit charmant,
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;
Le regard d'une femme en passant vous agite ;
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois !
On écoute le chant des oiseaux dans les bois ;
Le matin, on s'éveille, et toute une famille
Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !
On déjeune en lisant son journal ; tout le jour
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;
La vie arrive avec ses passions troublées ;
On jette sa parole aux sombres assemblées ;
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,
On se sent faible et fort, on est petit et grand ;
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en fête ;
On arrive, on recule, on lutte avec effort... —
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière.

A QUOI SONGEAIENT LES DEUX CAVALIERS DANS LA FORÊT

LA NUIT ÉTAIT FORT NOIRE, et la forêt très sombre.
Hermann à mes côtés me paraissait une ombre.
Nos chevaux galopaient. A la garde de Dieu !
Les nuages du ciel ressemblaient à des marbres.
Les étoiles volaient dans les branches des arbres
Comme un essaim d'oiseaux de feu.

Je suis plein de regrets. Brisé par la souffrance,
L'esprit profond d'Hermann est vide d'espérance.
Je suis plein de regrets. O mes amours, dormez !
Or, tout en traversant ces solitudes vertes,
Hermann me dit : Je songe aux tombes entr'ouvertes !
Et je lui dis : Je pense aux tombeaux refermés !

Lui regarde en avant ; je regarde en arrière.
Nos chevaux galopaient à travers la clairière ;
Le vent nous apportait de lointains angelus ;
Il dit : — Je songe à ceux que l'existence afflige,
A ceux qui sont, à ceux qui vivent. — Moi, lui dis-je,
Je pense à ceux qui ne sont plus !

Les fontaines chantaient. Que disaient les fontaines?
Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes?
Les buissons chuchotaient comme d'anciens amis.
Hermann me dit : Jamais les vivants ne sommeillent.
En ce moment, des yeux pleurent, d'autres yeux veillent.
Et je lui dis : Hélas ! d'autres sont endormis !

Hermann reprit alors : Le malheur, c'est la vie.
Les morts ne souffrent plus. Ils sont heureux ! J'envie
Leur fosse où l'herbe pousse, où s'effeuillent les bois.
Car la nuit les caresse avec ses douces flammes ;
Car le ciel rayonnant calme toutes les âmes
Dans tous les tombeaux à la fois !

Et je lui dis : Tais-toi ! respect au noir mystère !
Les morts gisent couchés sous nos pieds dans la terre.
Les morts, ce sont les cœurs qui t'aimaient autrefois !
C'est ton ange expiré ! c'est ton père et ta mère !
Ne les attristons point par l'ironie amère.
Comme à travers un rêve, ils entendent nos voix.

Octobre 1853.

VENI, VIDI, VIXI [1]

J'AI BIEN ASSEZ VÉCU, puisque dans mes douleurs
Je marche sans trouver de bras qui me secourent,
Puisque je ris à peine aux enfants qui m'entourent,
Puisque je ne suis plus réjoui par les fleurs ;

1. « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vécu. » — Le poète a changé en *vixi* (j'ai vécu) le *vici* (j'ai vaincu) de la phrase fameuse de Jules César annonçant, dans une lettre au Sénat romain, une victoire qu'il venait de remporter.

Puisqu'au printemps, quand Dieu met la nature en fête,
J'assiste, esprit sans joie, à ce splendide amour ;
Puisque je suis à l'heure où l'homme fuit le jour,
Hélas ! et sent de tout la tristesse secrète ;

Puisque l'espoir serein dans mon âme est vaincu ;
Puisqu'en cette saison des parfums et des roses,
O ma fille ! j'aspire à l'ombre où tu reposes,
Puisque mon cœur est mort, j'ai bien assez vécu.

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
Mon sillon ? Le voilà. Ma gerbe ? La voici.
J'ai vécu souriant, toujours plus adouci,
Debout, mais incliné du côté du mystère.

J'ai fait ce que j'ai pu ; j'ai servi, j'ai veillé,
Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.
Je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

Dans ce bagne terrestre où ne s'ouvre aucune aile,
Sans me plaindre, saignant, et tombant sur les mains,
Morne, épuisé, raillé par les forçats humains,
J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

Maintenant, mon regard ne s'ouvre qu'à demi ;
Je ne me tourne plus même quand on me nomme ;
Je suis plein de stupeur et d'ennui, comme un homme
Qui se lève avant l'aube et qui n'a pas dormi.

Je ne daigne plus même, en ma sombre paresse,
Répondre à l'envieux dont la bouche me nuit.
O Seigneur ! ouvrez-moi les portes de la nuit,
Afin que je m'en aille et que je disparaisse !

Avril 1848.

A VILLEQUIER

MAINTENANT QUE PARIS, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux ;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux ;



CHARLES VACQUERIE ET SA FEMME LÉOPOLDINE

Musée Victor-Hugo.

DESSINS DE MADAME HUGO

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
Emu par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu ! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité,

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours !

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;
J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants,
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur son parfum ;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un ;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
Passent sous le ciel bleu ;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent :
Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
Je viens vous adorer !

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Eclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant,
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,
Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer !

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu ! quand on souffre,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts,
Je me sens éclairé dans ma douleur amère
Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
Puisque vous avez fait les hommes pour cela !
Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?

Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
Le soir, quand tout se tait,
Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
Cet ange m'écoutait !

Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
L'instant, pleurs superflus !
Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
Quoi donc ! je ne l'ai plus !

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
O mon Dieu ! cette plaie a si longtemps saigné !
L'angoisse de mon âme est toujours la plus forte,
Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas ! fronts que le deuil réclame,
Mortels sujets aux pleurs,
Il nous est malaisé de retirer notre âme
De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

Villequier, 4 septembre 1847.

AUX FEUILLANTINES

MES DEUX FRÈRES ET MOI, nous étions tout enfants.
Notre mère disait : Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles.

Abel était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent.
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible.

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes ravis dans un coin nous asseoir.
Des estampes partout ! quel bonheur ! quel délire !

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et dès le premier mot il nous parut si doux
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi, tout le matin,
Joseph, Ruth et Booz, le bon Samaritain;
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

Marine-Terrace, août 1855.

DOLOROSÆ [1]

MÈRE, voilà douze ans que notre fille est morte ;
Et depuis, moi le père et vous la femme forte,
Nous n'avons pas été, Dieu le sait, un seul jour
Sans parfumer son nom de prière et d'amour.
Nous avons pris la sombre et charmante habitude
De voir son ombre vivre en notre solitude,
De la sentir passer et de l'entendre errer,
Et nous sommes restés à genoux à pleurer.
Nous avons persisté dans cette douleur douce,
Et nous vivons penchés sur ce cher nid de mousse
Emporté dans l'orage avec les deux oiseaux.
Mère, nous n'avons pas plié, quoique roseaux,
Ni perdu la bonté vis-à-vis l'un de l'autre,
Ni demandé la fin de mon deuil et du vôtre
A cette lâcheté qu'on appelle l'oubli.
Oui, depuis ce jour triste où pour nous ont pâli
Les cieux, les champs, les fleurs, l'étoile, l'aube pure,
Et toutes les splendeurs de la sombre nature,
Avec les trois enfants qui nous restent, trésor
De courage et d'amour que Dieu nous laisse encor,
Nous avons essuyé des fortunes diverses,
Ce qu'on nomme malheur, adversité, traverses,
Sans trembler, sans fléchir, sans haïr les écueils,
Donnant aux deuils du cœur, à l'absence, aux cercueils,
Aux souffrances dont saigne ou l'âme ou la famille,
Aux êtres chers enfuis ou morts, à notre fille,
Aux vieux parents repris par un monde meilleur,
Nos pleurs, et le sourire à toute autre douleur.

Marine-Terrace, août 1855.

---

1. « A la douloureuse. » — *Mater dolorosa*, Mère de douleurs.

PAROLES SUR LA DUNE

MAINTENANT que mon temps décroît comme un flambeau,
Que mes tâches sont terminées ;
Maintenant que voici que je touche au tombeau,
Par les deuils et par les années,

Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées ;

Maintenant que je dis : — Un jour, nous triomphons ;
Le lendemain tout est mensonge ! —
Je suis triste et je marche au bord des flots profonds,
Courbé comme celui qui songe,

Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler sous le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées ;

J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre ;
J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
Ce qui parle à ce qui murmure ;

Et je reste parfois couché sans me lever,
Sur l'herbe rare de la dune,
Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
Les yeux sinistres de la lune.

Elle monte, elle jette un long rayon dormant
A l'espace, au mystère, au gouffre ;
Et nous nous regardons tous les deux fixement,
Elle qui brille et moi qui souffre.

Où donc s'en sont allés mes jours évanouis?
Est-il quelqu'un qui me connaisse?
Ai-je encor quelque chose, en mes yeux éblouis,
De la clarté de ma jeunesse?

Tout s'est-il envolé? Je suis seul, je suis las ;
J'appelle sans qu'on me réponde ;
O vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde?

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais?
Au dedans de moi le soir tombe.
O terre, dont la brume efface les sommets,
Suis-je le spectre, et toi la tombe?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir?
J'attends, je demande, j'implore ;
Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore!

Comme le souvenir est voisin du remord !
Comme à pleurer tout nous ramène !
Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,
Noir verrou de la porte humaine !

Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
Et l'onde aux plis infranchissables ;
L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
Fleurir le chardon bleu des sables.

5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey.

PASTEURS ET TROUPEAUX

LE VALLON OU JE VAIS, tous les jours est charmant,
Serein, abandonné, seul sous le firmament,
Plein de ronces en fleurs ; c'est un sourire triste.
Il vous fait oublier que quelque chose existe,
Et, sans le bruit des champs remplis de travailleurs,
On ne saurait plus là si quelqu'un vit ailleurs.
Là l'ombre fait l'amour ; l'idylle naturelle
Rit ; le bouvreuil avec le verdier s'y querelle,
Et la fauvette y met de travers son bonnet ;
C'est tantôt l'aubépine et tantôt le genêt ;
De noirs granits bourrus, puis des mousses riantes ;
Car Dieu fait un poème avec des variantes ;
Comme le vieil Homère, il rabâche parfois,
Mais c'est avec les fleurs, les monts, l'onde et les bois !
Une petite mare est là, ridant sa face,
Prenant des airs de flot pour la fourmi qui passe;
Ironie étalée au milieu du gazon,
Qu'ignore l'océan grondant à l'horizon.
J'y rencontre parfois sur la roche hideuse

Un doux être; quinze ans, yeux bleus, pieds nus, gardeuse
De chèvres, habitant, au fond d'un ravin noir,
Un vieux chaume croulant qui s'étoile le soir ;
Ses sœurs sont au logis et filent leur quenouille,
Elle essuie aux roseaux ses pieds que l'étang mouille ;
Chèvres, brebis, béliers paissent ; quand, sombre esprit,
J'apparais, le pauvre ange a peur, et me sourit ;
Et moi, je la salue, elle étant l'innocence.
Ses agneaux, dans le pré plein de fleurs qui l'encense,
Bondissent, et chacun, au soleil s'empourprant,
Laisse aux buissons, à qui la bise le reprend,
Un peu de sa toison comme un flocon d'écume.
Je passe ; enfant, troupeau s'effacent dans la brume ;
Le crépuscule étend sur les longs sillons gris
Ses ailes de fantôme et de chauve-souris ;
J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière
Chanter derrière moi la douce chevrière ;
Et, là-bas, devant moi, le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,
Le pâtre, promontoire au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis,
Et, dans l'ascension des nuages bénis,
Regarde se lever la lune triomphale,
Pendant que l'ombre tremble, et que l'âpre rafale
Disperse à tous les vents avec son souffle amer
La laine des moutons sinistres de la mer.

Jersey, Grouville, avril 1855.

J'AI CUEILLI CETTE FLEUR...

J'AI CUEILLI cette fleur pour toi sur la colline.
Dans l'âpre escarpement qui sur le flot s'incline,
Que l'aigle connaît seul et peut seul approcher,
Paisible, elle croissait aux fentes du rocher.
L'ombre baignait les flancs du morne promontoire ;
Je voyais, comme on dresse au lieu d'une victoire
Un grand arc de triomphe éclatant et vermeil,
A l'endroit où s'était englouti le soleil,
La sombre nuit bâtir un porche de nuées.
Des voiles s'enfuyaient, au loin diminuées ;

Quelques toits, s'éclairant au fond d'un entonnoir,
Semblaient craindre de luire et de se laisser voir.
J'ai cueilli cette fleur pour toi, ma bien-aimée.
Elle est pâle, et n'a pas de corolle embaumée,
Sa racine n'a pris sur la crête des monts
Que l'amère senteur des glauques goémons ;
Moi, j'ai dit : Pauvre fleur, du haut de cette cime,
Tu devais t'en aller dans cet immense abîme
Où l'algue et le nuage et les voiles s'en vont.
Va mourir sur un cœur, abîme plus profond.
Fane-toi sur ce sein en qui palpite un monde.
Le ciel, qui te créa pour t'effeuiller dans l'onde,
Te fit pour l'océan, je te donne à l'amour. —
Le vent mêlait les flots ; il ne restait du jour
Qu'une vague lueur, lentement effacée.
Oh ! comme j'étais triste au fond de ma pensée,
Tandis que je songeais, et que le gouffre noir
M'entrait dans l'âme avec tous les frissons du soir !

Ile de Serk, août 1855.

IBO [1]

DITES, POURQUOI, dans l'insondable
Au mur d'airain,
Dans l'obscurité formidable
Du ciel serein,

Pourquoi, dans ce grand sanctuaire
Sourd et béni,
Pourquoi, sous l'immense suaire
De l'infini,

Enfouir vos lois éternelles
Et vos clartés ?
Vous savez bien que j'ai des ailes,
O vérités !

Pourquoi vous cachez-vous dans l'ombre
Qui nous confond ?
Pourquoi fuyez-vous l'homme sombre
Au vol profond ?

1. « J'irai. »

Que le mal détruise ou bâtisse,
Rampe ou soit roi,
Tu sais bien que j'irai, justice,
J'irai vers toi !

Beauté sainte, idéal qui germes
Chez les souffrants,
Toi par qui les esprits sont fermes
Et les cœurs grands,

Vous le savez, vous que j'adore,
Amour, raison,
Qui vous levez comme l'aurore
Sur l'horizon,

Foi, ceinte d'un cercle d'étoiles,
Droit, bien de tous,
J'irai, Liberté qui te voiles,
J'irai vers vous !

Vous avez beau, sans fin, sans borne,
Lueurs de Dieu,
Habiter la profondeur morne
Du gouffre bleu,

Ame à l'abîme habituée
Dès le berceau,
Je n'ai pas peur de la nuée ;
Je suis oiseau.

Je suis oiseau comme cet être
Qu'Amos [1] rêvait,
Que saint Marc voyait apparaître
A son chevet,

Qui mêlait sur sa tête fière,
Dans les rayons,
L'aile de l'aigle à la crinière
Des grands lions.

J'ai des ailes. J'aspire au faîte ;
Mon vol est sûr ;
J'ai des ailes pour la tempête
Et pour l'azur.

1. Prophète juif, du temps des rois Osias et Jéroboam (IXe siècle av. J.-C.).

Je gravis les marches sans nombre.
Je veux savoir,
Quand la science serait sombre
Comme le soir !

Vous savez bien que l'âme affronte
Ce noir degré,
Et que, si haut qu'il faut qu'on monte,
J'y monterai !

Vous savez bien que l'âme est forte
Et ne craint rien
Quand le souffle de Dieu l'emporte !
Vous savez bien

Que j'irai jusqu'aux bleus pilastres,
Et que mon pas,
Sur l'échelle qui monte aux astres,
Ne tremble pas !

. . . .

Je suis celui que rien n'arrête,
Celui qui va,
Celui dont l'âme est toujours prête
A Jéhovah ;

Je suis le poète farouche,
L'homme devoir,
Le souffle des douleurs, la bouche
Du clairon noir ;

Le rêveur qui sur ses registres
Met les vivants,
Qui mêle des strophes sinistres
Aux quatre vents ;

Le songeur ailé, l'âpre athlète
Au bras nerveux,
Et je traînerais la comète
Par les cheveux.

Donc, les lois de notre problème,
Je les aurai ;
J'irai vers elles, penseur blême,
Mage effaré !

Pourquoi cacher ces lois profondes?
Rien n'est muré.
Dans vos flammes et dans vos ondes
Je passerai ;

J'irai lire la grande bible ;
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu,

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,
Gouffres ouverts
Que garde la meute livide
Des noirs éclairs,

Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré;
Et si vous aboyez, tonnerres,
Je rugirai.

Au dolmen de Rozel, janvier 1853.

LES MAGES

POURQUOI DONC faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous ?
Des esprits conducteurs des êtres
Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu de ses mains sacre des hommes
Dans les ténèbres des berceaux ;
Son effrayant doigt invisible
Ecrit sous leur crâne la bible
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes ;
Ceux dont l'aile monte et descend ;
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant ;
Les Virgiles, les Isaïes ;
Toutes les âmes envahies
Par les grandes brumes du sort ;
Tous ceux en qui Dieu se concentre ;

Tous les yeux où la lumière entre,
Tous les fronts d'où le rayon sort.

Ce sont ceux qu'attend Dieu propice
Sur les Horebs [1] et les Thabors [2] ;
Ceux que l'horrible précipice
Retient blêmissants à ses bords ;
Ceux qui sentent la pierre vivre ;
Ceux que Pan formidable enivre ;
Ceux qui sont tout pensifs devant
Les nuages, ces solitudes
Où passent en mille attitudes
Les groupes sonores du vent.

Ce sont les sévères artistes
Que l'aube attire à ses blancheurs,
Les savants, les inventeurs tristes,
Les puiseurs d'ombre, les chercheurs,
Qui ramassent dans les ténèbres
Les faits, les chiffres, les algèbres,
Le nombre où tout est contenu,
Le doute où nos calculs succombent,
Et tous les morceaux noirs qui tombent
Du grand fronton de l'inconnu !

Ce sont les têtes fécondées
Vers qui monte et croît pas à pas
L'océan confus des idées,
Flux que la foule ne voit pas,
Mer de tous les infinis pleine,
Que Dieu suit, que la nuit amène,
Qui remplit l'homme de clarté,
Jette aux rochers l'écume amère,
Et lave les pieds nus d'Homère
Avec un flot d'éternité !

Le poète s'adosse à l'arche.
David chante et voit Dieu de près ;
Hésiode médite et marche,
Grand prêtre fauve des forêts ;

1. L'Horeb est la montagne d'Arabie où Moïse reçut de Dieu, qui lui apparut au milieu d'un buisson ardent, la première révélation de sa mission (*Bible*).
2. Le Thabor est la montagne de Syrie où l'Évangile place la transfiguration du Christ.

Moïse, immense créature,
Etend ses mains sur la nature ;
Manès[1] parle au gouffre puni,
Ecouté des astres sans nombre... —
Génie ! ô tiare de l'ombre !
Pontificat de l'infini !

L'un à Patmos[2], l'autre à Tyane[3] ;
D'autres criant : — Demain ! demain ! —
D'autres qui sonnent la diane
Dans les sommeils du genre humain ;
L'un fatal, l'autre qui pardonne ;
Eschyle en qui frémit Dodone[4],
Milton, songeur de White-Hall,
Toi, vieux Shakspeare, âme éternelle,
O figures dont la prunelle
Est la vitre de l'idéal !

Avec sa spirale sublime,
Archimède sur son sommet
Rouvrirait le puits de l'abîme
Si jamais Dieu le refermait ;
Euclide a les lois sous sa garde ;
Kopernic éperdu regarde,
Dans les grands cieux aux mers pareils,
Gouffre où voguent des nefs sans proues,
Tourner toutes ces sombres roues
Dont les moyeux sont des soleils.

Les Thalès[5], puis les Pythagores ;
Et l'homme, parmi ses erreurs,
Comme dans l'herbe les fulgores[6],
Voit passer ces grands éclaireurs.
Aristophane rit des sages ;
Lucrèce, pour franchir les âges,
Crée un poème dont l'œil luit,
Et donne à ce monstre sonore

1. Fondateur de la secte des Manichéens en Perse. Mort vers 274.
2. Une des îles Sporades. — Saint Jean y écrivit l'*Apocalypse.*
3. Ancienne ville de Cappadoce, patrie d'Apollonius de Tyane.
4. Ancienne ville d'Epire, où Jupiter avait un temple, près d'une forêt de chênes qui rendaient des oracles.
5. Philosophe grec (VIIe-VIe siècle av. J.-C.).
6. Insectes élégants, à ailes vertes.

Toutes les ailes de l'aurore,
Toutes les griffes de la nuit.

. . . .

⁂

Quand les cigognes du Caystre
S'envolent aux souffles des soirs ;
Quand la lune apparaît sinistre
Derrière les grands dômes noirs ;
Quand la trombe aux vagues s'appuie ;
Quand l'orage, l'horreur, la pluie
Que tordent les bises d'hiver,
Répandent avec des huées
Toutes les larmes des nuées
Sur tous les sanglots de la mer ;

Quand dans les tombeaux les vents jouent
Avec les os des rois défunts ;
Quand les hautes herbes secouent
Leur chevelure de parfums ;
Quand sur nos deuils et sur nos fêtes
Toutes les cloches des tempêtes
Sonnent au suprême beffroi ;
Quand l'aube étale ses opales,
C'est pour ces contemplateurs pâles
Penchés dans l'éternel effroi !

Ils savent ce que le soir calme
Pense des morts qui vont partir,
Et ce que préfère la palme,
Du conquérant ou du martyr ;
Ils entendent ce que murmure
La voile, la gerbe, l'armure,
Ce que dit, dans le mois joyeux
Des longs jours et des fleurs écloses,
La petite bouche des roses
A l'oreille immense des cieux.

Les vents, les flots, les cris sauvages,
L'azur, l'horreur du bois jauni,

Sont les formidables breuvages
De ces altérés d'infini ;
Ils ajoutent, rêveurs austères,
A leur âme tous les mystères,
Toute la matière à leurs sens ;
Ils s'enivrent de l'étendue ;
L'ombre est une coupe tendue
Où boivent ces sombres passants.

Comme ils regardent, ces messies !
Oh ! comme ils songent, effarés !
Dans les ténèbres épaissies
Quels spectateurs démesurés !
Oh ! que de têtes stupéfaites !
Poètes, apôtres, prophètes,
Méditant, parlant, écrivant,
Sous des suaires, sous des voiles,
Les plis des robes pleins d'étoiles,
Les barbes au gouffre du vent !

. . . .

***

Devant notre race asservie
Le ciel se tait, et rien n'en sort.
Est-ce le rideau de la vie?
Est-ce le voile de la mort?
Ténèbres! L'âme en vain s'élance,
L'inconnu garde le silence,
Et l'homme, qui se sent banni,
Ne sait s'il redoute ou s'il aime
Cette lividité suprême
De l'énigme et de l'infini.

Eux, ils parlent à ce mystère!
Ils interrogent l'éternel,
Ils appellent le solitaire,
Ils montent, ils frappent au ciel,
Disent : « Es-tu là? » dans la tombe,
Volent, pareils à la colombe,
Offrant le rameau qu'elle tient,

Et leur voix est grave, humble ou tendre,
Et par moments on croit entendre
Le pas sourd de quelqu'un qui vient.

⁂

Nous vivons, debout à l'entrée
De la mort, gouffre illimité,
Nus, tremblants, la chair pénétrée
Du frisson de l'énormité ;
Nos morts sont dans cette marée ;
Nous entendons, foule égarée
Dont le vent souffle le flambeau,
Sans voir de voiles ni de rames,
Le bruit que font ces vagues d'âmes
Sous la falaise du tombeau.

Nous regardons la noire écume,
L'aspect hideux, le fond bruni ;
Nous regardons la nuit, la brume,
L'onde du sépulcre infini ;
Comme un oiseau de mer effleure
La haute rive où gronde et pleure
L'océan plein de Jéhovah,
De temps en temps, blanc et sublime,
Par-dessus le mur de l'abîme
Un ange paraît et s'en va.

Quelquefois une plume tombe
De l'aile où l'ange se berçait ;
Retourne-t-elle dans la tombe?
Que devient-elle ? On ne le sait.
Se mêle-t-elle à notre fange?
Et qu'a donc crié cet archange?
A-t-il dit non? a-t-il dit oui?
Et la foule cherche, accourue,
En bas la plume disparue,
En haut l'archange évanoui!

Puis, après qu'ont fui comme un rêve
Bien des cœurs morts, bien des yeux clos,
Après qu'on a vu sur la grève

Passer des flots, des flots, des flots,
Dans quelque grotte fatidique,
Sous un doigt de feu qui l'indique,
On trouve un homme surhumain
Traçant des lettres enflammées
Sur un livre plein de fumées,
La plume de l'ange à la main !

Il songe, il calcule, il soupire,
Son poing puissant sous son menton.
Et l'homme dit : Je suis Shakspeare;
Et l'homme dit : Je suis Newton.
L'homme dit : Je suis Ptolémée ;
Et dans sa grande main fermée
Il tient le globe de la nuit.
L'homme dit : Je suis Zoroastre ;
Et son sourcil abrite un astre,
Et sous son crâne un ciel bleuit !

***

Oui, grâce aux penseurs, à ces sages,
A ces fous qui disent : Je vois !
Les ténèbres sont des visages,
Le silence s'emplit de voix.
L'homme, comme âme, en Dieu palpite,
Et, comme être, se précipite
Dans le progrès audacieux ;
Le muet renonce à se taire ;
Tout luit ; la noirceur de la terre
S'éclaire à la blancheur des cieux.

Janvier 1856.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Première série, 1859.

Les poèmes qui composaient cette première série ont été mêlés dans l'édition définitive de *la Légende des siècles* avec ceux de la seconde série, publiée en 1877, et ceux de la troisième et dernière, qui parut en 1883. L'auteur lui-même fit ce mélange des trois séries, non pas au hasard, bien entendu, mais afin que toutes les pièces se présentassent dans l'ordre des temps qu'elles évoquent,... ou qu'elles prédisent. Oui, qu'elles prédisent — ou prédisaient : ainsi *Pleine mer* et *Plein ciel*, avec leur sur-titre commun : *Vingtième siècle* ; et *la Trompette du jugement dernier*, avec ce sur-titre : *Hors des temps*.

La première série — dans laquelle se trouvaient, d'ailleurs, les trois pièces que nous venons de mentionner — parut, à Paris, en deux volumes, avec ce double sous-titre : *Histoire. — Les Petites Epopées*. La préface, datée de 1857, — et de Hauteville-House, c'est-à-dire de la maison habitée par le poète à Guernesey, — annonçait « l'ensemble » que formerait l'œuvre achevée, et en marquait le dessein colossal dans ces termes :

« Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique ; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière ; faire apparaître dans une sorte de miroir sombre et clair,... cette grande figure une et multiple, lugubre et rayonnante, fatale et sacrée : l'Homme ; voilà de quelle pensée... est sortie *la Légende des siècles*. »

La préface annonçait aussi que cette épopée du progrès humain, ou plutôt cet « ensemble » de morceaux d'épopée, aurait un jour pour compléments deux ouvrages « presque terminés » déjà en 1857 : *la Fin de Satan*, *Dieu*. — On sait qu'ils ont paru après la mort du poète.

On regarde avec raison *la Légende des siècles* comme le plus beau monument du génie de Victor Hugo, et la première série comme la plus belle, si admirables que soient la seconde et même, en ses chefs-d'œuvre, la troisième.

LE SACRE DE LA FEMME

L'AURORE APPARAISSAIT ; quelle aurore? Un abîme
D'éblouissement, vaste, insondable, sublime ;
Une ardente lueur de paix et de bonté.
C'était aux premiers temps du globe ; et la clarté
Brillait sereine au front du ciel inaccessible,
Etant tout ce que Dieu peut avoir de visible.
Tout s'illuminait, l'ombre et le brouillard obscur ;
Des avalanches d'or s'écroulaient dans l'azur ;
Le jour en flamme, au fond de la terre ravie,
Embrasait les lointains splendides de la vie ;
Les horizons pleins d'ombre et de rocs chevelus,
Et d'arbres effrayants que l'homme ne voit plus,

Luisaient, comme le songe et comme le vertige,
Dans une profondeur d'éclair et de prodige
L'éden pudique et nu s'éveillait mollement...

. . . .

O matin des matins ! amour ! joie effrénée
De commencer le temps, l'heure, le mois, l'année !
Ouverture du monde ! instant prodigieux !
La nuit se dissolvait dans les énormes cieux
Où rien ne tremble, où rien ne pleure, où rien ne souffre ;
Autant que le chaos la lumière était gouffre ;
Dieu se manifestait dans sa calme grandeur,
Certitude pour l'âme, et pour les yeux splendeur ;
De faîte en faîte, au ciel et sur terre, et dans toutes
Les épaisseurs de l'être aux innombrables voûtes,
On voyait l'évidence adorable éclater ;
Le monde s'ébauchait ; tout semblait méditer ;
Les types primitifs, offrant dans leur mélange
Presque la brute informe et rude et presque l'ange,
Surgissaient, orageux, gigantesques, touffus ;
On sentait tressaillir sous leurs groupes confus
La terre, inépuisable et suprême matrice ;
La création sainte, à son tour créatrice,
Modelait vaguement des aspects merveilleux,
Faisait sortir l'essaim des êtres fabuleux
Tantôt des bois, tantôt des mers, tantôt des nues,
Et proposait à Dieu des formes inconnues.

. . . .

Ève laissait errer ses yeux sur la nature.

Et, sous les verts palmiers à la haute stature,
Autour d'Eve, au-dessus de sa tête, l'œillet
Semblait songer, le bleu lotus se recueillait,
Le frais myosotis se souvenait ; les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes ;
Un souffle fraternel sortait du lys vermeil ;
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs, ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme.

*
* *

Pourtant, jusqu'à ce jour, c'était Adam, l'élu
Qui dans le ciel sacré le premier avait lu,

C'était le Marié tranquille et fort, que l'ombre
Et la lumière, et l'aube, et les astres sans nombre,
Et les bêtes des bois, et les fleurs du ravin
Suivaient ou vénéraient comme l'aîné divin,
Comme le front ayant la lueur la plus haute ;
Et, quand tous deux, la main dans la main, côte à côte,
Erraient dans la clarté de l'Éden radieux,
La nature sans fond, sous ses millions d'yeux,
A travers les rochers, les rameaux, l'onde et l'herbe,
Couvait, avec amour pour le couple superbe,
Avec plus de respect pour l'homme, être complet,
Eve qui regardait, Adam qui contemplait.
Mais, ce jour-là, ces yeux innombrables qu'entr'ouvre
L'infini sous les plis du voile qui le couvre,
S'attachaient sur l'épouse et non pas sur l'époux,
Comme si, dans ce jour religieux et doux,
Béni parmi les jours et parmi les aurores,
Aux nids ailés perdus sous les branches sonores,
Au nuage, aux ruisseaux, aux frissonnants essaims,
Aux bêtes, aux cailloux, à tous ces êtres saints
Que de mots ténébreux la terre aujourd'hui nomme,
La femme eût apparu plus auguste que l'homme !

* * *

Pourquoi ce choix? pourquoi cet attendrissement
Immense du profond et divin firmament ?
Pourquoi tout l'univers penché sur une tête ?
Pourquoi l'aube donnant à la femme une fête ?
Pourquoi ces chants? Pourquoi ces palpitations
Des flots dans plus de joie et dans plus de rayons ?
Pourquoi partout l'ivresse et la hâte d'éclore,
Et les antres heureux de s'ouvrir à l'aurore,
Et plus d'encens sur terre et plus de flamme aux cieux ?

Le beau couple innocent songeait silencieux.

* * *

Cependant la tendresse inexprimable et douce
De l'astre, du vallon, du lac, du brin de mousse,
Tressaillait plus profonde à chaque instant autour
D'Eve, que saluait du haut des cieux le jour ;

Le regard qui sortait des choses et des êtres,
Des flots bénis, des bois sacrés, des arbres prêtres,
Se fixait, plus pensif de moment en moment,
Sur cette femme au front vénérable et charmant ;
Un long rayon d'amour lui venait des abîmes,
De l'ombre, de l'azur, des profondeurs, des cimes,
De la fleur, de l'oiseau chantant, du roc muet.

Et, pâle, Ève sentit que son flanc remuait.

5-17 octobre 1858.

LA CONSCIENCE

LORSQUE avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près », dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur [1].
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
« Cachez-moi! » cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.

---

1. L'Assyrie.

Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
« Etends de ce côté la toile de la tente. »
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
« Vous ne voyez plus rien? » dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit : « Je vois cet œil encore ! »
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : « Je saurai bien construire une barrière. »
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : « Cet œil me regarde toujours! »
Hénoch dit : « Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons. »
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer.
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : « Défense à Dieu d'entrer ».
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre;
Et lui restait lugubre et hagard. « O mon père!
L'œil a-t-il disparu? dit en tremblant Tsilla. »
Et Caïn répondit : « Non, il est toujours là. »
Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre...
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.



Phot. Giraudon.

LA FUITE DE CAÏN

Musée du Luxembourg.

PAR FERNAND CORMON

BOOZ ENDORMI

BOOZ S'ÉTAIT COUCHÉ, de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
« Laissez tomber exprès des épis, » disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

⁂

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Etait mouillée encor et molle du déluge.

***

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi ! Comment le croire?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants,
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau.
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

***

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle,
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala [1].

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz, qui dormait,
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant les lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur [2] et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

1er mai 1859.

LE MARIAGE DE ROLAND

ILS SE BATTENT — combat terrible ! — corps à corps.
Voilà déjà longtemps que leurs chevaux sont morts ;
Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône.
Le fleuve à grand bruit roule un flot rapide et jaune,
Le vent trempe en sifflant les brins d'herbe dans l'eau.
L'archange saint Michel attaquant Apollo
Ne ferait pas un choc plus étrange et plus sombre.
Déjà, bien avant l'aube, ils combattaient dans l'ombre.
Qui, cette nuit, eût vu s'habiller ces barons,
Avant que la visière eût dérobé leurs fronts,

---

1. Ville de Judée.
2. Ville de Chaldée.

Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles.
Hier, c'étaient deux enfants riant à leurs familles,
Beaux, charmants ; — aujourd'hui, sur ce fatal terrain,
C'est le duel effrayant de deux spectres d'airain,
Deux fantômes auxquels le démon prête une âme,
Deux masques dont les trous laissent voir de la flamme.
Ils luttent, noirs, muets, furieux, acharnés.
Les bateliers pensifs qui les ont amenés
Ont raison d'avoir peur et de fuir dans la plaine,
Et d'oser, de bien loin, les épier à peine ;
Car de ces deux enfants, qu'on regarde en tremblant,
L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland.

Et, depuis qu'ils sont là, sombres, ardents, farouches,
Un mot n'est pas encor sorti de ces deux bouches.

. . . .

Roland a son habit de fer, et Durandal.

Ils luttent de si près avec de sourds murmures,
Que leur souffle âpre et chaud s'empreint sur leurs armures ;
Le pied presse le pied ; l'île, à leurs noirs assauts,
Tressaille au loin ; l'acier mord le fer ; des morceaux
De heaume et de haubert, sans que pas un s'émeuve,
Sautent à chaque instant dans l'herbe et dans le fleuve.
Leurs brassards sont rayés de longs filets de sang
Qui coule de leur crâne et dans leurs yeux descend.
Soudain, sire Olivier, qu'un coup affreux démasque,
Voit tomber à la fois son épée et son casque.
Main vide et tête nue, et Roland l'œil en feu !
L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
Durandal sur son front brille. Plus d'espérance !
« Çà, dit Roland, je suis neveu du roi de France,
Je dois me comporter en franc neveu de roi.
Quand j'ai mon ennemi désarmé devant moi,
Je m'arrête. Va donc chercher une autre épée,
Et tâche, cette fois, qu'elle soit bien trempée.
Tu feras apporter à boire en même temps,
Car j'ai soif.
— Fils, merci, dit Olivier.
— J'attends,
Dit Roland, hâte-toi. »
Sire Olivier appelle
Un batelier caché derrière une chapelle.

« Cours à la ville, et dis à mon père qu'il faut
Une autre épée à l'un de nous, et qu'il fait chaud. »

Cependant les héros, assis dans les broussailles,
S'aident à délacer leurs capuchons de mailles,
Se lavent le visage, et causent un moment.
Le batelier revient, il a fait promptement ;
L'homme a vu le vieux comte ; il rapporte une épée
Et du vin, de ce vin qu'aimait le grand Pompée
Et que Tournon récolte au flanc de son vieux mont.
L'épée est cette illustre et fière Closamont
Que d'autres quelquefois appellent Haute-Claire.
L'homme a fui. Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient, le ciel rayonne au-dessus d'eux ;
Olivier verse à boire à Roland ; puis tous deux
Marchent droit l'un vers l'autre, et le duel recommence.
Voilà que par degrés de sa sombre démence
Le combat les enivre : il leur revient au cœur
Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur,
Et qui, s'exaspérant aux armures frappées,
Mêle l'éclair des yeux aux lueurs des épées.

Ils combattent, versant à flots leur sang vermeil.
Le jour entier se passe ainsi. Mais le soleil
Baisse vers l'horizon. La nuit vient.

« Camarade,
Dit Roland, je ne sais, mais je me sens malade.
Je ne me soutiens plus, et je voudrais un peu
De repos.

— Je prétends, avec l'aide de Dieu,
Dit le bel Olivier, le sourire à la lèvre,
Vous vaincre par l'épée et non point par la fièvre.
Dormez sur l'herbe verte ; et cette nuit, Roland,
Je vous éventerai de mon panache blanc.
Couchez-vous, et dormez.

— Vassal, ton âme est neuve,
Dit Roland. Je riais, je faisais une épreuve.
Sans m'arrêter et sans me reposer, je puis
Combattre quatre jours encore, et quatre nuits. »

Le duel reprend. La mort plane, le sang ruisselle.
Durandal heurte et suit Closamont ; l'étincelle

Jaillit de toutes parts sous leurs coups répétés.
L'ombre autour d'eux s'emplit de sinistres clartés.
Ils frappent ; le brouillard du fleuve monte et fume ;
Le voyageur s'effraie et croit voir dans la brume
D'étranges bûcherons qui travaillent la nuit.

Le jour naît, le combat continue à grand bruit ;
La pâle nuit revient, ils combattent ; l'aurore
Reparaît dans les cieux, ils combattent encore.

Nul repos. Seulement, vers le troisième soir,
Sous un arbre, en causant, ils sont allés s'asseoir ;
Puis ont recommencé.

Le vieux Gérard [1] dans Vienne
Attend depuis trois jours que son enfant revienne.
Il envoie un devin regarder sur les tours ;
Le devin dit : « Seigneur, ils combattent toujours. »
Quatre jours sont passés, et l'île et le rivage
Tremblent sous ce fracas monstrueux et sauvage.
Ils vont, viennent, jamais fuyant, jamais lassés,
Froissent le glaive au glaive et sautent les fossés,
Et passent, au milieu des ronces remuées,
Comme deux tourbillons et comme deux nuées.
O chocs affreux ! terreur ! tumulte étincelant !
Mais enfin Olivier saisit au corps Roland,
Qui de son propre sang en combattant s'abreuve,
Et jette d'un revers Durandal dans le fleuve.

« C'est mon tour maintenant, et je vais envoyer
Chercher un autre estoc pour vous, dit Olivier.
Le sabre du géant Sinnagog est à Vienne.
C'est, après Durandal, le seul qui vous convienne.
Mon père le lui prit alors qu'il le défit.
Acceptez-le. »

Roland sourit. « — Il me suffit
De ce bâton. » Il dit, et déracine un chêne.

Sire Olivier arrache un orme dans la plaine,
Et jette son épée, et Roland, plein d'ennui.
L'attaque. Il n'aimait pas qu'on vînt faire après lui
Les générosités qu'il avait déjà faites.

1. Gérard était le père d'Olivier.

Plus d'épée en leurs mains, plus de casque à leurs têtes.
Ils luttent maintenant, sourds, effarés, béants,
A grands coups de troncs d'arbre, ainsi que des géants.

Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe.
Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
S'arrête et dit :

« Roland, nous n'en finirons point.
Tant qu'il nous restera quelque tronçon au poing,
Nous lutterons ainsi que lions et panthères.
Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères?
Ecoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
Epouse-la.

— Pardieu ! Je veux bien, dit Roland.
Et maintenant buvons, car l'affaire était chaude. »

C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude.

AYMERILLOT

CHARLEMAGNE, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux ! Roncevaux ! ô traître Ganelon ! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon.
. . . .

Cependant il chemine; au bout de trois journées
Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant ;
Et sur une montagne, au loin, et bien avant
Dans les terres, il voit une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain
Et des mâchicoulis de forme sarrasine
Encor tout ruisselants de poix et de résine.
Au centre est un donjon si beau, qu'en vérité
On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.

Ses créneaux sont scellés de plomb, chaque embrasure
Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure ;
Ses gargouilles font peur ; à son faîte vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues,
Qui jusqu'à cette ville apporte ses dromons [1].

Charle, en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

« Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants ! mes lions ! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin ! »

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

« Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre.
Elle a pour se défendre, outre ses béarnais,
Vingt mille turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes ,
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes.
Ils sont tous harassés et du gîte envieux,
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.
Sire, je parle franc, et je ne farde guère.
D'ailleurs, nous n'avons point de machines de guerre ;
Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés ;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez,
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes. »

L'empereur répondit au duc avec bonté :
« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge.
Mais, sire, ayez pitié de votre baronnage ;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais, que conquérir toujours.

1. Dromon, ancien vaisseau de charge.

Nous venons d'attaquer bien des provinces, sire,
Et nous en avons pris de quoi doubler l'empire.
Ces assiégés riraient de vous du haut des tours.
Ils ont, pour recevoir sûrement des secours,
Si quelque insensé vient heurter leurs citadelles,
Trois souterrains creusés par les turcs infidèles,
Et qui vont, le premier, dans le val de Bastan,
Le second à Bordeaux, le dernier chez Satan. »

L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille :
« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville?

— C'est Narbonne.
— Narbonne est belle, dit le roi,
Et je l'aurai ; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
Et me piquer un peu les doigts à leur corsage. »

Alors, voyant passer un comte de haut lieu,
Et qu'on appelait Dreux de Montdidier : — Pardieu !
Comte, ce bon duc Nayme expire de vieillesse !
Mais vous, ami, prenez Narbonne, et je vous laisse
Tout le pays d'ici jusques à Montpellier ;
Car vous êtes le fils d'un gentil chevalier ;
Votre oncle, que j'estime, était abbé de Chelles ;
Vous-même êtes vaillant ; donc, beau sire, aux échelles
L'assaut !

— Sire empereur, répondit Montdidier,
Je ne suis désormais bon qu'à congédier ;
J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade ;
J'ai besoin de mon lit, car je suis fort malade ;
J'ai la fièvre; un ulcère aux jambes m'est venu ;
Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire. »

L'empereur ne montra ni trouble ni colère.
Il chercha du regard Hugo de Cotentin ;
Ce seigneur était brave et comte palatin.

« Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
Que Narbonne est à vous ; vous n'avez qu'à la prendre. »

Hugo de Cotentin salua l'empereur.

« Sire, c'est un manant heureux qu'un laboureur !
Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer ;
Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer ;
Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne ;
Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne ;
Voilà longtemps que j'ai pour unique destin
De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres,
Je suis très fatigué. Donnez Narbonne à d'autres. »

Le roi laissa tomber sa tête sur son sein.
Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
Pourtant Charle, appelant Richer de Normandie :
« Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
Duc ; ne voudrez-vous pas prendre Narbonne un peu ?

— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
Ces aventures-là vont aux gens de fortune.
Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une. »

Charlemagne s'adresse encore au comte de Gand, à Eustache de Nancy, à Gérard de Roussillon, et à huit ou dix autres « capitaines » :

Ils refusèrent tous.
Alors, levant la tête,
Se dressant tout debout sur ses grands étriers,
Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
Terrassant du regard son camp épouvanté,
L'invincible empereur s'écria : « Lâcheté !
O comtes palatins tombés dans ces vallées,
O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,
Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins ! vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !

Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant
Et vont, tout effrayés de nos immenses tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
Je ne sais point comment on porte des affronts !
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas ! Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, bourguignons, gens du pays pisan,
Bretons, picards, flamands, français, allez-vous-en !
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne,
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous chasse tous !
Je ne veux plus de vous ! Retournez chez vos femmes !
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi, j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici rempli de joie et d'espérance !
Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des saxons et des aragonais !
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerres et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous nos grands faits d'armes
Qui remplirent longtemps la terre de terreur :
« Mais où donc avez-vous quitté votre empereur? »
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
« Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé! »

Ainsi Charles de France, appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.

Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs, et dit :

« Que monsieur saint Denis garde le roi de France! »

L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
Comme le roi Saül lorsque apparut David,
Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
Prirent pour une fille habillée en garçon,
Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
L'air grave d'un gendarme et l'œil froid d'une vierge.

« Toi, que veux-tu ? dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut ?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut :
L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
L'homme dont on dira : C'est lui qui prit Narbonne ».

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
Regardant tout le monde avec simplicité.

Le gantois, dont le front se relevait très vite,
Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite :
« Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.
J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
Je sais lire en latin, et je suis bachelier.
Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier,
Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.
Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
J'entrerai dans Narbonne, et je serai vainqueur.
Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste. »

Charles, plus rayonnant que l'archange céleste,
S'écria :
« Tu seras, pour ce propos hautain,
Aymery de Narbonne et comte palatin,
Et l'on te parlera d'une façon civile.
Va, fils ! »
Le lendemain Aymery prit la ville.

LE PETIT ROI DE GALICE

I. — Le ravin d'Ernula.

ILS SONT LA tous les dix, les infants d'Asturie.
La même affaire unit dans la même prairie
Les cinq de Santillane aux cinq d'Oviedo.
C'est midi ; les mulets, très las, ont besoin d'eau,
L'âne a soif, le cheval souffle et baisse un œil terne,
Et la troupe a fait halte auprès d'une citerne ;
Tout à l'heure on ira plus loin, bannière au vent ;
Ils atteindront le fond de l'Asturie avant
Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres ;
Ils suivent le chemin qu'à travers ces monts sombres
Un torrent, maintenant à sec, jadis creusa,
Comme s'il voulait joindre Espos à Tolosa ;
Un prêtre est avec eux qui lit son bréviaire.

Entre eux et Compostelle ils ont mis la rivière.
Ils sont près d'Ernula, bois où le pin verdit.

Ce sont des êtres terribles que ces « infants », Alonze, Pacheco, Froïla, Ponce, Rostabat, Materne, Blas, Ramon, Jorge et leur aîné, Ruy le Subtil. Et ils ont avec eux les gueux « les plus noirs de l'Espagne ». Ils causent pendant que leurs soldats (ces gueux) font la sieste.

III. — Nuño.

. . . .
De quoi sont-ils joyeux? D'un exploit. Cette nuit,
Se glissant dans la ville avec leurs gens, sans bruit,
Avant l'heure où commence à poindre l'aube grise,
Ils ont dans Compostelle enlevé par surprise
Le pauvre petit roi de Galice, Nuño.
Les loups sont là, pesant dans leur griffe l'agneau.
En cercle près du puits, dans le champ d'herbe verte,
Cette collection de monstres se concerte.

Le jeune roi captif a quinze ans ; ses voleurs
Sont ses oncles ; de là son effroi ; pas de pleurs;
Il se tait ; il comprend le but qui les rassemble ;
Il bâille, et par moments ferme les yeux, et tremble.
Son front triste est meurtri d'un coup de gantelet.
En partant, on l'avait lié sur un mulet;

Grave et sombre, il a dit : « Cette corde me blesse. »
On l'a fait délier, dédaignant sa faiblesse ;
Mais ses oncles hagards fixent leurs yeux sur lui.
L'orphelin sent le vide horrible et sans appui.
A sa mort, espérant dompter les vents contraires,
Le feu roi don Garci fit venir ses dix frères,
Supplia leur honneur, leur sang, leur cœur, leur foi,
Et leur recommanda ce faible enfant, leur roi.
On discute, en baissant la voix avec mystère,
Trois avis : le cloîtrer au prochain monastère,
L'aller vendre à Juzaph, prince des sarrasins,
Le jeter simplement dans un des puits voisins.

IV. — La conversation des infants.

« La vie est un affront alors qu'on nous la laisse,
Dit Pacheco ; qu'il vive, et meure de vieillesse !
Tué, c'était le roi ; vivant, c'est un bâtard.
Qu'il vive ! au couvent !
— Mais s'il reparaît plus tard?
Dit Jorge.
— Oui, s'il revient ?... dit Materne l'Hyène.

— S'il revient? disent Ponce et Ramon.
— Qu'il revienne !
Réplique Pacheco. Frères, si maintenant
Nous le laissons vivant, nous le faisons manant.
Je lui dirais : Choisis : la mort, ou bien le cloître.
Si, pouvant disparaître, il aime mieux décroître,
Je vous l'enferme au fond d'un moûtier [1] vermoulu,
Et je lui dis : C'est bon ; c'est toi qui l'as voulu.
Un roi qu'on avilit tombe; on le destitue,
Bien quand on le méprise et mal quand on le tue.
Nuño mort, c'est un spectre ; il reviendrait. Mais, bah !
Ayant plié le jour où mon bras le courba,
Mais s'étant laissé tondre, ayant eu la paresse
De vivre, que m'importe après qu'il reparaisse !
Je dirais : Le feu roi hantait les filles ; bien ;
A-t-il eu quelque part ce fils? Je n'en sais rien ;
Mais depuis quand, bâtard et lâche, est-on des nôtres?
Toute la différence entre un rustre et nous autres,

1. Forme ancienne du mot monastère.

C'est que, si l'affront vient à notre choix s'offrir,
Le rustre voudra vivre, et le prince mourir ;
Or, ce drôle a vécu. — Les manants ont envie
De devenir caducs, et tiennent à la vie ;
Ils sont bourgeois, marchands, bâtards, vont aux sermons,
Et meurent vieux ; mais nous, les princes, nous aimons
Une jeunesse courte et gaie à fin sanglante ;
Nous sommes les guerriers ; nous trouvons la mort lente,
Et nous lui crions : Viens ! et nous accélérons
Son pas lugubre avec le bruit de nos clairons.
Le peuple nous connaît, et le sait bien ; il chasse
Quiconque prouve mal sa couronne et sa race,
Quiconque porte mal sa peau de roi. Jamais
Un roi n'est ressorti d'un cloître ; et je promets
De donner aux bouviers qui sont dans la prairie
Tous mes états d'Algarve et tous ceux d'Asturie,
Si quelqu'un, n'importe où, dans les pays de mer
Ou de terre, en Espagne, en France, dans l'enfer,
Me montre un capuchon d'où sort une couronne.
Le froc est un linceul que la nuit environne ;
Après que vous avez blêmi dans un couvent,
On ne veut plus de vous ; un moine, est-ce un vivant?
On ne vous trouve plus la mine assez féroce.
— Moine, reprends ta robe ! Abbé, reprends ta crosse !
Va-t'en! — Voilà le cri qu'on vous jette. Laissons
Vivre l'enfant. »

Don Ruy, le chef des trahisons,
Froid, se parle à lui-même et dit :

« Cette mesure
Aurait ceci de bon qu'elle serait très sûre.
— Laquelle? » dit Ramon.

Mais Ruy, sans se hâter :
« Je ne sais rien de mieux, dit-il, pour compléter
Les choses de l'état et de la politique,
Et les actes prudents qu'on fait et qu'on pratique,
Et qui ne doivent pas du vulgaire être sus,
Qu'un puits profond, avec une pierre dessus. »

Cela se dit pendant que les gueux, pêle-mêle,
Boivent l'ombre et le rêve à l'obscure mamelle
Du sommeil ténébreux et muet, et pendant
Que l'enfant songe, assis sous le soleil ardent.
Le prêtre mange, avec les prières d'usage.

La cinquième partie du poème a pour titre : *Les soldats continuent de dormir, et les infants de causer.* Ruy conclut que, d'une façon ou d'une autre, il faut « avant demain » s'être débarrassé de Nuño.

VI. — Quelqu'un.

Alerte ! un cavalier passe dans le chemin.
C'est l'heure où les soldats, aux yeux lourds, aux fronts blêmes,
La sieste finissant, se réveillent d'eux-mêmes.
Le cavalier qui passe est habillé de fer ;
Il vient par le sentier du côté de la mer ;
Il entre dans le val, il franchit la chaussée ;
Calme, il approche. Il a la visière baissée ;
Il est seul ; son cheval est blanc.
Bon chevalier,
Qu'est-ce que vous venez faire dans ce hallier?
Bon passant, quel hasard funeste vous amène
Parmi ces rois ayant de la figure humaine
Tout ce que les démons peuvent en copier?
Quelle abeille êtes-vous pour entrer au guêpier?
Quel archange êtes-vous pour entrer dans l'abîme?

Les princes, occupés de bien faire leur crime,
Virent, hautains d'abord, sans trop se soucier,
Passer cet inconnu sous son voile d'acier ;
Lui-même, il paraissait, traversant la clairière,
Regarder vaguement leur bande aventurière ;
Comme si ses poumons trouvaient l'air étouffant,
Il se hâtait ; soudain il aperçut l'enfant ;
Alors il marcha droit vers eux, mit pied à terre,
Et, grave, il dit :

« Je sens une odeur de panthère,
Comme si je passais dans les monts de Tunis ;
Je vous trouve en ce lieu trop d'hommes réunis ;
Fait-on le mal ici, par hasard? Je soupçonne
Volontiers les endroits où ne passe personne.
Qu'est-ce que cet enfant? Et que faites-vous là? »

Un rire, si bruyant qu'un vautour s'envola,
Fut du fier Pacheco la première réponse ;
Puis il cria :

« Pardieu, mes frères ! Jorge, Ponce,

Ruy, Rostabat, Alonze, avez-vous entendu?
Les arbres du ravin demandent un pendu ;
Qu'ils prennent patience, ils l'auront tout à l'heure ;
Je veux d'abord répondre à l'homme. Que je meure
Si je lui cèle rien de ce qu'il veut savoir !
Devant moi d'ordinaire, et dès que l'on croit voir
Quelque chose qui semble aux manants mon panache,
Vite on clôt les volets des maisons, on se cache,
On se bouche l'oreille et l'on ferme les yeux ;
Je suis content d'avoir enfin un curieux.
Il ne sera pas dit que quelqu'un sur la terre,
Princes, m'aura vu faire une chose et la taire,
Et que, questionné, j'aurai balbutié.
Le hardi qui fait peur, muet, ferait pitié.
Ma main s'ouvre toujours, montrant ce qu'elle sème.
J'étalerais mon âme à Dieu, vînt-il lui-même
M'interroger du haut des cieux, moi, Pacheco,
Ayant pour voix la foudre et l'enfer pour écho.
Çà, qui que tu sois, homme, écoute, misérable.
Nous choisirons après ton chêne ou ton érable,
Selon qu'il peut te plaire, en ce bois d'Ernula,
Pendre à ces branches-ci plutôt qu'à celles-là.
Ecoute.

Et il raconte qu'ils vont enfermer leur neveu dans un couvent. Le trône a besoin d'hommes, et non d'un « marmot ». Mais le chevalier lève lentement sa visière :

« Je m'appelle Roland, pair de France, » dit-il.

VII. — Don Ruy le Subtil.

Don Ruy, souriant et menaçant à la fois, invite le preux à s'en aller.

— Bon Roland, votre nom est venu jusqu'à nous,
Nous sommes des seigneurs bienfaisants et très doux,
Nous ne voudrions pas vous faire de la peine,
Allez-vous-en. Parfois la montagne est malsaine.
Retournez sur vos pas, ne soyez point trop lent,
Retournez.

— Décidez mon cheval, dit Roland ;
Car il a l'habitude étrange et ridicule
De ne pas m'obéir quand je veux qu'il recule. »

Les infants un moment se parlèrent tout bas.
Et Ruy dit à Roland :

« Tant d'illustres combats
Font luire votre gloire, ô grand soldat sincère,
Que nous vous aimons mieux compagnon qu'adversaire.
Seigneur, tout invincible et tout Roland qu'on est,
Quand il faut, pied à pied, dans l'herbe et le genêt,
Lutter seul, et, n'ayant que deux bras, tenir tête
A cent vingt durs garçons, c'est une sombre fête ;
C'est un combat d'un sang généreux empourpré,
Et qui pourrait finir, sur le sinistre pré,
Par les os d'un héros réjouissant les aigles.
Entendons-nous plutôt...

Il lui propose, en récompense de sa complicité dans l'aventure, deux villes, avec « les gens, les bois, les métairies » :

Donc vous voilà seigneur de ces deux seigneuries;
Il ne nous reste plus qu'à nous tendre la main.
Nous avons de la cire, un prêtre, un parchemin,
Et pour que votre grâce en tous points soit contente,
Nous allons vous signer ici votre patente ;
C'est dit.

— Avez-vous fait ce rêve? » dit Roland.
Et, présentant au roi son beau destrier blanc :

« Tiens, roi ! pars au galop, hâte-toi, cours, regagne
Ta ville, et saute au fleuve et passe la montagne,
Va ! »

L'enfant-roi bondit en selle éperdument,
Et le voilà qui fuit sous le clair firmament,
A travers monts et vaux, pâle, à bride abattue.

« Çà, le premier qui monte à cheval, je le tue, »
Dit Roland.

Les infants se regardaient entre eux,
Stupéfaits.

VIII. — Pacheco, Froïla, Rostabat.

Et Roland :

« Il serait désastreux

Qu'un de vous poursuivît cette proie échappée,
Je ferais deux morceaux de lui d'un coup d'épée.
Comme le Duero coupe Léon en deux. »

Et, pendant qu'il parlait, à son bras hasardeux
La grande Durandal brillait toute joyeuse.
Roland s'adosse au tronc robuste d'une yeuse,
Criant : « Défiez-vous de l'épée. Elle mord.
— Quand tu serais femelle ayant pour nom la Mort,
J'irai ! J'égorgerai Nuño dans la campagne ! »
Dit Pacheco, sautant sur son genet d'Espagne.
Roland monte au rocher qui barre le chemin.

L'infant pique des deux, une dague à la main,
Une autre entre les dents, prête à la repartie ;
Qui donc l'empêcherait de franchir la sortie ?
Ses poignets sont crispés d'avance du plaisir
D'atteindre le fuyard et de le ressaisir,
Et de sentir trembler sous l'ongle inexorable
Toute la pauvre chair de l'enfant misérable.
Il vient, et sur Roland il jette un long lacet ;
Roland, surpris, recule, et Pacheco passait...
Mais le grand paladin se roidit, et l'assomme
D'un coup prodigieux qui fendit en deux l'homme
Et tua le cheval, et si surnaturel
Qu'il creva le chanfrein et troua le girel.

« Qu'est-ce que j'avais dit ? » fit Roland.
« Qu'on soit sage,
Reprit-il ; renoncez à forcer le passage.
Si l'un de vous, bravant Durandal à mon poing,
A le cerveau heurté de folie à ce point,
Je lui ferai descendre au talon sa fêlure ;
Voyez. »

Don Froïla, caressant l'encolure
De son large cheval au mufle de taureau,
Crie : « Allons !
— Pas un pas de plus, caballero ! »
Dit Roland.

Et l'infant répond d'un coup de lance ;
Roland, atteint, chancelle, et Froïla s'élance ;
Mais Durandal se dresse, et jette Froïla
Sur Pacheco dont l'âme en ce moment hurla.

Froïla tombe, étreint par l'angoisse dernière ;
Son casque, dont l'épée a brisé la charnière,
S'ouvre, et montre sa bouche où l'écume apparaît.
Bave épaisse et sanglante ! Ainsi, dans la forêt,
La sève en mai, gonflant les aubépines blanches,
S'enfle et sort en salive à la pointe des branches.

« Vengeance ! mort ! rugit Rostabat le Géant,
Nous sommes cent contre un. Tuons ce mécréant !

— Infants ! cria Roland, la chose est difficile ;
Car Roland n'est pas un. J'arrive de Sicile,
D'Arabie et d'Egypte, et tout ce que je sais,
C'est que des peuples noirs devant moi sont passés ;
Je crois avoir plané dans le ciel solitaire ;
Il m'a semblé parfois que je quittais la terre
Et l'homme, et que le dos monstrueux des griffons
M'emportait au milieu des nuages profonds ;
Mais, n'importe, j'arrive, et votre audace est rare,
Et j'en ris. Prenez garde à vous, car je déclare,
Infants, que j'ai toujours senti Dieu près de moi.
Vous êtes cent contre un ! Pardieu ! le bel effroi !
Fils, cent maravédis valent-ils une piastre ?
Cent lampions sont-ils plus farouches qu'un astre ?
Combien de poux faut-il pour manger un lion ?
Vous êtes peu nombreux pour la rébellion
Et pour l'encombrement du chemin, quand je passe.
Arrière ! »

Rostabat le Géant, tête basse,
Crachant les grognements rauques d'un sanglier,
Lourd colosse, fondit sur le bon chevalier,
Avec le bruit d'un mur énorme qui s'écroule ;
Près de lui, s'avançant comme une sombre foule,
Les sept autres infants, avec leurs intendants,
Marchent, et derrière eux viennent, grinçant des dents,
Les cent coupe-jarrets à faces renégates,
Coiffés de monteras et chaussés d'alpargates,
Demi-cercle féroce, agile, étincelant ;
Et tous font converger leurs piques sur Roland.

L'infant, monstre de cœur, est monstre de stature ;
Le rocher de Roland lui vient à la ceinture ;

Leurs fronts sont de niveau dans ces puissants combats,
Le preux étant en haut et le géant en bas.

Rostabat prend pour fronde, ayant Roland pour cible,
Un noir grappin qui semble une araignée horrible,
Masse affreuse oscillant au bout d'un long anneau ;
Il lance sur Roland cet arrache-créneau ;
Roland l'esquive, et dit au géant : « Bête brute ! »
Le grappin égratigne un rocher dans sa chute,
Et le géant bondit, deux haches aux deux poings.

Le colosse et le preux, terribles, se sont joints.

« O Durandal, ayant coupé Dol en Bretagne,
Tu peux bien me trancher encor cette montagne, »
Dit Roland, assénant l'estoc sur Rostabat.

Comme sur ses deux pieds de devant l'ours s'abat
Après s'être dressé pour étreindre le pâtre,
Ainsi Rostabat tombe ; et sur son cou d'albâtre
Laïs [1] nue avait moins d'escarboucles luisant
Que ces fauves rochers n'ont de flaques de sang.
Il tombe ; la bruyère écrasée est remplie
De cette monstrueuse et vaste panoplie ;
Relevée en tombant, sa chemise d'acier
Laisse nu son poitrail de prince carnassier,
Cadavre au ventre horrible, aux hideuses mamelles,
Et l'on voit le dessous de ses noires semelles.
Les sept princes vivants regardent les trois morts.

Et pendant ce temps-là, lâchant rênes et mors,
Le pauvre enfant sauvé fuyait vers Compostelle.

Durandal brille et fait refluer devant elle
Les assaillants poussant des souffles d'aquilon ;
Toujours droit sur le roc qui ferme le vallon,
Roland crie au troupeau qui sur lui se resserre :

« Du renfort vous serait peut-être nécessaire.
Envoyez-en chercher. A quoi bon se presser?
J'attendrai jusqu'au soir avant de commencer. »

1. Courtisane grecque, célèbre pour son esprit et sa beauté (v[e] siècle av. J.-C.).

« Il raille ! Tous sur lui ! dit Jorge, et pêle-mêle !
Nous sommes vautours ; l'aigle est notre sœur jumelle.
Fils, courage ! et ce soir, pour son souper sanglant,
Chacun de nous aura son morceau de Roland. »

IX. — Durandal travaille.

. . . .

Qui pourrait dire au fond des cieux pleins de huées
Ce que fait le tonnerre au milieu des nuées,
Et ce que fait Roland entouré d'ennemis ?
Larges coups, flots de sang par des bouches vomis,
Faces se renversant en arrière livides,
Casques brisés roulant comme des cruches vides,
Flots d'assaillants toujours repoussés, blessés, morts,
Cris de rage ; ô carnage ! ô terreur ! corps à corps
D'un homme contre un tas de gueux épouvantable !
Comme un usurier met son or sur une table,
Le meurtre sur les morts jette les morts, et rit.
Durandal flamboyant semble un sinistre esprit ;
Elle va, vient, remonte et tombe, se relève,
S'abat, et fait la fête effrayante du glaive ;
Sous son éclair, les bras, les cœurs, les yeux, les fronts,
Tremblent, et les hardis, nivelés aux poltrons,
Se courbent ; et l'épée éclatante et fidèle
Donne des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile ;
Et sur le héros, tous ensemble, le truand,
Le prince, furieux, s'acharnent, se ruant,
Frappant, parant, jappant, hurlant, criant : Main-forte !
Roland est-il blessé ? Peut-être. Mais qu'importe ?
Il lutte. La blessure est l'altière faveur
Que fait la guerre au brave illustre, au preux sauveur,
Et la chair de Roland, mieux que l'acier trempée,
Ne craint pas ce baiser farouche de l'épée.
Mais, cette fois, ce sont des armes de goujats,
Lassos plombés, couteaux catalans, navajas,
Qui frappent le héros, sur qui cette famille
De monstres se reploie et se tord et fourmille ;
Le héros sous son pied sent onduler leurs nœuds
Comme les gonflements d'un dragon épineux ;
Son armure est partout bosselée et fêlée,
Et Roland par moments songe dans la mêlée :

« Pense-t-il à donner à boire à mon cheval ? »
Un ruisseau de pourpre erre et fume dans le val.

. . . .

X. — Le Crucifix.

Et, là-bas, sans qu'il fût besoin de l'éperon,
Le cheval galopait toujours à perdre haleine.
Il passait la rivière, il franchissait la plaine,
Il volait ; par moments, frémissant et ravi,
L'enfant se retournait, tremblant d'être suivi,
Et de voir, des hauteurs du monstrueux repaire,
Descendre quelque frère horrible de son père.

Comme le soir tombait, Compostelle apparut.
Le cheval traversa le pont de granit brut
Dont saint Jacque a posé les premières assises ;
Les bons clochers sortaient des brumes indécises ;
Et l'orphelin revit son paradis natal.

Près du pont se dressait, sur un haut piédestal,
Un christ en pierre ayant à ses pieds la madone,
Un blanc cierge éclairait sa face qui pardonne,
Plus douce à l'heure où l'ombre au fond des cieux grandit;
Et l'enfant arrêta son cheval, descendit,
S'agenouilla, joignit les mains devant le cierge,
Et dit :
« O mon bon Dieu, ma bonne sainte Vierge,
J'étais perdu ; j'étais le ver sous le pavé ;
Mes oncles me tenaient, mais vous m'avez sauvé ;
Vous m'avez envoyé ce paladin de France,
Seigneur ; et vous m'avez montré la différence
Entre les hommes bons et les hommes méchants.
J'avais peut-être en moi bien des mauvais penchants,
J'eusse plus tard peut-être été moi-même infâme ;
Mais, en sauvant la vie, ô Dieu ! vous sauvez l'âme,
Vous m'êtes apparu dans cet homme, Seigneur ;
J'ai vu le jour, j'ai vu la foi, j'ai vu l'honneur,
Et j'ai compris qu'il faut qu'un prince compatisse
Au malheur, c'est-à-dire, ô Père ! à la justice.
O madame Marie ! ô Jésus ! à genoux
Devant le crucifix où vous saignez pour nous,
Je jure de garder ce souvenir, et d'être
Doux au faible, loyal au bon, terrible au traître,

Et juste et secourable à jamais, écolier
De ce qu'a fait pour moi ce vaillant chevalier.
Et j'en prends à témoin vos saintes auréoles. »

Le cheval de Roland entendit ces paroles,
Leva la tête, et dit à l'enfant : « C'est bien, roi ! »

L'orphelin remonta sur le blanc palefroi,
Et rentra dans sa ville au son joyeux des cloches.

XI. — Ce qu'a fait Ruy le Subtil.

Et dans le même instant, entre les larges roches,
A travers les sapins d'Ernula, frémissant
De ce défi superbe et sombre, un contre cent,
On pouvait voir encor, sous la nuit étoilée,
Le groupe formidable au fond de la vallée.
Le combat finissait ; tous ces monts radieux
Ou lugubres, jadis hantés des demi-dieux,
S'éveillaient, étonnés, dans le blanc crépuscule,
Et, regardant Roland, se souvenaient d'Hercule.
Plus d'infants ; neuf étaient tombés ; un avait fui,
C'était Ruy le Subtil ; mais la bande sans lui
Avait continué, car rien n'irrite comme
La honte et la fureur de combattre un seul homme ;
Durandal, à tuer ces coquins s'ébréchant,
Avait jonché des morts la terre, et fait ce champ
Plus vermeil qu'un nuage où le soleil se couche ;
Elle s'était rompue en ce labeur farouche ;
Ce qui n'empêchait pas Roland de s'avancer ;
Les bandits, le croyant prêt à recommencer,
Tremblants comme des bœufs qu'on ramène à l'étable,
A chaque mouvement de son bras redoutable,
Reculaient, lui montrant de loin leurs coutelas ;
Et, pas à pas, Roland, sanglant, terrible, las,
Les chassait devant lui parmi les fondrières ;
Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

12-20 décembre 1858.

EVIRADNUS

I. — Départ de l'aventurier pour l'aventure.

QU'EST-CE que Sigismond et Ladislas ont dit ?
Je ne sais si la roche ou l'arbre l'entendit ;
Mais, quand ils ont tout bas parlé dans la broussaille,
L'arbre a fait un long bruit de taillis qui tressaille,
Comme si quelque bête en passant l'eût troublé,
Et l'ombre du rocher ténébreux a semblé
Plus noire, et l'on dirait qu'un morceau de cette ombre
A pris forme et s'en est allé dans le bois sombre,
Et maintenant on voit comme un spectre marchant
Là-bas dans la clarté sinistre du couchant.

Ce n'est pas une bête en son gîte éveillée,
Ce n'est pas un fantôme éclos sous la feuillée,
Ce n'est pas un morceau de l'ombre du rocher,
Qu'on voit là-bas au fond des clairières marcher ;
C'est un vivant qui n'est ni stryge [1] ni lémure [2] ;
Celui qui marche là, couvert d'une âpre armure,
C'est le grand chevalier d'Alsace, Eviradnus.

Ces hommes qui parlaient, il les a reconnus ;
Comme il se reposait dans le hallier, ces bouches
Ont passé, murmurant des paroles farouches,
Et jusqu'à son oreille un mot est arrivé ;
Et c'est pourquoi ce juste et ce preux s'est levé.

Il connaît ce pays qu'il parcourut naguère.

Il rejoint l'écuyer Gasclin, page de guerre,
Qui l'attend dans l'auberge, au plus profond du val,
Où tout à l'heure il vient de laisser son cheval
Pour qu'en hâte on lui donne à boire, et qu'on le ferre.
Il dit au forgeron : « Faites vite. Une affaire
M'appelle. » Il monte en selle et part.

II. — Eviradnus.

Eviradnus,
Vieux, commence à sentir le poids des ans chenus,

1. Ou *strige*, vampire nocturne, dans les légendes orientales.
2. Fantôme d'un mort, chez les Romains.

Mais c'est toujours celui qu'entre tous on renomme,
Le preux que nul n'a vu de son sang économe ;
Chasseur du crime, il est nuit et jour à l'affût ;
De sa vie il n'a fait d'action qui ne fût
Sainte, blanche et loyale, et la grande pucelle,
L'épée, en sa main pure et sans tache, étincelle.

. . . .

On vante Eviradnus d'Altorf à Chaux-de-Fonds ;
Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne ;
Rôdant, tout hérissé, du bois à la montagne,
Velu, fauve, il a l'air d'un loup qui serait bon ;
Il a sept pieds de haut comme Jean de Bourbon ;
Tout entier au devoir qu'en sa pensée il couve,
Il ne se plaint de rien, mais seulement il trouve
Que les hommes sont bas et que les lits sont courts ;
Il écoute parfois si l'on crie au secours ;
Quand les rois courbent trop le peuple, il le redresse
Avec une intrépide et superbe tendresse.

. . . .

Il est toujours en marche, attendu qu'on moleste
Bien des infortunés sous la voûte céleste,
Et qu'on voit dans la nuit bien des mains supplier;
Sa lance n'aime pas moisir au râtelier ;
Sa hache de bataille aisément se décroche ;
Malheur à l'action mauvaise qui s'approche
Trop près d'Eviradnus, le champion d'acier !
La mort tombe de lui comme l'eau du glacier.
Il est héros, il a pour cousine la race
Des Amadis [1] de France et des Pyrrhus de Thrace.
Il rit des ans. Cet homme à qui le monde entier
N'eût pas fait dire : Grâce ! et demander quartier,
Ira-t-il pas crier au temps : Miséricorde !
Il s'est, comme Baudoin, ceint les reins d'une corde ;
Tout vieux qu'il est, il est de la grande tribu ;
Le moins fier des oiseaux n'est pas l'aigle barbu.
Qu'importe l'âge? il lutte. Il vient de Palestine,
Il n'est point las. Les ans s'acharnent ; il s'obstine.

III. — Dans la forêt.

Quelqu'un qui s'y serait perdu ce soir, verrait
Quelque chose d'étrange au fond de la forêt ;

1. Amadis, surnommé *le Chevalier du lion*, est le héros du célèbre roman en prose, *Amadis de Gaule*, écrit, moitié en espagnol, moitié en français, par divers auteurs (xve siècle).

C'est une grande salle éclairée et déserte.
Où? Dans l'ancien manoir de Corbus.

L'herbe verte,
Le lierre, le chiendent, l'églantier sauvageon,
Font, depuis trois cents ans, l'assaut de ce donjon ;
Le burg, sous cette abjecte et rampante escalade,
Meurt, comme sous la lèpre un sanglier malade ;
Il tombe ; les fossés s'emplissent des créneaux ;
La ronce, ce serpent, tord sur lui ses anneaux ;
Le moineau franc, sans même entendre ses murmures,
Sur ses vieux pierriers morts vient becqueter les mûres ;
L'épine sur son deuil prospère insolemment ;
Mais, l'hiver, il se venge ; alors, le burg dormant
S'éveille, et, quand il pleut pendant des nuits entières,
Quand l'eau glisse des toits et s'engouffre aux gouttières,
Il rend grâce à l'ondée, aux vents, et, content d'eux,
Profite, pour cracher sur le lierre hideux,
Des bouches de granit de ses quatre gargouilles.

. . . .

Corbus voit rarement au loin passer un homme.
Seulement, tous les quinze ou vingt ans, l'économe
Et l'huissier du palais, avec des cuisiniers
Portant tout un festin dans de larges paniers,
Viennent, font des apprêts mystérieux, et partent ;
Et, le soir, à travers les branches qui s'écartent,
On voit de la lumière au fond du burg noirci,
Et nul n'ose approcher. Et pourquoi? Le voici :

IV. — La coutume de Lusace.

C'est l'usage, à la mort du marquis de Lusace,
Que l'héritier du trône, en qui revit la race,
Avant de revêtir les royaux attributs,
Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus ;
C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave ;
La marquise n'est bonne et le marquis n'est brave
Que s'ils ont respiré les funèbres parfums
Des siècles dans ce nid des vieux maîtres défunts.

. . . .

La cinquième partie du poème a pour titre : *la Marquise Mahaud*, et nous peint, brièvement d'ailleurs, cette toute jeune et charmante « étourdie », nièce et héritière du dernier marquis de Lusace. Hélas ! elle a « deux noirs voisins », l'empereur d'Allemagne et le roi de Pologne.

VI. — Les deux voisins.

Toute la différence entre ce sombre roi
Et ce sombre empereur, sans foi, sans Dieu, sans loi,
C'est que l'un est la griffe et que l'autre est la serre ;
Tous deux vont à la messe et disent leur rosaire,
Ils n'en passent pas moins pour avoir fait tous deux
Dans l'enfer un traité d'alliance hideux ;
On va même jusqu'à chuchoter à voix basse,
Dans la foule où la peur d'en haut tombe et s'amasse,
L'affreux texte d'un pacte entre eux et le pouvoir
Qui s'agite sous l'homme au fond du monde noir ;
Quoique l'un soit la haine et l'autre la vengeance,
Ils vivent côte à côte en bonne intelligence ;
Tous les peuples qu'on voit saigner à l'horizon
Sortent de leur tenaille et sont de leur façon ;
Leurs deux figures sont lugubrement grandies
Par de rouges reflets de sacs et d'incendies ;
D'ailleurs, comme David, suivant l'usage ancien,
L'un est poète, et l'autre est bon musicien ;
Et, les déclarant dieux, la renommée allie
Leurs noms dans les sonnets qui viennent d'Italie.

Ces deux « bandits du grand chemin royal » ont l'œil sur Mahaud.

Ce sont deux grands dangers ; mais cette insouciante
Sourit, gazouille et danse, aime les doux propos,
Se fait bénir du pauvre et réduit les impôts ;
Elle est vive, coquette, aimable et bijoutière ;
Elle est femme toujours ; dans sa couronne altière,
Elle choisit la perle, elle a peur du fleuron ;
Car le fleuron tranchant, c'est l'homme et le baron.
Elle a des tribunaux d'amour qu'elle préside ;
Aux copistes d'Homère elle paye un subside ;
Elle a tout récemment accueilli dans sa cour
Deux hommes, un luthier avec un troubadour,
Dont on ignore tout, le nom, le rang, la race,
Mais qui, conteurs charmants, le soir, sur la terrasse,
A l'heure où les vitraux aux brises sont ouverts,
Lui font de la musique et lui disent des vers.

Or, en juin, la Lusace, en août, les Moraves,
Font la fête du trône et sacrent leurs margraves :
C'est aujourd'hui le jour du burg mystérieux ;
Mahaud viendra ce soir souper chez ses aïeux.

. . . .

La septième partie d'*Eviradnus*, intitulée *la Salle à manger*, est une longue et belle description de cette salle « gigantesque » et terrible, « salle à manger de titans », qui n'a qu'une porte.

VIII. — Ce qu'on y voit encore.

Mais ce que cette salle, antre obscur des vieux temps,
A de plus sépulcral et de plus redoutable,
Ce n'est pas le flambeau, ni le dais, ni la table ;
C'est, le long de deux rangs d'arches et de piliers,
Deux files de chevaux avec leurs chevaliers.

Chacun à son pilier s'adosse et tient sa lance ;
L'arme droite, ils se font vis-à-vis en silence ;
Les chanfreins sont lacés ; les harnais sont bouclés ;
Les chatons des cuissards sont barrés de leurs clés ;
Les trousseaux de poignards sur l'arçon se répandent ;
Jusqu'aux pieds des chevaux les caparaçons pendent,
Les cuirs sont agrafés ; les ardillons d'airain
Attachent l'éperon, serrent le gorgerin ;
La grande épée à mains brille au croc de la selle ;
La hache est sur le dos, la dague est sous l'aisselle ;
Les genouillères ont leur boutoir meurtrier ;
Les mains pressent la bride, et les pieds l'étrier ;
Ils sont prêts ; chaque heaume est masqué de son crible ;
Tous se taisent ; pas un ne bouge ; c'est terrible.

Les chevaux monstrueux ont la corne au frontail.
Si Satan est berger, c'est là son noir bétail.
Pour en voir de pareils dans l'ombre, il faut qu'on dorme ;
Ils sont comme engloutis sous la housse difforme ;
Les cavaliers sont froids, calmes, graves, armés,
Effroyables ; les poings lugubrement fermés ;
Si l'enfer tout à coup ouvrait ces mains fantômes,
On verrait quelque lettre affreuse dans leurs paumes.
De la brume du lieu leur stature s'accroît.
Autour d'eux l'ombre a peur et les piliers ont froid.
O nuit, qu'est-ce que c'est que ces guerriers livides?

Chevaux et chevaliers sont des armures vides,
Mais debout. Ils ont tous encor le geste fier,
L'air fauve, et, quoique étant de l'ombre, ils sont du fer.

. . . .

IX. — Bruit que fait le plancher.

C'est là qu'Eviradnus entre ; Gasclin le suit.

Le mur d'enceinte étant presque partout détruit,
Cette porte, ancien seuil des marquis patriarches,
Qu'au-dessus de la cour exhaussent quelques marches,
Domine l'horizon, et toute la forêt
Autour de son perron comme un gouffre apparaît.
L'épaisseur du vieux roc de Corbus est propice
A cacher plus d'un sourd et sanglant précipice ;
Tout le burg, et la salle elle-même, dit-on,
Sont bâtis sur des puits faits par le duc Platon ;
Le plancher sonne ; on sent au-dessous des abîmes.

« Page, dit ce chercheur d'aventures sublimes,
Viens. Tu vois mieux que moi, qui n'ai plus de bons yeux,
Car la lumière est femme et se refuse aux vieux ;
Bah ! voit toujours assez qui regarde en arrière.
On découvre d'ici la route et la clairière ;
Garçon, vois-tu là-bas venir quelqu'un? » Gasclin
Se penche hors du seuil ; la lune est dans son plein,
D'une blanche lueur la clairière est baignée.
« Une femme à cheval. Elle est accompagnée.
— De qui? » Gasclin répond : « Seigneur, j'entends les voix,
De deux hommes parlant et riant, et je vois
Trois ombres de chevaux qui passent sur la route.
— Bien, dit Eviradnus. Ce sont eux. Page, écoute :
Tu vas partir d'ici. Prends un autre chemin.
Va-t'en, sans être vu. Tu reviendras demain
Avec nos deux chevaux, frais, en bon équipage,
Au point du jour. C'est dit. Laisse-moi seul. » Le page,
Regardant son bon maître avec des yeux de fils,
Dit : « Si je demeurais? Ils sont deux. — Je suffis.
Va. »

X. — Eviradnus immobile.

Le héros est seul sous ces grands murs sévères.
Il s'approche un moment de la table où les verres
Et les hanaps, dorés et peints, petits et grands,
Sont étagés, divers pour les vins différents ;
Il a soif ; les flacons tentent sa lèvre avide ;
Mais la goutte qui reste au fond d'un verre vide
Trahirait que quelqu'un dans la salle est vivant ;
Il va droit aux chevaux. Il s'arrête devant
Celui qui le plus près de la table étincelle,
Il prend le cavalier et l'arrache à la selle ;

La panoplie en vain lui jette un pâle éclair,
Il saisit corps à corps le fantôme de fer,
Et l'emporte au plus noir de la salle, et, pliée
Dans la cendre et la nuit, l'armure humiliée
Reste adossée au mur comme un héros vaincu ;
Eviradnus lui prend sa lance et son écu,
Monte en selle à sa place, et le voilà statue.

Pareil aux autres, froid, la visière abattue,
On n'entend pas un souffle à sa lèvre échapper,
Et le tombeau pourrait lui-même s'y tromper.

Tout est silencieux dans la salle terrible.

XI. — Un peu de musique.

Écoutez ! — Comme un nid qui murmure invisible,
Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,
Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.
Et voici qu'à travers la grande forêt brune
Qu'emplit la rêverie immense de la lune,
On entend frissonner et vibrer mollement,
Communiquant au bois son doux frémissement,
La guitare des monts d'Insprück, reconnaissable
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable ;
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
Prend un sens et devient une vague chanson :

« Si tu veux, faisons un rêve.
Montons sur deux palefrois ;
Tu m'emmènes, je t'enlève.
L'oiseau chante dans les bois.

« Je suis ton maître et ta proie ;
Partons, c'est la fin du jour ;
Mon cheval sera la joie,
Ton cheval sera l'amour.

« Nous ferons toucher leurs têtes ;
Les voyages sont aisés ;
Nous donnerons à ces bêtes
Une avoine de baisers.

« Viens ! nos doux chevaux mensonges
Frappent du pied tous les deux,
Le mien au fond de mes songes,
Et le tien au fond des cieux.

« Un bagage est nécessaire ;
Nous emporterons nos vœux,
Nos bonheurs, notre misère
Et la fleur de tes cheveux.

. . . .

« Viens ! sois tendre, je suis ivre.
O les verts taillis mouillés !
Ton souffle te fera suivre
Des papillons réveillés.

. . . .

« Allons-nous-en par l'Autriche !
Nous aurons l'aube à nos fronts ;
Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons.

« Allons-nous-en par la terre,
Sur nos deux chevaux charmants,
Dans l'azur, dans le mystère,
Dans les éblouissements !

« Nous entrerons à l'auberge,
Et nous paîrons l'hôtelier
De ton sourire de vierge,
De mon bonjour d'écolier.

« Tu seras dame, et moi comte ;
Viens, mon cœur s'épanouit;
Viens, nous conterons ce conte
Aux étoiles de la nuit. »

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose ; tout se tait.

XII. — Le grand Joss et le petit Zéno.

Soudain, au seuil lugubre apparaissent trois têtes
Joyeuses, et d'où sort une lueur de fêtes ;
Deux hommes, une femme en robe de drap d'or.
L'un des hommes paraît trente ans ; l'autre est encor
Plus jeune, et, sur son dos, il porte en bandoulière
La guitare où s'enlace une branche de lierre ;
Il est grand et blond ; l'autre est petit, pâle et brun ;
Ces hommes, qu'on dirait faits d'ombre et de parfum,
Sont beaux, mais le démon dans leur beauté grimace ;
Avril a de ces fleurs où rampe une limace.

« Mon grand Joss, mon petit Zéno, venez ici.
Voyez. C'est effrayant. »
Celle qui parle ainsi
C'est madame Mahaud ; le clair de lune semble
Caresser sa beauté qui rayonne et qui tremble,
Comme si ce doux être était de ceux que l'air
Crée, apporte et remporte en un céleste éclair.

« Passer ici la nuit ! Certe, un trône s'achète !
Si vous n'étiez venus m'escorter en cachette,
Dit-elle, je serais vraiment morte de peur. »

La lune éclaire auprès du seuil, dans la vapeur,
Un des grands chevaliers adossés aux murailles.

« Comme je vous vendrais à l'encan ces ferrailles !
Dit Zéno ; je ferais, si j'étais le marquis,
De ce tas de vieux clous sortir des vins exquis,
Des galas, des tournois, des bouffons et des femmes. »

Et frappant cet airain d'où sort le bruit des âmes,
Cette armure où l'on voit frémir le gantelet,
Calme et riant, il donne au sépulcre un soufflet.

« Laissez donc mes aïeux, dit Mahaud qui murmure,
Vous êtes trop petit pour toucher cette armure. »

Zéno pâlit. Mais Joss : « Ça, des aïeux ! J'en ris.
Tous ces bonhommes noirs sont des nids de souris...

Il continue de plaisanter ; Zéno renchérit, « Mahaud frémit », mais, sur sa prière, ils jurent de rester près d'elle lorsque le vin que l'abbé lui a fait boire l'aura endormie. Maintenant, « soupons », s'écrie Zéno.

XIII. — Ils soupent.

Et, riant et chantant, ils s'en vont vers la table.
« Je fais Joss chambellan et Zéno connétable, »
Dit Mahaud. — Et tous trois causent, joyeux et beaux,
Elle sur le fauteuil, eux sur des escabeaux ;
Joss mange, Zéno boit, Mahaud rêve. La feuille
N'a pas de bruit distinct qu'on note et qu'on recueille,
Ainsi va le babil sans force et sans lien;
Joss par moments fredonne un chant tyrolien,
Et fait rire ou pleurer la guitare ; les contes
Se mêlent aux gaîtés franches, vives et promptes.
Mahaud dit : « Savez-vous que vous êtes heureux?
— Nous sommes bien portants, jeunes, fous, amoureux;
C'est vrai. — De plus, tu sais le latin comme un prêtre,
Et Joss chante fort bien. — Oui, nous avons un maître
Qui nous donne cela par-dessus le marché.
— Quel est son nom? — Pour nous Satan, pour vous Péché,
Dit Zéno, caressant jusqu'en sa raillerie.
— Ne riez pas ainsi, je ne veux plus qu'on rie.
Paix, Zéno ! Parle-moi, toi Joss, mon chambellan.
— Madame, Viridis, comtesse de Milan,
Fut superbe ; Diane éblouissait le pâtre ;
Aspasie, Isabeau de Saxe, Cléopâtre,
Sont des noms devant qui la louange se tait ;
Rhodope[1] fut divine ; Erylésis était
Si belle, que Vénus, jalouse de sa gorge,
La traîna toute nue en la céleste forge
Et la fit sur l'enclume écraser par Vulcain ;
Eh bien ! autant l'étoile éclipse le sequin,
Autant le temple éclipse un monceau de décombres,
Autant vous effacez toutes ces belles ombres!
Ces coquettes qui font des mines dans l'azur,
Les elfes, les péris, ont le front jeune et pur
Moins que vous, et pourtant le vent et ses bouffées
Les ont galamment d'ombre et de rayons coiffées.
— Flatteur, tu chantes bien, » dit Mahaud. Joss reprend :
« Si j'étais, sous le ciel splendide et transparent,
Ange, fille ou démon, s'il fallait que j'apprisse
La grâce, la gaîté, le rire et le caprice,
Altesse, je viendrais à l'école chez vous.
Vous êtes une fée aux yeux divins et doux,

1 Courtisane grecque, comme Aspasie, citée plus haut.

Ayant pour un vil sceptre échangé sa baguette. »
Mahaud songe : « On dirait que ton regard me guette,
Tais-toi. Voyons, de vous tout ce que je connais,
C'est que Joss est bohême et Zéno polonais,
Mais vous êtes charmants ; et pauvres ; oui, vous l'êtes ;
Moi, je suis riche ; eh bien, demandez-moi, poètes,
Tout ce que vous voudrez. — Tout ? Je vous prends au mot,
Répond Joss. Un baiser. — Un baiser ! dit Mahaud
Surprise en ce chanteur d'une telle pensée.
Savez-vous qui je suis? » Et fière et courroucée,
Elle rougit. Mais Joss n'est pas intimidé.
« Si je ne le savais, aurais-je demandé
Une faveur qu'il faut qu'on obtienne, ou qu'on prenne?
Il n'est don que de roi ni baiser que de reine.
— Reine! » Et Mahaud sourit.

XIV. — Après souper.

Cependant, par degrés,
Le narcotique éteint ses yeux d'ombre enivrés ;
Zéno l'observe, un doigt sur la bouche ; elle penche
La tête, et, souriant, s'endort, sereine et blanche.

Zéno lui prend la main qui retombe.
« Elle dort !
Dit Zéno ; maintenant, vite, tirons au sort.
D'abord, à qui l'état? Ensuite, à qui la fille? »

Dans ces deux profils d'homme un œil de tigre brille.

Ils jouent aux dés le marquisat et la marquise ; Joss gagne le marquisat, et Zéno s'en félicite, parce qu'il pourra faire de la marquise, son bien, « un cadavre ». Ne l'a-t-elle pas insulté tout à l'heure en l'appelant : « Petit ! » Et puis tous deux l'aiment, cette « poupée », et cet amour, tôt ou tard, les mettrait aux prises. « Nous l'aimons, tuons-la », conclut Zéno, qui, alors,

Pousse un coin de tapis, tâte, prend un anneau,
Le tire, et le plancher se soulève ; un abîme
S'ouvre ; il en sort de l'ombre ayant l'odeur du crime ;
Joss marche vers la trappe, et, les yeux dans les yeux,
Zéno muet la montre à Joss silencieux ;
Joss se penche, approuvant de la tête le gouffre.

XV. — Les oubliettes.

S'il sortait de ce puits une lueur de soufre,

On dirait une bouche obscure de l'enfer.
La trappe est large assez pour qu'en un brusque éclair
L'homme étonné qu'on pousse y tombe à la renverse ;
On distingue les dents sinistres d'une herse,
Et, plus bas, le regard flotte dans de la nuit ;
Le sang sur les parois fait un rougeâtre enduit ;
L'Epouvante est au fond de ce puits toute nue ;
On sent qu'il pourrit là de l'histoire inconnue,
Et que ce vieux sépulcre, oublié maintenant,
Cuve du meurtre, est plein de larves se traînant,
D'ombres tâtant le mur, et de spectres reptiles.

. . . .

Joss et Zéno saisissent la jeune femme, celui-là sous les bras, celui-ci par les pieds.

XVI. — Ce qu'ils font devient plus difficile à faire.

.. Portant Mahaud, qui dort toujours,
Ils marchent lents, courbés, en silence, à pas lourds,
Zéno tourné vers l'ombre et Joss vers la lumière ;
La salle aux yeux de Joss apparaît tout entière ;
Tout à coup il s'arrête, et Zéno dit : « Eh bien ? »
Mais Joss est effrayant ; pâle, il ne répond rien,
Et fait signe à Zéno, qui regarde en arrière...
Tous deux semblent changés en deux spectres de pierre ;
Car tous deux peuvent voir, là, sous un cintre obscur,
Un des grands chevaliers rangés le long du mur
Qui se lève et descend de cheval ; ce fantôme,
Tranquille sous le masque horrible de son heaume,
Vient vers eux, et son pas fait trembler le plancher ;
On croit entendre un dieu de l'abîme marcher ;
Entre eux et l'oubliette il vient barrer l'espace,
Et dit, le glaive haut et la visière basse,
D'une voix sépulcrale et lente comme un glas :
« Arrête, Sigismond ! Arrête, Ladislas ! »
Tous deux laissent tomber la marquise, de sorte
Qu'elle gît à leurs pieds, et paraît une morte.

La voix de fer parlant sous le grillage noir
Reprend, pendant que Joss blêmit, lugubre à voir,
Et que Zéno chancelle ainsi qu'un mât qui sombre :

« Hommes qui m'écoutez, il est un pacte sombre

Dont tout l'univers parle et que vous connaissez ;
Le voici : « Moi, Satan, dieu des cieux éclipsés,
« Roi des jours ténébreux, prince des vents contraires,
« Je contracte alliance avec mes deux bons frères,
« L'empereur Sigismond et le roi Ladislas;
« Sans jamais m'absenter ni dire : je suis las,
« Je les protégerai dans toute conjoncture ;
« De plus, je cède, en libre et pleine investiture,
« Etant seigneur de l'onde et souverain du mont,
« La mer à Ladislas, la terre à Sigismond,
« A la condition que, si je le réclame,
« Le roi m'offre sa tête et l'empereur son âme. »

« Serait-ce lui? dit Joss. Spectre aux yeux fulgurants,
Es-tu Satan?

— Je suis plus et moins. Je ne prends
Que vos têtes, ô rois des crimes et des trames,
Laissant sous l'ongle noir se débattre vos âmes. »

Ils se regardent, fous, brisés, courbant le front,
Et Zéno dit à Joss : « Hein! qu'est-ce que c'est donc? »

Joss bégaie : « Oui, la nuit nous tient. Pas de refuge!
De quelle part viens-tu ? Qu'es-tu, spectre ?

— Le Juge.

— Grâce! »

La voix reprend :

« Dieu conduit par la main
Le vengeur en travers de votre affreux chemin ;
L'heure où vous existiez est une heure sonnée ;
Rien ne peut plus bouger dans votre destinée ;
L'idée inébranlable et calme est dans le joint.
Oui, je vous regardais. Vous ne vous doutiez point
Que vous aviez sur vous l'œil fixe de la peine.
Et que quelqu'un savait dans cette ombre malsaine
Que Joss fût kayser, et que Zéno fût roi.
Vous venez de parler tout à l'heure, pourquoi?
Tout est dit. Vos forfaits sont sur vous, incurables,
N'espérez rien. Je suis l'abîme, ô misérables ! »

Il poursuit sur ce ton, un peu longuement peut-être, puis termine de façon foudroyante :

Donc, lâchez les vivants et lâchez les empires !
Hors du trône, tyrans ! à la tombe, vampires !
Chiens du tombeau, voici le sépulcre. Rentrez. »

Et son doigt est tourné vers le gouffre.

Atterrés,
Ils s'agenouillent.

« Oh ! dit Sigismond, fantôme,
Ne nous emmène pas dans ton morne royaume!
Nous t'obéirons. Dis, qu'exiges-tu de nous?
Grâce ! »

Et le roi dit : « Vois, nous sommes à genoux,
Spectre ! »

Une vieille femme a la voix moins débile.

La figure qui tient l'épée est immobile,
Et se tait, comme si cet être souverain
Tenait conseil en lui sous son linceul d'airain ;
Tout à coup, élevant sa voix grave et hautaine :

« Princes, votre façon d'être lâches me gêne.
Je suis homme et non spectre. Allons, debout ! mon bras
Est le bras d'un vivant ; il ne me convient pas
De faire une autre peur que celle où j'ai coutume.
Je suis Eviradnus. »

XVII. — La massue.

Comme sort de la brume
Un sévère sapin, vieilli dans l'Appenzell,
A l'heure où le matin au souffle universel
Passe, des bois profonds balayant la lisière,
Le preux ouvre son casque, et hors de la visière
Sa longue barbe blanche et tranquille apparaît.

Sigismond s'est dressé comme un dogue en arrêt ;

Ladislas bondit, hurle, ébauche une huée,
Grince des dents et rit, et, comme la nuée
Résume en un éclair le gouffre pluvieux,
Toute sa rage éclate en ce cri : « C'est un vieux ! »

Le grand chevalier dit, regardant l'un et l'autre :
« Rois, un vieux de mon temps vaut deux jeunes du vôtre.
Je vous défie à mort, laissant à votre choix
D'attaquer l'un sans l'autre ou tous deux à la fois ;
Prenez au tas quelque arme ici qui vous convienne ;
Vous êtes sans cuirasse, et je quitte la mienne ;
Car le châtiment doit lui-même être correct. »

Eviradnus n'a plus que sa veste d'Utrecht.
Pendant que, grave et froid, il déboucle sa chape,
Ladislas, furtif, prend un couteau sur la nappe,
Se déchausse, et, rapide et bras levé, pieds nus,
Il se glisse en rampant derrière Eviradnus;
Mais Eviradnus sent qu'on l'attaque en arrière,
Se tourne, empoigne et tord la lame meurtrière,
Et sa main colossale étreint comme un étau
Le cou de Ladislas qui lâche le couteau :
Dans l'œil du nain royal on voit la mort paraître.

« Je devrais te couper les quatre membres, traître,
Et te laisser ramper sur tes moignons sanglants.
Tiens, dit Eviradnus, meurs vite ! »

Et sur ses flancs
Le roi s'affaisse, et, blême, et l'œil hors de l'orbite,
Sans un cri, tant la mort formidable est subite,
Il expire.

L'un meurt, mais l'autre s'est dressé.
Le preux, en délaçant sa cuirasse, a posé
Sur un banc son épée, et Sigismond l'a prise.

Le jeune homme effrayant rit de la barbe grise ;
L'épée au poing, joyeux, assassin rayonnant,
Croisant les bras, il crie : « A mon tour, maintenant ! »
Et les noirs chevaliers, juges de cette lice,
Peuvent voir, à deux pas du fatal précipice,
Près de Mahaud qui semble un corps inanimé,
Eviradnus sans arme et Sigismond armé.
Le gouffre attend. Il faut que l'un des deux y tombe.

« Voyons un peu sur qui va se fermer la tombe,
Dit Sigismond. C'est toi le mort! c'est toi le chien ! »

Le moment est funèbre ; Eviradnus sent bien
Qu'avant qu'il ait choisi dans quelque armure un glaive,
Il aura dans les reins la pointe qui se lève;
Que faire ? Tout à coup sur Ladislas gisant
Son œil tombe ; il sourit terrible, et, se baissant
De l'air d'un lion pris qui trouve son issue :
« Hé ! dit-il, je n'ai pas besoin d'autre massue ! »
Et, prenant aux talons le cadavre du roi,
Il marche à l'empereur qui chancelle d'effroi ;
Il brandit le roi mort comme une arme, il en joue,
Il tient dans ses deux poings les deux pieds, et secoue
Au-dessus de sa tête, en murmurant : Tout beau !
Cette espèce de fronde horrible du tombeau,
Dont le corps est la corde et la tête la pierre.
Le cadavre éperdu se renverse en arrière,
Et les bras disloqués font des gestes hideux.

Lui, crie : « Arrangez-vous, princes, entre vous deux.
Si l'enfer s'éteignait, dans l'ombre universelle
On le rallumerait, certe, avec l'étincelle
Qu'on peut tirer d'un roi heurtant un empereur. »

Sigismond, sous ce mort qui plane, ivre d'horreur,
Recule, sans la voir, vers la lugubre trappe ;
Soudain le mort s'abat et le cadavre frappe...
Eviradnus est seul. Et l'on entend le bruit
De deux spectres tombant ensemble dans la nuit.
Le preux se courbe au seuil du puits, son œil y plonge,
Et, calme, il dit tout bas, comme parlant en songe :
« C'est bien ! disparaissez, le tigre et le chacal! »

XVIII. — Le jour reparaît.

Il reporte Mahaud sur le fauteuil ducal,
Et, de peur qu'au réveil elle ne s'inquiète,
Il referme sans bruit l'infernale oubliette ;
Puis remet tout en ordre autour de lui, disant :

« La chose n'a pas fait une goutte de sang ;
C'est mieux. »

Mais, tout à coup, la cloche au loin éclate ;
Les monts gris sont bordés d'un long fil écarlate ;
Et voici que, portant des branches de genêt,
Le peuple vient chercher sa dame ; l'aube naît.
Les hameaux sont en branle, on accourt ; et, vermeille,
Mahaud, en même temps que l'aurore, s'éveille ;
Elle pense rêver, et croit que le brouillard
A pris ces jeunes gens pour en faire un vieillard,
Et les cherche des yeux, les regrettant peut-être ;
Eviradnus salue, et le vieux vaillant maître,
S'approchant d'elle avec un doux sourire ami :
« Madame, lui dit-il, avez-vous bien dormi? »

28 janvier 1859.

LE SATYRE

Un satyre, « garnement de dieu fort mal famé », habitait l'Olympe,

Dans le grand bois sauvage au pied du mont sacré.

Hercule l'y alla prendre, et l'amena par l'oreille devant Jupiter.

I. — Le bleu.

QUAND LE SATYRE fut sur la cime vermeille,
Quand il vit l'escalier céleste commençant,
On eût dit qu'il tremblait, tant c'était ravissant!
Et que, rictus ouvert au vent, tête éblouie
A la fois par les yeux, l'odorat et l'ouïe,
Faune ayant de la terre encore à ses sabots,
Il frissonnait devant les cieux sereins et beaux.

. . . .

C'était l'heure où sortaient les chevaux du soleil ;
Le ciel, tout frémissant du glorieux réveil,
Ouvrait les deux battants de sa porte sonore ;
Blancs, ils apparaissaient formidables d'aurore ;
Derrière eux, comme un orbe effrayant, couvert d'yeux,
Eclatait la rondeur du grand char radieux ;
On distinguait le bras du dieu qui les dirige ;
Aquilon achevait d'atteler le quadrige ;
Les quatre ardents chevaux dressaient leur poitrail d'or ;
Faisant leurs premiers pas, ils se cabraient encor
Entre la zone obscure et la zone enflammée ;
De leurs crins, d'où semblait sortir une fumée

De perles, de saphirs, d'onyx, de diamants,
Dispersée et fuyante au fond des éléments,
Les trois premiers, l'œil fier, la narine embrasée,
Secouaient dans le jour des gouttes de rosée ;
Le dernier secouait des astres dans la nuit.

. . . .

Hercule le tenant toujours, le satyre « entra dans le ciel » et, tout à coup. « le grand voile »

Sous lequel le matin glisse sa fraîche étoile

s'étant écarté,

Dans leur immense joie il vit les dieux terribles.

Alors Hercule le poussa

Sur le grand pavé bleu de la céleste zone :
« Va, » dit-il. Et l'on vit apparaître le faune,
Hérissé, noir, hideux, et cependant serein,
Pareil au bouc velu qu'à Smyrne le marin,
En souvenir des prés, peint sur les blanches voiles ;
L'éclat de rire fou monta jusqu'aux étoiles,
Si joyeux, qu'un géant enchaîné sous le mont
Leva la tête et dit : « Quel crime font-ils donc? »
Jupiter, le premier, rit ; l'orageux Neptune
Se dérida, changeant la mer et la fortune ;
Une Heure qui passait avec son sablier
S'arrêta, laissant l'homme et la terre oublier ;
La gaîté fut, devant ces narines camuses,
Si forte, qu'elle osa même aller jusqu'aux Muses;
Vénus tourna son front, dont l'aube se voila,
Et dit : « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là? »
Et Diane chercha sur son dos une flèche ;
L'urne du Potamos étonné resta sèche ;
La colombe ferma ses doux yeux, et le paon
De sa roue arrogante insulta l'ægipan ;
Les déesses riaient toutes comme des femmes.
Le faune, haletant parmi ces grandes dames,
Cornu, boiteux, difforme, alla droit à Vénus ;
L'homme-chèvre ébloui regarda ses pieds nus ;
Alors on se pâma ; Mars embrassa Minerve,
Mercure prit la taille à Bellone avec verve,



LE SATYRE

Musée Victor-Hugo.

PAR FANTIN-LATOUR

La meute de Diane aboya sur l'Œta ;
Le tonnerre n'y put tenir, il éclata ;
Les immortels penchés parlaient aux immortelles ;
Vulcain dansait ; Pluton disait des choses telles
Que Momus en était presque déconcerté ;
Pour que la reine pût se tordre en liberté,
Hébé cachait Junon derrière son épaule ;
Et l'Hiver se tenait les côtes sur le pôle.

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan.

Et lui, disait tout bas à Vénus : « Viens-nous-en. »

Nulle voix ne peut rendre et nulle langue écrire
Le bruit divin que fit la tempête du rire.
Hercule dit : « Voilà le drôle en question.
— Faune, dit Jupiter, le grand amphictyon [1],
Tu mériterais bien qu'on te changeât en marbre,
En flot, ou qu'on te mît au cachot dans un arbre ;
Pourtant je te fais grâce, ayant ri. Je te rends
A ton antre, à ton lac, à tes bois murmurants ;
Mais, pour continuer le rire qui te sauve,
Gueux, tu vas nous chanter ton chant de bête fauve. »

Le brutal Hercule a estropié les pipeaux du « gueux », que cela contrarie de chanter sans accompagnement. Mercure lui prête sa flûte...

II. — Le noir.

Le satyre chanta la terre monstrueuse.

L'eau, perfide sur mer, dans les champs tortueuse,
Sembla dans son prélude errer comme à travers
Les sables, les graviers, l'herbe et les roseaux verts ;
Puis il dit l'océan, typhon couvert de baves,
Puis la terre lugubre avec toutes ses caves,
Son dessous effrayant, ses trous, ses entonnoirs,
Où l'ombre se fait onde, où vont des fleuves noirs,
Où le volcan, noyé sous d'affreux lacs, regrette
La montagne, son casque, et le feu, son aigrette,

1. Membre de l'amphictyonie. L'amphictyonie était l'assemblée où des peuples de la Grèce antique, fédérés dans un but religieux et politique, envoyaient des délégués (*amphictyons*) chargés de délibérer en vue de l'intérêt commun.

Où l'on distingue au fond des gouffres inouïs
Les vieux enfers éteints des dieux évanouis.
Il dit la sève ; il dit la vaste plénitude
De la nuit, du silence et de la solitude,
Le froncement pensif du sourcil des rochers,
Sorte de mer ayant les oiseaux pour nochers,
Pour algue le buisson, la mousse pour éponge,
La végétation aux mille têtes songe ;
Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux ;
Dans la vallée, au bord des lacs, sur les hauts lieux,
Ils gardent la figure antique de la terre ;
Le chêne est entre tous profond, fidèle, austère ;
Il protège et défend le coin du bois ami
Où le gland l'engendra, s'entr'ouvrant à demi.
Où son ombrage attire et fait rêver le pâtre.
Pour arracher de là ce vieil opiniâtre,
Que d'efforts, que de peine au rude bûcheron !

. . . .

« Tout l'abîme est sous l'arbre énorme comme une urne.
La terre sous la plante ouvre son puits nocturne
Plein de feuilles, de fleurs et de l'amas mouvant
Des rameaux que, plus tard, soulèvera le vent,
Et dit : — Vivez ! Prenez. C'est à vous. Prends, brin d'herbe !
Prends, sapin ! — La forêt surgit ; l'arbre superbe
Fouille le globe avec une hydre sous ses pieds ;
La racine effrayante aux longs cous repliés,
Aux mille becs béants dans la profondeur noire,
Descend, plonge, atteint l'ombre et tâche de la boire,
Et, bue, au gré de l'air, du lieu, de la saison,
L'offre au ciel en encens ou la crache en poison,
Selon que la racine, embaumée ou malsaine,
Sort, parfum, de l'amour, ou, venin, de la haine.
De là, pour les héros, les grâces et les dieux,
L'œillet, le laurier-rose ou le lys radieux,
Et, pour l'homme qui pense et qui voit, la ciguë.

« Mais qu'importe à la terre! Au chaos contiguë,
Elle fait son travail d'accouchement sans fin.
Elle a pour nourrisson l'universelle faim.
C'est vers son sein qu'en bas les racines s'allongent.
Les arbres sont autant de mâchoires qui rongent
Les éléments, épars dans l'air souple et vivant ;
Ils dévorent la pluie, ils dévorent le vent ;

Tout leur est bon, la nuit, la mort ; la pourriture
Voit la rose et lui va porter sa nourriture ;
L'herbe vorace broute au fond des bois touffus ;
A toute heure, on entend le craquement confus
Des choses sous la dent des plantes ; on voit paître
Au loin, de toutes parts, l'immensité champêtre ;
L'arbre transforme tout dans son puissant progrès ;
Il faut du sable, il faut de l'argile et du grès ;
Il en faut au lentisque, il en faut à l'yeuse,
Il en faut à la ronce, et la terre joyeuse
Regarde la forêt formidable manger. »

Le satyre semblait dans l'abîme songer ;
Il peignit l'arbre vu du côté des racines,
Le combat souterrain des plantes assassines,
L'antre que le feu voit, qu'ignore le rayon,
Le revers ténébreux de la création,
Comment filtre la source et flambe le cratère;
Il avait l'air de suivre un esprit sous la terre;
Il semblait épeler un magique alphabet ;
On eût dit que sa chaîne invisible tombait ;
Il brillait ; on voyait s'échapper de sa bouche
Son rêve avec un bruit d'ailes vague et farouche :

« Les forêts sont le lieu lugubre ; la terreur,
Noire, y résiste même au matin, ce doreur ;
Les arbres tiennent l'ombre enchaînée à leurs tiges ;
Derrière le réseau ténébreux des vertiges,
L'aube est pâle, et l'on voit se tordre les serpents
Des branches sur l'aurore, horribles et rampants ;
Là, tout tremble ; au-dessus de la ronce hagarde,
Le mont, ce grand témoin, se soulève et regarde ;
La nuit, les hauts sommets, noyés dans la vapeur,
Les antres froids, ouvrant la bouche avec stupeur,
Les blocs, ces durs profils, les rochers, ces visages
Avec qui l'ombre voit dialoguer les sages,
Guettent le grand secret, muets, le cou tendu ;
L'œil des montagnes s'ouvre et contemple, éperdu ;
On voit s'aventurer dans les profondeurs fauves
La curiosité de ces noirs géants chauves ;
Ils scrutent le vrai ciel, de l'Olympe inconnu;
Ils tâchent de saisir quelque chose de nu :
Ils sondent l'étendue auguste, chaste, austère,
Irritée, et, parfois, surprenant le mystère,

Aperçoivent la Cause au pur rayonnement,
Et l'Enigme sacrée, au loin, sans vêtement,
Montrant sa forme blanche au fond de l'insondable. »

. . . .

Apollon offre sa lyre à l'étonnant chanteur, qui l'accepte, et qui se met alors à chanter l'homme et son histoire. Ce chant remplit la troisième partie du *Satyre*, intitulée *le Sombre*. En voici la fin, où le poète, par la bouche du faune, devient le prophète qu'il aimait à faire entendre... et dont on s'est beaucoup trop moqué, parfois. Cette fin du troisième chant et le quatrième sont d'une beauté souvent merveilleuse (comme tout le poème, au reste).

« Qui sait si, quelque jour, brisant l'antique affront,
Il [1] ne lui dira pas : Envole-toi, matière !
S'il ne franchira point la tonnante frontière ;
S'il n'arrachera pas de son corps brusquement
La pesanteur, peau vile, immonde vêtement
Que la fange hideuse à la pensée inflige,
De sorte qu'on verra tout à coup, ô prodige !
Ce ver de terre ouvrir ses ailes dans les cieux!
Oh ! lève-toi, sois grand, homme! va, factieux!
Homme, un orbite d'astre est un anneau de chaîne,
Mais cette chaîne-là, c'est la chaîne sereine,
C'est la chaîne d'azur, c'est la chaîne du ciel;
Celle-là, tu t'y dois rattacher, ô mortel,
Afin — car un esprit se meut comme une sphère —
De faire aussi ton cercle autour de la lumière !
Entre dans le grand chœur ! va, franchis ce degré,
Quitte le joug infâme et prends le joug sacré !
Deviens l'Humanité, triple, homme, enfant et femme!
Transfigure-toi ! va ! sois de plus en plus l'âme !
Esclave, grain d'un roi, démon, larve d'un dieu,
Prends le rayon, saisis l'aube, usurpe le feu ;
Torse ailé, front divin, monte au jour, monte au trône,
Et dans la sombre nuit jette les pieds du faune ! »

IV. — L'Étoile.

Le satyre un moment s'arrêta, respirant
Comme un homme levant son front hors d'un torrent;
Un autre être semblait sous sa face apparaître;
Les dieux s'étaient tournés inquiets vers le maître,

1. L'homme.

Et, pensifs, regardaient Jupiter stupéfait.
Il reprit :

« Sous le poids hideux qui l'étouffait,
Le réel renaîtra, dompteur du mal immonde.
Dieux, vous ne savez pas ce que c'est que le monde ;
Dieux, vous avez vaincu, vous n'avez pas compris.
Vous avez au-dessus de vous d'autres esprits,
Qui, dans le feu, la nue, et l'onde et la bruine,
Songent en attendant votre immense ruine.
Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui suis
La prunelle effarée au fond des vastes nuits!
Dieux, il est d'autres sphinx que le vieux sphinx de Thèbe.
Sachez ceci, tyrans de l'homme et de l'Erèbe [1],
Dieux qui versez le sang, dieux dont on voit le fond,
Nous nous sommes tous faits bandits sur ce grand mont
Où la terre et le ciel semblent en équilibre,
Mais vous pour être rois et moi pour être libre.
Pendant que vous semez haine, fraude et trépas,
Et que vous enjambez tout le crime en trois pas,
Moi je songe. Je suis l'œil fixe des cavernes.
Je vais. Olympes bleus et ténébreux Avernes [2],
Temples, charniers, forêts, cités, aigle, alcyon,
Sont devant mon regard la même vision ;
Les dieux, les fléaux, ceux d'à présent, ceux d'ensuite,
Traversent une lueur et sont la même fuite.
Je suis témoin que tout disparaît. Quelqu'un est.
Mais celui-là, jamais l'homme ne le connaît.
L'humanité suppose, ébauche, essaie, approche ;
Elle façonne un marbre, elle taille une roche
Et fait une statue, et dit : Ce sera lui.
L'homme reste devant cette pierre, ébloui...

Les dieux de l'Olympe périront :

Car Delphe et Pise sont comme des chars qui roulent,
Et les choses qu'on crut éternelles s'écroulent
Avant qu'on ait le temps de compter jusqu'à vingt. »

Tout en parlant ainsi, le satyre devint

---

1. L'Enfer ou plutôt les Enfers mythologiques.
2. Le lac Averne, en Italie, près de Naples, était regardé comme l'entrée des Enfers.

Démesuré, plus grand d'abord que Polyphème[1],
Puis plus grand que Typhon[2] qui hurle et qui blasphème,
Et qui heurte ses poings ainsi que des marteaux,
Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos[3];
L'espace immense entra dans cette forme noire ;
Et, comme le marin voit croître un promontoire,
Les dieux dressés voyaient grandir l'être effrayant ;
Sur son front blêmissait un étrange orient ;
Sa chevelure était une forêt; des ondes,
Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ;
Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas ;
Les foudres l'entouraient avec de sourds éclats ;
Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes,
Et ses difformités s'étaient faites montagnes ;
Les animaux, qu'avaient attirés ses accords,
Daims et tigres, montaient tout le long de son corps ;
Des avrils tout en fleur verdoyaient sur ses membres;
Le pli de son aisselle abritait des décembres ;
Et des peuples errants demandaient leur chemin,
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main.
Des aigles tournoyaient dans sa bouche béante ;
La lyre, devenue en le touchant géante,
Chantait, pleurait, grondait, tonnait, jetait des cris;
Les ouragans étaient dans les sept cordes pris
Comme des moucherons dans de lugubres toiles ;
Sa poitrine terrible était pleine d'étoiles.

Il cria :

« L'avenir, tel que les cieux le font,
C'est l'élargissement dans l'infini sans fond,
C'est l'esprit pénétrant de toutes parts la chose !
On mutile l'effet en limitant la cause ;
Monde, tout le mal vient de la forme des dieux.
On fait du ténébreux avec le radieux ;
Pourquoi mettre au-dessus de l'Etre des fantômes?
Les clartés, les éthers ne sont pas des royaumes.
Place au fourmillement éternel des cieux noirs,
Des cieux bleus, des midis, des aurores, des soirs !
Place à l'atome saint, qui brûle ou qui ruisselle !
Place au rayonnement de l'âme universelle !

1. Le plus célèbre des Cyclopes.
2. Ou Typhée, un des Titans révoltés contre Jupiter qui l'ensevelit sous l'Etna.
3. Montagne de la presqu'île de Salonique.

Unroi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.
Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
Partout une lumière et partout un génie !
Amour ! tout s'entendra, tout étant l'harmonie !
L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.
Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter ! à genoux. »

LA ROSE DE L'INFANTE

ELLE EST TOUTE PETITE; une duègne la garde.
Elle tient à la main une rose et regarde.
Quoi? que regarde-t-elle? Elle ne sait pas. L'eau;
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau ;
Ce qu'elle a devant elle ; un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin rayonnant et fleuri.
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et les paons étoilés dans les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus ;
Toutes ses grâces font comme un faisceau qui tremble.
Autour de cette enfant l'herbe est splendide et semble
Pleine de vrais rubis et de diamants fins ;
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau ; sa fleur l'occupe;
Sa basquine est en point de Gênes ; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un fil d'or florentin.
La rose épanouie et toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne verte,
Charge la petitesse exquise de sa main ;
Quand l'enfant, allongeant ses lèvres de carmin,
Fronce, en la respirant, sa riante narine,
La magnifique fleur, royale et purpurine,
Cache plus qu'à demi ce visage charmant,
Si bien que l'œil hésite, et qu'on ne sait comment
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue,
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.
En elle tout est joie, enchantement, parfum ;

Quel doux regard, l'azur ! et quel doux nom, Marie !
Tout est rayon ; son œil éclaire et son nom prie.
Pourtant, devant la vie et sous le firmament,
Pauvre être ! elle se sent très grande vaguement ;
Elle assiste au printemps, à la lumière, à l'ombre,
Au grand soleil couchant horizontal et sombre,
A la magnificence éclatante du soir,
Aux ruisseaux murmurants qu'on entend sans les voir,
Aux champs, à la nature éternelle et sereine,
Avec la gravité d'une petite reine ;
Elle n'a jamais vu l'homme que se courbant ;
Un jour, elle sera duchesse de Brabant ;
Elle gouvernera la Flandre ou la Sardaigne.
Elle est l'infante, elle a cinq ans, elle dédaigne.
Car les enfants des rois sont ainsi ; leurs fronts blancs
Portent un cercle d'ombre, et leurs pas chancelants
Sont des commencements de règne. Elle respire
Sa fleur, en attendant qu'on lui cueille un empire;
Et son regard, déjà royal, dit : « C'est à moi... »
Il sort d'elle un amour mêlé d'un vague effroi.
Si quelqu'un, la voyant si tremblante et si frêle,
Fût-ce pour la sauver, mettait la main sur elle,
Avant qu'il eût pu faire un pas ou dire un mot,
Il aurait sur le front l'ombre de l'échafaud.

La douce enfant sourit, ne faisant autre chose
Que de vivre et d'avoir dans la main une rose,
Et d'être là devant le ciel, parmi les fleurs.

Le jour s'éteint ; les nids chuchotent, querelleurs ;
Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre ;
La rougeur monte au front des déesses de marbre
Qui semblent palpiter sentant venir la nuit ;
Et tout ce qui planait redescend ; plus de bruit,
Plus de flamme ; le soir mystérieux recueille
Le soleil sous la vague et l'oiseau sous la feuille.

Pendant que l'enfant rit, cette fleur à la main,
Dans le vaste palais catholique romain
Dont chaque ogive semble au soleil une mitre,
Quelqu'un de formidable est derrière la vitre ;
On voit d'en bas une ombre, au fond d'une vapeur,
De fenêtre en fenêtre errer, et l'on a peur ;



Phot. Alinari.

PHILIPPE II D'ESPAGNE

Galerie Pitti, Florence.

PAR LE TITIEN

Cette ombre au même endroit, comme en un cimetière,
Parfois est immobile une journée entière ;
C'est un être effrayant qui semble ne rien voir ;
Il rôde d'une chambre à l'autre, pâle et noir ;
Il colle aux vitraux blancs son front lugubre, et songe;
Spectre blême ! Son ombre aux feux du soir s'allonge ;
Son pas funèbre est lent, comme un glas de beffroi ;
Et c'est la Mort, à moins que ce ne soit le Roi [1].

C'est lui ; l'homme en qui vit et tremble le royaume.
Si quelqu'un pouvait voir dans l'œil de ce fantôme
Debout en ce moment, l'épaule contre un mur,
Ce qu'on apercevrait dans cet abîme obscur,
Ce n'est pas l'humble enfant, le jardin, l'eau moirée
Reflétant le ciel d'or d'une claire soirée,
Les bosquets, les oiseaux se becquetant entre eux,
Non : au fond de cet œil comme l'onde vitreux,
Sous ce fatal sourcil qui dérobe à la sonde
Cette prunelle autant que l'océan profonde,
Ce qu'on distinguerait, c'est, mirage mouvant,
Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent,
Et, dans l'écume, au pli des vagues, sous l'étoile,
L'immense tremblement d'une flotte à la voile,
Et, là-bas, sous la brume, une île, un blanc rocher,
Ecoutant sur les flots ces tonnerres marcher.

Telle est la vision qui, dans l'heure où nous sommes,
Emplit le froid cerveau de ce maître des hommes,
Et qui fait qu'il ne peut rien voir autour de lui.
L'Armada, formidable et flottant point d'appui
Du levier dont il va soulever tout un monde,
Traverse en ce moment l'obscurité de l'onde ;
Le roi, dans son esprit, la suit des yeux, vainqueur,
Et son tragique ennui n'a plus d'autre lueur.

. . . .

Morne en son noir pourpoint, la Toison d'or au cou,
On dirait du destin la froide sentinelle ;
Son immobilité commande ; sa prunelle
Luit comme un soupirail de caverne ; son doigt
Semble, ébauchant un geste obscur que nul ne voit,
Donner un ordre à l'ombre et vaguement l'écrire.
Chose inouïe ! il vient de grincer un sourire,

1. Le roi d'Espagne Philippe II (1527-1598).

Un sourire insondable, impénétrable, amer.
C'est que la vision de son armée en mer
Grandit de plus en plus dans sa sombre pensée ;
C'est qu'il la voit voguer par son dessein poussée.
Comme s'il était là planant sous le zénith ;
Tout est bien ; l'océan docile s'aplanit;
L'Armada lui fait peur comme au déluge l'arche ;
La flotte se déploie en bon ordre de marche,
Et, les vaisseaux gardant les espaces fixés,
Echiquier de tillacs, de ponts, de mâts dressés,
Ondule sur les eaux comme une immense claie.
Ces vaisseaux sont sacrés, les flots leur font la haie ;
Les courants, pour aider les nefs à débarquer,
Ont leur besogne à faire et n'y sauraient manquer ;
Autour d'elles la vague avec amour déferle,
L'écueil se change en port, l'écume tombe en perle.

. . . .

Et le lugubre roi sourit de voir groupées
Sur quatre cents vaisseaux quatre vingt mille épées...

. . . .

Cependant, sur le bord du bassin, en silence,
L'infante tient toujours sa rose gravement,
Et, doux ange aux yeux bleus, la baise par moment.
Soudain un souffle d'air, une de ces haleines
Que le soir frémissant jette à travers les plaines,
Tumultueux zéphyr effleurant l'horizon,
Trouble l'eau, fait frémir les joncs, met un frisson
Dans les lointains massifs de myrte et d'asphodèle,
Vient jusqu'au bel enfant tranquille, et, d'un coup d'aile,
Rapide, et secouant même l'arbre voisin,
Effeuille brusquement la fleur dans le bassin.
Et l'infante n'a plus dans la main qu'une épine.
Elle se penche, et voit sur l'eau cette ruine ;
Elle ne comprend pas ; qu'est-ce donc? Elle a peur ;
Et la voilà qui cherche au ciel avec stupeur
Cette brise qui n'a pas craint de lui déplaire.
Que faire? Le bassin semble plein de colère ;
Lui, si clair tout à l'heure, il est noir maintenant ;
Il a des vagues ; c'est une mer bouillonnant ,
Toute la pauvre rose est éparse sur l'onde ;
Ses cent feuilles, que noie et roule l'eau profonde,
Tournoyant, naufrageant, s'en vont de tous côtés
Sur mille petits flots par la brise irrités ;

On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre.
« Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre
A la petite fille étonnée et rêvant,
Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

23 mai 1859.

APRÈS LA BATAILLE

MON PÈRE, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute,
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : Caramba [1] !
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, dit mon père. »

18 juin 1850.

LE CRAPAUD

QUE SAVONS-NOUS ? Qui donc connaît le fond des choses ?
Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;
Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;
Grave, il songeait ; l'horreur contemplait la splendeur.
(Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur?
Hélas ! le bas empire est couvert d'Augustules,
Les Césars de forfaits, les crapauds de pustules,

1. Juron espagnol.

Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils !)
Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;
L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière ;
Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;
L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;
Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,
Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
Doux, regardait la grande auréole solaire ;
Peut-être le maudit se sentait-il béni ;
Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche ;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;
Puis une femme, avec une fleur au corset,
Vint et lui creva l'œil du bout de son ombrelle.
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle.
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; —
Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère
A pleins poumons, aimés, libres, contents ; que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux?
Le crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent.
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : « Tuons ce vilain animal,
Et, puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal! »
Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —
Se mit à le piquer d'une branche pointue,
Elargissant le trou de l'œil crevé, blessant
Les blessures, ravis, applaudis du passant ;
Car les passants riaient ; et l'ombre sépulcrale
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle,
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid ;
Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;

Et chaque coup faisait écumer ce proscrit
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;
Et les enfants disaient : « Est-il méchant ! il bave ! »
Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre.
Oh ! la sombre action, empirer la misère !
Ajouter de l'horreur à la difformité !
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,
Il rampait ; on eût dit que la mort, difficile,
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait ;
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,
Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;
L'ornière était béante, il y traîna ses plaies,
Et s'y plongea, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;
Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis;
Tous parlaient à la fois, et les grands aux petits
Criaient : « Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,
Allons pour l'achever prendre une grosse pierre ! »
Tous ensemble sur l'être au hasard exécré,
Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
— Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;
Quand nous visons un point de l'horizon humain,
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;
C'était de la fureur et c'était de l'extase;
Un des enfants revint, apportant un pavé,
Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
Et dit : « Nous allons voir comment cela va faire. »
Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
La hasard amenait un chariot très lourd
Traîné par un vieux âne éclopé, maigre et sourd ;
Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
Après un jour de marche approchait de l'étable ;
Il roulait la charrette et portait un panier ;
Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier ;
Cette bête marchait, battue, exténuée ;
Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;

Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
Cette stupidité qui peut-être est stupeur ;
Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue,
Et d'un versant si dur que chaque tour de roue
Etait comme un lugubre et rauque arrachement ;
Et l'âne allait geignant, et l'ânier blasphémant ;
La route descendait et poussait la bourrique :
L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants entendant cette roue et ce pas,
Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
« Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !
Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. »

Tous regardaient.

Soudain, avançant dans l'ornière
Où le monstre attendait sa torture dernière,
L'âne vit le crapaud, et, triste, — hélas ! penché
Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,
Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
Ce forçat, ce damné, ce patient, fit grâce ;
Il rassembla sa force éteinte, et, roidissant
Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !
Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
Avec sa lassitude acceptant le combat,
Tirant le chariot et soulevant le bât,
Hagard, il détourna la roue inexorable,
Laissant derrière lui vivre ce misérable ;
Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.

Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
Un des enfants — celui qui conte cette histoire, —
Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
Entendit une voix qui lui disait : « Sois bon ! »

. . . .

Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
Tu cherches, philosophe? O penseur, tu médites ?
Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?

Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour !
Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour ;
Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage,
La bonté, qui du monde éclaire le visage,
La bonté, ce regard du matin ingénu,
La bonté, pur rayon qui chauffe l'inconnu,
Instinct qui, dans la nuit et dans la souffrance, aime,
Est le trait d'union ineffable et suprême
Qui joint, dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant.

26-29 mai 1858.

LES PAUVRES GENS

I

IL EST NUIT. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nids d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit,
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,

Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point, c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés,
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui songe à sa Jeannie, au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie, et la mauve au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres
Passent dans son esprit, la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa gaine, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers ;
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes,
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.

Elle songe, elle rêve. — Et tant de pauvreté !
Ses petits vont pieds nus l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge,
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles de l'âtre.
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin qu'illuminent ses yeux,
Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,



LES PAUVRES GENS

Musée Victor-Hugo.

PAR STEINLEN

Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant, et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
Horreur ! l'homme dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge ;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !

Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

O pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : « Mes âmes,
Père, amant, frère, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! mon cœur, mon sang, ma chair ! »
Ciel ! être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse,
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse,
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font,
Et que pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile!
Souci lugubre ! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : Oh! rends-nous-les!
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre, la mer toujours bouleversée!

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : « S'ils étaient grands !... — Leur père est seul! » Chimère!
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh ! s'ils étaient petits ! »

V

Elle prend sa lanterne et sa cape. — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! — Et la voilà qui part. L'air matinal

Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin ;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant, l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin,
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain
Une sombre masure apparaît, décrépite ;
Ni lumière, ni feu ; la porte au vent palpite ;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux.
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.

« Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle ; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule ; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute ; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
« Malade ! Et ses enfants ! comme c'est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. »
Puis, elle frappe encore. « Hé ! voisine ! » Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre, et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond, comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible ;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant ;
Un cadavre ; — autrefois, mère joyeuse et forte ; —
Le spectre échevelé de la misère morte ;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,

Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds, et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît,
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

. . . .

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte?
Sous sa cape aux longs plis qu'est-ce donc qu'elle emporte?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant?
Pourquoi son cœur bat-il? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit? Qu'a-t-elle donc volé?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait ; près du lit elle prit une chaise,
Et s'assit toute pâle ; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« Mon pauvre homme! ah! mon Dieu! que va-t-il dire? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là? »

. . . .

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante, et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc ;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : « C'est la marine !

X

— C'est toi! » cria Jeannie, et, contre sa poitrine
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement,
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
Et montrait sur son front qu'éclairait l'âtre en flamme
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait.
« Je suis volé, dit-il; la mer c'est la forêt.
— Quel temps a-t-il fait? — Dur. — Et la pêche? — Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J'ai cru que le bateau se couchait, et l'amarre
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là? »
Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« Moi? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire.
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre,
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine :
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
« Diable ! diable ! dit-il, en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte ;

Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu? Ça te fâche?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

Jersey, 3 février 1854.

PLEIN CIEL

LOIN dans les profondeurs, hors des nuits, hors du flot,
Dans un écartement de nuages, qui laisse
Voir au-dessus des mers la céleste allégresse,
Un point vague et confus apparaît ; dans le vent,
Dans l'espace, ce point se meut ; il est vivant ;
Il va, descend, remonte ; il fait ce qu'il veut faire ;
Il approche, il prend forme, il vient ; c'est une sphère,
C'est un inexprimable et surprenant vaisseau,
Globe comme le monde et comme l'aigle oiseau;
C'est un navire en marche. Où? Dans l'éther sublime !
. . . .

Superbe, il plane avec un hymne en ses agrès ;
Et l'on croit voir passer la strophe du progrès.
Il est la nef, il est le phare !
L'homme enfin prend son sceptre, et jette son bâton.
Et l'on voit s'envoler le calcul de Newton
Monté sur l'ode de Pindare.

Le char haletant plonge et s'enfonce dans l'air,
Dans l'éblouissement impénétrable et clair,
Dans l'éther sans tache et sans ride ;
Il se perd sous le bleu des cieux démesurés ;
Les esprits de l'azur contemplent effarés
Cet engloutissement splendide.

Il passe, il n'est plus là ; qu'est-il donc devenu?
Il est dans l'invisible, il est dans l'inconnu ;
Il baigne l'homme dans le songe,

Dans le fait, dans le vrai profond, dans la clarté,
Dans l'océan d'en haut plein d'une vérité
Dont le prêtre a fait un mensonge.

Le jour se lève, il va ; le jour s'évanouit,
Il va ; fait pour le jour, il accepte la nuit.
Voici l'heure des feux sans nombre;
L'heure où, vu du nadir, ce globe semble, ayant
Son large cône obscur sous lui se déployant,
Une énorme comète d'ombre.

La brume redoutable emplit au loin les airs.
Ainsi qu'au crépuscule on voit, le long des mers,
Le pêcheur, vague comme un rêve,
Traînant, dernier effort d'un long jour de sueurs,
Sa nasse où les poissons font de pâles lueurs,
Aller et venir sur la grève,

La Nuit tire du fond des gouffres inconnus
Son filet où luit Mars, où rayonne Vénus,
Et, pendant que les heures sonnent,
Ce filet grandit, monte, emplit le ciel des soirs,
Et dans ses mailles d'ombre et dans ses réseaux noirs
Les constellations frissonnent.

Mais qu'est-ce, vraiment, que cet « aéroscaphe » ? — C'est l'ascension de l'humanité. La fin du poème le dit éloquemment :

Oh ! ce navire fait le voyage sacré !
C'est l'ascension bleue à son premier degré ;
Hors de l'antique et vil décombre,
Hors de la pesanteur, c'est l'avenir fondé ;
C'est le destin de l'homme à la fin évadé,
Qui lève l'ancre et sort de l'ombre !

Ce navire là-haut conclut le grand hymen.
Il mêle presque à Dieu l'âme du genre humain.
Il voit l'insondable, il y touche ;
Il est le vaste élan du progrès vers le ciel ;
Il est l'entrée altière et sainte du réel
Dans l'antique idéal farouche.

Oh ! chacun de ses pas conquiert l'illimité !
Il est la joie ; il est la paix ; l'humanité

A trouvé son organe immense ;
Il vogue, usurpateur sacré, vainqueur béni,
Reculant chaque jour plus loin dans l'infini
Le point sombre où l'homme commence.

Il laboure l'abîme ; il ouvre ces sillons
Où croissaient l'ouragan, l'hiver, les tourbillons,
Les sifflements et les huées ;
Grâce à lui, la concorde est la gerbe des cieux ;
Il va, fécondateur du ciel mystérieux,
Charrue auguste des nuées.

Il fait germer la vie humaine dans ces champs
Où Dieu n'avait encor semé que des couchants
Et moissonné que des aurores ;
Il entend, sous son vol qui fend les airs sereins,
Croître et frémir partout les peuples souverains,
Ces immenses épis sonores !

Nef magique et suprême! elle a, rien qu'en marchant,
Changé le cri terrestre en pur et joyeux chant,
Rajeuni les races flétries,
Etabli l'ordre vrai, montré le chemin sûr,
Dieu juste! et fait entrer dans l'homme tant d'azur
Qu'elle a supprimé les patries!

Faisant à l'homme avec le ciel une cité,
Une pensée avec toute l'immensité,
Elle abolit les vieilles règles ;
Elle abaisse les monts, elle annule les tours ;
Splendide, elle introduit les peuples, marcheurs lourds,
Dans la communion des aigles.

Elle a cette divine et chaste fonction
De composer là-haut l'unique nation,
A la fois dernière et première,
De promener l'essor dans le rayonnement,
Et de faire planer, ivre de firmament,
La liberté dans la lumière.

LES CHANSONS DES RUES ET DES BOIS
1865

Beaucoup de jolies choses dans ce volume où l'auteur s'est abandonné à sa fantaisie. Il s'y trouve même des pièces d'un véritable lyrisme. Mais, somme toute, ces *Chansons* n'occupent dans l'œuvre de Victor Hugo qu'une place secondaire. Suivant le mot de Théophile Gautier, on n'entend plus, on ne voit plus ici « le maître souverain, mais un simple bachelier qui, ennuyé de sa chambrette,... court les rues et les bois, poursuivant les grisettes et les papillons ». Et il « ne fait le difficile ni pour le site, ni pour la nymphe. Pour lui Meudon est Tivoli, et Javotte Amaryllis [1] ».

Et, à côté de choses charmantes, des bizarreries : le mauvais goût est parfois le péché littéraire de ce recueil très païen.

Il est vrai qu'à la fin, le poète, s'adressant à Pégase qu'il avait mis « au vert », reprend avec lui son vol. « Plonge », lui crie-t-il :

Plonge dans l'inconnu sans fond !
Cours, passe à travers les trouées !
Et, du vent que dans le ciel font
Tes vastes plumes secouées,

Tâche de renverser les tours,
Les geôles, les temples athées,
Et d'effaroucher les vautours
Tournoyant sur les Prométhées.

A noter que toutes les pièces sont en vers de sept ou de huit pieds, et en quatrains, et que presque toutes sont courtes.

JE NE ME METS PAS EN PEINE...

JE ne me mets pas en peine
Du clocher ni du beffroi ;
Je ne sais rien de la reine,
Et je ne sais rien du roi ;

J'ignore, je le confesse,
Si le seigneur est hautain,
Si le curé dit la messe
En grec ou bien en latin,

1. *Histoire du Romantisme.*

S'il faut qu'on pleure ou qu'on danse,
Si les nids jasent entre eux ;
Mais sais-tu ce que je pense?
C'est que je suis amoureux.

Sais-tu, Jeanne, à quoi je rêve?
C'est au mouvement d'oiseau
De ton pied blanc qui se lève
Quand tu passes le ruisseau.

Et sais-tu ce qui me gêne?
C'est qu'à travers l'horizon,
Jeanne, une invisible chaîne
Me tire vers ta maison.

Et sais-tu ce qui m'ennuie?
C'est l'air charmant et vainqueur,
Jeanne, dont tu fais la pluie
Et le beau temps dans mon cœur.

Et sais-tu ce qui m'occupe,
Jeanne? C'est que j'aime mieux
La moindre fleur de ta jupe
Que tous les astres des cieux.

LA BATAILLE COMMENÇA

LA BATAILLE commença.
Comment? Par un doux sourire.
Elle me dit : — Comme ça,
Vous ne voulez pas m'écrire?

— Un billet doux? — Non, des vers.
— Je n'en fais point, répondis-je. —
Ainsi parfois de travers
Le dialogue voltige.

Après le sourire vint
Un regard, oh ! qu'elle est fière !
Moi, candidat quinze-vingt,
Je me dis : « Elle est rosière ».

Et je me mis à songer
A cent vertus, rehaussées
Par mes mauvaises pensées
D'adolescent en danger.

Je me taisais, cela passe
Pour puissance et profondeur.
Son sourire était la grâce,
Et son regard la pudeur.

Ce regard et ce sourire
M'entraient dans l'âme. Soudain,
Elle chanta. Comment dire
Ce murmure de l'Éden,

Cette voix grave, touchante,
Tendre, aux soupirs nuancés !
— Quoi ! m'écriai-je, méchante,
Vous achevez les blessés !

SAISON DES SEMAILLES, LE SOIR

C'EST le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

« SAISON DES SEMAILLES — LE SOIR »



Phot. Kuhn.

LE SEMEUR

PAR J. F. MILLET

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

UNE ALCOVE AU SOLEIL LEVANT

L'HUMBLE CHAMBRE a l'air de sourire ;
Un bouquet orne un vieux bahut ;
Cet intérieur ferait dire
Aux prêtres : Paix! aux femmes : Chut!

Au fond une alcôve se creuse.
Personne. On n'entre ni ne sort.
Surveillance mystérieuse !
L'aube regarde ; un enfant dort.

Une petite en ce coin sombre
Etait là dans un berceau blanc,
Ayant je ne sais quoi dans l'ombre
De confiant et de tremblant.

Elle étreignait dans sa main calme
Un grelot d'argent qui penchait ;
L'innocence au ciel tient la palme,
Et sur la terre le hochet.

Comme elle sommeille ! Elle ignore
Le bien, le mal, le cœur, les sens.
Son rêve est un sentier d'aurore
Dont les anges sont les passants.

Son bras, par instants, sans secousse,
Se déplace, charmant et pur ;
Sa respiration est douce
Comme une mouche dans l'azur.

Le regard de l'aube la couvre ;
Rien n'est auguste et triomphant
Comme cet œil de Dieu qui s'ouvre
Sur les yeux fermés de l'enfant.

DEPUIS SIX MILLE ANS LA GUERRE...

DEPUIS SIX MILLE ANS la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs.

Les conseils du ciel immense,
Du lys pur, du nid doré,
N'ôtent aucune démence
Du cœur de l'homme effaré.

Les carnages, les victoires,
Voilà notre grand amour ;
Et les multitudes noires
Ont pour grelot le tambour.

La gloire, sous ses chimères
Et sous ses chars triomphants,
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.

Notre bonheur est farouche ;
C'est de dire : Allons ! mourons !
Et c'est d'avoir à la bouche
La salive des clairons.

L'acier luit, les bivouacs fument ;
Pâles, nous nous déchaînons ;
Les sombres âmes s'allument
Aux lumières des canons.

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez,

Et que, dans le champ funeste,
Les chacals et les oiseaux,
Hideux, iront voir s'il reste
De la chair après vos os !

Aucun peuple ne tolère
Qu'un autre vive à côté ;
Et l'on souffle la colère
Dans notre imbécillité.

C'est un russe! Egorge, assomme.
Un croate! Feu roulant.
C'est juste. Pourquoi cet homme
Avait-il un habit blanc?

Celui-ci, je le supprime
Et m'en vais le cœur serein,
Puisqu'il a commis le crime
De naître à droite du Rhin.

Rosbach ! Waterloo ! Vengeance!
L'homme, ivre d'un affreux bruit,
N'a plus d'autre intelligence
Que le massacre et la nuit.

On pourrait boire aux fontaines,
Prier dans l'ombre à genoux,
Aimer, songer sous les chênes ;
Tuer son frère est plus doux.

On se hache, on se harponne,
On court par monts et par vaux ;
L'Épouvante se cramponne
Du poing au crin des chevaux.

Et l'aube est là sur la plaine !
Oh ! j'admire, en vérité,
Qu'on puisse avoir de la haine
Quand l'alouette a chanté.



IV

ŒUVRES DE LA VIEILLESSE
1872 - 1883

L'ANNÉE TERRIBLE
1872

La première édition n'était pas complète. « L'état de siège... règne encore », disait la préface (avril 1872). « C'est ce qui fait qu'on rencontrera dans ce volume quelques lignes de points. Par le même motif, plusieurs des pièces qui composent ce livre, appartenant notamment aux sections *Avril*, *Mai*, *Juin* et *Juillet*, ont dû être ajournées. » — Il va sans dire qu'elles ont paru depuis longtemps.

Un « prologue » un peu long, mais éloquent, inspiré par le plébiscite de mai 1870, qui donna sept millions et demi de suffrages à l'Empire, si près de sa chute, et un âpre « Épilogue », d'une trentaine de vers, encadrent le recueil, dédié, malgré nos désastres, « *A Paris, capitale des peuples* ».

L'Année terrible restera tout ensemble, comme *les Châtiments*, dans l'histoire littéraire et dans l'histoire proprement dite. Ces poèmes, amèrement ou ardemment tragiques, écrits dans la fièvre de l'heure, ou plutôt jaillis, l'un après l'autre, de l'événement et de son retentissement dans le cœur du poète, n'est-ce pas, en effet, l'histoire de notre pays, depuis Sedan jusqu'en mai 1871 (et même un peu au delà)? — N'est-ce pas surtout le siège de Paris et la Commune fixés en d'impérissables images par un témoin qui, patriote et républicain, était encore, à près de soixante-dix ans, le plus puissant des poètes ?

PARIS BLOQUÉ

O VILLE ! tu feras agenouiller l'histoire.
Saigner est ta beauté, mourir est ta victoire.
Mais non, tu ne meurs pas. Ton sang coule, mais ceux
Qui voyaient César rire en tes bras paresseux

S'étonnent ; tu franchis la flamme expiatoire ;
Dans l'admiration des peuples, dans la gloire,
Tu retrouves, Paris, bien plus que tu ne perds.
Ceux qui t'assiègent, ville en deuil, tu les conquiers.
La prospérité basse et fausse est la mort lente ;
Tu tombais folle et gaie, et tu grandis sanglante.
Tu sors, toi qu'endormit l'empire empoisonneur,
Du rapetissement de ce hideux bonheur.
Tu t'éveilles déesse, et chasses le satyre.
Tu redeviens guerrière en devenant martyre ;
Et dans l'honneur, le beau, le vrai, les grandes mœurs,
Tu renais d'un côté quand de l'autre tu meurs.

LES FORTS

ILS SONT LES CHIENS DE GARDE énormes de Paris.
Comme nous pouvons être à chaque instant surpris,
Comme une horde est là, comme l'embûche vile
Parfois rampe jusqu'à l'enceinte de la ville,
Ils sont dix-neuf épars sur les monts, qui, le soir,
Inquiets, menaçants, guettent l'espace noir,
Et, s'entr'avertissant dès que la nuit commence,
Tendent leur cou de bronze autour du mur immense.
Ils restent éveillés quand nous nous endormons,
Et font tousser la foudre en leurs rauques poumons.
Les collines, parfois, brusquement étoilées,
Jettent dans la nuit sombre un éclair aux vallées ;
Le crépuscule lourd s'abat sur nous, masquant
Dans son silence un piège et dans sa paix un camp ;
Mais en vain l'ennemi serpente et nous enlace,
Ils tiennent en respect toute une populace
De canons monstrueux, rôdant à l'horizon.
Paris bivouac, Paris tombeau, Paris prison,
Debout dans l'univers devenu solitude,
Fait sentinelle, et, pris enfin de lassitude,
S'assoupit ; tout se tait, hommes, femmes, enfants,
Les sanglots, les éclats de rire triomphants,
Les pas, les chars, le quai, le carrefour, la grève,
Les mille toits d'où sort le murmure du rêve,
L'espoir qui dit : Je crois, la faim qui dit : Je meurs ;
Tout fait silence ; ô foule ! indistinctes rumeurs !

Sommeil de tout un monde ! ô songes insondables
On dort, on oublie... — Eux, ils sont là, formidables.

Tout à coup on se dresse en sursaut ; haletant,
Morne, on prête l'oreille, on se penche... — on entend
Comme le hurlement profond d'une montagne.
Toute la ville écoute, et toute la campagne
Se réveille ; et voilà qu'au premier grondement
Répond un second cri, sourd, farouche, inclément,
Et dans l'obscurité d'autres fracas s'écroulent,
Et d'échos en échos cent voix terribles roulent.
Ce sont eux. C'est qu'au fond des espaces confus,
Ils ont vu se grouper de sinistres affûts ;
C'est qu'ils ont des canons surpris la silhouette ;
C'est que, dans quelque bois d'où s'enfuit la chouette,
Ils viennent d'entrevoir, là-bas, au bord d'un champ,
Le fourmillement noir des bataillons marchant ;
C'est que dans les halliers des yeux traîtres flamboient.

Comme c'est beau ces forts qui dans cette ombre aboient !

A LA FRANCE

PERSONNE POUR TOI. Tous sont d'accord. Celui-ci,
Nommé Gladstone [1], dit à tes bourreaux : « Merci ! »
Cet autre, nommé Grant [2], te conspue, et cet autre,
Nommé Bancroft [3], t'outrage ; ici c'est un apôtre,
Là c'est un soldat, là c'est un juge, un tribun,
Un prêtre, l'un du nord, l'autre du sud ; pas un
Que ton sang à grands flots versé ne satisfasse,
Pas un qui sur ta croix ne te crache à la face.
Hélas ! qu'as-tu donc fait aux nations ? Tu vins
Vers celles qui pleuraient, avec ces mots divins :
« Joie et paix ! » Tu criais : « Espérance ! allégresse !
Sois puissante, Amérique, et toi sois libre, ô Grèce !
L'Italie était grande ; elle doit l'être encor.
Je le veux ! » Tu donnas à celle-ci ton or,

1. Homme politique anglais, chef du parti libéral (1809-1898). Il était premier ministre à l'époque de la guerre franco-allemande.
2. Général américain, qui fut président des États-Unis de 1869 à 1876 (1822-1885).
3. Écrivain et homme d'état américain (1800-1891).

A celle-là ton sang, à toutes la lumière,
Tu défendis le droit des hommes, coutumière
De tous les dévouements et de tous les devoirs.
Comme le bœuf revient repu des abreuvoirs,
Les hommes sont rentrés pas à pas à l'étable,
Rassasiés de toi, grande sœur redoutable,
De toi qui protégeas, de toi qui combattis.
Ah ! se montrer ingrats, c'est se prouver petits.
N'importe ! pas un d'eux ne te connaît. Leur foule
T'a huée, à cette heure où ta grandeur s'écroule,
Riant de chaque coup de marteau qui tombait
Sur toi, nue et sanglante et clouée au gibet.
Leur pitié plaint tes fils que la fortune amère
Condamne à la rougeur de t'avouer pour mère.
Tu ne peux pas mourir, c'est le regret qu'on a.
Tu penches dans la nuit ton front qui rayonna ;
L'aigle de l'ombre est là qui te mange le foie ;
C'est à qui renîra la vaincue ; et la joie
Des rois pillards, pareils aux bandits des Adrets,
Charme l'Europe et plaît au monde... — Ah ! je voudrais,
Je voudrais n'être pas Français pour pouvoir dire
Que je te choisis, France, et que, dans ton martyre,
Je te proclame, toi que ronge le vautour,
Ma patrie et ma gloire et mon unique amour !

NOS MORTS

ILS GISENT DANS LE CHAMP terrible et solitaire.
Leur sang fait une mare affreuse sur la terre ;
Les vautours monstrueux fouillent leur ventre ouvert ;
Leurs corps farouches, froids, épars sur le pré vert,
Effroyables, tordus, noirs, ont toutes les formes
Que le tonnerre donne aux foudroyés énormes ;
Leur crâne est à la pierre aveugle ressemblant ;
La neige les modèle avec son linceul blanc ;
On dirait que leur main lugubre, âpre et crispée,
Tâche encor de chasser quelqu'un à coups d'épée ;
Ils n'ont pas de parole, ils n'ont pas de regard ;
Sur l'immobilité de leur sommeil hagard
Les nuits passent ; ils ont plus de chocs et de plaies
Que les suppliciés promenés sur des claies ;

Sous eux rampent le ver, la larve et la fourmi ;
Ils s'enfoncent déjà dans la terre à demi,
Comme dans l'eau profonde un navire qui sombre ;
Leurs pâles os, couverts de pourriture et d'ombre,
Sont comme ceux auxquels Ezéchiel parlait ;
On voit partout sur eux l'affreux coup du boulet,
La balafre du sabre et le trou de la lance ;
Le vaste vent glacé souffle sur ce silence ;
Ils sont nus et sanglants sous le ciel pluvieux.

O morts pour mon pays ! je suis votre envieux.

LETTRE A UNE FEMME

(Par ballon monté, le 10 janvier 1871.)

PARIS TERRIBLE ET GAI combat. Bonjour, madame.
On est un peuple, on est un monde, on est une âme.
Chacun se donne à tous, et nul ne songe à soi.
Nous sommes sans soleil, sans appui, sans effroi.
Tout ira bien pourvu que jamais on ne dorme.
Schmitz [1] fait des bulletins plats sur la guerre énorme ;
C'est Eschyle traduit par le père Brumoy.
J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne.
Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé ;
Dans nos flancs, toute bête, honnête ou mal famée,
Pénètre, et chien et chat, le mammon, le pygmée,
Tout entre, et la souris rencontre l'éléphant.
Plus d'arbres ; on les coupe, on les scie, on les fend ;
Paris sur ses chenets met les Champs-Élysées.
On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.
Plus de feu pour sécher le linge des lavoirs,
Et l'on ne change plus de chemise. Les soirs
Un grand murmure sombre abonde au coin des rues,
C'est la foule ; tantôt ce sont des voix bourrues,
Tantôt des chants, parfois de belliqueux appels.
La Seine lentement traîne des archipels

---

1. Général français, qui, en 1870, fut appelé auprès du général Trochu comme chef de l'état major de l'armée de Paris (1820-1892).

De glaçons hésitants, lourds, où la canonnière
Court, laissant derrière elle une écumante ornière.
On vit de rien, on vit de tout, on est content.
Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
Une pomme de terre arrachée à sa crypte
Est reine, et les oignons sont dieux comme en Égypte.
Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
Plus de gaz ; Paris dort sous un large éteignoir ;
A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes.
D'un bel éclat d'obus j'ai fait mon encrier.
Paris assassiné ne daigne pas crier.
Les bourgeois sont de garde autour de la muraille ;
Ces pères, ces maris, ces frères qu'on mitraille,
Coiffés de leurs képis, roulés dans leurs cabans,
Guettent, ayant pour lit la planche de leurs bancs.
Soit ! Moltke nous canonne et Bismarck nous affame,
Paris est un héros, Paris est une femme,
Il sait être vaillant et charmant ; ses yeux vont,
Souriants et pensifs, dans le grand ciel profond,
Du pigeon qui revient au ballon qui s'envole.
C'est beau, le formidable est sorti du frivole.
Moi, je suis là, joyeux de ne voir rien plier.
Je dis à tous d'aimer, de lutter, d'oublier,
De n'avoir d'ennemi que l'ennemi ; je crie
— Je ne sais plus mon nom, je m'appelle Patrie ! —
Quant aux femmes, soyez très fière, en ce moment
Où tout penche, elles sont sublimes simplement.
Ce qui fit la beauté des Romaines antiques,
C'étaient leurs humbles toits, leurs vertus domestiques,
Leurs doigts que l'âpre laine avait faits noirs et durs,
Leurs courts sommeils, leur calme, Annibal près des murs,
Et leurs maris debout sur la porte Colline [1].
Ces temps sont revenus. La géante féline,
La Prusse, tient Paris, et, tigresse, elle mord
Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.
Eh bien, dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
L'homme n'est que français, et la femme est romaine.

1. Ces cinq derniers vers de Victor Hugo sont une traduction, parfois abrégée ou libre parfois très exacte, de ceux-ci du poète latin Juvénal :

Præstabat castas humilis fortuna Latinas.
Quondam, nec vitiis contingi parva sinebant.
Tecta labor somnisque breves et vellere Tusco
Vexatæ duræque manus, ac proximus urbi
Annibal, et stantes Collina in turre mariti.

(VI, 287-291.)

Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
Que la grande patrie et que le grand devoir;
Et Juvénal au fond de l'ombre est content d'elles.
Le bombardement fait gronder nos citadelles.
Dès l'aube le tambour parle au clairon lointain;
La diane réveille, au vent frais du matin,
La grande ville pâle et dans l'ombre apparue;
Une vague fanfare erre de rue en rue.
On fraternise, on rêve un succès; nous offrons
Nos cœurs à l'espérance, à la foudre nos fronts.
La Ville par la gloire et le malheur élue
Voit arriver les jours terribles, et salue.
. . . .

UNE BOMBE AUX FEUILLANTINES

QU'ES-TU? Quoi! tu descends de là-haut, misérable!
Quoi, toi, le plomb, le feu, la mort, l'inexorable,
Reptile de la guerre au sillon tortueux,
Quoi! toi, l'assassinat cynique et monstrueux
Que les princes du fond des nuits jettent aux hommes,
Toi, crime, toi, ruine et deuil, toi qui te nommes
Haine, effroi, guet-apens, carnage, horreur, courroux,
C'est à travers l'azur que tu t'abats sur nous!
. . . .

L'homme que tout à l'heure effleura ta morsure
S'était assis pensif au coin d'une masure.
Ses yeux cherchaient dans l'ombre un rêve qui brilla;
Il songeait; il avait, tout petit, joué là;
Le passé devant lui, plein de joies enfantines,
Apparaissait; c'est là qu'étaient les Feuillantines;
Ton tonnerre idiot foudroie un paradis.
Oh! que c'était charmant! comme on riait jadis!
Vieillir, c'est regarder une clarté décrue.
Un jardin verdissait où passe cette rue.
L'obus achève, hélas! ce qu'a fait le pavé.
Ici les passereaux pillaient le sénevé,

Et les petits oiseaux se cherchaient des querelles ;
Les lueurs de ce bois étaient surnaturelles ;
Que d'arbres ! quel air pur dans les rameaux tremblants !
On fut la tête blonde, on a des cheveux blancs ;
On fut une espérance et l'on est un fantôme.
Oh ! comme on était jeune à l'ombre du vieux dôme !
Maintenant on est vieux comme lui. Le voilà.
Ce passant rêve. Ici son âme s'envola
Chantante, et c'est ici qu'à ses vagues prunelles
Apparurent des fleurs qui semblaient éternelles.
Ici la vie était de la lumière; ici
Marchait, sous le feuillage en avril épaissi,
Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
Souvenirs ! comme tout brusquement se dérobe !
L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui
Dans ce ciel où flamboie en ce moment sur lui
L'épanouissement effroyable des bombes.
O l'ineffable aurore où volaient des colombes !
Cet homme, que voici lugubre, était joyeux.
Mille éblouissements émerveillaient ses yeux.
Printemps ! en ce jardin abondaient les pervenches,
Les roses, et des tas de pâquerettes blanches
Qui toutes semblaient rire au soleil se chauffant,
Et lui-même était fleur, puisqu'il était enfant.

LE PIGEON

SUR TERRE un gouffre d'ombre énorme où rien ne luit,
Comme si l'on avait versé là de la nuit,
Et qui semble un lac noir ; dans le ciel un point sombre.

Lac étrange. Des flots, non, mais des toits sans nombre ;
Des ponts comme à Memphis, des tours comme à Sion ;
Des têtes, des regards, des voix ; ô vision !
Cette stagnation de ténèbres murmure,
Et ce lac est vivant, une enceinte le mure,
Et sur lui de l'abîme on croit voir l'affreux sceau.

Le lac sombre est la ville, et le point noir l'oiseau.
Le vague alérion vole au peuple fantôme ;
Et l'un vient au secours de l'autre. C'est l'atome
Qui vient dans l'ombre en aide au colosse.

L'oiseau
Ignore, et, doux lutteur, à travers ce réseau
De nuée et de vent qui flotte dans l'espace,
Il vole, il a son but, il veut, il cherche, il passe,
Reconnaissant d'en haut fleuves, arbres, buissons,
Par-dessus la rondeur des blêmes horizons.
Il songe à sa femelle, à sa douce couvée,
Au nid, à sa maison pas encor retrouvée,
Au roucoulement tendre, au mois de mai charmant ;
Il vole ; et cependant, au fond du firmament,
Il traîne à son insu toute notre ombre humaine ;
Et tandis que l'instinct vers son toit le ramène
Et que sa petite âme est toute à ses amours,
Sous sa plume humble et frêle il a les noirs tambours,
Les clairons, la mitraille éclatant par volées,
La France et l'Allemagne éperdument mêlées,
La bataille, l'assaut, les vaincus, les vainqueurs,
Et le chuchotement mystérieux des cœurs,
Et le vaste avenir qui, fatal, enveloppe
Dans le sort de Paris le destin de l'Europe.

Oh ! qu'est-ce que c'est donc que l'Inconnu qui fait
Croître un germe malgré le roc qui l'étouffait ;
Qui, tenant, maniant, mêlant les vents, les ondes,
Les tonnerres, la mer où se perdent les sondes,
Pour faire ce qui vit prenant ce qui n'est plus,
Maître des infinis, a tous les superflus,
Et qui, puisqu'il permet la faute, la misère,
Le mal, semble parfois manquer du nécessaire ;
Qui pour une hirondelle édifie un donjon,
Qui pour créer un lys, ou gonfler un bourgeon,
Ou pousser une feuille à travers les écorces,
Prodigue l'océan mystérieux des forces ;
Qui n'a l'air de savoir que faire de l'amas
Des neiges, et de l'urne obscure des frimas
Toujours prête à noyer les cieux ; qui parfois semble,
Laissant dépendre tout d'un point d'appui qui tremble,
D'un roseau, d'un hasard, d'un souffle aérien,
S'épuiser en efforts prodigieux pour rien ;
Qui se sert d'un titan moins bien que d'un pygmée ;
Qui dépense en colère inutile, en fumée,
Tous ces géants : Vésuve, Etna, Chimborazo,
Et fait porter un monde à l'aile d'un oiseau !



LE PIGEON (Allégorie)

PAR PUVIS DE CHAVANNES

LA SORTIE

L'AUBE FROIDE BLÊMIT, vaguement apparue.
Une foule défile en ordre dans la rue ;
Je la suis, entraîné par ce grand bruit vivant
Que font les pas humains quand ils vont en avant.
Ce sont des citoyens partant pour la bataille.
Purs soldats ! Dans les rangs, plus petit par la taille,
Mais égal par le cœur, l'enfant avec fierté
Tient par la main son père, et la femme à côté
Marche avec le fusil du mari sur l'épaule.
C'est la tradition des femmes de la Gaule
D'aider l'homme à porter l'armure, et d'être là,
Soit qu'on nargue César soit qu'on brave Attila.
Que va-t-il se passer? L'enfant rit, et la femme
Ne pleure pas. Paris subit la guerre infâme,
Et les Parisiens sont d'accord sur ceci
Que par la honte seule un peuple est obscurci,
Que les aïeux seront contents, quoi qu'il arrive,
Et que Paris mourra pour que la France vive.
Nous garderons l'honneur ; le reste, nous l'offrons.
Et l'on marche. Les yeux sont indignés, les fronts
Sont pâles ; on y lit : Foi, Courage, Famine.
Et la troupe à travers les carrefours chemine,
Tête haute, élevant son drapeau, saint haillon;
La famille est toujours mêlée au bataillon;
On ne se quittera que là-bas aux barrières.
Ces hommes attendris et ces femmes guerrières
Chantent; du genre humain Paris défend les droits.
Une ambulance passe, et l'on songe à ces rois
Dont le caprice fait ruisseler des rivières
De sang sur le pavé derrière les civières.
L'heure de la sortie approche ; les tambours
Battent la marche en foule au fond des vieux faubourgs ;
Tous se hâtent ; malheur à toi qui nous assièges !
Ils ne redoutent pas les pièges, car les pièges
Que trouvent les vaillants en allant devant eux
Font le vaincu superbe et le vainqueur honteux.
Ils arrivent aux murs, ils rejoignent l'armée.
Tout à coup le vent chasse un flocon de fumée ;
Halte ! c'est le premier coup de canon. Allons !
Un long frémissement court dans les bataillons.
Le moment est venu, les portes sont ouvertes,
Sonnez, clairons ! Voici là-bas les plaines vertes,

Les bois où rampe au loin l'invisible ennemi,
Et le traître horizon, immobile, endormi,
Tranquille, et plein pourtant de foudres et de flammes.
On entend des voix dire : Adieu! — Nos fusils, femmes! —
Et les femmes, le front serein, le cœur brisé,
Leur rendent leur fusil après l'avoir baisé.

CAPITULATION

AINSI LES NATIONS les plus grandes chavirent !
C'est à l'avortement que tes travaux servirent,
O peuple ! et tu dis : — Quoi ! pour cela nous restions
Debout toute la nuit sur les hauts bastions !
C'est pour cela qu'on fut brave, altier, invincible,
Et que, la Prusse étant la flèche, on fut la cible ;
C'est pour cela qu'on fut héros, qu'on fut martyr ;
C'est pour cela qu'on a combattu plus que Tyr,
Plus que Sagonte, plus que Byzance et Corinthe ;
C'est pour cela qu'on a cinq mois subi l'étreinte
De ces Teutons furtifs, noirs, ayant dans les yeux
La sinistre stupeur des bois mystérieux !
C'est pour cela qu'on a lutté, creusé des mines,
Rompu des ponts, bravé la peste et les famines,
Fait des fossés, planté des pieux, bâti des forts,
France, et qu'on a rempli de la gerbe des morts
Le tombeau, cette grange obscure des batailles !
C'est pour cela qu'on a vécu sous les mitrailles !
Cieux profonds ! après tant d'épreuves, après tant
D'efforts du grand Paris, sanglant, broyé, content,
Après l'auguste espoir, après l'immense attente
De la cité superbe à vaincre haletante,
Qui semblait, se ruant sur les canons d'airain,
Ronger son mur ainsi que le cheval son frein,
Quand la vertu croissait dans les douleurs accrues,
Quand les petits enfants, bombardés dans les rues,
Ramassaient en riant obus et biscayens,
Quand pas un n'a faibli parmi les citoyens,
Quand on était là, prêts à sortir, trois cent mille,
Ce tas de gens de guerre a rendu cette ville !

Avec ton dévouement, ta fureur, ta fierté,
Et ton courage, ils ont fait de la lâcheté,
O peuple, et ce sera le frisson de l'Histoire
De voir à tant de honte aboutir tant de gloire !

Paris, 27 janvier.

LE DEUIL

CHARLE ! Charle ! ô mon fils ! quoi donc, tu m'as quitté [1].
Ah ! tout fuit ! rien ne dure !
Tu t'es évanoui dans la grande clarté
Qui pour nous est obscure.

Charles, mon couchant voit périr ton orient.
Comme nous nous aimâmes !
L'homme, hélas ! crée, et rêve, et lie en souriant
Son âme à d'autres âmes ;

Il dit : « C'est éternel ! » et poursuit son chemin ;
Il se met à descendre,
Vit, souffre, et tout à coup dans le creux de sa main
N'a plus que de la cendre.

Hier j'étais proscrit. Vingt ans, des mers captif,
J'errai, l'âme meurtrie ;
Le sort nous frappe, et seul il connaît le motif.
Dieu m'ôta la Patrie.

Aujourd'hui je n'ai plus de tout ce que j'avais
Qu'un fils et qu'une fille [2] ;
Me voilà presque seul dans cette ombre où je vais ;
Dieu m'ôte la famille.

Oh ! demeurez, vous deux qui me restez ! nos nids
Tombent, mais votre mère [3]
Vous bénit dans la mort sombre, et je vous bénis
Moi, dans la vie amère.

---

1. Le fils aîné de Victor Hugo, Charles Hugo, né à Paris en 1826, mourut à Bordeaux en mars 1871. C'était un journaliste de verve et d'imagination. Il fut enterré à Paris, où son père avait ramené son corps.
2. Ce fils était François-Victor Hugo, l'auteur d'une traduction de Shakespeare, encore célèbre aujourd'hui. Il devait mourir, lui aussi, avant son père, en 1873. Il était né en 1828. — La fille était Adèle Hugo.
3. Mme Hugo était morte à Bruxelles en 1868.

Oui, pour modèle ayant le martyr de Sion,
J'achèverai ma lutte,
Et je continuerai la rude ascension
Qui ressemble à la chute.

Suivre la vérité me suffit ; sans rien voir
Que le grand but sublime,
Je marche, en deuil, mais fier ; derrière le devoir
Je vais droit à l'abîme.

UNE NUIT A BRUXELLES [1]

AUX PETITS INCIDENTS il faut s'habituer.
Hier on est venu chez moi pour me tuer.
Mon tort dans ce pays c'est de croire aux asiles.
On ne sait quel ramas de pauvres imbéciles
S'est rué tout à coup la nuit sur ma maison.
Les arbres de la place en eurent le frisson,
Mais pas un habitant ne bougea. L'escalade
Fut longue, ardente, horrible, et Jeanne [2] était malade.
Je conviens que j'avais pour elle un peu d'effroi.
Mes deux petits-enfants, quatre femmes et moi,
C'était la garnison de cette forteresse.
Rien ne vint secourir la maison en détresse.
La police fut sourde ayant affaire ailleurs.
Un dur caillou tranchant effleura Jeanne en pleurs,
Attaque de chauffeurs en pleine Forêt-Noire.
Ils criaient : Une échelle ! une poutre ! victoire !
Fracas où se perdaient nos appels sans écho.
Deux hommes apportaient du quartier Pachéco
Une poutre enlevée à quelque échafaudage.
Le jour naissant gênait la bande. L'abordage
Cessait, puis reprenait. Ils hurlaient haletants.
La poutre par bonheur n'arriva pas à temps.
— Assassin ! — C'était moi. — Nous voulons que tu meures
Brigand ! bandit ! — Ceci dura deux bonnes heures.
George [3] avait calmé Jeanne en lui prenant la main.
Noir tumulte. Les voix n'avaient plus rien d'humain.

---

1. Après l'enterrement de son fils, Victor Hugo était parti pour Bruxelles. Il y ouvrit sa maison à certains insurgés fugitifs, lorsque la Commune, dont il était loin d'avoir approuvé tous les actes, eut été vaincue ; ce geste de pitié eut sa récompense dans la manifestation décrite sous ce titre : *Une Nuit à Bruxelles*, et dans l'arrêté d'expulsion pris par le gouvernement belge.
2. La petite Jeanne, fille de Charles Hugo.
3. Frère de Jeanne.

Pensif, je rassurais les femmes en prières,
Et ma fenêtre était trouée à coups de pierres.
Il manquait là des cris de vive l'empereur !
La porte résista battue avec fureur.
Cinquante hommes armés montrèrent ce courage.
Et mon nom revenait dans des clameurs de rage :
— A la lanterne ! à mort ! qu'il meure ! il nous le faut ! —
Par moments, méditant quelque nouvel assaut,
Tout ce tas furieux semblait reprendre haleine ;
Court répit ; un silence obscur et plein de haine
Se faisait au milieu de ce sombre viol ;
Et j'entendais au loin chanter un rossignol.

Bruxelles, 29 mai.

LA PRISONNIÈRE PASSE...

LA PRISONNIÈRE passe, elle est blessée. Elle a
On ne sait quel aveu sur le front. La voilà !
On l'insulte ! Elle a l'air des bêtes à la chaîne.
On la voit à travers un nuage de haine.
Qu'a-t-elle fait? Cherchez dans l'ombre et dans les cris,
Cherchez dans la fumée affreuse de Paris.
Personne ne le sait. Le sait-elle elle-même?
Ce qui pour l'homme est crime est pour l'esprit problème.
La faim, quelque conseil ténébreux, un bandit
Si monstrueux qu'on l'aime et qu'on fait ce qu'il dit,
C'est assez pour qu'un être obscur se dénature.
Ce noir plan incliné qu'on nomme l'aventure,
La pente des instincts fauves, le fatal vent
Du malheur en courroux profond se dépravant,
Cette sombre forêt que la guerre civile
Toujours révèle au fond de toute grande ville,
Dire : « D'autres ont tout, et moi qu'est-ce que j'ai ? »
Songer, être en haillons, et n'avoir pas mangé,
Tout le mal sort de là. Pas de pain sur la table ;
Il ne faut rien de plus pour être épouvantable.
Elle passe au milieu des foules sans pitié.
Quand on a triomphé, quand on a châtié,
Qu'a-t-on devant les yeux? la victoire aveuglante.
Tout Versaille est en fête. Elle se tait sanglante.
Le passant rit, l'essaim des enfants la poursuit
De tous les cris que peut jeter l'aube à la nuit.

L'amer silence écume aux deux coins de sa bouche ;
Rien ne fait tressaillir sa surdité farouche ;
Elle a l'air de trouver le soleil ennuyeux ;
Une sorte d'effroi féroce est dans ses yeux.
Des femmes cependant hors des vertes allées,
Douces têtes, des fleurs du printemps étoilées,
Charmantes, laissant pendre au bras de quelque amant
Leur main exquise et blanche où brille un diamant,
Accourent. « Oh ! l'infâme ! on la tient ! quelle joie ! »
Et du manche sculpté d'une ombrelle de soie,
Frais et riants bourreaux du noir monstre inclément,
Elles fouillent sa plaie avec rage et gaîment.
Je plains la misérable ; elles, je les réprouve.
Les chiennes font horreur, venant mordre la louve.

SUR UNE BARRICADE...

SUR une barricade, au milieu des pavés
Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,
Un enfant de douze ans est pris avec des hommes.
« Es-tu de ceux-là, toi? — L'enfant dit : — Nous en sommes.
— C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.
Attends ton tour. » L'enfant voit des éclairs briller,
Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.
Il dit à l'officier : « Permettez-vous que j'aille
Rapporter cette montre à ma mère chez nous?
— Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous
Ont peur ! Où loges-tu? — Là, près de la fontaine.
Et je vais revenir, monsieur le capitaine.
— Va-t'en, drôle ! » L'enfant s'en va — Piège grossier !
Et les soldats riaient avec leur officier,
Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle ;
Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle,
Brusquement reparu, fier comme Viala[1],
Vint s'adosser au mur et leur dit : « Me voilà. »

La mort stupide eut honte, et l'officier fit grâce.

Enfant, je ne sais point, dans l'ouragan qui passe
Et confond tout, le bien, le mal, héros, bandits,
Ce qui dans ce combat te poussait, mais je dis
Que ton âme ignorante est une âme sublime.
Bon et brave, tu fais, dans le fond de l'abîme,

1. Enfant célèbre, de la Révolution française, tué par les royalistes en 1792.

Deux pas, l'un vers ta mère et l'autre vers la mort ;
L'enfant a la candeur et l'homme a le remord,
Et tu ne réponds point de ce qu'on te fit faire ;
Mais l'enfant est superbe et vaillant qui préfère
A la fuite, à la vie, à l'aube, aux jeux permis,
Au printemps, le mur sombre où sont morts ses amis.
La gloire au front te baise, ô toi si jeune encore !
Doux ami, dans la Grèce antique, Stésichore [1]
T'eût chargé de défendre une porte d'Argos ;
Cinégyre [2] t'eût dit : « Nous sommes deux égaux ! »
Et tu serais admis au rang des purs éphèbes
Par Tyrtée à Messène et par Eschyle à Thèbes.
On graverait ton nom sur des disques d'airain ;
Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,
S'ils passent près du puits ombragé par le saule,
Font que la jeune fille, ayant sur son épaule
L'urne où s'abreuveront les buffles haletants,
Pensive se retourne et regarde longtemps.

A CEUX QU'ON FOULE AUX PIEDS

Juin 1871.

OH ! JE SUIS AVEC VOUS ! J'ai cette sombre joie.
Ceux qu'on accable, ceux qu'on frappe et qu'on foudroie
M'attirent ; je me sens leur frère, je défends
Terrassés ceux que j'ai combattus triomphants ;
Je veux, car ce qui fait la nuit sur tous m'éclaire,
Oublier leur injure, oublier leur colère,
Et de quels noms de haine ils m'appelaient entre eux.
Je n'ai plus d'ennemis quand ils sont malheureux.
Mais surtout c'est le peuple, attendant son salaire,
Le peuple, qui parfois devient impopulaire,
C'est lui, famille triste, hommes, femmes, enfants,
Droit, avenir, travaux, douleurs, que je défends ;
Je défends l'égaré, le faible, et cette foule
Qui, n'ayant jamais eu de point d'appui, s'écroule
Et tombe folle au fond des noirs événements ;
Etant les ignorants, ils sont les incléments ;

1. Poète lyrique grec (VIe siècle av. J.-C.).
2. Frère du poète tragique Eschyle, et l'un des combattants de Marathon (490 av. J.-C.) où il mourut héroïquement.

Hélas! combien de temps faudra-t-il vous redire
A vous tous, que c'était à vous de les conduire,
Qu'il fallait leur donner leur part de la cité,
Que votre aveuglement produit leur cécité ;
D'une tutelle avare on recueille les suites,
Et le mal qu'ils vous font, c'est vous qui le leur fîtes.
Vous ne les avez pas guidés, pris par la main,
Et renseignés sur l'ombre et sur le vrai chemin ;
Vous les avez laissés en proie au labyrinthe.
Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte ;
C'est qu'ils n'ont pas senti votre fraternité.
Ils errent ; l'instinct bon se nourrit de clarté ;
Ils n'ont rien dont leur âme obscure se repaisse ;
Ils cherchent des lueurs dans la nuit, plus épaisse
Et plus morne là-haut que les branches des bois ;
Pas un phare. A tâtons, en détresse, aux abois,
Comment peut-il penser celui qui ne peut vivre?
En tournant dans un cercle horrible, on devient ivre ;
La misère, âpre roue, étourdit Ixion[1].
Et c'est pourquoi j'ai pris la résolution
De demander pour tous le pain et la lumière.

. . . .

... Oui, je suis avec vous,
J'ai l'obstination farouche d'être doux,
O vaincus, et je dis : Non, pas de représailles !
O mon vieux cœur pensif, jamais tu ne tressailles
Mieux que sur l'homme en pleurs, et toujours tu vibras
Pour des mères ayant leurs enfants dans les bras.

Quand je pense qu'on a tué des femmes grosses,
Qu'on a vu le matin des mains sortir des fosses,
O pitié ! quand je pense à ceux qui vont partir !
Ne disons pas : je fus proscrit, je fus martyr.
Ne parlons pas de nous devant ces deuils terribles ;
De toutes les douleurs ils traversent les cribles ;
Ils sont vannés au vent qui les emporte, et vont
Dans on ne sait quelle ombre au fond du ciel profond.
Où? qui le sait? leurs bras vers nous en vain se dressent.
Oh ! ces pontons sur qui j'ai pleuré reparaissent,

---

1. Roi des Lapithes, précipité par Jupiter dans le Tartare, et condamné à tourner éternellement une roue entourée de serpents, parce qu'il avait manqué de respect à Junon.

Avec leurs entreponts où l'on expire, ayant
Sur soi l'énormité du navire fuyant !
On ne peut se lever debout ; le plancher tremble ;
On mange avec les doigts au baquet tous ensemble,
On boit l'un après l'autre au bidon, on a chaud,
On a froid, l'ouragan tourmente le cachot,
L'eau gronde, et l'on ne voit, parmi ces bruits funèbres,
Qu'un canon allongeant son cou dans les ténèbres.
Je retombe en ce deuil qui jadis m'étouffait.
Personne n'est méchant, et que de mal on fait !

. . . .

Quoi ! lorsqu'il s'agirait de sonder, ô vainqueurs,
L'obscur puits social béant au fond des cœurs,
D'étudier le mal, de trouver le remède,
De chercher quelque part le levier d'Archimède,
Lorsqu'il faudrait forger la clef des temps nouveaux,
Après tant de combats, après tant de travaux,
Et tant de fiers essais et tant d'efforts célèbres,
Quoi ! pour solution, faire dans les ténèbres,
Nous, guides et docteurs, nous les frères aînés,
Naufrager un chaos d'hommes infortunés !
Décréter qu'on mettra dehors, qui ? le mystère !
Que désormais l'énigme a l'ordre de se taire,
Et que le sphinx fera pénitence à genoux ?
Quels vieillards sommes-nous ! quels enfants sommes-nous !
Quel rêve, hommes d'état ! quel songe, ô philosophes !
Quoi ! pour que les griefs, pour que les catastrophes,
Les problèmes, l'angoisse et les convulsions
S'en aillent, suffit-il que nous les expulsions ?
Rentrer chez soi, crier : « Français, je suis ministre
Et tout est bien ! » tandis qu'à l'horizon sinistre,
Sous des nuages lourds, hagards, couleur de sang,
Chargé de spectres, noir, dans les flots décroissant,
Avec l'enfer pour aube et la mort pour pilote,
On ne sait quel radeau de la Méduse flotte ! [1]
Quoi ! les destins sont clos, disparus, accomplis,
Avec ce que la vague emporte dans ses plis !
Ouvrir à deux battants la porte de l'abîme,
Y pousser au hasard l'innocence et le crime,

1. Allusion au naufrage du vaisseau *la Méduse*, qui eut lieu en 1816. Cent quarante-neuf malheureux se réfugièrent sur un radeau construit à la hâte ; il fut aperçu après douze jours par un brick qui recueillit quinze mourants. Les autres étaient noyés, ou avaient été dévorés par les survivants.

Tout, le mal et le bien, confusément puni,
Refermer l'océan et dire : « C'est fini ! »
Etre des hommes froids qui jamais ne s'émoussent,
Qui n'attendrissent point leur justice, et qui poussent
L'impartialité jusqu'à tout châtier !
Pour le guérir, couper le membre tout entier !
Quoi ! pour expédient prendre la mer profonde !
Au lieu d'être ceux-là par qui l'ordre se fonde,
Jeter au gouffre en tas les faits, les questions,
Les deuils que nous pleurions et que nous attestions,
La vérité, l'erreur, les hommes téméraires,
Les femmes qui suivaient leurs maris ou leurs frères,
L'enfant qui remua follement le pavé,
Et faire signe aux vents, et croire tout sauvé
Parce que sur nos maux, nos pleurs, nos inclémences,
On a fait travailler ces balayeurs immenses !
Eh bien, que voulez-vous que je vous dise, moi,
Vous avez tort. J'entends les cris, je vois l'effroi,
L'horreur, le sang, la mer, les fosses, les mitrailles,
Je blâme. Est-ce ma faute enfin? j'ai des entrailles.
Eternel Dieu ! c'est donc au mal que nous allons ?
Ah ! pourquoi déchaîner de si durs aquilons
Sur tant d'aveuglements et sur tant d'indigences?
Je frémis.

Sans compter que toutes ces vengeances,
C'est l'avenir qu'on rend d'avance furieux !
Travailler pour le pire en faisant pour le mieux,
Finir tout de façon qu'un jour tout recommence,
Nous appelons sagesse, hélas ! cette démence.
Flux, reflux. La souffrance et la haine sont sœurs.
Les opprimés refont plus tard des oppresseurs.

Oh ! dussé-je, coupable aussi moi d'innocence,
Reprendre l'habitude austère de l'absence,
Dût se refermer l'âpre et morne isolement,
Dussent les cieux, que l'aube a blanchis un moment,
Redevenir sur moi dans l'ombre inexorables,
Que du moins un ami vous reste, ô misérables !
Que du moins il vous reste une voix ! que du moins
Vous nous ayez, la nuit et moi, pour vos témoins !
Le droit meurt, l'espoir tombe, et la prudence est folle.
Il ne sera pas dit que pas une parole
N'a, devant cette éclipse affreuse, protesté.
Je suis le compagnon de la calamité.

Je veux être — je prends cette part, la meilleure —
Celui qui n'a jamais fait le mal, et qui pleure ;
L'homme des accablés et des abandonnés.
Volontairement j'entre en votre enfer, damnés.
Vos chefs vous égaraient, je l'ai dit à l'histoire ;
Certes, je n'aurais pas été de la victoire,
Mais je suis de la chute ; et je viens, grave et seul,
Non vers votre drapeau, mais vers votre linceul.
. . . .

L'AVENIR

. . . .
L'OMBRE n'est pas sur l'homme à jamais acharnée.
Non ! non ! l'humanité n'a point pour destinée
D'être assise immobile au seuil froid des tombeaux,
Comme Jérôme[1], morne et blême, dans Ombos[2],
Ou comme dans Argos la douloureuse Électre[3].

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,
J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins
Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins ;
C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule ;
J'arrivai ; je marchai droit au noir monticule.
Indigné, j'y montai ; car la gloire du sang,
Du glaive et de la mort me laisse frémissant.
Le lion se dressait sur la plaine muette ;
Je regardais d'en bas sa haute silhouette ;
Son immobilité défiait l'infini ;
On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,
Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,
Portait un souvenir affreux sans lassitude ;
Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.
Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.
Et, tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,
Je disais : Il attend que la terre s'endorme ;
Mais il est implacable ; et, la nuit, par moment,
Ce bronze doit jeter un sourd rugissement ;

1. Saint Jérôme, Père de l'Eglise, auteur de la traduction de la Bible en latin appelée *Vulgate* (vers 331-420).
2. Ville d'Egypte.
3. Fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Avec son frère Oreste, elle vengea la mort de son père.

Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,
Doutent si c'est le monstre ou si c'est le tonnerre.
J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas m'approchant...

J'attendais une foudre et j'entendis un chant.

Une humble voix sortait de cette bouche énorme.
Dans cette espèce d'antre effroyable et difforme
Un rouge-gorge était venu faire son nid ;
Le doux passant ailé que le printemps bénit,
Sans peur de la mâchoire affreusement levée,
Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée ;
Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.
Le mont tragique était debout comme un récif
Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille ;
Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,
Je sentis un esprit profond me visiter,
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Nouvelle série, 1877.

Cette deuxième série parut en deux volumes, comme la première, dont elle n'est pas tout à fait l'égale, nous l'avons reconnu, malgré d'admirables poèmes comme ceux que nous allons donner :

LE ROI DE PERSE

LE ROI de Perse habite, inquiet, redouté,
En hiver Ispahan et Tiflis en été ;
Son jardin, paradis où la rose fourmille,
Est plein d'hommes armés, de peur de sa famille;
Ce qui fait que parfois il va dehors songer.
Un matin, dans la plaine, il rencontre un berger
Vieux, ayant près de lui son fils, un beau jeune homme.
« Comment te nommes-tu? dit le roi. — Je me nomme
Karam, dit le vieillard, interrompant un chant
Qu'il chantait au milieu des chèvres, en marchant;
J'habite un toit de jonc sous la roche penchante,
Et j'ai mon fils que j'aime, et c'est pourquoi je chante,

Comme autrefois Hafiz [1], comme à présent Sadi [2],
Et comme la cigale à l'heure de midi. »
Et le jeune homme alors, figure humble et touchante,
Baise la main du pâtre harmonieux qui chante
Comme à présent Sadi, comme autrefois Hafiz.
« Il t'aime, dit le roi ; pourtant il est ton fils... »

16 août 1872.

LES REITRES

Chanson barbare.

SONNEZ, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
L'ennemi vient, nous le battrons ;
Les déroutes sont des cavales
Qui s'envolent quand nous soufflons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales [3],
Sonnez, doublons [4] !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Nous sommes les durs forgerons
Des victoires impériales ;
Personne n'a vu nos talons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Sitôt qu'en guerre nous entrons
Les rois ennemis font leurs malles,
Et commandent leurs postillons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

1. Poète persan du IVe siècle.
2. Le plus grand poète de la Perse, 1184-1291 : — Hugo s'est trompé sur les temps.
3. Anc. monnaie d'argent germanique, suédoise, polonaise, etc., valant environ 5 francs.
4. Monnaie d'or espagnole.

Sonnez, cymbales,
Sonnez clairons !
On entendra siffler les balles ;
Sur les villes nous tomberons ;
Toutes femmes nous sont égales,
Que leurs cheveux soient bruns ou blonds ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez, rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Du vin ! du faro ! nous boirons !
Dieu, pour nos bandes triomphales,
Fit les vignes et les houblons ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, cymbales,
Sonnez, clairons !
On entendra siffler les balles ;
Quelquefois, ivres, nous irons
A travers foudres et rafales,
En zigzag, point à reculons.
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, doublons,
Sonnez rixdales !

Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !
On entendra siffler les balles ;
Nous pillons, mais nous conquérons ;
La guerre a parfois les mains sales,
Mais la victoire a les bras longs ;
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !

Sonnez, rixdales,
Sonnez, doublons !
Nous jouerons aux dés sur les dalles ;
Rois, nous sommes les aquilons ;

Vos couronnes sont nos vassales ;
Et nous rirons quand nous mourrons.
On entendra siffler les balles ;
Sonnez, clairons,
Sonnez, cymbales !

16 mai 1859.

LE CID EXILÉ

I

LE CID est exilé. Qui se souvient du Cid ?
Le roi veut qu'on l'oublie ; et Reuss, Almonacid,
Graos, tous ses exploits, ressemblent à des songes;
Les rois maures chassés ou pris sont des mensonges ;
Et quant à ces combats puissants qu'il a livrés,
Pancorbo, la bataille illustre de Givrez
Qui semble une volée effrayante d'épées,
Coca, dont il dompta les roches escarpées,
Gor, où le Cid pleurait de voir le jour finir,
C'est offenser le roi que de s'en souvenir.
Même il est malséant de parler de Chimène.

Un homme étant allé visiter un domaine
Dans les pays qui sont entre l'Èbre et le Cil,
Du côté que le Cid habite en son exil,
A passé par hasard devant son écurie ;
Le duc Juan, dont cet homme est serf en Asturie,
Bon courtisan, l'a fait à son retour punir
Pour avoir entendu Babieça hennir.

Donc, chacun l'a pour dit, n'est pas sujet fidèle
Qui parle de Tortose et de la citadelle
Où le glorieux Cid arbora son drapeau...

. . . .

Mais le roi annonce, un dimanche, qu'il rappelle le Cid ; et le fait est qu'il lui envoie son vassal et parent Santos le Roux, *dit* le Magnanime ;

Parce qu'étant tuteur d'Atton, comte de Nîme,
Il le fit moine, et prit sa place...

Celui-ci, avant d'arriver au Cid, traversera des villages habités par des vaillants :

IV

Ce sont de braves cœurs que les gens de la plaine ;
Ils chantent dans les blés un chant bizarre et fou ;
Et quant à leurs habits faits de cuir et de laine,
Boire les use au coude, et prier, au genou.

Étant fils de sang basque, ils ont cet avantage
Sur les froids espagnols murés dans leurs maisons,
Qu'ils préfèrent à l'eau, fût-elle prise au Tage,
Le vin mystérieux d'où sortent les chansons.

Ils sont hospitaliers, prodigues, bons dans l'âme.
L'homme dit aux passants : Entrez, les bienvenus !
Pour un petit enfant qu'elle allaite, la femme
Montre superbement deux seins de marbre nus.

Lorsque l'homme est aux champs, la femme reste seule.
N'importe, entrez ! passants, le lard est sur l'étal,
Mangez ! Et l'enfant joue, et dans un coin l'aïeule
Raccommode un vieux sistre aux cordes de métal.

Quelques-uns sont bergers dans les grands terrains vagues,
Champs que les bataillons ont légués aux troupeaux,
Mer de plaines ayant les collines pour vagues,
Où César a laissé l'ombre de ses drapeaux.

Là passent des bœufs roux qui sonnent de la cloche,
Avertissant l'oiseau de leur captivité ;
L'homme y féconde un sol plus âpre que la roche,
Et de cette misère extrait de la fierté.

L'égyptienne y rôde, et suspend en guirlandes
Sur sa robe en lambeaux les bleuets du sillon ;
La fleur s'offre aux gypsies errantes dans ces landes,
Car, fille du fumier, elle est sœur du haillon.

Là, tout est rude ; août flamboie, et janvier gèle ;
Le zingaro regarde, en venant boire aux puits,
Les ronds mouillés que font les seaux sur la margelle,
Tout cercle étant la forme effrayante des nuits.

. . . .

Peu d'herbe ; les brebis paissent exténuées;
Le pâtre a tout l'hiver sur son toit de roseaux
Le bouleversement farouche des nuées
Quand les hydres de pluie ouvrent leurs noirs naseaux.

Ces hommes sont vaillants. Ames de candeur pleines,
Leur regard est souvent fauve, jamais moqueur ;
Rien ne gêne le souffle immense dans les plaines ;
La liberté du vent leur passe dans le cœur.

Leurs filles qui s'en vont laver aux cressonnières,
Plongent leur jambe rose au courant des ruisseaux;
On ne sait, en entrant dans leurs maisons tanières,
Si l'on voit des enfants ou bien des lionceaux.

Voisins du bon proscrit, ils labourent, ils sèment,
A l'ombre de la tour du preux Campéador [1] ;
Contents de leur ciel bleu, pauvres, libres, ils aiment
Le Cid plus que le roi, le soleil plus que l'or.

Ils récoltent au bas des monts, comme en Provence,
Du vin qu'ils font vieillir dans des outres de peau ;
Le fisc, quand il leur fait payer leur redevance,
Leur fait l'effet du roi qui leur tend son chapeau.

Les rayons du grand Cid sur leurs toits se répandent;
Il est l'auguste ami du chaume et du grabat;
Car avec les héros les laboureurs s'entendent :
L'épée a sa moisson, le soc a son combat;

La charrue est de fer comme les pertuisanes ;
Les victoires, sortant du champ et du hallier,
Parlent aux campagnards étant des paysannes,
Et font le peuple avec la gloire familier.

Ils content que parfois ce grand Cid les arrête,
Les fait entrer chez lui, les nomme par leur nom,
Et que, lorsqu'à l'étable ils attachent leur bête,
Babieça n'est pas hautaine pour l'ânon.

Le barbier du hameau le plus proche raconte
Que parfois chez lui vient le Cid paisible et franc,

---

1. C'est-à-dire du Cid, qu'on appelle souvent le Cid « Campéador » (*Campéador* signifie Champion).

Et, vrai ! qu'il s'assied là sur l'escabeau, ce comte
Et ce preux qui serait, pour un trône, trop grand.

Le barbier rase bien le héros, quoiqu'il tremble ;
Puis, une loque est là pour tous ceux qui viendront;
Le Cid prend ce haillon, torchon du peuple, et semble
Essuyer le regard des princes sur son front.

Comment serait-il fier puisqu'il a tant de gloire?
Les filles dans leur cœur aiment cet Amadis ;
La main blanche souvent jalouse la main noire
Qui serre ce poing fort, plein de foudres jadis.

. . . .

Tels sont ces laboureurs...

. . . .

V

Ruy Diaz de Bivar [1] est leur plus belle gerbe.
Dans un beau train de guerre et de chevaux fougueux,
Don Santos traversa leurs villages, superbe,
Avec le bruit d'un roi qui passe chez des gueux.

On ne le suivit point comme on fait dans les villes ;
Nul ne le harangua, ces hommes aux pieds nus
Ayant la nuque dure aux saluts inutiles
Et se dérangeant peu pour des rois inconnus.

« Je suis l'ami du roi, disait-il avec gloire; »
Et nul ne s'inclinait que le corrégidor ;
Le lendemain, ayant grand'soif et voulant boire,
Il dit : « Je suis l'ami du Cid Campéador ».

Don Santos traversa la plaine vaste et rude,
Et l'on voyait au fond la tour du fier banni ;
C'est là qu'était le Cid. Le ciel, la solitude
Et l'ombre environnaient sa grandeur d'infini.

1. Le Cid, — dont le nom était, en effet, Rodrigue ou Ruy Diaz de Bivar. — Tout le monde sait que « Cid » est un titre signifiant « Seigneur ».

Quand Santos arriva, Ruy, qui sortait de table,
Etait dans l'écurie avec Babieça ;
Et Santos apparut sur le seuil de l'étable ;
Ruy ne recula point, et le roi s'avança.

La jument, grasse alors comme un cheval de moine,
Regardait son seigneur d'un regard presque humain ;
Et le bon Cid, prenant dans l'auge un peu d'avoine,
La lui faisait manger dans le creux de sa main.

VI

Le roi Santos parla de sa voix la plus haute :
« Cid, je viens vous chercher. Nous vous honorons tous.
Vous avez une épine au talon, je vous l'ôte.
Voici pourquoi le roi n'est pas content de vous :

Votre allure est chez lui si fière et si guerrière,
Que, tout roi qu'est le roi, son altesse a souvent
L'air de vous annoncer quand vous marchez derrière,
Et de vous suivre, ô Cid, quand vous marchez devant.

Vous regardez fort mal toute la servidumbre.
Cid, vous êtes Bivar, c'est un noble blason ;
Mais le roi n'aime pas que quelqu'un fasse une ombre
Plus grande que la sienne au mur de sa maison.

Don Ruy, chacun se plaint : — Le Cid est dans la nue ;
Du sceptre à son épée il déplace l'effroi ;
Ce sujet-là se tient trop droit ; il diminue
L'utile tremblement qu'on doit avoir du roi. —

Vous n'êtes qu'à peu près le serviteur d'Alphonse ;
Quand le roi brise Arcos, vous sauvez Ordoñez ;
Vous retirez l'épée avant qu'elle s'enfonce :
Le roi dit : Frappe. Alors, vous, Cid, vous pardonnez.

Qui s'arrête en chemin sert à demi son maître ;
Jamais d'un vain scrupule un preux ne se troubla ;
La moitié d'un ami, c'est la moitié d'un traître ;
Et ce n'est pas pour vous, Cid, que je dis cela.

Enfin, et j'y reviens, vous êtes trop superbe ;
Le roi jeta sur vous l'exil comme un rideau ;

Rayon d'astre soyez moins lourd pour lui brin d'herbe.
Ce qui d'abord est gloire à la fin est fardeau.

Vous êtes au-dessus de tous, et cela gêne;
Quiconque veut briller vous sent comme un affront,
Tant Valence, Graos, Givrez et Carthagène
Font d'éblouissement autour de votre front.

Tel mot, qui par moments tombe de vous, fatigue
Son Altesse à la cour, à la ville, au Prado ;
Le creusement n'est pas moins importun, Rodrigue,
De la goutte d'orgueil que de la goutte d'eau.

Je ne dis pas ceci pour vous, Cid redoutable.
Vous êtes sans orgueil, étant de bonne foi ;
Si j'étais empereur, vous seriez connétable ;
Mais seulement tâchez de faire cas du roi.

Quand vous lui rapportez, vainqueur, quelque province,
Le roi trouve, et ceci de nous tous est compris,
Que jamais un vassal n'a salué son prince,
Cid, avec un respect plus semblable au mépris.

Votre bouche en parlant sourit avec tristesse ;
On sent que le roi peut avoir Burgos, Madrid,
Tuy, Badajoz, Léon, soit! mais que son altesse
N'aura jamais le coin de la lèvre du Cid.

Le vassal n'a pas droit de dédain sur le maître.
On vous tire d'exil; mais, Cid, écoutez-moi,
Il faut dorénavant qu'il vous convienne d'être
Aussi grand devant Dieu, moins haut devant le roi.

Pour apaiser l'humeur du roi, fort légitime,
Il suffit désormais que le roi, comme il sied,
Sente qu'en lui parlant vous avez de l'estime.
Babieça frappait sa litière du pied,

Les chiens tiraient leur chaîne et grondaient à la porte,
Et le Cid répondit au roi Santos le Roux :
« Sire, il faudrait d'abord que vous fissiez en sorte
Que j'eusse de l'estime en vous parlant à vous. »

11 février 1859.

L'AIGLE DU CASQUE

O SINISTRES FORÊTS, vous avez vu ces ombres
Passer l'une après l'autre, et, parmi ces décombres,
Vos ruines, vos lacs, vos ravins, vos halliers,
Vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers ;
Vous avez vu l'immense et farouche aventure ;
Les nuages, qui sont errants dans la nature,
Ont eu cette épouvante énorme au-dessous d'eux ;
La victoire fut sourde et l'exploit fut hideux ;
Et l'herbe et la broussaille et les fleurs et les plantes
Et les branches en sont encor toutes tremblantes ;
L'arbre en parle au rocher, l'antre en parle au menhir ;
Le vieux mont Lothian[1] semble se souvenir ;
Et la fauvette en cause avec la tourterelle.
Et maintenant, disons ce que fut la querelle
Entre cet homme fauve et ce tragique enfant.

* * *

Le fond, nul ne le sait. L'obscur passé défend
Contre le souvenir des hommes l'origine
Des rixes de Ninive et des guerres d'Egine,
Et montre seulement la mort des combattants
Après l'échange amer des rires insultants ;
Ainsi les anciens chefs d'Écosse et de Northumbre
Ne sont guère pour nous que du vent et de l'ombre;
Ils furent orageux, ils furent ténébreux,
C'est tout ; ces sombres lords se dévoraient entre eux ;
L'homme vient volontiers vers l'homme à coups d'épée ;
Bruce[1] hait Baliol comme César Pompée ;
Pourquoi ? Nous l'ignorons. Passez, souffles du ciel.
Dieu seul connaît la nuit.

Le comte Strathaël,
Roi d'Angus, pair d'Ecosse, est presque centenaire.
Le gypaète cache un petit dans son aire,
Et ce lord a le fils de son fils près de lui ;
Toute sa race, ainsi qu'un blême éclair a lui,
Et s'est éteinte ; il est ce qui reste d'un monde ;
Mais Dieu près du front chauve a mis la tête blonde,

---

1. En Écosse.
2. Robert VI de Bruce (XIIIe siècle), qui revendiqua le trône d'Écosse, mais dut l'abandonner à John Baliol soutenu par Edouard Ier, roi d'Angleterre.

L'aïeul a l'orphelin. Jacque a six ans. Le lord
Un soir l'appelle, et dit : « Je sens venir la mort.
Dans dix ans, tu seras chevalier. Fils, écoute. »
Et, le prenant à part sous une sombre voûte,
Il parla bas longtemps à l'enfant adoré,
Et quand il eut fini l'enfant lui dit : « J'irai. »
Et l'aïeul s'écria : « Pourtant il est sévère
En sortant du berceau de monter au calvaire,
Et seize ans est un âge où, certe, on aurait droit
De repousser du pied le seuil du tombeau froid,
D'ignorer la rancune obscure des familles,
Et de s'en aller rire avec les belles filles ! »
L'aïeul mourut.



Le temps fuit. Dix ans ont passé.



Tiphaine est dans sa tour que protège un fossé,
Debout, les bras croisés, sur la haute muraille.
Voilà longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il bâille.
Dix ans, cela suffit pour que les chênes verts
Soient d'une obscurité plus épaisse couverts ;
Dix ans, cela suffit pour qu'un enfant grandisse.
En dix ans, certe, Orphée oublierait Eurydice,
Admète son épouse et Thisbé son amant,
Mais pas un chevalier n'oublierait un serment.

C'est le soir ; et Tiphaine est oisif. Les mélèzes
Font au loin un bruit vague au penchant des falaises.

Ce Tiphaine est le lord sauvage des forêts ;
Pas un loup n'oserait l'approcher de trop près ;
Il s'est fait un royaume avec une montagne ;
On le craint en Ecosse, en Northumbre, en Bretagne ;
On ne l'attaque pas, tant il est toujours seul ;
Etre dans le désert, c'est vivre en un linceul.
Il fait peur. Est-il prince? Est-il né sous le chaume ?
On ne sait; un bandit qui serait un fantôme,
C'est Tiphaine ; et les vents et les lacs et les bois
Semblent ne prononcer son nom qu'à demi-voix ;
Pourtant ce n'est qu'un homme ; il bâille.

Lord Tiphaine
A mis autour de lui l'effroi comme une chaîne ;
Mais il en sent le poids ; tout s'enfuit devant lui ;
Mais l'orgueil est la forme altière de l'ennui.
N'ayant personne à vaincre, il ne sait plus que faire.
Soudain il voit venir l'écuyer qu'il préfère,
Bernard, un bon archer qui sait lire, et Bernard
Dit : « Milord, préparez la hache et le poignard.
Un seigneur vous écrit. — Quel est ce seigneur? — Sire,
C'est Jacques, lord d'Angus — Soit: qu'est-ce qu'il désire?
— Vous tuer. — Réponds-lui que c'est bien. »
Peu de temps
Suffit pour rapprocher deux hautains combattants
Et pour dire à la mort qu'elle se tienne prête.
L'éclair n'entendrait pas Dieu lui criant : Arrête !
Arriver, c'est la loi du sort.
Il s'écoula
Une semaine. Puis de Lorne à Knapdala
Douze sonneurs de cor en dalmatiques rouges
Firent savoir à tous, aux manants dans leurs bouges,
Au prêtre en son église, au baron dans sa tour,
Que deux lords entendaient se rencontrer tel jour,
Que saint Gildas serait patron de la rencontre,
Et qu'Angus étant pour, Tiphaine serait contre.
. . . .

⁂

L'endroit pour le champ clos fut choisi très farouche.
Le dur hiver, qui change en pierre l'eau qu'il touche,
Ne laissait pousser là, sous la pluie et le vent,
Que des sapins, cassés l'un par l'autre souvent,
Les arbres n'étant pas plus calmes que les hommes,
Tout sur terre est en proie, ainsi que nous le sommes,
Au souffle, à la tempête, au funeste aquilon.
Une corde est nouée aux sapins d'un vallon ;
Elle marque une enceinte, une clairière ouverte
Sur des champs où la Tweed coule dans l'herbe verte,
Lente et molle rivière aux roseaux murmurants.
Un pêle-mêle obscur d'arbres et de torrents,
D'ombre et d'écroulement, de vie et de ravage,
Entoure affreusement la clairière sauvage.
On en sort du côté de la plaine. Et de là
Viennent les paysans que le cor appela.

La lice est pavoisée, et sur les banderoles
On lit de fiers conseils et de graves paroles :
« Brave qui n'est pas bon n'est brave qu'à demi »
— « Soyez hospitalier, même à votre ennemi :
« Le chêne au bûcheron ne refuse pas l'ombre ».

Les pauvres gens des bois accourent en grand nombre ;
Plusieurs sont encor peints comme étaient leurs aïeux,
Des cercles d'un bleu sombre agrandissent leurs yeux ;
Sur leur tête attentive, étonnée et muette,
Les uns ont le héron, les autres la chouette,
Et l'on peut distinguer aux plumes du bonnet
Les Scots d'Abernethy des Pictes [1] de Menheit ;
Ils ont l'habit de cuir des antiques provinces ;
Ils viennent contempler le combat de deux princes,
Mais restent à distance et contemplent de loin,
Car ils ont peur ; le peuple est un pâle témoin.
. . . .

⁂

Fanfares. C'est Angus.
Un cheval d'un blanc rose
Porte un garçon doré, vermeil, sonnant du cor,
Qui semble presque femme et qu'on sent vierge encor ;
Doux être confiant comme une fleur précoce.
Il a la jambe nue à la mode d'Ecosse ;
Plus habillé de soie et de lin que d'acier,
Il vient gaîment, suivi d'un bouffon grimacier ;
Il regarde, il écoute, il rayonne, il ignore ;
Et l'on croit voir l'entrée aimable de l'aurore.
On sent que, dans le monde étrange où nous passons,
Ce nouveau venu plein de joie et de chansons,
Tel que l'oiseau qui sort de l'œuf et se délivre,
A le mystérieux contentement de vivre ;
Pas d'être éblouissant qui ne soit ébloui.
Il rit. Ses témoins sont du même âge que lui ;
Tous chantent, légers, fiers, laissant flotter les brides ;
C'est Mar, Argyle, Athol, Rothsay, roi des Hébrides,

1. Indigènes de l'ancienne Écosse, ainsi nommés parce qu'ils se tatouaient le corps.

David, roi de Stirling, Jean, comte de Glascow ;
Ils ont des colliers d'or ou de roses au cou ;
Ainsi se presse, au fond des halliers, sous les aulnes,
Derrière un petit dieu l'essaim des jeunes faunes.
Hurrah ! Cueillir des fleurs ou bien donner leur sang,
Que leur importe? Autour du comte adolescent,
Page et roi, dont Hébé serait la sœur jumelle,
Un vacarme charmant de panaches se mêle.
O jeunes gens, déjà risqués, à peine éclos !
Son cortège le suit jusqu'au seuil du champ clos.
Puis on le quitte. Il faut qu'il soit seul ; et personne
Ne peut plus l'assister dès que le clairon sonne ;
Quoi qu'il advienne, il est en proie au dur destin.
On lit sur son écu, pur comme le matin,
La devise des rois d'Angus : « Christ et lumière. »
La jeunesse toujours arrive la première ;
Il approche joyeux, fragile, triomphant,
Plume au front ; et le peuple applaudit cet enfant.
Et le vent profond souffle à travers les campagnes.

Tout à coup on entend la trompe des montagnes,
Chant des bois plus obscur que le glas du beffroi ;
Et brusquement on sent de l'ombre autour de soi :
Bien qu'on soit sous le ciel, on se croit dans un antre.
Un homme vient du fond de la forêt. Il entre.
C'est Tiphaine.

C'est lui.

Hautain, dans le champ clos,
Refoulant les témoins comme une hydre les flots,
Il pénètre. Il est droit sous l'armure saxonne.
Son cheval, qui connaît ce cavalier, frissonne.
Ce cheval noir et blanc marche sans se courber ;
Il semble que le ciel sombre ait laissé tomber
Des nuages mêlés de lueurs sur sa croupe.
Tiphaine est seul ; aucune escorte, aucune troupe ;
Il tient sa lance, il a la chemise de fer,
La hache comme Oreste, et, comme Gaïffer,
Le poignard ; sa visière est basse, elle le masque ;
Grave, il avance, avec un aigle sur son casque,
Un mot sur sa rondache est écrit : « Bellua ».

Quand il vint, tout trembla ; mais nul ne salua.

***

Les motifs du combat étaient sérieux, certes ;
Mais ni le pâtre errant dans les landes désertes,
Ni l'ermite adorant dans sa grotte Jésus,
Personne sous le ciel ne les a jamais sus ;
Et le juge du camp les ignorait lui-même.

Les deux lords, comme il sied à ce moment suprême,
Se parlèrent de loin.

« Bonjour, roi. — Bonjour roi.
— Je viens te demander raison. Tu sais pourquoi?
— Que t'importe? »

Et tous deux mirent la lance haute.
Le juge du camp dit : « Chacun de vous est l'hôte
Du sépulcre, et ne peut en sortir maintenant
Que si Dieu le permet au fond du ciel tonnant. »
Puis il reprit, selon la coutume écossaise :
« Milord, quel âge as-tu? — Quarante ans. — Et toi? — Seize.
— C'est trop jeune! cria la foule. — Combattez. »
Dit le juge. — Et l'on fit le champ des deux côtés.

Etre de même taille et de même équipage,
Combattre homme contre homme ou page contre page,
S'adosser à la tombe en face d'un égal,
Être Ajax contre Mars, Fergus [1] contre Fingal [2],
C'est bien, et cela plaît à la romance épique ;
Mais là le brin de paille, et là la lourde pique,
Ici le vaste Hercule, ici le doux Hylas,
Polyphème devant Acis, c'est triste, hélas !
Le péril de l'enfant fait songer à la mère ;
Tous les Astyanax attendrissent Homère,
Et la lyre héroïque hésite à publier
Le combat du chevreuil contre le sanglier.

L'huissier fit le signal. Allez !

***

Tous deux partirent.
Ainsi deux éclairs vont l'un vers l'autre et s'attirent.

---

1. Il y eut trois rois de ce nom en Écosse (IVe, Ve et VIIIe siècles).
2. Héros écossais (IIIe siècle) immortalisé par Macpherson (1731-1796), dans un poème en prose qu'il publia comme l'œuvre du barde Ossian.

L'enfant aborda l'homme, et fit bien son devoir ;
Mais l'homme n'eut pas l'air de s'en apercevoir.
Tiphaine s'arrêta, muet, le laissant faire ;
Ainsi, prête à crouler, l'avalanche diffère,
Ainsi l'enclume semble insensible au marteau ;
Il était là, le poing fermé comme un étau,
Démon par le regard et sphinx par le silence ;
Et l'enfant en était à sa troisième lance,
Que Tiphaine n'avait pas encor riposté ;
Sur cet homme de fer et de fatalité
Qui paraissait rêver au centre d'une toile,
Pas plus ému d'un choc que d'un souffle une étoile,
L'enfant frappait, piquait, taillait, recommençait,
Tantôt sur le cimier, tantôt sur le corset ;
Et l'on eût dit la mouche attaquant l'araignée.
Sa face de sueur était toute baignée.
Tiphaine, tel qu'un roc, immobile et debout,
Méditait, et l'enfant s'essoufflait. Tout à coup
Tiphaine dit : « Allons ! » Il leva sa visière,
Fit un rugissement de bête carnassière,
Et sur le jeune comte Angus il s'abattit
D'un tel air infernal, que le pauvre petit
Tourna bride, jeta sa lance, et prit la fuite.

Alors commença l'âpre et sauvage poursuite,
Et vous ne lirez plus ceci qu'en frémissant.

***

Tremblant, piquant des deux, du côté qui descend,
Devant lui, n'importe où, dans la profondeur fauve,
Les bras au ciel, l'enfant épouvanté se sauve.
Son cheval l'aime et fait de son mieux. La forêt
L'accepte et l'enveloppe, et l'enfant disparaît.
Tous se sont écartés pour lui livrer passage.
En le risquant ainsi son aïeul fut-il sage ?
Nul ne le sait ; le sort est de mystères plein ;
Mais la panique existe, et le triste orphelin
Ne peut plus que s'enfuir devant la destinée.
Ah ! pauvre douce tête au gouffre abandonnée !
Il s'échappe, il s'esquive, il s'enfonce à travers
Les hasards de la fuite obscurément ouverts,
Hagard, à perdre haleine, et sans choisir sa route
Une clairière s'offre, il s'arrête, il écoute ;

Le voilà seul ; peut-être un dieu l'a-t-il conduit?
Tout à coup il entend dans les branches du bruit... —

Ainsi dans le sommeil notre âme, d'effroi pleine,
Parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine
De quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit ;
On s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit.
Angus tourne la tête, il regarde en arrière ;
Tiphaine monstrueux bondit dans la clairière.
O terreur ! et l'enfant, blême, égaré, sans voix,
Court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois.
L'un fuit, l'autre poursuit. Acharnement lugubre !
Rien, ni le roc debout, ni l'étang insalubre,
Ni le houx épineux, ni le torrent profond,
Rien n'arrête leur course ; ils vont ! ils vont ! ils vont !
Ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée.
D'abord dans un ravin, tortueuse tranchée,
Ils serpentent, parfois se touchant presque ; puis
N'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis,
Rapide, agile, et fils d'une race écuyère,
L'enfant glisse et, sautant par-dessus la bruyère,
Se perd dans le hallier comme dans une mer.
Ainsi courait avril poursuivi par l'hiver.
Comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent.
Les pierres sous leurs pas roulent, les branches cassent.
L'écureuil effrayé sort des buissons tordus.
Oh ! comment mettre ici dans des vers éperdus
Les bonds prodigieux de cette chasse affreuse,
Le coteau qui surgit, le vallon qui se creuse,
Les précipices, l'antre obscur, l'escarpement,
Les deux sombres chevaux, le vainqueur écumant,
L'enfant pâle, et l'horreur des forêts formidables?
Il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables,
Et rien n'a jamais fait reculer la fureur ;
Comme le cerf, le tigre est un ardent coureur ;
Ils vont !

On n'entend plus, même au loin, les haleines
Du peuple bourdonnant qui s'en retourne aux plaines.
Le vaincu, le vainqueur courent tragiquement.

***

Le bois, calme et désert, sous le bleu firmament

Remuait mollement ses branchages superbes ;
Les nids chantaient, les eaux murmuraient dans les herbes;
On voyait tout briller, tout aimer, tout fleurir.
« Grâce ! criait l'enfant, je ne veux pas mourir! »

Mais son cheval se lasse, et Tiphaine s'approche.

Tout à coup d'un réduit creusé dans une roche,
Un vieillard au front blanc sort, et, levant les bras,
Dit : « De tes actions un jour tu répondras ;
Qui que tu sois, prends garde à la haine ; elle enivre ;
Celui qui va mourir pour celui qui doit vivre
T'implore. O chevalier, épargne cet enfant! »

Tiphaine furieux d'un coup de hache fend
L'âpre rocher qui sert à ce vieillard d'asile,
Et dit : « Tu vas le faire échapper, imbécile! »
Et, sinistre, il remet son cheval au galop.

Quelle que soit la course et la hâte du flot,
Le vent lointain finit toujours par le rejoindre ;
Angus entend venir Tiphaine, et le voit poindre
Parmi des profondeurs d'arbres, à l'horizon.

Un couvent d'où s'élève une vague oraison
Apparaît ; on entend une cloche qui tinte ;
Et des rayons du soir la haute église atteinte
S'ouvre, et l'on voit sortir du portail à pas lents
Une procession d'ombres en voiles blancs ;
Ce sont des sœurs ayant à leur tête l'abbesse,
Et leur chant grave monte au ciel où le jour baisse ;
Elles ont vu s'enfuir l'enfant désespéré ;
Alors leur voix profonde a dit miserere ;
L'abbesse les amène ; elle dresse sa crosse
Entre l'adolescent frêle et l'homme féroce ;
On porte devant elle un grand crucifix noir ;
Toutes ces vierges, sœurs qu'enchaîne un saint devoir,
Pleurent sur le vainqueur comme sur la victime,
Et viennent opposer au passage d'un crime
Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain.
Tiphaine arrive sombre et la hache à la main,
Et crie à ce troupeau murmurant grâce! grâce!
« Colombes, ôtez-vous de là; le vautour passe ! »

La nuit vient, et toujours, tremblant, pleurant, fuyant,
L'enfant effaré court devant l'homme effrayant.
C'est l'heure où l'horizon semble un rêve, et recule.
Clair de lune, halliers, bruyères, crépuscule.
La poursuite s'acharne, et, plus qu'auparavant
Forcenée, à travers les arbres et le vent,
Fait peur à l'ombre même et donne le vertige
Aux sapins sur les monts, aux roses sur leur tige.
L'enfant sans armes, l'homme avec son couperet,
Courent dans la noirceur des bois, et l'on dirait
Que dans la forêt spectre ils deviennent fantômes.

Une femme, d'un groupe obscur de toits de chaumes,
Sort, et ne peut parler, les larmes l'étouffant ;
C'est une mère, elle a dans les bras son enfant,
Et c'est une nourrice, elle a le sein nu. « Grâce! »
Dit-elle, en bégayant; et dans le vaste espace
Angus s'enfuit. « Jamais! » dit Tiphaine inhumain.
Mais la femme à genoux lui barre le chemin.
« Arrête ! sois clément, afin que Dieu t'exauce!
Grâce ! Au nom du berceau n'ouvre pas une fosse !
Sois vainqueur, c'est assez; ne sois pas assassin,
Fais grâce. Cet enfant que j'ai là sur mon sein
T'implore pour l'enfant que cherche ton épée.
Entends-moi; laisse fuir cette proie échappée.
Ah ! tu ne tueras point, et tu m'écouteras,
Chevalier, puisque j'ai l'aurore dans mes bras.
Songe à ta mère. Eh bien, je suis mère comme elle.
Homme, respecte en moi la femme. — A bas, femelle! »
Dit Tiphaine, et du pied il frappe ce sein nu.

Ce fut dans on ne sait quel ravin inconnu
Que Tiphaine atteignit le pauvre enfant farouche ;
L'enfant pris n'eut pas même un râle dans la bouche ;
Il tomba de cheval, et, morne, épuisé, las,
Il dressa ses deux mains suppliantes ; hélas !
Sa mère morte était dans le fond de la tombe,
Et regardait.

Tiphaine accourt, s'élance, tombe
Sur l'enfant, comme un loup dans les cirques romains,
Et d'un revers de hache il abat ces deux mains
Qui dans l'ombre élevaient vers les cieux la prière ;
Puis, par ses blonds cheveux, dans une fondrière
Il le traîne.

Et riant de fureur, haletant,
Il tua l'orphelin, et dit : « Je suis content! »
Ainsi rit dans son antre infâme la tarasque.

***

Alors l'aigle d'airain qu'il avait sur son casque,
Et qui, calme, immobile et sombre, l'observait,
Cria : « Cieux étoilés, montagnes que revêt
L'innocente blancheur des neiges vénérables,
O fleuves, ô forêts, cèdres, sapins, érables,
Je vous prends à témoin que cet homme est méchant! »
Et, cela dit, ainsi qu'un piocheur fouille un champ,
Comme avec sa cognée un pâtre brise un chêne,
Il se mit à frapper à coups de bec Tiphaine ;
Il lui creva les yeux ; il lui broya les dents ;
Il lui pétrit le crâne en ses ongles ardents
Sous l'armet d'où le sang sortait comme d'un crible,
Le jeta mort à terre, et s'envola terrible.

5 août 1876.

JEAN CHOUAN [1]

LES BLANCS FUYAIENT, les bleus mitraillaient la clairière.

Un coteau dominait cette plaine, et, derrière
Le monticule nu, sans arbre et sans gazon,
Les farouches forêts emplissaient l'horizon.

En arrière du tertre, abri sûr, rempart sombre,
Les blancs se ralliaient, comptant leur petit nombre,
Et Jean Chouan parut, ses longs cheveux au vent.
« Ah! personne n'est mort, car le chef est vivant! »
Dirent-ils. Jean Chouan écoutait la mitraille :
« Nous manque-t-il quelqu'un? — Non. — Alors qu'on s'en aille!
Fuyez tous! » Les enfants, les femmes aux abois
L'entouraient, effarés. « Fils, rentrons dans les bois !
Dispersons-nous! » Et tous, comme des hirondelles
S'évadant dans l'orage immense à tire-d'ailes,
Fuirent vers le hallier noyé dans la vapeur ;
Ils couraient ; les vaillants courent quand ils ont peur ;
C'est un noir désarroi qu'une fuite où se mêle
Au vieillard chancelant l'enfant à la mamelle ;

---

1. Jean Cottereau, *dit* Jean Chouan, chef insurgé royaliste de la Mayenne, en 1793-1794.

On craint d'être tué, d'être fait prisonnier !
Et Jean Chouan marchait à pas lents, le dernier,
Se retournant parfois et faisant sa prière.

Tout à coup on entend un cri dans la clairière,
Une femme parmi les balles apparaît.
Toute la bande était déjà dans la forêt,
Jean Chouan seul restait; il s'arrête, il regarde,
C'est une femme grosse, elle s'enfuit, hagarde
Et pâle, déchirant ses pieds nus aux buissons ;
Elle est seule ; elle crie : « A moi, les bons garçons! »
Jean Chouan rêveur dit : « C'est Jeanne-Madeleine. »
Elle est le point de mire au milieu de la plaine ;
La mitraille sur elle avec rage s'abat.
Il eût fallu que Dieu lui-même se courbât
Et la prît par la main et la mît sous son aile,
Tant la mort formidable abondait autour d'elle ;
Elle était perdue. « Ah! criait-elle, au secours! »
Mais les bois sont tremblants et les fuyards sont sourds.
Et les balles pleuvaient sur la pauvre brigande.

Alors sur le coteau qui dominait la lande
Jean Chouan bondit, fier, tranquille, altier, viril,
Debout : « C'est moi qui suis Jean Chouan! » cria-t-il.
Les bleus dirent : « C'est lui, le chef! » Et cette tête,
Prenant toute la foudre et toute la tempête,
Fit changer à la mort de cible. « Sauve-toi!
Cria-t-il, sauve-toi, ma sœur! » Folle d'effroi,
Jeanne hâta le pas vers la forêt profonde.
Comme un pin sur la neige ou comme un mât sur l'onde,
Jean Chouan, qui semblait par la mort ébloui,
Se dressait, et les bleus ne voyaient plus que lui.
« Je resterai le temps qu'il faudra. Va, ma fille!
Va, tu seras encor joyeuse en ta famille,
Et tu mettras encor des fleurs à ton corset! »
Criait-il. C'était lui maintenant que visait
L'ardente fusillade, et sur sa haute taille,
Qui semblait presque prête à gagner la bataille,
Les balles s'acharnaient, et son puissant dédain
Souriait ; il levait son sabre nu... — Soudain
Par une balle, ainsi l'ours est frappé dans l'antre,
Il se sentit trouer de part en part le ventre ;
Il resta droit et dit : « Soit. Ave Maria ! »
Puis, chancelant, tourné vers le bois, il cria :

« Mes amis ! mes amis ! Jeanne est-elle arrivée ? »
Des voix dans la forêt répondirent : « Sauvée ! »
Jean Chouan murmura : « C'est bien ! » et tomba mort.

Paysans ! paysans ! hélas ! vous aviez tort,
Mais votre souvenir n'amoindrit pas la France ;
Vous fûtes grands dans l'âpre et sinistre ignorance.
. . . .
Des rayons jaillissaient de votre aveuglement ;
Salut ! Moi le banni, je suis pour vous clément ;
L'exil n'est pas sévère aux pauvres toits de chaumes ;
Nous sommes des proscrits, vous êtes des fantômes ;
Frères, nous avons tous combattu ; nous voulions
L'avenir ; vous vouliez le passé, noirs lions ;
L'effort que nous faisions pour gravir sur la cime,
Hélas ! vous l'avez fait pour rentrer dans l'abîme ;
Nous avons tous lutté, diversement martyrs,
Tous sans ambitions et tous sans repentirs,
Nous pour fermer l'enfer, vous pour rouvrir la tombe ;
Mais sur vos tristes fronts la blancheur d'en haut tombe,
La pitié fraternelle et sublime conduit
Les fils de la clarté vers les fils de la nuit,
Et je pleure en chantant cet hymne tendre et sombre,
Moi, soldat de l'aurore, à toi, héros de l'ombre.

14 décembre 1876.

LE CIMETIÈRE D'EYLAU

. . . .
LE RÉGIMENT CAMPA près d'un mur en ruine ;
On voyait des tombeaux autour d'un vieux clocher.
Benningsen[1] ne savait qu'une chose, approcher
Et fuir ; mais l'empereur dédaignait ce manège.
Et les plaines étaient toutes blanches de neige.
Napoléon passa, sa lorgnette à la main.
Les grenadiers disaient : « Ce sera pour demain. »
Des vieillards, des enfants pieds nus, des femmes grosses
Se sauvaient ; je songeais ; je regardais les fosses.
Le soir on fit les feux, et le colonel vint ; [vingt.
Il dit : « Hugo[2] ? — Présent. — Combien d'hommes ? — Cent

1. Général russe.
2. Ce récit est fait par un oncle du poète, « l'oncle Louis ». — C'est en février 1807 que Napoléon remporta sur les Russes et les Prussiens la sanglante victoire d'Eylau (en Prusse).

— Bien. Prenez avec vous la compagnie entière,
Et faites-vous tuer. — Où? — Dans le cimetière. »
Et je lui répondis : « C'est en effet l'endroit. »

. . . .

Il reprit : « Enjambez le mur et le fossé,
Et restez là ; ce point est un peu menacé.
Ce cimetière étant la clef de la bataille,
Gardez-le. — Bien. — Ayez quelques bottes de paille.
— On n'en a point. — Dormez par terre. — On dormira.
— Votre tambour est-il brave? — Comme Bara [1].
— Bien. Qu'il batte la charge au hasard et dans l'ombre,
Il faut avoir le bruit quand on n'a pas le nombre. »
Et je dis au gamin : « Entends-tu, gamin? — Oui,
Mon capitaine », dit l'enfant, presque enfoui
Sous le givre et la neige, et riant. « La bataille,
Reprit le colonel, sera toute à mitraille ;
Moi, j'aime l'arme blanche, et je blâme l'abus
Qu'on fait des lâchetés féroces de l'obus ;
Le sabre est un vaillant, la bombe une traîtresse ;
Mais laissons l'empereur faire. Adieu, le temps presse.
Restez ici demain sans broncher. Au revoir.
Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. »
Le colonel partit. Je dis : « Par file à droite ! »
Et nous entrâmes tous dans une enceinte étroite ;
De l'herbe, un mur autour, une église au milieu,
Et dans l'ombre, au-dessus des tombes, un bon Dieu.

Un cimetière sombre, avec de blanches lames,
Cela rappelle un peu la mer. Nous crénelâmes
Le mur, et je donnai le mot d'ordre, et je fis
Installer l'ambulance au pied du crucifix.
« Soupons, dis-je, et dormons. » La neige cachait l'herbe ;
Nos capotes étaient en loques ; c'est superbe,
Si l'on veut, mais c'est dur quand le temps est mauvais.
Je pris pour oreiller une fosse ; j'avais
Les pieds transis, ayant des bottes sans semelle ;
Et bientôt, capitaine et soldats, pêle-mêle,
Nous ne bougeâmes plus, endormis sur les morts.
Cela dort, les soldats ; cela n'a ni remords,
Ni crainte, ni pitié, n'étant pas responsable ;
Et, glacé par la neige ou brûlé par le sable,

1. Jeune héros républicain, tué près de Cholet en 1793, à l'âge de quatorze ans, pour avoir refusé de crier vive le roi.



Phot. Neurdein.

NAPOLÉON PARCOURANT LE CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU

Musée du Louvre.

PAR GROS

Cela dort ; et d'ailleurs, se battre rend joyeux.
Je leur criai : — Bonsoir ! — et je fermai les yeux ;
A la guerre on n'a pas le temps des pantomimes.
Le ciel était maussade, il neigeait, nous dormîmes.
Nous avions ramassé des outils de labour,
Et nous en avions fait un grand feu. Mon tambour
L'attisa, puis s'en vint près de moi faire un somme.
C'était un grand soldat, fils, que ce petit homme.
Le crucifix resta debout, comme un gibet.
Bref le feu s'éteignit ; et la neige tombait.
Combien fut-on de temps à dormir de la sorte?
Je veux, si je le sais, que le diable m'emporte !
Nous dormions bien. Dormir, c'est essayer la mort.
A la guerre c'est bon. J'eus froid, très froid d'abord ;
Puis je rêvai ; je vis en rêve des squelettes
Et des spectres, avec de grosses épaulettes ;
Par degrés, lentement, sans quitter mon chevet,
J'eus la sensation que le jour se levait :
Mes paupières sentaient de la clarté dans l'ombre.
Tout à coup, à travers mon sommeil, un bruit sombre
Me secoua, c'était au canon ressemblant ;
Je m'éveillai ; j'avais quelque chose de blanc
Sur les yeux ; doucement, sans choc, sans violence,
La neige nous avait tous couverts en silence
D'un suaire, et j'y fis en me dressant un trou ;
Un boulet, qui nous vint je ne sais trop par où,
M'éveilla tout à fait ; je lui dis : « Passe au large! »
Et je criai : « Tambour, debout ! et bats la charge! »

Cent vingt têtes alors, ainsi qu'un archipel,
Sortirent de la neige ; un sergent fit l'appel,
Et l'aube se montra, rouge, joyeuse et lente ;
On eût cru voir sourire une bouche sanglante.
Je me mis à penser à ma mère ; le vent
Semblait me parler bas ; à la guerre souvent
Dans le lever du jour c'est la mort qui se lève.
Je songeais. Tout d'abord nous eûmes une trêve ;
Les deux coups de canon n'étaient rien qu'un signal,
La musique parfois s'envole avant le bal
Et fait danser en l'air une ou deux notes vaines.
La nuit avait figé notre sang dans nos veines,
Mais sentir le combat venir nous réchauffait.
L'armée allait sur nous s'appuyer en effet ;

Nous étions les gardiens du centre, et la poignée
D'hommes sur qui la bombe, ainsi qu'une cognée,
Va s'acharner ; et j'eusse aimé mieux être ailleurs.
Je mis mes gens le long du mur, en tirailleurs.
Et chacun se berçait de la chance peu sûre
D'un bon grade à travers une bonne blessure.

. . . .

Brusquement, la bataille éclata. Six cents voix
Enormes, se jetant la flamme à pleines bouches,
S'insultèrent du haut des collines farouches;
Toute la plaine fut un abîme fumant,
Et mon tambour battait la charge éperdument.
Aux canons se mêlait une fanfare altière,
Et les bombes pleuvaient sur notre cimetière
Comme si l'on cherchait à tuer les tombeaux ;
On voyait du clocher s'envoler les corbeaux ;
Je me souviens qu'un coup d'obus troua la terre,
Et le mort apparut stupéfait dans sa bière,
Comme si le tapage humain le réveillait.
Puis un brouillard cacha le soleil. Le boulet
Et la bombe faisaient un bruit épouvantable.
Berthier, prince d'empire et vice-connétable,
Chargea sur notre droite un corps hanovrien
Avec trente escadrons, et l'on ne vit plus rien
Qu'une brume sans fond, de bombes étoilée ;
Tant toute la bataille et toute la mêlée
Avaient dans le brouillard tragique disparu.
Un nuage tombé par terre, horrible, accru
Par des vomissements immenses de fumées,
Enfants, c'est là-dessous qu'étaient les deux armées ;
La neige en cette nuit flottait comme un duvet,
Et l'on s'exterminait, ma foi, comme on pouvait.
On faisait de son mieux. Pensif, dans les décombres,
Je voyais mes soldats rôder comme des ombres,
Spectres le long du mur rangés en espalier ;
Et ce champ me faisait un effet singulier,
Des cadavres dessous, et dessus des fantômes.
Quelques hameaux flambaient ; au loin brûlaient des chaumes.
Puis la brume où du Harz on entendait le cor
Trouva moyen de croître et d'épaissir encor,
Et nous ne vîmes plus que notre cimetière ;
A midi nous avions notre mur pour frontière.
Comme par une main noire, dans de la nuit,
Nous nous sentîmes prendre, et tout s'évanouit.

Notre église semblait un rocher dans l'écume.
La mitraille voyait fort clair dans cette brume,
Nous tenait compagnie, écrasait le chevet
De l'église, et la croix de pierre, et nous prouvait
Que nous n'étions pas seuls dans cette plaine obscure.
Nous avions faim, mais pas de soupe ; on se procure
Avec peine à manger dans un tel lieu. Voilà
Que la grêle de feu tout à coup redoubla.
La mitraille, c'est fort gênant ; c'est de la pluie ;
Seulement ce qui tombe et ce qui vous ennuie,
Ce sont des grains de flamme et non des gouttes d'eau.
Des gens à qui l'on met sur les yeux un bandeau,
C'était nous. Tout croulait sous les obus, le cloître,
L'église et le clocher, et je voyais décroître
Les ombres que j'avais autour de moi debout ;
Une de temps en temps tombait. « On meurt beaucoup »,
Dit un sergent, pensif comme un loup dans un piège;
Puis il reprit montrant les fosses sous la neige :
« Pourquoi nous donne-t-on ce champ déjà meublé? »
Nous luttions. C'est le sort des hommes et du blé
D'être fauchés sans voir la faulx. Un petit nombre
De fantômes rôdaient encor dans la pénombre ;
Mon gamin de tambour continuait son bruit ;
Nous tirions par-dessus le mur presque détruit.

. . . .

« Vous ne vous en irez qu'à six heures du soir. »
Je songeais, méditant tout bas cette consigne.

. . . . « Attaquons !
Me dit le sergent. — Qui? dis-je, on ne voit personne.
— Mais on entend. Les voix parlent : le clairon sonne.
Partons, sortons ; la mort crache sur nous ici ;
Nous sommes sous la tombe et l'obus. — Restons-y. »
J'ajoutai : « C'est sur nous que tourne la bataille.
Nous sommes le pivot de l'action. — Je bâille »,
Dit le sergent. Le ciel, les champs, tout était noir ;
Mais quoiqu'en pleine nuit nous étions loin du soir,
Et je me répétais tout bas : Jusqu'à six heures.

. . . .

On entendait le bruit des décharges, semblable
A des écroulements énormes ; les faubourgs
De la ville d'Eylau prenaient feu ; les tambours

Redoublaient leur musique horrible, et sous la nue
Six cents canons faisaient la basse continue ;
On se massacrait ; rien ne semblait décidé ;
La France jouait là son plus grand coup de dé ;
Le bon Dieu de là-haut était-il pour ou contre?
Quelle ombre ! et je tirais de temps en temps ma montre.
Par intervalle un cri troublait ce champ muet,
Et l'on voyait un corps gisant qui remuait.
Nous étions fusillés l'un après l'autre, un râle
Immense remplissait cette ombre sépulcrale.
Les rois ont les soldats comme vous vos jouets.
Je levais mon épée, et je la secouais
Au-dessus de ma tête, et je criais : « Courage! »
J'étais sourd et j'étais ivre, tant avec rage
Les coups de foudre étaient par d'autres coups suivis ;
Soudain mon bras pendit, mon bras droit, et je vis
Mon épée à mes pieds, qui m'était échappée ;
J'avais un bras cassé ; je ramassai l'épée
Avec l'autre, et la pris dans ma main gauche : « Amis!
Se faire ainsi casser le bras gauche est permis! »
Criai-je, et je me mis à rire, chose utile,
Car le soldat n'est point content qu'on le mutile,
Et voir le chef un peu blessé ne déplaît point.
Mais quelle heure était-il? Je n'avais plus qu'un poing,
Et j'en avais besoin pour lever mon épée ;
Mon autre main battait mon flanc, de sang trempée,
Et je ne pouvais plus tirer ma montre. Enfin
Mon tambour s'arrêta : « Drôle, as-tu peur? — J'ai faim »,
Me répondit l'enfant. En ce moment la plaine
Eut comme une secousse et fut brusquement pleine
D'un cri qui jusqu'au ciel sinistre s'éleva.
Je me sentais faiblir ; tout un homme s'en va
Par une plaie ; un bras cassé, cela ruisselle ;
Causer avec quelqu'un soutient quand on chancelle ;
Mon sergent me parla ; je dis au hasard : Oui,
Car je ne voulais pas tomber évanoui.
Soudain le feu cessa, la nuit sembla moins noire.
Et l'on criait : Victoire! et je criai : Victoire!
J'aperçus des clartés qui s'approchaient de nous.
Sanglant, sur une main et sur les deux genoux
Je me traînai ; je dis : « Voyons où nous en sommes. »
J'ajoutai : « Debout, tous! » Et je comptai mes hommes.
« Présent! dit le sergent. — Présent! » dit le gamin.
Je vis mon colonel venir, l'épée en main.

« Par qui donc la bataille a-t-elle été gagnée?
— Par vous », dit-il. La neige étant de sang baignée.
Il reprit : « C'est bien vous, Hugo? C'est votre voix ?
— Oui. — Combien de vivants êtes-vous ici ? — Trois. »

PETIT PAUL

SA MÈRE en le mettant au monde s'en alla.
Sombre distraction du sort! Pourquoi cela ?
Pourquoi tuer la mère en laissant l'enfant vivre ?
Pourquoi par la marâtre, ô deuil ! la faire suivre ?
Car le père était jeune, il se remaria
Un an, c'est bien petit pour être paria ;
Et le bel enfant rose avait eu tort de naître.
Alors un vieux bonhomme accepta ce pauvre être ;
C'était l'aïeul. Parfois ce qui n'est plus défend
Ce qui sera. L'aïeul prit dans ses bras l'enfant,
Et devint mère. Chose étrange, et naturelle.
Sauver ce qu'une morte a laissé derrière elle,
On est vieux, on n'est plus bon qu'à cela ; tâcher
D'être le doux passant, celui que vont chercher,
D'instinct, les accablés et les souffrants sans nombre,
Et les petites mains qui se tendent dans l'ombre ;
Il faut bien que quelqu'un soit là pour le devoir ;
Il faut bien que quelqu'un soit bon sous le ciel noir,
De peur que la pitié dans les cœurs ne tarisse ;
Il faut que quelqu'un mène à l'enfant sans nourrice
La chèvre aux fauves yeux qui rôde au flanc des monts ;
Il faut quelqu'un de grand qui fasse dire : Aimons !
Qui couvre de douceur la vie impénétrable,
Qui soit vieux, qui soit jeune, et qui soit vénérable ;
C'est pour cela que Dieu, ce maître du linceul,
Remplace quelquefois la mère par l'aïeul,
Et fait, jugeant l'hiver seul capable de flamme,
Dans l'âme d'un vieillard éclore un cœur de femme.

. . . .

Le grand-père emporta l'enfant dans sa maison,
Aux champs, d'où l'on voyait un si vaste horizon
Qu'un petit enfant seul pouvait l'emplir. Les plaines
Etaient vertes, avec toutes sortes d'haleines
Qui sortaient des forêts et des eaux ; la maison
Avait un grand jardin, et cette floraison,

Ces prés, tous ces parfums et toute cette vie
Caressèrent l'enfant ; les fleurs n'ont pas d'envie.

Dans ce jardin croissaient le pommier, le pêcher,
La ronce ; on écartait les branches pour marcher ;
Des transparences d'eau frémissaient sous les saules ;
On voyait des blancheurs qui semblaient des épaules,
Comme si quelque nymphe eût été là ; les nids
Murmuraient l'hymne obscur de ceux qui sont bénis ;
Les voix qu'on entendait étaient calmes et douces ;
Les sources chuchotaient doucement dans les mousses ;
A tout ce qui gazouille, à tout ce qui se tait,
Le remuement confus des feuilles s'ajoutait ;
Le paradis, ce chant de la lumière gaie,
Que le ciel chante, en bas la terre le bégaie,
En été, quand l'azur rayonne, ô pur jardin !
Paul étant presque un ange, il fut presque un éden ;
Et l'enfant fut aimé dans cette solitude,
Hélas ! et c'est ainsi qu'il en prit l'habitude.

. . . .

Paul est d'abord bien frêle et bien chétif. Qui sait ?
Vivra-t-il ? Un vent noir, lorsqu'il naquit, passait,
Souffle traître ; et sait-on si cette bise amère
Ne viendra pas chercher l'enfant après la mère ?
Il faut allaiter Paul ; une chèvre y consent.
Paul est frère de lait du chevreau bondissant ;
Puisque le chevreau saute, il sied que l'homme marche,
Et l'enfant veut marcher. Et l'aïeul patriarche
Dit : C'est juste ! Marchons. Oh ! les enfants, cela
Tremble, un meuble est Charybde [1], une pierre est Scylla,
Leur front penche, leur pied fléchit, leur genou ploie,
Mais ce frémissement n'ôte rien à leur joie.
Frémir n'empêche pas la branche de fleurir.
Un an, c'est l'âge fier ; croître, c'est conquérir ;
Paul fait son premier pas, il veut en faire d'autres.
(Mères, vous le voyez en regardant les vôtres.)
Frais spectacle ! l'enfant est suivi par l'aïeul.
« Prends garde de tomber. C'est cela. Va tout seul. »
Paul est brave, il se risque, hésite, appelle, espère,
Et tout à coup se met en route, et le grand-père

1. Écueil du détroit de Messine, qu'on ne pouvait guère éviter qu'en se brisant contre un autre écueil nommé Scylla.

L'entoure de ses mains que les ans font trembler,
Et, chancelant lui-même, il l'aide à chanceler.
Et cela s'achevait par un éclat de rire.
Oh ! pas plus qu'on ne peut peindre un astre, ou décrire
La forêt éblouie au soleil se chauffant,
Nul n'ira jusqu'au fond du rire d'un enfant ;
C'est l'amour, l'innocence auguste, épanouie,
C'est la témérité de la grâce inouïe,
La gloire d'être pur, l'orgueil d'être debout,
La paix, on ne sait quoi d'ignorant qui sait tout.
Ce rire, c'est le ciel prouvé, c'est Dieu visible.

L'aïeul, grave figure à mettre en une bible,
Mage que sur l'Horeb [1] Moïse eût tutoyé,
N'était rien qu'un bon vieux grand-père extasié ;
Il ne résistait pas au charme, et, sans défense,
Honorait, consultait et vénérait l'enfance ;
Il regardait le jour se faire en ce cerveau.
Paul avait chaque mois un bégaiement nouveau,
Effort de la pensée à travers la parole,
Sorte d'ascension lente du mot qui vole,
Puis tombe, et se relève avec un gai frisson,
Et ne peut être idée et s'achève en chanson.
Paul assemblait des sons, leur donnait la volée,
Scandait on ne sait quelle obscure strophe ailée,
Jasait, causait, glosait, sans se taire un instant,
Et la maison était ravie en l'écoutant.
Il chantait, tout riait, et la paix était faite ;
On eût dit qu'il donnait le signal de la fête ;
Et les arbres parlaient de cet enfant entre eux ;
Et Paul était heureux ; c'est charmant d'être heureux !

Avec l'autorité profonde de la joie
Paul régnait ; son grand-père était sa douce proie ;
L'aïeul obéissait, comme il sied. « Père, attends. »
Il attendait. « Non. Viens. » Il venait. Le printemps
A sur le vieil hiver tous les droits du jeune âge.
Comme ils faisaient ensemble un bon petit ménage,
Ce petit-fils tyran, ce grand-père opprimé !
Comme janvier cherchait à plaire au mois de mai !
Comme, au milieu des nids chantant à leurs oreilles,
Erraient gaîment ces deux naïvetés pareilles,

1. Voir page 202, note 1.

Dont l'une avait deux ans et l'autre quatrevingt !
Un jour l'un oublia, mais l'autre se souvint ;
Ce fut l'enfant. La nuit pour eux n'était point noire.
L'aïeul faisait penser Paul, qui le faisait croire.
On eût dit qu'échangeant leur âme en ce beau lieu,
Chacun montrait à l'autre un des côtés de Dieu.

. . . .

Le père, ailleurs, vivait avec son autre femme.
C'est en vain qu'une morte en sa tombe réclame,
Quand une nouvelle âme entre dans la maison.
De sa seconde femme il avait un garçon,
Et Paul n'en savait rien. Qu'importe ? Heureux, prospère,
Gai, tranquille, il avait pour lui seul son grand-père!
Le reste existait-il?

Le grand-père mourut.



Quand Sem dit à Rachel, quand Booz dit à Ruth :
« Pleurez, je vais mourir! » Rachel et Ruth pleurèrent :
Mais le petit enfant ne sait pas ; ses yeux errent,
Son front songe. L'aïeul, parfois, se sentant las,
Avait dit : « Paul ! je vais mourir. Bientôt, hélas!
Tu ne le verras plus, ton pauvre vieux grand-père
Qui t'aimait. » Rien n'éteint cette douce lumière,
L'ignorance, et l'enfant, plein de joie et de chants,
Continuait de rire...

Une église des champs,
Pauvre comme les toits que son clocher protège,
S'ouvrit. Je me souviens que j'étais du cortège.

. . . .

Et le petit marchait derrière l'humble bière.
On porta le vieillard au prochain cimetière.

. . . .

On entrait dans ce champ plein de croix et de fosses,
Lieu sévère où la mort dort si Dieu le permet,
Par une grille en bois que la nuit on fermait ;
Aux barreaux s'ajoutaient le croisement d'un lierre;
Le petit enfant, chose obscure et singulière,
Considéra l'entrée avec attention.

. . . .

Paul n'avait que trois ans.

« Vilain petit Satan !
Méchant enfant ! Le voir m'exaspère ! Va-t'en !
Va-t'en ! je te battrais ! Il est insupportable.
Je suis trop bonne encor de le souffrir à table.
Il m'a taché ma robe, il a bu tout le lait.
A la cave ! Au pain sec ! Et puis il est si laid ! »
A qui donc parle-t-on? A Paul. Pauvre doux être !
Hélas ! Après avoir vu l'aïeul disparaître,
Paul vit dans la maison entrer un inconnu,
C'était son père ; puis une femme au sein nu,
Allaitant un enfant ; l'enfant était son frère.

La femme l'abhorra sur-le-champ. Une mère
C'est le sphinx ; c'est le cœur inexorable et doux,
Blanc du côté sacré, noir du côté jaloux,
Tendre pour son enfant, dur pour l'enfant d'une autre.
Souffrir, sachant pourquoi, martyr, prophète, apôtre,
C'est bien ; mais un enfant, fantôme aux cheveux d'or,
Etre déjà proscrit, n'étant pas homme encor !
L'épine de la ronce après l'ombre du chêne !
Quel changement ! l'amour remplacé par la haine !
Paul ne comprenait plus. Quand il rentrait le soir,
Sa chambre lui semblait quelque chose de noir ;
Il pleura bien longtemps. Il pleura pour personne.
Il eut le sombre effroi du roseau qui frissonne.
Ses yeux en s'éveillant regardaient étonnés.
Ah ! ces pauvres petits, pourquoi donc sont-ils nés ?
La maison lui semblait sans jour et sans fenêtre,
Et l'aurore n'avait plus l'air de le connaître.
Quand il venait : « Va-t'en ! délivrez-moi de ça ! »
Criait la mère. Et Paul lentement s'enfonça
Dans de l'ombre. Ce fut comme un berceau qu'on noie.
L'enfant, qui faisait tout joyeux, perdit la joie ;
Sa détresse attristait les oiseaux et les fleurs ;
Et le doux boute-en-train devint souffre-douleurs.
« Il m'ennuie ! Il est sale ! il se traîne ! il se vautre ! »
On lui prit ses joujoux pour les donner à l'autre.
Le père laissait faire, étant très amoureux.
Après avoir été l'ange, être le lépreux !
La femme, en voyant Paul, disait : « Qu'il disparaisse ! »

Et l'imprécation s'achevait en caresse.
Pas pour lui.
« Viens, toi ! Viens, l'amour ! viens, mon bonheur
J'ai volé le plus beau de vos anges, Seigneur,

Et j'ai pris un morceau du ciel pour faire un lange.
Seigneur, il est l'enfant, mais il est resté l'ange.
Je tiens le paradis du bon Dieu dans mes bras.
Voyez comme il est beau ! Je t'aime. Tu seras
Un homme. Il est déjà très lourd. Mais c'est qu'il pèse
Presque autant qu'un garçon qui marcherait ! Je baise
Tes pieds, et c'est de toi que me vient la clarté! »

Et Paul se souvenait, avec la quantité
De mémoire qu'auraient les agneaux et les roses,
Qu'il s'était entendu dire les mêmes choses.

Il prenait dans un coin, à terre, ses repas.
Il était devenu muet, ne parlait pas,
Ne pleurait plus. L'enfance est parfois sombre et forte.

Souvent, il regardait lugubrement la porte.

Un soir, on le chercha partout dans la maison ;
On ne le trouva point ; c'était l'hiver, saison
Qui nous hait, où la nuit est traître comme un piège;
Dehors des petits pas s'effaçaient dans la neige...

On retrouva l'enfant le lendemain matin.
On se souvint de cris perdus dans le lointain ;
Quelqu'un même avait ri, croyant, dans les nuées,
Entendre, à travers l'ombre où flottent des huées,
On ne sait quelle voix du vent crier : Papa!
Papa! Tout le village, ému, s'en occupa,
Et l'on chercha ; l'enfant était au cimetière.
Calme comme la nuit, blême comme la pierre,
Il était étendu devant l'entrée, et froid ;
Comment avait-il pu jusqu'à ce triste endroit
Venir, seul dans la plaine où pas un feu ne brille.
Une de ses deux mains tenait encor la grille ;
On voyait qu'il avait essayé de l'ouvrir.
Il sentait là quelqu'un pouvant le secourir ;
Il avait appelé dans l'ombre solitaire,
Longtemps ; puis il était tombé mort sur la terre,
A quelques pas du vieux grand-père, son ami.
N'ayant pu l'éveiller, il s'était endormi.

22 septembre 1876.

L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE
1877

Recueil assurément très inférieur à *la Légende des siècles*, aux *Contemplations*, ou même aux *Feuilles d'automne*, aux *Chants du crépuscule*, etc. ; mais enfin, si l'on peut y relever des puérilités, volontaires d'ailleurs, et de la mignardise, il faut rendre justice à la sincérité de cette tendresse d'aïeul, au charme avec lequel, souvent, elle s'exprime. Certaines pièces sont vraiment délicieuses.

GEORGES ET JEANNE

MOI qu'un petit enfant rend tout à fait stupide,
J'en ai deux : George et Jeanne ; et je prends l'un pour guide
Et l'autre pour lumière, et j'accours à leur voix,
Vu que George a deux ans et que Jeanne a dix mois.
Leurs essais d'exister sont divinement gauches ;
On croit, dans leur parole où tremblent des ébauches,
Voir un reste de ciel qui se dissipe et fuit ;
Et moi qui suis le soir, et moi qui suis la nuit,
Moi dont le destin pâle et froid se décolore,
J'ai l'attendrissement de dire : Ils sont l'aurore.
Leur dialogue obscur m'ouvre des horizons ;
Ils s'entendent entre eux, se donnent leurs raisons.
Jugez comme cela disperse mes pensées.
En moi, désirs, projets, les choses insensées,
Les choses sages, tout, à leur tendre lueur,
Tombe, et je ne suis plus qu'un bonhomme rêveur.
Je ne sens plus la trouble et secrète secousse
Du mal qui nous attire et du sort qui nous pousse.
Les enfants chancelants sont nos meilleurs appuis.
Je les regarde, et puis je les écoute, et puis
Je suis bon, et mon cœur s'apaise en leur présence ;
J'accepte les conseils sacrés de l'innocence,
Je fus toute ma vie ainsi ; je n'ai jamais
Rien connu, dans les deuils comme sur les sommets,
De plus doux que l'oubli qui nous envahit l'âme
Devant les êtres purs d'où monte une humble flamme ;
Je contemple, en nos temps souvent noirs et ternis,
Ce point du jour qui sort des berceaux et des nids.

Le soir je vais les voir dormir. Sur leurs fronts calmes,
Je distingue ébloui l'ombre que font les palmes,

Et comme une clarté d'étoile à son lever,
Et je me dis : « A quoi peuvent-ils donc rêver ? »
Georges songe aux gâteaux, aux beaux jouets étranges,
Au chien, au coq, au chat ; et Jeanne pense aux anges.
Puis, au réveil, leurs yeux s'ouvrent, pleins de rayons.

Ils arrivent, hélas ! à l'heure où nous fuyons.
Ils jasent. Parlent-ils? Oui, comme la fleur parle
A la source des bois ; comme leur père Charle,
Enfant, parlait jadis à leur tante Dédé ;
Comme je vous parlais, de soleil inondé,
O mes frères, au temps où mon père, jeune homme,
Nous regardait jouer dans la caserne, à Rome,
A cheval sur la grande épée, et tout petits.
Jeanne qui dans les yeux a le myosotis,
Et qui, pour saisir l'ombre entr'ouvrant ses doigts frêles,
N'a presque pas de bras ayant encor des ailes,
Jeanne harangue, avec des chants où flotte un mot,
Georges beau comme un dieu qui serait un marmot.
Ce n'est pas la parole, ô ciel bleu, c'est le verbe ;
C'est la langue infinie, innocente et superbe
Que soupirent les vents, les forêts et les flots ;
Les pilotes Jason [1], Palinure [2] et Typhlos
Entendaient la Sirène avec cette voix douce
Murmurer l'hymne obscur que l'eau profonde émousse ;
C'est la musique éparse au fond du mois de mai
Qui fait que l'un dit : J'aime, et l'autre, hélas! J'aimai;
C'est le langage vague et lumineux des êtres
Nouveau-nés, que la vie attire à ses fenêtres,
Et qui, devant avril, éperdus, hésitants,
Bourdonnent à la vitre immense du printemps,
Ces mots mystérieux que Jeanne dit à George,
C'est l'idylle du cygne avec le rouge-gorge,
Ce sont les questions que les abeilles font,
Et que le lys naïf pose au moineau profond ;
C'est ce dessous divin de la vaste harmonie,
Le chuchotement, l'ombre ineffable et bénie
Jasant, balbutiant des bruits de vision,
Et peut-être donnant une explication ;
Car les petits enfants étaient hier encore
Dans le ciel, et savaient ce que la terre ignore.

1. Chef des Argonautes, qu'il conduisit à la conquête de la Toison d'or.
2. Pilote d'Énée (V. Virgile, *Enéide*).



VICTOR HUGO ET SES PETITS-ENFANTS
JEANNE ET GEORGES

Musée Victor-Hugo.

O Jeanne ! Georges ! Voix dont j'ai le cœur saisi !
Si les astres chantaient, ils bégaieraient ainsi.
Leur front tourné vers nous nous éclaire et nous dore.
Oh ! d'où venez-vous donc, inconnus qu'on adore?
Jeanne a l'air étonné ; George a les yeux hardis.
Ils trébuchent, encore ivres du paradis.

LA SIESTE

ELLE fait au milieu du jour son petit somme ;
Car l'enfant a besoin du rêve plus que l'homme,
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel !
L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel [1],
Ses camarades, Puck [2], Titania, les fées,
Et ses mains quand il dort sont par Dieu réchauffées.
Oh ! comme nous serions surpris si nous voyions,
Au fond de ce sommeil sacré, plein de rayons,
Ces paradis ouverts dans l'ombre et ces passages
D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages,
Ces apparitions, ces éblouissements !
Donc, à l'heure où les feux du soleil sont calmants,
Quand toute la nature écoute et se recueille,
Vers midi, quand les nids se taisent, quand la feuille
La plus tremblante oublie un instant de frémir,
Jeanne a cette habitude aimable de dormir ;
Et la mère un moment respire et se repose,
Car on se lasse, même à servir une rose.
Ses beaux petits pieds nus dont le pas est peu sûr
Dorment ; et son berceau, qu'entoure un vague azur,
Ainsi qu'une auréole entoure une immortelle,
Semble un nuage fait avec de la dentelle ;
On croit, en la voyant dans ce frais berceau-là,
Voir une lueur rose au fond d'un falbala ;
On la contemple, on rit, on sent fuir la tristesse,
Et c'est un astre, ayant de plus la petitesse ;
L'ombre, amoureuse d'elle, a l'air de l'adorer;
Le vent retient son souffle et n'ose respirer.
Soudain, dans l'humble et chaste alcôve maternelle
Versant tout le matin qu'elle a dans sa prunelle,

1. Ange.
2. Démon espiègle, auquel Shakespeare a donné un rôle dans *le Songe d'une nuit d'été*, comme à Titania, reine des fées.

Elle ouvre la paupière, étend un bras charmant,
Agite un pied, puis l'autre, et si divinement,
Que des fronts dans l'azur se penchent pour l'entendre.
Elle gazouille... — Alors, de la voix la plus tendre,
Couvant des yeux l'enfant que Dieu fait rayonner,
Cherchant le plus doux nom qu'elle puisse donner
A sa joie, à son ange en fleur, à sa chimère :
« Te voilà réveillée, horreur ! » lui dit sa mère.

JEANNE SONGEAIT...

JEANNE songeait, sur l'herbe assise, grave et rose ;
Je m'approchai : — Dis-moi si tu veux quelque chose,
Jeanne? — car j'obéis à ces charmants amours,
Je les guette, et je cherche à comprendre toujours
Tout ce qui peut passer par ces divines têtes.
Jeanne m'a répondu : — Je voudrais voir des bêtes. —
Alors je lui montrai dans l'herbe une fourmi.
— Vois ! — Mais Jeanne ne fut contente qu'à demi.
— Non, les bêtes, c'est gros, me dit-elle. —
Leur rêve,
C'est le grand. L'océan les attire à sa grève,
Les berçant de son chant rauque, et les captivant
Par l'ombre, et par la fuite effrayante du vent ;
Ils aiment l'épouvante, il leur faut le prodige.
— Je n'ai pas d'éléphant sous la main, répondis-je.
Veux-tu quelque autre chose? ô Jeanne, on te le doit!
Parle. — Alors Jeanne au ciel leva son petit doigt :
— Ça, dit-elle. — C'était l'heure où le soir commence.
Je vis à l'horizon surgir la lune immense.

JEANNE ÉTAIT AU PAIN SEC...

JEANNE était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
— Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce ;

Je ne me ferai plus griffer par le minet. —
Mais on s'est écrié : — Cette enfant vous connaît ;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous ; le pouvoir se détend ;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : — Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certe.
On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
— Eh bien ! moi, je t'irai porter des confitures.

LA MISE EN LIBERTÉ

APRÈS CE RUDE HIVER, un seul oiseau restait
Dans la cage où jadis tout un monde chantait.
Le vide s'était fait dans la grande volière.
Une douce mésange, autrefois familière,
Etait là seule avec ses souvenirs d'oiseau.
N'être jamais sans grain, sans biscuit et sans eau,
Voir entrer quelquefois dans sa cage une mouche,
C'était tout son bonheur. Elle en était farouche.
Rien, pas même un serin, et pas même un pierrot.
La cage, c'est beaucoup ; mais le désert, c'est trop.
Triste oiseau ! dormir seul, et, quand l'aube s'allume,
Etre seul à fouiller de son bec sous sa plume !
Le pauvre petit être était redevenu
Sauvage, à faire ainsi tourner ce perchoir nu.
Il semblait par moments s'être donné la tâche
De grimper d'un bâton à l'autre sans relâche ;
Son vol paraissait fou ; puis soudain le reclus
Se taisait, et, caché, morne, ne bougeait plus.
A voir son gonflement lugubre, sa prunelle,
Et sa tête ployée en plein jour sous son aile,
On devinait son deuil, son veuvage, et l'ennui
Du joyeux chant de tous dans l'ombre évanoui.

Ce matin j'ai poussé la porte de la cage.
J'y suis entré.
Deux mâts, une grotte, un bocage,
Meublent cette prison où frissonne un jet d'eau ;
Et l'hiver on la couvre avec un grand rideau.

Le pauvre oiseau, voyant entrer ce géant sombre,
A pris la fuite en haut, puis en bas, cherchant l'ombre,
Dans une anxiété d'inexprimable horreur ;
L'effroi du faible est plein d'impuissante fureur ;
Il voletait devant ma main épouvantable.
Je suis, pour le saisir, monté sur une table.
Alors, terrifié, vaincu, jetant des cris,
Il est allé tomber dans un coin ; je l'ai pris.
Contre le monstre immense, hélas ! que peut l'atome?
A quoi bon résister quand l'énorme fantôme
Vous tient, captif hagard, fragile et désarmé?
Il était dans mes doigts inerte, l'œil fermé,
Le bec ouvert, laissant pendre son cou débile,
L'aile morte, muet, sans regard, immobile,
Et je sentais bondir son petit cœur tremblant.

Avril est de l'aurore un frère ressemblant ;
Il est éblouissant ainsi qu'elle est vermeille.
Il a l'air de quelqu'un qui rit et qui s'éveille.
Or, nous sommes au mois d'avril, et mon gazon,
Mon jardin, les jardins d'à côté, l'horizon,
Tout, du ciel à la terre, est plein de cette joie
Qui dans la fleur embaume et dans l'astre flamboie ;
Les ajoncs sont en fête, et dorent les ravins
Où les abeilles font des murmures divins ;
Penché sur les cressons, le myosotis goûte
A la source, tombant dans les fleurs goutte à goutte ;
Le brin d'herbe est heureux, l'âcre hiver se dissout ;
La nature paraît contente d'avoir tout,
Parfums, chansons, rayons, et d'être hospitalière.
L'espace aime.
Je suis sorti de la volière,
Tenant toujours l'oiseau ; je me suis approché
Du vieux balcon de bois par le lierre caché ;
O renouveau ! soleil ! tout palpite, tout vibre,
Tout rayonne ; et j'ai dit, ouvrant la main : Sois libre !
L'oiseau s'est évadé dans les rameaux flottants,
Et dans l'immensité splendide du printemps ;

Et j'ai vu s'en aller au loin la petite âme
Dans cette clarté rose où se mêle une flamme,
Dans l'air profond, parmi les arbres infinis,
Volant au vague appel des amours et des nids,
Planant éperdument vers d'autres ailes blanches,
Ne sachant quel palais choisir, courant aux branches,
Aux fleurs, aux flots, aux bois fraîchement reverdis,
Avec l'effarement d'entrer au paradis.

Alors, dans la lumière et dans la transparence,
Regardant cette fuite et cette délivrance,
Et ce pauvre être, ainsi disparu dans le port,
Pensif, je me suis dit : — Je viens d'être la mort.

LE PAPE
1878

Cette espèce de pamphlet en vers n'est pas seulement très curieux : il est plein d'éloquence. Le poète imagine qu'un pape — « le Pape » — devient, une nuit, pendant son sommeil, un véritable disciple de Jésus « le va-nu-pieds divin », et quitte donc son palais ; il va prêcher au Patriarche d'Orient le même renoncement, le même amour du peuple et de la vérité, qui l'animent; il se moque de sa prétendue infaillibilité, flétrit la guerre étrangère comme la guerre civile, condamne l'échafaud, etc. Mais, se réveillant, le Pape s'écrie : « Quel rêve affreux je viens de faire ! »

IL PARLE DEVANT LUI DANS L'OMBRE

VIVEZ, marchez, pensez, espérez, aimez-vous.
Nul n'est seul ici-bas. Tout a besoin de tous.
Riche, épargne le pauvre, et toi, pauvre, pardonne
Au riche, car le sort prête et jamais ne donne,
Et l'équilibre obscur se refait tôt ou tard.
Tout bien qui naît du mal des autres est bâtard ;
Et les prospérités ne sont jamais qu'obliques
Et menteuses, sortant des misères publiques ;
L'arbre est malsain ayant un cadavre à son pied.
Rois, ayez peur du trône où votre orgueil s'assied,
Votre âme y devient spectre, et, maîtres des royaumes,
Hélas ! sans le savoir vous êtes des fantômes ;
S'appeler Romanoff, Habsbourg, Brunswick, Bourbon,
Empereur, majesté, roi, césar, à quoi bon?

Les pharaons ont fait bâtir les pyramides ;
Et quand sous le soleil, sous les grands vents numides,
Fouettant leur peuple aux fers, durs comme les destins,
Ils eurent achevé ces monuments hautains,
Qu'ont-ils mis dans ces blocs prodigieux? leur cendre.
O rois, cela ne sert à rien d'être Alexandre,
Sésostris, ou Cyrus à qui le sort sourit,
Il vaut mieux être un pauvre appelé Jésus-Christ.
Le mal que nous faisons trop souvent nous encense,
Hélas ! qui que tu sois, puissant, crains ta puissance,
Qui, de l'autre côté du tombeau, fait pitié.
On est flatté par où l'on sera châtié.
Vous qui faites trembler, tremblez. — Que tout s'apaise !
Quant à toi, travailleur sur qui le fardeau pèse,
Toi qui te sens lion et qu'on traite en fourmi,
Ne perds pas patience et sache attendre, ami ! —
En venir aux mains? Non. Certes, ton droit suprême,
C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même
Plus de salaire et moins de peine, j'en conviens ;
L'immensité te doit ta part des vastes biens,
Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
L'avenir n'est pas noir ; c'est le matin qui dore
Et remplit de clarté rose les petits doigts
Du nouveau-né riant dans sa crèche ; et tu dois
Vouloir cet avenir éblouissant et juste ;
Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste,
Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
Protéger ton foyer, et faire face aux lois
Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
Et nourrir ton enfant, — mais sans tuer ton frère !
Sans blesser la patrie et meurtrir la cité!
L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
Les Saint-Barthélemys et les Vendémiaires ;
Les principes sereins sont de hautes lumières ;
Dans la Terre Promise on ne met pas la mort;
L'espérance n'est pas faite pour le remord.

. . . .

Pas de tueurs ; laissons les bourreaux dans leurs bouges.
Je hais une victoire ayant les ongles rouges ;
Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher,
Et, quand il a vaincu, soit forcé de cacher
Les fentes des pavés des villes sous du sable...

LA PITIÉ SUPRÊME
1879

De toute l'Histoire monte un cri de malédiction contre les tyrans. Cri légitime, certes !...

Quel esprit ne plierait sous cette voix grondante?
Elle est la Conscience ; elle a raison; pourtant
Après qu'elle a parlé le cœur n'est pas content,
Et l'on entend, au fond de l'Infini qui pense,
Comme un profond soupir d'une autre conscience,
Et le songeur frissonne et reste soucieux
Entre ce cri terrestre et ce soupir des cieux.

C'est ce soupir des cieux qui attire Victor Hugo vers « la justice étoilée » — ou « la pitié suprême » : — car la justice parfaite est de plaindre jusqu'aux tyrans, victimes eux-mêmes encore plus que bourreaux. Dès leur enfance, la flatterie les corrompt :

Regardez cet enfant de cinq ans ; la feuillée
N'a pas d'oiseau plus pur, plus frais, plus ébloui...

Aux mains de Villeroy qui lui répète : « Tout ce peuple est à vous », l'enfant deviendra « l'infâme » Louis XV !... Et qui donc pourrait être sûr de résister au vertige de la toute-puissance ? Les rois ne savent jamais la vérité; on la leur cache obstinément. Ils méritent donc bien « la pitié suprême »... Surtout ceux-là qui furent les plus cruels... — Voici, maintenant, la pièce sur « les proscripteurs » :

VOUS PLAIGNEZ LES PROSCRITS...

VOUS PLAIGNEZ les proscrits ; occupez mieux vos larmes,
Plaignez le proscripteur. Soupçon, angoisse, alarmes,
Remords, voilà sa vie ; il se redit les noms
Des bannis, des captifs plongés aux cabanons,
De ceux qu'il a jetés là-bas à l'agonie ;
Le vent râle, la nuit, pendant son insomnie ;
Pâle, il prête l'oreille, il écoute le cri
De Patmos [1], de Syène [2] ou de Sinnamari [3];
S'il dort, quel songe ! il voit Tibère lui sourire,
Brutus rôder, Caton saigner, Tacite écrire ;

1. Voir page 203, note 2.
2. Ville de l'ancienne Egypte, aujourd'hui Assouan.
3. Bourg de la Guyane française, où furent envoyés les déportés du 18 fructidor an VI (4 septembre 1797).

Il a beau vivre idole, au fond d'un tourbillon,
Mettre dans toute bouche ou l'hymne ou le bâillon ;
Que dira l'avenir? Il se sent responsable
Des fièvres de l'exil, de la plage de sable,
Du marais, du soleil, et du zèle d'en bas,
Du geôlier harcelant ces fers et ces grabats,
Du valet tourmenteur qui crée, invente, innove,
Et le flatte en frappant la victime ; Hudson Lowe
Pèse plus sur les rois que sur Napoléon...

JEAN HUSS ÉTAIT LIÉ...

JEAN HUSS [1] était lié sur la pile de bois ;
Le feu partout sous lui pétillait à la fois ;
Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
La face monstrueuse, épouvantable et vile,
L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort,
Sanglant, maître de l'œuvre obscure de la mort,
L'affreux passant vers qui les vers lèvent la tête,
Le tueur qui jamais ne compte et ne s'arrête,
Le cheval aveuglé du cabestan des lois ;
Toute la ville était sur les seuils, sur les toits,
Parlait et fourmillait et contemplait la fête.
Huss vit venir à lui cet homme, cette bête,
Cet être misérable et bas que l'effroi suit,
Espèce de vivant terrible de la nuit ;
Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle.
Il était là, tordant sa bouche sous l'affront ;
On voyait des reflets de spectres sur son front
Où se réverbéraient les supplices sans nombre.
Toute sa vie était sur son visage sombre,
L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
Du meurtre qu'on lui fait au-dessous du pardon,
La Mort qui le nourrit du sang de sa mamelle,
Son lit fait d'un morceau du gibet, sa femelle,
Ses enfants, plus maudits que les petits des loups,
Sa maison triste où vient regarder par les trous
L'essaim des écoliers qui s'enfuit dès qu'il bouge ;
Ses poings, cicatrisés à toucher le fer rouge,

---

1. Réformateur tchèque, né en 1369, et brûlé vif en 1415, après sa condamnation par le concile de Constance. Un des précurseurs de la Réforme.

Se crispaient ; les soldats le nommaient en crachant.
Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
Honteux, de l'échafaud cariatide affreuse ;
Il surveillait l'endroit où l'âtre ardent se creuse,
Il venait ajouter de l'huile et de la poix,
Il apportait, suant et geignant sous le poids,
Une charge de bois à l'horrible fournaise ;
Sous l'œil haineux du peuple il remuait la braise,
Abject, las, réprouvé, blasphémé, blasphémant;
Et Jean Huss, par le feu léché lugubrement,
Leva les yeux au ciel et murmura : « Pauvre homme! »

RELIGIONS ET RELIGION
1880

L'antithèse contenue dans ce titre est claire.

Aux religions établies, qu'il repousse et raille, le poète oppose, non point un scepticisme absolu, mais, au contraire, une foi profonde, l'ardente et libre religion dont son cœur est plein, et qui s'épanche en des vers comme ceux-ci (sur Dieu) :

Il est !... Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe !
Il est ! il est ! il est ! il est éperdument !...

En lisant ce poème, on ne peut s'empêcher de songer au testament remis par Victor Hugo à Auguste Vacquerie, le 2 août 1883; testament de quelques lignes, dont les dernières disaient : « Je refuse l'oraison de toutes les Églises; je demande une prière à toutes les âmes. — Je crois en Dieu ». — La poésie suivante est une parabole philosophique, signifiant que toutes les âmes ne sont pas immortelles. Dante y est l'image humaine de Dieu.

DANTE ÉCRIT DEUX VERS...

DANTE écrit deux vers, puis il sort ; et les deux vers
Se parlent. Le premier dit : « Les cieux sont ouverts!
Cieux ! Je suis immortel. — Moi je suis périssable »,
Dit l'autre. « Je suis l'astre. — Et moi le grain de sable.
— Quoi ! tu doutes étant fils d'un enfant du ciel !
— Je me sens mort. — Et moi, je me sens éternel. »

Quelqu'un rentre et relit ces vers, Dante lui-même ;
Il garde le premier, et barre le deuxième.
La rature est la haute et fatale cloison.
L'un meurt, et l'autre vit. Tous deux avaient raison.

L'ANE

1880

Victor Hugo, dans ce nouveau poème philosophique, veut continuer, suivant son expression, à faire son « devoir de flambeau ». Mais, chose curieuse ! c'est contre la Science, cette fois, qu'il entend le faire. Le héros du livre, l'âne *Patience*, âne très savant, ayant tout lu, disant de lui-même :

Je suis allé cent fois et cent fois revenu
De la science exacte, entrepôt sombre où l'homme
Compte le monde ainsi qu'un avare une somme,
A la philosophie, église dont Platon
Est le clocher...

arrive, en effet, à condamner toute philosophie et toute science. Terminant ses énormes discours au philosophe Kant — qui mériterait ici, plus que l'Ane, le nom de *Patience*, — il dit :

Je m'évade à jamais de la science ingrate.
Il est temps que, rentrant dans le vrai, je me gratte
L'échine aux bons cailloux du vieux globe éternel...

Il est vrai que le poète conclut à son tour, en montrant à Kant le but radieux de l'erreur même :

Les pas mystérieux qu'on fait dans les ténèbres
Sont les frères des pas qu'on fera dans le jour.

Mais, en réalité, rien de plus vague que cette conclusion. — Voici l'espèce de préface du poème :

MAIS TU BRULES !...

— MAIS tu brûles ! Prends garde, esprit ! Parmi les hommes,
Pour nous guider, ingrats ténébreux que nous sommes,
Ta flamme te dévore, et l'on peut mesurer
Combien de temps tu vas sur la terre durer.

La vie en notre nuit n'est pas inépuisable.
Quand nos mains plusieurs fois ont retourné le sable
Et remonté l'horloge, et que devant nos yeux
L'ombre et l'aurore ont pris possession des cieux
Tour à tour, et pendant un certain nombre d'heures,
Il faut finir. Prends garde, il faudra que tu meures.
Tu vas t'user trop vite, à brûler nuit et jour !
Tu nous verses la paix, la clémence, l'amour,
La justice, le droit, la vérité sacrée ;
Mais ta substance meurt pendant que ton feu crée.
Ne te consume pas! Ami, songe au tombeau! —

Calme, il répond : — Je fais mon devoir de flambeau.

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT
1881

Ce très considérable et souvent très beau recueil comprend des pièces écrites à différentes époques. Beaucoup, d'ailleurs, ne sont pas datées. — L'auteur les a réparties en quatre livres : *le Livre satirique* (le Siècle), *le Livre dramatique* (la Femme), *le Livre lyrique* (la Destinée), *le Livre épique* (la Révolution). La satire, le drame, l'ode et l'épopée, voilà, en effet, ce qu'il appelle les quatre vents de l'esprit. — Une comédie en un acte, *Margarita* (la Perle), et un drame en deux actes, *Esca* (la Nourriture) forment *le Livre dramatique*, sous-intitulé : *les Deux trouvailles de Gallus.*

LE LIVRE SATIRIQUE

LORSQUE J'ÉTAIS ENCORE UN TOUT JEUNE HOMME PALE

LORSQUE j'étais encore un tout jeune homme pâle,
Et que j'allais entrer dans la lice fatale,
Sombre arène où plus d'un avant moi se perdit,
L'âpre Muse aux regards mystérieux m'a dit :
— Tu pars ; mais, quand le Cid se mettait en campagne
Pour son Dieu, pour son droit et pour sa chère Espagne,
Il était bien armé ; ce vaillant Cid avait
Deux casques, deux estocs, sa lance de chevet,

Deux boucliers ; il faut des armes de rechange ;
Puis il tirait l'épée et devenait archange.
As-tu ta dague au flanc? Voyons, soldat martyr,
Quelle armure vas-tu choisir et revêtir?
Quels glaives va-t-on voir luire à ton bras robuste?
— J'ai la haine du mal et j'ai l'amour du juste,
Muse ; et je suis armé mieux que le paladin.
— Et tes deux boucliers? — J'ai mépris et dédain.

17 juin 1856.

CENT MILLE HOMMES CRIBLÉS D'OBUS ET DE MITRAILLE...

CENT MILLE HOMMES criblés d'obus et de mitraille,
Cent mille hommes, couchés sur un champ de bataille,
Tombés pour leur pays par leur mort agrandi,
Comme on tombe à Fleurus [1], comme on tombe à Lodi [2],
Cent mille ardents soldats, héros et non victimes,
Morts dans un tourbillon d'événements sublimes,
D'où prend son vol la fière et blanche Liberté,
Sont un malheur moins grand pour la société,
Sont pour l'humanité, qui sur le vrai se fonde,
Une calamité moins haute et moins profonde,
Un coup moins lamentable et moins infortuné
Qu'un innocent, — un seul innocent, condamné, —
Dont le sang, ruisselant sous un infâme glaive,
Fume entre les pavés de la place de Grève,
Qu'un juste assassiné dans la forêt des lois,
Et dont l'âme a le droit d'aller dire à Dieu : Vois!

24 mars 1870.

ÉCRIT APRÈS LA VISITE D'UN BAGNE

CHAQUE ENFANT qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.
Quatrevingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne
Ne sont jamais allés à l'école une fois,
Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.

1. Ville de Belgique, où l'armée française, commandée par Jourdan, vainquit les Autrichiens en 1794. (Le maréchal de Luxembourg y avait battu Guillaume III en 1690).
2. Ville d'Italie (dans le Milanais), et victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, en 1796.

C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.
L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.
Où rampe la raison, l'honnêteté périt.

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,
A mis, sur cette terre où les hommes sont ivres,
Les ailes des esprits dans les pages des livres.
Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut
Planer là-haut où l'âme en liberté se meut.
L'école est sanctuaire autant que la chapelle.
L'alphabet que l'enfant avec son doigt épelle
Contient sous chaque lettre une vertu : le cœur
S'éclaire doucement à cette humble lueur.
Donc au petit enfant donnez le petit livre.
Marchez, la lampe en main pour qu'il puisse vous suivre.
La nuit produit l'erreur, et l'erreur l'attentat.
Faute d'enseignement, on jette dans l'état
Des hommes animaux, têtes inachevées,
Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,
Aveugles effrayants, au regard sépulcral,
Qui marchent à tâtons dans le monde moral.
Allumons les esprits, c'est notre loi première,
Et du suif le plus vil faisons une lumière.
L'intelligence veut être ouverte ici-bas ;
Le germe a droit d'éclore ; et qui ne pense pas
Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.
Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,
Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

. . . .

LE LIVRE LYRIQUE

JERSEY

JERSEY DORT DANS LES FLOTS, ces éternels grondeurs,
Et dans sa petitesse elle a les deux grandeurs ;
Ile, elle a l'océan ; roche, elle est la montagne.
Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,
Elle est pour nous la France, et, dans son lit de fleurs,
Elle en a le sourire et quelquefois les pleurs.

Pour la troisième fois j'y vois les pommes mûres.
Terre d'exil, que mord la vague aux sourds murmures,
Sois bénie, île verte, amour du flot profond !
Ce coin de terre, où l'âme à l'infini se fond,

S'il était mon pays, serait ce que j'envie.
Là, le lutteur serein, naufragé de la vie,
Pense, et, sous l'œil de Dieu, sur cet écueil vermeil,
Laisse blanchir son âme, ainsi que le soleil
Blanchit sur le gazon les linges des laveuses.

Les rocs semblent frappés d'attitudes rêveuses ;
Dans leurs antres, ainsi qu'aux fentes d'un pressoir,
L'écume à flots bouillonne et luit ; quand vient le soir,
La forêt jette au vent des notes sibyllines ;
Le dolmen monstrueux songe sur les collines ;
L'obscure nuit l'ébauche en spectre ; et dans le bloc
La lune blême fait apparaître Moloch [1].

A cause du vent d'ouest, tout le long de la plage,
Dans tous les coins de roche où se groupe un village,
Sur les vieux toits tremblants des pêcheurs riverains,
Le chaume est retenu par des câbles marins
Pendant le long des murs avec de grosses pierres ;
La nourrice au sein nu qui baisse les paupières
Chante à l'enfant qui tette un chant de matelot ;
Le bateau dès qu'il rentre est tiré hors du flot ;
Et les prés sont charmants.
Salut, terre sacrée !
Le seuil des maisons rit comme une aube dorée.
Phares, salut ! amis que le péril connaît !
Salut, clochers où vient nicher le martinet ;
Pauvres autels sculptés par des sculpteurs de proues ;
Chemins que dans les bois emplit le bruit des roues ;
Jardins de laurier-rose et d'hortensia bleu ;
Etangs près de la mer, sagesses près de Dieu !
Salut !
A l'horizon s'envole la frégate ;
Le flux mêle aux galets, polis comme l'agate,
Les goémons, toison du troupeau des récifs ;
Et Vénus éblouit les vieux rochers pensifs,
Dans l'ombre, au point du jour, quand, au chant de la grive,
Tenant l'enfant Matin par la main, elle arrive.

O bruyères ! Plémont qu'évite le steamer !
Vieux palais de Cybèle [2] écroulé dans la mer !

1. Dieu phénicien et carthaginois, auquel on immolait des enfants.
2. Fille du Ciel, déesse de la Terre, épouse de Saturne, mère de Jupiter, Neptune, Pluton, etc.

« A MA FILLE ADÈLE »



ADÈLE HUGO

MÉDAILLON PAR DAVID D'ANGERS

Mont qu'étreint l'océan de ses liquides marbres !
Mugissement des bœufs ! doux sommeils sous les arbres !

L'île semble prier comme un religieux ;
Tout à l'entour, chantant leur chant prodigieux,
L'abîme et l'océan font leur immense fête ;
La nue en passant pleure ; et l'écueil, sur son faîte,
Pendant que la mer brise à ses pieds le vaisseau,
Garde un peu d'eau du ciel pour le petit oiseau.

8 octobre 1854.

A MA FILLE ADÈLE

TOUT ENFANT, tu dormais près de moi, rose et fraîche,
Comme un petit Jésus assoupi dans sa crèche ;
Ton pur sommeil était si calme et si charmant
Que tu n'entendais pas l'oiseau chanter dans l'ombre ;
Moi, pensif, j'aspirais toute la douceur sombre
Du mystérieux firmament.

Et j'écoutais voler sur ta tête les anges ;
Et je te regardais dormir ; et sur tes langes
J'effeuillais des jasmins et des œillets sans bruit ;
Et je priais, veillant sur tes paupières closes ;
Et mes yeux se mouillaient de pleurs, songeant aux choses
Qui nous attendent dans la nuit.

Un jour mon tour viendra de dormir ; et ma couche,
Faite d'ombre, sera si morne et si farouche
Que je n'entendrai pas non plus chanter l'oiseau ;
Et la nuit sera noire ; alors, ô ma colombe,
Larmes, prière et fleurs, tu rendras à ma tombe
Ce que j'ai fait pour ton berceau.

4 octobre 1857.

UN GROUPE TOUT A L'HEURE ÉTAIT LA...

UN GROUPE tout à l'heure était là sur la grève,
Regardant quelque chose à terre. — Un chien qui crève !
M'ont crié des enfants ; voilà tout ce que c'est. —
Et j'ai vu sous leurs pieds un vieux chien qui gisait.
L'océan lui jetait l'écume de ses lames.
— Voilà trois jours qu'il est ainsi, disaient des femmes,

On a beau lui parler, il n'ouvre pas les yeux.
— Son maître est un marin absent, disait un vieux. —
Un pilote, passant la tête à sa fenêtre,
A repris : — Ce chien meurt de ne plus voir son maître.
Justement le bateau vient d'entrer dans le port ;
Le maître va venir, mais le chien sera mort. —
Je me suis arrêté près de la triste bête,
Qui, sourde, ne bougeant ni le corps ni la tête,
Les yeux fermés, semblait morte sur le pavé.
Comme le soir tombait, le maître est arrivé,
Vieux lui-même ; et, hâtant son pas que l'âge casse,
A murmuré le nom de son chien à voix basse.
Alors, rouvrant ses yeux pleins d'ombre, exténué,
Le chien a regardé son maître, a remué
Une dernière fois sa pauvre vieille queue,
Puis est mort. C'était l'heure où, sous la voûte bleue,
Comme un flambeau qui sort d'un gouffre, Vénus luit;
Et j'ai dit : — D'où vient l'astre? où va le chien? ô nuit!

CHANSON

— PROSCRIT, regarde les roses ;
Mai joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses ;
Proscrit, regarde les fleurs.

— Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

— Proscrit, regarde les tombes ;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes
Fait palpiter les tombeaux.

— Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

— Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids ;

Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

— Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

ENTRÉE DANS L'EXIL

J'AI fait en arrivant dans l'île connaissance
Avec un frais vallon plein d'ombre et d'innocence,
Qui, comme moi, se plaît au bord des flots profonds.
Au même rayon d'or tous deux nous nous chauffons ;
J'ai tout de suite avec cette humble solitude
Pris une familière et charmante habitude.
Là deux arbres, un frêne, un orme à l'air vivant,
Se querellent et font des gestes dans le vent,
Comme deux avocats qui parlent pour et contre ;
J'y vais causer un peu tous les jours, j'y rencontre
Mon ami le lézard, mon ami le moineau ;
Le roc m'offre sa chaise, et la source son eau ;
J'entends, quand je suis seul avec cette nature,
Mon âme qui lui dit tout bas son aventure ;
Ces champs sont bonnes gens, et j'aime, en vérité,
Leur douceur, et je crois qu'ils aiment ma fierté.

PROMENADES DANS LES ROCHERS

I

UN TOURBILLON D'ÉCUME, au centre de la baie,
Formé par de secrets et profonds entonnoirs,
Se berce mollement sur l'onde qu'il égaie,
Vasque immense d'albâtre au milieu des flots noirs.

Seigneur! que faites-vous de cette urne de neige?
Qu'y versez-vous dès l'aube, et qu'en sort-il la nuit?
La mer lui jette en vain sa vague qui l'assiège,
Le nuage sa brume, et l'ouragan son bruit.

L'orage avec son bruit, le flot avec sa fange,
Passent ; le tourbillon, vénéré du pêcheur,
Reparaît, conservant, dans l'abîme où tout change,
Toujours la même place et la même blancheur.

Le pêcheur dit : — C'est là qu'en une onde bénie,
Les petits enfants morts, chaque nuit de Noël,
Viennent blanchir leur aile au souffle humain ternie,
Avant de s'envoler pour être anges au ciel. —

Moi, je dis : — Dieu mit là cette coupe si pure,
Blanche en dépit des flots et des rochers penchants,
Pour être, dans le sein de la grande nature,
La figure du juste au milieu des méchants. —

6 août. Passage.

II

La mer donne l'écume, et la terre le sable.
L'or se mêle à l'argent dans les plis du flot vert.
J'entends le bruit que fait l'éther infranchissable,
Bruit immense et lointain, de silence couvert.

Un enfant chante auprès de la mer qui murmure.
Rien n'est grand, ni petit. Vous avez mis, mon Dieu,
Sur la création et sur la créature
Les mêmes astres d'or et le même ciel bleu.

Notre sort est chétif ; nos visions sont belles.
L'esprit saisit le corps, et l'enlève au grand jour.
L'homme est un point qui vole avec deux grandes ailes,
Dont l'une est la pensée et dont l'autre est l'amour.

Sérénité de tout! majesté! force et grâce!
La voile rentre au port et les oiseaux au nid.
Tout va se reposer, et j'entends dans l'espace
Palpiter vaguement des baisers infinis.

Le vent courbe les joncs sur le rocher superbe,
Et de l'enfant qui chante il emporte la voix.
O vent! que vous courbez à la fois de brins d'herbe
Et que vous emportez de chansons à la fois!

Qu'importe! Ici tout berce, et rassure, et caresse.
Plus d'ombre dans le cœur! plus de soucis amers!

Une ineffable paix monte et descend sans cesse
Du bleu profond de l'âme au bleu profond des mers.

7 août.

III

Le soleil déclinait ; le soir prompt à le suivre
Brunissait l'horizon ; sur la pierre d'un champ,
Un vieillard qui n'a plus que peu de temps à vivre,
S'était assis pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
D'une grande famille aïeul laborieux,
Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.
Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.
L'océan devant lui se prolongeait, immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel ! les monts, la mer farouche,
Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur.
Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
Le soleil regardait le vieillard qui se meurt.

Passage. 5 août, 7 heures du soir.

IV

Dieu ! que les monts sont beaux avec ces taches d'ombre !
Que la mer a de grâce et le ciel de clarté !
De mes jours passagers que m'importe le nombre !
Je touche l'infini, je vois l'éternité.

Orages ! passions ! taisez-vous dans mon âme !
Jamais si près de Dieu mon cœur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle, et je me sens sacré.

Béni soit qui me hait et béni soit qui m'aime !
A l'amour, à l'esprit donnons tous nos instants.

Fou qui poursuit la gloire, ou qui creuse un problème !
Moi je ne veux qu'aimer, car j'ai si peu de temps !

L'étoile sort des flots où le soleil se noie ;
Le nid chante ; la vague à mes pieds retentit ;
Dans toute sa splendeur le soleil se déploie.
Mon Dieu, que l'âme est grande et que l'homme est petit !

Tous les objets créés, feu qui luit, mer qui tremble,
Ne savent qu'à demi le grand nom du Très-Haut.
Ils jettent vaguement des sons que seul j'assemble ;
Chacun dit sa syllabe, et moi je dis le mot.

Ma voix s'élève aux cieux, comme la tienne, abîme
Mer, je rêve avec toi ! monts, je prie avec vous !
La nature est l'encens, pur, éternel, sublime ;
Moi je suis l'encensoir intelligent et doux.

Passage, 7 août 1843.

LE LIVRE ÉPIQUE

L'ARRIVÉE

Effrayante et juste vision historique, *l'Arrivée* est la troisième et dernière partie du poème *la Révolution*, qui forme, à lui seul, *le Livre épique*. La première partie, d'une conception et d'une exécution grandioses, a pour titre : *les Statues* ; la seconde — dont la deuxième moitié au moins est superbe : — *les Cariatides*.

Les Statues, c'est d'abord celle d'Henri IV quittant le Pont-Neuf, sur un ordre mystérieux, pour aller voir si celle de Louis XIII est toujours « à sa place » (c'est-à-dire sur la place qu'on appelle maintenant place des Vosges). L'y ayant trouvée, elle dit à son tour :

Viens donc voir si ton fils est à sa place encor.

Et les deux statues se dirigent vers la place des Victoires, où se trouve celle de Louis XIV.

Réveille-toi, Louis ! et viens avant l'aurore
Voir si ton petit-fils est à sa place encore,

dit Henri IV. — Ce petit-fils, ou plutôt cet arrière-petit-fils, Louis XV, a sa statue sur « une grande place au bout des Tuileries » (aujourd'hui place de la Concorde). Henri IV, Louis XIII et Louis XIV s'avancent par les quais ; et

c'est ce qui permet à Victor Hugo d'intituler : *les Cariatides*, la partie du poème où il commence par consacrer à Germain Pilon, auteur des « mascarons tragiques du Pont-Neuf », un farouche dithyrambe. Puis, un de ces « masques monstrueux » qui voient les trois rois marcher sur les quais noirs, les décrit et les juge ; et l'on peut discuter sur le plus ou moins de ressemblance des portraits : le certain est qu'ils sont d'une couleur et d'un relief étonnants... Encore plus, peut-être, celui de Louis XV, que le « masque » ajoute à la galerie :

Venu pour tout corrompre et pour tout éhonter,
Il ne fut pas le roi du sang, mais de l'écume.
L'autre était le soleil ; il vint, et fut la brume;
Il fut l'impur miasme, il fut l'extinction
De la dernière haleine et du dernier rayon ;
Il répandit sur l'âme humaine exténuée
Tout ce que le bourbier peut jeter de nuée...

etc., etc.

Enfin voici l'épouvantable « arrivée » des trois rois :

. . . .

O TERREUR ! au milieu de la place déserte,
Au lieu de la statue, au point même où leurs yeux
Cherchaient le Bien-Aimé triomphal et joyeux,
Apparaissaient, hideux et debout dans le vide,
Deux poteaux noirs portant un triangle livide ;
Le triangle pendait, nu, dans la profondeur ;
Plus bas on distinguait une vague rondeur,
Espèce de lucarne ouverte sur de l'ombre ;
Deux nuages traçaient au fond des cieux ce nombre :
— Quatrevingt-treize, — chiffre on ne sait d'où venu.

C'était on ne sait quel échafaud inconnu.

Lugubre, il se dressait ; derrière sa charpente
De quelque étrange abîme on devinait la pente ;
Les arbres regardaient l'horrible vision ;
L'ouragan retenait sa respiration
Devant la silhouette informe et ténébreuse ;
Et tout semblait hagard ; tant la machine affreuse,
Rouge comme un carnage et noire comme un deuil,
Debout entre l'énigme et l'homme, sur un seuil
Qui peut-être est le ciel, peut-être la géhenne,
Contenait de néant, d'épouvante et de haine!

Sous le blême triangle une échelle tremblait.
L'échafaud, immobile et monstrueux, semblait
Communiquer avec la tombe universelle.
Une pourpre, semblable à celle qui ruisselle
Et qui fume le long du mur des abattoirs,
Filtrait de telle sorte entre les pavés noirs
Qu'elle écrivait ce mot mystérieux : Justice.
On devinait que l'âpre et farouche bâtisse,
Calme, définitive, inexprimable à voir,
Avait été construite avec du désespoir,
Et sortait des douleurs, des pleurs et des décombres ;
Et que les deux poteaux, dans les carrefours sombres
Où l'homme marche triste, aveuglément conduit,
Avaient jadis marqué les routes de la nuit ;
On pouvait, dans la brume où l'infini commence,
Lire sur l'un : Pouvoir, et sur l'autre : Démence ;
Le cercle, qui s'ouvrait sous le lourd coutelas,
Rappelait le carcan — et la couronne, hélas ! —
On sentait, à travers la vague horreur des rêves,
Que ce triangle était forgé de tous les glaives,
Du fer d'Achab[1] ainsi que du fer d'Attila ;
Toute l'immensité de la mort était là,
Montant dans la nuée et jusqu'aux cieux terribles.

A peine palpitaient les choses invisibles ;
Pas un cri, pas un bruit, pas un souffle. Parfois,
Et ceci redoublait la terreur des trois rois,
Entre les deux sanglants et tragiques pilastres,
La brume s'écartait et l'on voyait les astres.

Car, ô nuit ! on sentait que Dieu, le grand voilé,
A cette chose étrange et triste était mêlé ;
L'éternité pesait dans ce lieu tout entière ;
Cette place fatale en semblait la frontière.

⁂

Les rois lisaient le mot écrit sur le pavé.
L'œil qui dans ce moment suprême eût observé
Ces figures, de glace et de calme vêtues,
Eût vu distinctement pâlir les trois statues.

1. Roi d'Israël, qui épousa Jézabel et eut pour fille Athalie (xe et ixe siècles av. J.-C.).

Ils se taisaient ; et tout se taisait autour d'eux.
Si la mort eût tourné son sablier hideux,
On en eût entendu glisser le grain de sable.

Une tête passa dans l'ombre formidable.
Cette tête était blême ; il en tombait du sang.

Et les trois cavaliers frémirent ; et, froissant
Vaguement le pommeau de sa lugubre épée,
L'aïeul de bronze dit à la tête coupée
(Dialogue funèbre et du gouffre écouté) :

— Oh ! l'expiation, dans ce lieu redouté,
Règne sans doute avec quelque ange pour ministre ?
Quel est ton crime, ô toi qui vas, tête sinistre,
Plus pâle que le Christ sur son noir crucifix ?

— Je suis le petit-fils de votre petit-fils.

— Et d'où viens-tu?

— Du trône. O rois, l'ombre est terrible.

— Spectre, quelle est là-bas cette machine horrible?

— C'est la fin, dit la tête au regard sombre et doux.

— Et qui donc l'a construite?

— O mes pères, c'est vous.

5 décembre 1857. Christmas.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Dernière série, 1883.

Cette dernière série parut en un volume. Moins admirable, tout compte fait que les deux précédentes, elle était, matériellement, moitié moindre.

IRE, NON AMBIRE [1]

. . . .

SANS AVOIR PRIS DE GRADE à l'Université
Et sans être nommé recteur par le ministre,
Le blond soleil dissout l'ignorance sinistre.
Éclairons comme lui, non pour nous, mais pour tous;
Et faisons gravement ce que Dieu fait par nous.
Je crois ; cela vaut-il qu'on m'adore? Je pense ;
Cela mérite-t-il aucune récompense?
Je vois ; mais c'est déjà posséder tout que voir !
Hommes, jusqu'au martyre acceptons le devoir ;
Souffrons, aimons ; soyons l'apôtre, soyons l'ange ;
Et ne demandons rien, pas même une louange.
La nature adoucit l'homme par ses rayons ;
Elle brille dans l'aigle et dans les alcyons,
Dans l'onde où boit l'oiseau, dans l'herbe où l'agneau bêle,
Et ne tend pas la main quand on dit : Qu'elle est belle !
Mai, sans être payé, combat l'hiver qui fuit ;
Le lys n'a pas besoin qu'on le décore, il luit ;
La lavande embaumée où l'abeille se pose
Ne lui vend pas le miel ; quand il produit la rose,
Le rosier fait gratis cette action d'éclat ;
L'astre a-t-il attendu jamais qu'on l'appelât,
Et que quelque Lindor [2] chantât une romance,
Pour venir de sa flamme éblouir l'onde immense ?

1. Mot à mot : « Aller, ne pas aller à l'entour ».
2. Personnage de la littérature espagnole, popularisé par la Romance du *Barbier de Séville*, de Caron de Beaumarchais.

LES PAYSANS AU BORD DE LA MER

I

LES PAUVRES GENS de la côte,
L'hiver, quand la mer est haute,
Et qu'il fait nuit,
Viennent où finit la terre
Voir les flots pleins de mystère
Et pleins de bruit.

Ils sondent la mer sans bornes ;
Ils pensent aux écueils mornes
Et triomphants ;
L'orpheline pâle et seule
Crie : O mon père! et l'aïeule
Dit : Mes enfants!

La mer écoute et se penche ;
La veuve à la coiffe blanche
Pleure et s'en va.
Ces cœurs qu'épouvante l'onde
Tremblent dans ta main profonde,
O Jéhovah!

Où sont-ils tous ceux qu'on aime?
Elles ont peur. La nuit blême
Cache Vénus ;
L'océan jette sa brume
Dans leur âme, et son écume
Sur leurs pieds nus.

On guette, on doute, on ignore
Ce que l'ombre et l'eau sonore
Aux durs combats,
Et les rocs aux trous d'éponges,
Pareils aux formes des songes,
Disent tout bas.

L'une frémit, l'autre espère.
Le vent semble une vipère.
On pense à Dieu
Par qui l'esquif vogue ou sombre;
Et qui change en gouffre d'ombre
Le gouffre bleu !

II

La pluie inonde leurs tresses.
Elles mêlent leurs détresses
Et leurs espoirs.
Toutes ces tremblantes femmes,
Hélas ! font voler leurs âmes
Sur les flots noirs.

Et, selon ses espérances,
Chacun voit des apparences
A l'horizon.
Le troupeau des vagues saute,
Et blanchit toute la côte
De sa toison.

Et le groupe inquiet pleure.
Cet abîme obscur qu'effleure
Le goéland
Est comme une ombre vivante
Où la brebis Epouvante
Passe en bêlant.

Ah ! cette mer est méchante,
Et l'affreux vent d'ouest qui chante
En troublant l'eau,
Tout en sonnant sa fanfare,
Souffle souvent sur le phare
De Saint-Malo.

III

Dans les mers il n'est pas rare
Que la foudre au lieu de phare
Brille dans l'air,
Et que sur l'eau qui se dresse
Le sloop-fantôme apparaisse
Dans un éclair.

Alors tremblez. Car l'eau jappe
Quand le Vaisseau Mort la frappe
De l'aviron,
Car le bois devient farouche
Quand le Chasseur Spectre embouche
Son noir clairon.

Malheur au chasse-marée
Qui voit la nef abhorrée!
O nuit ! terreur !
Tout le navire frissonne,
Et la cloche, à l'avant, sonne
Avec horreur.

C'est le hollandais ! la barque
Que le doigt flamboyant marque !
L'esquif puni !
C'est la voile scélérate !
C'est le sinistre pirate
De l'infini.

Il était hier au pôle,
Et le voici ! Tombe et geôle,
Il court sans fin.
Judas songe, sans prière,
Sur l'avant, et sur l'arrière
Rêve Caïn.

Il suffirait, pour qu'une île
Croulât dans l'onde infertile,
Qu'il y passât ;
Il fuit dans la nuit damnée,
La tempête est enchaînée
A ce forçat.

Il change l'onde en hyène.
Et que veut-on que devienne
Le matelot,
Quand, brisant la lame en poudre,
L'enfer vomit dans la foudre
Ce noir brûlot?

La lugubre goélette
Jette à travers son squelette
Un blanc rayon ;
La lame devient hagarde,
L'abîme effaré regarde
La vision.

Les rocs, qui gardent la terre,
Disent : Va-t'en, solitaire !

Démon, va-t'en!
L'homme entend, de sa chaumière,
Aboyer les chiens de pierre
Après Satan.

Et les femmes sur la grève
Se parlent du vaisseau-rêve
En frémissant ;
Il est plein de clameurs vagues ;
Il traîne avec lui des vagues
Pleines de sang.

IV

Et l'on se conte à voix basse
Que le noir vaisseau qui passe
Est en granit,
Et qu'à son bord rien ne bouge ;
Les agrès sont en fer rouge,
Le mât hennit.

Et l'on se met en prières,
Pendant que joncs et bruyères
Et bois touffus,
Vents sans borne et flots sans nombre,
Jettent dans toute cette ombre
Des cris confus.

V

Et les écueils centenaires
Rendent des bruits de tonnerres
Dans l'ouragan ;
Il semble, en ces nuits d'automne,
Qu'un canon monstrueux tonne
Sur l'océan.

L'ombre est pleine de furie.
O chaos ! onde ahurie,
Caps ruisselants,
Vent que les mères implorent,
Noir gouffre où s'entre-dévorent
Les flots hurlants !

Comme un fou tirant sa chaîne,
L'eau jette des cris de haine
Aux durs récifs ;
Les rocs, sourds à ses huées,
Mêlent aux blêmes nuées
Leurs fronts pensifs.

La mer traîne en sa caverne
L'esquif que le flot gouverne,
Le mât détruit,
Et la barre, et la voilure
Que noue à sa chevelure
L'horrible nuit.

Et sur les sombres falaises
Les pêcheuses granvillaises
Tremblent au vent,
Pendant que tu ris sur l'onde,
De l'autre côté du monde,
Soleil levant !

Jersey, 1er mars 1854.

UN HOMME AUX YEUX PROFONDS...

UN HOMME aux yeux profonds passait; un patriarche
Lui demanda : « Combien as-tu de jours de marche,
O voyageur qui viens du côté du levant ? »
L'homme dit : « Je ne sais. » Le vieux reprit : « Le vent,
O voyageur qui viens du côté de l'aurore,
T'a-t-il bien poursuivi? » L'homme dit : « Je l'ignore. »
Le vieillard dit : « Tu dois avoir près d'Engaddi [1]
Trouvé la caravane allant vers le midi?
Combien de voyageurs et de bêtes de somme?
— Je n'ai rien rencontré ni rien compté, dit l'homme.
— Les hérons gris ont-ils passé dans le brouillard? »
Dit le vieux. L'homme dit : « Je n'ai rien vu, vieillard. »
Et le vieillard reprit : « Homme au sombre visage,
Aujourd'hui, dans ta route, as-tu, selon l'usage,
Auprès de la citerne entre Édom [2] et Gaza [3],
Crié trois fois le nom du saint qui la creusa? »

1. Ville de la Palestine, sur le lac Asphaltite.
2. Petite contrée de la Palestine, nommée aussi Idumée.
3. Ville maritime de la Palestine.

Et l'homme répondit : « Quel saint? que veux-tu dire? »
Le vieillard repartit : « Homme, est-ce de la myrrhe
Ou du baume qu'on doit en tribut envoyer
Au tétrarque Antipas[1] pour laver son foyer
Et parfumer son lit? — Je ne sais pas, dit l'homme.
— Quoi ! tu ne connais point le roi que je te nomme? —
Non. » Le vieillard reprit : « Tu ne distingues pas
Entre le lit de pourpre où se couche Antipas
Et la paille qui sert aux bêtes de litière?
— Non », dit l'homme.

Ils parlaient auprès d'un cimetière.
L'œil du vieillard tomba sur les fosses ; il dit :
« Tous ces êtres, hélas ! sur qui l'herbe grandit,
Étaient jadis vivants, bruyants, joyeux, utiles ;
Maintenant les voilà tombés chez les reptiles,
Mangés des vers, mêlés à la terre, mêlés
A la cendre, et gisants. — Non, dit l'homme. Envolés!
Arriver au tombeau, c'est atteindre le faîte. »

Le patriarche alors reconnut un prophète,
Et murmura pensif, à voix basse, pendant
Que ce passant, doré par le rouge occident,
Disparaissait au loin dans le désert sublime :
« O savant seulement des choses de l'abîme! »

UN GRAND ESPRIT EN MARCHE...

UN GRAND ESPRIT en marche a ses rumeurs, ses houles,
Ses chocs, et fait frémir profondément les foules,
Et remue en passant le monde autour de lui.
On est épouvanté si l'on n'est ébloui;
L'homme comme un nuage erre et change de forme;
Nul, si petit qu'il soit, n'échappe au souffle énorme;
Les plus humbles, pendant qu'il parle, ont le frisson

Ainsi quand, évadé dans le vaste horizon,
L'aquilon qui se hâte et qui cherche aventure
Tord la pluie et l'éclair, comme de sa ceinture

1. Hérode Antipas, tétrarque de Galilée. C'est devant lui que Pilate renvoya Jésus.

Une fille défait en souriant le nœud,
Quand l'immense vent gronde et passe, tout s'émeut ;
Pas un brin d'herbe, au fond des ravins, que ne touche
Cette rapidité formidable et farouche.

LE LAPIDÉ

CELUI QUI PARLE ICI marchait dans une plaine
Sombre au point qu'un sentier s'y distinguait à peine ;
On entendait un bruit de foudre à l'horizon.

Il vit on ne sait quoi d'affreux dans le gazon;
Un monceau d'ossements, noir sous un tas de pierres;
Alors, lui, le marcheur qui baisse les paupières,
Il s'arrêta, sévère et triste, et dit à Dieu :

« Dieu ! sous votre ciel calme et dans cet âpre lieu
Où le vent vient gronder et l'apôtre se taire,
Dans ce désert voisin d'Horeb, je vois à terre
Quelque chose qui fut un homme, et qui vivait.
C'était un mage ; il eut debout à son chevet,
Tout le temps qu'il vécut, votre esprit formidable ;
Et votre esprit parlait à son âme ; et le sable,
Et la poussière, et l'eau qui coule du rocher
N'ont jamais empêché ses pieds nus de marcher ;
Il passait les torrents et traversait les plaines ;
Il était sur la terre une de vos haleines ;
Il parlait au pontife, au scribe, au juge, au roi,
Et sa bouche soufflait sur eux le vaste effroi ;
Il ne ménageait pas non plus la sombre foule ;
Il passait, dispersant sa parole, et la houle
A le même frisson sous la trombe, et le bois
Sous l'orage indigné, que l'homme sous sa voix.
Du moins ce fut ainsi tant que vécut ce mage.
En bas son âme, en haut l'astre, étaient du même âge.
Et le peuple à ses pieds songeait dans la cité
Quand il parlait au gouffre avec fraternité;
Si bien que maintenant le voici dans cette herbe.
Le peuple est trop obscur, le prêtre est trop superbe
Pour se laisser longtemps crier par un passant
Qu'il faut aider le faible et bénir l'innocent,

Qu'il faut craindre l'augure et son sceptre d'érable,
Mais que la vérité surtout est vénérable,
Et que les fils d'Adam doivent se dire entre eux
Qu'il s'agit d'être juste et non pas d'être heureux.
Cet homme était sublime et pur dans ses prières ;
C'est pourquoi, je le dis, le voilà sous ces pierres.
Ce mage a cet amas d'affreux cailloux pour lit
Qui le tua vivant et mort l'ensevelit.
Certes, l'arbre qui près du cadavre s'élève
A plus d'ombrage ayant à ses pieds plus de sève ;
L'herbe est belle, et les vers de terre sont contents ;
Les loups ont, j'en conviens, à manger pour longtemps ;
L'hyène après la chair rongera le squelette ;
J'entends se réjouir dans l'ombre la belette,
Et le corbeau, qui hait votre soleil divin ;
Et l'églantier sauvage en fleur dans ce ravin
A pu boire le sang dont ses roses sont faites.
Est-ce donc à cela que servent les prophètes? »

Et Dieu lui répondit :

« D'abord, c'est à cela.
Il faut que la fleur dise à l'aube : Me voilà!
L'arbre existe ; il est bon que l'herbe soit épaisse
Afin que la brebis joyeuse s'en repaisse ;
Le ver de terre a droit de vivre ; et le vautour,
Dans le banquet du jour et de l'ombre, a son tour;
Le grand ordre ignoré n'exclut pas la belette
De ceux que la mamelle universelle allaite ;
Et moi qui sais que tout a pour racine tout,
Que, si l'un est couché, c'est que l'autre est debout,
Que l'être naît de l'être, et sans fin se transforme,
Et que l'éternité tourne en ce cercle énorme,
Sans quoi dans l'azur noir les soleils s'éteindraient,
Je ne vois pas pourquoi les prophètes seraient
Dispensés de donner leur chair pour nourriture
A l'affamée immense et sombre, la nature.
Et puis ce lapidé sert encore à ceci :
C'est qu'il te fait songer. L'homme passe, obscurci
Par la nuit, par l'hiver, par l'ombre, et par son âme,
Car il met de la cendre où j'ai mis de la flamme ;
Eh bien, puisqu'il est sourd et puisqu'il est haineux
A ceux qu'il voit venir, ayant mon souffle en eux,
Puisqu'il a son plaisir pour loi, pour dieu son ventre,

Il est bon qu'en venant de jouer dans quelque antre
Ses jours, son bien, son cœur, tout, sur un coup de dé,
Soudain il voie à terre un sage lapidé,
Et qu'il compare, ému d'une terreur sacrée,
Les cadavres qu'il fait aux esprits que je crée.

« Et, poursuivit l'Esprit immense, écoute encor :
Quand, tels que des chasseurs menant au son du cor
Leur meute dans le bois sinistre des ténèbres,
Les peuples, devant eux poussant ces chiens funèbres,
Haine, Ignorance, Envie, Orgueil, Rébellion,
Ont traqué mon prophète ainsi que le lion,
Quand ils boivent le sang et le vin dans leurs salles,
Adorant, nains hideux, leurs fautes colossales,
Quand le brûleur, soufflant sur un tas de charbon,
Se dit mon prêtre, et quand le mal leur semble bon,
Les mages inspirés parlent aux multitudes,
Comme le sombre vent, du fond des solitudes ;
Mais je n'ignore pas que ce n'est point assez.
Le prophète est bien grand, mais ne peut, je le sais,
Dire les mots divins qu'avec la langue humaine ;
Il sied que le prodige et que le phénomène
Apparaisse, et me nomme aux peuples, oublieux
De tout ce que j'ai mis d'obscur sur les hauts lieux ;
Il faut faire entrevoir à l'homme mon mystère ;
L'ordre silencieux doit cesser de se taire,
Et, pour le ciel profond, c'est le moment d'avoir
La clameur rappelant les peuples au devoir ;
Un avertissement farouche est nécessaire ;
Votre terre a besoin qu'un verbe altier, sincère,
Innocent, prenne l'ombre effrayante à témoin ;
Alors il faut quelqu'un qu'on entende de loin,
Et qui parle plus haut que la voix ordinaire,
Et c'est un des emplois que je donne au tonnerre. »

5 janvier 1874.

EN GRÈCE

ÉCOUTE, si tu veux, puisque nous nous aimons,
Nous allons tous les deux fuir par delà les monts ;
Nous irons sous le ciel de Grèce, où sont les Muses.
Tu verras, toi qu'un rien charme, toi qui t'amuses
Du vol d'un papillon, comment les aigles font
Quand ils planent autour du firmament profond ;

Tu verras par moments le fronton blanc d'un temple,
Avec la modestie auguste de l'exemple,
Se montrer à demi derrière un bois vermeil ;
Tu verras l'aloès étaler au soleil
De petits lacs de pluie aux pointes de ses feuilles ;
Toi qui souvent, pensive et pure, te recueilles,
Toi qui soupires, toi qui songes, toi qui vois,
Tu prêteras l'oreille à de sauvages voix,
Et tu te pencheras sur des échos sublimes ;
Car c'est l'altier pays des gouffres et des cimes,
Belle, et le cœur de l'homme y devient oublieux
De tout ce qui n'est pas l'aurore et les hauts lieux ;
Et tu seras bien là, toi radieuse et fière ;
Tu seras à mon ombre et moi dans ta lumière.

Viens ; devant la splendeur de cet horizon bleu,
Nous sentirons en nous croître dans l'ombre un dieu ;
Viens ; nous nous aimerons dans ces fiers paysages
Comme s'aimaient jadis les belles et les sages...
. . . .
Dans l'extase sereine et sainte, dans l'ivresse,
L'héroïsme, la joie et l'espoir ; car la Grèce,
Terre où dans le réel l'idéal se confond,
Seule, a de ces amours, avec l'Olympe au fond.

Oh ! l'amour, le superbe amour, c'est le mystère !
Dieu manquerait au ciel, s'il manquait à la terre...
. . . .

O toi qui souffres, plains, consoles et souris,
Je t'aime. Tu me fais l'effet d'une harmonie
Eclose d'on ne sait quelle harpe infinie.
N'es-tu pas l'esprit simple et calme? N'as-tu pas
Un rythme obscur et doux dans chacun de tes pas?
. . . .

Parfois tu viens muette et grave, sous l'yeuse
T'asseoir, puis te voilà subitement joyeuse,
Tu te mets à chanter quelque chanson d'enfant,
Et j'écoute, attendri, ton rire triomphant.
Oh ! quel être charmant que celui qui varie
Tantôt son enjouement jusqu'à la rêverie,

Tantôt son chant plaintif jusqu'au refrain railleur,
Et qui, soudain, quittant pour le hallier en fleur
L'empyrée où l'esprit en plein azur s'enfonce,
Terrestre et cependant aérien, renonce
Au vol de l'ange, et prend les ailes de l'oiseau !
Ta taille a la souplesse aimable du roseau ;
Une lueur errante emplit ton sourcil sombre,
Comme si l'âme allait et venait dans cette ombre ;
Il semble que Dieu met un ange à ton côté ;
Tu m'éblouis ; parfois je crois, fleur de beauté,
Entendre autour de toi des murmures d'abeille.
Quand près de moi tu viens, apportant ta corbeille,
Comme dans leur vieux cloître autrefois les nonnains,
Faire un tas de petits chefs-d'œuvre féminins,
Je t'admire, et je crois voir l'aube qui se lève.
On a beau tout rêver, tu dépasses le rêve ;
Ton œil promet l'amour, ton cœur donne le ciel.
Tu passes dans la vie, humble, sans peur, sans fiel,
Sans faire de reproche à l'ombre, toi l'étoile.
Une musique sort, comme à travers un voile,
De ta beauté naïve et farouche à la fois ;
Ta grâce est comme un luth qui vibre au fond du bois
Tu sembles une note adorable ajoutée
Au concert qu'ici-bas l'âme écoute enchantée ;
Car la femme est de tout le divin complément,
Car dans l'hymne éternel rien n'est faux, rien ne ment,
Et la nature, voix profonde, chante juste.

Viens, nous habiterons un coin de terre auguste
Que je connais ; un fleuve est dans ce paradis,
C'est le Diras, torrent superbe, qui jadis
Sortit de terre afin de secourir Hercule ;
Puis, jusqu'à l'horizon si le regard recule,
On voit le Sperchius, sorti des mêmes monts
Que le Diras, hanté par les mêmes démons,
Qui serpente et qui va se perdre aux mers de Crète ;
Puis Thélos, devant qui le tonnerre s'arrête,
Car c'est là qu'autrefois, fronçant leurs noirs sourcils,
Les grands amphictyons songeaient, en cercle assis.

12 juillet 1873.

LIBERTÉ

DE QUEL DROIT mettez-vous des oiseaux dans des cages?

De quel droit ôtez-vous ces chanteurs aux bocages,
Aux sources, à l'aurore, à la nuée, aux vents?
De quel droit volez-vous la vie à ces vivants?
Homme, crois-tu que Dieu, ce père, fasse naître
L'aile pour l'accrocher au clou de ta fenêtre?
Ne peux-tu vivre heureux et content sans cela?
Qu'est-ce qu'ils ont donc fait tous ces innocents-là,
Pour être au bagne avec leur nid et leur femelle?

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle?
Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,
Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux,
Et si la servitude inutile des bêtes
Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes ?
Qui sait si le carcan ne sort pas des licous ?
Oh ! de nos actions qui sait les contre-coups,
Et quels noirs croisements ont au fond du mystère
Tant de choses qu'on fait en riant sur la terre?
Quand vous cadenassez sous un réseau de fer
Tous ces buveurs d'azur faits pour s'enivrer d'air,
Tous ces nageurs charmants de la lumière bleue,
Chardonneret, pinson, moineau franc, hochequeue,
Croyez-vous que le bec sanglant des passereaux
Ne touche pas à l'homme en heurtant ces barreaux?
Prenez garde à la sombre équité ! Prenez garde !
Partout où pleure et crie un captif, Dieu regarde.
Ne comprenez-vous pas que vous êtes méchants?
A tous ces enfermés donnez la clef des champs.
Aux champs les rossignols, aux champs les hirondelles !
Les âmes expieront tout ce qu'on fait aux ailes.
La balance invisible a deux plateaux obscurs.
Prenez garde aux cachots dont vous ornez vos murs !
Du treillage aux fils d'or naissent les noires grilles ;
La volière sinistre est mère des bastilles.
Respect aux doux passants des airs, des prés, des eaux !
Toute la liberté qu'on prend à des oiseaux
Le destin juste et dur la reprend à des hommes.
Nous avons des tyrans parce que nous en sommes.



L'ENFANT A LA CAGE

PAR GREUZE

Tu veux être libre, homme? et de quel droit, ayant
Chez toi le détenu, ce témoin effrayant?
Ce qu'on croit sans défense est défendu par l'ombre.
Toute l'immensité sur le pauvre oiseau sombre
Se penche, et te dévoue à l'expiation.
Je t'admire, oppresseur criant : Oppression!
Le sort te tient, pendant que ta démence brave
Ce forçat qui sur toi jette une ombre d'esclave ;
Et la cage qui pend au seuil de ta maison
Vit, chante, et fait sortir de terre la prison.

12 mai 1856.

AUX ROIS [1]

. . . .

N'OPPOSEZ à ce qui se passe
Ni vos néants, ni vos grandeurs
Laissez en paix les profondeurs.
L'ombre travaille dans l'espace.

Que fait-elle? Vous le saurez.
Derrière l'horizon, la nue
Monte, et l'on entend la venue
D'événements démesurés.

L'humanité marche et s'éclaire ;
Le progrès est l'immense aimant ;
A ce qui vient tranquillement,
N'ajoutez pas de la colère.

N'irritez pas le peuple obscur.
Aveugles rois, tourbe inquiète,
Ne soyez pas l'enfant qui jette
Des pierres par-dessus le mur.

---

1. Fragment. — La plus grande partie de cette poésie est en alexandrins.

Dieu, sous les faits, qui sont ses voiles
Continue un dessein béni.
Montrer le poing à l'infini,
Cela ne fait rien aux étoiles.

Dieu ne s'interrompt pas pour vous.
Ce qu'il fait, il faut qu'il le fasse.
Son travail, rude à la surface,
Dur pour vous, pour le peuple est doux.

Rois, respect au progrès sublime ;
Rois, craignez ces reflux grondants ;
Ne faites pas, rois imprudents,
Perdre patience à l'abîme.

Sait-on ses courroux, ses sanglots,
Ses chocs, son but, ses lois, ses formes?
Connaît-on les ordres énormes
Que le tonnerre donne aux flots?

Ne vous mêlez pas de ces choses.
Votre vain souffle aérien
Agite l'eau, mais ne peut rien
Sur l'immobilité des causes.

Hélas ! tâchez de bien finir.
Redoutez l'onde soulevée,
Et ne troublez pas l'arrivée
Formidable de l'avenir.

Ah ! prenez garde ! les marées
Qu'on nomme Révolutions
Et qu'il faut que nous apaisions,
Par vous, princes, sont effarées,

Et les gouffres sont plus amers,
Et la vague plus écumante,
Quand l'orage insensé tourmente
La sombre liberté des mers.

23 avril-30 juin 1874.

DIEU FAIT LES QUESTIONS...

DIEU fait les questions pour que l'enfant réponde.

« Les deux bêtes les plus gracieuses du monde,
Le chat et la souris, se haïssent. Pourquoi?
Explique-moi cela, Jeanne. » Non sans effroi
Devant l'énormité de l'ombre et du mystère,
Jeanne se mit à rire. « Eh bien? — Petit grand-père,
Je ne sais pas. Jouons. » Et Jeanne repartit :
« Vois-tu, le chat c'est gros, la souris c'est petit.
— Eh bien? » Et Jeanne alors, en se grattant la tête,
Reprit : « Si la souris était la grosse bête,
A moins que le bon Dieu là-haut ne se fâchât,
Ce serait la souris qui mangerait le chat. »



ŒUVRES POSTHUMES

1886 - 1902

LA FIN DE SATAN
1886

Commencée en 1854, et annoncée — nous l'avons dit — en 1857, dans la préface de *la Légende des siècles*, cette *Fin de Satan* resta cependant inachevée. Victor Hugo ne trouva pas le temps d'en écrire le « troisième livre » : *la Prison*, dont on n'a du moins que trois courts morceaux (en tout quatre-vingt-quatre vers).

Le premier livre : *le Glaive*, ample et vigoureux tableau des horreurs de la guerre, est précédé : 1° d'un prologue apocalyptique, *Hors de la terre*, qui nous fait assister à la chute de Satan :

> Depuis quatre mille ans il tombait dans l'abîme;

2° d'une sorte de second prologue, *la Première page*, qui nous peint le déluge, puis nous montre la fille de Satan, Isis-Lilith déclarant à Dieu une guerre éternelle.

Dans le deuxième livre, *le Gibet* — entendez : la Croix, — sont retracées les principales phases de la vie de Jésus. Et c'est très justement la partie de l'œuvre qu'on admire le plus.

Après chacun des trois livres reparaît le titre *Hors de la terre*, au-dessus de pièces apocalyptiques faisant suite au prologue et aboutissant au pardon de Satan repenti, mieux : plein d'amour pour la nature, pour l'homme et pour Dieu. — Lilith a disparu devant l'ange Liberté, ange-femme né d'une plume tombée de l'aile de Lucifer, « près des cieux ». Cet ange devait détruire la Prison (la Bastille). Et ces paroles de Dieu à Satan, qui terminent l'ouvrage, en résument bien le sens mystico-social :

> « Un ange est entre nous ; ce qu'elle a fait te compte.
> L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
> O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai !
> Viens ; la prison détruite abolit la géhenne !
> Viens ; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.

Cette paternité sublime nous unit.
L'archange ressuscite, et le démon finit ;
Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
Satan est mort ; renais, ô Lucifer céleste! »

TÉNÈBRES

BARABBAS STUPÉFAIT est libre.

Sous les plis
D'un brouillard monstrueux dont les cieux sont remplis,
La ville est un chaos de maisons et de rues.
Des geôliers tout à l'heure, en paroles bourrues
Racontant l'aventure entre eux confusément,
Ont ouvert son cachot, rompu son ferrement,
Puis ont dit : — Va ! le peuple a fait grâce ! — De sorte
Qu'il ne sait rien, sinon qu'on a poussé la porte,
Que le ciel est tout noir, que nul ne le poursuit,
Et qu'il peut s'envoler dans l'ombre, oiseau de nuit.
Ce choix qui fait mourir Jésus et le fait vivre,
Tout ce récit, lui semble un vin dont il est ivre ;
Il erre dans la ville, il y glisse, il en sort,
Comme parfois on voit marcher quelqu'un qui dort.
Quelle route prend-il? La première venue.
Il avance, il hésite et cherche, et continue,
Et ne sait pas, devant l'obscure immensité;
Il a derrière lui les murs de la cité,
Mais il ne les voit pas ; son front troublé s'incline ;
Il ne s'aperçoit point qu'il monte une colline ;
Monter, descendre, aller, venir, hier, aujourd'hui,
Qu'importe ! Il rôde, ayant comme un nuage en lui ;
Il erre, il passe avec de la brume éternelle
Et du songe et du gouffre au fond de sa prunelle.
Il se dit par moments : — C'est moi qui marche. Oui. —
Tout est si ténébreux qu'il est comme ébloui.

Le chemin qu'au hasard il suit, rampe et s'enfonce
Aux flancs d'un mont où croît à peine quelque ronce,
Et Barabbas pensif, gravissant le rocher,
Sans voir où vont ses pas laisse ses pieds marcher ;
La vague horreur du lieu plaît à cette âme louve.
Après avoir monté quelque temps, il se trouve

Sur un espace sombre et qui semble un sommet ;
Il s'arrête, puis tend les mains, et se remet
A rôder à travers la profondeur farouche.

Tout en marchant, il heurte un obstacle ; il le touche.
— Quel est cet arbre? Où donc suis-je? dit Barabbas. —
Le long de l'arbre obscur il lève ses deux bras,
Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.
— Cet arbre est un poteau, dit-il. — Il y promène
Ses doigts par la torture atroce estropiés ;
Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds.
Comme un hibou surpris rentre sous la feuillée,
Il retire sa main ; elle est toute mouillée.
Ces pieds sont froids, un clou les traverse, et de sang
Et de fange et de fiel tout le bois est glissant.
Barabbas éperdu recule ; son œil s'ouvre,
Epouvanté, dans l'ombre épaisse qui le couvre,
Et, par degrés, un blême et noir linéament
S'ébauche à son regard sous le noir firmament ;
C'est une croix.

En bas on voit un vase où plonge
Une touffe d'hysope entourant une éponge ;
Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant, les yeux morts,
Le front penché, les bras portant le poids du corps,
Ceint de cordes de chanvre autour des reins nouées,
Le flanc percé, les pieds cloués, les mains clouées,
Meurtri, ployé, pendant, rompu, défiguré,
Un cadavre apparaît, blanc, et comme éclairé
De la lividité sépulcrale du rêve ;
Et cette croix au fond du silence s'élève.

Barabbas, comme un homme en sursaut réveillé,
Tressaillit. C'était bien un gibet, vil, souillé,
Effroyable, fixé par des coins dans le sable.
Il regarda. L'horreur était inexprimable ;
Le ciel était dissous dans une âcre vapeur
Où l'on ne sentait rien, sinon qu'on avait peur ;
Partout la cécité, la stupeur, une fuite
De la vie, éclipsée, effrayée, ou détruite ;
Linceul sur Josaphat, suaire sur Sion ;
L'ombre immense avait l'air d'une accusation ;
Le monde était couvert d'une nuit infamante ;
C'était l'accablement plus noir que la tourmente,

La morne extinction de l'haleine et du bruit.
Pour l'œil de l'âme, avec ces lettres de la nuit
Qui rendent la pensée insondable lisible,
Une main écrivait au fond de l'invisible :
« Responsabilité de l'homme devant Dieu ».
Le silence, l'espace obscur, l'heure, le lieu,
Le roc, le sang, la croix, les clous, semblaient des juges;
Et Barabbas, devant cette ombre sans refuges,
Frémit comme devant la face de la Loi,
Et, regardant le ciel, lui dit : — Ce n'est pas moi! —

Puis, fantôme lui-même en cette nuit stagnante,
Larve tout effarée et toute frissonnante,
Pâle, il se rapprocha lentement du gibet ;
Et, tout en y marchant, craintif, il se courbait,
Plus chancelant qu'un mât sur la vague mouvante,
Fauve, et comme attiré, malgré son épouvante,
Par l'espèce de jour qui sortait de ce mort.
Spectre, il montait, avec une sorte d'effort,
Vers l'autre spectre, vague ainsi qu'un crépuscule ;
Et cet homme avançait de l'air dont on recule,
Inquiet, hérissé, comme agité du vent,
Et prêt à fuir après chaque pas en avant.
Jésus mort répandait un rayonnement blême ;
La mort, comme n'osant s'achever elle-même,
Laissait flotter, au trou morne et sanglant des yeux,
Le reste d'un regard tendre et mystérieux.

Son front penché semblait s'éclairer à mesure
Que cet homme approchait d'une marche mal sûre ;
Quand Barabbas fut près, la prunelle brilla ;
Si quelque ange, venu des cieux, eût été là,
Il eût cru voir ramper, dans l'horreur d'une tombe,
Un serpent fasciné par l'œil d'une colombe.

Et le bandit, courbé sous l'épaississement
De la brume croissant de moment en moment,
Contemplait ; et la terre avait l'air orpheline ;
L'ombre songeait.

Alors, sur cette âpre colline,
Et sous les vastes cieux désolés et ternis,
Comme si le frisson des pensers infinis

Tombait de cette croix ouvrant ses bras funèbres,
On ne sait quel esprit entra dans les ténèbres
De cet homme, et le fit devenir effrayant.
Un feu profond jaillit de son œil foudroyant.
L'âme immense d'Adam, couché sous le Calvaire,
Sembla soudain monter dans ce voleur sévère.

Il éleva la voix tout à coup, du côté
Où les monts s'enfonçaient dans plus d'obscurité,
Cachant Jérusalem sous le brouillard perdue.
Et pendant qu'il parlait, jetant dans l'étendue
L'anathème, les cris, les courroux, les affronts,
Quelque chose qu'on vit plus tard sur d'autres fronts,
Une langue de flamme, au-dessus de sa tête
Brillait et volait, comme en un vent de tempête;
Et Barabbas debout, transfiguré, tremblant,
Terrible, cria :

— Peuple, affreux peuple sanglant,
Qu'as-tu fait? O Caïn, Dathan[1], Nemrod, vous autres,
Quel est ce crime-ci qui passe tous les nôtres ?
Voilà donc ce qu'on fait des justes ici-bas !
Populace ! à ses pieds jadis tu te courbas,
Tu courais l'adorer sur les places publiques,
Tu voyais sur son dos deux ailes angéliques,
Il était ton pasteur, ton guide, ton soutien.
Dès qu'un homme paraît pour te faire du bien,
Peuple, et pour t'apporter quelque divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre, espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis, tout à coup, tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le dénigres !
O troupeau de moutons d'où sort un tas de tigres !
Quel prix pour tant de saints et sublimes combats !...
Celui-ci, c'est Jésus ; ceci, c'est Barabbas.
L'archange est mort, et moi, l'assassin, je suis libre!
Ils ont mis l'astre avec la fange en équilibre,
Et du côté hideux leur balance a penché.
Quoi ! d'une part le ciel, de l'autre le péché ;
Ici l'amour, la paix, le pardon, la prière,
La foudre évanouie et dissoute en lumière,

1. L'un des principaux Hébreux qui se révoltèrent contre Moïse pendant la marche du peuple d'Israël à travers le Désert.

Les malades guéris, les morts ressuscités,
Un être tout couvert de vie et de clartés ;
Là le tueur, sous qui l'épouvante se creuse,
Tous les vices, le vol, l'ombre, une âme lépreuse,
Un brigand, d'attentats sans nombre hérissé !...
Oh ! si c'était à moi qu'on se fût adressé,
Si, quand j'avais le cou scellé dans la muraille,
Pilate était venu me trouver sur ma paille,
S'il m'avait dit : — Voyons, on te laisse le choix,
C'est une fête, il faut mettre quelqu'un en croix,
Ou Christ de Galilée, ou toi la bête fauve ;
Réponds, bandit, lequel des deux veux-tu qu'on sauve? —
J'aurais tendu mes poings et j'aurais dit : Clouez!
. . . .

Sois content, toi, là-bas, sous nos pieds! J'aperçois
Au fond de cette brume et devant cette croix
Ton grincement de dents, ce rire des ténèbres.
Et toi, vil monde, ô race humaine, qui célèbres
Les rites de l'enfer sur des autels d'effroi,
Tremble en tes profondeurs ; j'entends autour de toi
La réclamation des gueules de l'abîme.
Je demande à genoux pardon à ta victime!
Genre humain, ta noirceur en est là maintenant
Que le gibet saisit l'apôtre rayonnant,
Que sous le poids de l'ombre abjecte l'aube expire,
Et que lui, le meilleur, périt sous moi, le pire !
Oh ! je baise sa croix et ses pieds refroidis,
Et, monstrueusement sauvé par toi, je dis :
Malheur sur toi !

Malheur, monde impur, lâche et rude !
Monde où je n'ai de bon que mon ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens d'épargner !
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête saigner !
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut de la justice,
Que l'éclair à tomber du haut du firmament !
Sois maudit dans ces clous, dans ce gibet fumant,
Dans ce fiel! Sois maudit dans ma chaîne brisée !
Sois damné, monde à qui le sang sert de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec férocité,

Toi dont l'aveuglement crucifie et lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme, et, stupide,
N'as pas même senti frissonner un cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan et Dieu!

Peu avant d'être dévorée par « les rayons » de l'ange Lumière, Lilith-Isis, convaincue que Satan a triomphé, le lui crie, avec une joie farouche, que trouble cependant la vision d'un peuple exceptionnel, d'une ville extraordinaire :

Caïn a reparu sous trois formes, le glaive,
Le gibet, la prison ; et Babel se relève ;
Le sang coule ; Jésus est mort, l'enfer prévaut,
L'échafaud monstrueux du monde est le pivot ;
Tout croule ; et dans le sang humain l'homme se lave,
La guerre le fait brute et la prison esclave ;
L'homme subit le joug en sortant du combat ;
Et, tigre dans le cirque, est âne sous le bât,
Sois content. Tout est fauve, impitoyable et triste
Tu règnes. Cependant, un obstacle résiste.
Dans cette fourmilière obscure un peuple luit ;
Il est le verbe, il est la voix, il est le bruit ;
Il agite au-dessus de la terre une flamme ;
Ce peuple étrange est plus qu'un peuple, c'est une âme ;
Ce peuple est l'Homme même ; il brave avec dédain
L'enfer, et, dans la nuit, cherche à tâtons l'éden ;
Ce peuple, c'est Adam; mais Adam qui se venge,
Adam ayant volé le glaive ardent de l'ange,
Et chassant devant lui la Nuit et le Trépas;
Il va ; tous les progrès sont faits avec ses pas ;
Pas de haute action que ses mains ne consomment ;
Les autres nations l'admirent, et le nomment
France, et ce nom combat dans l'ombre contre nous.
Cette France est l'amour et la joie en courroux.

. . . .

Elle est volcan, torrent, flot, lave ; elle bouillonne ;
Fière, elle a plus qu'Athène et plus que Babylone,
Elle a Paris, la ville-univers, pour cerveau.

TOUTE LA LYRE

1888-1893

Cet énorme recueil de vers, qui remplit trois volumes de l'édition Hetzel (format in-18), parut en deux séries, que cette édition « définitive » fondit l'une dans l'autre. Publiées, la première en 1888, la seconde en 1893, elles étaient toutes les deux divisées en sept parties : *l'Humanité, la Nature, la Pensée, l'Art, le Moi, l'Amour, la Fantaisie,* — auxquelles s'ajoute une huitième partie : *la Corde d'airain.*

Les nombreuses pièces de tous les genres, satires, odes, chansons, morceaux épiques, etc., dont se compose le recueil, appartiennent à toutes les époques de la vie du poète, et font ainsi penser aux divers ouvrages où il aurait pu les insérer. Par exemple, *la Corde d'airain* continue *les Châtiments* et *l'Année terrible* ; *l'Amour* et *la Fantaisie, les Chansons des rues et des bois*... — Un certain nombre de pièces ne sont pas datées.

Avons-nous à dire qu'on en trouve de charmantes, d'éloquentes, d'émouvantes ? On en trouve même beaucoup...

L'HUMANITÉ

LA VISION DES MONTAGNES

LES NUAGES ROULAIENT dans la lueur hagarde,
Noir troupeau que le vent lugubre a sous sa garde ;
Et, dans la profondeur blême au-dessous de moi,
Si bas que tout mon être en frissonnait d'effroi,
J'aperçus un sommet par une déchirure.

Ce faîte monstrueux sortait de l'ombre obscure ;
Ses pentes se perdaient dans le gouffre inconnu ;
Sur ce plateau gisait, fauve, terrible, nu,
Un géant, dont le corps se tordait sur la pierre ;
Il en coulait du sang avec de la lumière ;
Sa face regardait le ciel sombre, et ses pieds,
Ses coudes, ses genoux, ses poings, étaient liés
D'une chaîne d'airain vivante, impitoyable ;
Et je voyais décroître et renaître effroyable
Son ventre qu'un vautour rongeait, oiseau bandit.
Le patient était colossal ; on eût dit
Deux montagnes, dont l'une agonisait sur l'autre.
— Quel est, dis-je, le sang qui coule ainsi? — Le vôtre,
Dit le vautour. Ce mont dont tu vois les sommets,
C'est le Caucase. — Et quand t'en iras-tu? — Jamais. —

Et le supplicié me cria : — Je suis l'Homme. —
Et tout se confondait comme une eau noire, ou comme
L'ombre se confondrait avec l'éclair qui luit
Sous une grande main qui mêlerait la nuit.

Une sorte de puits se fit dans l'insondable ;
Le haut d'un autre mont en sortit formidable.
L'ombre avait cette horreur dont l'hiver la revêt ;
Et j'entendis crier : — Ararat ! — Il pleuvait.
— Qu'es-tu? dis-je à la cime âpre et des vents fouettée.
— J'attends l'arche ; et j'attends la famille exceptée.
— Quelle arche? — Il pleut! il pleut! — Et le reste? — Englouti.

— Quoi? dis-je, est-on créé pour être anéanti?
O terre ! est-ce ta faute ? O ciel ! est-ce ton crime ? —

Mais tout déjà s'était effacé dans l'abîme.
Une flaque de bleu soudain perça l'amas
Des grêles, des brouillards, des vents et des frimas ;
Un mont doré surgit dans cet azur terrible ;
Là, sans frein, sans pitié, régnait la joie horrible ;
Sur ce mont rayonnaient douze êtres sereins, beaux,
Joyeux, dans des carquois ayant tous les fléaux ;
La nuée autour d'eux tremblait, et par les brèches
Le genre humain était la cible de leurs flèches ;
On voyait à leurs pieds l'Amour, les Jeux, les Ris ;
Où l'on ne voyait rien on entendait des cris ;
Une voix dit : — Olympe ! — et tout croula.

L'espace,

Où l'informe à jamais flotte, passe et repasse,
Redevint un bloc noir ; puis j'entendis un bruit
Qui fit une ouverture éclatante à la nuit,
Et je vis un sommet montré par les tonnerres ;
Les vieux pins inclinaient leurs têtes centenaires,
L'aigle en fuite semblait craindre d'être importun ;
Et là je vis quelqu'un qui parlait à quelqu'un,
Un homme face à face avec Dieu dans un rêve,
Un prophète effrayant qui recevait un glaive,
Et qui redescendit plein d'un céleste ennui
Vers la terre, emportant de la foudre avec lui...
Et l'infini cria : — Sinaï ! —

Puis la brume

Se referma, pareille à des nappes d'écume.

Les vents grondaient ; le gouffre était au-dessous d'eux,
Noir dans l'immensité d'un tremblement hideux.
Soudain, comme heurté par quelque ouragan fauve,
Il s'ouvrit. Et je vis une colline chauve ;
Le crépuscule horrible et farouche tombait.
Un homme expirait là, cloué sur un gibet,
Entre deux vagues croix où pendaient deux fantômes ;
D'une ville lugubre on distinguait les dômes ;
Les nuages erraient dans des rougeurs de feu ;
Et le supplicié me cria : — Je suis Dieu. —
J'entendis dans la nuit redoutable et sévère
Comme un souffle d'horreur qui murmurait : Calvaire !
L'obscurité faisait des plis comme un linceul.
Pâle, je contemplais, dans l'ombre où j'étais seul,
Comme on verrait tourner des pages de registres,
Ces apparitions de montagnes sinistres.

2 juillet 1856.

LA GUILLOTINE

. . . .
NON ! — Jamais d'échafauds ! C'est par d'autres répliques
Que doivent s'affirmer les saintes républiques.

Ce siècle, le plus grand des siècles, l'a compris.
Le jour où Février[1] se leva sur Paris,
Il fit deux parts de l'œuvre immense de nos pèr
Et, grave, agenouillé devant les grands mystères,
Ne gardant que le droit, rendit à Dieu la mort.
Notre doigt n'est pas fait pour presser le ressort
De ce fer monstrueux qui tombe et se relève ;
La Liberté n'est pas un outil de la Grève,
Elle s'emmanche mal au couperet hideux ;
Carrier, Le Bas, Hébert, sont des Philippe deux ;
Fouquier-Tinville touche au duc d'Albe ; Barrère
Vaut de Maistre, et Chaumette a Bâville[2] pour frère ;
Marat, Couthon, Saint-Just, d'où la vengeance sort,
Servent la vie avec les choses de la mort ;

---

1. La révolution de février 1848.
2. L'intendant Lamoignon de Bâville, qui poursuivit avec dureté la répression et la conversion des protestants, au moment de la révocation de l'édit de Nantes (1685).

Ce qu'ils font est fatal ; c'est toujours la vieille œuvre,
Et l'on y sent le froid de l'antique couleuvre.
Non, le vrai ne doit point avoir de repentirs.
Au nom de tous les morts et de tous les martyrs,
Non, jamais de vengeance ! Et la vie est sacrée.
L'aigle des temps nouveaux, planant dans l'empyrée,
Laisse le sang rouiller le bec du vieux vautour.
Le Peuple doit grandir, étant maître à son tour,
Et c'est par la douceur que la grandeur se prouve.
Concorde ! Nos enfants ne tettent plus la louve ;
Notre avenir n'est plus dans un antre allaité
Par l'affreux ventre noir de la fatalité.

. . . .

Avançons. Le progrès, c'est un besoin d'azur.

Certes, Danton fut grand ; Robespierre était pur ;
Jadis, broyant, malgré les cris et les menaces,
Les mâchoires de l'hydre entre ses poings tenaces,
Gladiateur géant du cirque des fléaux,
Ayant à déblayer tout l'antique chaos,
Ce grand Quatrevingt-treize a fait ce qu'il dut faire ;
Mais nous qui respirons l'idéale atmosphère,
Nous sommes d'autres cœurs ; les temps fatals sont clos ;
Notre siècle, au-dessus du vieux niveau des flots,
Au-dessus de la haine, au-dessus de la crainte,
Fait sa tâche ; il construit la grande Babel sainte ;
Dieu laisse cette fois l'homme bâtir sa tour.

La République doit s'affirmer par l'amour,
Par l'entrelacement des mains et des pensées,
Par tous les lys s'ouvrant à toutes les rosées,
Par le beau, par le bon, par le vrai, par le grand,
Par le progrès debout, vivant, marchant, flagrant,
Par la matière à l'homme enfin libre asservie,
Par le sourire auguste et calme de la vie,
Par la fraternité sur tous les seuils riant,
Et par une blancheur immense à l'orient.

. . . .

TALAVEYRA

Récit de mon père.

C'EST A TALAVEYRA-DE-LA-REINE, en Espagne.

Les anglais, contre qui nous étions en campagne,
Tenaient, en s'appuyant sur un vieux château fort,
Le coteau du midi, nous le coteau du nord.
Deux versants ; un ravin entre les deux armées.
On se battait depuis le matin ; les fumées
Monstrueuses que fait un combat furieux
Salissaient le soleil, terrible au fond des cieux ;
Et lui, l'astre éternel d'où sort l'aube éphémère,
Vieux et jeune toujours comme le vieil Homère,
Lui, ce même soleil qu'Achille vit jadis,
Se vengeait ; sur nous tous combattants, assourdis
Par le vaste fracas des canons en démence,
Il versait les flots noirs de sa lumière immense,
Il nous aveuglait ; sombre, il jetait au milieu
Des tonnerres humains le grand rayon de Dieu.
Il brillait, il régnait ; il nous brûlait, sinistre.

Le roi don Charles quatre et Godoy [1], son ministre,
Nous avaient mis l'armée anglaise sur les bras.
Mais les anglais, qui sont peu faits pour les sierras,
Avaient chaud comme nous. La journée était dure.
Pas un brin d'herbe ; au fond du ravin la verdure
De quelques pins d'Alep [2], espèce de rideau
Laissant voir sous son antre un maigre filet d'eau.
De même que les cils séparent deux paupières,
Ces arbres couvrant l'eau qui courait dans les pierres
Séparaient les deux plans inclinés du vallon.
Or, comme le semeur attaque l'aquilon,
Nous nous heurtions, français contre anglais. Les mitrailles
Pleuvaient, et l'on voyait des crânes, des entrailles,
Des ventres entr'ouverts ainsi qu'un fruit vermeil,
Et, sur l'immense mort sanglante, le soleil.
Le sabre, le canon, l'espingole, la pique,
C'est tout simple, on s'y fait ; mais avoir le tropique

1. Ce ministre espagnol, qui joua un grand rôle dans les affaires d'Espagne pendant la Révolution et le Premier empire, mourut à Paris en 1851. Il était né en 1767.
2. Ville de Syrie.

Sur sa tête, c'est trop. Nous avions soif. Le fer
Et le plomb, c'est la mort ; mais la soif, c'est l'enfer.
Le soleil, la sueur, la soif, oh ! quelle rage !
Nous n'en faisions pas moins notre implacable ouvrage,
Et l'on se massacrait éperdument. Partout
Des cadavres, mêlés aux combattants debout,
Gisaient, indifférents déjà comme des marbres.

Tout à coup j'aperçus le ruisseau sous les arbres.
Un espagnol le vit et cria : — Caramba ! —
Je descendis vers l'eau, qu'un anglais enjamba ;
Un français accourut, puis deux, puis trois, puis quatre ;
On se mit à genoux, on cessa de se battre,
Quitte à recommencer; les blessés, à pas lents,
Se traînaient ; on trinqua dans les casques sanglants.
— A votre santé ! dis-je. — Ils dirent : — A la vôtre ! —
Et c'est ainsi qu'on vint boire un peu l'un chez l'autre.

La bataille reprit, sans trêve cette fois,
Affreuse ; et nous songions, nous, en pensant aux rois,
Aux empereurs, à tous ces sombres téméraires,
Qu'ils font des ennemis, mais que Dieu fait des frères.

BALMA [1]

S'ÉTAIT-IL DIT : « L'hiver, les gouffres, la tempête,
« Gardent le roi des Monts sous son dais de brouillards;
« Nul homme encor n'a pu fouler du pied sa tête,
 « Presque inaccessible aux regards.
« J'irai ! J'assiégerai, dans ma sublime audace,
 « Cette forteresse de glace,
 « Et ces tours, qui touchent aux cieux !
« Sur le sommet neigeux du mont hyperborée
« La gloire fait fleurir une palme ignorée
 « Qui n'est visible qu'à mes yeux ! »

Avait-il, l'humble pâtre, entendu dans un rêve
D'aériennes voix lui crier : « Ne dors pas !
« Jusqu'au front du mont Blanc que ton âme s'élève !
 « Qu'elle y précipite tes pas !

1. Guide de la vallée de Chamonix, qui, en 1786, atteignit le premier la plus haute cime du mont Blanc.

« Berger, qu'à ces hauteurs la terre te contemple.
 « Va ! l'esprit divin, comme un temple,
 « Habita toujours le haut lieu.
« Va ! quelque vision sans doute t'est promise.
« Sur ce nouveau Sina, comme un nouveau Moïse,
 « Monte à la rencontre de Dieu ! »

Je ne sais ; mais un jour, à l'heure où, dans les ombres,
L'aube n'a pas atteint le front des Alpes sombres,
Il partit. Le mont Blanc, éclairé seul encor,
Comme un roi diligent, lorsque son camp sommeille,
Avant tous ses guerriers tout armé se réveille,
Sur les monts obscurcis levait son casque d'or.
Quand on le vit portant sa lourde carnassière,
Et l'échelle d'écorce, et la hache de pierre,
Les pâtres, les chasseurs à l'œil audacieux,
L'entouraient, demandant le but de son voyage ;
Et d'abord, à son doigt levé vers les nuages,
On ne sut s'il montrait le mont Blanc ou les cieux.

Mais lorsqu'il révéla son dessein magnanime :
« Frère ! du mont maudit tu veux toucher la cime !
« Quel démon à ta mort te conduit par la main ?
« Arrière, malheureux ! Tu veux périr, sans doute !
« L'ouragan et l'abîme ont fermé cette route ! »
Il écouta leurs cris, et reprit son chemin.

Il franchit la colline où, sur ses lames blanches,
Le glacier des Buissons brise les avalanches ;
Et le pic des Chamois, les degrés du Malpas,
Les torrents, les glaçons pressés en pyramides,
Et les granits glissants, et les gazons humides,
Et la mousse et les rocs fatiguèrent ses pas.

Il montait ; et, volant sur les neiges tombées,
Renversant sur son dos ses cornes recourbées,
Le vif chamois fuyait vers ses antres amis ;
Et les pierres, roulant dans sa marche incertaine,
Sondant les flancs du mont dans leur chute lointaine,
Eveillaient des échos jusqu'alors endormis.

Il montait ; et bientôt disparurent les chênes,
Les mélèzes, des monts voilant les hautes chaînes,

Les noirs sapins, pressés dans les ravins déserts ;
Puis les fleurs tapissant le flanc des roches nues,
Puis l'eau qui court, l'oiseau qui vole dans les nues,
Puis l'herbe sous ses pieds, puis le bruit dans les airs.

Il montait ; l'air déjà manquait à son haleine ;
Les nuages pesants lui dérobaient la plaine ;
Le lichen des rochers dorait le front vermeil ;
Et ses pas, imprimés aux glaces éternelles,
Épouvantaient au loin l'aigle aux puissantes ailes,
Qui ne lève les yeux que pour voir le soleil !

VIRO MAJOR [1]

AYANT VU LE MASSACRE immense, le combat,
Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat,
La pitié formidable était dans tes paroles ;
Tu faisais ce que font les grandes âmes folles ;
Et, lasse de lutter, de rêver, de souffrir,
Tu disais : — J'ai tué ! — car tu voulais mourir.

Tu mentais contre toi, terrible et surhumaine.
Judith, la sombre juive, Aria [2], la romaine,
Eussent battu des mains pendant que tu parlais.
Tu disais aux greniers : — J'ai brûlé les palais ! —
Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule.
Tu criais : — J'ai tué ! qu'on me tue ! — Et la foule
Écoutait cette femme altière s'accuser.
Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser ;
Ton œil fixe pesait sur les juges livides,
Et tu songeais, pareille aux graves Euménides [3].
La pâle Mort était debout derrière toi.
Toute la vaste salle était pleine d'effroi,
Car le peuple saignant hait la guerre civile.

Dehors, on entendait la rumeur de la ville.

---

1. « Plus grande qu'un homme. » On verra qu'il s'agit ici de l'ardente révolutionnaire, sœur de charité laïque en même temps, que fut Louise Michel, célèbre par sa participation au mouvement communaliste de 1871 (mars-mai).

2. Pour donner l'exemple du courage à son mari Pœtus, condamné à mort par l'empereur Claude, cette dame romaine s'enfonça un poignard dans le sein ; puis, le retirant, elle le présenta à son mari en lui disant : « *Pœte, non dolet* » («Pœtus, cela ne fait pas de mal »).

3. Déesses appelées « Furies » par les Romains. Les Grecs les avaient nommées Erinnyes, puis Euménides («Bienveillantes») dans l'espoir d'apaiser leur colère par cette appellation.

Cette femme écoutait la vie aux bruits confus,
D'en haut, dans l'attitude austère du refus.
Elle n'avait pas l'air de comprendre autre chose
Qu'un pilori dressé pour une apothéose ;
Et, trouvant l'affront noble et le supplice beau,
Sinistre, elle hâtait le pas vers le tombeau.
Les juges murmuraient : — Qu'elle meure ! C'est juste.
Elle est infâme ! — « A moins qu'elle ne soit auguste »,
Disait leur conscience. Et les juges, pensifs,
Devant oui, devant non, comme entre deux récifs,
Hésitaient, regardant la sévère coupable.

Et ceux qui, comme moi, te savent incapable
De tout ce qui n'est pas héroïsme et vertu,
Qui savent que, si Dieu te disait : « D'où viens-tu? »
Tu répondrais : Je viens de la nuit où l'on souffre ;
Dieu, je sors du devoir dont vous faites un gouffre !
Ceux qui savent tes vers mystérieux et doux,
Tes jours, tes nuits, tes soins, tes pleurs, donnés à tous,
Ton oubli de toi-même à secourir les autres,
Ta parole semblable aux flammes des apôtres ;
Ceux qui savent le toit sans feu, sans air, sans pain,
Le lit de sangle avec la table de sapin,
Ta bonté, ta fierté de femme populaire,
L'âpre attendrissement qui dort sous ta colère,
Ton long regard de haine à tous les inhumains,
Et les pieds des enfants réchauffés dans tes mains ;
Ceux-là, femme, devant ta majesté farouche,
Méditaient, et malgré l'amer pli de ta bouche,
Malgré le maudisseur qui, s'acharnant sur toi,
Te jetait tous les cris indignés de la loi,
Malgré ta voix fatale et haute qui t'accuse,
Voyaient resplendir l'ange à travers la Méduse.

Tu fus haute et semblas étrange en ces débats ;
Car, chétifs comme sont les vivants d'ici-bas,
Rien ne les trouble plus que deux âmes mêlées,
Que le divin chaos des choses étoilées
Aperçu tout au fond d'un grand cœur inclément,
Et qu'un rayonnement vu dans un flamboiement.

Décembre 1871.

ME VOICI ! C'EST MOI !...

ME VOICI ! c'est moi ! Rochers, plages,
Frais ruisseaux sous l'herbe échappés,
Brises qui tout bas aux feuillages
Dites des mots entrecoupés ;

Nids qu'emplit un tendre murmure,
Branche où l'oiseau vient se poser ;
Gouttes d'eau de la grotte obscure
Qui faites le bruit d'un baiser ;

Champs où l'on entend la romance
Du rossignol sombre et secret ;
Monts où le lac profond commence
L'hymne qu'achève la forêt !

Ouvrez-vous, prés où tout soupire ;
Ouvre-toi, bois sonore et doux ;
Celui dont l'âme est une lyre
Vient chanter dans l'ombre avec vous.

Juillet 1852.

QUAND LA LUNE APPARAIT...

QUAND LA LUNE apparaît dans la brume des plaines,
Quand l'ombre émue a l'air de retrouver la voix,
Lorsque le soir emplit de frissons et d'haleines
Les pâles ténèbres des bois,

Quand le bœuf rentre avec sa clochette sonore,
Pareil au vieux poète, accablé, triste et beau,
Dont la pensée au fond de l'ombre tinte encore
Devant la porte du tombeau;

Si tu veux, nous irons errer dans les vallées,
Nous marcherons dans l'herbe à pas silencieux,
Et nous regarderons les voûtes étoilées.
C'est dans les champs qu'on voit les cieux.

Nous nous promènerons dans les campagnes vertes ;
Nous pencherons, pleurant ce qui s'évanouit,
Nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes
Sur les fleurs qui s'ouvrent la nuit !

Nous parlerons tout bas des choses infinies.
Tout est grand, tout est doux, quoique tout soit obscur.
Nous ouvrirons nos cœurs aux sombres harmonies
Qui tombent du profond azur.

C'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les femmes.
Ta beauté vague et pâle éblouira mes yeux.
Rêveurs, nous mêlerons le trouble de nos âmes
A la sérénité des cieux.

La calme et sombre nuit ne fait qu'une prière
De toutes les rumeurs de la nuit et du jour ;
Nous, de tous les tourments de cette vie amère
Nous ne ferons que de l'amour !

Juin 1849.

SEIGNEUR, J'AI MÉDITÉ...

SEIGNEUR, j'ai médité dans les heures nocturnes,
Et je me suis assis pensif, comme un aïeul,
Sur les sommets déserts, dans les lieux taciturnes
Où l'homme ne vient pas, où l'on vous trouve seul ;

J'ai de l'oiseau sinistre écouté les huées,
J'ai vu la pâle fleur trembler dans le gazon,
Et l'arbre en pleurs sortir du crêpe des nuées,
Et l'aube frissonner, livide, à l'horizon ;

J'ai vu, le soir, flotter les apparences noires
Qui rampent dans la plaine et se traînent sans bruit ;
J'ai regardé, du haut des mornes promontoires,
Les sombres tremblements de la mer dans la nuit ;

J'ai vu dans les sapins passer la lune horrible,
Et j'ai cru par moments, témoin épouvanté,
Surprendre l'attitude effarée et terrible
De la création devant l'éternité.

28 août.

A GUERNESEY

CES ROCS DE L'OCÉAN ont tout, terreur et grâce,
Cieux, mers, escarpement devant tout ce qui passe,
Bruit sombre qui parfois semble un hymne béni,
Patience à porter le poids de l'infini ;
Et dans ces fiers déserts qu'un ordre effrayant règle,
On se sent croître une aile, et l'âme devient aigle.

GROS TEMPS LA NUIT

LE VENT HURLE, la rafale
Sort, ruisselante cavale,
Du gouffre obscur
Et, hennissant sur l'eau bleue
Des crins épars de sa queue
Fouette l'azur.

L'horizon, que l'onde encombre,
Serpent, au bas du ciel sombre,
Court tortueux ;
Toute la mer est difforme ;
L'eau s'emplit d'un bruit énorme
Et monstrueux.

Le flot vient, s'enfuit, s'approche,
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher,
Puis tombe, et bondit encore ;
La vague immense et sonore
Bat le rocher.

L'océan frappe la terre.
Oh ! le forgeron Mystère,
Au noir manteau,
Que forge-t-il dans la brume,
Pour battre une telle enclume
D'un tel marteau?

L'hydre écaillée à l'œil glauque
Se roule sur le flot rauque
Sans frein ni mors ;
La tempête maniaque
Remue au fond du cloaque
Les os des morts.

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre,
Tout ruisselants ;
L'éclair sur les promontoires
Éblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

Les marins qui sont au large
Jettent tout ce qui les charge,
Canons, ballots ;
Mais le flot gronde et blasphème.
— Ce que je veux, c'est vous-même
O matelots ! —

Le ciel et la mer font rage.
C'est la saison, c'est l'orage,
C'est le climat.
L'ombre aveugle le pilote.
La voile en haillons grelotte
Au bout du mât.

Tout se plaint, l'ancre à la proue,
La vergue au câble, la roue
Au cabestan.
On croit voir, dans l'eau qui gronde,
Comme un mont roulant sur l'onde,
Léviathan.

Tout prend un hideux langage ;
Le roulis parle au tangage,
La hune au foc.
L'un dit : — L'eau sombre se lève. —
L'autre dit : — Le hameau rêve
Au chant du coq. —

C'est un vent de l'autre monde
Qui tourmente l'eau profonde
De tout côté,
Et qui rugit dans l'averse ;
L'éternité bouleverse
L'immensité.

C'est fini ! la cale est pleine.
Adieu, maison, verte plaine,

Atre empourpré !
L'homme crie : « O Providence ! »
La Mort aux dents blanches danse
Sur le beaupré.

Et dans la sombre mêlée
Quelque fée échevelée,
Urgel[1], Morgan[2],
A travers le vent qui souffle,
Jette en riant sa pantoufle
A l'ouragan.

Février 1854.

DANS MA STALLE

O VIEIL ANTRE, devant le sourcil que tu fronces,
Parmi les joncs sifflants, les épines, les ronces,
Et les chardons, broutés par l'âne positif,
Sous la protection d'un grand chêne attentif
Qui battait la mesure avec sa tête énorme,
Poussait le coude au frêne et faisait signe à l'orme,
Au fond du hallier sombre, où, dans l'arbre entr'ouvert,
La fée à des coussins de mousse en velours vert
S'accoude, — une linotte, encor toute petite,
Débutait. Dans le lierre et dans la clématite,
Une fauvette dit : — Pas mal ! — puis fredonna
Et, rêveur, j'écoutais cette prima donna.

Octobre 1874.

LA PENSÉE

SI LE SORT T'A FAIT RICHE...

SI LE SORT t'a fait riche, aie au bien l'âme prompte.
Sois pensif, humble et doux ; rachète en t'abaissant
Ta trop haute stature, et songe que Dieu monte
Vers celui qui descend.

---

1. Qu'on écrit ordinairement Urgèle ; fée bienfaisante.
2. Ou plutôt Morgane, fée bienfaisante aussi, et qui joue un rôle considérable dans les romans de chevalerie.

Ne réveille jamais brusquement ton esclave ;
Laisse dormir le bœuf qui creuse le sillon ;
Sénateur, plains le pauvre, et que ton laticlave[1]
Ait pitié du haillon.

Sers celui qui te sert, car il te vaut peut-être ;
Pense qu'il a son droit comme toi ton devoir ;
Ménage les petits, les faibles. Sois le maître
Que tu voudrais avoir.

A CEUX QUI SONT PETITS

EST-CE MA FAUTE A MOI si vous n'êtes pas grands?
Vous aimez les hiboux, les fouines, les tyrans,
Le mistral, le simoun, l'écueil, la lune rousse ;
Vous êtes Myrmidon[2] que son néant courrouce ;
Hélas ! l'envie en vous creuse son puits sans fond,
Et je vous plains. Le plomb de votre style fond
Et coule sur les noms que dore un peu de gloire,
Et, tout en répandant sa triste lave noire,
Tâche d'être cuisant et ne peut qu'être lourd.
Tortueux, vous rampez après tout ce qui court ;
Votre œil furieux suit les grands aigles véloces.
Vous reprochez leur taille et leur ombre aux colosses ;
On dit de vous : « Pygmée essaya, mais ne put ».
Qui haïra Chéops[3] si ce n'est Lilliput[4] ?
Le Parthénon vous blesse avec ses fiers pilastres ;
Vous êtes malheureux de la beauté des astres ;
Vous trouvez l'océan trop clair, trop noir, trop bleu ;
Vous détestez le ciel parce qu'il montre Dieu ;
Vous êtes mécontents que tout soit quelque chose ;
Hélas ! vous n'êtes rien. Vous souffrez de la rose,
Du cygne, du printemps pas assez pluvieux.
Et ce qui rit vous mord. Vous êtes envieux
De voir voler la mouche et de voir le ver luire.
Dans votre jalousie acharnée à détruire

1. Robe que portaient les sénateurs romains, et qui était bordée par devant d'une large bande de pourpre.
2. Les Myrmidons étaient une peuplade grecque de très petite taille. Dans l'*Iliade*, Achille est roi des Myrmidons.
3. Le roi d'Egypte qui fit élever la plus haute des pyramides.
4. Pays imaginaire, où aborde Gulliver, dans le roman de ce nom, et où les hommes n'ont pas plus de six pouces de haut. — Victor Hugo fait, du pays inventé par Swift, un personnage.

Vous comprenez quiconque aime, quiconque a foi,
Et même vous avez de la place pour moi !
Un brin d'herbe vous fait grincer s'il vous dépasse ;
Vous avez pour le monde auguste, pour l'espace,
Pour tout ce qu'on voit croître, éclairer, réchauffer,
L'infâme embrassement qui voudrait étouffer.
Vous avez juste autant de pitié que le glaive.
En regardant un champ vous maudissez la sève ;
L'arbre vous plaît à l'heure où la hache le fend ;
Vous avez quelque chose en vous qui vous défend
D'être bons, et la rage est votre rêverie.
Votre âme a froid par où la nôtre est attendrie ;
Vous avez la nausée où nous sentons l'aimant ;
Vous êtes monstrueux tout naturellement.
Vous grondez quand l'oiseau chante sous les grands ormes.
Quand la fleur, près de vous qui vous sentez difformes,
Est belle, vous croyez qu'elle le fait exprès ;
Quel souffle vous auriez si l'étoile était près !
Vous croyez qu'en brillant la lumière vous blâme ;
Vous vous imaginez, en voyant une femme,
Que c'est pour vous narguer qu'elle prend un amant,
Et que le mois de mai vous verse méchamment
Son urne de rayons et d'encens sur la tête ;
Il vous semble qu'alors que les bois sont en fête,
Que l'herbe est embaumée et que les prés sont doux,
Heureux, frais, parfumés, charmants, c'est contre vous.
Vous criez : « Au secours ! » quand le soleil se lève.

Vous exécrez sans but, sans choix, sans fin, sans trêve,
Sans effort, par instinct, pour mentir, pour trahir ;
Ce n'est pas un travail pour vous de tout haïr,
Fourmis, vous abhorrez l'immensité sans peine.
C'est votre joie impie, âcre, cynique, obscène :
Et vous souffrez. Car rien, hélas ! n'est châtié
Autant que l'avorton, géant d'inimitié !

Si l'œil pouvait plonger sous la voûte chétive
De votre crâne étroit qu'un instinct vil captive,
On y verrait l'énorme horizon de la nuit ;
Vous êtes ce qui bave, ignore, insulte et nuit :
La montagne du mal est dans votre âme naine.

Plus le cœur est petit, plus il y tient de haine.

A THÉOPHILE GAUTIER [1]

AMI, POÈTE, ESPRIT, tu fuis notre nuit noire,
Tu sors de nos rumeurs pour entrer dans la gloire,
Et désormais ton nom rayonne aux purs sommets.
Moi qui t'ai connu jeune et beau, moi qui t'aimais,
Moi qui, plus d'une fois, dans nos altiers coups d'aile,
Eperdu, m'appuyai sur ton âme fidèle,
Moi, blanchi par les jours sur ma tête neigeant,
Je me souviens des temps écoulés, et, songeant
A ce jeune passé qui vit nos deux aurores,
A la lutte, à l'orage, aux arènes sonores,
A l'art nouveau qui s'offre, au peuple criant : Oui,
J'écoute ce grand vent sublime évanoui



Fils de la Grèce antique et de la jeune France.
Ton fier respect des morts fut rempli d'espérance ;
Jamais tu ne fermas les yeux à l'avenir.
Mage à Thèbes, druide au pied du noir menhir,
Flamine [2] aux bords du Tibre et brahme aux bords du Gange,
Mettant sur l'arc du dieu la flèche de l'archange,
D'Achille et de Roland hantant les deux chevets,
Forgeur mystérieux et puissant, tu savais
Tordre tous les rayons dans une seule flamme ;
Le couchant rencontrait l'aurore dans ton âme ;
Hier croisait demain dans ton fécond cerveau ;
Tu sacrais le vieil art, aïeul de l'art nouveau ;
Tu comprenais qu'il faut, lorsqu'une âme inconnue
Parle au peuple, envolée en éclairs dans la nue,
L'écouter, l'accepter, l'aimer, ouvrir les cœurs ;
Calme, tu dédaignais l'effort vil des moqueurs
Écumant sur Eschyle et bavant sur Shakspeare;
Tu savais que ce siècle a son air qu'il respire,
Et que, l'art ne marchant qu'en se transfigurant,
C'est embellir le beau que d'y joindre le grand.
Et l'on t'a vu pousser d'illustres cris de joie
Quand le drame a saisi Paris comme une proie,

1. Qui venait de mourir. — La poésie est datée à la fin.
2. Prêtre romain.

Quand l'antique hiver fut chassé par floréal,
Quand l'astre inattendu du moderne idéal
Est venu tout à coup, dans le ciel qui s'embrase,
Luire, et quand l'hippogriffe [1] a relayé Pégase !

***

Je te salue au seuil sévère du tombeau !
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau.
Monte l'âpre escalier. Du haut des sombres marches,
Du noir pont de l'abîme on entrevoit les arches ;
Va ! meurs ! la dernière heure est le dernier degré !
Pars, aigle, tu vas voir des gouffres à ton gré ;
Tu vas voir l'absolu, le réel, le sublime.
Tu vas sentir le vent sinistre de la cime
Et l'éblouissement du prodige éternel.
Ton olympe, tu vas le voir du haut du ciel ;
Tu vas, du haut du vrai, voir l'humaine chimère,
Même celle de Job, même celle d'Homère,
Ame, et du haut de Dieu tu vas voir Jéhovah.
Monte ! esprit ! Grandis, plane, ouvre tes ailes, va !

Lorsqu'un vivant nous quitte, ému, je le contemple ;
Car, entrer dans la mort, c'est entrer dans le temple ;
Et, quand un homme meurt, je vois distinctement
Dans son ascension mon propre avènement.
Ami, je sens du sort la sombre plénitude ;
J'ai commencé la mort par de la solitude ;
Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler ;
Voici l'heure où je vais aussi, moi, m'en aller,
Mon fil, trop long, frissonne et touche presque au glaive ;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Et je vais suivre ceux qui m'aimaient, moi, banni.
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini.
J'y cours. Ne fermez pas la porte funéraire.

Passons, car c'est la loi ; nul ne peut s'y soustraire ;
Tout penche, et ce grand siècle, avec tous ses rayons,
Entre en cette ombre immense où, pâles, nous fuyons.
Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule !

---

1. Animal fabuleux, moitié cheval, moitié griffon.



THÉOPHILE GAUTIER EN 1857

D'APRÈS UNE EAU-FORTE
DE BRACQUEMOND

Les chevaux de la Mort se mettent à hennir
Et sont joyeux, car l'âge éclatant va finir ;
Ce siècle altier, qui sut dompter le vent contraire,
Expire... O Gautier ! toi, leur égal et leur frère,
Tu pars après Dumas, Lamartine et Musset.
L'onde antique est tarie où l'on rajeunissait ;
Comme il n'est pas de Styx, il n'est plus de Jouvence,
Le dur faucheur avec sa large lame avance,
Pensif et pas à pas, vers le reste du blé ;
C'est mon tour ; et la nuit emplit mon œil troublé
Qui, devinant, hélas ! l'avenir des colombes,
Pleure sur des berceaux et sourit à des tombes.

Hauteville-House, novembre 1872, jour des Morts.

LE MOI

LETTRE DE L'EXILÉ

Août 1855.

TU ME DIS : — Que fais-tu? — Rien. Je suis seul. Je rêve.
Je vais voir si quelqu'un me connaît sur la grève ;
Je cherche à rencontrer dans ces rudes forêts,
Dans ces monts, quelque ami tragique que j'aurais,
Quelque bon vieil écueil bien battu de l'abîme,
Quelque sapin cassé d'une façon sublime,
Un roc ayant le deuil et n'ayant pas l'effroi.
Je parle à l'océan, et je lui dis : C'est moi.
Alors nous nous mettons à causer, lui plein d'ombre,
Mêlant un conseil grave à ses rumeurs sans nombre,
Et redisant toujours dans l'écume et les vents
La même phrase : Aimez, car vous souffrez, vivants !
Moi, songeur et distrait par la barque qui vogue.

Le tonnerre souvent prend part au dialogue ;
Cette interjection, l'éclair, tombe du ciel.

La mer me plaît ; on sent sa vertu dans son fiel ;
Elle assainit la terre à force d'amertume.
Je l'aime. Aussi l'aller trouver est ma coutume
Quand je sens dans mon cœur monter sous le ciel bleu
L'âpre indignation qui questionne Dieu...

AVE, DEA ; MORITURUS TE SALUTAT [1]

Ce sonnet n'est pas daté, ou, ce qui revient au même, il est daté seulement d'un jour et d'un mois : 12 juillet.

A Judith Gautier [2]

LA MORT ET LA BEAUTÉ sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

O femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Brillez, je meurs ! Ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt!

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre :
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,

Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux.

L'AMOUR

QUINZE-VINGT

NOUS ÉTIONS SEULS dans l'ombre et l'extase suprême.
Elle disait : je t'aime ! et je disais : je t'aime !
Elle disait : toujours ! et je disais : toujours !
Elle ajoutait : nos cœurs sont époux, nos amours
Vaincront la destinée, et rien ne me tourmente,
Étant, toi le plus fort, et moi la plus aimante.
Et moi, je reprenais : la ville est sombre, vois.
La sagesse serait de vivre dans les bois.
Elle me répondait : vivons-y, soyons sages.

---

1. « Salut, déesse ; celui qui va mourir te salue. »
2. Mme Judith Gautier, fille de Théophile Gautier, est, qui l'ignore ? un écrivain du plus délicat et du plus noble talent.

Si vous voulez savoir le chiffre de nos âges,
Elle quinze, et moi vingt : à nous deux nous faisions
Un aveugle. Et nos yeux étaient pleins de rayons.

1882.

QUAND DEUX CŒURS EN S'AIMANT...

QUAND DEUX CŒURS en s'aimant ont doucement vieilli,
Oh ! quel bonheur profond, intime, recueilli !
Amour ! hymen d'en haut ! ô pur lien des âmes !
Il garde ses rayons même en perdant ses flammes.
Ces deux cœurs qu'il a pris jadis, n'en font plus qu'un.
Il fait, des souvenirs de leur passé commun,
L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre.
(Juliette, n'est-ce pas? cette vie est la nôtre !)
Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,
Et devient l'amitié tout en restant l'amour !

22 septembre 1864.

LA FANTAISIE

MAUVAISES LANGUES

UN PIGEON AIME une pigeonne !
Grand scandale dans le hallier
Que tous les ans mai badigeonne :
Une ramière aime un ramier !

Leur histoire emplit les charmilles.
Par les leurs ils sont compromis.
Cela se voit dans les familles
Qu'on est entouré d'ennemis.

Espionnage et commérage,
Rien ne donne plus d'âcreté,
De haine, de vertu, de rage
Et de fiel, qu'un bonheur guetté.

Que de fureur dans cette églogue !
L'essaim volant aux mille voix

Parle, et mêle à son dialogue
Toutes les épines des bois.

L'ara blanc, la mésange bleue,
Jettent des car, des si, des mais,
Où les gestes des hochequeue
Semblent semer des guillemets.

— J'en sais long sur la paresseuse !
Dit un corbeau, juge à mortier.
— Moi, je connais sa blanchisseuse.
— Et moi, je connais son portier.

— Certe, elle n'est point sauvagesse !
— Est-on sûr qu'ils soient mariés?
— Voilà, pour le prix de sagesse,
Deux pigeons bien avariés ! —

Le geai dit : — Leurs baisers blasphèment !
Le pinson chante : — Ça ira. —
La linotte fredonne : — Ils s'aiment. —
La pie ajoute : — Et cætera. —

On lit que vers elle il se glisse,
Le soir, avec de petits cris,
Dans le rapport à la police
Fait par une chauve-souris.

Le peuple ailé s'indigne, tance,
Fulmine un verdict, lance un bill.
Tel est le monde. Une sentence
Redoutable sort du babil.

Cachez-vous, Rosa. Fuyez vite
Loin du bavardage acharné.
L'amourette qu'on ébruite
Est un rosier déraciné.

Tout ce conte, ô belle ineffable,
Doit par vous être médité.
Prenez garde, c'est une fable,
C'est-à-dire une vérité.

LA CORDE D'AIRAIN

LA LIBÉRATION DU TERRITOIRE

1873.

JE NE ME TROUVE PAS DÉLIVRÉ. Non; j'ai beau
Me dresser, je me heurte au plafond du tombeau,
J'étouffe, j'ai sur moi l'énormité terrible.
Si quelque soupirail blanchit la nuit visible,
J'aperçois là-bas Metz, là-bas Strasbourg, là-bas
Notre honneur, et l'approche obscure des combats,
Et les beaux enfants blonds, bercés dans les chimères,
Souriants, et je songe à vous, ô pauvres mères !
. . . .
Je pense à la mêlée affreuse des épées.
Quand des frontières sont par la force usurpées,
Quand un peuple gisant se voit le flanc ouvert,
Avril peut rayonner, le bois peut être vert,
L'arbre peut être plein de nids et de bruits d'ailes ;
Mais les tas de boulets, noirs dans les citadelles,
Ont l'air de faire un songe et de frémir parfois,
Mais les canons muets écoutent une voix
Leur parler bas dans l'ombre, et l'avenir tragique
Souffle à tout cet airain farouche sa logique.

Quoi ! vous n'entendez pas, tandis que vous chantez,
Mes frères, le sanglot profond des deux cités !
Quoi ! vous ne voyez pas, foule aisément sereine,
L'Alsace en frissonnant regarder la Lorraine !
— O sœur, on nous oublie ! on est content sans nous ! —
Non, nous n'oublions pas ! nous sommes à genoux
Devant votre supplice, ô villes ! Quoi ! nous croire
Affranchis, lorsqu'on met au bagne notre gloire,
Quand on coupe à la France un pan de son manteau,
Quand l'Alsace au carcan, la Lorraine au poteau,
Pleurent, tordent leurs bras sacrés, et nous appellent,
Quand nos frais écoliers, ivres de rage, épellent
Quatrevingt-douze, afin d'apprendre quel éclair
Jaillit du cœur de Hoche et du front de Kléber,
Et de quelle façon, dans ce siècle où nous sommes,
On fait la guerre aux rois, d'où sort la paix des hommes !

Non, remparts, non, clochers superbes, non jamais
Je n'oublierai Strasbourg et je n'oublierai Metz.
L'horrible aigle des nuits nous étreint dans ses serres,
Villes ! nous ne pouvons, nous français, nous vos frères,
Nous qui vivons par vous, nous par qui vous vivrez,
Être que par Strasbourg et par Metz délivrés !
Toute autre délivrance est un leurre : et la honte,
Tache qui croît sans cesse, ombre qui toujours monte,
Reste au front rougissant de notre histoire en deuil,
Peuple, et nous avons tous un pied dans le cercueil,
Et pas une cité n'est entière, et j'estime
Que Verdun est aux fers, que Belfort est victime,
Et que Paris se traîne, humble, amoindri, plaintif,
Tant que Strasbourg est pris et que Metz est captif.
Rien ne nous fait le cœur plus rude et plus sauvage
Que de voir cette voûte infâme, l'esclavage,
S'étendre et remplacer au-dessus de nos yeux
Le soleil, les oiseaux chantants, les vastes cieux !
Non, je ne suis pas libre. O tremblement de terre !
J'entrevois sur ma tête un nuage, un cratère,
Et l'âpre éruption des peuples, fleuve ardent ;
Je râle sous le poids de l'avenir grondant,
J'écoute bouillonner la lave sous-marine,
Et je me sens toujours l'Etna sur la poitrine !

Il faudrait rapprocher de cette belle pièce de vers celle qui la précède dans le recueil, sous ce titre : *Alsace et Lorraine*. Rappelons aussi que dans la pièce XXXVI de la partie intitulée *l'Amour*, l'amante dit à l'amant :

Toutes les fleurs ont beau me fêter à l'envi,
Je songe au noir clocher de Strasbourg asservi,
Et je vois, à travers l'églogue pleine d'ombre.
Au fond de l'horizon, la grande flèche sombre...

DIEU

1889

Ce vaste poème philosophique, trop peu connu — annoncé, on se le rappelle, avec *la Fin de Satan*, dans *la Légende des siècles*, — fut écrit à Jersey, de 1853 à 1855. Mais c'est bien volontairement que l'auteur le garda manuscrit. Il n'y avait pas mis la dernière main : des vers manquaient...

Dans ce poème se manifeste avec plus de force et d'éclat encore que dans *la Fin de Satan* une des facultés maîtresses de Victor Hugo, la plus originale peut-être : cette imagination symbolique et apocalyptique à laquelle il s'abandonna tant de fois, et qui n'a pas seulement émerveillé des poètes comme Baudelaire, des critiques comme Brunetière, mais des philosophes et non des moindres, ainsi Renouvier, qui a dit nettement : « La philosophie et la poésie ont fait corps dans la tête de ce mage... »

Dieu comprend trois parties : *Ascension dans les ténèbres* ; *Dieu* ; *le Jour*. Le poète, s'élevant dans « l'abîme », à la recherche de l'infini, est arrêté par « l'Esprit humain », qui lui offre de lui dévoiler les mystères de la nature :

Veux-tu que nous penchions nos yeux sur les secrets,
Et que nous regardions la nature de près
Pendant qu'elle produit dans l'immense pénombre ?

. . . .

Dis, veux-tu dans la nuit, veux-tu dans le destin
Voir quelque lueur d'astre ou quelque lever d'âme ?
Tu peux choisir...

Il refuse. Ce qu'il veut, c'est Dieu, ou, comme il dit, *Lui*... Rires sarcastiques dans les ténèbres. Néanmoins, le fantôme, qui avait disparu, reparaît, immense, et se répand en une multitude de voix. Les unes veulent décourager le poète, en lui rappelant les efforts inutiles des plus grands penseurs de tous les temps ; une autre fait défiler devant lui les différents dieux que l'homme a inventés ; une autre lui assure qu'il suffit de connaître les forces naturelles, et, pour le lui prouver, elle décrit le travail de la goutte d'eau qui a creusé le cirque de Gavarnie (cette description est comme un fragment d'épopée géologique). Mais rien ne peut rebuter ni égarer l'ardent chercheur mystique. Il crie sa volonté, sa confiance. Et alors — après un nouvel éclat de rire dans « l'effrayant ciel noir » — lui apparaissent successivement les principaux systèmes métaphysiques, représentés par des oiseaux-symboles : l'athéisme, par la chauve-souris ; le scepticisme, par le hibou ; le manichéisme [1], par le corbeau ; le paganisme, par le vautour ; le mosaïsme [2] par l'aigle ; le christianisme, par le griffon. Puis, « l'Ange » expose le « rationalisme » ; et « la Lumière », « ce qui n'a pas encore de nom », c'est-à-dire Dieu. Mais au moment où le héros-poète, dont le regard, « d'ombre en ombre, et d'étage en étage », a vu « plus d'horizon », va pouvoir contempler enfin :

..... l'invisible,
L'innomé, l'idéal, le réel, l'inouï,

un spectre le touche du doigt, et il meurt.

---

1. Doctrine du Persan Manès (IIIᵉ siècle de notre ère), attribuant la Création à deux principes : celui du Bien et celui du Mal.
2. Doctrine de Moïse.

Et, à coup sûr, on peut trouver que les développements donnés à leur pensée par les Oiseaux et par l'Ange sont parfois d'une longueur excessive. Mais quelle éloquence dans ces longueurs mêmes ! que d'images inattendues et saisissantes !... Et quelle généreuse intrépidité dans le spiritualisme et le déisme d'où le poème est sorti et où il aboutit, comme cet autre poème dont nous avons parlé, *Religions et Religion !*

La matière n'est pas, et l'âme seule existe.

. . . .

Dieu n'a qu'un front : Lumière ! et n'a qu'un nom : Amour !

Avec quelle émotion, d'autre part, Victor Hugo dépeint, en un endroit, un des plus horribles aspects du mal dans le monde :

Va-t'en aux lieux profonds, aux rocs voisins du ciel,
Aux caves des souris, aux ravins à panthères ;
Regarde ce bloc d'ombre et ce tas de mystères ;
Fouille l'air, l'onde, l'herbe ; écoute l'affreux bruit
Des broussailles, le cri des alpes dans la nuit,
Le hurlement sans nom des jungles tropicales ;
Quelle vaste douleur ! Les hyènes bancales
Rôdent ; sur la perdrix le milan tombe à pic ;
La martre infâme mord le flanc du porc-épic.

. . . .

Sur le crâne pelé du mont sinistre et nu
Le trou de l'aigle est plein de carnage et de fiente ;
La chouette, en qui vit la nuit terrifiante,
Tout en broyant du bec l'oiseau qu'elle surprit,
Songe ; le vautour blanc lui prend sa proie, et rit ;
L'éléphant marche avec un fracas d'épouvante ;
L'affreux jararrara, comme une onde vivante,
Autour des hauts bambous et des joncs tortueux
Se roule, et les roseaux deviennent monstrueux ;
Le museau de la fouine au poulailler se plonge ;
Sur la biche aux yeux bleus le léopard s'allonge ;
Le bison sur son dos emporte le conquard
Qui lui suce le sang pendant qu'il fuit hagard.

. . . .

Tout souffre; grand, petit, le hardi, le prudent,
Tout rencontre un chasseur, une griffe, une dent !

Une sorte d'horreur implacable enveloppe
L'aigle et le colibri, le tigre et l'antilope.
L'eau noire fait songer le grave pélican.
Partout la gueule s'ouvre à côté du volcan ;
Partout les bois ont peur ; partout la bête tremble
D'un frisson de colère ou d'épouvante ; il semble
A celui qui ne voit l'être que d'un côté,
Qu'une haine inouïe emplit l'immensité.
. . . .

LES ANNÉES FUNESTES

1898

Au-dessous du titre, on lit : *1852-1870*. Les pièces réunies dans ce volume ont donc été inspirées par le Second empire et par l'exil. La première : *Entrée au désert*, est d'août 1852 ; la dernière : *Coups de clairon*, du milieu de 1870. Ainsi le recueil complète *les Châtiments*, — que, malheureusement, il n'égale pas.

ENTRÉE AU DÉSERT

J'AI DIT A L'OCÉAN :
— Salut, veux-tu que j'entre,
O gouffre, en ton mystère ? ô lion, dans ton antre?
J'arrive du milieu des hommes asservis.
Gouffre, je ne sais plus au juste si je vis ;
J'ai ce cadavre en moi, la Conscience humaine,
Et je sens cette morte immense qui me mène.
Quoique tuée, elle est vivante encor pour moi.
Mais ai-je sur la face assez d'ombre et d'effroi
Pour être justicier? réponds, mer insondable !
Je voudrais être mort pour être formidable.
Les morts dans leur prunelle ont un tel inconnu
Que le tyran frissonne ainsi qu'un enfant nu
Quand sur lui ce regard de sépulcre s'appuie.
Mer, puisque le soldat, valet d'un traître, essuie
Une infamie avec les plis de son drapeau,
Puisque le prêtre met en vente son troupeau
Et jette on ne sait quel Te Deum à l'abîme,
Horreur ! puisque le juge est juge au nom d'un crime,

Puisque les trahisons remplacent les exploits,
Puisque nous n'avons plus que des ombres de lois,
Puisqu'on a poignardé la France entre deux portes,
Mer, j'aimerais mieux être avec les choses mortes
Qu'avec tous les vivants de ce monde âpre et vil.
Le nuage, où parfois s'ébauche un noir profil,
Prouve qu'il peut tomber un éclair d'un fantôme.
Du linceul d'Isaïe il sort un sombre psaume.
Je voudrais n'être rien qu'un aspect irrité,
Une apparition d'ombre et de vérité ;
A force d'être une âme on cesse d'être un homme ;
Que suis-je, mer? dis-moi de quel nom je me nomme.
C'est par les visions que les rois sont punis ;
Est-ce que ce n'est pas une ombre qu'Erynnis?
Est-ce que ce n'est pas une larve qu'Electre? —

Et l'Océan m'a dit : — Sois le bienvenu, spectre.

Jersey, août 1852.

LE MAL DU PAYS

ON RODE ; on a la mer immense pour prison ;
On n'a plus l'avenir, mais on a l'horizon ;
On médite ; on attend que l'océan s'en aille.
La mémoire, bourreau, vous tient dans sa tenaille.
Je cherche ce Paris perdu, que je défends ;
Où donc est le jardin où jouaient mes enfants
Lorsqu'ils étaient petits et lorsque j'étais jeune ?
J'entends leurs fraîches voix crier : Père, on déjeune !
Où donc es-tu, foyer où je me réchauffais ?

Les arbres étrangers, hélas ! ne sont pas faits
Comme ceux du pays natal; l'ombre où l'on erre
Est noire, et par degré vous fait visionnaire;
Comme on avait raison de tâcher de mourir !
L'azur indifférent vous regarde souffrir ;
C'est sur vous que cette eau goutte à goutte distille
Son fiel, et c'est à vous que l'écume est hostile ;
Les flots autour de vous sont comme des archers;
On se sent vaguement haï par les rochers ;
L'herbe est froide, l'épine est mêlée à la mousse;
Quoi ! j'ai cru la nature hospitalière et douce !

J'ai cru les bois calmants ! Comme je m'aveuglais !
On se dit par moments : La foudre parle anglais.

Ah ! comment s'évader de l'âpre nostalgie?
On jette à ce chaos quelque strophe rugie
Dans l'orage, et, pensif, on dit aux quatre vents
De la porter à Dieu par-dessus les vivants.
Et l'on s'arrête, et puis on attend. Toujours l'onde.
Que la terre de France était riante et blonde !
Où donc est-elle?

On rêve ; et l'on a la rougeur
De la honte d'autrui. Ciel ! ô ciel ! un vengeur !
Où donc est Juvénal? Gouffre ! où donc est Tacite?
On se rappelle tout, l'infâme réussite,
L'aube noire du jour monstrueux, et Paris
Pris à la gorge et mis à la chaîne, et les cris,
Et les convulsions du peuple qu'on opprime,
Et tous ces affreux chefs, capitaines du crime.
« Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs »,
Disait Baudin ; les mots de la tombe sont grands.
Cela n'empêche pas un tas de misérables
De crier aux proscrits, aux vaincus mémorables,
Par le devoir au fond de l'abîme liés :
« C'est bien fait ! Vous étiez comme nous, vous vouliez
Etre sénateurs, ducs, ambassadeurs, ministres... »

Oh! que la mer est sombre aux pieds des rocs sinistres!

20 juillet 1857.

DERNIÈRE GERBE
1902

Ce dernier recueil de vers posthume a été divisé en cinq parties · I. *Avant l'exil* ; II. *Pendant l'exil* ; III. *Depuis l'exil* ; IV. *Tas de pierres* ; V. *Scènes et dialogues. Fragments.*

On y retrouve le Victor Hugo républicain, démocrate et ardemment spiritualiste, que tant de poésies, dans cette *Anthologie* même, ont fait assez connaître ; et aussi l'on y retrouve le grand-père ; parfois aussi l'admirable chantre de la nature, ou l'amoureux ; et, dans la partie intitulée *Tas de pierres*, ce sont des pensées ou des maximes, comme celles-ci :

Être frère aux souffrants, être père aux petits.



Riche, donne ton bien ; pauvre, donne ton cœur.



O folie ! ô génie ! effrayants voisinages !



La vie est un torchon orné d'une dentelle.

D'ailleurs, nombre de poésies recueillies dans ce volume sont très courtes. Dans les *Scènes et dialogues*, les fragments les plus intéressants sont ceux de la comédie qu'en 1839 (l'année qui suivit la représentation de *Ruy Blas*) le poète avait eu l'idée d'écrire sous ce titre : *une Aventure de Don César*.

JE NE DEMANDE PAS AUTRE CHOSE...

JE NE DEMANDE PAS autre chose aux forêts
Que de faire silence autour des antres frais,
Et de ne pas troubler la chanson des fauvettes.
Je veux entendre aller et venir les navettes
De Pan, noir tisserand que nous entrevoyons
Et qui file, en tordant l'eau, le vent, les rayons,
Ce grand réseau, la vie, immense et sombre toile,
Où brille et tremble en bas la fleur, en haut l'étoile.

LE PROPHÈTE ET LE POÈTE

LE PROPHÈTE et le poète
Affirment l'être au néant ;
La terre écoute, inquiète,
Cet archange et ce géant ;
La foule aux vils dialogues,
Ce tas de loups et de dogues
Qui rôde sous le ciel bleu,
Tout ce noir troupeau qui nie,
Aboie après le génie
Interlocuteur de Dieu.

Toute la sombre cohue
Des errants et des vivants
Craint les penseurs ; elle hue
Ces grands fronts, battus des vents ;
Elle s'écrie en sa haine :
« D'où vient qu'ils n'ont pas de chaîne,
Et planent quand nous fuyons?
D'où vient que leurs cœurs flamboient?
Qu'est-ce donc que leurs yeux voient,
Pour avoir tant de rayons? »

Quand les grands aigles fidèles
Dans l'âpre nuit sans amour
Vont, donnant de fiers coups d'ailes
Du côté du point du jour,
L'ombre aveugle, l'ombre athée,
Invective, épouvantée,
Ces passants à l'œil vermeil
Qui troublent sa solitude
Avec leur vieille habitude
De regarder le soleil.

VOS N'ÊTES PAS SENSIBLE A LA PROSE...

VOUS N'ÊTES PAS SENSIBLE à la prose, jeune homme?
Il vous faut le vers. Soit. L'art s'accommode en somme
De la prose aussi bien que du vers, et Pascal
Vaut Corneille. Pourtant le vers, pontifical,

Monte dans plus d'azur et sur un plus haut faîte,
Et le penseur en prose, en vers devient prophète.
Donc, préférons le vers. C'est un plus fier démon.
Mais la prose, Tacite, Arouet, Saint-Simon,
Est plus humaine étant moins divine, et, superbe,
Est la Parole, alors que la strophe est le Verbe.

SOIR D'AVRIL

C'ÉTAIT la première soirée
Du mois d'avril.
Je m'en souviens, mon adorée ;
T'en souvient-il?

Nous errions dans la ville immense,
Tous deux, sans bruit,
A l'heure où le repos commence
Avec la nuit.

Heure calme, charmante, austère,
Où le soir naît.
Dans cet ineffable mystère
Tout rayonnait,

Tout ! l'amour dans tes yeux sans voile,
Fiers, ingénus ;
Aux vitres mainte pauvre étoile,
Au ciel Vénus.

Notre-Dame, parmi les dômes
Des vieux faubourgs,
Dressait comme deux grands fantômes
Ses grandes tours.

La Seine, découpant les ombres
En angles noirs,
Faisait luire sous les ponts sombres
De clairs miroirs;

L'œil voyait sur la plage amie
Briller ses eaux,
Comme une couleuvre endormie
Dans les roseaux.

Et les passants, le long des grèves
 Où l'onde fuit,
Etaient vagues comme les rêves
 Qu'on a la nuit.

Je te disais : — Clartés bénies,
 Bruits lents et doux,
Dieu met toutes les harmonies
 Autour de nous.

Aube qui luit, soir qui flamboie,
 Tout a son tour ;
Et j'ai l'âme pleine de joie,
 O mon amour !

Que m'importe que la nuit tombe,
 Et rende, ô Dieu !
Semblable au plafond d'une tombe
 Le beau ciel bleu !

Que m'importe que Paris dorme,
 Ivre d'oubli,
Dans la brume épaisse et sans forme
 Enseveli !

Que m'importe, aux heures nocturnes
 Où nous errons,
Les ombres qui versent leurs urnes
 Sur tous les fronts,

Et, noyant de leurs plis funèbres
 L'âme et le corps,
Font les vivants dans les ténèbres
 Pareils aux morts !

Moi, lorsque tout subit l'empire
 Du noir sommeil,
J'ai ton regard, j'ai ton sourire,
 J'ai le soleil ! —

Je te parlais, ma bien-aimée,
 O doux instants !
Ta main pressait ma main charmée.
 Puis, bien longtemps,

Nous nous regardions pleins de flamme,
Silencieux,
Et l'âme répondait à l'âme,
Les yeux aux yeux.

Sous tes cils une larme obscure
Brillait parfois ;
Puis ta voix parlait, tendre et pure,
Après ma voix,

Comme on entend dans la coupole
Un double écho ;
Comme après un oiseau s'envole
Un autre oiseau.

Tu disais : — Je suis calme et fière
Je t'aime ! oui ! —
Et je rêvais à ta lumière
Tout ébloui.

Oh ! ce fut une heure sacrée,
T'en souvient-il ?
Que cette première soirée
Du mois d'avril !

. . . .

Août 1844.

LA VIPÈRE [1]

OH ! JE T'EMPORTERAI SI HAUT dans les nuées,
Vipère, que la tourbe où la nuit t'engendra,
La plaine et le marais, les cris et les huées,
Les voix, les pas, le bruit, tout s'évanouira.

Je briserai tes dents dans ta bouche, ô vipère !
En vain tu te tordras, reptile épouvanté,
En vain tu te tordras, cherchant des yeux la terre.
Tu ne verras plus rien qu'une immense clarté ;

1. A qui Victor Hugo s'adressait-il ? — Cette pièce de vers, qui ne serait pas déplacée dans *les Châtiments*, clôt la partie du recueil intitulée *Avant l'exil*.

Rien que le ciel profond, éternel, immobile,
Que les êtres créés sentent au-dessus d'eux,
Et qui, dans sa splendeur implacable et tranquille,
Pèse de toutes parts sur les monstres hideux.

Et ce ne sera pas, pour l'oiseau dans la nue,
Un médiocre effroi de voir cet être impur,
Cette chose difforme au soleil inconnue,
Qui, faite pour la fange, expire dans l'azur.

Si ceux qui t'admiraient — car, vipère, on t'admire —
Te cherchent au cloaque où tu crois t'abriter,
Il sortira de l'ombre une voix pour leur dire :
« Un aigle a passé là, qui vient de l'emporter ».

AU POINT DU JOUR, SOUVENT...

AU POINT DU JOUR, souvent en sursaut, je me lève,
Eveillé par l'aurore, ou par la fin d'un rêve,
Ou par un doux oiseau qui chante, ou par le vent ;
Et vite je me mets au travail, même avant
Les pauvres ouvriers qui près de moi demeurent.

La nuit s'en va. Parmi les étoiles qui meurent
Souvent ma rêverie errante fait un choix.
Je travaille debout, regardant à la fois
Eclore en moi l'idée et là-haut l'aube naître.
Je pose l'écritoire au bord de la fenêtre
Que voile et qu'assombrit, comme un antre de loups,
Une ample vigne vierge accrochée à cent clous,
Et j'écris au milieu des branches entr'ouvertes,
Essuyant par instants ma plume aux feuilles vertes.

JE T'AIME, AVEC TON ŒIL CANDIDE...

JE T'AIME, avec ton œil candide et ton air mâle,
Ton fichu de siamoise et ton cou brun de hâle,
        Avec ton rire et ta gaîté,
Entre la Liberté, reine aux fières prunelles,
Et la Fraternité, doux ange ouvrant ses ailes,
        Ma paysanne Egalité.

LA SALLE ABANDONNÉE

EN TATONNANT LE SOL du bout de mon bâton,
J'entrai.

Tout était noir ; à peine pouvait-on
Distinguer, à travers les ombres étouffantes,
Le jour qui des volets rayait les blêmes fentes.
Tout sembla s'éveiller quand la porte bâilla.
Nul depuis soixante ans n'avait pénétré là.

Les meubles de santal, de citronnier, d'érable,
Dormaient sous la poussière épaisse et vénérable ;
Les miroirs détamés semblaient, sur les dressoirs,
Des morceaux de ciels blancs tout piqués de trous noirs,
Et me multipliaient en faces fantastiques
A travers des essaims d'immobiles moustiques ;
Au tremblement d'un pas dans cette ombre perdu,
Le lustre, avec un bruit de squelette pendu,
Au-dessus de ma tête entre-choquait ses prismes ;
Les vieux gonds de la porte avaient des rhumatismes ;
Les lampas [1] décloués, aux angles du plafond,
S'éploraient et flottaient tels que les vers les font;
Les murs étaient tendus de toiles d'araignées ;
Les portraits noirs avaient des mines indignées ;
Tous les objets tremblaient dans un vague rayon,
Et prenaient par degrés un air de vision,
Comme si l'on eût vu bouger et parler presque
Des personnages peints sur quelque sombre fresque.

Une espèce de vieux, en habit d'Apollon,
Trônait, encadré d'or, au milieu du salon ;
C'était Louis [2], portant l'auréole qu'agrafe
Au front de tout césar tout historiographe,
Peint à l'âge où, prenant l'ennui pour compagnon,
Le grand roi, devenu Monsieur de Maintenon,
Gagnant de la perruque et perdant du panache,
Étant encor soleil, était déjà ganache.
Toute la salle avait gardé ce dernier pli,
Lugubre et froid, que fait en s'en allant l'oubli.

---

1. Etoffe de soie, qu'on tirait originairement de la Chine.
2. Louis XIV, le Roi-Soleil.

La cheminée était comme un tas de décombres ;
On ne sait quelle horreur sortait des fauteuils sombres
Où des spectres semblaient avoir passé la nuit.
Au fond de ce silence on entendait un bruit
Faible comme le pas des larves sur les cendres.
Des médaillons de dieux, d'Hercules, d'Alexandres,
Luisaient parmi des sphinx étrangement groupés ;
Sculptée au dossier d'or des larges canapés,
Cléopâtre montrait dans leur rondeur princière
Des seins que modelait mollement la poussière ;
Et sur la devanture informe des bahuts
Tityrus devisait avec Meliboeus[1].

J'eus peur, et je sentis comme une sombre lutte ;
Car ces vieilles splendeurs étonnent dans leur chute,
Les figures de l'ombre ont de sinistres yeux,
La ruine est terrible, et les mornes aïeux
Semblent jeter des cris avec leurs pâles bouches
Dans le délabrement de leurs luxes farouches.

JE RACONTAIS UN CONTE...

.... JE RACONTAIS un conte
A quatre ou cinq marmots, auditoire choisi,
Et j'en étais, je crois, à l'endroit que voici :
« ... Dans un instant où Dieu tournait le dos, le diable
« Se glissa sans rien dire et d'un air amiable,
« Ce qu'il fait très souvent, derrière le bon Dieu ;
« Il coupa dans le ciel un morceau de drap bleu,
« Et, pour cacher le trou, mit dessus un nuage... »
Jeanne m'interrompit. — Allons, Jeanne, sois sage,
Dit George, intéressé par le diable et par Dieu ;
Nous écoutons, tais-toi. — Jeanne s'en troubla peu.
Levant vers moi son doux regard qui fait ma joie :
— Je croyais que le ciel, dit-elle, était en soie.

---

1. Voir la première églogue de Virgile.

LYRNESSI DOMUS ALTA, SOLO LAURENTE SEPULCRUM[1]

Siège de Paris. Décembre 1870.

LIVRÉE A TOUS LES VENTS qui descendent du pôle,
Mon île est au milieu de la mer, et la Gaule
S'y fait chêne et granit ;
Elle est la grande roche altière et combattante,
Et le tonnerre y vient comme un roi dans sa tente,
Comme un aigle à son nid.

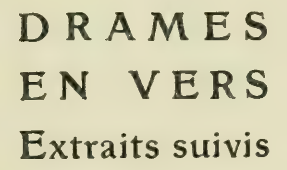
Jeté là par l'exil, mon vieil ami sévère,
Regardant l'éclair luire aux cieux que je révère
Comme un âpre athagan,
J'ai souvent fait ce rêve : avoir ma sépulture
Dans cette formidable et farouche nature ;
Dormir dans l'ouragan.

Mais aujourd'hui qu'un souffle inconnu me rapporte
Dans ce Paris qui voit la bataille à sa porte
Et qui se tient debout,
Dans ce Paris où tout frémit, où rien ne tremble,
Qui s'emplit d'une pourpre immense et qui ressemble
A l'urne où l'airain bout,

Je voudrais bien mourir sur ces remparts célèbres,
Afin qu'un jour je puisse, à travers les ténèbres,
Murmurer : « O guerriers !
J'ai ma haute maison où s'abat la colombe,
Où vient l'aigle, au pays des chênes, et ma tombe
Au pays des lauriers ».

---

1. « Une haute maison à Lyrnesse, un tombeau orné de lauriers. »



DRAMES EN VERS

Extraits suivis



CROMWELL

1827

La Préface et le drame.

« Il est évident que ce drame, dans ses proportions actuelles, ne pourrait s'encadrer dans nos représentations scéniques. Il est trop long. » Ainsi parlait Victor Hugo [1], en publiant (décembre 1827) ce *Cromwell* en cinq actes et en vers, qui ne pourrait être joué que si une main savante et pieuse y pratiquait les coupures nécessaires. *Cromwell* n'a pas moins de six mille cinq cents vers !... Le poète l'avait bien, « dans toutes ses parties, composé pour la scène », mais, déclarait-il encore, il l'avait écrit en se livrant « libre et docile aux fantaisies de la composition, au plaisir de la dérouler à plus larges plis... [2] ». Pourquoi ? Parce qu'en étudiant son sujet, « il reconnut ou crut reconnaître l'impossibilité d'en faire admettre une reproduction fidèle sur notre théâtre,... entre le Charybde académique et le Scylla administratif, entre les juges littéraires et la censure politique [3]. Il fallait opter : ou la tragédie pateline, sournoise, fausse, et jouée, ou le drame insolemment vrai, et banni. La première chose ne valait pas la peine d'être faite; il a préféré tenter la seconde [4]... » Victor Hugo ajoutait du reste — et le trait final ne manquait pas d'esprit : — « S'il arrivait que la censure dramatique, comprenant combien cette innocente, exacte et consciencieuse image de Cromwell et de son temps est prise en dehors de notre époque, lui permît l'accès du théâtre, l'auteur, mais dans ce cas seulement, pourrait extraire de ce

1. Préface de *Cromwell.*
2. *Ibidem.*
3. N'oublions pas la date, et songeons à l'époque où ces lignes furent écrites. La « censure politique », c'était encore celle de la monarchie dite « légitime », de la Restauration ; et « les jurys littéraires », c'était notamment le comité de lecture de la Comédie française, habitué à la tragédie classique.
4. Préface de *Cromwell.*

drame une pièce qui se hasarderait alors sur la scène, et serait sifflée ».

Il avait commencé d'écrire *Cromwell* en 1826, et il eut même l'occasion, cette année-là, d'en lire deux scènes [1] au grand tragédien Talma, qui s'écria : « Dépêchez-vous de finir votre drame, j'ai hâte de le jouer [2] ». Mais, quelque temps après, « Talma était mort [3] ».

La longue Préface avec laquelle parut le drame est demeurée célèbre, comme le manifeste de l'école romantique ; et, de fait, classiques et romantiques se battirent autour de ces pages ardentes, plus même qu'autour du drame.

Théophile Gautier, dans son *Histoire du romantisme*, n'a pas exagéré en disant : « La Préface de *Cromwell* rayonnait à nos yeux comme les Tables de la Loi sur le Sinaï, et ses arguments nous semblaient sans réplique ».

Malheureusement, il n'en va pas tout à fait de même aux yeux de l'historien et du critique, qui doivent signaler dans cette longue profession de foi littéraire — très vivement et brillamment écrite — des erreurs graves et des contradictions. Les principales erreurs se trouvent résumées dans ces phrases impérieuses : « La poésie a trois âges dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques... Et cette triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakspeare ». Or, la Bible, au moins dans ses premiers livres, n'est pas lyrique, mais épique ; et l'on ne peut, au contraire, qualifier d'épiques les temps antiques qu'en sacrifiant à l'*Iliade* et à l'*Odyssée* tout ce que nous savons ou possédons de la poésie lyrique grecque et de la tragédie des Eschyle, Sophocle et Euripide. Quant aux temps modernes, autrement dits chrétiens, il faudrait les plaindre de n'avoir pu produire de belles œuvres poétiques avant la venue de Shakespeare, autrement dit avant la fin du seizième siècle. Mais passons...

La seconde partie de la Préface, dirigée contre la tragédie classique, et notamment contre les fameuses unités de lieu et de temps, est pleine de remarques excellentes... Et par

1. La quatrième de l'acte III (entre Cromwell et Milton), et la treizième du même acte (entre Davenant et Cromwell).
2. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, ch. XVII.
3. Il mourut le 19 octobre 1826. Il était né en 1763.
4. *Victor Hugo raconté...*



CROMWELL

Cabinet des Estampes. GRAVURE DE P. LOMPART

sa conception et sa définition du « drame », Victor Hugo s'affirmait bien le chef qu'attendait au théâtre toute une jeunesse passionnée d'avance pour un art nouveau, hardi, totalement libre. Le drame, disait-il, « c'est la poésie complète » ; surtout, c'est la représentation complète de la vie, puisqu'il « fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie ». Mais, tout en condamnant les « règles » chères aux classiques, en exhortant les poètes à ne « prendre conseil que de la nature, de la vérité et de l'inspiration qui est aussi une vérité et une nature », Victor Hugo s'appliquait à démontrer — contre certains « réformateurs » des « plus distingués » — la nécessité du vers dans le drame, ou, du moins, ses avantages. « L'idée trempée dans le vers, assurait-il, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier. » Au reste, la prose est « d'un beaucoup plus facile accès ; la médiocrité y est à l'aise... ». Il est vrai que le vers dont il préconisait l'emploi était un vers nouveau, celui-là même dont il allait tirer de si admirables effets dans *Hernani*, dans *Marion de Lorme*, dans *Ruy Blas*, dans *les Burgraves*, et qu'on trouvait déjà dans *Cromwell :* « un vers libre... sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin ; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille ;... inépuisable dans la variété de ses tours ;... se jouant dans le dialogue ;... lyrique, épique, dramatique, selon le besoin ; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves... », etc.

L'auteur arrivait enfin à son *Cromwell*, pour dire comment il en avait eu l'idée, — comment il avait vu, « en furetant la chronique,... se dérouler » devant lui le Cromwell « complexe, hétérogène » qu'il s'était ensuite efforcé de peindre, — et pourquoi il avait choisi, dans l'histoire de « cet être... multiple, composé de tous les contraires, mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesses », le moment où « l'ambitieux » essaie « de se faire roi ». N'est-ce pas alors que « ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes »? Le poète ajoutait qu'il avait voulu peindre aussi une « cour » et un « peuple » ; et, à notre avis, cette peinture de l'époque n'est pas ce qu'il y a de moins vivant dans *Cromwell*, qu'il faudrait même considérer plutôt comme une fresque historique animée, ayant Cromwell

pour centre mobile, que comme un véritable drame.

Aussi bien, et quoi que dise la Préface, le Cromwell de *Cromwell* n'est pas absolument celui de l'histoire. Dans son double personnage de « tyran » et de père de famille « jouet » des siens, il est trop le « Tibère-Dandin » annoncé par la Préface. De plus, comme régicide, il a des remords.

> C'est du sang de Stuart la fenêtre souillée !
> Oui, c'est de là qu'il prit son essor vers les cieux !

s'écrie-t-il au deuxième acte (scène XV). Et, continuant de se parler à lui-même :

> S'il faut que tout crime s'expie,
> Tremble, Cromwell ! — Ce fut un attentat impie !
> Jamais plus noble front n'orna le dais royal.

Or, s'il est bien certain que Cromwell rêva de s'asseoir à son tour sous un dais royal (pour des raisons politiques et non pour celles que Victor Hugo lui prête et qui le rapetissent en le rendant jaloux d'un vain titre [1]), jamais, certes, il ne considéra Charles Ier comme un martyr, dont il aurait été le plus vil des bourreaux. Il le condamna parce qu'il le tenait pour un grand coupable, et jamais il n'eut de remords ! — pareil à la plupart des régicides qui crurent ou se venger avec justice, ou venger leur patrie et leur dieu...

Chose curieuse, d'autre part — l'auteur lui-même en a fait la remarque, dans la Préface, — le « drame ne sort pas de Londres », et « il commence le 25 juin 1657, à trois heures du matin », pour finir « le 26 à midi », respectant donc la règle de l'unité de lieu et, à peu près, celle de l'unité de temps ou des vingt-quatre heures. Sans doute, d'un acte à l'autre, la scène change ; mais les changements de lieu dans une même ville sont, au moins, tolérés par « la prescription classique ».

Le premier acte, intitulé *les Conjurés*, se passe dans une taverne et nous montre, en un tableau pittoresque, des royalistes et des républicains conspirant la mort de Cromwell, qui, las du titre de Protecteur, veut être « Majesté ». Trois de ces royalistes (ou « Cavaliers ») savent, il est vrai,

1. Un historien sérieux, M. E. Sayous, a écrit : « Personne plus que lui, en ses dernières années, n'a préparé une Restauration. La couronne et la pairie lui paraissaient les ressorts nécessaires de la vie nationale. Il songea donc à prendre l'une, et à rétablir l'autre. »

que la volonté de leur « roi » — le futur Charles II — est qu'on enlève le Protecteur pour le lui amener vivant : lord Rochester s'introduira chez Cromwell, lui fera prendre un narcotique, etc. Et le jeune et brillant Rochester ne demande pas mieux ; car, depuis la veille, il est fou — en vrai fou ! — de Francis Cromwell, la plus jeune fille du maître. Il a composé pour elle un quatrain qu'il espère lui glisser :

Un quatrain quelquefois met les choses en train.

Survient le fils de Cromwell, Richard, attiré par le bruit que font les conjurés ; mais Richard est l'ami, le compagnon de plaisir des Cavaliers, il est royaliste, et — ne soupçonnant rien, au reste, de ce qui a été décidé dans cette taverne des Trois-Grues — il boit « à la santé du roi Charles » ! Après quoi, l'on entend un crieur public annoncer la motion « faite à la Chambre » de couronner Cromwell.

Le second acte, intitulé *les Espions*, se passe dans « la salle des banquets, à White-Hall », et nous montre d'abord le Protecteur recevant avec une grâce hautaine ou une injurieuse brutalité, dans ce palais des rois devenu le sien, les ambassadeurs de France, d'Espagne, etc. Mais voici sa femme et ses filles; alors nous apparaît, sous le grand homme un pauvre homme : celui qui dira tout à l'heure à son secrétaire Thurloë (scène v) :

... Ah ! cinq femmes ! cinq femmes !...
J'aimerais mieux régir par décrets absolus
Cinq villes, cinq comtés, cinq royaumes de plus.

Et encore :

Non. De tout mon destin l'équilibre est rompu.
L'Europe est d'un côté ; mais ma femme est de l'autre.

Cependant il se réjouit à la pensée qu'il va enfin mettre la main sur la couronne :

Ah ! je le tiens enfin, ce sceptre insaisissable !
Mes pieds ont donc atteint le haut du mont de sable.

THURLOE

Mais, dès longtemps, Mylord, vous régnez ?

CROMWELL

Non, non, non !
J'ai bien l'autorité, mais je n'ai pas le nom !
Tu souris, Thurloë. Tu ne sais pas quel vide
Creuse au fond de mon cœur l'ambition avide !
Comme elle fait braver douleur, travail, péril,
Tout enfin, pour un but qui semble puéril !
Qu'il est dur de porter sa fortune incomplète !
Puis, je ne sais quel lustre, où le ciel se reflète,
Environne les rois depuis les temps anciens.
Ces noms : Roi, Majesté, sont des magiciens !

Mais un républicain fanatique, le sauvage puritain Carr, bien que haïssant Cromwell, vient lui dénoncer le complot ourdi aux Trois-Grues :

Si méchant que tu sois, j'aime mieux ton empire
Qu'un Stuart, un Hérode, un royal débauché,
Gui parasite, enfin du vieux chêne arraché !

Et, tranquillement, il livre les noms des Cavaliers, avec, en plus, celui de Richard Cromwell. Les noms des républicains ou « Têtes rondes » seront livrés, quelques instants après, par un faux Cavalier, espion du Protecteur ; et Cromwell, que ces révélations ont troublé, médite sur la vanité des ambitions :

Qu'est-ce un trône, d'ailleurs ? un tréteau sous un dais,
Quelques planches où l'œil de la foule s'attache,
Changeant de nom, selon l'étoffe qui les cache.
Du velours, c'est le trône ; un drap noir, l'échafaud !

Tout de même, Rochester, déguisé en « ministre puritain », s'est introduit à White-Hall, et réussit à s'y faire agréer par Cromwell comme chapelain.

C'est à White-Hall aussi, mais dans « la chambre peinte », que se passe le troisième acte, intitulé *les Fous*. Cromwell a quatre fous de cour, et ce sont eux qui ouvrent l'acte.

Ils gambadent, chantent des chansons — dont une, la « ballade » chantée par Gramadoch[1], est une sorte de lé-

1. Les trois autres fous se nomment Elespuru, Giraff et Trick.

gende moyen âge tragiquement charmante[1]; — puis, bouffonnant et sérieux tour à tour ou en même temps, ils parlent de Cromwell et des périls qui le menacent; oh! sans excès d'admiration pour lui, ni de pitié: au contraire! Gramadoch s'écrie :

Il nous croit ses jouets ; pauvre homme ! il est le nôtre.
Nous dupe-t-il jamais par quelque patenôtre !
Nous épouvante-t-il par ces éclats de voix,
Ou ces clins d'yeux dévots, qui font trembler des rois ?...

Et Trick, Giraff, Elespuru sont, finalement, d'accord avec leur camarade pour ne pas donner à leur maître l'avertissement qui, pensent-ils, le sauverait.

Entre Cromwell. Il voudrait se « distraire un peu » avec ses fous; mais des sectaires paraissent qui l'interrogent sur « un point de foi ». Faut-il « brûler » ou « pendre » ?

Ceux qui ne parlent pas comme saint Jean parlait,
Et disent « Siboleth » au lieu de « Schiboleth » ?

Cromwell hésite entre les deux genres de supplice, opposant le mérite de l'un à celui de l'autre : le feu « purifie » le pécheur,

Daniel s'épura dans le brûlant triangle.
Mais la potence a bien son avantage aussi ;
La croix fut un gibet !...

Enfin il ordonne à Rochester de décider; et celui-ci se prononce pour le gibet.

Après ces deux premières scènes curieusement épisodi-

1. En voici les premières strophes, qui feront, au moins, sentir l'agrément du rythme :

Pourquoi fais-tu tant de vacarme,
Carme ?
Rose t'aurait-elle trahi ?
Hi !

Pourquoi fais-tu tant de tapage,
Page ?
Es-tu l'amant de Rose aussi ?
— Si !

Qui te donne cet air morose,
Rose ?
— L'époux, dont nul ne se souvient
Vient...

ques, le drame se remet en marche. Le Protecteur consulte les membres du conseil privé sur l'offre, que le Parlement va lui faire, de cette royauté qu'il désire si âprement. On a dit : « C'est la situation d'Auguste délibérant avec Maxime et Cinna sur le même sujet ». La scène n'en est pas moins originale ; ce sont les proches de l'ambitieux, un gendre, un beau-frère, qui défendent, ici, l'idée républicaine. Et, dans la scène suivante, c'est le grand poète Milton. Il la défend même dans un discours qui est un des beaux morceaux de l'ouvrage (nous le citerons plus loin intégralement). Cromwell est troublé. Pourtant, il accepterait la couronne, si une grosse étourderie de Rochester et une grave imprudence du poète et agent royaliste Davenant ne le mettaient en possession de deux billets qui le font sérieusement réfléchir. Ce fou de Rochester, croyant donner à Francis Cromwell son madrigal, lui a remis une lettre écrite pour les Cavaliers, ses complices ; et Francis l'a remise à son père, lequel apprend ainsi qu'on veut l'endormir et l'enlever. Davenant, lui, mandé par le Protecteur, se rend à White-Hall avec la lettre dans laquelle le prétendant chargeait Rochester de verser le narcotique. Il la croit en sûreté dans la coiffe de son chapeau. Mais Cromwell, averti :

Vous avez un chapeau de forme singulière.
Excusez ma façon peut-être familière.
Vous plairait-il, monsieur, le changer pour le mien ?

Et s'étant emparé du dit chapeau, il « en tire la dépêche... » Il songe alors qu'il lui faut, avant tout, écraser le complot royaliste; et, au Parlement, qui le supplie d'étendre « sur l'Europe », comme « roi d'Angleterre »,

Le glaive de Judas et la verge d'Aaron,

il répond, après s'être bien recueilli : « Nous examinerons. » Puis il force Rochester à boire la liqueur préparée par le faux « ministre », qui aussitôt s'endort...

Intitulé *la Sentinelle,* le quatrième acte montre d'abord le Protecteur, « déguisé en soldat », devant « la poterne du parc de White-Hall ». Il sera bientôt minuit, l'heure où les Cavaliers doivent se réunir devant cette porte. On entend la voix du fou Elespuru, qui chante une jolie chanson (nous la donnerons tout à l'heure). Puis, c'est un long monologue

de Cromwell, sur le bonheur de ce fou, et sa misère à lui, l'aspirant monarque :

> ... Le bouffon est passé
> Sans savoir que ces lieux, où chantait son délire,
> Vont voir se décider le destin d'un empire.
> Qu'il est heureux, ce fou !...
> ... Qu'il est heureux !
> Sa parole est du bruit, son existence un rêve.
> Et quand il atteindra le terme où tout s'achève,
> Cette faulx de la mort, dont nul ne se défend,
> Ne sera qu'un hochet pour ce vieillard enfant !
> . . . .
> Jamais ce fou ne prit cette peine insensée
> D'enfermer, comme moi, le monde en sa pensée ;
> Jamais des mots profonds, des soupirs éloquents
> Ne sortent de son cœur, comme un feu des volcans.
> . . . .
> Ah ! malheureux Cromwell ! ton fou te fait envie...

Arrivent les Cavaliers, lord Ormond, lord Roseberry, lord Clifford, etc. Cromwell les laisse entrer dans le palais, où ils croient le trouver endormi, et d'où ils sortent portant Rochester « bâillonné avec un mouchoir qui lui cache le visage ». Quiproquo assurément dramatique ; d'autant plus que la majorité des conjurés présents veulent — contrairement à l'ordre du « roi » — tuer le prisonnier, et que Richard Cromwell intervient, suppliant, puis violent, puis héroïque, pour sauver celui qu'il croit être son père. Et ensuite, quelle succession de coups de théâtre, lorsque Rochester se réveille, arrache son bâillon, et que, lord Ormond s'étant écrié : « Où donc est Cromwell ? », celui-ci se redresse et lance d'une voix de tonnerre :

> Le voici !
> Hors des tentes, Jacob, Israël, hors des tentes !

A ce mot, paraissent au fond du théâtre une « multitude de soldats », éclairés par des torches, tandis que les fenêtres de White-Hall « s'illuminent », montrant partout d'autres soldats « armés de toutes pièces ». — « Cromwell, l'épée à la main, se dessine sur ce fond étincelant. »

Il annonce aux conjurés qu'ils seront tous pendus, et rentre à White-Hall après avoir dit à Thurloë :

Fais sur l'heure apprêter Westminster ! — Je suis roi.

Pourquoi ne le serait-il pas? — Victor Hugo, dans la Préface du drame, expose en ces termes ce que l'histoire lui fournissait pour le dernier acte : « Westminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfèvre, le jour de la cérémonie est fixé. Dénouement étrange ! C'est ce-jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette grande salle de Westminster, sur cette estrade,... que, subitement, comme en sursaut, il semble se réveiller à l'aspect de la couronne, demande s'il rêve, ce que veut dire cette cérémonie, et, dans un discours qui dure trois heures, refuse la dignité royale ». Mais pourquoi? « C'est ce que nul document contemporain n'éclaircit souverainement », ajoutait l'auteur, qui s'en félicitait : « La liberté du poète en est plus entière ». Usant de cette liberté, Victor Hugo imagina ceci : Cromwell déjoue par son refus la conjuration des Têtes rondes. Leur chef, le général Lambert, devait le poignarder en lui présentant la couronne. Et, si le courage avait manqué au général — qui, dans la pièce, est aussi lâche qu'ambitieux, — d'autres eussent frappé pour lui. Mais Cromwell, cette fois encore, a été averti.

Le cinquième acte — intitulé *les Ouvriers* — se passe dans « la grande salle de Westminster ». Décor superbe, où s'agitera, parlera, criera une « foule ». — Le goût du poète pour les mises en scène éclatantes, sa passion et, l'on peut dire, son génie du spectacle, se sont largement satisfaits. A peine les ouvriers ont-ils terminé l'estrade, que voici successivement les conjurés, les fous, Milton, des gens du peuple et des bourgeois, le champion d'Angleterre (il proclame « Olivier Cromwell... roi » et défie « à la dague, à la hache, au sabre, au cimeterre » quiconque oserait protester) ; puis c'est un grand bruit de cloches, des coups de canon, et l'entrée du lord-maire avec les aldermen, celle des cours de justice, le Parlement, etc. ; enfin, dans un fracas de fanfares et d'acclamations, le Protecteur, « en velours noir », simplement, mais suivi d'un cortège « étincelant d'or et d'acier ». Discours, prières ; puis, Cromwell accepte « la robe de pourpre bordée d'hermine », et, l'ayant revêtue, va s'asseoir sur le trône, où il reçoit l'épée, les sceaux, la Bible « à fermeture d'or » ; il ne lui

manque plus que la couronne. Mais, au moment où le général Lambert la lui présente, à genoux, et où les conjurés mettent tous « à la fois la main sur leurs poignards », il semble sortir d'un rêve :

... Arrêtez !
Que veut dire ceci ? Pourquoi cette couronne ?
Que veut-on que j'en fasse ? et qui donc me la donne ?
. . . .
Mylords, Messieurs, anglais, frères, qui m'écoutez,
Je ne viens point ici ceindre le diadème,
Mais retremper mon titre au sein du peuple même,
Rajeunir mon pouvoir, renouveler mes droits...

Et le discours se déroule, brillant, vigoureux, menaçant aussi :

Avis aux malveillants ! On sait tout ce qu'ils font.
Le flot est transparent, si l'abîme est profond...

Mais le chef-d'œuvre, c'est la péroraison. Le tragédien-comédien s'est mis à pleurer :

Je sens mon bras faiblir, et ma fin est prochaine.
Depuis assez longtemps suis-je pas à la chaîne ?
Je suis vieux, je suis las ; je demande merci.
N'est-il pas temps qu'enfin je me repose aussi ?
Chaque jour j'en appelle à la bonté divine,
Et devant le Seigneur je frappe ma poitrine.
. . . .
Loin, ce nouveau pouvoir à mes vœux présenté !
Je n'en accepte rien, — rien que l'hérédité...

Dans les quatre scènes finales, nous assistons à un débordement de clémence hypocrite. Cromwell pardonne aux Cavaliers, qu'on n'avait pas encore pendus ; pardonne à Carr, malgré les invectives et malédictions dont celui-ci l'accable ; pardonne même à un autre puritain, qui vient de s'élancer vers l'estrade pour le tuer. Il est vrai que le peuple s'empare du furieux et le jette dans la Tamise. Et le grand tartuffe politique et religieux qu'a voulu peindre Victor Hugo, de se dire : « C'est toujours un de moins »...

CROMWELL, MILTON

MILTON, *à part*

Non ! je n'y puis tenir. — Il faut ouvrir mon âme.
(Il marche droit à Cromwell.)
Regarde-moi, Cromwell
(Il croise les bras. Cromwell se retourne et fixe sur lui un regard surpris et hautain.)
Déjà ton œil s'enflamme
Sans doute, et tu diras de quel front j'ose ici
Te parler, sans avoir obtenu ta merci ?
Car ma place est étrange en ton conseil de sages.
Si quelqu'un me cherchait parmi tous ces visages :
— Voyez ces orateurs choisis, lui dirait-on,
C'est Warwick, c'est Pierpoint. Ce muet, c'est Milton.
On a Milton ; qu'en faire ? Un muet ; c'est son rôle. —
Ainsi moi, dont le monde entendra la parole,
Au conseil de Cromwell, seul, je n'ai pas de voix !
Mais, aveugle et muet, c'est trop pour cette fois.
On te perd à l'appât d'un fatal diadème,
Frère, et je viens plaider pour toi, contre toi-même.
Tu veux donc être roi, Cromwell ? et dans ton cœur
Tu t'es dit : « C'est pour moi que le peuple est vainqueur.
Le but de ses combats, le but de ses prières,
De ses pieux travaux, de ses veilles guerrières,
De son sang répandu, de tant de pleurs versés,
De tous ses maux, c'est moi. Je règne, c'est assez.
Il doit se croire heureux, puisqu'après tant de peines
Il a changé de roi, renouvelé ses chaînes ».
Rien qu'à ce seul penser mon front chauve rougit.
— Écoute-moi, Cromwell ! c'est de toi qu'il s'agit. —
Donc, tous les grands moteurs de nos guerres civiles,
Vane, Pym, qui d'un mot faisait marcher des villes,
Ton gendre Ireton, oui, ce martyr de nos droits,
Que ton orgueil exile au sépulcre des rois,
Sydney, Hollis, Martyn, Bradshaw, ce juge austère,
Qui lut l'arrêt de mort à Charles d'Angleterre,
Et ce Hampden, si jeune au tombeau descendu,
Travaillaient pour Cromwell, dans leur foule perdu !
C'est toi qui des deux camps règles les funérailles,
Et dépouilles les morts sur le champ de batailles !
Ainsi, depuis quinze ans, pour toi seul révolté,
Le peuple à ton profit joue à la liberté !

Dans ses grands intérêts tu n'as vu qu'une affaire,
Et dans la mort du roi qu'un héritage à faire ! —
Ce n'est pas que je veuille ici te rabaisser,
Non. Nul autre que toi n'aurait pu t'éclipser.
Puissant par la pensée et puissant par le glaive,
Tu fus si grand qu'en toi j'ai cru trouver mon rêve,
Mon héros ! Je t'aimais entre tout Israël,
Et nul ne te plaçait plus avant dans le ciel ! —
Et pour un titre, un mot vide autant que sonore,
L'apôtre, le héros, le saint se déshonore !
Dans ses desseins profonds voilà ce qu'il cherchait,
La pourpre, haillon vil ! le sceptre, vain hochet
Au sommet de l'état jeté par la tempête,
Ivre de ton destin, tu veux parer ta tête
De cet éclat des rois, pour nous évanoui !
Tremble ! on est aveuglé, quand on est ébloui.
Olivier, de Cromwell je te demande compte,
Et de ta gloire, enfin, qui devient notre honte ! —
O vieillard, qu'as-tu fait de ta jeune vertu ?
Tu te dis : « Il est doux, quand on a combattu,
De s'endormir au trône, environné d'hommages ;
D'être roi ; de peupler cent lieux de ses images.
On a son grand lever ; on va dans un beau char
Trôner à Westminster, prier à Temple-Bar ;
On traverse en cortège une foule servile ;
On se fait haranguer par des greffiers de ville ;
On porte des fleurons autour de son cimier... »
Est-ce là tout, Cromwell ? Songe à Charles premier.
Oses-tu, dans son sang ramassant la couronne,
Avec son échafaud te rebâtir un trône ?
Quoi ! tu veux être roi, Cromwell ! — Y penses-tu ?
Ne crains-tu pas qu'un jour, d'un crêpe revêtu,
Ce même White-Hall, où ta grandeur s'étale,
N'ouvre encore une fois sa fenêtre fatale ?...
Tu ris ! mais dans ton astre as-tu donc tant de foi ?
Songe à Charles Stuart ! Souviens-toi ! souviens-toi !
Quand ce roi dut mourir, quand la hache fut prête,
C'est un bourreau voilé qui fit tomber sa tête.
Roi, devant tout son peuple il périt sans secours,
Sans savoir seulement qui dénouait ses jours.
Par le même chemin tu marches à ta perte,
Cromwell ; d'un voile aussi ta fortune est couverte.
Crains qu'elle ne ressemble à ce spectre masqué,
Qui sur un échafaud paraît au jour marqué !

— Des rêves de l'orgueil dénoûment formidable ! —
Cromwell, d'un seul côté le trône est abordable,
On y monte ; et de l'autre on descend au tombeau.
Crains de voir, si tu prends cette pourpre en lambeau,
S'assembler quelque jour, dans cette même Chambre,
Une cour, dont alors tu ne serais plus membre.
Car il se peut, crois-moi, qu'à la fin alarmé,
Contre un sceptre nouveau de ton vieux glaive armé,
Ce peuple, que toujours ton exemple décide,
Pense à ta royauté moins qu'à ton régicide. —
Ne recules-tu pas ? — Ah ! jette loin de toi
Ce sceptre d'histrion et ce masque de roi !
Reste Cromwell. Maintiens le monde en équilibre.
Fais sur les nations régner un peuple libre ;
Ne règne pas sur lui. Sauve sa liberté.
Oh ! combien a rougi ce peuple en sa fierté,
Quand dans ce parlement il a vu ton génie
Mendier à prix d'or un peu de tyrannie !
Démens tes vils flatteurs, montre-toi noble et grand.
Juge, législateur, apôtre, conquérant,
Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première.
Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière ;
Toi, redeviens Cromwell à la voix de Milton !

(Il se jette aux pieds de Cromwell.)

CROMWELL, *le relevant avec un geste dédaigneux.*

Le bonhomme le prend sur un singulier ton !
— Çà, maître John Milton, secrétaire-interprète
Près le conseil d'état, vous êtes trop poète.
Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport,
Oublié qu'on me dit Votre Altesse et Milord.
Mon humilité souffre à ce titre frivole ;
Mais le peuple qui règne, et pour qui je m'immole,
A mon bien grand regret veut qu'il en soit ainsi.
Je me suis résigné ; — résignez-vous aussi !

(Milton se lève fièrement et sort.)

CROMWELL, *seul.*

Au fond, il a raison. — Oui, mais il m'importune.
Charles premier ?... — Mais non, tu vois mal ma fortune,
Les rois comme Olivier n'ont point de tels trépas,
Milton ; on les poignarde, on ne les juge pas.

(Acte III scène IV.)

LA CHANSON D'ELESPURU

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir;
La terre, le soir,
Est brune.

L'océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune.
Vois, à l'horizon
Aucune maison,
Aucune !

Maint voleur te suit ;
La chose est, la nuit,
Commune.
Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune.

Elles vont errer.
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

(Acte IV, scène I.)

HERNANI

1830

Hernani est le premier drame de Victor Hugo qui ait été représenté ; mais avant *Hernani* l'auteur de *Cromwell* avait écrit et même fait recevoir au Théâtre-Français *Marion de Lorme*, qui ne fut représentée qu'en 1831 et à la Porte-Saint-Martin, — nous dirons pourquoi, le moment venu.

Les deux pièces furent composées la même année (1829), *Marion de Lorme* en juin, *Hernani* en septembre.

La première d'*Hernani* (au Théâtre-Français, le 25 février 1830) est demeurée célèbre. Ce fut une bataille, l'assaut donné à la vieille citadelle du classicisme : le théâtre ; et ce fut bien pour le romantisme une victoire, mais non pas décisive, car à la seconde représentation la bataille recommença : même, les classiques furent à leur tour, ce soir-là, presque vainqueurs. — Il faut lire le récit de la première représentation dans l'*Histoire du romantisme*, de Théophile Gautier, et celui de la seconde dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, ouvrage de Mme Victor Hugo [1]. — Jusqu'au bout, du reste (il y eut quarante-cinq représentations), partisans et adversaires de la pièce se tinrent, pour ainsi dire, mutuellement en échec. Après la sixième, le 8 mars, Sainte-Beuve, grand admirateur alors et prôneur de Victor Hugo, écrivait à un ami : « Nous sommes tous sur les dents ; car il n'y a guère de troupes fraîches pour chaque nouvelle bataille, et il faut toujours donner, comme dans cette campagne de 1814 ». Ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter, et très justement : « En somme la question romantique est portée par le seul fait d'*Hernani* de cent lieues en avant, et toutes les théories des contradicteurs sont bouleversées... »

Repris en 1838, le drame ne souleva plus de colères. Et, jusqu'en 1851, il se maintint au répertoire. Napoléon III l'interdit, mais leva l'interdiction en 1867 — année de l'Exposition universelle, — et cette nouvelle reprise fut un triomphe. Il y en eut une autre, non moins triomphante, et encore plus belle, en 1877, avec M. Mounet-Sully dans le rôle d'Hernani, et Mme Sarah Bernhardt dans celui de l'héroïne (doña

[1] Cet ouvrage, qui parut en 1863, fait partie des *Œuvres complètes* de Victor Hugo.



Phot. Nadar.

MOUNET-SULLY DANS LE ROLE D'HERNANI, EN 1877

Sol) qu'avait créé la célèbre Mlle Mars et qu'avaient successivement joué, après elle, l'admirable actrice romantique Mme Dorval (1838), Mlle Emilie Guyon (1841) et Mlle Favart (1867). La pièce, depuis lors, n'a pas quitté le répertoire.

C'est, assurément, la plus populaire de toutes celles de Victor Hugo, avec *Ruy Blas*. Et cela se conçoit : elle respire, dans son lyrisme héroïque et passionnel, une jeunesse qui rend le spectateur presque insensible aux invraisemblances de l'action, qui le séduit, l'enivre, malgré tout, et qui a fait souvent comparer ce premier coup de maître de Hugo dramaturge, au *Cid*. — *Hernani* est le *Cid* du romantisme.

Remarque d'autant mieux justifiée, que les trois premiers actes et le cinquième d'*Hernani* se passent en Espagne, où se déroule tout entière la tragédie de Corneille : celle-ci, au onzième siècle, il est vrai, et à Séville ; *Hernani* en 1519, et à Saragosse ou dans les montagnes de l'Aragon ; mais ces différences sont bien secondaires : un grand souffle d'honneur castillan emplit et emporte les deux œuvres, voilà l'essentiel. Rappelons, d'ailleurs, que le titre complet du drame de Victor Hugo était, en 1830 : *Hernani ou l'Honneur castillan.*

Le premier acte, intitulé *le Roi* (en 1830 il n'avait pas de titre, non plus que les autres actes), se passe donc à Saragosse. Chez qui ? chez don Ruy Gomez de Silva, vieux duc amoureux de sa nièce, doña Sol, qu'il veut épouser, mais qui ne l'aime pas, qui aime Hernani, le banni, le « bandit » jeune, beau, intrépide... et mystérieux, véritable type de l'amant tragique ou « fatal » cher aux poètes de la génération romantique. Mais un troisième personnage, qu'elle ne connaît point, aime aussi doña Sol : c'est le roi d'Espagne, don Carlos. Or, la duègne doña Josefa, croyant ouvrir à Hernani la « petite porte masquée » par où il doit entrer, l'a ouverte au roi ; et celui-ci force la duègne — qui, elle non plus, ne le connaît pas — à le cacher dans la chambre. Paraissent presque en même temps doña Sol et Hernani ; et alors, dans l'espèce d'opéra sans musique qu'est ce drame — sans autre musique, du moins, que ses admirables harmonies ou mélodies verbales, — éclate (on l'a dit et redit) un premier « duo », où le « brigand » révèle à la jeune fille le « mandat d'anathème » dont il est « chargé, et où celle-ci, indifférente à tout ce qui n'est pas sa passion, déclare et répète : « Je vous suivrai »... Qu'il vienne la chercher demain, à minuit ! — Le mandat d'anathème dont parle Hernani est le serment, qu'il a fait tout enfant, de venger sur Carlos la mort du grand seigneur son père, condamné

par le père de Carlos à monter sur l'échafaud. Mais on trouvera plus loin tout le « duo... » Don Carlos l'interrompt en « ouvrant avec fracas la porte de l'armoire » où il s'était blotti ; et les deux hommes, qui ne se connaissent pas (Hernani est un nom de guerre, et don Carlos ne se nomme point ; — d'ailleurs, il n'a presque rien entendu), croisent le fer devant doña Sol tremblante. Mais on frappe à la porte. C'est le duc. Il entre. Et d'abord, à la vue de ces deux hommes, dont l'un, Hernani, lui est inconnu et dont l'autre a rabattu son chapeau sur ses yeux, il s'indigne, — en de beaux vers. Mais au moment où il demande à ses valets sa hache, son poignard et sa dague de Tolède, don Carlos découvre son visage, et annonce que son « aïeul », l'empereur d'Allemagne est mort. C'est pour causer de l'événement avec son « féal » sujet qu'il est venu,

incognito, la nuit,
Et l'affaire est bien simple, et voilà bien du bruit !

Don Ruy Gomez renvoie ses gens et s'approche respectueusement du roi, « que doña Sol examine avec crainte et surprise, et sur lequel Hernani, demeuré dans un coin, fixe des yeux étincelants ». Conversation politique ; après quoi, don Carlos dit au duc : « Cette nuit tu me loges », et, parlant d'Hernani, qu'il « daigne... protéger » : — « C'est quelqu'un de ma suite ». — Hernani, resté seul, exhale sa haine :

Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite ! — J'en suis !
Nuit et jour en effet, pas à pas, je te suis...

etc., etc. C'est la fin de l'acte.

Le second, intitulé *le Bandit*, se passe également à Saragosse et la nuit, mais dans un « patio » (cour) du palais de Silva. Arrive don Carlos avec quelques seigneurs. Ceux-ci lui apprennent le nom de l'homme qu'il a « laissé partir » ; mais il s'en soucie bien !

J'en veux à sa maîtresse, et non point à sa tête.
J'en suis amoureux fou ! Les yeux noirs les plus beaux,
Mes amis ! Deux miroirs ! deux rayons ! deux flambeaux !
Je n'ai rien entendu de toute leur histoire
Que ces trois mots : — Demain, venez, à la nuit noire !

Il en a entendu un peu plus, puisqu'il sait le signal à faire pour que doña Sol descende de sa chambre. « Il faut frapper des mains trois fois. » La voici. Mais, si elle est tombée dans le piège, elle n'est femme ni à céder aux offres les plus éblouissantes, fût-ce celle d'un trône d'impératrice, ni à plier sous la violence. Et, comme il l'a saisie et « cherche à l'entraîner », elle lui arrache son poignard, prête à le tuer et à se tuer ensuite. Elle crie de toute sa force : « Hernani ! Hernani ! » Et Hernani paraît. Ses amis ont fait prisonniers les seigneurs amenés par le roi et qui étaient allés au-devant du « brigand » avec l'ordre de lui pousser « une estocade ». Les deux hommes se retrouvent donc face à face, comme la veille, avec pour seul témoin doña Sol. Mais, cette fois, don Carlos refuse le combat auquel Hernani le provoque avec rage. Ce qui était possible hier, où ils étaient l'un pour l'autre deux inconnus, ne l'est plus:

... Je suis votre seigneur le roi.
Frappez, mais pas de duel...

Hernani ne saurait être un assassin ; et, non seulement il brise son épée en criant au roi : « Va-t'en donc ! », mais il est assez généreux pour le couvrir de son manteau ; car, dit-il :

Car dans nos rangs pour toi je crains quelque couteau.

Assurément, il ajoute :

... Ma vengeance altérée
Pour tout autre que moi fait ta tête sacrée.

Mais, dès ce moment, nous sentons qu'il n'arrivera point à se venger ; qu'il sera comme un Hamlet espagnol, ou, si vous préférez, qu'il y a en lui un merveilleux orateur et poète, mais non pas un héros de la vengeance. La scène suivante, lyriquement très belle — second « duo » d'amour, — nous montre, dans ce chef de bande, surtout un élégiaque. On comprend que le premier mot de doña Sol, après le départ de Carlos, dont les menaces vibrent encore à ses oreilles, soit : « Maintenant, fuyons vite ! » Mais Hernani, gémissant :

Pour que ma doña Sol me suive et m'appartienne,
Pour lui prendre sa vie et la joindre à la mienne,
Pour l'entraîner sans honte encore et sans regrets,
Il n'est plus temps ; je vois l'échafaud de trop près...

Sans doute, il veut « fuir seul ». Il veut ? Une plainte de la jeune fille : « Ah ! vous êtes ingrat ! » suffit pour le retenir. Il s'agenouille devant elle ; et, comme en extase :

Soyons heureux ! buvons, car la coupe est remplie,
Car cette heure est à nous, et le reste est folie.
Parle-moi, ravis-moi. N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de savoir qu'on vous aime à genoux ?
D'être deux ? d'être seuls ? et que c'est douce chose
De se parler d'amour la nuit quand tout repose ?
Oh ! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein...

Mais avec le mot « sein » va rimer celui de « tocsin » , jeté par doña Sol effarée. Le tocsin, en effet, sonne dans Saragosse, réveillant la ville, dont toutes les fenêtres s'éclairent. Un montagnard accourt :

... Seigneur, les sbires, les alcades
Débouchent dans la place en longues cavalcades !
Alerte, Monseigneur !

Alors, enfin, Hernani — qui, d'abord, au bruit des cloches, à la vue des lumières, soupirait : « Rendormons-nous » — se lève. Redevenu digne de son « mandat », il prend l'épée du montagnard, et s'élance au secours de sa troupe, après avoir reçu de doña Sol un baiser, qui est « le premier », — « le dernier peut-être »...

« Le château de Silva dans les montagnes d'Aragon », voilà où se passe le troisième acte, intitulé *le Vieillard*, et qui est très supérieur, dramatiquement, aux deux premiers. Il est même très dramatique, plein de beaux coups de théâtre et d'émouvantes situations. Dans la galerie des portraits de sa famille, don Ruy Gomez dit son amour à doña Sol qu'il doit épouser dans une heure. Il est vieux, il le sait ! mais il a nom Silva. Et puis, que vaut d'ordinaire l'amour des jeunes hommes ?

Tous ces jeunes oiseaux,
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien. Nos pas sont lourds ? nos yeux arides ?
Nos fronts ridés ? Au cœur on n'a jamais de rides...

Il la prie d'aller mettre sa « parure de noce » ; et elle y va, malgré la nouvelle, apportée par un page, que la bande d'Hernani a été détruite, et que le chef, dit-on, est mort. Lorsqu'elle rentre, Hernani est là, déguisé en pèlerin. La voyant ainsi parée, il devient comme fou ; il crie aux valets, aux femmes qui la suivaient :

Qui veut gagner ici mille carolus d'or ?

(la somme promise à qui le « livrera »). Et il se nomme ! deux fois, trois fois... Mais don Ruy Gomez :

Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie au lieu d'or offrît-on un empire,
Mon hôte, je te dois protéger en ce lieu,
Même contre le roi, car je te tiens de Dieu.

Il sort pour « faire armer le château » et en « fermer la porte », laissant Hernani avec doña Sol à qui il a bien dit de rentrer chez elle, et qui « fait quelques pas comme pour suivre ses femmes », mais s'arrête... Hernani la raille et félicite amèrement sur la beauté des pièces de l'écrin nuptial, qu'il manie l'une après l'autre ; mais elle : « Vous n'allez pas au fond ! », et de l'écrin elle tire un poignard, celui qu'elle prit au roi. Hernani tombe à ses pieds ; et un troisième « duo » commence :

Oh ! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé !...

Duo qui, d'ailleurs, pareil à celui du second acte et même à celui du premier, serait un solo, si « l'ange » n'interrompait çà et là d'une exclamation ou de quelques vers les discours du bandit. Mais il est vrai que ces rares paroles de la jeune fille suffisent. Toutes expriment le même amour indomptable, absolu, que nous avons toujours vu ou deviné en elle ; et il n'est pas étonnant qu'à ces mots d'Hernani :

— Que n'ai-je un monde ?
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

elle réponde, en se jetant à son cou :

— Vous êtes mon lion superbe et généreux.

Malgré la défaite irrémédiable qu'il a subie — tous ses montagnards sont morts ! — et bien qu'il vienne de lui *chanter* sur lui-même, en désespéré :

Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
... âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
. . . .
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !
Oh ! fuis ! détourne-toi de mon chemin fatal,
Hélas ! sans le vouloir, je te ferais du mal !

il est demeuré pour elle l'uniquement adorable !

Don Ruy Gomez les trouve « dans les bras l'un de l'autre... et comme absorbés dans leur regard ». Indigné, furieux, il menace le « fourbe », le « judas », — lorsqu'on entend un bruit de trompettes annonçant l'arrivée du roi :

Dieu ! le roi ! dernier coup !...

pense doña Sol. Mais, triomphe de l'honneur, don Ruy Gomez fait entrer Hernani dans une cachette que dissimule son propre portrait. Et c'est en vain que don Carlos, ayant paru avec une foule de gentilshommes et de soldats, ordonne au vieillard de lui livrer le bandit. — Nous citerons l'admirable scène, généralement connue sous le nom de scène des portraits. Du moins, nous en citerons toute la partie qui justifie ce nom. — Carlos se venge en emmenant doña Sol.

Don Ruy ne sait pas qu'elle est aimée du roi. Mais Hernani sorti de sa cachette (où il n'a rien entendu), Hernani prêt à se laisser tuer plutôt que de se battre avec le vieux duc, demande, en échange de sa vie, la « joie » de revoir doña Sol une dernière fois ; et, apprenant qu'elle est aux mains de Carlos : — « Vieillard stupide ! il l'aime ! », clame-t-il. — « Malédiction ! » crie le duc. Et les deux hommes s'unissent pour la vengeance. Seulement, celle-ci accomplie, Hernani mourra dès que le voudra Ruy Gomez. Et Ruy Gomez, pour signifier sa volonté, n'aura qu'à jouer du cor que lui remet Hernani.

Le quatrième acte, intitulé *le Tombeau*, se passe, la nuit, à Aix-la-Chapelle, dans les caveaux « qui renferment le tombeau de Charlemagne ». — Nous donnerons le célèbre mono-

logue de don Carlos devant ce tombeau ; méditation politique qu'une première scène a préparée, et dont l'ampleur, l'éloquente gravité, la noblesse, — comme l'ambition dont elle est brûlante, — sont extraordinaires... Mais don Carlos pénètre dans le tombeau, pour y attendre le résultat de l'élection qui va faire un nouvel empereur d'Allemagne. Si c'est lui que choisit la diète, trois coups de canon l'annonceront à la ville. Il sait, d'ailleurs, que dans ces caveaux vont s'assembler des conjurés : tant mieux ! il les aura tous dans la main. — Les voici. Ils tirent au sort le nom de celui qui devra frapper. C'est Hernani, — dont la joie éclate, et à qui Ruy Gomez offre vainement, pour prendre sa place, tout ce qu'il possède : fiefs, châteaux, villages, etc.; mieux : le cor fatal.

Mais on entend un coup de canon. « La porte du tombeau s'entr'ouvre. Don Carlos paraît sur le seuil. Pâle, il écoute. » Le troisième coup, en le faisant empereur, le rend sacré, on nous en a prévenus :

S'il a le Saint-Empire, il devient, quel qu'il soit,
Très auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt !

Aussi peut-il dire tranquillement aux conjurés :

Messieurs, allez plus loin ! l'empereur vous entend.

Il n'a d'autre part qu'un geste à faire — et il le fait — pour que « toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes » (tableau qui rappelle la fin du quatrième acte de *Cromwell*). Les conjurés sont désarmés, et Hernani, dédaigneusement séparé des grands seigneurs de la conjuration, qui, seuls, doivent être châtiés, se fait enfin connaître : il est Jean d'Aragon, « duc de Segorbe et duc de Cardoña, marquis de Monroy, vicomte Albatera, vicomte de Gor, seigneur de lieux » dont il ignore le compte. Mais don Carlos, devenu Charles-Quint, se sent devenir réellement un autre homme ; et non seulement il pardonne à Hernani : il lui accorde doña Sol, il lui passe au cou sa propre Toison d'or, le fait chevalier, l'embrasse ! — Puis, s'adressant à tous les conjurés :

Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur,
Je veux tout oublier...

Ce qui n'est pas sans nous rappeler le dénouement de *Cromwell*, malgré l'hypocrisie du Protecteur et la sincérité de l'empereur.

Le cinquième acte, intitulé *la Noce*, a pour décor, dans une nuit exquise, « une terrasse du palais d'Aragon », — palais d'Hernani. — Nous admirons les derniers éclats de la fête, ternie seulement par l'apparition d'une espèce de « spectre », « domino noir » que les plus grands seigneurs « suivent des yeux avec une sorte d'effroi ». Paraissent les mariés, doña Sol, Hernani, plus beaux encore de leur bonheur que de leur beauté même. Tout le monde se retire, et tout s'éteint, « flambeaux et musiques » ; et c'est, dans le silence des choses, deux âmes qui se ravissent. — Quatrième et dernier « duo », différent des autres parce qu'il est à la fois d'amour et de joie — joie pleine, immense, — et parce que doña Sol y est aussi *poète*, en son lyrisme nouveau, qu'Hernani lui-même. Et c'est pourquoi nous citerons aussi ce duo du cinquième acte...

Mais, tout à coup, le son du cor !... Et le « domino noir » de tout à l'heure — Ruy Gomez — est devant Hernani, lui rappelle son serment, lui tend une fiole de poison. Doña Sol, qu'Hernani avait pu éloigner, revient, voit le poison, défend à son mari de la sacrifier (« Vous êtes à moi. Que m'importent tous vos autres serments ! »), menace de son poignard le vieux duc impassible, tombe à ses genoux, pleure, se jette sur Hernani, lui arrache la fiole ; et enfin, le voyant décidé à mourir, boit la moitié du poison, et lui donne l'autre... qu'il boit. Ils meurent embrassés ; Hernani le premier,... de quelques secondes. Et le vieillard, trop vengé, se tue...

DOÑA JOSEFA, DON CARLOS *caché*, DOÑA SOL, *puis* HERNANI

. . . .

(*Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, un costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir, une épée, un poignard, et un cor à la ceinture.*)

DOÑA SOL, *courant à lui.*

Hernani !

HERNANI

Doña Sol ! Ah ! c'est vous que je vois
Enfin ! et cette voix qui parle est votre voix !

Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres !

DOÑA SOL, *touchant ses vêtements.*

Jésus ! votre manteau ruisselle ! il pleut donc bien?

HERNANI

Je ne sais.

DOÑA SOL

Vous devez avoir froid !

HERNANI

Ce n'est rien.

DOÑA SOL

Otez donc ce manteau.

HERNANI

Doña Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse?

DOÑA SOL

Vous avez bien tardé, seigneur ! Mais dites-moi
Si vous avez froid.

HERNANI

Moi ! je brûle près de toi !
Ah ! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs !

DOÑA SOL, *lui défaisant son manteau.*

Allons ! donnez la cape, — et l'épée avec elle.

HERNANI, *la main sur son épée.*

Non. C'est une autre amie, innocente et fidèle.
— Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle, est donc absent?

DOÑA SOL

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI

Cette heure! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure!
Après, qu'importe? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.

Ange ! une heure avec vous ! une heure, en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité !

DOÑA SOL

Hernani !

HERNANI, *amèrement.*

Que je suis heureux que le duc sorte !
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard ;
Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure, et lui me prend ma vie !

DOÑA SOL

Calmez-vous.
(*Remettant le manteau à la duègne.*)
Josefa, fais sécher le manteau.
(*Josefa sort.*)
(*Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.*)
Venez là.

HERNANI, *sans l'entendre.*

Donc le duc est absent du château?

DOÑA SOL, *souriant.*

Comme vous êtes grand !

HERNANI

Il est absent.

DOÑA SOL

Chère âme,
Ne pensons plus au duc.

HERNANI

Ah ! pensons-y, madame!
Ce vieillard ! il vous aime, il va vous épouser !
Quoi donc ! vous prit-il pas l'autre jour un baiser?
N'y plus penser !

DOÑA SOL, *riant.*

C'est là ce qui vous désespère?
Un baiser d'oncle ! au front ! presque un baiser de père !

HERNANI

Non, un baiser d'amant, de mari, de jaloux.
Ah ! vous serez à lui, madame ! Y pensez-vous?
O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée,

A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille ! ô vieillard insensé !
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur !
Vieillard ! va-t'en donner mesure au fossoyeur !
— Qui fait ce mariage? On vous force, j'espère !

DOÑA SOL

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI

Le roi ! le roi ! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens ma haine est encor toute neuve !
Lui, mort, ne compte plus. Et, tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles !
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans ! Or, c'est en vain que les pères sont morts !
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.
Ah ! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen !
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin !

DOÑA SOL

Vous m'effrayez.

HERNANI

Chargé d'un mandat d'anathème,
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même!
Écoutez. L'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastraña,
Riche-homme d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux,
Que votre front reluise entre des fronts royaux,
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être envîra sa duchesse.
Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus,
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.

Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre ;
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,
Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Ou du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre.

DOÑA SOL

Je vous suivrai.

HERNANI

Parmi mes rudes compagnons?
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres, et graves,
Je grandis, et demain trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Etre errante avec moi, proscrite, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DOÑA SOL

Je vous suivrai.

HERNANI

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.

Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DOÑA SOL

Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Etes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. Ecoutez.
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même ;
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient !

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Ange !

DOÑA SOL

A minuit. Demain. Amenez votre escorte
Sous ma fenêtre. Allez, je serai brave et forte.
Vous frapperez trois coups.

HERNANI

Savez-vous qui je suis,
Maintenant?

DOÑA SOL

Monseigneur, qu'importe ! je vous suis.

HERNANI

Non, puisque vous voulez me suivre, faible femme,
Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle âme,
Quel destin est caché dans le pâtre Hernani.
Vous vouliez d'un brigand, voulez-vous d'un banni?

DON CARLOS, *ouvrant avec fracas la porte de l'armoire.*

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire?
Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire?...

. . . .

(Acte I, scène II.)

DON RUY GOMEZ, DOÑA SOL, *voilée*, DON CARLOS, SUITE.

(*Don Carlos s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi, et le salue profondément. — Silence. — Attente et terreur alentour. Enfin, le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.*)

DON CARLOS

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée ?
Par les saints ! je croyais ta dague plus rouillée,
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing !

(*Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.*)

C'est s'y prendre un peu tard, pour faire le jeune homme !
Avons-nous des turbans ? Serait-ce qu'on me nomme
Boabdil ou Mahom, et non Carlos, répond !
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont ?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Seigneur...

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*

Prenez les clefs ! saisissez-vous des portes !

(*Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle, du roi à la grande porte. Don Carlos se retourne vers le duc.*)

Ah ! vous réveillez donc les rébellions mortes ?
Pardieu ! si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi,
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries.

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS, *l'interrompant.*

Sans détours
Réponds, duc, ou je fais raser tes onze tours !
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. — Qui le recèle ?
C'est toi ! Ce Hernani, rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches !

DON RUY GOMEZ

Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS

Fort bien. Je veux sa tête, — ou bien la tienne.
Entends-tu, mon cousin ?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Mais qu'à cela ne tienne !
Vous serez satisfait.

(*Doña Sol cache sa tête dans ses mains, et tombe sur le fauteuil.*)

DON CARLOS, *radouci.*

Ah ! tu t'amendes. — Va
Chercher mon prisonnier.

(*Le duc croise les bras, baisse la tête, et reste quelques moments rêveur. Le roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin, le duc relève son front, va au roi, lui prend la main, et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite.*)

DON RUY GOMEZ, *montrant au roi le vieux portrait.*

Celui-ci des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme !
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.
(*Passant au portrait suivant.*)
— Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid !
On lui garde à Toro, près de Valladolid,
Une châsse dorée où brûlent mille cierges.
Il affranchit Léon du tribut des cent vierges.
(*Passant à un autre.*)
— Don Blas, — qui, de lui-même et dans sa bonne foi,
S'exila pour avoir mal conseillé le roi.
(*A un autre.*)
— Christoval. — Au combat d'Escaloña, don Sanche,
Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche
Tous les coups s'acharnaient, il cria : « Christoval ! »
Christoval prit la plume et donna son cheval.
(*A un autre.*)
— Don Jorge, qui paya la rançon de Ramire,
Roi d'Aragon.

DON CARLOS, *croisant les bras, et le regardant de la tête aux pieds.*

Pardieu ! don Ruy, je vous admire !
Continuez !

DON RUY GOMEZ, *passant à un autre.*
Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand-maître de Saint-Jacque et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles.
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez.
(*Il s'incline, se découvre, et passe à un autre. Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.*)
Près de lui, Gil, son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.
(*A un autre.*)
— Don Gaspard, de Mendoce et de Silva l'honneur !
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois !

DON CARLOS

Vous raillez-vous ?

DON RUY GOMEZ, *allant à d'autres portraits.*
Voilà don Vasquez, dit le Sage,
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent maures tout seul.
— J'en passe et des meilleurs. —
(*Sur un geste de colère du roi, il passe un grand nombre de tableaux, et vient tout de suite aux trois derniers portraits.*)
Voici mon noble aïeul.
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
Même aux juifs.
(*A l'avant-dernier.*)
Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre ;
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer, que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même, et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS

Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ

C'était un Gomez de Silva. —

Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS

Mon prisonnier, sur l'heure!

DON RUY GOMEZ

(*Il s'incline profondément devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété. — Attente et silence dans l'assistance.*)

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci !
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître et vendit la tête de son hôte ! »

(*Joie de doña Sol. Mouvement de stupeur dans les assistants. — Le roi, déconcerté, s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.*)

DON CARLOS

Duc, ton château me gêne, et je le mettrai bas !

DON RUY GOMEZ

Car vous me la paîriez, Altesse, n'est-ce pas ?

DON CARLOS

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place.

DON RUY GOMEZ

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva,
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.
(*Aux portraits.*)
N'est-il pas vrai, vous tous ?

DON CARLOS

Duc ! cette tête est nôtre,
Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ

J'ai promis l'une ou l'autre.
(*Aux portraits.*)
N'est-il pas vrai, vous tous ?
(*Montrant sa tête.*)
Je donne celle-ci.
(*Au roi.*)
Prenez-la....

(Acte III, scène VI.)

DON CARLOS, *seul.*

Il est tombé « dans une profonde rêverie ». Il en sort, et se tourne vers le tombeau de Charlemagne :

Charlemagne, pardon ! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Charlemagne est ici ! Comment, sépulcre sombre,
Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur ?
— Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi-né se soumet.
Presque tous les états, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires,
Mais le peuple a parfois son pape ou son césar,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
Maint roi la foule aux pieds, ou lui met un bâillon ;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ,
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,

Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant, pour voir, sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie, et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
— L'empereur ! l'empereur ! être empereur ! — O rage,
Ne pas l'être ! et sentir son cœur plein de courage ! —
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau !
Qu'il fut grand ! De son temps c'était encor plus beau.
Le pape et l'empereur ! Ce n'était plus deux hommes,
Pierre et César ! en eux accouplant les deux Romes,
Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
Redonnant une forme, une âme au genre humain,
Faisant refondre en bloc peuples et pêle-mêle
Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
Et tous deux remettant au moule de leur main
Le bronze qui restait du vieux monde romain !
Oh ! quel destin ! — Pourtant cette tombe est la sienne !
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée, avoir été la loi !
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
Quoi ! pour titre césar et pour nom Charlemagne !
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde !... et que tout tienne là !
Ah ! briguez donc l'empire, et voyez la poussière
Que fait un empereur ! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte ; élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : C'est assez !
Taillez à larges pans un édifice immense !
Savez-vous ce qu'un jour il en reste ? ô démence !
Cette pierre ! Et du titre et du nom triomphants ?
Quelques lettres à faire épeler des enfants !
Si haut que soit le but où notre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme !... — Oh ! l'empire ! l'empire !
Que m'importe ? j'y touche, et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit : — Tu l'auras ! — Je l'aurai. —
Si je l'avais !... — O ciel ! être ce qui commence !
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !

D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés,
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales ;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons ;
Puis clercs et soldats ; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
— Les hommes ! c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit, pleurs et cris, parfois un rire amer,
Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,
A travers tant d'échos nous arrive fanfare !
Les hommes ! — Des cités, des tours, un vaste essaim.
De hauts clochers d'église à sonner le tocsin ! —

(*Rêvant.*)

Base de nations portant sur leurs épaules
La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
Flots vivants, qui toujours, l'étreignant de leurs plis,
La balancent, branlante, à leur vaste roulis,
Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
Lèvent les yeux au ciel... Rois, regardez en bas !
— Ah ! le peuple ! — océan ! — onde sans cesse émue,
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
Miroir où rarement un roi se voit en beau !
Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait, au fond, des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !
— Gouverner tout cela ! — Monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte ! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme !
Avoir l'abîme là !... — Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement !
Oh ! d'états et de rois mouvante pyramide,
Ton faîte est bien étroit ! Malheur au pied timide !
A qui me retiendrais-je ? Oh ! si j'allais faillir
En sentant sous mes pieds le monde tressaillir !
En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre !
— Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire ?
Le pourrai-je porter, seulement ? Qu'ai-je en moi ?
Etre empereur, mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !

Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais, moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
Qui me conseillera ?
(*Il tombe à deux genoux devant le tombeau.*)
Charlemagne ! c'est toi !
Ah ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose.
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complaît et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !
— N'est-ce pas ? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain !
Ou plutôt, laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer, laisse-moi voir ta face mortuaire,
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquilons,
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle !
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde ;
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant !
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille
(*Il approche la clef de la serrure.*)
Entrons...

(Acte IV, scène II.)

HERNANI, DOÑA SOL

DOÑA SOL

Ils s'en vont tous,
Enfin !

HERNANI, *cherchant à l'attirer dans ses bras.*

Cher amour !

DOÑA SOL, *rougissant et reculant.*

C'est... qu'il est tard, ce me semble.

HERNANI

Ange ! il est toujours tard pour être seuls ensemble.

DOÑA SOL

Ce bruit me fatiguait. N'est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur?

HERNANI

Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave.
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave.
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs.
Son sourire est moins près du rire que des pleurs.

DOÑA SOL

Dans vos yeux, ce sourire est le jour.
(*Hernani cherche à l'entraîner vers la porte. Elle rougit.*)
Tout à l'heure.

HERNANI

Oh ! je suis ton esclave ! Oui, demeure, demeure !
Fais ce que tu voudras. Je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais ! ce que tu fais est bien !
Je rirai si tu veux, je chanterai. Mon âme
Brûle. Eh ! dis au volcan qu'il étouffe sa flamme,
Le volcan fermera ses gouffres entr'ouverts,
Et n'aura sur ses flancs que fleurs et gazons verts.
Car le géant est pris, le Vésuve est esclave,
Et que t'importe à toi son cœur rongé de lave?
Tu veux des fleurs ? c'est bien! Il faut que de son mieux
Le volcan tout brûlé s'épanouisse aux yeux !

DOÑA SOL

Oh ! que vous êtes bon pour une pauvre femme,
Hernani de mon cœur !

HERNANI

Quel est ce nom, madame?
Ah ! ne me nomme plus de ce nom, par pitié !
Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié !

Je sais qu'il existait autrefois, dans un rêve,
Un Hernani, dont l'œil avait l'éclair du glaive,
Un homme de la nuit et des monts, un proscrit
Sur qui le mot « vengeance » était partout écrit,
Un malheureux traînant après lui l'anathème !
Mais je ne connais pas ce Hernani. — Moi, j'aime
Les prés, les fleurs, les bois, le chant du rossignol.
Je suis Jean d'Aragon, mari de doña Sol !
Je suis heureux !

DOÑA SOL

Je suis heureuse !

HERNANI

Que m'importe
Les haillons qu'en entrant j'ai laissés à la porte !
Voici que je reviens à mon palais en deuil.
Un ange du Seigneur m'attendait sur le seuil.
J'entre et remets debout les colonnes brisées,
Je rallume le feu, je rouvre les croisées,
Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour,
Je ne suis plus que joie, enchantement, amour.
Qu'on me rende mes tours, mes donjons, mes bastilles,
Mon panache, mon siège au conseil des Castilles,
Vienne ma doña Sol rouge et le front baissé,
Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé !
Je n'ai rien vu, rien dit, rien fait. Je recommence,
J'efface tout, j'oublie ! Ou sagesse ou démence,
Je vous ai, je vous aime, et vous êtes mon bien !

DOÑA SOL, *examinant sa Toison d'or.*

Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien !

HERNANI

Vous vîtes avant moi le roi mis de la sorte.

DOÑA SOL

Je n'ai pas remarqué. Tout autre, que m'importe !
Puis, est-ce le velours ou le satin encor?
Non, mon duc, c'est ton cou qui sied au collier d'or.
Vous êtes noble et fier, monseigneur.

(*Il veut l'entraîner.*)

Tout à l'heure !
Un moment ! — Vois-tu bien, c'est la joie ! et je pleure !
Viens voir la belle nuit.

(*Elle va à la balustrade.*)

Mon duc, rien qu'un moment!
Le temps de respirer et de voir, seulement.

Tout s'est éteint, flambeaux et musique de fête.
Rien que la nuit et nous. Félicité parfaite !
Dis, ne le crois-tu pas? Sur nous, tout en dormant,
La nature à demi veille amoureusement.
Pas un nuage au ciel. Tout, comme nous, repose.
Viens, respire avec moi l'air embaumé de rose !
Regarde. Plus de feux, plus de bruit. Tout se tait.
La lune tout à l'heure à l'horizon montait
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble,
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant,
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment !

HERNANI

Ah ! qui n'oublierait tout à cette voix céleste !
Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.
Et, comme un voyageur, sur un fleuve emporté,
Qui glisse sur les eaux par un beau soir d'été
Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée erre en tes rêveries !

DOÑA SOL

Ce silence est trop noir, ce calme est trop profond.
Dis, ne voudrais-tu pas voir une étoile au fond?
Ou qu'une voix des nuits, tendre et délicieuse,
S'élevant tout à coup, chantât?...

HERNANI, *souriant.*

Capricieuse !
Tout à l'heure on fuyait la lumière et les chants !

DOÑA SOL

Le bal ! mais un oiseau qui chanterait aux champs !
Un rossignol perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin !... Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse, et, comme un divin chœur,
Eveille mille voix qui chantent dans le cœur !
Ah ! ce serait charmant !

(*On entend le bruit lointain d'un cor, dans l'ombre.*)

Dieu ! je suis exaucée !

HERNANI, *tressaillant, à part.*

Ah ! malheureuse !...

. . . .

(Acte V, scène III.)

MARION DE LORME
1831

Lorsqu'il fut reçu à la Comédie française (juillet 1829), ce drame s'appelait *un Duel sous Richelieu.* La censure crut reconnaître Charles X dans Louis XIII, et conclut à l'interdiction, qui fut prononcée par le ministre Martignac, et ratifiée par Charles X lui-même, après une démarche du poète auprès de lui. On peut lire dans *les Rayons et les Ombres* un récit, plus ou moins poétisé (nous ne savons), de cet entretien du roi et du poète, à Saint-Cloud, le 7 août 1829 [1] :

De quoi s'agissait-il ?
D'un pauvre ange tombé,
Dont l'amour refaisait l'âme avec son haleine ;
De Marion, lavée ainsi que Madeleine,
Qui boitait et traînait son pas estropié,
La censure, serpent, l'ayant mordue au pied.
Le poète voulait faire un soir apparaître
Louis treize, ce roi sur qui régnait un prêtre ;
— Tout un siècle, marquis, bourreaux, fous, bateleurs ; —
Et que la foule vînt, et qu'à travers des pleurs,
Par moments, dans un drame étincelant et sombre,
Du pâle Cardinal on crût voir passer l'ombre.

Après la révolution de 1830, l'auteur ne voulut pas laisser jouer tout de suite une pièce qui aurait pu avoir alors un succès de scandale. D'ailleurs, « il n'était pas tenté de retourner au Théâtre-Français. L'hostilité qu'il y avait trouvée dans le public, dans les employés et jusque dans les acteurs, l'y attirait médiocrement » (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,* ch. LVI) . Il préféra la Porte-Saint-Martin, où *Marion de Lorme* fut représentée pour la première fois le 11 août 1831, — et ne réussit qu'à demi. « Sans être aussi tumultueuses que les représentations d'*Hernani*, les représentations de *Marion de Lorme* furent très agitées », déclare même le « *témoin* ». On la reprit, en 1838, à la Comédie française, non sans éclat ; mais la reprise la plus brillante fut

1. La pièce de vers a cette date même pour titre.

celle de 1873, avec Mlle Favart dans le rôle de Marion — où elle succédait à la créatrice, Mme Dorval, — et M. Mounet-Sully dans le rôle du héros, Didier, qu'avait créé un des meilleurs acteurs de l'époque romantique, Bocage.

Marion de Lorme n'est pas « le plus grand », mais « est, peut-être, le plus touchant de tous les drames de Victor Hugo », a justement dit Paul de Saint-Victor [1]. Avec *Hernani*, c'est également le plus jeune, au sens élogieux du mot. Mais aussi, comme *Hernani* et tous les autres drames que nous analyserons dans ce volume, c'est bien une espèce d'opéra. — Disons mieux : comme Hernani lui-même et doña Sol, Marion et Didier sont des personnages lyriques, plutôt que de véritables individus engagés dans une action tragique.

Hernani, du reste, n'était qu'une variante — plus héroïque — du sombre et gémissant Didier, conçu le premier, ne l'oublions pas, et frère aîné, par conséquent,de tous les beaux ténébreux (d'origine byronienne) que nous présente le théâtre de Victor Hugo. Doña Sol n'était, de son côté, qu'une variante toute chaste de la courtisane repentie, régénérée par l'amour, qu'est la Marion de Lorme de Victor Hugo, si différente de celle de l'histoire (ou, plus modestement, de la chronique).

Le Richelieu et le Louis XIII du drame ne sont pas, non plus, ceux de l'histoire. Mais la légende d'un Louis XIII inactif et sans caractère, soumis, contre son cœur, au terrible Cardinal, n'a été « démolie » que récemment ; et Victor Hugo avait le droit de se croire dans la vérité. De même, il se faisait et offrait de Richelieu l'image sinistre que s'en faisait une grande partie du public, d'après la légende, d'inspiration aristocratique, que venait encore de fortifier le roman d'Alfred de Vigny : *Cinq-Mars* (1827).

Et, d'autre part, ce qu'on appelle la couleur locale est excellent dans *Marion de Lorme.* Nous recevons de l'époque représentée une impression générale juste et vive. Victor Hugo avait au plus haut point le sens de la couleur historique ; ses drames le prouvent aussi bien qu'un roman comme *Notre-Dame de Paris* ou que *la Légende des siècles*.

Le premier acte de *Marion de Lorme,* intitulé *le Rendez-vous,* se passe à Blois, le soir. Et il faut l'avouer : certaines ressemblances sont frappantes entre ce premier acte et le premier d'*Hernani*. De même, en effet, que don Carlos se trouve chez doña Sol à l'heure où elle attend Hernani, de

1. *Victor Hugo*, p. 43.

même le jeune et brillant marquis de Saverny se trouve chez Marion à l'heure où elle attend Didier. Et celui-ci entre par une fenêtre ; ce qui est encore plus romantique que d'entrer par une « petite porte dérobée ». Et de même que don Carlos, parlant à la duègne, s'écrie, railleur :

La belle adore
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,...

ainsi rit et plaisante notre gentilhomme en apprenant que Marion aime un nommé Didier, qui ne la connaît que sous le nom de Marie :

... Mais, pasque-dieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là ! C'est du Racan tout pur.

Enfin Saverny consent à partir ; et voici le héros, « funeste et maudit », naïf surtout, mais éloquent, d'une éloquence égale à celle d'Hernani. Il vénère en Marion... ce qu'elle est devenue, si vous voulez, mais depuis peu :

Un ange de lumière,
Un être chaste et doux, à qui sur les chemins
Les passants à genoux devraient joindre les mains.

Et il se raconte. Il s'appelle Didier, sans plus ; il n'a jamais connu son père ni sa mère ; déposé « nu, tout enfant, sur le seuil d'une église », il fut recueilli par une femme du peuple, qui l'éleva, puis mourut, lui laissant une petite rente, dont il « existe ». Il voyagea, vit les hommes, en prit

En haine quelques-uns, et le reste en mépris ;

si bien que le voilà jeune (il a vingt ans, comme Hernani) et pourtant

Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant...

Mais à présent il aime. — Tout à coup, il voit sur la table la *Guirlande d'amour à Marion de Lorme* (livre que Saverny, tout à l'heure, a remis à Marion), et il s'étonne, éclate :

Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme ?
Une femme de corps belle, et de cœur difforme,
Une Phryné...

etc., etc. — Heureusement pour Marion, on entend crier à l'aide, et le puritain saute dans la rue, où il sauve qui ? Saverny, attaqué par six larrons. Saverny, voulant à tout prix lui faire ses remerciements, l'accompagne chez Marion... par la fenêtre, — sans se douter qu'il va se retrouver chez elle où il était entré par la porte. Mais Didier, furieux de le voir regarder son « ange », « renverse la lampe d'un coup de poing », et emmène vivement le marquis... L'acte finit sur ce mot de Marion pensive : « Je l'aime ! »

Le second acte, intitulé *la Rencontre*, se passe aussi à Blois, mais sur une place publique, à la porte d'un cabaret.

Le tableau est curieux, vivant, brillant, de ces jeunes seigneurs qui fument, boivent, jouent aux dés, et causent avec feu... de vingt choses : de Paris (d'où l'un deux vient d'arriver), des modes nouvelles, des duels les plus récents, de Marion qu'on a vue à Blois, de Corneille, de ses rivaux, du *Cid*, etc., enfin du Cardinal, contre qui montent des colères, des menaces... L'Angely, le fou du roi, sépare d'un mot deux jeunes gens qui allaient se battre :

Un duel ! Souvenez-vous du sieur de Bouteville [1].

Conseil d'autant plus opportun que le crieur public paraît et lit une nouvelle ordonnance royale condamnant les duellistes, « nobles ou vilains », à être « pendus haut et court ». Et « pour que tous se le tiennent pour dit », deux valets de ville attachent « l'édit » à une potence en fer. Cela n'empêche pas Saverny d'insulter Didier, qu'il ne reconnaît point... et qui le provoque avec une juste fureur, secrètement accrue par le souvenir de « l'air » qu'eut le « fat » auprès de Marie. Ils « ferraillent pied à pied, en silence », lorsque survient Marion. Craignant pour Didier, elle crie à la garde ! L'imprudente ! Les archers, accourus, emmènent Didier, laissant là Saverny, qui s'est jeté à terre, où il fait le mort... Marion, épouvantée par l'adieu de son bien-aimé : « Adieu, Marie, oubliez-moi ! », encore plus par la lecture de l'écriteau et cette dernière réponse de L'Angely à ses questions :

Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale,

se ressaisit pourtant, et se jure de montrer à Didier

... ce que Dieu peut faire avec des mains de femme.

---

1. Le comte François de Montmorency Bouteville fut décapité, en 1627, pour s'être battu, place Royale (à Paris), au mépris des édits de Richelieu.

Intitulé *la Comédie*, le troisième acte se passe au château de Nangis, dans le parc. Le vieux marquis de Nangis est l'oncle de Saverny qui — déguisé et « un emplâtre sur l'œil », — est venu lui annoncer sa propre mort, traînant

son cercueil en carrosse,
Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

Arrive une troupe de comédiens, qui demande un asile. Parmi eux, « vêtus à l'espagnole », Marion et Didier qu'elle a tiré de prison... Victor Hugo s'est souvenu du *Roman comique* de Scarron. Et c'est un spectacle ingénieusement conçu que celui du fameux Laffemas, implacable exécuteur des ordres de Richelieu, cherchant Didier dans cette troupe de campagne où Saverny, par une étourderie d'ailleurs prodigieuse, lui a signalé la présence de Marion. Saverny, du reste, aussi étonnamment « gaffeur », dirions-nous, que spirituel et brave, n'a-t-il pas commencé par révéler à Didier que sa compagne est Marion de Lorme? Désespéré, Didier la repousse, et se nomme à Laffemas, qui lui annonce son destin. Alors Saverny, payant noblement les fautes que l'auteur lui a fait commettre, arrache son emplâtre, ses fausses moustaches, et crie : « Me reconnaissez-vous ? » Sans doute, il croit sauver Didier, et non pas se perdre avec lui. Mais Laffemas les envoie tous deux en prison.

A noter dans cet acte — avant la scène où Didier tombe du haut de ses illusions — un duo d'amour où le plébéien « fatal » qu'est cet « enfant trouvé » nous rappelle Hernani encore plus peut-être qu'au premier acte :

... Oui, mon astre est mauvais,

dit-il à sa « Marie »,

J'ignore d'où je viens, et j'ignore où je vais.
. . . .
Laisse-moi suivre seul ma sombre route. Hélas !
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.

Le quatrième acte, intitulé *le Roi*, nous transporte au château de Chambord. « Louis XIII y revit de pied en cap... », a écrit Paul de Saint-Victor. Nous avons dit plus haut ce qu'il faut penser de ce Louis XIII du drame;

mais l'erreur même où était encore un Paul de Saint-Victor montre à quel point celle du poète est excusable. Et si l'on se replace au point de vue de la légende, si longtemps admise et qui se trouvait être si *romantique*, rien de plus admirable, en effet, que ce Louis XIII paresseux et lâche (moralement) autant que mélancolique, disant haïr le Cardinal, qui « le gêne », « l'opprime », le supprime, puis retombant sous l'empire de « l'homme rouge », prêt même à lui dénoncer ceux qui ont reçu ses doléances : ainsi le duc de Bellegarde. En vain le marquis de Nangis et Marion — dans une scène très belle, que nous donnerons tout à l'heure, — s'efforcent-ils d'obtenir la grâce de Didier et de Saverny. Sèchement, durement, il rembarre et finit par congédier le vieux marquis, lequel, il est vrai, dans la sincérité splendide de son orgueil féodal, a tout à fait manqué de diplomatie ; et, quant à Marion, qui se donne pour la sœur de Didier, il daigne à peine l'écouter. Il faut que L'Angely, sachant par où prendre ce chasseur passionné [1], lui vante les deux jeunes hommes comme deux fauconniers dont la mort serait une grande perte. L'habile et bon fou remet leur grâce à Marion, qui attendait cachée...

La conversation du roi avec L'Angely est d'un spleen 1830 amusant parfois, toujours intéressant ; et dans celle que l'esclave couronné et dévoré d'ennui a eue d'abord avec le duc de Bellegarde, comment ne pas souligner ce passage d'un lyrisme si vif, si « jeune » :

Je changerais mon sort au sort d'un braconnier.
Oh ! chasser tout le jour ! en vos allures franches
N'avoir rien qui vous gêne, et dormir sous les branches !
Rire des gens du roi ! chanter pendant l'éclair,
Et vivre libre aux bois, comme l'oiseau dans l'air !

Le cinquième acte, *le Cardinal*, se passe à Beaugency, dans la prison où Didier et Saverny attendent le bourreau. Arrivent presque en même temps Laffemas et Marion : celle-ci, la grâce royale en main ; celui-là, portant l'ordre, également royal, qui révoque cette grâce, car Richelieu l'a fait révoquer. Désespoir de Marion. Mais Laffemas lui propose un marché : qu'elle redevienne un instant, pour lui, la courtisane, et il sauvera Didier ! « Comme égarée », elle finit par suivre le « monstre »... Paraissent les deux condamnés. Un geôlier, gagné

1. Tout n'est pas faux dans le Louis XIII de *Marion*, le roi fut bien ce chasseur-là.

par le marquis de Nangis, offre à Saverny de le faire évader. Saverny refuse, non par dégoût de la vie, certes, mais par affection et l'on dirait par admiration pour Didier, qu'il n'abandonnera pas ! Ni l'un ni l'autre n'ont peur de la mort ; seulement,

...être pendu, voilà ce qui m'ennuie,

avoue le gentilhomme, qui reçoit donc avec joie la nouvelle qu'on leur tranchera la tête. Puis il s'endort, pendant que Didier lui prêche le courage... Mais voici de nouveau Marion. Elle court à Didier. Tout est prêt pour la fuite ! Qu'il mette ce « déguisement ! » Il refuse froidement d'abord, ensuite avec des mots et des cris de rage, — accablant de ses mépris l'infortunée, qui accepte tout, pourvu qu'il parte :

Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien,
Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon âme brisée
Vous bénit ; mais voici l'heure affreuse. Ah ! fuyez !

Le geôlier, son complice, avertit Marion que « l'heure passe »... Elle est passée. On vient chercher les deux jeunes hommes. Mais Didier ira-t-il donc à l'échafaud sans laisser tomber une parole de tendresse, de pardon, sur cette femme qui, après tout, n'a été pour lui qu'amour et dévouement ? Dans le manuscrit reçu par la Comédie française, et lu d'abord par l'auteur à une petite assemblée d'écrivains et d'artistes, il demeurait inexorable. C'est à une observation de Mérimée, après cette première lecture, et à une prière de Mme Dorval, après une répétition de la pièce, que Marion dut son pardon, et le drame le beau dénouement, à la fois humain et grandiose, que l'on verra plus loin.

LE ROI, LE DUC DE BELLEGARDE, L'ANGELY, MARION, LE MARQUIS DE NANGIS, COURTISANS, GARDES.

(Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques pas du roi, et met un genou en terre. Marion tombe à genoux à la porte.)

LE MARQUIS DE NANGIS

Justice !

LE ROI

Contre qui ?

LE MARQUIS DE NANGIS

Contre un tyran sinistre,
Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION

Grâce !

LE ROI

Pour qui?

MARION

Didier.

LE MARQUIS DE NANGIS

Pour le marquis Gaspard
De Saverny.

LE ROI

J'ai vu ces deux noms quelque part.

LE MARQUIS DE NANGIS

Sire, grâce et justice !

LE ROI

Et quel titre est le vôtre?

LE MARQUIS DE NANGIS

Je suis oncle de l'un.

LE ROI, *à Marion.*

Vous?

MARION, *avec fermeté.*

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI

Or çà, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici?

LE MARQUIS DE NANGIS, *montrant tour à tour les deux mains du roi.*

De cette main justice, et de l'autre merci.
Moi, Guillaume, marquis de Nangis, capitaine
De cent lances, baron du mont et de la plaine,
Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,
Requiers mes deux seigneurs, le roi de France et Dieu.
C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.
Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, *bas au marquis.*

Parlez pour les deux, monseigneur !

LE MARQUIS DE NANGIS, *continuant.*

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur

Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.
Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens,
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se relevant.*

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire ;
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale ;
Il ne la frappait point sans y fort regarder ;
Et, bien gardé par elle, il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire avec des gens d'épées
Quelque chose de mieux que des têtes coupées ;
Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché.
On n'avait point alors de tête à bon marché.
Sire ! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas ! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux,
Soient morts depuis longtemps qui ne seraient pas vieux !
Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet !
Sire ! le sang n'est pas une bonne rosée ;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,

Et le peuple des rois évite le balcon
Quand aux dépens du Louvre on peuple Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
Vous amuser, pendant que le bourreau travaille !
Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
Qu'après tout on est fils d'Henri quatre, et Bourbon,
Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
Donc, je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice,
Que ce n'est pas la joie et l'honneur des états
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats,
Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes
Qu'un prêtre qui se paie une dîme de têtes,
Et que cet homme illustre entre les inhumains
Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains !

LE ROI

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
L'aimera.

LE MARQUIS DE NANGIS

Sire !...

LE ROI

Assez. C'est un autre moi-même.

LE MARQUIS DE NANGIS

Sire !...

LE ROI

Plus de harangue à troubler nos esprits !
(*Montrant ses cheveux qui grisonnent.*)
Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris.

LE MARQUIS DE NANGIS

Pourtant, sire, un vieillard, une femme qui pleure !
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure !

LE ROI

Que demandez-vous donc?

LE MARQUIS DE NANGIS

La grâce de Gaspard !

MARION

La grâce de Didier !

LE ROI

Tout ce qu'un roi départ
En grâces, trop souvent est pris à la justice.

MARION

Ah ! sire ! à notre deuil que le roi compatisse !
Savez-vous ce que c'est? Deux jeunes insensés,
Par un duel jusqu'au fond de l'abîme poussés !
Mourir, grand Dieu ! mourir sur un gibet infâme !
Vous aurez pitié d'eux ! — Je ne sais pas, moi femme,
Comment on parle aux rois. Pleurer peut-être est mal ;
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal !
Pourquoi leur en veut-il? Qu'ont-ils fait? Il n'a même
Jamais vu mon Didier. — Hélas ! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux ! les tuer pour un duel !
Leurs mères ! songez donc ! — Ah ! c'est horrible ! — O ciel !
Vous ne le voudrez pas !... — Ah ! femmes que nous sommes,
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes,
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des genoux
Que le regard d'un roi ploie et brise sous nous !
Ils ont eu tort, c'est vrai ! Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez? la jeunesse !
Mon Dieu ! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font?
Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent au fond
Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'emporte
Les choses tous les jours se passent de la sorte ;
Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur,
Sire. — Est-ce pas, messieurs ?— Ah ! Dieu ! l'affreux malheur !
Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têtes !
Oh ! je vous aimerai, sire, si vous le faites !
Grâce ! grâce ! — Oh ! mon Dieu ! si je savais parler,
Vous verriez, vous diriez : Il faut la consoler,
C'est une pauvre enfant, son Didier, c'est son âme... —
J'étouffe. Ayez pitié !

LE ROI

Qu'est-ce que cette dame?

MARION

Une sœur, majesté, qui tremble à vos genoux.
Vous vous devez au peuple.

LE ROI

Oui, je me dois à tous.
Le duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION

Il faut de la pitié, sire !

LE ROI

Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS

Deux enfants de vingt ans, sire ! songez-y bien.
Ah ! leur âge à tous deux fait la moitié du mien.

MARION

Majesté, vous avez une mère, une femme.
Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
Un frère, sire ! — Eh bien ! pitié pour une sœur !...

LE ROI

Un frère? non, madame.
(*Il réfléchit un instant.*)
Ah ! si fait. J'ai Monsieur.
Apercevant la suite du marquis.)
Çà, marquis de Nangis, quelle est cette brigade?
Sommes-nous assiégés? allons-nous en croisade?
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Etes-vous duc et pair?

LE MARQUIS DE NANGIS

Non, sire, je suis mieux
Qu'un duc et pair, créé pour des cérémonies.
Je suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit !

LE ROI

Bien. Dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur. Mais laissez-nous les nôtres sur nos terres.
Nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, *frissonnant.*

Sire! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés,
(*Il tombe à genoux.*)
Et l'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.

Grâce :

(*Le roi fait un signe brusque de colère et de refus. Le marquis se relève lentement.*)

Du roi Henri, votre père et le nôtre,
Je fus le compagnon, et j'étais là quand l'autre...
L'autre monstre, — enfonça le poignard... — Jusqu'au soir
Je gardai mon roi mort, car c'était mon devoir.
Sire ! j'ai vu mon père, hélas ! et mes six frères
Choir tour à tour au choc des factions contraires ;
La femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Maintenant, — le vieillard que vous voyez ici
Est comme un patient qu'un bourreau qui s'en joue
A pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,

(*Mettant la main sur sa poitrine.*)

Et j'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve !

(*Il salue profondément et sort. Marion se lève péniblement, et va tomber mourante dans l'enfoncement de la porte dorée du cabinet du roi.*)

. . . .

(Acte IV, scène VII.)

MARION, DIDIER, SAVERNY, UN CONSEILLER A LA GRAND'-CHAMBRE, LE BOURREAU, PEUPLE, SOLDATS.

MARION, *joignant les mains.*

Oh ! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi !

DIDIER

(*Il se précipite vers Marion, haletant et fondant en larmes.*)

Eh bien, non ! Non, mon cœur se brise ! C'est horrible !
Non, je l'ai trop aimée ! Il est bien impossible
De la quitter ainsi ! — Non ! c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé !
Viens ! oh ! viens dans mes bras !

(*Il la serre convulsivement dans ses bras.*)

Je vais mourir. Je t'aime !
Et te le dire ici, c'est le bonheur suprême !

MARION

Didier !...

(*Il l'embrasse de nouveau avec emportement.*)

DIDIER

Viens ! pauvre femme ! — Ah ! dites-moi, vraiment,
Est-il un seul de vous qui dans un tel moment,
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
Qui s'est à lui sans cesse et tout à fait donnée ?
J'avais tort ! j'avais tort ! — Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon ?
— Oh ! viens, que je te dise ! — Entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
Celle que je vénère enfin, c'est encor toi ! —
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée !
Écoute-moi : — Ma vie est déjà dénouée,
Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.

. . . .

— Écoutez tous. — A l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère !
— Eh bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
— Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut ! —
Marie, ange du ciel que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie : —
Au nom du Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne !

MARION, *étouffée de larmes.*

O ciel !

DIDIER

A ton tour maintenant,

(*Il s'agenouille devant elle.*)

Pardonne-moi !

MARION

Didier !...

DIDIER, *toujours à genoux.*

Pardonne-moi, te dis-je !
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remords.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie !

MARION

Ah !...

DIDIER

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie.

Ou, si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... Je meurs, il faut me consoler !
(*Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève et l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.*)
Adieu ! — Marchons, messieurs !

MARION

(*Elle se jette égarée entre lui et les soldats.*)

Non, c'est une folie !
Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là ! — Messieurs, messieurs, épargnez-nous !
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle ? à genoux ?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'âme
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,
Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas !...

. . . .

DIDIER

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu ?
Ma blessure est profonde, amie ! Elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement si jamais — vois-tu comme je pleure ! —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau !

MARION

Non ! tu vivras pour moi. Sont-ils donc inflexibles ?
Tu vivras !

DIDIER

Ne dis pas des choses impossibles.
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.
Embrasse-moi. Vois-tu, mort, tu m'aimeras mieux.
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée.
Mais vivre près de toi, vivre, l'âme ulcérée,
O ciel ! moi, qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, — peux-tu bien y songer sans effroi ? —
Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées
Que je ne dirais pas, sur les choses passées,
J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir,
Tu serais malheureuse ! — Oh ! laisse-moi mourir !

LE CONSEILLER, *à Marion.*

Il faut dans un instant que le Cardinal passe.
Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION

Le Cardinal ! c'est vrai. Le Cardinal viendra.
Il viendra. Vous verrez, messieurs, qu'il m'entendra.

. . . .

(*Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du Cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, entourée par vingt autres gardes portant des hallebardes et des torches. Elle est écarlate, et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond. Rumeur dans la foule.*)

MARION, *se traînant sur les genoux jusqu'à la litière, et se tordant les bras.*

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce ! grâce pour eux, Monseigneur !

UNE VOIX, *sortant de la litière.*

Pas de grâce !

(*Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cortège des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.*)

MARION, *seule.*

(*Elle se relève à demi, et se traîne sur les mains, en regardant autour d'elle.*)

Qu'a-t-il dit ?... Où sont-ils ?... Didier ! Didier !... Plus rien.
Personne ici !... Ce peuple !... Était-ce un rêve ? ou bien
Est-ce que je suis folle ?

(*Rentre le peuple en désordre. La litière reparaît au fond, par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.*)

Il revient !

LES GARDES, *écartant le peuple.*

Place ! place !

MARION, *debout, échevelée, et montrant la litière au peuple.*

Regardez tous ! voilà l'homme rouge qui passe !

(*Elle tombe sur le pavé.*)

(Acte V, scène VII.)



LA LITIÈRE DE RICHELIEU

Musée Victor-Hugo. AQUARELLE PAR LOUIS BOULANGER

LE ROI S'AMUSE
1832

Joué au Théâtre-Français le 22 novembre 1832, devant une salle houleuse — la préface déclare même « dans un orage », — ce drame fut interdit le lendemain matin, sous prétexte d'immoralité; en fait, à cause des allusions qu'on avait voulu y voir. On prétendait aussi, dans l'entourage du roi Louis-Philippe, que cette pièce, « dont le sujet était l'assassinat d'un roi », pouvait être considérée par le public comme une « apologie du régicide » (*Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, ch. LVIII).

Victor Hugo protesta contre la mesure ministérielle, non seulement dans la préface du drame (30 novembre 1832), mais judiciairement. « Il demanda au Tribunal de commerce si, en présence de la Charte qui abolissait la censure et la confiscation, un ministre avait le droit de censurer et de confisquer une pièce. Le Tribunal de commerce répondit que oui » (*Victor Hugo raconté...*). C'est à cette occasion, d'ailleurs, et devant ce tribunal — sur le conseil de son avocat, Odilon Barrot, — qu'il prononça son premier discours.

La Comédie française reprit la pièce un demi-siècle, jour pour jour, après la représentation de 1832. Mais, si cette « première », que ne suivit pas de « seconde », avait été orageuse, la reprise du 22 novembre 1882 fut trop calme. « Paris — put écrire le fin et brillant critique J.-J. Weiss — était venu au *Roi s'amuse* pour acclamer le poète et le drame ; l'acclamation a expiré sur les lèvres... » Ce fut un peu la faute de l'interprétation, qui parut lente, lourde et même faible. Le rôle central, celui de Triboulet, le fou de François Ier, ne convenait point à l'excellent acteur Got, qui le joua en philosophe. (Il semble, au reste, qu'en 1832 un seul rôle ait été tenu de façon remarquable, celui du pittoresque bandit Saltabadil, confié au tragédien Beauvallet.)

Une deuxième reprise a eu lieu le 15 mai 1911 ; et si la presse, en général, se montra sévère, le public ne ratifia point ce dur jugement. — M. Silvain jouait Triboulet.

Le poète lui-même a fort bien résumé son drame dans la préface. « Voici le fond, dit-il : Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour; triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi parce qu'il est

le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Son seul passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi, brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit ; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice ; il le lâche à travers toutes les familles des gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. Le roi dans les mains de Triboulet n'est qu'un pantin tout-puissant qui brise toutes les existences au milieu desquelles le bouffon le fait jouer. Un jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras, et maudit Triboulet. De ceci découle toute la pièce. Le sujet véritable du drame, c'est *la malédiction de M. de Saint-Vallier*. Écoutez. Vous êtes au second acte. Cette malédiction, sur qui est-elle tombée ? sur Triboulet fou du roi? Non, sur Triboulet qui est homme, qui est père, qui a un cœur, qui a une fille. Triboulet a une fille, tout est là. Triboulet n'a que sa fille au monde, il la cache à tous les yeux, dans un quartier désert, dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion de la débauche et du vice, plus il tient sa fille isolée et murée. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal, car il sait, lui méchant, tout ce qu'on y souffre. Eh bien ! la malédiction du vieillard atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi que Triboulet pousse au rapt, ravira sa fille à Triboulet. Le bouffon sera frappé par la Providence exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. Et puis, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piège au roi pour la venger ; et c'est sa fille qui y tombera. Ainsi Triboulet a deux élèves, le roi et sa fille : le roi qu'il dresse au vice, sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi Mme de Cossé ; c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille ; c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin ; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche. »

En février 1833 — dans la préface de son premier drame en prose : *Lucrèce Borgia*, — Victor Hugo revenait sur

le Roi s'amuse pour en expliquer en ces termes « la pensée intime, cachée sous trois ou quatre écorces concentriques » : « Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète ; placez-la là où elle ressort le mieux, à l'étage le plus infime, le plus souterrain et le plus méprisé de l'édifice social ; éclairez de tous côtés, par le jour sinistre des contrastes, cette misérable créature ; et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il ? C'est que ce sentiment sublime, chauffé selon certaines conditions, transformera sous vos yeux la créature dégradée ; c'est que l'être petit deviendra grand ; c'est que l'être difforme deviendra beau. Au fond, voilà ce que c'est que *le Roi s'amuse*... »

Explication différente, en apparence, de la première, mais qui, au vrai, la complète. *Le Roi s'amuse,* c'est, en effet, tout ensemble, *la malédiction de M. de Saint-Vallier* et la « paternité sanctifiant la difformité physique » (et aussi la difformité morale), comme dit encore la préface de *Lucrèce Borgia.*

Mais, à coup sûr, on a remarqué ces mots : « le jour sinistre des contrastes... ». Victor Hugo avait l'amour des contrastes ; il portait en lui un génie particulier, celui de l'antithèse, lequel s'asservit, on peut le dire, toutes les facultés du poète ; gouvernant sa pensée même, avec autant de force que son imagination, ou sa sensibilité. Or, ce génie, qui lui avait dicté sa définition du drame dans la Préface de *Cromwell* et inspiré en partie *Cromwell, Hernani* et *Marion de Lorme,* où les contrastes psychologiques, sociaux et dramatiques abondent (on a pu le voir), ce génie n'avait pas encore présidé à la conception et à l'exécution d'un drame aussi impérieusement et de façon aussi effective qu'il se plut à le faire pour *le Roi s'amuse.* Aucun contraste encore, dans ce théâtre de Victor Hugo, ne pouvait être comparé à celui ou plutôt à ceux que présentent les personnages du roi et de son fou, non plus qu'à l'antithèse vivante qu'est ce fou. (Et combien d'autres oppositions plus ou moins saillantes — et plus ou moins heureuses, — au cours de ces cinq actes !...)

Quant au personnage de François Ier, il n'est pas faux, si l'on veut. Léger, brutal et débauché, François le fut, c'est certain ; et Victor Hugo, en conduisant le vainqueur de Marignan dans l'ignoble cabaret de Saltabadil, en l'y faisant courtiser Maguelonne, la digne sœur du bandit, n'a pas outragé

la vérité. « Il y a mieux, disait-il dans la préface : l'histoire nous permettait de vous montrer François Ier ivre dans les bouges de la rue du Pélican. » Convenons-en, néanmoins, ne peindre d'un roi comme François Ier, héroïque, intelligent, spirituel, que ses débauches, c'était, en somme, le calomnier.

Le premier acte, qui nous fait assister à une fête de nuit au Louvre, a pour titre : *Monsieur de Saint-Vallier.* — Ce qui nous gâte un peu le véhément discours de l'héroïque vieillard (cadet littéraire de Ruy Gomez et du marquis de Nangis) à François Ier, c'est l'erreur sur laquelle tout ce discours repose, et que résument ces vers célèbres :

Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé.

Diane de Poitiers n'eut pas à payer de son honneur la grâce de son père, qui avait conspiré (1523)... Seulement, si Victor Hugo se trompa, ce fut sur la foi d'une légende très ancienne, et même née peu de temps après que M. de Saint-Vallier eut obtenu sa grâce.

Le second acte a pour titre : *Saltabadil*, et il nous fait connaître le bandit ; mais ce n'est pas chez lui qu'il nous introduit, c'est dans la petite maison où vit Blanche, la fille de Triboulet. — Celui-ci, dans un long monologue, se lamente :

O rage ! être bouffon !... O rage ! être difforme !...

Mais le voici avec Blanche, sa « richesse », son « culte » son « univers » :

Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis,
D'autres ont des parents, des frères, des amis,
Une femme, un mari, des vassaux, un cortège,
D'aïeux et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je ?
Moi, je n'ai que toi seule !...
. . . .
Souris-moi donc un peu. — Ton sourire est charmant...

Il ignore que Blanche aime un soi-disant Gaucher Mahiet, écolier — qui est le roi ; — et sa douleur est effrayante lorsqu'il découvre qu'ayant cru aider à l'enlèvement de Mme de Cossé, c'est à celui de sa fille qu'il a contribué de son mieux.

Le troisième acte a le même titre que le quatrième de *Marion de Lorme* : *le Roi*, et se passe au Louvre, dans une antichambre. — Triboulet devine que Blanche est dans la chambre voisine, avec François Ier, et il insulte les gentilshommes qui, lui ayant « volé » sa fille, défendent maintenant la porte de cette chambre contre lui :

Courtisans ! courtisans ! démons ! race damnée !...

Lorsqu'il revoit Blanche, elle a été déshonorée.

Le quatrième acte, intitulé *Blanche*, nous transporte sur « une grève déserte au bord de la Seine, au-dessous de Saint-Germain »; c'est là qu'est la masure de Saltabadil, et là que se retourne contre Triboulet — par la volonté de Blanche, toujours éprise du roi, et qui se dévoue pour le sauver — le « piège » où celui-ci devait tomber assassiné par le bandit.

Même décor pour le cinquième acte, intitulé *Triboulet*. Ce dernier acte contient le plus célèbre morceau de l'ouvrage, le monologue de Triboulet qui se croit vengé et s'en réjouit d'un cœur féroce, le pied sur le sac où se trouve, pense-t-il, le cadavre du roi, — où, en réalité, Blanche agonise, inerte. Nous allons citer ce long monologue dont J.-J. Weiss écrivait en 1882 : — Il a ses défauts, et d'abord sa longueur, mais « le souffle en est superbe ; il est traversé de grands vers; surtout il est en situation. Victor Hugo y a semé plus de psychologie dramatique qu'il n'en a d'ordinaire. Il a peint le genre d'orgueil qui fait les régicides... Il a donné au langage de Triboulet tous les tons qu'il doit prendre... » — Lorsque le malheureux père aura ouvert le sac, il essayera de sauver Blanche, qui, se relevant à demi, pourra prononcer, « d'une voix éteinte », quelques paroles, puis expirera...

TRIBOULET, *seul, l'œil fixé sur le sac.*

Il est là ! — Mort ! — Pourtant je voudrais bien le voir.
(*Tâtant le sac.*)
C'est égal, c'est bien lui. — Je le sens sous ce voile.
Voici ses éperons qui traversent la toile.
C'est bien lui !
(*Se redressant et mettant le pied sur le sac.*)
Maintenant, monde, regarde-moi.
Ceci c'est un bouffon, et ceci c'est un roi ! —

Et quel roi ! le premier de tous ! le roi suprême !
Le voilà sous mes pieds, je le tiens, c'est lui-même.
La Seine pour sépulcre, et ce sac pour linceul.
Qui donc a fait cela ?
(*Croisant les bras.*)
Hé bien ! oui, c'est moi seul. —
Non, je ne reviens pas d'avoir eu la victoire,
Et les peuples demain refuseront d'y croire.
Que dira l'avenir ? quel long étonnement,
Parmi les nations, d'un tel événement !
Sort, qui nous mets ici, comme tu nous en ôtes !
Une des majestés humaines les plus hautes,
Quoi ! François de Valois, ce prince au cœur de feu,
Rival de Charles-Quint, un roi de France, un dieu
— A l'éternité près, — un gagneur de batailles
Dont le pas ébranlait la base des murailles,
(*Il tonne de temps en temps.*)
L'homme de Marignan, lui qui, toute une nuit,
Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit,
Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,
Ce roi ! de l'univers par sa gloire étoilé,
Dieu ! comme il se sera brusquement en allé !
Emporté tout à coup, dans sa toute-puissance,
Avec son nom, son bruit et sa cour qui l'encense,
Emporté, comme on fait d'un enfant mal venu,
Une nuit qu'il tonnait, par quelqu'un d'inconnu !
Quoi ! cette cour, ce siècle et ce règne, fumée !
Ce roi qui se levait dans une aube enflammée,
Éteint, évanoui, dissipé dans les airs !
Apparu, disparu, — comme un de ces éclairs !
Et peut-être demain des crieurs inutiles,
Montrant des tonnes d'or, s'en iront par les villes,
Et crieront au passant, de surprise éperdu :
A qui retrouvera François premier perdu ! —
C'est merveilleux !
(*Après un silence.*)
Ma fille, ô ma pauvre affligée,
Le voilà donc puni, te voilà donc vengée !
Oh ! que j'avais besoin de son sang ! Un peu d'or,
Et je l'ai !
(*Se penchant avec rage sur le cadavre.*)
Scélérat ! peux-tu m'entendre encor ?

. . . .

Je te tiens.
(*Se penchant de plus en plus sur le sac.*)
M'entends-tu ? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : — Chien ! —
(*Il frappe le cadavre.*)
C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien,
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme.
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau !
(*Se relevant à demi.*)
Oh ! que je voudrais bien qu'il pût m'entendre encore,
Sans pouvoir remuer ! —
(*Se penchant de nouveau.*)
M'entends-tu ? je t'abhorre !
Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis !
(*Se relevant.*)
A l'eau François premier !
(*Il prend le sac par un bout, et le traîne au bord de l'eau.*)

TRIBOULET, *la main sur le sac.*

Allons !

LE ROI, *chantant au fond.*

Souvent femme varie !
Bien fol est qui s'y fie !

TRIBOULET, *tressaillant.*

Quelle voix !... Quoi !
Illusions des nuits, vous jouez-vous de moi ?
(*Il se retourne, et prête l'oreille, effaré. Le roi a disparu, mais on l'entend chanter dans l'éloignement.*)

VOIX DU ROI

Souvent femme varie !
Bien fol est qui s'y fie !

TRIBOULET

O malédiction ! ce n'est pas lui que j'ai !...

(Acte V, scène III.)

RUY BLAS

1838

Entre *le Roi s'amuse* et *Ruy Blas,* Victor Hugo fit jouer trois drames, mais tous les trois en prose. Nous les analyserons dans le second volume de cette *Anthologie.*

Ruy Blas fut représenté pour la première fois le 8 novembre 1838, sur le théâtre de la Renaissance (salle Ventadour), avec un succès qui, malheureusement, ne grandit pas aux représentations suivantes. Dès la seconde, il y eut des coups de sifflet au troisième acte et au quatrième. Et il y en eut davantage les autres soirs, — « jusqu'à la dernière », déclare l'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (ch. LXV), qui donne à peu près le nombre de ces représentations : « une cinquantaine ».

Le grand acteur romantique Frédérick Lemaître obtint, lui, dans le rôle de Ruy Blas, un des triomphes de sa carrière. Triomphe qu'il retrouva en 1841, à la Porte-Saint-Martin, lors de la première reprise du drame... La deuxième eut lieu en 1872 (sans Frédérick Lemaître), à l'Odéon ; puis le drame passa, en 1879, à la Comédie française où il eut pour interprètes également admirables M. Mounet-Sully (Ruy Blas), M. F. Febvre (don Salluste), Coquelin aîné (don César de Bazan), Mme Sarah Bernhardt (doña Maria de Neubourg, la reine d'Espagne, personnage qu'elle avait déjà joué à l'Odéon).

A partir de 1841, d'ailleurs, plus de coups de sifflet ; et le quatrième acte, qui avait été le plus attaqué, réussit toujours de façon éclatante ; ce quatrième acte grâce auquel *Ruy Blas* est la pièce où Victor Hugo a le mieux réalisé son idéal du drame, par l'emploi singulièrement heureux qu'il a fait de l'élément comique.

On lit dans l'importante préface de la pièce : « Le sujet philosophique de *Ruy Blas,* c'est le peuple aspirant aux régions élevées ; le sujet humain, c'est un homme qui aime une femme ; le sujet dramatique, c'est un laquais qui aime une reine ». En effet, dans la pensée de l'auteur, le laquais Ruy Blas, épris de la reine, c'était le peuple.

D'autre part, *Ruy Blas* est une évocation historique, une sorte de fresque vivante nous montrant à la fois, dans l'Espagne de la fin du dix-septième siècle, la décadence d'une

noblesse et la ruine d'une monarchie. « Par le sens historique, dit la préface, *Ruy Blas* se rattache à *Hernani*. Le grand fait de la noblesse se montre, dans *Hernani* comme dans *Ruy Blas*, à côté du grand fait de la royauté. Seulement, dans *Hernani*, comme la royauté absolue n'est pas faite, la noblesse lutte encore contre le roi, ici avec l'orgueil, là avec l'épée ; à demi féodale, à demi rebelle. En 1519, le seigneur vit loin de la cour, dans la montagne, en bandit comme Hernani, ou en patriarche comme Ruy Gomez. Deux cents ans plus tard, la question est retournée. Les vassaux sont devenus des courtisans. Et, si le seigneur sent encore d'aventure le besoin de cacher son nom, ce n'est pas pour échapper au roi, c'est pour échapper à ses créanciers. Il ne se fait pas bandit, il se fait bohémien. — On sent que la royauté absolue a passé pendant de longues années sur ces nobles têtes, courbant l'une, brisant l'autre.

« Et puis, qu'on nous permette ce dernier mot : entre *Hernani* et *Ruy Blas*, deux siècles de l'Espagne sont encadrés ; deux grands siècles, pendant lesquels il a été donné à la descendance de Charles-Quint de dominer le monde ; deux siècles que la Providence, chose remarquable, n'a pas voulu allonger d'une heure, car Charles-Quint naît en 1500, et Charles II meurt en 1700. En 1700, Louis XIV héritait de Charles-Quint, comme en 1800 Napoléon héritait de Louis XIV. Ces grandes apparitions de dynasties, qui illuminent par moments l'histoire, sont pour l'auteur un beau et mélancolique spectacle sur lequel ses yeux se fixent souvent. Il essaie parfois d'en transporter quelque chose dans ses œuvres. Ainsi il a voulu remplir *Hernani* du rayonnement d'une aurore, et couvrir *Ruy Blas* des ténèbres d'un crépuscule. Dans *Hernani*, le soleil de la maison d'Autriche se lève ; dans *Ruy Blas*, il se couche... »

« Les vassaux devenus courtisans » sont représentés par don Salluste, l'ambitieux transformé « en démon » par sa disgrâce. Le seigneur devenu « bohémien », c'est le joyeux et généreux don César de Bazan. Quant au roi, le poète n'avait pas à le faire voir. Ce Charles II est justement dans la pièce ce qu'il est dans l'histoire, « une ombre ». Et, si la reine n'est pas, elle, dans *Ruy Blas*, ce que fut Marie-Anne de Neubourg, « femme avide et violente, obsédant de captations le chevet d'un mari malade [1] » ; si Victor Hugo a fait de cette créature antipathique une des plus touchantes images de

1. Paul de Saint-Victor, *Hommes et dieux*, p. 292.

la mélancolie, de la noblesse d'âme et de la bonté féminines ; si, en un mot, il l'a délicieusement transfigurée, c'est tout au profit de l'œuvre, dont la vérité historique générale ne pouvait aucunement souffrir de cette métamorphose d'un personnage tiré des limbes de l'histoire. Aussi bien, suivant la remarque de Paul de Saint-Victor, cette transformation n'était qu'une « transposition nécessitée par l'époque où Victor Hugo a placé son drame. Toutes les grâces et toutes les tristesses attribuées à Marie-Anne de Neubourg reviennent à la première femme de Charles II, la douce Marie-Louise d'Orléans, qui mourait empoisonnée — par l'ennui peut-être, — quelques années auparavant[1] ».

Intitulé *Don Salluste*, le premier acte de *Ruy Blas* se passe à Madrid, dans le palais du roi. C'est le mieux composé, le plus vigoureux, enfin le plus dramatique des premiers actes écrits par Victor Hugo. Il est même trop bien fait. Tout s'y « machine » trop bien en prévision de la crise. Et, chose plus grave, Ruy Blas, à la fin, y est par trop naïf... La première scène est une exposition saisissante où éclate toute la rage haineuse du grand seigneur et haut fonctionnaire « chassé », qui jure de se venger effroyablement. Et de qui ? de la reine, auteur de sa disgrâce... Mais voici don César de Bazan. » Chapeau défoncé ; grande cape déguenillée qui ne laisse voir de sa toilette que des bas mal tirés et des souliers crevés. Épée de spadassin. » Avec cela, comme don Salluste va le dire,

... plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance,

et, par surcroît — nous l'avons dit nous-même, à peu près — d'une gaîté folle, d'une bonne humeur invincible... Don Salluste l'a fait venir, pensant que ce « gueux », cette espèce de « bandit », serait homme peut-être à l'aider dans sa vengeance. Il lui promet des merveilles :

Je veux payer vos dettes,
Vous rendre vos palais, vous remettre à la cour,
Et refaire de vous un beau seigneur d'amour.

Et, tout de suite, il lui donne une bourse pleine d'or; et, ma foi, don César trouve à son parent beaucoup d'esprit. Mais à peine don Salluste a-t-il découvert son but, sans même

1. *Victor Hugo*, p. 134.

avoir eu le temps de nommer la femme dont il veut se venger, que le « gueux » s'indigne et s'écrie :

Celui qui bassement et tortueusement
Se venge, ayant le droit de porter une lame,
Noble, par une intrigue, homme, sur une femme,
Et qui, né gentilhomme, agit en alguazil,
Celui-là — fût-il grand de Castille, fût-il
Suivi de cent clairons sonnant des tintamarres,
Fût-il tout harnaché d'ordres et de chamarres,
Et marquis, et vicomte, et fils des anciens preux —
N'est pour moi qu'un maraud sinistre et ténébreux
Que je voudrais, pour prix de sa lâcheté vile,
Voir pendre à quatre clous au gibet de la ville.

Don Salluste bat habilement en retraite : il voulait simplement éprouver son cousin !... Et il va lui chercher cinq cents ducats promis tout à l'heure ; le laissant avec Ruy Blas, que nous avons vu, pendant la première scène, exécuter quelques ordres de don Salluste, et qui vient de rentrer. Don César, ou plutôt Zafari (seul, don Salluste sait son vrai nom) et Ruy Blas se sont connus jadis, et fraternellement aimés ; celui-là déjà « gueux » et superbement insouciant, celui-ci un « rêveur » qui jetait vers le ciel ses pensées et ses vœux « en strophes insensées », espérant tout de la vie, — et de qui la vie a fait un laquais. N'est-il pas en livrée ? Du moins il y est depuis ce matin. Hier encore, il servait don Salluste dans « un logis inconnu », où le marquis, dit-il, introduit « quelquefois, à la nuit », des hommes masqués, par une porte secrète « dont il a seul la clef ». Là, ajoute Ruy Blas :

Là, de deux noirs muets je suis le compagnon.
Je suis pour eux le maître. Ils ignorent mon nom.

On verra au troisième acte, et après, l'importance de ces détails.

Mais ce qui surtout rend sa livrée odieuse à Ruy Blas, c'est son amour pour la reine ; et le voilà dépeignant cet amour, avec un lyrisme éperdu, qui nous montre à plein en lui un frère poétique d'Hernani et de Didier, dont il sera, de façon originale, certes, un frère dramatique. — Rentre don Salluste. Il remet « l'argent » à don César, puis ouvre une porte, et, désignant le bohème à trois alguazils, il leur commande de s'emparer de lui à sa sortie du palais, de l'embarquer, et de

le vendre en mer « aux corsaires d'Afrique »... Seul avec Ruy Blas — dont, évidemment, il a entendu la confession, — il lui dicte, pour sa « reine d'amour », assure-t-il, « doña Praxedis », le billet suivant :

> « ... Un danger terrible est sur ma tête,
> « Ma reine seule peut conjurer la tempête,
> « En venant me trouver ce soir dans ma maison.
> « Sinon, je suis perdu. »

Et ce billet, il le fait signer : « César »... Et Ruy Blas, tranquillement, écrit encore sous la dictée de son maître :

> « ... Moi, Ruy Blas,
> « Laquais de monseigneur le marquis de Finlas,
> « En toute occasion, ou secrète ou publique,
> « M'engage à le servir comme un bon domestique... »

Et il signe de son nom, met la date, et tend le papier à don Salluste, qui le serre avec l'autre dans son portefeuille.

Il ne commence à s'étonner qu'en voyant son maître l'habiller en seigneur, et le présenter, aux courtisans qui entrent, comme son cousin don César revenu des Indes. Ce n'est pas tout. La reine ayant paru, dans la pompe ordinaire de son cortège, don Salluste force Ruy Blas, qui la regarde « effaré, comme absorbé par cette resplendissante vision », à se couvrir, puisqu'il est « grand d'Espagne » ! Les derniers mots de l'acte sont ceux-ci :

RUY BLAS, *bas.*

Et que m'ordonnez-vous, seigneur, présentement ?

DON SALLUSTE, *lui montrant la reine.*

De plaire à cette femme, et d'être son amant.

(Il lui a, entre temps, donné sa petite maison ; n'en voulant du moins garder que « les clefs secrètes ».)

Le deuxième acte, intitulé *la Reine d'Espagne,* nous ouvre le salon où doña Maria de Neubourg passe une partie de ses journées avec ses femmes, sous l'irritante surveillance de la camarera mayor, gardienne implacable de l'étiquette. Mais, à ce tableau des servitudes auxquelles devait se plier une reine d'Espagne, succède un monologue qui nous découvre toute l'âme ardente et rêveuse de l'épouse délaissée

de Charles II. Un inconnu — que nous connaissons, nous — s'est blessé, il y a quelques jours, en franchissant le mur du parc, pour déposer, comme d'habitude, sur un banc, de certaines fleurs qu'elle aime ; une nuit même, il a fait plus, il a mis dans le bouquet une lettre. Et elle rêve à tout cela, non sans remords ; elle veut prier, mais « la dentelle » (le morceau de dentelle qu'elle a trouvé accroché au mur), « la fleur, la lettre, c'est du feu ! » Et elle ne peut s'empêcher de relire « une dernière fois » cette lettre que, pour « la dernière fois » toujours, elle relit « depuis un mois » :

« Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
« Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;
« Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile;
« Qui pour vous donnera son âme, s'il le faut,
« Et qui se meurt en bas quand vous brillez en haut... »

Mais on annonce une lettre du roi, — que voici :

« Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups. »

Et cette ligne n'est pas même de la main du roi... Il l'a signée, mais il l'avait dictée... à qui ? La reine, examinant l'écriture, y reconnaît, avec stupeur, celle de l'inconnu. D'incident en incident, elle va être amenée, du reste, à soupçonner puis à se convaincre que cet inconnu est le personnage même envoyé par le roi et qui est là, devant elle, sous le nom de « César de Bazan, comte de Garofa ». De son côté, le faux César devine, non, acquiert en dix secondes la certitude que la reine a été touchée par son amour.

Il est ivre de joie, lorsqu'un vieux héron de cour, don Guritan, amoureux, lui aussi, de la reine, le provoque ; mais la reine, avertie, ordonne gentiment au vieil amoureux de quitter Madrid à l'instant, pour aller porter une cassette à son père l'électeur de Neubourg. Bon voyage, monsieur le héron !

Le troisième acte, intitulé *Ruy Blas*, est à lui seul un drame. La première idée de Victor Hugo, d'ailleurs, « avait été que la pièce commençât par le troisième acte : Ruy Blas, premier ministre, duc d'Olmedo, tout-puissant, aimé de la reine ; un laquais entre, donne des ordres à ce tout-puissant, lui fait fermer une fenêtre, et ramasser son mouchoir. Tout se serait expliqué après... » (*Victor Hugo raconté...*). L'auteur fit bien, croyons-nous, de préférer « un effet de gradation » à un « effet

d'étonnement »; mais ce qui est sûr, c'est que ce troisième acte, violemment antithétique, serait à louer — à applaudir — d'un bout à l'autre, si la fin en était aussi vraisemblable qu'elle est dramatique. — Nous voyons d'abord Ruy Blas au pinacle, et digne par son caractère, par son génie même, de cette élévation pour ainsi dire miraculeuse, qu'il doit à l'amour de la reine. Tout le monde sait et l'on pourra relire tout à l'heure le foudroyant discours de son patriotisme indigné, aux membres du « conseil privé du roi », qui ne pensent qu'à se disputer les dernières richesses du royaume.

Et l'éloquent premier ministre ne se borne point à flétrir tous ces rapaces; il en exile deux des plus importants, ajoutant pour les autres :

Quiconque ne veut pas marcher dans mon chemin
Peut suivre ces messieurs.

La séance terminée, la reine soulève une tapisserie derrière laquelle elle a tout entendu, et « fixe sur Ruy Blas un regard d'admiration et de respect ». Et c'est alors, entre elle et lui, un duo d'amour aussi touchant qu'aucun de ceux de *Marion de Lorme* ou d'*Hernani*, mais qui emprunte aux circonstances, au passé de Ruy Blas (passé toujours ignoré de la reine, il va de soi), et à l'exceptionnel prestige de l'héroïne une grandeur et un tragique très particuliers :

Je t'admire !
Autrefois une fleur, à présent un empire !
D'abord je t'ai vu bon, et puis je te vois grand.
Mon Dieu ! c'est à cela qu'une femme se prend...

Enfin :

Don César, je vous donne mon âme.
Reine pour tous, pour vous je ne suis qu'une femme.
Par l'amour, par le cœur, duc, je vous appartiens.
J'ai foi dans votre honneur pour respecter le mien.
Quand vous m'appellerez, je viendrai. Je suis prête...

Et, avant de lui dire adieu, et de disparaître, elle le baise au front.

Il reste seul, « comme absorbé dans une contemplation angélique » :

Devant moi tout un monde, un monde de lumière,

Comme ces paradis qu'en songe nous voyons,
S'entr'ouvre en m'inondant de vie et de rayons !
. . . .
Donc je marche vivant dans mon rêve étoilé !...

Mais un homme lui a mis brusquement la main sur l'épaule : « Bonjour ! ». C'est don Salluste, habillé en laquais (il porte la livrée de Ruy Blas). Et tout l'orgueil, l'enthousiasme et le génie du pseudo-césar, qui cependant est bien « le maître », comme a dit la reine, l'abandonnent ! « Pâle de honte et de désespoir », il obéit aux ordres du démon, qui lui coupe ses essais de dissertation politique par :

Faites-moi le plaisir de fermer la croisée,

ou :

... Pardon ! ramassez-moi mon mouchoir.

Et, lorsqu'il sent — enfin ! — que le but du marquis a été, est encore de se servir de lui, comme d'un instrument, pour perdre la reine, il ne sait d abord que gémir, et ensuite se jeter et se traîner aux pieds du monstre :

Ayez pitié de moi !... Grâce ! Ayez pitié d'elle !

Brutalement raillé, il a, sans doute, un sursaut de révolte ; mais don Salluste lui rappelle le fameux billet : « Moi, Ruy Blas ... », etc., billet que la reine pourra lire demain, si le signataire le désire ; et alors :

Il suffit. — Je ferai, monsieur, ce qu'il vous plaît.

Or, ce qui plaît à don Salluste, c'est que Ruy Blas l'attende demain dans la maison qu'il lui a donnée, et qu'il y ait là,

... dans le jardin, caché sous un feuillage,
Un carrosse attelé tout prêt pour un voyage.

Le quatrième acte, intitulé *Don César*, se passe dans la petite maison où Ruy Blas a promis de se trouver le lendemain. Il a tenu parole : le voici. Mais, après s'être enfin avisé d'un moyen — qui échouera — de sauver la reine, il s'en va. Don César le remplace. Don César, tombé de la cheminée par où il vient d'échapper aux mêmes alguazils qui l'ont naguère

embarqué, vendu : car, à peine de retour à Madrid, « c'est fort ! » ils l'ont rencontré, d'où « poursuite enragée » et « fuite éperdue ». — Nous citerons tout l'exhilarant et délicieux monologue. — L'acte, que don César remplit de sa verve inépuisable, est une suite d'imbroglios causés par sa présence, mais qui, en somme, n'arrêtent pas le cours des événements, le favoriseront plutôt. Le joyeux bohème ne fait-il pas écrire : « Venez », par un des « noirs muets » du logis, au dos d'une lettre de rendez-vous reçue par une « dame » qui, craignant « quelque piège », envoie demander à « don César » s'il lui a bien, tout à l'heure, adressé « ce message » ? Or, cette dame — lecteurs et spectateurs le devinent immédiatement — c'est la reine, et le message c'est le premier billet dicté par don Salluste à Ruy Blas, au premier acte. Le marquis l'a expédié ce matin même... Tout en restant comique, l'acte finit sur une victoire de l'infernal personnage, qui vient d'arriver. Menacé d'un scandale par don César, don Salluste fait mener le gueux en prison.

Après la comédie, la tragédie, et la plus tragique ! C'est le cinquième acte, intitulé *le Tigre et le Lion*. Il est très beau. « Même chambre », mais la nuit venue. Émouvant monologue de Ruy Blas, pour commencer :

Jusqu'au soir, au hasard, j'ai marché dans les rues.
J'espère en ce moment. Je suis calme. La nuit,
On pense mieux...

Il croit la reine sauvée, et se prépare à mourir. Il saisit déjà « convulsivement » une fiole de poison, lorsque la reine paraît. Epouvanté, il la supplie puis lui ordonne de partir. Mais elle :

Vous touchez à quelque instant funeste.
Vous voulez m'écarter de vos dangers. — Je reste.

Aussi bien, elle est dans le piège ! Voici don Salluste, qui, masqué, lui a ouvert la porte de la maison. Il lui présente un parchemin qu'elle n'aura qu'à signer : c'est une lettre au roi, où elle se démet de son titre de reine... Une voiture — don Salluste y a mis « beaucoup d'or » — attend les amants, qui pourront aisément gagner le Portugal :

César vous aime.
Il est digne de vous. Il est, sur mon honneur,
De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur

Ayant donjon sur roc, et fief dans la campagne.
Il est duc d'Olmedo, Bazan et grand d'Espagne...

Mais Ruy Blas, las de mentir ou de laisser mentir pour lui, éclate

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !

On trouvera plus loin la suite et la fin de la scène, qui est magnifique et terrible, aboutissant à l'assassinat du « tigre » par « le lion » réveillé. Elle est, d'ailleurs, suivie d'une autre belle scène — la dernière du drame, — que nous donnerons tout entière : car Ruy Blas, ayant « puni », s'empoisonne, et meurt dans les bras de la reine, qui lui a pardonné.

LE CONSEIL PRIVÉ DU ROI, RUY BLAS

RUY BLAS, *survenant.*

Bon appétit, messieurs ! —
(*Tous se retournent. Silence de surprise et d'inquiétude. Ruy Blas se couvre, croise les bras, et poursuit en les regardant en face.*)
O ministres intègres !
Conseillers vertueux ! voilà votre façon
De servir, serviteurs qui pillez la maison !
Donc vous n'avez pas honte et vous choisissez l'heure,
L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure !
Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
Que remplir votre poche et vous enfuir après !
Soyez flétris, devant votre pays qui tombe,
Fossoyeurs qui venez le voler dans sa tombe !
— Mais voyez, regardez, ayez quelque pudeur.
L'Espagne et sa vertu, l'Espagne et sa grandeur,
Tout s'en va. — Nous avons, depuis Philippe quatre,
Perdu le Portugal, le Brésil, sans combattre ;
En Alsace Brisach, Steinfort en Luxembourg ;
Et toute la Comté jusqu'au dernier faubourg ;
Le Roussillon, Ormuz, Goa, cinq mille lieues
De côte, et Fernambouc, et les Montagnes Bleues !
Mais voyez. — Du ponant jusques à l'orient,
L'Europe, qui vous hait, vous regarde en riant.

Comme si votre roi n'était plus qu'un fantôme,
La Hollande et l'Anglais partagent ce royaume ;
Rome vous trompe ; il faut ne risquer qu'à demi
Une armée en Piémont, quoique pays ami ;
La Savoie et son duc sont pleins de précipices ;
La France pour vous prendre attend des jours propices.
L'Autriche aussi vous guette. Et l'infant bavarois
Se meurt, vous le savez. — Quant à nos vice-rois,
Médina, fou d'amour, emplit Naples d'esclandres,
Vaudémont vend Milan, Legañez perd les Flandres.
Quel remède à cela ? — L'état est indigent,
L'état est épuisé de troupes et d'argent ;
Nous avons sur la mer, où Dieu met ses colères,
Perdu trois cents vaisseaux, sans compter les galères.
Et vous osez !... — Messieurs, en vingt ans, songez-y,
Le peuple, — j'en ai fait le compte, et c'est ainsi ! —
Portant sa charge énorme et sous laquelle il ploie,
Pour vous, pour vos plaisirs, pour vos filles de joie,
Le peuple misérable et qu'on pressure encor,
A sué quatre cent trente millions d'or !
Et ce n'est pas assez ! et vous voulez, mes maîtres !... —
Ah ! j'ai honte pour vous ! — Au dedans routiers, reîtres,
Vont battant le pays et brûlant la moisson.
L'escopette est braquée au coin de tout buisson.
Comme si c'était peu de la guerre des princes,
Guerre entre les couvents, guerre entre les provinces,
Tous voulant dévorer leur voisin éperdu,
Morsures d'affamés sur un vaisseau perdu !
Notre église en ruine est pleine de couleuvres ;
L'herbe y croît. Quant aux grands,des aïeux,mais pas d'œuvre;
Tout se fait par intrigue et rien par loyauté.
L'Espagne est un égout où vient l'impureté
De toute nation. — Tout seigneur à ses gages
A cent coupe-jarrets qui parlent cent langages :
Génois, sardes, flamands. Babel est dans Madrid.
L'alguazil, dur au pauvre, au riche s'attendrit.
La nuit on assassine, et chacun crie : A l'aide !
— Hier on m'a volé, moi, près du pont de Tolède ! —
La moitié de Madrid pille l'autre moitié.
Tous les juges vendus. Pas un soldat payé.
Anciens vainqueurs du monde, espagnols que nous sommes,
Quelle armée avons-nous ? A peine six mille hommes,
Qui vont pieds nus. Des gueux, des juifs, des montagnards,
S'habillant d'une loque et s'armant de poignards.

Aussi d'un régiment toute bande se double.
Sitôt que la nuit tombe, il est une heure trouble
Où le soldat douteux se transforme en larron.
Matalobos a plus de troupes qu'un baron.
Un voleur fait chez lui la guerre au roi d'Espagne.
Hélas ! les paysans qui sont dans la campagne
Insultent en passant la voiture du roi.
Et lui, votre seigneur, plein de deuil et d'effroi,
Seul, dans l'Escurial, avec les morts qu'il foule,
Courbe son front pensif sur qui l'empire croule !
— Voilà ! — L'Europe, hélas ! écrase du talon
Ce pays qui fut pourpre et n'est plus que haillon.
L'état s'est ruiné dans ce siècle funeste,
Et vous vous disputez à qui prendra le reste !
Ce grand peuple espagnol aux membres énervés,
Qui s'est couché dans l'ombre et sur qui vous vivez,
Expire dans cet antre où son sort se termine,
Triste comme un lion mangé par la vermine !
— Charles-Quint, dans ces temps d'opprobre et de terreur,
Que fais-tu dans ta tombe, ô puissant empereur?
Oh ! lève-toi ! viens voir ! — Les bons font place aux pires.
Ce royaume effrayant, fait d'un amas d'empires,
Penche... Il nous faut ton bras ! au secours, Charles-Quint !
Car l'Espagne se meurt, car l'Espagne s'éteint !
Ton globe, qui brillait dans ta droite profonde,
Soleil éblouissant qui faisait croire au monde
Que le jour désormais se levait à Madrid,
Maintenant, astre mort, dans l'ombre s'amoindrit,
Lune aux trois quarts rongée et qui décroît encore,
Et que d'un autre peuple effacera l'aurore !
Hélas ! ton héritage est en proie aux vendeurs.
Tes rayons, ils en font des piastres ! Tes splendeurs,
On les souille ! — O géant ! se peut-il que tu dormes?
On vend ton sceptre au poids ! un tas de nains difformes
Se taillent des pourpoints dans ton manteau de roi ;
Et l'aigle impérial, qui, jadis, sous ta loi,
Couvrait le monde entier de tonnerre et de flamme,
Cuit, pauvre oiseau plumé, dans leur marmite infâme !

. . . .

(Acte III, scène II.)

DON CÉSAR

(*Effaré, essoufflé, décoiffé, étourdi, avec une expression joyeuse et inquiète en même temps.*)

Tant pis ! c'est moi !

(*Il se relève en se frottant la jambe sur laquelle il est tombé, et s'avance dans la chambre avec force révérences et chapeau bas.*)

Pardon ! ne faites pas attention, je passe.
Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.
J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché !

(*Il s'arrête au milieu de la chambre et s'aperçoit qu'il est seul.*)

— Personne? — sur le toit tout à l'heure perché,
J'ai cru pourtant ouïr un bruit de voix. — Personne !

(*S'asseyant dans un fauteuil.*)

Fort bien. Recueillons-nous. La solitude est bonne.
— Ouf ! que d'événements ! — J'en suis émerveillé
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.
Primo, ces alguazils qui m'ont pris dans leurs serres ;
Puis cet embarquement absurde ; ces corsaires ;
Et cette grosse ville où l'on m'a tant battu ;
Et les tentations faites sur ma vertu
Par cette femme jaune ; et mon départ du bagne ;
Mes voyages ; enfin, mon retour en Espagne ;
Puis, quel roman ! le jour où j'arrive, c'est fort,
Ces mêmes alguazils rencontrés tout d'abord !
Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue ;
Je saute un mur ; j'avise une maison perdue
Dans les arbres, j'y cours ; personne ne me voit ;
Je grimpe allègrement du hangar sur le toit ;
Enfin, je m'introduis dans le sein des familles
Par une cheminée où je mets en guenilles
Mon manteau le plus neuf qui sur mes chausses pend !
— Pardieu ! monsieur Salluste est un grand sacripant !

(*Se regardant dans une petite glace de Venise posée sur le grand coffre à tiroirs sculptés.*)

— Mon pourpoint m'a suivi dans mes malheurs. Il lutte.

(*Il ôte son manteau et mire dans la glace son pourpoint de satin rose usé, déchiré et rapiécé ; puis il porte vivement la main à sa jambe avec un coup d'œil vers la cheminée.*)

Mais ma jambe a souffert diablement dans ma chute !

(*Il ouvre les tiroirs du coffre. Dans l'un d'entre eux il trouve un manteau de velours vert clair, brodé d'or, le manteau donné par don Salluste à Ruy Blas. Il examine le manteau, et le compare au sien.*)

— Ce manteau me paraît plus décent que le mien.

(*Il jette le manteau vert sur ses épaules et met le sien à la place dans le coffre, après l'avoir soigneusement plié ; il y ajoute son chapeau, qu'il enfonce sous le manteau d'un coup de poing; puis il referme le tiroir. Il se promène fièrement, drapé dans le beau manteau brodé d'or.*)

C'est égal, me voilà revenu. Tout va bien.
Ah ! mon très cher cousin, vous voulez que j'émigre
Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre !
Mais je vais me venger de vous, cousin damné,
Épouvantablement, quand j'aurai déjeuné.
J'irai, sous mon vrai nom, chez vous, traînant ma queue
D'affreux vauriens sentant le gibet d'une lieue,
Et je vous livrerai vivant aux appétits
De tous mes créanciers — suivis de leurs petits.

(*Il aperçoit dans un coin une magnifique paire de bottines à canons de dentelles. Il jette lestement ses vieux souliers, et chausse sans façon les bottines neuves.*)

Voyons d'abord où m'ont jeté ses perfidies.

(*Après avoir examiné la chambre de tous côtés.*)

Maison mystérieuse et propre aux tragédies.
Portes closes, volets barrés, un vrai cachot.
Dans ce charmant logis on entre par en haut,
Juste comme le vin entre dans les bouteilles.

(*Avec un soupir.*)

— C'est bien bon, du bon vin ! —

(*Il aperçoit la petite porte à droite, l'ouvre, s'introduit vivement dans le cabinet avec lequel elle communique, puis rentre avec des gestes d'étonnement.*)

Merveille des merveilles !
Cabinet sans issue où tout est clos aussi !

(*Il va à la porte du fond, l'entr'ouvre, et regarde au dehors; puis il la laisse retomber, et revient sur le devant.*)

Personne ! — Où diable suis-je? — Au fait j'ai réussi
A fuir les alguazils. Que m'importe le reste?
Vais-je pas m'effarer et prendre un air funeste
Pour n'avoir jamais vu de maison faite ainsi?

(*Il se rassied sur le fauteuil, bâille, puis se relève presque aussitôt.*)

Ah çà, mais — je m'ennuie horriblement ici !

(*Avisant une petite armoire dans le mur, à gauche, qui fait le coin du pan coupé.*)

Voyons, ceci m'a l'air d'une bibliothèque.

(*Il y va et l'ouvre. C'est un garde-manger bien garni.*)

Justement. — Un pâté, du vin, une pastèque.

C'est un en-cas complet. Six flacons bien rangés !
Diable ! sur ce logis j'avais des préjugés.
(*Examinant les flacons l'un après l'autre.*)
C'est d'un bon choix. — Allons ! l'armoire est honorable.
(*Il va chercher dans un coin la petite table ronde, l'apporte sur le devant et la charge joyeusement de tout ce que contient le garde-manger, bouteilles, plats, etc.; il ajoute un verre, une assiette, une fourchette, etc. — Puis il prend une des bouteilles.*)
Lisons d'abord ceci.
(*Il emplit le verre, et boit d'un trait.*)
C'est une œuvre admirable
De ce fameux poète appelé le soleil !
Xérès-des-Chevaliers n'a rien de plus vermeil.
(*Il s'assied, se verse un second verre et boit.*)
Quel livre vaut cela ? Trouvez-moi quelque chose
De plus spiritueux !
(*Il boit*)
Ah Dieu, cela repose !
Mangeons.
(*Il entame le pâté.*)
Chiens d'alguazils ! je les ai déroutés.
Ils ont perdu ma trace.
(*Il mange.*)
Oh ! le roi des pâtés!
Quant au maître du lieu, s'il survient, —
(*Il va au buffet et en rapporte un verre et un couvert qu'il pose sur la table.*)
Je l'invite!
— Pourvu qu'il n'aille pas me chasser ! Mangeons vite.
(*Il met les morceaux doubles.*)
Mon dîner fait, j'irai visiter la maison.
Mais qui peut l'habiter? peut-être un bon garçon.
Ceci peut ne cacher qu'une intrigue de femme.
Bah ! quel mal fais-je ici? qu'est-ce que je réclame?
Rien, — l'hospitalité de ce digne mortel.
A la manière antique,
(*Il s'agenouille à demi et entoure la table de ses bras.*)
en embrassant l'autel.
(*Il boit.*)
D'abord, ceci n'est point le vin d'un méchant homme,
Et puis, c'est convenu, si l'on vient, je me nomme.
Ah ! vous endiablerez, mon vieux cousin maudit !
Quoi, ce bohémien? ce galeux? ce bandit?

Ce Zafari? ce gueux? ce va-nu-pieds?... — Tout juste !
Don César de Bazan, cousin de don Salluste !
Oh ! la bonne surprise ! et dans Madrid quel bruit !
Quand est-il revenu? ce matin? cette nuit?
Quel tumulte partout en voyant cette bombe,
Ce grand nom oublié qui tout à coup retombe !
Don César de Bazan ! oui, messieurs, s'il vous plaît.
Personne n'y pensait, personne n'en parlait,
Il n'était donc pas mort? il vit, messieurs, mesdames !
Les hommes diront : Diable ! — Oui-da ! diront les femmes.
Doux bruit, qui vous reçoit rentrant dans vos foyers,
Mêlé de l'aboiement de trois cents créanciers !
Quel beau rôle à jouer ! — Hélas ! l'argent me manque.
(*Bruit à la porte.*)
On vient ! Sans doute on va comme un vil saltimbanque
M'expulser. — C'est égal, ne fais rien à demi,
César !
(*Il s'enveloppe de son manteau jusqu'aux yeux. La porte du fond s'ouvre. Entre un laquais en livrée, portant sur son dos une grosse sacoche.*)

(Acte IV, scène II.)

RUY BLAS, LA REINE, DON SALLUSTE

. . . .

RUY BLAS

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !
(*Arrachant des mains de la reine la plume, et le parchemin qu'il déchire.*)
Ne signez pas, Madame ! — Enfin ! — Je suffoquais !

LA REINE

Que dit-il ? Don César !

RUY BLAS, *laissant tomber sa robe, et se montrant vêtu de la livrée. Sans épée.*

Je dis que je me nomme
Ruy Blas, et que je suis le valet de cet homme !
(*Se retournant vers don Salluste.*)
Je dis que c'est assez de trahison ainsi,
Et que je ne veux pas de mon bonheur ! — Merci !
— Ah ! vous avez eu beau me parler à l'oreille ! —
Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,
Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,
Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,

Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme.
J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme !

DON SALLUSTE, *à la reine, froidement.*

Cet homme est en effet mon valet.
(*A Ruy Blas, avec autorité.*)
Plus un mot.

LA REINE, *laissant enfin échapper un cri de désespoir, et se tordant les mains.*

Juste ciel !

DON SALLUSTE, *poursuivant.*

Seulement, il a parlé trop tôt.
(*Il croise les bras et se redresse, avec une voix tonnante.*)
Eh bien, oui ! maintenant disons tout ! Il n'importe !
Ma vengeance est assez complète de la sorte.
(*A la reine.*)
Qu'en pensez-vous ? — Madrid va rire, sur ma foi !
Ah ! vous m'avez cassé ! je vous détrône, moi.
Ah ! vous m'avez banni ! je vous chasse, et m'en vante.
Ah ! vous m'avez pour femme offert votre suivante !
(*Il éclate de rire.*)
Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant !
Vous pourrez l'épouser aussi, certainement !
Le roi s'en va ! — Son cœur sera votre richesse,
(*Il rit.*)
Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse !
(*Grinçant des dents.*)
Ah ! vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,
Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez !
(*Pendant qu'il a parlé, Ruy Blas est allé à la porte du fond et en a poussé le verrou, puis il s'est approché de lui sans qu'il s'en soit aperçu, par derrière, à pas lents. Au moment où don Salluste achève, fixant des yeux pleins de haine et de triomphe sur la reine anéantie, Ruy Blas saisit l'épée du marquis par la poignée, et la tire vivement.*)

RUY BLAS, *terrible, l'épée de don Salluste à la main.*

Je crois que vous venez d'insulter votre reine !
(*Don Salluste se précipite vers la porte, Ruy Blas la lui barre.*)
— Oh ! n'allez point par là ; ce n'en est pas la peine,
J'ai poussé le verrou depuis longtemps déjà. —
Marquis, jusqu'à ce jour Satan te protégea,
Mais, s'il veut t'arracher de mes mains, qu'il se montre.
— A mon tour ! — On écrase un serpent qu'on rencontre.

— Personne n'entrera, ni tes gens, ni l'enfer !
Je te tiens écumant sous mon talon de fer !...
— Cet homme vous parlait insolemment, Madame ?
Je vais vous expliquer. Cet homme n'a point d'âme,
C'est un monstre. En riant, hier il m'étouffait.
Il m'a broyé le cœur à plaisir. Il m'a fait
Fermer une fenêtre. et j'étais au martyre !
Je priais ! je pleurais ! je ne peux pas vous dire...
(*Au marquis.*)
Vous contiez vos griefs dans ces derniers moments.
Je ne répondrai pas à vos raisonnements,
Et d'ailleurs je n'ai pas compris. — Ah ! misérable !
Vous osez — votre reine, une femme adorable !
Vous osez l'outrager quand je suis là ! — Tenez,
Pour un homme d'esprit, vraiment vous m'étonnez !
Et vous vous figurez que je vous verrai faire
Sans rien dire ! — Écoutez, quelle que soit sa sphère,
Monseigneur, lorsqu'un traître, un fourbe tortueux,
Commet de certains faits rares et monstrueux,
Noble ou manant, tout homme a droit, sur son passage,
De venir lui cracher sa sentence au visage,
Et de prendre une épée, une hache, un couteau !... —
Pardieu ! j'étais laquais ! Quand je serais bourreau ?...

LA REINE

Vous n'allez pas frapper cet homme ?

RUY BLAS

Je me blâme
D'accomplir devant vous ma fonction, Madame.
Mais il faut étouffer cette affaire en ce lieu.
(*Il pousse don Salluste vers le cabinet.*)
— C'est dit, monsieur ! allez là-dedans prier Dieu !

DON SALLUSTE

C'est un assassinat !

RUY BLAS

Crois-tu ?

DON SALLUSTE, *désarmé, et jetant un regard plein de rage autour de lui.*

Sur ces murailles
Rien !... pas d'arme !
(*A Ruy Blas.*)
Une épée au moins !

RUY BLAS

Marquis, tu railles !

Maître ! est-ce que je suis un gentilhomme, moi ?
Un duel ! fi donc ! je suis un de tes gens à toi,
Valetaille de rouge et de galons vêtue,
Un maraud qu'on châtie et qu'on fouette, — et qui tue !
Oui, je vais te tuer, monseigneur, vois-tu bien ?
Comme un infâme ! comme un lâche ! comme un chien !

LA REINE

Grâce pour lui !

RUY BLAS, *à la reine, saisissant le marquis.*

Madame, ici chacun se venge.
Le démon ne peut plus être sauvé par l'ange !

LA REINE, *à genoux.*

Grâce !

DON SALLUSTE, *appelant.*

Au meurtre ! au secours !

RUY BLAS, *levant l'épée.*

As-tu bientôt fini ?

DON SALLUSTE, *se jetant sur lui en criant.*

Je meurs assassiné ! Démon !

RUY BLAS, *le poussant dans le cabinet.*

Tu meurs puni !

(*Ils disparaissent dans le cabinet, dont la porte se referme sur eux.*)

LA REINE, *restée seule, tombant demi-morte sur le fauteuil.*

Ciel !...

(*Un moment de silence. Rentre Ruy Blas, pâle, sans épée.*)

SCÈNE IV

LA REINE, RUY BLAS

(*Ruy Blas fait quelques pas en chancelant vers la reine immobile et glacée, puis il tombe à deux genoux, l'œil fixé à terre, comme s'il n'osait lever les yeux jusqu'à elle.*)

RUY BLAS, *d'une voix grave et basse.*

Maintenant, Madame, il faut que je vous dise.
— Je n'approcherai pas. — Je parle avec franchise.
Je ne suis point coupable autant que vous croyez.
Je sens, ma trahison, comme vous la voyez,

Doit vous paraître horrible. Oh ! ce n'est pas facile
A raconter. Pourtant je n'ai pas l'âme vile,
Je suis honnête au fond. — Cet amour m'a perdu. —
Je ne me défends pas ; je sais bien, j'aurais dû
Trouver quelque moyen. La faute est consommée !
— C'est égal, voyez-vous, je vous ai bien aimée.

LA REINE

Monsieur...

RUY BLAS, *toujours à genoux.*

N'ayez pas peur. Je n'approcherai point.
A Votre Majesté je vais de point en point
Tout dire. Oh ! croyez-moi, je n'ai pas l'âme vile ! —
Aujourd'hui, tout le jour, j'ai couru par la ville
Comme un fou. Bien souvent même on m'a regardé.
Auprès de l'hôpital que vous avez fondé,
J'ai senti vaguement, à travers mon délire,
Une femme du peuple essuyer sans rien dire
Les gouttes de sueur qui tombaient de mon front.
Ayez pitié de moi, mon Dieu ! mon cœur se rompt !

LA REINE

Que voulez-vous ?

RUY BLAS, *joignant les mains.*

Que vous me pardonniez, Madame !

LA REINE

Jamais.

RUY BLAS

Jamais !

(*Il se lève, et marche lentement vers la table.*)

Bien sûr ?

LA REINE

Non. Jamais !

RUY BLAS

(*Il prend la fiole posée sur la table, la porte à ses lèvres, et la vide d'un trait.*)

Triste flamme,

Éteins-toi !

LA REINE, *se levant et courant à lui.*

Que fait-il ?

RUY BLAS, *posant la fiole.*

Rien. Mes maux sont finis.

Rien. Vous me maudissez, et mois je vous bénis.
Voilà tout.

LA REINE, *éperdue.*

Don César !

RUY BLAS

Quand je pense, pauvre ange,
Que vous m'avez aimé !

LA REINE

Quel est ce philtre étrange ?
Qu'avez-vous fait ? Dis-moi, réponds-moi, parle-moi,
César ! je te pardonne et t'aime, et je te crois !

RUY BLAS

Je m'appelle Ruy Blas.

LA REINE, *l'entourant de ses bras.*

Ruy Blas, je vous pardonne !
Mais qu'avez-vous fait là ? Parle, je te l'ordonne !
Ce n'est pas du poison, cette affreuse liqueur ?
Dis ?

RUY BLAS

Si ! c'est du poison. Mais j'ai la joie au cœur.
(*Tenant la reine embrassée, et levant les yeux au ciel.*)
Permettez, ô mon Dieu, justice souveraine,
Que ce pauvre laquais bénisse cette reine,
Car elle a consolé mon cœur crucifié,
Vivant, par son amour, mourant, par sa pitié !

LA REINE

Du poison ! Dieu ! c'est moi qui l'ai tué !... — Je t'aime !
Si j'avais pardonné ?...

RUY BLAS, *défaillant.*

J'aurais agi de même.
(*Sa voix s'éteint. La reine le soutient dans ses bras.*)
Je ne pouvais plus vivre. Adieu !
(*Montrant la porte.*)
Fuyez d'ici !
— Tout restera secret. — Je meurs.
(*Il tombe.*)

LA REINE, *se jetant sur son corps.*

Ruy Blas !

RUY BLAS, *qui allait mourir, se réveille à son nom prononcé par la reine.*

Merci !

LES BURGRAVES

1843

Joués au Théâtre Français, le 7 mars 1843, *les Burgraves* y échouèrent ; et l'auteur se promit de ne plus « livrer sa pensée » aux « insultes faciles » et aux « sifflets anonymes que vingt ans n'avaient pas désarmés [1] » (vingt ans de production littéraire, et non pas seulement, cela va sans dire, de production dramatique !). — C'est qu'une réaction s'accomplissait dans le goût public. Les succès de la grande tragédienne Rachel, au Théâtre-Français, depuis 1838, avaient ramené la foule à Corneille et à Racine ; et, fait doublement significatif, quelques semaines après l'échec des *Burgraves*, une tragédie néo-classique, la *Lucrèce* de Ponsard, triomphait à l'Odéon.

Les *Burgraves* n'ont été repris qu'en février 1902, pour la célébration du centenaire de Victor Hugo à la Comédie française [2]. Ils y trouvèrent une revanche glorieuse — et absolument légitime, car ils sont bien, de certains points de vue, le chef-d'œuvre théâtral de Victor Hugo. Qu'ils soient moins un drame, cependant, qu'une épopée dramatique — comme on l'a dit et redit, — c'est incontestable ; mais cette épopée dialoguée — ou plutôt, encore, cette espèce d'opéra épique — a les qualités d'action et de mouvement nécessaires à une pièce de théâtre. De bons juges ont pu se montrer sévères pour « l'intrigue » ; ils avaient le tort de l'examiner à part, comme l'affabulation d'un drame quelconque, tandis qu'elle est inséparable de tout le reste de l'œuvre, en harmonie parfaite avec l'époque, le lieu, et toute l'atmosphère historique et légendaire si puissamment évoquée dans ces *Burgraves*. J.-J. Weiss a eu raison d'écrire que l'Allemagne profonde et touffue du douzième siècle tient dans le burg de Heppenhef, et qu'à travers les scènes on sent parfois courir un vent frais du Danube allemand et du Rhin. Leconte de Lisle a eu également raison, d'autre part, en qualifiant de « spacieux » et

1. *Victor Hugo raconté...*, ch. LXVI.
2. Les principaux rôles furent tenus par MM. Mounet-Sully (Job), Paul Mounet (Magnus), Silvain (Frédéric Barberousse), Albert Lambert (Otbert), et par Mmes Segond-Weber (Guanhumara) et Bartet (Régina).

de « marmoréens » les vers de cette « tragédie eschylienne »[1]. Jamais Victor Hugo n'a fait entendre sur la scène des vers aussi majestueusement pleins et sonores... Mais laissons-le nous exposer lui-même, dans la préface, le plan complexe de cette œuvre unique par sa grandeur ; plan qui lui vint à l'esprit pendant le voyage qu'il fit aux bords du Rhin en 1838[2] : « Reconstruire par la pensée, dans toute son ampleur et dans toute sa puissance, un de ces châteaux où les burgraves, égaux aux princes, vivaient d'une vie presque royale... Montrer dans le burg les trois choses qu'il contenait : une forteresse, un palais, une caverne ; dans ce burg... installer et faire vivre ensemble et de front quatre générations, l'aïeul, le père, le fils, le petit-fils ; faire de toute cette famille comme le symbole palpitant et complet de l'expiation ; mettre sur la tête de l'aïeul le crime de Caïn, dans le cœur du père les instincts de Nemrod, dans l'âme du fils les vices de Sardanapale, et laisser entrevoir que le petit-fils pourra bien un jour commettre le crime tout à la fois par passion comme son bisaïeul, par férocité comme son aïeul, et par corruption comme son père ; montrer l'aïeul soumis à Dieu, et le père soumis à l'aïeul ; relever le premier par le repentir, et le second par la piété filiale, de sorte que l'aïeul puisse être auguste et que le père puisse être grand, tandis que les deux générations qui les suivent, amoindries par leurs vices croissants, vont s'enfonçant de plus en plus dans les ténèbres... » — Puis, « entre les orgies des jeunes gens et les sombres rêveries des vieillards », dresser « la fatalité » sous les traits d'une femme « vieille, livide, enchaînée... farouche comme la vengeance qu'elle médite nuit et jour... », mais faire briser cette fatalité par « la Providence » que personnifierait « le Jupiter du douzième siècle », l'empereur Frédéric Barberousse, réveillé pour un moment de son sommeil légendaire et jeté, « terrible et foudroyant, au milieu des géants du Rhin » ; enfin, « au centre du drame », à travers lequel il rayonnerait, placer « un couple chaste et dévoué, pur et touchant... ». — Dessein presque entièrement réalisé dans le drame, ou, comme dit encore l'auteur, dans la « trilogie » qu'est ce drame « en trois parties ».

D'ailleurs, la seule de ses idées que l'auteur des *Burgraves*

---

1. Discours de réception à l'Académie française, prononcé le 31 mars 1887. Leconte de Lisle succédait à Victor Hugo.

2. Il a raconté ce voyage dans un gros ouvrage intitulé *le Rhin*, ouvrage dont nous donnerons des extraits dans le second volume de cette *Anthologie*.

n'ait pas su rendre sensible est, selon nous, secondaire. Ni au théâtre, ni à la lecture, on n'a l'impression que la vieille esclave (Guanhumara) et l'empereur forment l'un avec l'autre le contraste symbolique dont parle la préface. Mais, encore une fois, peu importe, les deux personnages étant, chacun à sa manière, intéressants.

La première « partie » a pour titre *l'Aïeul*, et pour cadre une galerie du burg attenante au donjon. Et, d'abord, ce sont des bruits de trompettes, de clairons, de chansons à boire, qui viennent à nous, mêlés à des froissements « de ferrailles » produits par les chaînes des prisonniers. Guanhumara est seule, un collier de fer au cou, et ses paroles sont un bref et saisissant commencement d'exposition tragique :

Le burg, plein de clairons, de chansons, de huées,
Se dresse inaccessible au milieu des nuées ;
Mille soldats partout, bandits aux yeux ardents,
Veillent l'arc et la lance au poing, l'épée aux dents.
Tout protège et défend cet antre inabordable.
Seule, en un coin désert du château formidable,
Femme et vieille, inconnue, et pliant le genou,
Triste, la chaîne au pied et le carcan au cou,
En haillons et voilée, une esclave se traîne. —
Mais, ô princes, tremblez ! cette esclave est la Haine !

Les prisonniers, qui viennent d'entrer, continuent l'exposition. L'un d'eux, Karl, raconte une histoire prodigieuse, vraie pourtant, — laquelle du reste fixe le moment où se passe le drame, car « l'aventure », dit Karl, est du « mois dernier » et Barberousse est mort depuis « près de vingt ans ». Or, Barberousse mourut en 1190. Le mois dernier donc, un certain comte Max a osé pénétrer dans une caverne « horrible », au flanc d'un mont sinistre :

Soudain, sous une voûte, au fond du souterrain,
Il vit dans l'ombre, assis sur un fauteuil d'airain,
Les pieds enveloppés dans les plis de sa robe,
Ayant le sceptre à droite, à gauche ayant le globe,
Un vieillard effrayant, immobile, incliné,
Ceint du glaive, vêtu de pourpre, et couronné.
Sur une table faite avec un bloc de lave,
Cet homme s'accoudait. Bien que Max soit très brave,
Et qu'il ait guerroyé sous Jean le Bataillard,
Il se sentit pâlir devant ce grand vieillard

Presque enfoui sous l'herbe et le lierre et la mousse,
Car c'était l'empereur Frédéric Barberousse!
Il dormait, — d'un sommeil farouche et surprenant!
Sa barbe, d'or jadis, de neige maintenant,
Faisait trois fois le tour de la table de pierre.
Ses longs cils blancs fermaient sa pesante paupière.
Un cœur percé saignait sur son écu vermeil.
Par moments, inquiet, à travers son sommeil,
Il portait vaguement la main à son épée.

Et ce n'est pas tout :

Aux pas du comte Max dans le noir corridor,
L'homme s'est réveillé ; sa tête morne et chauve
S'est dressée, et, fixant sur Max un regard fauve,
Il a dit en rouvrant ses yeux lourds et voilés :
— Chevalier, les corbeaux se sont-ils envolés ? —
Le comte Max Edmond a répondu : — Non, Sire. —
A ce mot, le vieillard a laissé sans rien dire
Retomber son front pâle, et Max, plein de terreur,
A vu se rendormir le fantôme-empereur !

Les prisonniers disparaissent, et voici le « couple chaste et touchant » : Otbert, jeune et beau capitaine d'aventure, et la jeune Régina, pour qui il est prêt à donner sa vie, son âme même! Régina, « pâle, accablée, se traînant à peine », l'air enfin « d'une mourante ». La scène est exquisement pathétique.

OTBERT, RÉGINA; *par instants,* EDWIGE

OTBERT

Appuyez-vous sur moi. — Là, marchez doucement.
— Venez sur ce fauteuil vous asseoir un moment.
(*Il la conduit à un grand fauteuil près de la fenêtre.*)
Comment vous trouvez-vous?

RÉGINA

Mal. J'ai froid. Je frissonne.
Ce banquet m'a fait mal.
(*A Edwige.*)
Vois s'il ne vient personne.
(*Edwige sort.*)

OTBERT

Ne craignez rien. Ils vont boire jusqu'au matin.
Pourquoi donc êtes-vous allée à ce festin?

RÉGINA

Hatto...

OTBERT

Hatto...

RÉGINA, *l'apaisant.*

Plus bas ! — Il eût pu me contraindre.
Je lui suis fiancée.

OTBERT

Il fallait donc vous plaindre
Au vieux seigneur. Hatto le craint.

RÉGINA

Je vais mourir.
A quoi bon?

OTBERT

Oh ! pourquoi parler ainsi?

RÉGINA

Souffrir,
Rêver, puis s'en aller, c'est le sort de la femme.

OTBERT, *lui montrant la fenêtre.*

Voyez ce beau soleil !

RÉGINA

Oui, le couchant s'enflamme.
Nous sommes en automne et nous sommes au soir.
Partout la feuille tombe et le bois devient noir.

OTBERT

Les feuilles renaîtront.

RÉGINA

Oui. —
(*Rêvant et regardant le ciel.*)
Vite ! à tire-d'ailes ! —
— Oh ! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles ! —
Elles s'en vont là-bas, vers le midi doré.

OTBERT

Elles reviendront.

RÉGINA

Oui. — Mais moi, je ne verrai

Ni l'oiseau revenir ni la feuille renaître!

OTBERT

Régina !

RÉGINA

Mettez-moi plus près de la fenêtre.
(*Elle lui donne sa bourse.*)
Otbert, jetez ma bourse aux pauvres prisonniers.
(*Otbert jette la bourse par une des fenêtres du fond. Elle continue, l'œil fixé au dehors.*)
Oui, ce soleil est beau. Ses rayons — les derniers —
Sur le front du Taunus posent une couronne.
Le fleuve luit, le bois de splendeurs s'environne.
Les vitres du hameau, là-bas, sont tout en feu.
Que c'est beau! que c'est grand! que c'est charmant, mon Dieu!
La nature est un flot de vie et de lumière !... —
Oh ! je n'ai pas de père et je n'ai pas de mère,
Nul ne peut me sauver, nul ne peut me guérir,
Je suis seule en ce monde, et je me sens mourir !

OTBERT

Vous, seule au monde, et moi? moi qui vous aime!

RÉGINA

Rêve !
Non, vous ne m'aimez pas, Otbert ! La nuit se lève !
— La nuit ! — J'y vais tomber. Vous m'oublierez après.

OTBERT

Mais pour vous je mourrais et je me damnerais !
Je ne vous aime pas ! — Elle me désespère ! —
Depuis un an, du jour où, dans ce noir repaire,
Je vous vis au milieu de ces bandits jaloux,
Je vous aimai. Mes yeux, madame, allaient à vous,
Dans ce morne château, plein de crimes sans nombre,
Comme au seul lys du gouffre, au seul astre de l'ombre.
Oui, j'osai vous aimer, vous, comtesse du Rhin !
Vous, promise à Hatto, le comte au cœur d'airain !
Je vous l'ai dit, je suis un pauvre capitaine ;
Homme de ferme épée et de race incertaine,
Peut-être moins qu'un serf, peut-être autant qu'un roi.
Mais tout ce que je suis est à vous. Quittez-moi,
Je meurs. — Vous êtes deux dans ce château, que j'aime.
Vous d'abord, avant tout, avant mon père même,

Si j'en avais un, — puis
(*Montrant la porte du donjon.*)
Ce vieillard, affaissé
Sous le poids inconnu d'un effrayant passé.
Doux et fort, triste aïeul d'une horrible famille,
Il met toute sa joie en vous, ô noble fille,
En vous, son dernier culte et son dernier flambeau,
Aube qui blanchissez le seuil de son tombeau !
Moi, soldat dont la tête au poids du sort se plie,
Je vous bénis tous deux, car près de vous j'oublie,
Et mon âme, qu'étreint une fatale loi,
Près de lui se sent grande, et pure près de toi !
Vous voyez maintenant tout mon cœur. Oui, je pleure,
Et puis je suis jaloux, je souffre. Tout à l'heure,
Hatto vous regardait, — vous regardait toujours ! —
Et moi ! moi, je sentais, à bouillonnements sourds,
De mon cœur à mon front qu'un feu sinistre éclaire,
Monter toute ma haine et toute ma colère ! —
Je me suis retenu, j'aurais dû tout briser !
— Je ne vous aime pas ! — Enfant, donne un baiser,
Je te donne mon sang ! — Régina ! dis au prêtre
Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au toscan sans maître
Qu'il n'aime point sa ville, au marin sur la mer
Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver ;
Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
Dis-lui qu'il n'aime point la main qui le délivre ;
Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas !
Car vous êtes pour moi, dans l'ombre où vont mes pas,
Dans l'entrave où mon pied se sent pris en arrière,
Plus que la délivrance et plus que la lumière !
Je suis à vous sans terme, à vous éperdument,
Et vous le savez bien. — Oh ! les femmes vraiment
Sont cruelles toujours, et rien ne leur plaît comme
De jouer avec l'âme et la douleur d'un homme ! —
Mais pardon, vous souffrez ; je vous parle de moi,
Mon Dieu ! quand je devrais, à genoux devant toi,
Ne point contrarier ta fièvre et ton délire,
Et te baiser les mains en te laissant tout dire !

RÉGINA

Mon sort, comme le vôtre, Otbert, d'ennui fut plein.
Que suis-je? une orpheline. Et vous ? un orphelin.

Le ciel, nous unissant par nos douleurs communes,
Eût pu faire un bonheur de nos deux infortunes ;
Mais...

OTBERT, *tombant à genoux devant elle.*

Mais je t'aimerai ! mais je t'adorerai !
Mais je te servirai ! si tu meurs, je mourrai !
Mais je tuerai Hatto, s'il ose te déplaire !
Mais je remplacerai, moi, ton père et ta mère !
Oui, tous les deux ! j'en prends l'engagement sans peur.
Ton père? j'ai mon bras ; ta mère? j'ai mon cœur !

RÉGINA

O doux ami ! merci ! Je vois toute votre âme.
Vouloir comme un géant, aimer comme une femme,
C'est bien vous, mon Otbert ; vous tout entier. Eh bien !
Vous ne pouvez, hélas, rien pour moi.

OTBERT, *se relevant.*

Si !

RÉGINA

Non, rien.
Ce n'est pas à Hatto qu'il faut qu'on me dispute.
Mon fiancé m'aura sans querelle et sans lutte,
Vous ne le vaincrez pas, vous si brave et si beau,
Car mon vrai fiancé, vois-tu, c'est le tombeau !
— Hélas ! puisque je touche à cette nuit profonde,
Je fais de ce que j'ai de meilleur en ce monde
Deux parts, l'une au Seigneur, l'autre pour vous. Je veux,
Ami, que vous posiez la main sur mes cheveux,
Et je vous dis, au seuil de mon heure suprême :
— Otbert, mon âme à Dieu, mon cœur à vous. — Je t'aime !

EDWIGE, *entrant.*

Quelqu'un.

RÉGINA, *à Edwige.*

Viens.

(*Elle fait quelques pas vers la porte bâtarde, appuyée sur Edwige et sur Otbert. Au moment d'entrer sous la porte, elle s'arrête et se retourne.*)

Oh ! mourir à seize ans, c'est affreux !
Quand nous aurions pu vivre ensemble, aimés, heureux !
Mon Otbert, je veux vivre ! écoute ma prière !
Ne me laisse pas choir sous cette froide pierre !

La mort me fait horreur ! Sauve-moi, mon amant !
Est-ce que tu pourrais me sauver, dis, vraiment ?

OTBERT

Tu vivras !

(*Régina sort avec Edwige. La porte se referme. Otbert semble la suivre des yeux et lui parler, quoiqu'elle ait disparu.*)

Toi! mourir si jeune! belle et pure
Non, dussé-je au démon me donner, je le jure,
Tu vivras !

(*Apercevant Guanhumara, qui est depuis quelques instants immobile au fond du théâtre.*)

Justement.

(Ire partie, scène III.)

De fait, Otbert obtient de Guanhumara, qui possède des secrets magiques, une liqueur capable de sauver la jeune fille; mais il l'obtient contre le serment répété de tuer... qui ?... « quelqu'un », et quand le voudra la terrible vieille... Paraissent alors, « couronnés de fleurs, vêtus de soie et d'or, le verre en main », Hatto, son fils Gorlois et les amis, margraves, burgraves, princes, qui viennent de banqueter avec eux et sont, comme eux, cruels, débauchés, sans foi. Mais la porte du donjon s'est ouverte, laissant voir deux vieillards habillés de fer, qui, d'abord, écoutent en silence. Le moins vieux, Magnus, porte sur son habit de guerre « une grande peau de loup dont la gueule s'ajuste sur sa tête » ; et c'est lui qui, le premier, va flétrir le présent, comparé au passé. Il dit aussi sa haine pour Barberousse, implacable ennemi des burgraves... Job ne sortira, lui, de son silence et de son immobilité de statue qu'après avoir entendu Hatto crier de chasser « à coups de pierres » un mendiant qui demande asile. Et il faudra bien se taire devant le vieux lion ! et obéir ! Princes et burgraves se rangeront autour de lui, pour recevoir l'étranger, et les clairons sonneront comme « pour un roi ». Cet étranger, nous le devinons, c'est Frédéric Barberousse; et, vraiment, l'on dirait que Job le devine aussi, tant son discours d'accueil a d'éloquente, d'épique beauté :

JOB, *debout au milieu de ses enfants, au mendiant.*

... Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il est dans le Taunus, entre Cologne et Spire,
Sur un roc près duquel les monts sont des coteaux,
Un château renommé parmi tous les châteaux.

Et, dans ce burg, bâti sur un monceau de laves,
Un burgrave fameux parmi tous les burgraves ?
Vous a-t-on raconté que cet homme sans lois,
Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits,
Par la diète à Francfort, par le concile à Pise,
Mis hors du saint-empire et de la sainte église,
Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
Debout dans sa montagne et dans sa volonté,
Poursuit, provoque et bat, sans relâche et sans trêve,
Le comte Palatin, l'archevêque de Trève,
Et, depuis soixante ans, repousse d'un pied sûr
L'échelle de l'empire appliquée à son mur?
Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
Qu'il fait du riche un pauvre, et du maître un esclave ;
Et qu'au-dessus des ducs, des rois, des empereurs,
Aux yeux de l'Allemagne en proie à leurs fureurs,
Il dresse sur sa tour, comme un défi de haine,
Comme un appel funèbre aux peuples qu'on enchaîne,
Un grand drapeau de deuil, formidable haillon
Que la tempête tord dans son noir tourbillon?
Vous a-t-on dit qu'il touche à sa centième année,
Et qu'affrontant le ciel, bravant la destinée,
Depuis qu'il s'est levé sur son rocher, jamais
Ni la guerre arrachant les burgs de leurs sommets,
Ni César furieux et tout-puissant, ni Rome,
Ni les ans, fardeau sombre, accablement de l'homme,
Rien n'a vaincu, rien n'a dompté, rien n'a ployé
Ce vieux titan du Rhin, Job l'Excommunié ?
— Savez-vous cela?...

Le mendiant répond : « Oui », et prononce, sur l'hospitalité, quelques fortes paroles, dont le public saisit tout le sens :

... Fussiez-vous rois,
Que le pauvre pour vous soit sacré ! — Quelquefois
Dieu, qui d'un souffle abat les sapins centenaires,
Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres
Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parlons,
La main qu'un mendiant cache sous ses haillons !

La seconde « partie », intitulée *le Mendiant,* se déroule dans la salle des panoplies. Elle commence par un monologue, un peu long, du faux mendiant sur l'anarchie où l'Allemagne

agonise. Mais voici de nouveau Otbert et Régina; celle-ci « radieuse de bonheur et de santé », lui surpris autant que ravi. Elle le quitte pour aller rejoindre « le bon comte Job », qui l'attend. Guanhumara, posant alors sa main sur l'épaule d'Otbert, lui rappelle son serment. Qu'il se trouve ce soir, à minuit, devant « la tour du drapeau noir ». Il tuera « Fosco », — c'est-à-dire Job nous le savons, mais Otbert l'ignore; Job, qui s'appelait Fosco à l'époque où, jeune, il poignarda et jeta au torrent Donato, son frère (le futur Barberousse), épris et aimé d'une jeune fille que lui Fosco aimait aussi avec passion, Ginevra (aujourd'hui Guanhumara). — Régina revient, suivie de Job. Le vieux comte, plein de tendresse pour sa nièce et pour Otbert qu'il appelle son fils, les « marie », leur ordonnant de fuir ce soir, à l'insu de tous. Otbert fuira donc, malgré son serment ! Déjà même il entraîne Régina, lorsque paraît Hatto, conduit par Guanhumara (elle a surpris l'entretien de Job et des deux amants) ; et Hatto, voyant Otbert et Régina « qui se tiennent embrassés », commande aux archers de s'emparer d'eux. Otbert le provoque en lui jetant son gant au visage. Hatto refuse de se battre avec un homme qui n'est « pas même gentilhomme », qui est, dit-il, « esclave et fils d'esclave » (il ignore, comme Job lui-même et tous les autres personnages, sauf Guanhumara, qu'Otbert est l'ancien enfant volé à Job, son père, il y a vingt ans). Mais voilà qu'à son tour le mendiant, malgré ses quatre-vingt-douze ans, défie l'insolent burgrave, et, comme Hatto éclate de rire, le mendiant se nomme. Stupeur générale, mais le doute n'est pas possible. Et dans un long mais splendide et foudroyant discours Frédéric Barberousse rappelle ses exploits, et force tous les burgraves à courber la tête :

Ah ! mécréants ! félons ! ravageurs de bourgades !
Ma mort vous fait renaître. Eh bien, touchez, voyez,
Entendez ! c'est bien moi !

(*Il marche à grands pas au milieu d'eux. — Tous s'écartent devant lui.*)

Sans doute vous croyez
Être des chevaliers ! Vous vous dites : — Nous sommes
Les fils des grands barons et des grands gentilshommes,
Nous les continuons. — Vous les continuez ?
Vos pères, toujours fiers, jamais diminués,
Faisaient la grande guerre ; ils se mettaient en marche,
Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche,

Affrontaient le piquier ainsi que l'escadron,
Faisaient, musique en tête et sonnant du clairon,
Face à toute une armée, et tenaient la campagne,
Et, si haute que fût la tour ou la montagne,
N'avaient besoin, pour prendre un château rude et fort,
Que d'une échelle en bois, pliant sous leur effort,
Dressée au pied des murs d'où ruisselait le soufre,
Ou d'une corde à nœuds, qui, dans l'ombre du gouffre,
Balançait ces guerriers, moins hommes que démons,
Et que le vent, la nuit, tordait au flanc des monts !
Blâmait-on ces assauts de nuit, ces capitaines
Défiaient l'empereur, au grand jour, dans les plaines,
Puis attendaient, debout dans l'ombre, un contre vingt,
Que le soleil parût et que l'empereur vînt !
C'est ainsi qu'ils gagnaient châteaux, villes et terres !
Si bien qu'il se trouvait qu'après trente ans de guerres,
Quand on cherchait des yeux tous ces faiseurs d'exploits,
Les petits étaient ducs et les grands étaient rois ! —
Vous, comme des chacals et comme des orfraies,
Cachés dans les taillis et dans les oseraies,
Vils, muets, accroupis, un poignard à la main,
Dans quelque mare immonde au bord du grand chemin,
D'un chien qui peut passer redoutant les morsures,
Vous épiez, le soir, près des routes peu sûres,
Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet ;
Vous êtes cent pour prendre un pauvre homme au collet ;
Le coup fait, vous fuyez en hâte à vos repaires... —
Et vous osez parler de vos pères ! — Vos pères,
Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
Étaient des conquérants ; vous êtes des voleurs !...

Magnus seul « a écouté l'empereur sans trouble, et n'a cessé de le regarder fixement... »; enfin, il crie au dehors, d'une voix tonnante :

Triplez les sentinelles !
Les archers au donjon ! les frondeurs aux deux ailes !

. . . .

Et sur ce mont, qui jette au monde la terreur,
Faites-nous un gibet digne d'un empereur !

Mais à ce deuxième coup de théâtre en va succéder un plus surprenant. — Job est entré pendant que Frédéric parlait ; au moment où Magnus saisit sa hache pour frapper, il « sort de la foule » et s'agenouille devant l'empe-

reur. A cause de son ancien crime? non, il ne sait pas que Frédéric fut Donato. Par patriotisme :

JOB

Sire, mon fils Magnus vous a dit vrai. Vous êtes
Mon ennemi. C'est moi qui, soldat irrité,
Jadis portai la main sur votre majesté.
Je vous hais. — Mais je veux une Allemagne au monde. —
Mon pays plie et penche en une ombre profonde.
Sauvez-le ! Moi, je tombe à genoux en ce lieu
Devant mon empereur que ramène mon Dieu !

(*Il s'agenouille devant Barberousse, puis se tourne à demi vers les princes et les burgraves.*)

A genoux tous ! — Jetez à terre vos épées !

(*Tous jettent leurs épées et se prosternent, excepté Magnus. — Job, à genoux, parle à l'empereur.*)

Vous êtes nécessaire aux nations frappées ;
Vous seul ! Sans vous l'état touche aux derniers moments.
Il est en Allemagne encor deux allemands :
Vous et moi. — Vous et moi, cela suffira, sire.
Régnez.

(*Désignant du geste les assistants.*)

Quant à ceux-ci, je les ai laissés dire.
Excusez-les; ce sont des jeunes gens.

(*A Magnus, qui est resté debout.*)

Magnus !

(*Magnus, en proie à une sombre irrésolution, semble hésiter. Son père fait un geste. Il tombe à genoux. Job poursuit.*)

Toujours barons et serfs, fronts casqués et pieds nus,
Chasseurs et laboureurs, ont échangé des haines ;
Les montagnes ont fait toujours la guerre aux plaines ;
Vous le savez. Pourtant, j'en conviens sans effort,
Les barons ont mal fait, les montagnes ont tort !

(*Se relevant. — Aux soldats.*)

Qu'on mette en liberté les captifs.

(*Les soldats obéissent en silence, et détachent les chaînes des prisonniers, qui, pendant cette scène, sont venus se grouper dans la galerie, au fond. — Job reprend.*)

Vous, burgraves,
Prenez, César le veut, leurs fers et leurs entraves.

(*Les burgraves se relèvent avec indignation. — Job les regarde avec autorité.*)

— Moi, d'abord.

(*Il fait signe à un soldat de lui mettre au cou un des colliers de fer. Le soldat baisse la tête, et détourne les yeux. Job lui fait signe de nouveau. Le soldat obéit. Les autres burgraves se laissent enchaîner sans résistance. — Job, la chaîne au cou, se tourne vers l'empereur.*)

Nous voilà comme tu nous voulais,
Très auguste empereur. Dans son propre palais
Le vieux Job est esclave et t'apporte sa tête.
Maintenant, si des fronts qu'a battus la tempête
Méritent la pitié, mon maître, écoutez-moi.
Quand vous irez combattre aux frontières, ô roi !
Laissez-nous — faites-nous cette grâce dernière —
Vous suivre, troupe armée et pourtant prisonnière.
Nous garderons nos fers ; mais, tristes et soumis,
Mettez-nous face à face avec vos ennemis,
Devant les plus hardis, devant les plus barbares
Et, quels qu'ils soient, hongrois, vandales, magyares,
Fussent-ils plus nombreux que ne sont sur la mer
Les grêles du printemps et les neiges d'hiver,
Fussent-ils plus épais que les blés sur la plaine,
Vous nous verrez, flétris, l'œil baissé, l'âme pleine
De ce regret amer qui se change en courroux,
Balayer — j'en réponds ! — ces hordes devant vous,
Terribles, enchaînés, les mains de sang trempées,
Forçats par nos carcans, héros par nos épées !

Barberousse les fait tous « mener aux prisons », sauf Job, qu'il a retenu, pour lui dire, les yeux dans les yeux : « Fosco ! », et ajouter :

... Va ce soir m'attendre où tu vas chaque nuit.

Dernier coup de théâtre et derniers mots de cette seconde « partie ».

La troisième a pour titre *le Caveau perdu*. Ce caveau est l'endroit où Job va « chaque nuit ». Car c'est là qu'il commit son crime... L'y voilà seul, attendant l'empereur :

JOB

Que m'a dit l'empereur? et qu'ai-je répondu?
Je n'ai pas compris. — Non. — J'aurai mal entendu.
Depuis hier en moi je ne sens qu'ombre et doute.
Je marche en chancelant, comme au hasard; ma route

S'efface sous mes pas; je vais, triste vieillard;
Et les objets réels, perdus sous un brouillard,
Devant mon œil troublé, qui dans l'ombre en vain plonge,
Tremble derrière un voile ainsi que dans un songe.
(*Rêvant.*)
Le démon joue avec l'esprit des malheureux.
Oui, c'est sans doute un rêve. — Oui, mais il est affreux !
Hélas ! dans notre cœur, percé de triples glaives,
Lorsque la vertu dort, le crime fait des rêves.
Jeune, on rêve au triomphe, et, vieux, au châtiment.
Deux songes aux deux bouts du sort. — Le premier ment!
Le second dit-il vrai?
(*Moment de silence.*)
Ce que je sais pour l'heure,
C'est que tout a croulé dans ma haute demeure.
Frédéric Barberousse est maître en ma maison,
O douleur ! — C'est égal, j'ai bien fait, j'ai raison,
J'ai sauvé mon pays, j'ai sauvé le royaume.
(*Rêvant.*)
— L'empereur ! — Nous étions l'un pour l'autre un fantôme;
Et nous nous regardions d'un œil presque ébloui,
Comme les deux géants d'un monde évanoui !
Nous restons en effet seuls tous deux sur l'abîme ;
Nous sommes du passé la double et sombre cime ;
Le nouveau siècle a tout submergé ; mais ses flots
N'ont point couvert nos fronts, parce qu'ils sont trop hauts.
(*S'enfonçant dans sa rêverie.*)
L'un des deux va tomber. C'est moi. L'ombre me gagne.
O grand événement ! chute de ma montagne !
Demain, le Rhin mon père au vieux monde allemand
Contera ce prodige et cet écroulement,
Et comment a fini, rude et fière secousse,
Le grand duel du vieux Job et du vieux Barberousse.
Demain, je n'aurai plus de fils, plus de vassaux.
Adieu la lutte immense ! adieu les noirs assauts !
Adieu gloire ! Demain, j'entendrai, si j'écoute,
Les passants me railler et rire sur la route ;
Et tous verront ce Job, qui, cent ans souverain,
Pied à pied défendit chaque roche du Rhin,
— Job qui, malgré César, malgré Rome, respire, —
Vaincu, rongé vivant par l'aigle de l'empire,
Et, colosse gisant dont on peut s'approcher,
Cloué, dernier burgrave, à son dernier rocher !
(*Il se lève.*)

Quoi ! c'est le comte Job ! Quoi ! c'est moi qui succombe !...
Silence, orgueil ! tais-toi du moins dans cette tombe !
(*Il promène ses regards autour de lui.*)
C'est ici, sous ces murs qu'on dirait palpitants,
Qu'en une nuit pareille... — Oh ! voilà bien longtemps,
Et c'est toujours hier ! Horreur !
(*Il retombe sur le banc de pierre, se cache le visage de ses deux mains, et pleure.*)
Sous cette voûte,
Depuis ce jour, mon crime a sué goutte à goutte
Cette sueur de sang qu'on nomme le remords.
C'est ici que je parle à l'oreille des morts.
Depuis lors l'insomnie, ô Dieu ! des nuits entières,
M'a mis ses doigts de plomb dans le creux des paupières
Ou, si je m'endormais, versant un sang vermeil,
Deux ombres traversaient sans cesse mon sommeil.
(*Se levant, et s'avançant sur le devant de la scène.*)
Le monde m'a cru grand ; dans l'oubli du tonnerre,
Ces monts ont vu blanchir leur bandit centenaire ;
L'Europe m'admirait debout sur nos sommets ;
Mais, quoi que puisse faire un meurtrier, jamais
Sa conscience en deuil n'est dupe de sa gloire.
Les peuples me croyaient ivre de ma victoire ;
Mais la nuit — chaque nuit ! et pendant soixante ans ! —
Morne, ici je pliais mes genoux pénitents !
Mais ces murs, noir repli de ce burg si célèbre,
Voyaient l'intérieur indigent et funèbre
De ma fausse grandeur, pleine de cendre, hélas !
Les clairons devant moi jetaient de longs éclats,
J'étais puissant ; j'allais, levant haut ma bannière,
Comte chez l'empereur, lion dans ma tanière ;
Mais, tandis qu'à mes pieds tout n'était que néant,
Mon crime, nain hideux, vivait en moi, géant,
Riait quand on louait ma tête vénérable,
Et, me mordant le cœur, me criait : Misérable !
(*Levant les mains au ciel.*)
Donato ! Ginevra ! victimes ! ferez-vous
Grâce à votre bourreau, quand Dieu nous prendra tous ?
Oh ! frapper sa poitrine, à genoux sur la pierre,
Pleurer, se repentir, vivre l'âme en prière,
Cela ne suffit pas. Rien ne m'a pardonné !
Non ! je me sais maudit, et je me sens damné !
(*Il se rassied.*)
J'avais des descendants et j'avais des ancêtres ;
Mon burg est mort ; mon fils est vieux ; ses fils sont traîtres.

Mon dernier-né ! — je l'ai perdu ! — dernier trésor !
Otbert et Régina, ceux que j'aimais encor,
— Car l'âme aime toujours, parce qu'elle est divine, —
Sont dispersés sans doute au vent de ma ruine.
Je viens de les chercher, tous deux ont disparu.
— C'est trop ! mourons !

(*Il tire un poignard de sa ceinture.*)

Ici, mon cœur l'a toujours cru,
Quelqu'un m'entend.

(*Se tournant vers les profondeurs du souterrain.*)

Eh bien, je t'adjure à cette heure,
Pardonne, ô Donato ! grâce avant que je meure !
Job n'est plus. Fosco reste. Oh ! grâce pour Fosco !

UNE VOIX, *dans l'ombre, faiblement, comme un murmure.*

Caïn !

JOB, *troublé.*

On a parlé, je crois ? — Non, c'est l'écho.
Si quelqu'un me parlait, ce serait de la tombe.
Car le moyen d'entrer dans cette catacombe ?
Ce corridor secret où jamais jour n'a lui,
Aucun vivant, hors moi, ne le sait aujourd'hui ;
Ceux qui l'ont su, depuis plus de soixante années,
Sont morts.

(*Il fait un pas vers le fond.*)

Mes mains vers toi sont jointes et tournées,
Martyr ! Grâce à Fosco !

LA VOIX

Caïn !

JOB, *se redressant debout, épouvanté.*

C'est étonnant !
On a parlé, c'est sûr ! — Eh bien donc, maintenant,
Ombre ! qui que tu sois, fantôme ! je t'implore !
Frappe ! je veux mourir plutôt qu'entendre encore
L'écho, l'horrible écho de ce noir souterrain,
Lorsque je dis Fosco, me répondre...

LA VOIX

Caïn !

(*S'affaiblissant comme si elle se perdait dans les profondeurs.*)

Caïn ! Caïn !

JOB

Grand Dieu ! grand Dieu ! mon genou plie,
Je rêve... — La douleur, se changeant en folie,
Finit par enivrer comme un vin de l'enfer.
Oh ! du remords en moi j'entends le rire amer.
Oui, c'est un songe affreux qui me suit et m'accable,
Et devient plus difforme en ce lieu redoutable.
O sombre voix qui sors du tombeau ! me voici.
A quelle question dois-je répondre ici ?
Quelle explication veux-tu? Sans m'y soustraire,
Parle, je répondrai !

(*Une femme voilée, vêtue de noir, une lampe à la main, apparaît au fond du théâtre. Elle sort de derrière le pilier de gauche.*)

GUANHUMARA

Qu'as-tu fait de ton frère?...

Avec une précision effrayante, Guanhumara évoque toute la scène d'il y a soixante ans, et se fait ainsi reconnaître : elle est cette Ginevra qui demandait grâce pour elle à l'assassin de Donato, mais qu'il « fit lier », là, sur cette dalle, « en riant », pour lui mettre lui-même « au pied l'anneau d'esclave », qu'elle y porte encore. Mais c'est elle qui lui a pris son dernier-né, son Georges ; et Georges, autrement dit Otbert, va le tuer ici tout à l'heure !... Deux hommes masqués apportent un cercueil où Régina est étendue, comme morte ; elle y mourra, si Otbert manque à sa parole. « Qu'il choisisse !... Elle ou toi ! » Tout ce que, dans sa haine, Guanhumara peut accorder, c'est qu'Otbert frappe sans savoir le nom de la victime. Elle jette à Job son voile noir, pour qu'il s'en couvre la tête, et disparaît au moment où Otbert entre, « pâle, égaré, éperdu ». Mais Job n'a pas le courage de rester voilé ; il prend Otbert dans ses bras, le regarde avec ivresse, à travers ses larmes, le bénit, — et, finalement, le supplie de frapper. Il veut mourir... et il faut sauver Régina !

— Quoi ! tu balances
Quand tu peux d'un seul coup faire deux délivrances !

Mais Otbert :

Savez-vous une idée affreuse qui me vient ?...

S'il était l'enfant jadis volé à Job? Et Job, héroïquement, doit se défendre d'être son père! Peu de « situations », même dans le théâtre de Victor Hugo, sont aussi pathétiques. « La voix » de la première scène prononce :

Régina ne peut plus attendre qu'un quart d'heure.

Otbert, alors, se sent « ivre et fou », il lève son couteau ; heureusement quelqu'un « lui arrête le bras » : l'empereur, qui montre en lui à Job l'ancien Donato, sauvé par miracle, et qui embrasse son « frère » en lui pardonnant. Guanhumara s'empoisonne après avoir sauvé Régina. Enfin, l'empereur annonce que, « les princes » ayant élu empereur « un vrai sage », son petit-fils Frédéric, il lui « laisse le trône »...

— Mais nous nous reprocherions, malgré cette analyse, de ne pas donner la belle scène de Job et Otbert :

JOB, OTBERT

OTBERT

Où m'avez-vous conduit ? [1] Quel est ce sombre lieu ?
(*Regardant autour de lui.*)
Mais quoi ! l'homme masqué n'est plus là? Ciel ! où suis-je ?
Serait-ce ici ? — Déjà! — Je frissonne! Un vertige
Me prend.
(*Apercevant Job.*)
Que vois-je là dans l'ombre? Oh ! rien!
(*Il se dirige vers Job, dans les ténèbres.*)
Souvent
La nuit nous trompe...
(*Il pose sa main sur la tête de Job.*)
Dieu ! c'est un être vivant !
(*Job demeure immobile.*)
Ciel ! je me sens glacé par la sueur du crime.
Est-ce ici l'échafaud? est-ce là la victime? —
Triste Fosco, qu'il faut que je frappe aujourd'hui,
Est-ce vous? répondez... — Il ne dit rien, c'est lui !
— Oh ! qui que vous soyez, parlez-moi, je m'abhorre;
Je ne vous en veux pas, j'ignore tout, j'ignore
Pourquoi vous demeurez immobile, et pourquoi
Vous ne vous dressez pas terrible devant moi !

1. Otbert s'adresse à un inconnu qui lui a fait signe d'entrer, et qui, d'ailleurs, a déjà disparu.

Je vous suis inconnu comme pour moi vous l'êtes.
Mais sentez-vous qu'au moins mes mains n'étaient pas faites
Pour cela? Sentez-vous que je suis l'instrument
D'une affreuse vengeance et d'un noir châtiment?
Savez-vous qu'un linceul qui traîne en ces ténèbres
Embarrasse mes pieds pris dans ses plis funèbres?
Dites, connaissez-vous Régina, mon amour,
Cet ange dont le front dans mon cœur fait le jour?
Elle est là, voyez-vous, d'un suaire vêtue,
Morte si je faiblis, vivante si je tue !
— Ayez pitié de moi, vieillard ! — Oh ! parlez-moi !
Dites que vous voyez mon trouble et mon effroi,
Que vous me pardonnez votre horrible martyre !
Oh ! que j'entende au moins votre voix me le dire !
Un seul mot de pardon, vieillard ! mon cœur se fend !
Rien qu'un seul mot !

JOB, *se levant et jetant son voile.*

Otbert ! mon Otbert ! mon enfant !

OTBERT

Sire Job !

JOB, *le prenant dans ses bras avec emportement.*

Non ! vers lui tout mon être s'élance !
C'est trop me torturer par cet affreux silence !
Je ne suis qu'un vieillard, faible, en pleurs, terrassé.
Je ne peux pas mourir sans l'avoir embrassé !
Viens sur mon cœur !

(*Il couvre le visage d'Otbert de larmes et de baisers.*)

Enfant, laisse, que je te voie.
Tu ne le croirais pas, quoique j'aie eu la joie
De te voir tous les jours depuis plus de six mois,
Je ne t'ai pas bien vu...

(*Il le regarde avec des yeux enivrés.*)

C'est la première fois !
— Un jeune homme, à vingt ans, que c'est beau ! — Que je baise
Ton front pur ! Laisse-moi te contempler à l'aise !
— Tu parlais tout à l'heure, et moi je me taisais. —
Tu ne sais pas toi-même à quel point tu disais
Des choses qui m'allaient remuer les entrailles.
Otbert, tu trouveras pendue à mes murailles
Ma grande épée à mains; je te la donne, enfant !
Mon casque, mon pennon, tant de fois triomphant,

Sont à toi. Je voudrais que tu puisses toi-même
Lire au fond de mon cœur pour voir combien je t'aime !
Je te bénis ! — Mon Dieu, donnez-lui tous vos biens,
De longs jours comme à moi, moins sombres que les miens !
Faites qu'il ait un sort calme, illustre et prospère,
Et que des fils nombreux, pieux comme leur père,
Soutiennent, pleins d'amour, ses pas fiers et tremblants,
Quand ces beaux cheveux noirs seront des cheveux blancs !

OTBERT

Monseigneur !

JOB, *lui imposant les mains.*

Je bénis cet enfant, cieux et terre,
Dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il doit faire !
Sois heureux ! — Maintenant, Otbert, écoute et vois,
Vois, je ne suis plus père, et je ne suis plus roi ;
Ma famille est captive et ma tour est tombée ;
J'ai dû livrer mes fils; j'ai, la tête courbée,
Dû sauver l'Allemagne ; oui, — mais je dois mourir.
Or, ma main tremble. Il faut m'aider, me secourir.

(*Il tire du fourreau le poignard qu'Otbert porte à sa ceinture, et le lui présente.*)

C'est de toi que j'attends ce service suprême.

OTBERT, *épouvanté.*

De moi !... Mais savez-vous que je cherche, ici-même,
Quelqu'un.

JOB

Fosco? C'est moi.

OTBERT

Vous !

(*Reculant et promenant ses yeux dans l'ombre autour de lui.*)

Qui que vous soyez !
Spectres qui m'entourez, démons qui nous voyez,
C'est lui ! c'est le vieillard que j'honore et que j'aime !...
Prenez pitié de nous dans ce moment suprême !
— Tout se tait ! — O mon Dieu ! c'est Job ! comble d'effroi !

(*Avec désespoir et solennité.*)

Jamais je ne pourrai lever la main sur toi,
O vieillard ! demi-dieu du Rhin ! tête sacrée !

JOB

Mon Otbert, du sépulcre aplanis-moi l'entrée.

Faut-il te dire tout? Je suis un criminel.
Ton épouse en ce monde et ta sœur dans le ciel,
Elle est là ! Régina ! pâle, glacée et belle,
Celle à qui tu promis de faire tout pour elle,
De la sauver toujours, car l'amour est vertu,
Quand tu devrais, au seuil du tombeau, disais-tu,
Rencontrer le démon ouvrant l'abîme en flamme,
Et lui payer cet ange en lui livrant ton âme !
La mort la tient ! la mort lève son bras maudit
Dont l'ombre à chaque instant autour d'elle grandit !
Sauve-la !

OTBERT, *égaré.*

Vous croyez qu'il faut que je la sauve ?

JOB

Peux-tu donc hésiter ! D'un côté, moi, front chauve,
Vieux damné, qu'à finir tout semble convier,
Moins héros que brigand, moins aigle qu'épervier,
Moi, dont souvent la vie impure et sanguinaire
A fait aux pieds de Dieu murmurer le tonnerre !
Moi, vieillesse, ennui, crime ! et, de l'autre côté,
Innocence, vertu, jeunesse, amour, beauté !
Une femme qui t'aime ! Une enfant qui t'implore !
Oh ! l'insensé, qui doute et qui balance encore
Entre un haillon souillé, sans pourpre et sans honneur,
Et la robe de lin d'un ange du Seigneur !
— Elle veut vivre, et moi mourir ! — Quoi ! tu balances
Quand tu peux d'un seul coup faire deux délivrances !
Si tu nous aimes !...

OTBERT

Dieu !

JOB

Délivre-nous tous deux !
Frappe ! — Pour le guérir d'un ulcère hideux,
Saint Sigismond tua Boleslas. Qui l'en blâme?
Mon Otbert, le remords, c'est l'ulcère de l'âme.
Guéris-moi du remords !

OTBERT, *prenant le couteau.*

Eh bien !...
(*Il s'arrête.*)

JOB

Qui te retient ?

OTBERT, *remettant le poignard au fourreau.*

Savez-vous une idée affreuse qui me vient ? —
Vous eûtes un enfant qu'une femme bohême
Vola. — Vous l'avez dit ce matin. — Mais, moi-même,
Une femme me prit tout enfant. Nous voyons
Se faire en ce temps-ci d'étranges actions !
— Si j'étais cet enfant ? Si vous étiez mon père?

JOB

(*A part.*)
Dieu !
(*Haut.*)
La douleur, Otbert, t'égare et t'exaspère.
Tu n'es pas cet enfant ! Je te le dis !

OTBERT

Pourtant,
Souvent vous m'appelez « mon fils » !

JOB

Je t'aime tant !
C'est l'habitude ; et puis, c'est le mot le plus tendre.

OTBERT

Je sens là quelque chose...

JOB

Oh ! non !

OTBERT

Je crois entendre
Une voix qui me dit...

JOB

C'est une voix qui ment.

OTBERT

Monseigneur ! Monseigneur ! si j'étais votre enfant !

JOB

Mais ne va pas au moins croire cela, par grâce !
J'eus la preuve... — ô mon Dieu ! que faut-il que je fasse ? —
Que des juifs ont tué l'enfant dans un festin.
Son cadavre me fut rapporté ! Ce matin
Je te l'ai dit.

OTBERT

Non.

JOB

Si ! rappelle ta mémoire.
Non, tu n'es pas mon fils, Otbert ! tu dois m'en croire.
Sans les preuves que j'ai, c'est vrai, je conviens, moi,
Que l'idée aurait pu m'en venir comme à toi !
— Certe ! un enfant que vole une main inconnue... —
Je suis même content qu'elle te soit venue
Pour pouvoir à jamais l'arracher de ton cœur !
Si, quand je serai mort, quelqu'un, quelque imposteur,
Te disait, pour troubler la paix de ta pauvre âme,
Que Job était ton père... oh ! ce serait infâme !
N'en crois rien ! Tu n'es pas mon fils ! non, mon Otbert !
Vois-tu, quand on est vieux, le souvenir se perd ;
Mais, la nuit du sabbat, tu le sais, on égorge
Un enfant. C'est ainsi qu'on a tué mon George.
Des juifs, j'en eus la preuve. Otbert, rassure-toi.
Sois tranquille, mon fils!... — Eh bien, encore ! Vois,
Je t'appelle mon fils. Tu vois bien. L'habitude !
Mon Dieu ! crois-moi, la lutte à mon âge est bien rude !
Ne garde pas de doute, obéis-moi sans peur ;
Vois, je baise ton front, je presse sur mon cœur
Ta main qui va frapper et qui restera pure !...
Toi, mon fils ! — Ne fais pas ce rêve ! — Je te jure...
— Mais, voyons, réfléchis, toi qui penses beaucoup,
Toi qui trouves toujours le côté vrai de tout,
Je me prêterais donc à ce mystère horrible ?
Il faudrait supposer... — Est-ce que c'est possible ?
— Enfin, j'en suis bien sûr puisque je te le dis ! —
Otbert, mon bien-aimé, non, tu n'es pas mon fils !

LA VOIX, *dans l'ombre.*

Régina ne peut plus attendre qu'un quart d'heure.

OTBERT

Régina !

JOB

Malheureux ! tu veux donc qu'elle meure?

OTBERT

Dieu puissant ! Aussi, moi, mon Dieu, j'ai trop lutté !
Je me sens ivre et fou ! Dans ce lieu détesté,
Où les crimes anciens aux nouveaux se confrontent,
Les miasmes du meurtre à la tête me montent !
L'air qu'ici l'on respire est un air malfaisant.
(*Egaré.*)
Est-ce que ce vieux mur veut boire encor du sang ?

JOB, *lui remettant le couteau dans la main.*

Oui !

OTBERT

Ne me poussez pas !

JOB

Viens !

OTBERT

Je glisse à l'abîme !
Je ne me retiens plus qu'à peine aux bords du crime.
Je sens qu'en ce moment je puis faire un grand pas,
Faire une chose horrible ! — Oh ! ne me poussez pas !

JOB

Donc, sauve l'innocent, et punis le coupable !

OTBERT, *prenant le couteau.*

Mais ne voyez-vous pas que j'en serais capable?
Savez-vous que je n'ai qu'à demi ma raison?
Qu'ils m'ont fait boire là je ne sais quel poison,
Eux, ces spectres masqués, pour me rendre la force?
Que ce poison m'a mis au cœur une âme corse?
Que je sens Régina qui se meurt? et qu'enfin
La louve est là dans l'ombre, et la tigresse a faim?

JOB

Il est temps, il est temps que mon crime s'expie.
Donato m'implorait ici. Je fus impie.
Otbert, sois sans pitié comme je fus sans cœur !
Je suis le vieux Satan, sois l'archange vainqueur !

OTBERT, *levant le couteau.*

De ma main, malgré moi, Dieu ! le meurtre s'échappe !

JOB, *à genoux devant lui.*

Vois quel monstre je suis ! je le poignardai ! Frappe !
Je le tuai ! c'était mon frère !...

(*Otbert, comme fou et hors de lui, lève le couteau. Il va frapper. Quelqu'un lui arrête le bras. Il se retourne. et reconnaît l'empereur.*)

(IIIe partie, scène III.)

TORQUEMADA

1882

Publié en 1882, *Torquemada* avait été écrit en mai-juin 1869. Drame effrayant et magnifique, reposant tout entier sur cette idée que développe, au premier acte, le terrible moine et futur inquisiteur Torquemada (xve siècle) :

Pour que l'enfer se ferme et que le ciel se rouvre,
Que faut-il ? Le bûcher. Cautériser l'enfer.
Vaincre l'éternité par l'instant. Un éclair
De souffrance abolit les tortures sans nombre.
La terre incendiée éteindra l'enfer sombre.
L'enfer d'une heure annule un bûcher éternel.
Le péché brûle avec le vil haillon charnel,
Et l'âme sort, splendide et pure, de la flamme,
Car l'eau lave le corps, mais le feu lave l'âme... [1]

Torquemada est en deux « parties », intitulées la première *Du moine au pape*, la deuxième *Torquemada*, et qui comprennent, la première deux actes, la seconde trois.

Une singularité de l'œuvre est que ce soit le seul drame de Victor Hugo où la polémique religieuse joue un rôle. Il y est considérable. « La pièce tout entière, a-t-on même pu dire, est une longue satire dirigée contre les prêtres et l'Inquisition, et il s'y trouve des scènes... d'une extrême violence et dont l'accent âpre et sincère rappelle par endroits celui des *Châtiments* [2]. »

D'autant plus est-il à noter que l'auteur se soit plu à faire exprimer par un saint — François de Paule — certaines de ses opinions les plus chères :

... L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère, il est l'ami,
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.
. . . .

---

1. Ire partie, acte I, scène VI.
2. *Victor Hugo, leçons faites à l'École normale supérieure par les élèves de deuxième année (Lettres), 1900-1901.* — Tome II, p. 120.

Au peuple un travail libre, à l'oiseau le bocage,
A tous la paix. Jamais de chaîne. Point de cage.
. . . .
Laissons la mort à Dieu. Se servir de la tombe !
Quelle audace ! L'enfant, la femme, la colombe,
La fleur, le fruit, tout est sacré, tout est béni,
Et je sens remuer en moi cet infini
Quand, jour et nuit, rêveur, du haut de cette cime,
Je répands la prière immense dans l'abîme [1].

Quant à la manière dont il avait envisagé et représenté Torquemada lui-même, Victor Hugo se proposait de la défendre dans une préface, dont, malheureusement, il n'écrivit qu'une quinzaine de lignes. Voici les dernières : « Les opinions des historiens sont partagées sur Torquemada. Pour les uns, c'est un sanguinaire, bourreau par nature ; pour les autres, c'est un visionnaire, bourreau par pitié. — Entre ces deux données, l'auteur a choisi celle qui lui a paru, au point de vue humain, la plus philosophique, et, au point de vue littéraire, la plus dramatique. — Le Torquemada de ce drame, le visionnaire dans le bourreau, n'a, du reste, rien de contraire à la réalité possible... »

Mais quelle est donc la fable ? — Au premier acte, intitulé *l'In pace,* deux enfants qui s'aiment, don Sanche de Salinos et doña Rose d'Orthez, descellent la pierre de l'*in pace* où Torquemada, par sentence ecclésiastique, a été muré vif. Mais, pour soulever cette dalle, ils ont arraché une croix de fer, et commis ainsi un sacrilège. Sorti de la fosse, le moine leur dit :

Vous me sauvez. Je jure, enfants, de vous le rendre.

Le second acte, intitulé *les Trois prêtres,* se passe en Italie, au sommet d'une montagne, dans la grotte qu'habite François de Paule. Torquemada, se rendant à Rome pour demander au pape l'autorisation d'établir l'Inquisition en Espagne, s'arrête dans cette grotte ; et voilà donc en présence, et discutant, le terroriste mystique qu'est le moine espagnol, et l'apôtre de la religion par l'amour qu'est l'ermite italien.

1. Ire partie, acte II, scène II.

Survient un chasseur, qui les traite l'un et l'autre « d'idiots », se déclare matérialiste et n'assigne à la vie d'autre but que la jouissance. C'est le pape Alexandre VI. Au reste, il accorde joyeusement sa « demande » à Torquemada :

J'en ris. Rentre en Espagne et fais ce que tu veux.
Je donne tous les biens des juifs à mes neveux.

Aucun des actes de la « deuxième partie » n'a de titre. — Le premier se passe dans un « palais-cloître, à Burgos ». Le roi Ferdinand, qui s'est épris de Rose d'Orthez, veut d'abord faire tuer don Sanche, puis se borne à le séparer d'elle, au moment où l'on allait les marier, en les envoyant « chacun dans un couvent ». L'acte suivant a pour cadre une « salle de l'ancien palais maure à Séville » ; palais d'où l'on voyait le Quemadero, c'est-à-dire le bâtiment où l'on brûlait les hérétiques condamnés au feu par l'Inquisition :

... O jour d'effroi !

s'écrie le grand rabbin,

Si le roi ne nous aide, on va dans cette ville
Brûler cent vieillards juifs, ici même, à Séville, —
Et le reste du peuple, hélas ! sera chassé.

Mais le premier ministre du roi, le marquis de Fuentel, s'est promis de sauver les juifs; non, il est vrai, par pitié pour eux : seulement, il craint le bûcher pour don Sanche, — fils naturel de son fils, et qui, au couvent, refuse obstinément de se faire moine. Et il s'applique à irriter le roi — jaloux, naturellement, de son pouvoir, — contre le tout-puissant Torquemada...

LE ROI, *pensif.*

Ce Torquemada...

LE MARQUIS

Tient l'Espagne. Il est pontife.
Partout où vous posiez votre ongle, il met sa griffe.
Il vous remplace. Altesse, ah ! ce n'est plus le temps
Où, quand bon vous semblait, choisissant vos instants,
Vous pouviez dans un cloître entrer avec menace,
Et faire lâcher prise à l'église tenace.

Vous pouviez faire pendre un abbé. Maintenant
Ne vous y frottez point. Ah ! ce moine est gênant !
Vos potences ! toucher aux prêtres ! qu'on y vienne !
Votre justice a tout à craindre de la sienne ;
Et, certes, il rirait de vous voir approcher
Le bois de vos gibets du feu de son bûcher.
Duel inégal. — Seigneur, la terre est à ce moine...

Furieux contre le moine, Ferdinand ordonne au marquis d'arracher Rose du couvent, et de la cacher. Le marquis sort au moment où paraissent les « députés des juifs ». Noble et poignant discours du grand rabbin. Ni le roi ni la reine ne daignent répondre. Mais, restés seuls, ils délibèrent, et ils décident de faire grâce aux juifs pour cette fois — ceux-ci leur ont donné trente mille marcs d'or, — lorsque paraît Torquemada qui les maudit, les force à s'agenouiller devant lui, et, finalement, ayant tiré un rideau, leur montre le Quemadero brûlant et fumant (car il n'a pas voulu attendre la décision royale) : « Des tonneaux de poix et de bitume allumés, accrochés au haut des poteaux, se vident flamboyants sur la tête des condamnés. Des femmes que la flamme a faites nues flambent adossées à des pieux de fer. On entend des cris. Aux quatre angles du Quemadero, les quatre gigantesques statues dites les Quatre évangélistes apparaissent toutes rouges dans la braise. Elles ont des trous et des crevasses par où l'on voit passer des têtes hurlantes, et s'agiter des bras qui semblent des tisons vivants. Enorme aspect de supplice et d'incendie. — Le roi et la reine regardent terrifiés... Torquemada en contemplation repaît ses yeux du Quemadero ».

Et il ne fait pas qu'en repaître ses yeux : il parle! il parle! ivre de joie mystiquement humanitaire, puisque tous ces « damnés » vont être « absous » :

Ah ! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés !...

Le troisième acte se passe la nuit, à Séville encore, dans le parc secret du roi ; parc où doit être amenée doña Rose, mais où le marquis de Fuentel amène les deux jeunes gens, — avec lesquels il compte s'enfuir dès le lendemain matin ! Il veut les mettre en sûreté hors d'Espagne. Restés seuls, les jeunes gens sont reconnus par Torquemada, qui se félicite de pouvoir, en les sauvant et les mariant, leur payer

ce qu'ils ont fait pour lui. Mais, naïvement — trop naïvement puisqu'ils savent au moins du personnage qu'il est moine, — ils lui révèlent le sacrilège qu'ils ont commis ; et alors, c'est de leur véritable salut, de leur salut éternel, que va s'occuper l'inquisiteur. Ils ne s'en doutent pas ; seuls de nouveau, ils se disent leur bonheur... Mais voici la scène — et le dénouement :

DON SANCHE, DOÑA ROSE

. . . .

DON SANCHE

Une main est ouverte entre nous et les astres.

DONA ROSE

Oui, c'est la main de Dieu qui nous protège.

DON SANCHE

Oh! dis,
Entends-tu s'approcher des voix du paradis?
(*Lui montrant le parc et les massifs d'arbres.*)
Toute cette nature est comme un bruit de lyre.

DONA ROSE

Ah ! quand on se revoit, tout ce qu'on veut se dire
Vous arrive à la fois aux lèvres, le passé,
Le présent, ce qu'on a souffert, voulu, pensé.
Tant de nuits sans sommeil, Dieu, sa miséricorde,
Les hommes, si méchants... Enfin l'âme déborde,
On dit : Je t'aime ! alors on voit qu'on a tout dit.
Ami, j'ai bien pleuré. Quand l'espoir se perdit,
Quand je me vis au fond de ce cloître emmenée,
Oh ! quand je vis le fil de notre destinée
Se rompre, et nos deux cœurs l'un de l'autre arrachés,
Et les projets du roi vaguement ébauchés,
Horreur ! je me sentis tendre, invincible, forte,
Fière, et j'ai souhaité bien des fois être morte.

(*Un vague clair de lune commence à se mêler aux perspectives obscures de l'horizon.*)

DON SANCHE

Et moi, si tu savais !... Mais, Rose, oublions tout.
Le cœur seul est vivant, l'amour seul est debout.
Tout le reste s'écroule et meurt. Nous allons être,
Oui ! mariés, sauvés ! Moi, je crois en ce prêtre.

Il nous rend ce qu'il a reçu de nous. Aimons !
Vivons ! Vois se lever la lune sur les monts,
Vois ces eaux, vois ces bois qu'emplit une âme immense ;
Toute cette beauté, Rose, est de la clémence.
Toute cette douceur éparse en ce beau lieu
Nous ordonne de croire et nous répond de Dieu.
Ne crains plus rien, belle âme innocente apaisée !
La douleur, c'est le lys ; l'espoir, c'est la rosée;
La douleur s'ouvre, et Dieu d'en haut pleure attendri,
Et c'est là l'espérance. Oui, nos deuils, notre cri,
L'ont ému. Des gardiens inconnus nous préservent.
Je vois autour de nous des ombres qui nous servent.
Que te dire? Je t'aime ! Ah ! nous sommes vainqueurs,
Et tout le bleu profond du ciel entre en nos cœurs.
Espérons.

DONA ROSE

Oui, je sens que quelqu'un nous délivre.
Oui, j'espère. Espérer, c'est naître.

DON SANCHE

Aimer, c'est vivre.

DONA ROSE

Qu'avais-je dans l'esprit? Ah ! voilà ! je voudrais
Te dire que je t'aime !

DON SANCHE

Approche alors.
(*Elle approche.*)
Tout près.
(*Elle approche. Tous deux s'asseyent sur le banc.*)

DONA ROSE, *le contemplant.*

O don Sanche ! ô mon roi ! quel beau front que le vôtre !

DON SANCHE

Rose, nous allons être à jamais l'un à l'autre.
Rose, comme c'est vrai ! Dieu vient quand vous priez.
Oh ! comprends-tu ce mot céleste : mariés !
Tous les mots du bonheur, t'entendre me les dire
Tremblante, et les venir baiser sur ton sourire !
Avoir le paradis pour joug et pour devoir !
Et, qui sait? bientôt, Rose, oh ! ne rougis pas ! voir,
Entre ses petits doigts adorés un doux être
Presser ton sein charmant, moi l'amant, lui le maître !

L'entendre bégayer de ses lèvres de miel :
« Mère ! »

DONA ROSE, *avec adoration.*

Il te dira : Père, ô mon bien-aimé !

(*Pendant leur extase, au fond, en arrière et au-dessous de la coupure de l'escalier, apparaît le haut d'une bannière noire. La bannière monte lentement. On la voit tout entière. Au centre il y a une tête de mort et deux os en croix, blancs sur le fond noir. Cela grandit et approche. — Don Sanche et doña Rose se retournent pétrifiés. — La bannière continue de monter. On voit apparaître la cagoule du porte-bannière, et à droite et à gauche les cagoules de deux files de pénitents, blancs et noirs.*)

DON SANCHE

Ciel !

(Acte V, scène v.)

LE THÉATRE EN LIBERTÉ
1886

Un prologue, daté de 1869 ; quatre pièces : *la Grand'mère* (un acte, 1865), *l'Epée* (un acte, sans date), *Mangeront-ils?* (deux actes, 1867), *la Forêt mouillée* (un acte, 1854), et trois saynètes : *Sur la lisière d'un bois, les Gueux, Etre aimé,* composent ce recueil posthume; en composent du moins l'édition originale, car le volume de l'Imprimerie nationale renferme beaucoup d' « inédits ».

La Forêt mouillée est une féerie charmante et très curieuse, toute la nature en fête participant à l'action, fleurs et plantes rivalisant d'esprit, de blague, avec les papillons, frelons, moineaux, etc. — Mais les deux meilleures pièces du recueil sont *la Grand'mère,* fantaisie sentimentale pleine de grâce et d'émotion, et *Mangeront-ils?* drame ou sorte de drame féerique, inspiré des féeries shakespeariennes, et cependant original, où se trouvent deux personnages inoubliables : la vieille sorcière Zineb, et l'exquis voleur démocrate Aïrolo.

Aïrolo! mélange de l'Ariel[1] de Shakespeare et de don

1. Esprit gracieux et bon, personnage de *la Tempête* de W. Shakespeare.

César de Bazan. On va d'ailleurs l'entendre se raconter et philosopher, dans une scène avec deux jeunes époux, lord Slada et lady Janet, qui, poursuivis par le roi — amoureux de lady Janet, — se sont réfugiés dans un couvent (c'est même dans cet asile que lady Janet et lord Slada se sont mariés). Mais, s'ils se trouvent à l'abri de la jalousie et de la colère royales, c'est à la condition de ne pas manger... Ainsi le veut la règle de l'asile. — Aïrolo les sauvera.

AIROLO, LORD SLADA, LADY JANET

AIROLO

. . . .

(*Il se place entre eux deux, et prend sous un de ses bras le bras de lord Slada, et sous l'autre le bras de lady Janet.*)

Mes bons amis, il est deux hommes sur la terre :
Le roi, moi. Moi la tête, et lui le cimeterre.
Je pense, il frappe. Il règne, on le sert à genoux ;
Moi, j'erre dans les bois. Tout tremble autour de nous ;
Autour de moi c'est l'arbre, autour de lui c'est l'homme.
Le meilleur vin de Chypre emplit son vidrecome ;
Moi, je bois au ruisseau dans le creux de ma main.
Le roi fait toujours bien, moi toujours mal. Amen.
Lui couronné, moi pris, nous marchons en cortège.
Chers, il vous persécute et moi je vous protège.
Le prince est la médaille, et je suis le revers ;
Et nous sommes tous deux mangés des mêmes vers.
Peut-être en ma caverne on fait un meilleur somme
Que dans la sienne. Il est fort vulnérable, en somme ;
Il peut aussi finir par être échec et mat.
Le roi, c'est mon contraire. Ou bien mon grand format.
Je suis un conquérant de liards dans les poches,
Mais j'ai l'honnêteté des bonnes vieilles roches ;
Je suis le va-nu-pieds, mais non pas l'aigrefin ;
Je livre la bataille immense de la faim
Contre le superflu des autres. Qu'on me dise
Que j'ai tort si la faim devient la gourmandise,
D'accord, mais je suis maigre. Amis, j'habite aux champs,
Et je tiens compagnie aux arbres point méchants ;
Mon antre a la gaîté décente d'une cave.
Là je jeûne pendant que le moineau se gave.

La nature ayant tout prévu, l'homme excepté.
L'hiver, de droit je gèle, ayant sué l'été.
Près de moi la perdrix glousse, le mouton bêle ;
Car je suis un flâneur bien plutôt qu'un rebelle.
Parfois dans les genêts, comme moi sauvageons,
Je rencontre un passant, je lui dis : Partageons.
Ta bourse? — Je n'ai rien. — Alors, prends mon pain. —
(*A lady Janet avec un sourire.*).
Belle,
Absolvez-moi. Je vis dans la loi naturelle ;
Attentif après tout au chant des bois, bien plus
Qu'aux voyageurs passant avec des sacs joufflus.
Avril vient tous les ans me faire mon ménage.
Faut-il vous compléter mon portrait? Braconnage,
C'est mon instinct...

. . . .

J'aime les rossignols et les bergeronnettes.
J'ignore si j'arrive, et ne sais si je pars.
Parfois, dans le zéphir je me sens presque épars.
Amants, soyez un feu ; je suis une fumée,
Ma silhouette glisse et fond dans la ramée.
Dans les chaleurs, quand juin met à sec le torrent,
Au plus épais du bois je me glisse, espérant
Surprendre le sommeil divin des nymphes lasses...

. . . .

Je suis le néant gai. Supposez une chose
Qui n'est pas, et qui rit ; c'est moi. Je me repose,
Et laisse le bon Dieu piocher. Dévotement,
J'écoute l'air, la pluie, et ce fier grondement
Des brutes dans les champs, de l'autan dans la nue,
Que la mer accompagne en basse continue;
Le soir, j'accroche un rêve à l'astre qui me luit,
Clou de la panoplie immense de la nuit.
Je songe, c'est beaucoup. Les fleurs, voilà mon faste.
Si quelque détail cloche en ce monde si vaste,
Je n'en triomphe point, tout en l'apercevant ;
Je subis les accès de colère du vent,
Et la mauvaise humeur des saisons inégales,
Avec la dignité modeste des cigales.
Des éléments bourrus nous sommes prisonniers.
Bien. Soit. Les quatre vents sont quatre chiffonniers
Portant le chaud, le froid, le beau temps, la tempête ;
Chacun vient nous vider sa hotte sur la tête.

Savez-vous que le vent doit beaucoup s'amuser?
Quel coureur ! — Jamais pris, — chanter, — ne point s'user !
Ce serait là, je crois, ma vocation. Vivre
Là-haut, assourdissant d'une rumeur de cuivre
Le bon vieux genre humain, ce bipède dormant ;
Etre un bandit céleste errant au firmament,
Un esprit ouragan changeant cent fois de formes,
Faisant en plein azur des sottises énormes !
Ça m'irait. Mais qu'importe! est-il rien de certain?
Je n'ai jamais le soir mon avis du matin.
L'hésitation molle entre ses bras me porte.
Se contredire est doux. Je suis pour qu'une porte
Ne soit jamais ouverte ou fermée. A peu près
Est ma devise. Un lys me plaît, comme un cyprès.
Je ris avec le flot, et parfois dans la brume
Je pleure avec l'écueil que bat la vaste écume.
Pour l'homme, vivre, c'est désirer. J'ai donné
Ma démission, moi, le jour où je suis né.
Toute la question terrestre, c'est la femme.
Qui l'aura? Vous ou moi? Personne et tous. Madame
Se rit de nous. Voyez, c'est un enchantement,
Une grâce, et chacun vise ce cœur charmant ;
Le bonheur, but réel, mais conquête impossible,
Est un concours d'archers dont la femme est la cible.
J'y renonce...

. . . .

Dire au destin son fait, c'est beau, mais inutile ;
Je m'en prive. On s'escrime à deviner pourquoi
Le mal règne pendant que le bien se tient coi,
Et de ce pugilat avec la destinée
Notre logique sort fort contusionnée.
Moi, j'aime mieux grimper dans les arbres. J'aurais
Droit au titre de clown familier des forêts ;
Dans tous leurs casse-cous j'exécute une danse.
Parfois aux moineaux francs je parle en confidence.
Je leur conte comment j'aurais fait si j'avais
Fait le monde, et que l'homme eût été moins mauvais.
Je reçois leurs bravos, j'accepte leurs huées,
Et je discute avec ces bavards des nuées.
Je leur dis mon système ; ils jasent en tout lieu,
Et quelque chose en va peut-être jusqu'à Dieu,
Et c'est une façon de le mettre en demeure.
S'il m'écoute, il fera la vie un peu meilleure.

A présent, croyez-vous mon métier lucratif ?
Point. Je ne suis de rien ici-bas le captif,
Voilà tout.
(Jetant les yeux sur la végétation.)
Passereaux, j'ai le même bocage
Que vous, et j'ai la même épouvante, la cage.
(A lord Slada.)
Mon patrimoine est mince. Errer dans les sentiers,
C'est là mon seul talent ; je plains mes héritiers.
Voyons, que laisserai-je après moi?
(Regardant autour de lui.)
Cette dune,
Ces sapins, les roseaux, l'étang, le clair de lune,
La falaise où le flot mouille les goémons,
La source dans les puits, la neige sur les monts,
Voilà tout ce que j'ai. Moi mort, si l'on défalque
De tout cela de quoi payer le catafalque,
Il reste peu de chose. — Ah ! je vaux bien les rois,
Car j'ai la liberté de rire au fond des bois.
Mon chez-moi c'est l'espace, et Rien est ma patrie.
Voyez-vous, la naissance est une loterie ;
La hasard fourre au sac sa main, vous voilà né.
A ce tirage obscur la forêt m'a gagné.
Joli lot. C'est ainsi que, parmi la bruyère
Où Puck sert d'hippogriffe à la fée écuyère,
Enfant et gnome, étant presque une faune, j'échus
Comme concitoyen aux vieux arbres fourchus.
Dans l'herbe, dans les fleurs de soleil pénétrées,
Dans le ciel bleu, dans l'air doré, j'ai mes entrées.
. . . .
Je suis tout seul, je suis tout nu, quel sort charmant !
Pourtant rien n'est complet. Vivre sans vêtement,
Sans maison, sans voisin, à l'état de nature,
Comme un lièvre orphelin cherchant sa nourriture,
En plein désert, ayant pour outils ses dix doigts,
Avec les animaux féroces dans les bois,
Cela même a parfois ses côtés incommodes.
Mais, les oiseaux étant heureux, je suis leurs modes.
La divine rosée éparse est le cadeau
Que fait la fraîche aurore à ces gais buveurs d'eau.
J'en bois comme eux. Comme eux je m'en grise, et je chante
Mais j'aime aussi du vin l'extase trébuchante.
De temps en temps, je vais à la ville, en congé.
Quant à mes qualités, je suis très goinfre, et j'ai

Un comique grossier qui plaît aux basses classes.
Je le sais pour avoir hanté les populaces.
En somme, je médite, en regardant tantôt
Dans les ronces, par terre, et dans le ciel, là-haut;
J'erre comme un chevreuil, comme un pinson je perche.
L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche.
Un jour, dans une rue, aux badauds, aux valets,
Un vieux pitre enseignait, entre deux gobelets,
La science, et j'en ai pu saisir au passage
Toute la quantité qu'il faut pour être sage.
Je m'en sers dans les bois. J'en trouve ici l'emploi.
Maintenant, que je sois traqué, mis hors la loi,
Par vos codes coiffé d'un sombre bonnet d'âne,
Que j'escroque ma part de la céleste manne,
Possesseur de zéro, que j'en sois le voleur,
Ça fait rire. Je suis le pire et le meilleur.
Je suis l'homme d'en bas. Amis, c'est agréable.
Dieu, s'il n'était pas Dieu, voudrait être le Diable.
Je vois l'envers de tout. Que c'est risible, hélas !
Pourtant, d'être épié par le guet je suis las.
Ce matin, le sentant dans l'ombre où je m'enfonce,
J'ai balayé ma roche, épousseté ma ronce,
Mis de l'ordre en mon trou que j'ai barricadé ;
Après quoi, serviteur ! Je me suis évadé,
Et je prends comme vous cet asile pour gîte.
Mais sans plaisir.

LORD SLADA

Pourquoi?

AIROLO

Voir un mur, ça m'agite.

LORD SLADA, *montrant l'espace autour d'eux.*

C'est un beau lieu, pourtant. L'horizon enflammé,
Les bois, la mer, le ciel...

AIROLO

Ça sent le renfermé.
On est captif ici. Cette enceinte me fâche.
Protégé, mais coffré. Soit, le gibet me lâche,
Mais la prison me tient, moi l'homme hasardeux.
Entre deux objets laids, haïssables tous deux,
C'est pour le plus voisin que j'ai le plus de haine.
Après tout, j'aime autant la corde que la chaîne...

(Acte I, scène IV.)

Citons encore, au moins en partie, la belle scène où la sorcière semble mourir (elle ne mourra qu'au second acte).

Aïrolo a « cueilli » dans la forêt une vieille femme évanouie. En la posant doucement à terre, il l'a reconnue. « C'est la pauvre Zineb. » Elle revient à elle, et se dresse lentement sur son séant :

AIROLO, ZINEB

. . . .

ZINEB

Je te dois tout, mon fils.

AIROLO

Oui, vous avez raison.
Sans moi vous étiez prise, et marchiez en prison.
Vous me devez ce bien, le vrai trésor, en somme,
Le seul, la liberté.

ZINEB

Plus que cela, jeune homme.

AIROLO

Plus que la liberté, dites-vous. Alors quoi ?
La vie ! au fait, c'est vrai.

ZINEB

Plus que cela.

AIROLO

Ma foi,
Je commence à ne plus comprendre votre style.

ZINEB

Écoute, je te dois la mort sombre et tranquille.
Je te dois, dans ce bois, sous ces rameaux cléments,
Parmi ces rocs sacrés, mystérieux aimants,
Sous les ronces, au pied des chênes, sur la mousse,
Dans la sérénité de l'obscurité douce,
La mort comme les loups et comme les lions.
Je te dois, loin des peurs et des rébellions,
L'évanouissement dans la bonne nature.
Tu m'aplanis le seuil de l'extrême aventure.
Sans toi, j'étais perdue, ami, prise par eux,
Et, mourante, jetée aux vivants monstrueux !
J'ai cent ans. Hier j'ai dit : Mon agonie est proche.
Ce matin, je m'étais mise sous une roche.

Nous autres, les esprits et les bêtes des bois,
Nous voulons finir loin des rumeurs et des voix ;
Pour qui meurt, toute chose, excepté l'ombre, est fausse.
La salamandre creuse elle-même sa fosse,
La taupe va sous terre, et l'aigle encor plus loin,
Dans le nuage, et l'ours veut tomber sans témoin,
Et les tigres, rentrant leurs griffes sous leurs ventres,
Majestueusement meurent au fond des antres ;
Et quand on est leur femme, et leur sœur, on s'enfuit
Ainsi qu'eux, on se cache, et l'on rend à la nuit
Son âme, comme, après la bataille, l'épée.
Donc, je me dérobais...

. . . .

J'attendais le sommeil,... le supplice est venu !
Des hommes, chiens hurlants, soudain m'ont découverte,
Et, comme au sanglier, dans la clairière verte,
Ils m'ont donné la chasse, et, hideux, inhumains,
M'ont poursuivie avec des pierres dans les mains,
Comme l'orage accable une barque échouée.
Oh ! le prolongement des haines, la huée !
C'est horrible. En ce bois, de toutes parts battu,
J'ai fui terrifiée... — Oh ! te figures-tu,
Être saisie, avec d'affreux éclats de rire !
Ma chair vue à travers mes haillons qu'on déchire,
Et le bûcher, le prêtre, et le glas du beffroi,
Et tout ce pêle-mêle infâme autour de moi,
La foule m'insultant, les petits, les femelles,
Raillant ma nudité, ma maigreur, mes mamelles,
Ce sein qui fut jadis choisi par les démons
Pour allaiter des dieux terribles dans les monts !
Folle, à travers les rocs, les taillis, les ruelles,
Ensanglantant mes pieds aux broussailles cruelles,
J'ai fui... Tu m'as sauvée, et maintenant, ici,
Je vais mourir paisible et farouche, — merci !
Tout commence et périt, puis ailleurs recommence.
Les flocons des vivants tombent en neige immense ;
La vie est une roue éternelle, et résout
La naissance de tout par le meurtre de tout ;
L'oubli plein de tombeaux est sous le ciel plein d'astres.
Dieu, c'est le sphinx. Les bois, les monts, sont les pilastres,
Les porches et les tours du grand temple inconnu.
De fantôme masqué devenir spectre nu,
C'est là tout le destin, mon fils, de tous les hommes.
Buvez vos vins, parez vos fronts, comptez vos sommes,

Et mourez. Le puissant, roi dans la tombe encor,
Veut mourir avec bruit et pourrir dans de l'or.
Mais nous, nous les proscrits, animaux ou prophète
Dont les âmes de rêve et de stupeur sont faites,
Nous mourons autrement. Les êtres tels que moi
Ont pour dernier refuge et pour dernier effroi
La disparition gigantesque dans l'ombre.
J'entre dans l'infini, mon fils, je sors du nombre.
Bientôt je saurai tout, et ne verrai plus rien
Que lui. J'entends bruire un monde aérien.
Mon fils, à l'agonie il faut la solitude ;
L'âme tremblante prend sa dernière attitude ;
La rentrée au mystère est un suprême aveu ;
L'âme qui se met nue en présence de Dieu,
Et qui se sent par lui vue au fond de l'abîme,
A besoin d'être seule en sa honte sublime ;
Devant Dieu, sa beauté paraît, sa laideur fond ;
Il faut au dernier souffle un espace profond,
Le silence, nul pas, nul cri, nulle prunelle,
Une noirceur sans bruit, la nuée éternelle,
Un vide lumineux, ténébreux, ébloui,
L'homme absent, et le monde immense évanoui.
Cette auguste pudeur de la mort, tu l'abrites.
Sois béni.

(*Elle lui pose les mains sur le front.*)

AIROLO, *souriant.*

C'est beaucoup pour mes faibles mérites.

ZINEB, *regardant autour d'elle les broussailles.*

Ce lieu plein de venins me plaît. Port souhaité !
Toute cette herbe, ami, c'est de l'éternité.
C'est de l'évasion. Les poisons sont nos frères.
Ils viennent au secours de nos pâles misères.
Mange une de ces fleurs tragiques de l'été,
Tu meurs. Te voilà libre.

AIROLO, *à part.*

Une tasse de thé,
Sucrée et chaude, avec un nuage de crème,
Me plairait mieux.

ZINEB, *étendant les bras, et respirant avec peine.*

Je sens venir l'instant suprême.

. . . .

AIROLO, *à part, lui arrangeant sous elle le tas de ronces et de gravats.*

Bordons-la.

ZINEB

Couvre-moi d'un suaire de fleurs.

(*Il jette des fleurs sur elle. Elle continue, l'œil fixé dans la lumière au-dessus de sa tête.*)

Je vais donc m'envoler ! je vais donc être ailleurs !
Ah ! je vais savourer, de moi-même maîtresse,
La fauve volupté de mourir, et l'ivresse,
Fils, d'aller allumer mon âme à ce flambeau
Qu'un bras tend à travers le mur noir du tombeau !
Grâce à toi, dans mon bois j'expire souveraine.
J'étais une vaincue, et je suis une reine.
Merci !

AIROLO, *à part.*

C'est vrai, mourir à même la forêt,
C'est agréable. On a son lit d'herbes tout prêt.
Elle donne appétit de la mort, cette vieille.

ZINEB, *regardant l'aurore autour d'elle.*

En moi l'obscur trépas, dehors l'aube vermeille.
Ah ! le contraste est bon...

. . . .

C'est bien, tout luit pendant que je me refroidis.
Et quand j'expirerai tout à l'heure, tandis
Que je me mêlerai doucement aux ténèbres,
Et que mes yeux remplis d'embranchements funèbres
Dans les obscurités prêtes à m'engloutir
Chercheront le chemin par où je dois partir,
Le zénith sera bleu, les roses seront belles,
Et les petits oiseaux fouilleront sous leurs ailes.
Il est bon que ce soit ainsi. Je vais finir
Avec l'étonnement auguste de bénir.

(*A Aïrolo.*)

Sois béni. — J'ai vécu chouette, et meurs colombe.
Je suis heureuse, ami, du côté de la tombe.
Je voyais moins de ciel du temps que je vivais.
Je me sens morte, et tout s'éclaircit, et je vais
Voir grandir par degrés la formidable étoile.

(*Elle se lève debout, chancelante, appuyée au rocher.*)

Salut, ô Mort ! Salut, profondeur ! Salut, voile !

. . . .

J'arrive chez toi, Mort ! J'écoute, apercevant
Une dispersion de larves dans le vent,
Je me dresse, je vois l'ombre où rien ne s'anime,
Et la brume, et les plans inclinés de l'abîme,
Et le seuil pâle où tremble un souffle avant-coureur,
Spectre ! et j'entre joyeuse en cette immense horreur.
Tout vaut mieux que la vie. Adieu, terre...

. . . .

(Acte I, scène VI.)

LES JUMEAUX

Quelques mots seulement sur ce drame inachevé, que Victor Hugo avait d'abord intitulé *le Comte Jean*, du nom d'un des principaux personnages, Jean de Créqui.

Commencés en juillet 1839, *les Jumeaux* furent interrompus en août par une maladie de l'auteur. Il en avait écrit deux actes, et plusieurs scènes du troisième. Mais, suivant l'observation des éditeurs, il est à croire que, s'il s'était remis à cette pièce pour la terminer, il eût remanié ce que nous en avons. « Le premier acte, qui a près de neuf cents vers, aurait été nécessairement resserré et condensé. Victor Hugo avait l'habitude de commencer par laisser toute liberté à son imagination. De là une surabondance de détails et un excès de développements sur lesquels il revenait ensuite, simplifiant, rectifiant, modifiant. Nous n'avons ici que le premier jet, quelque chose d'analogue au « premier état » des eaux-fortes de Rembrandt, que plus d'un amateur préfère à l'état définitif... »

Inspirés au poète par la légende du Masque de fer, lequel passa longtemps pour un frère de Louis XIV, *les Jumeaux* eussent été jusqu'au bout, semble-t-il, un drame d'aventures, tournant autour d'une grande figure historique, Mazarin. La scène où s'arrêta l'auteur est un long monologue de l'habile ministre qui, près de mourir, s'applaudit de son œuvre. Les derniers vers sont les suivants :

Partout nous devenons les maîtres ; nous avons
Dans l'Inde des soldats, en Chine des jésuites.
Nos machines de guerre en tous lieux sont construites ;

Sûr moyen de régner sans lutter. — Je suis vieux,
Tout brisé par les ans, mes pires envieux;
Je vois déjà, dans l'ombre où pas à pas je tombe,
Quelque chose d'ouvert qui ressemble à la tombe,
Eh bien, si l'heure sombre est tout proche en effet,
Quand Dieu dans mon cercueil me criera : Qu'as-tu fait ?
Je pourrai dire : O Dieu ! l'onde a battu ma tête ;
Quand je suis arrivé, tout n'était que tempête ;
L'esprit des temps nouveaux, l'esprit du temps ancien,
Luttaient ; c'était terrible, et vous le savez bien !
Louis onze a livré la première bataille ;
François premier, venu pour élargir l'entaille,
Est mort à l'œuvre avant que le géant tombât ;
Richelieu n'a pas vu la fin du grand combat ;
Tous ces hommes, suivant leur loi haute et profonde,
Ont fait la guerre. — Moi, j'ai fait la paix du monde !
(*Se levant.*)
La paix du monde ! — Oh ! oui ! spectacle éblouissant !
Dans ce travail sacré chaque jour avançant,
Je vais. Le roi de France est mon outil sublime.
J'ai fini maintenant, et je suis sur la cime !
Plus d'écueil ! plus d'obstacle !...

TABLE

DRAMES EN VERS

TABLE DES GRAVURES

Imp. Larousse, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 148-10-30.

